This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 806,311

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTIS SCIENTIA VERITAS

PREMIÈRE TRADUCTION

ANNOTÉE

SUIVIE D'UNE TABLE ANALYTIQUE

ET PRÉCÉDÉE D'UN

NOUVEL ESSAI SUR L'ESPRIT DE L'HOSPITAL

PAR

LOUIS BANDY DE NALÈCHE

AVOCAT À LA COUR IMPÉRIALE DE PARIS

Vous pouvez les questions et toutes les crises à l'ordre du [illegible] qui ajoutent les [illegible].

[illegible] DE GIRARDIN, [illegible] et [illegible] de la *Réforme des Hospices*.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

A monsieur Cayla
son reconnaissant serviteur
L. M.

POÉSIES COMPLÈTES

DU CHANCELIER

MICHEL DE L'HOSPITAL

PARIS, IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

POÉSIES COMPLÈTES

DU CHANCELIER

MICHEL DE L'HOSPITAL

PREMIÈRE TRADUCTION

ANNOTÉE

SUIVIE D'UNE TABLE ANALYTIQUE

ET PRÉCÉDÉE D'UN

NOUVEL ESSAI SUR L'ESPRIT DE L'HOSPITAL

PAR

LOUIS BANDY DE NALÈCHE

AVOCAT A LA COUR IMPÉRIALE DE PARIS

Plus j'étudie les questions et moins je crois à l'utilité des palliatifs qui ajournent les solutions.

ÉMILE DE GIRARDIN, introduction au livre de la *Réforme des banques.*

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

PA
8540
.L951
F5
A2

Gen. Lib.
Viollet
5-15-48

11-25-53 MFP

A MON PÈRE.

Les poésies de L'Hospital sont peu connues, parce que l'illustre magistrat, comme tous les personnages sérieux de son temps, n'a composé que des vers latins.

Certains passages, mis en lumière par une des remarquables productions de M. Villemain, m'ont inspiré le désir de connaître la collection offerte par Michel Hurault Du Fay à Henri III.

Pour ne point jouir seul d'un livre où dominent, comme en vous-même, la piété, la grandeur d'âme et l'amour de la patrie, je vous présente aujourd'hui ma traduction des poésies, avec le regret cependant de ne pouvoir lui donner cette forme attachante, habile et vigoureuse, dont M. Villemain a paré ses citations.

J'aurais dû, peut-être, étudier seulement dans L'Hospital le poëte, et dans ses amis les littérateurs, mais M. Sainte-Beuve a dit tout ce que je sais sur les écrivains du seizième siècle.

Mes recherches se sont concentrées sur la vie politique et législative du chancelier, parce que la politique et la législa-

MFP

tion changent selon les temps et légitiment tous les jours de nouvelles appréciations.

J'ai cru voir et j'ai essayé d'expliquer dans mon introduction et mes notes, que, sous Henri II et Charles IX, l'anéantissement de la féodalité, la cohésion des provinces, la civilisation, le progrès et l'émancipation du peuple étaient liés au catholicisme et solidaires de la monarchie absolue.

Si je me suis trompé, vous pardonnerez, j'espère, mon erreur, car j'ai pris pour guide ma conscience et pour unique mobile de mon premier essai, l'espoir de vous offrir un modeste témoignage de tendresse, de reconnaissance et de respect.

LOUIS BANDY DE NALÈCHE.

NOUVEL ESSAI

SUR

L'ESPRIT DE L'HOSPITAL.

I

Oui, l'histoire est, en un sens, la création propre et originale de notre temps.

ERNEST RENAN, *Journal des Débats* du 5 janvier 1857.

Aussi loin de l'optimisme qui transfigure la réalité que du pessimisme qui la défigure et qui la dégrade, je m'efforcerai d'y voir juste en voyant de haut au-dessus des partis et des passions.

Le vicomte DE LA GUÉRONIÈRE, *Portraits politiques contemporains.*

L'HOSPITAL HOMME D'ÉTAT.

Sa devise.—Avances de Catherine.—Premières fautes.—Monarchie constitutionnelle.—Fausses données sur l'édit de Romorantin.—Le progrès dans le catholicisme.—La réaction dans le calvinisme.—Politique de conciliation amiable.—Fâcheux colloque de Poissy.—Politique d'équilibre. — Nouvelle faute à Orléans.—Politique de fusion. —Maladresse à propos de l'édit de majorité. —Voyage du roi.— Calomnies contre le chancelier.—Nouvelle faute à Longjumeau.—Disgrâce.—Résumé.

A la mort du chancelier Olivier, les Guise ne savaient guère à qui confier les sceaux : Morvilliers, prélat honnête mais timide, les refusait; les citoyens capables et énergiques, presque tous compromis dans les discordes religieuses, s'étaient rendus impossibles : pour pacifier il fallait un homme impartial et nouveau.

Le nom de L'Hospital fut prononcé. Il était à Nice, chancelier de la duchesse de Savoie; on le fit revenir à la hâte, et on fonda les plus flatteuses espérances sur son intégrité, sa modestie, son patriotisme, vertus peu communes à la cour.

Il régularisa d'abord sa position vis-à-vis du cardinal Bertrandi, puis se présenta avec la dignité qu'exigeait son nou-

veau rôle; sa barbe blanche, son front chauve, son regard sévère inspirèrent le respect : les magistrats le comparèrent à Caton, les dévots à saint Jérôme, les savants à Aristote.

En ce temps-là où les personnages, même médiocres, s'attribuaient une devise, symbole de leurs prétentions, on se demanda celle de L'Hospital, et on apprit qu'il l'avait puisée dans Horace : IMPAVIDUM FERIENT RUINÆ, pour expliquer que, semblable à l'homme fort du poëte, il verrait, sans frémir, crouler le monde. Le bruit courut aussi qu'il avait commandé pour le cabinet du roi un tableau représentant le Globe soutenu par deux colonnes qui s'appelleraient la PIÉTÉ et la JUSTICE.

Cette mise en scène ne fut pas mal accueillie, mais la satisfaction fut moins complète quand on examina les antécédents religieux du nouveau chancelier; les protestants soutenaient avec inquiétude qu'il allait à la messe et qu'un ami des Guise devait être papiste; de leur côté les catholiques disaient : « Dé« flons-nous de sa messe; sa femme, sa fille et son gendre vont « au prêche, il sent le huguenot. »

Cette anxiété provenait de ce qu'en 1560 la réforme avait déjà considérablement progressé sous l'influence des persécutions; les mécontents la désiraient, les sages la croyaient essentielle, les frères Bourbon, jaloux des Guise, la patronaient, toutes les ambitions enfin espéraient en elle et unissaient par d'indissolubles liens la politique et la religion.

Catherine de Médicis salua la première l'avénement de L'Hospital. Méprisée des catholiques contre lesquels elle avait conspiré à Amboise, haïe des protestants qu'elle avait abandonnés à leurs bourreaux, elle cherchait à accaparer les nouveaux venus et à se constituer un parti qui lui fût personnel.

Elle fit appeler le chancelier et lui dit : « que c'était à elle « seule qu'il devait sa nomination; que la duchesse de Mont« pensier, héritière de son bienfaiteur le connétable de Bour« bon, que la duchesse de Berry sa protectrice, que le chance« lier Olivier son ami, l'avaient fréquemment entretenue du « dévouement, de la sagesse, de la science, du patriotisme de « M. L'Hospital; qu'elle se sentait trop inexpérimentée et trop « faible pour distinguer et combattre les ennemis du roi et « du royaume, qu'elle comptait en conséquence sur son con« cours et ses avis. »

De pareilles avances fréquemment répétées séduisirent le chancelier; il s'éloigna des Guise qui croyaient avoir le droit de parler en maîtres à leur obligé de la veille et se voua au service de la reine mère; mais cette alliance secrète n'eut aucun résultat sous le règne de François II, car les deux princes de Lorraine, appuyés de leur nièce Marie Stuart, dominaient les Conseils et faisaient tout par eux-mêmes.

Bien que le chancelier fût complétement effacé, les historiens attribuent à sa prudence l'édit de Romorantin, qu'ils présentent comme un subterfuge contre l'établissement de l'inquisition en France. Le cardinal de Lorraine, inspiré par Granvelle depuis les conférences de Péronne, allait, dit-on, se faire nommer grand inquisiteur quand L'Hospital para le coup en octroyant aux évêques le droit de juger les hérétiques.

Cette assertion est soutenable, mais elle me semble peu logique. Le cardinal de Lorraine était trop subtil pour se laisser tromper, trop entier pour faire une concession, et trop puissant pour être vaincu. D'un autre côté, il eût peu gagné en proposant l'inquisition dont les catholiques eux-mêmes avaient peur, il eût perdu plutôt cette popularité à laquelle les Guise tenaient tant, et son frère François se serait le premier opposé à un empiétement dont il aurait couru risque de devenir victime.

N'est-il pas plus probable que l'édit de Romorantin (inutile au fond puisqu'il n'organisait pas les procédures ecclésiastiques et ajournait leur action jusqu'à la convocation des États) fut seulement une satisfaction apparente aux exigences de l'Espagne? La lecture des poésies postérieures à l'édit confirme dans cette nouvelle appréciation, car les dernières épîtres au cardinal sont empreintes d'une tendresse qui exclut l'hypothèse de la moindre mésintelligence [1].

Néanmoins, comme cet édit fut le premier rendu depuis la mort d'Olivier, tous les contemporains le mirent sur le compte du nouveau chancelier. Les parlements le blâmèrent, parce qu'il mutilait leur juridiction, les catholiques n'y trouvèrent qu'une sauvegarde hypocrite, les protestants y soupçonnèrent une menace sérieuse. Mais, malgré l'opinion universellemen

[1] Voir pages 286 et suiv.; 293 et suiv.

accréditée, L'Hospital ne me semble responsable des actes scellés de sa main qu'à l'avénement de Charles IX, et j'y arrive.

Il commença par faire reconnaître, devant les États réunis à Orléans, Catherine de Médicis, non pas *régente*, mais *tutrice* du jeune roi, en lui associant l'*aide et conseil* d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

On a beaucoup vanté cette double précaution comme généreuse et légitime, puisqu'elle mettait le roi sous la protection de ses plus proches parents, comme habile et prévoyante, puisqu'elle évinçait les Guise sans leur substituer la reine mère. Par malheur les faits ne donnèrent pas raison à la logique.

Une nation divisée a besoin d'un gouvernement puissant et centralisé, qui ne craigne aucun parti et qui domine fatalement toutes les situations. Aussi les républiques anciennes prévenaient-elles les guerres civiles par une dictature provisoire, de peur de les voir dénouer par un despotisme héréditaire.

L'Hospital crut protéger l'autorité royale en lui attachant deux oppositions qui se surveilleraient mutuellement; de fait il l'affaiblit et la laissa à la merci des audacieux et des habiles.

Antoine de Bourbon, protestant, fut circonvenu par les Guise, ses anciens amis, tandis que Catherine, catholique, écouta les avances de Condé, son ancien complice, si bien que les protestants s'appuyèrent sur la tutrice, et les catholiques sur le roi de Navarre.

L'Hospital dut être désorienté; mais, quoique ses personnages eussent changé de rôle, son but était atteint : le conseil royal se composait de catholiques et de protestants, et chaque parti se confiait au chancelier. C'était presque une monarchie constitutionnelle, avec une droite, une gauche, un roi irresponsable et un ministre tout-puissant.

Si L'Hospital eût été en politique un peu plus qu'un théoricien, il pouvait pacifier la France en se mettant carrément du côté des plus forts, mais il se trompa de direction et devint, avec les meilleures intentions, le principal moteur des guerres civiles.

Au lieu de généraliser ses vues, il les restreignit aux faits qui se passaient à la cour et oublia le peuple; il ne s'en sou-

vint que dans ses réformes législatives et judiciaires : aussi fut-il excellent législateur et mauvais politique.

Sa plus fausse donnée fut de croire à la possibilité d'une tolérance religieuse sous prétexte que, dans sa maison, le catholicisme et le calvinisme vivaient en bonne harmonie ; plus tard, quand les événements lui eurent démontré que la tolérance était impossible au seizième siècle, et qu'il fallait se décider entre les deux drapeaux, il choisit selon ses tendances et non selon l'utilité publique ; il adopta les dogmes qui lui parurent le plus raisonnables et n'étudia pas à l'avance le but fatal ou avoué de chaque parti en cas de triomphe.

Examinons ce double but en deux mots. Le triomphe du catholicisme représentait : à l'intérieur le maintien de la monarchie absolue, sous la surveillance des États généraux et des Parlements, à l'extérieur l'alliance du pape, c'est-à-dire de presque toute l'Italie, et conséquemment l'affaiblissement, sans coup férir, de l'Espagne qui, dès lors, communiquerait difficilement avec l'Allemagne.

Le triomphe du protestantisme nous faisait perdre au contraire le concours du Saint-Siége, donnait l'Italie à l'Espagne et nous environnait d'un cercle d'ennemis ; en même temps qu'à l'intérieur les protestants, sous le couvert des mots république et liberté, éparpillaient l'autorité, décentralisaient la force, fédéralisaient les provinces, ramenaient au passé féodal et provoquaient le démembrement de la France par l'invasion étrangère.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de chercher dans les mémoires du temps sur quels personnages s'appuyait la réforme : on trouvera presque exclusivement des gentilshommes, des hauts bourgeois, des prélats secrètement mariés [1], demandant les uns et les autres l'émancipation des provinces, l'établissement de villes indépendantes analogues à celles des Pays-Bas, l'alliance de l'Angleterre et des protestants d'Allemagne dont les prétentions sur notre territoire étaient loin d'être éteintes.

[1] Je citerai pour mémoire : Jean de Montluc qui avait épousé secrètement Anne Martin, dont il avait eu Balagny, plus tard maréchal de France ; Odet de Châtillon, marié avec Élisabeth de Hauteville, dame de Loré, qui s'appela dès lors comtesse de Beauvais.

Depuis l'universelle réprobation soulevée par la révocation de l'édit de Nantes, les écrivains démocratiques se sont montrés trop indulgents pour les premiers protestants, et notre génération a fini par les croire sur parole; mais la première moitié du dix-septième siècle, plus rapprochée du temps que j'étudie, ne se laissa point séduire par les grands mots des ministres réformés; elle s'en défia au contraire comme de leviers dangereux à l'usage des ambitieux et des rêveurs qui veulent gouverner à tout prix ou anticiper, en matière de progrès, sur les droits de leurs enfants.

Henri IV, le cardinal de Richelieu et Louis XIV procédèrent bien plus avantageusement pour le peuple quand ils proclamèrent l'égalité devant le roi, la loi et l'impôt.

Ce qui contribue de notre temps à accréditer l'erreur d'appréciation, c'est que le clergé et la noblesse semblent faire cause commune depuis que la révolution de 1789 les a dépouillés simultanément; ensuite l'opinion en France a toujours confondu les mots république et démocratie; quiconque a parlé de république a passé pour démocrate; peut-être l'opinion publique a-t-elle raison en thèse générale, mais elle se trompe certainement quand il s'agit du seizième siècle.

Ni l'histoire ni le bon sens n'autorisent à supposer qu'une république établie sans l'unité des instincts, sans l'équilibre des fortunes, sans l'homogénéité des lois, sans l'analogie des éducations, sans la vénalité des fiefs, sans l'équité dans la répartition des impôts, puisse répondre aux intérêts du peuple et ne pas dégénérer en tyrannie aristocratique, la pire de toutes les tyrannies.

Lorsque Jacques de Silly, comte de Rochefort, demanda, au nom de la noblesse des États d'Orléans, la liberté d'ouvrir des temples dans les châteaux, la cour aurait dû soupçonner le piége, car la noblesse ne proposait jamais de réformes libérales, mais la cour se laissa prendre aux protestations de dévouement, et elle ne s'éclaira sur la marche des calvinistes que plus tard, c'est-à-dire lorsqu'ils crurent au succès.

Alors les grands seigneurs se partagèrent la France : Grammont eut la Gascogne, La Rochefoucauld le Poitou, Rohan la Bretagne, Montgomméry la Normandie, Portien-la Champa-

gne, et chacun de s'écrier : « Nous sommes les roys; cettuy « dont vous parlez (Charles IX), nous luy baillerons des verges « et luy indiquerons mestier pour apprendre à gaigner sa « vie comme les aultres. »

Concentrés à Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, à Rennes, à Rouen, les seigneurs auraient vite succombé sous les attaques des ennemis constitués en nations qu'appelaient déjà de tous leurs vœux la Guyenne, la Bretagne et la Bourgogne mal incorporées à la France.

En somme, la féodalité suivait le protestantisme républicain, le démembrement et l'invasion suivaient la féodalité.

Le peuple était catholique; il ne raisonnait pas ses convictions, il ne songeait pas que la réaction féodale serait pour lui d'autant plus désastreuse que la noblesse était plus corrompue et que l'intervention des prêtres lui ferait défaut, mais il repoussait, de parti pris, tout ce qui séduisait ses oppresseurs ordinaires.

Il connaissait les membres du bas clergé, curés et moines, presque tous fils de cultivateurs, qui administraient les maladreries, ouvraient les églises aux victimes des sergents, logeaient les incendiés, nourrissaient les pauvres et prêchaient la charité.

Il aimait aussi d'instinct la splendeur de son culte, l'encens oriental, les cierges parfumés, les calices d'or, les cloches de l'angélus, les images qui parlaient à son âme et reposaient ses sens.

Cette dévotion naïve du peuple, plus logique que les aspirations des philosophes, maintint non-seulement l'unité, la liberté et le progrès dans les voies indiquées par Louis XI et ouvertes par François Ier, mais elle sauva encore les arts, les sciences, les lettres, l'industrie, le commerce, la civilisation.

Les catholiques, en effet, bâtissaient à grands frais sur tous les points du globe des cathédrales dont chaque pierre représentait vingt journées d'homme; les bénédictins entassaient les volumes, compilaient le passé, traduisaient et vulgarisaient les ouvrages étrangers, enregistraient les faits de l'histoire contemporaine; le cardinal de Lorraine fondait le collége des Anglais; le cardinal de Tournon donnait aux

oratoriens le revenu de soixante-douze paroisses pour instruire GRATUITEMENT les enfants pauvres; l'évêque Castellan professait lui-même les belles-lettres[1]; les savants, les écrivains, les artistes allaient demander aux Mécènes de l'église catholique leur pain et leur immortalité.

En même temps le faste des prélats encourageait la production, alimentait les ateliers, poussait aux découvertes; l'Espagne, nation paresseuse par orgueil, apportait l'or du nouveau monde à nos industries naissantes, et contribuait à enrichir le peuple.

Les austères calvinistes, au contraire, proscrivaient le luxe, renversaient les statues, lacéraient les tableaux, démolissaient les églises, incendiaient les bibliothèques, et, comme le kalife Omar, ne reconnaissaient d'autre richesse que leur épée, d'autre livre que leur koran[2].

La cour avait donc à combattre dans Calvin la réaction, la barbarie et la misère; mais ni Catherine ni L'Hospital n'y prirent garde, lorsque la mort de François II les mit à la tête des affaires, et ils appelèrent au Conseil le prince de Condé. Catherine, dont l'ambition était à la fois crédule et défiante, se laissa persuader que toute la France était protestante, et avisa aux moyens « d'aller décemment au prêche; » L'Hospital, plus circonspect, l'en détourna, et pour faire prévaloir la politique longtemps méditée de conciliation amiable, il consentit à ouvrir un colloque où les ministres des deux religions s'entendraient sur les questions controversées et adopteraient une troisième religion qui serait la bonne.

On se réunit à Poissy : L'Hospital parla le premier, avec une confiance qui honore plus son caractère que sa perspicacité; on lui répondit des injures, et ce fut même le seul point sur lequel on s'accorda, car les orateurs se séparèrent en se traitant respectivement de « bélitres, singes, renards, sacriléges et assassins. »

Après un scandale qui avait enhardi les protestants en leur donnant une tribune et irrité les catholiques en leur démon-

[1] Voir pages 60, 76 et suiv., 273.

[2] Turnèbe, qui penchait vers la réforme et qu'estimait L'Hospital, a fait de longs dithyrambes contre ce barbare fanatisme. Voir pag. 285.

trant qu'aux yeux de la cour leurs dogmes étaient discutables, le chancelier n'osa plus espérer de conciliation amiable et pensa à équilibrer les influences des chefs de parti. L'ambition des Guise lui paraissant le danger immédiat, il lui opposa l'ambition encore plus remuante du prince de Condé; mais pour fortifier Condé, il fallait émanciper les calvinistes.

Dans cette idée, il refusa d'enregistrer les lettres de créance du cardinal de Ferrare, légat *à latere* venu en France pour convertir tout à fait Antoine de Bourbon, puis il fit rendre l'édit de janvier qui donnait faculté aux protestants de pratiquer leur religion dans les villes et de s'assembler dans les campagnes.

Les parlements protestèrent, la ville de Paris menaça de se soulever; mais Condé triomphait et se rendait au prêche avec quatre cents gentilshommes armés qui « insultaient les « idiots populaires; » Montluc pérorait « comme en pleine Genève; » le cardinal de Châtillon se mariait en robe rouge et célébrait la cène dans son palais épiscopal « avec son épouse à ses côtés;» Charles IX se moquait publiquement des « mo- « meries papistes. » Au bout de deux mois la France était en feu.

Grande fut la stupéfaction de Catherine et de son chancelier quand ils reconnurent la faiblesse numérique des protestants. Guise marchait de victoire en victoire, les villes s'ouvraient à son approche, les populations acclamaient cet « appelé de Dieu. » A la fin de l'année, les pays insurgés étaient soumis, le prince de Condé prisonnier; Coligny, sans armes ni munitions, réduit à ses soldats mercenaires qu'il ne pouvait payer et trompé par l'Angleterre, demandait grâce; d'Andelot allait rendre Orléans, dernier boulevard du calvinisme: la guerre civile finissait, lorsque Poltrot de Méré changea la face des choses.

Suivre les plans de François de Guise était le moyen le plus naturel et le plus prompt de pacifier la France [1]. Le roi se substituait d'emblée au vainqueur, profitait de ses conquêtes, héritait de sa popularité comme de sa gloire; la nation, unifiée enfin dans le souverain, séparait la politique de la religion, et, seule pacifiée en Europe, marchait encore à la tête

[1] Voir ces plans, pag. 299.

de la civilisation universelle. Si plus tard, à la longue, les protestants redevenaient assez forts pour prendre leur revanche, du moins la génération à venir avait chance d'être assez mûrie pour se montrer tolérante, assez éclairée pour conjurer une réaction féodale.

L'Hospital évita cette solution si simple; il demanda la paix au nom des catholiques, et par une anomalie bizarre, les vaincus imposèrent aux vainqueurs leurs conditions, notamment celle de payer les frais de la guerre.

Le clergé catholique acheta dix millions le départ des reîtres allemands, qu'il fallait chasser à coups d'arquebuse; les réformés eurent la faculté de se reconstituer et de recommencer leurs propagandes; tout fut remis en question comme en 1560.

C'est ainsi que L'Hospital et Catherine firent d'une secte qui méritait peut-être quelques assauts en Sorbonne, un parti sérieux et menaçant. Ils ne songèrent pas qu'ils ménageaient la terrible alternative ou d'associer les factieux au pouvoir, au préjudice de la majorité des sujets, ou de les écraser un jour avec cette majorité.

La postérité a pourtant porté aux nues la pacification d'Amboise, qui, pour sauver la vie à une centaine d'Allemands qu'aurait coûtés la prise d'Orléans, prépara, d'un trait de plume, les boucheries ultérieures. La naïve bonté d'âme des historiens me rappelle assez ce général du Bas-Empire qui, au moment de livrer bataille, se mit à pleurer la mort probable de quelques soldats et prit la fuite [1].

A la politique de conciliation amiable, L'Hospital avait fait succéder la politique d'équilibre; la politique d'équilibre, faute de contre-poids, fit place elle-même à la politique de fusion, et la lassitude générale sembla donner raison à ce nouveau tempérament. Catholiques et protestants s'unirent et rivalisèrent d'ardeur pour reprendre le Havre livré par Coligny : « Voilà « pourtant les fruits de cette paix dont on ose se plaindre! « s'écriait avec bonheur le chancelier; elle rend à tous des « frères, des parents, des amis, etc. »

On peut faire dater de ce moment la naissance d'un parti

[1] Philippicus.

hermaphrodite qui, ne se prononçant pour personne, crut servir de trait d'union entre les deux extrêmes. Les premiers membres de ce premier juste milieu furent L'Hospital et ses anciens amis, les prélats Marillac, Montluc, Morvilliers, les magistrats Dufaur, Dumortier, Desjardins, autour desquels se groupèrent plusieurs personnages honnêtes et pacifiques. On les appela successivement les Tolérants, les Mécontents, les Politiques.

L'union qui existait à la surface ne pouvait être consolidée avec un roi mineur, de l'autorité duquel abusaient surtout ses protecteurs ; L'Hospital, en conséquence, demanda que Charles IX fût déclaré majeur, et la facilité avec laquelle on se conforma à cet avis prouve de quelle influence il jouissait à la cour. Mais là encore il s'y prit mal en faisant rendre l'édit de majorité par le parlement calviniste de Rouen.

Voulut-il humilier le parlement catholique de Paris, ou seulement mettre au même rang les juridictions françaises, supprimer les priorités entre égaux et inaugurer une réforme utile? On peut l'entendre des deux façons; mais il advint que le parlement de Paris protesta, que les parlements des autres provinces, que n'aurait point froissés le choix du parlement de Paris, se plaignirent de ce qu'on leur avait préféré celui de Rouen, qu'enfin les Parisiens, dont l'édit de majorité ordonnait le désarmement, murmurèrent et conçurent contre le monarque de fâcheuses préventions.

Au point de vue de L'Hospital et de ses projets de fusion, ce fut une imprudence; la ville de Paris renfermait déjà dans ses murs plus de trois cent mille âmes; ses arsenaux, ses casernes, ses juridictions centrales, ses couvents, ses bibliothèques, ses corporations, sa municipalité, son commerce en faisaient le centre de la civilisation et de la démocratie nationales. L'édit de Rouen liait Paris et le catholicisme à la mémoire exclusive du duc de Guise sans attacher davantage les protestants à la couronne.

Le premier usage que Charles IX fit de son émancipation, fut d'annoncer qu'il allait parcourir son royaume et juger par lui-même des désastres de la guerre et des besoins du peuple. Les annalistes n'ont guère parlé de ce voyage que

pour constater quelques réformes locales; il n'en fut pas moins un des faits importants du seizième siècle et un des plus grands titres de L'Hospital, qui l'inspira, à la reconnaissance des Français.

Jusqu'alors les provinces n'avaient vu passer les souverains qu'à la tête des armées, marchant quelquefois pour la défense, mais le plus souvent pour la ruine de leurs sujets; un voyage pacifique, entrepris dans le seul but de coudoyer les intérêts en souffrance, de réformer les abus, de faire cesser les petites oppressions, devait exciter l'enthousiasme et condenser la nation en popularisant le roi.

La cour traversa successivement la Lorraine, la Champagne, le Barrois, la Bourgogne, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, la Guyenne. « Partout où passait le « chancelier, dit l'auteur de sa vie, il se faisait instruire des « désordres qu'avait produits la guerre, de ceux auxquels on « était exposé par l'insuffisance des lois ou par la négligence « et la corruption des magistrats; il établissait des règlements « relatifs aux besoins de chaque ville, de chaque pays; il « examinait tous les tribunaux de justice, punissait les pré- « varications, encourageait par des récompenses et des éloges « tous les magistrats dont il connaissait les lumières et « l'intégrité [1]. »

Il est assez ordinaire que ce qui fait la gloire des grands hommes commence aussi leur ruine. Le voyage du roi donna occasion à Catherine de s'entretenir à Bayonne avec le duc d'Albe, et les impressions qui lui restèrent furent fatales au ministre. Déjà le fameux procès du marquis de Trans, auquel L'Hospital faillit faire trancher la tête, avait effrayé les favoris et mécontenté la reine.

[1] En relisant ces lignes si consolantes pour les gouvernés, on ne peut s'empêcher de regretter que certains pays aient été négligés par leurs souverains. Les provinces de la Marche, du Limousin, de l'Auvergne Montagneuse, de la Bretagne n'ont-elles pas le droit, par leur pauvreté même, d'attirer l'attention? Lorsque l'on considère ces incommensurables landes de bruyères, on se demande pourquoi rien d'auguste n'est venu vivifier un paysage de mort. En attendant, le cultivateur, lassé d'un travail stérile, brûle sa charrue, démolit sa cabane et va chercher au loin le pain que lui refuse un sol ingrat.

On insinua qu'un secrétaire infidèle, Bouvaut, rançonnait les justiciables au nom du chancelier et vendait les empreintes du grand sceau; on demanda compte, en plein conseil, d'une somme de cinquante mille livres payées par le trésorier de l'Epargne et non ordonnancée au chapitre des dépenses. En vain L'Hospital chassa « avec mille injures » son vieux serviteur qu'il aimait, en vain il invoqua le témoignage du roi qui l'avait « pressé d'accepter le don des cinquante mille livres, » sa disgrâce était résolue et les plus scandaleuses diffamations trouvaient des approbateurs.

Là-dessus les protestants renouvelèrent leurs attaques, et la deuxième guerre civile commença; les catholiques restèrent les plus forts, mais comme la première fois, furent traités en vaincus à Longjumeau. L'Hospital, instigateur de cette paix de faux aloi, aurait pu pourtant en finir tout d'un coup, s'il avait, comme le conseillait le duc d'Albe, saisi les gros saumons et lâché les grenouilles, mais il aima mieux laisser en permanence la menace d'une guerre civile si terrible, « qu'en cinq ans, elle engloutit plus de cinq cent mille personnes? »

Charles IX, devenu l'unique protecteur de son chancelier, se laissa enfin persuader, et un jour, il l'accusa de révéler aux ennemis les délibérations secrètes du Conseil. L'Hospital n'y tint plus et se retira au Vignay, près d'Etampes, où il avait fait bâtir un château. Sa disgrâce le rendit plus populaire que son administration, et on invoqua bien souvent par la suite le nom de l'honnête homme exilé. Moins rigide ou plus abreuvé de dégoûts que son prédécesseur Olivier, il rendit les sceaux à la première sommation.

Telle fut la politique de louvoiements qui domina sous le ministère de L'Hospital, politique honorable peut-être, mais pernicieuse en temps de troubles; ses tentatives pacifiques fortifièrent la religion antipopulaire, affaiblirent l'autorité royale liée à la démocratie, ruinèrent la France, entretinrent le fanatisme, légitimèrent la constitution d'un Etat dans l'Etat, plantèrent deux drapeaux et prouvèrent une fois de plus que les administrateurs ne doivent point agir comme raisonnent les philosophes dans leurs écoles de logique.

II.

Il s'agissait d'un monde en formation, dans lequel les éléments contraires étaient en conflit... l'esprit d'usurpation y pénétrait à toute occasion, mais dans cet embryon qui cherchait ses formes, la puissance de développement appartenait à la justice, à la liberté.

H. DE LOURDOUEIX, *Gazette de France* du 6 février 1857.

Les règles de la justice ne sont pas comme les règles de la tactique militaire ou comme les préceptes de l'art poétique, dont le génie s'affranchit. Elles ont été écrites par la main de Dieu.

JULES SIMON, *Le Devoir*.

L'HOSPITAL LÉGISLATEUR.

Coutumes. — Méthode de simplification. — Mesures adoptées vis-à-vis des citoyens de tous ordres. — Lois somptuaires. — Le clergé mis à contribution. — Réforme économique. — EMPRUNT NATIONAL ET UNIVERSEL EN 1543. — Résumé.

L'avocat, mis chaque jour dans la confidence des bonnes et des mauvaises passions, voit souvent la loi sacrifier l'équité sans rémission; alors il étudie les moyens de réformer les textes, de préciser les formules, de supprimer surtout les influences qui nuisent à la rapide application de la justice. Le magistrat, par l'infinie variété des matières sur lesquelles il prononce, acquiert à la longue, s'il ne la possède déjà, une connaissance approfondie de tout ce qui intéresse l'humanité. Or, l'Hospital avait été avocat et magistrat.

Les lois ne manquaient pas, elles pullulaient au contraire, et leur grand nombre même suscitait des contradictions qui légitimaient les chicanes. Le respect de la lettre avait empêché d'introduire le système d'abrogation, et les premiers statuts des envahisseurs barbares s'accouplaient avec les capitulaires, les codes romains, les édits et les usages locaux pour former une jurisprudence ambiguë qui variait encore selon les cours.

L'Hospital avait autrefois songé à reconstituer le droit romain; il avait même commencé (ainsi qu'il le rappelle fré-

quemment dans ses poésies) un travail de mise en ordre destiné au moins à faciliter les recherches; mais, lorsqu'il fut appelé au ministère, il comprit que des lois écrites pour un peuple dont l'organisation sociale différait de la nôtre ne pouvaient être que partiellement utiles.

Les lois nationales, c'est-à-dire les Coutumes, lui semblèrent plus universellement applicables; il les fit vérifier rapidement par le grand Conseil et les rendit immédiatement exécutoires. Armé de ce premier levier, il procéda, comme l'a demandé un des éminents génies de notre époque[1], par voie de simplification.

Il supprima les siéges présidiaux, les maîtrises des requêtes extraordinaires et plusieurs centaines de petites fonctions parasites dont les justiciables n'avaient que faire. Il essaya d'établir l'unité de mesure en ordonnant à tous les marchands du royaume de ne mesurer les étoffes de luxe que sur l'étalon de Paris, dont le double serait déposé dans tous les chefs-lieux de bailliage, sénéchaussée et juridiction.

Il rendit les lois exécutoires sur leur simple publication, malgré les réserves de remontrances; il facilita la marche des procès en abrégeant les délais, en réglant les compétences, en restreignant les exceptions et les causes de nullité; il fit rédiger en français les vérifications des cours de parlements sur les édits, ordonnances et lettres patentes.

Au criminel, il enjoignit de *juger les accusés dans la quinzaine sous peine de punitions sévères*, d'interroger les témoins dans les vingt-quatre heures de leur assignation, et pour éviter les embarras des consignations d'argent, il confia aux receveurs le soin d'avancer les sommes nécessaires à la procédure; il fit combler les prisons souterraines et défendit d'incarcérer « au-dessous du rez-de-chaussée. »

Au commercial, il institua dans toutes les villes qui en manquaient, notamment à Paris, des tribunaux (consuls, échevins) chargés de juger les différends entre marchands, sommairement et sans ministère de procureurs ou d'avocats.

Dans l'armée, il abolit les *compagnies d'hommes d'armes*, composées de gentilshommes indisciplinés et pillards; mais comme leur licenciement immédiat pouvait présenter des

[1] M. Émile de Girardin.

inconvénients, il se contenta de ne point remplacer ceux qui mouraient ou passaient dans d'autres corps, et de laisser les cadres se dégarnir d'eux-mêmes.

Pour que la méthode de simplification ne nuisît point à la sécurité des citoyens, il créa ou remit en vigueur des lois de police presque aussi complètes que celles d'aujourd'hui, mais d'une exécution autrement difficile. Je vais citer au hasard quelques-unes des mesures les moins connues :

Vis-à-vis du clergé : « Prescription aux prélats d'ordonner « seulement des ecclésiastiques *de bonne vie et littérature.* — « Défense de transporter de l'argent hors de France sous cou- « leur d'annates, vacants ou autrement. — Obligation aux « prélats de résider dans leurs diocèses, sous peine de saisie « du temporel des bénéfices. — Application des revenus des « confréries aux écoles et aumônes des villes prochaines. — « Gratuité pure et simple des sacrements. — Injonction aux « parents et tuteurs de ne point laisser entrer dans les ordres « les garçons avant vingt-cinq ans, les filles avant vingt ans. « —Défense aux particuliers de se travestir en ecclésiastiques, « de danser pendant les offices, de recevoir les prêtres dans « les cabarets. —Défense aux curés d'accepter le dépôt des « testaments esquels aulcune chose leur est léguée ou « donnée. »

Vis-à-vis de la noblesse : « Défense aux gentilshommes de « chasser sur les terres depuis que le blé est en tuyaux, et « aux vignes depuis le 1er mars jusqu'après la dépouille. — « Suppression du droit de garde et de guet dans les châteaux « non situés aux frontières. » Les seigneurs avaient un moyen très-commode de s'approvisionner et de percevoir plus qu'il ne leur était dû. A l'époque des moissons, ils convoquaient les villageois et les obligeaient à monter la garde autour de leurs châteaux. Ils se gardaient bien d'user de ce droit pendant les autres saisons de l'année, aussi les laboureurs achetaient leur exemption à des taux d'autant plus exorbitants, que leurs récoltes pressaient davantage. — « Peines sévères « contre les seigneurs qui séquestrent les filles et les épousent « ou les font épouser contre leur gré ou contre le gré de leurs « familles. » Ce genre de rapt, très-usuel alors, restait impuni dans l'intérêt même des femmes ainsi mariées.

Vis-à-vis des parlements : « Rétablissement de l'élection et « suppression de toutes les charges créées depuis Louis XII. » Tentative inutile, car la pénurie du trésor empêcha de rembourser la finance des titres achetés. — « Défense de nommer « dans la même cour des parents à un degré rapproché. — « Défense d'accorder en même temps deux congés. — Défense « aux magistrats d'empiéter sur les droits les uns des autres.— « Défense de cumuler plusieurs titres. — Défense de recevoir « des épices sous peine d'amende, de suspension, de destitu- « tion. — Extension de la responsabilité des titulaires. — « Nécessité de tenir des mercuriales [1] tous les trimestres et d'en « envoyer immédiatement au roi les procès-verbaux. — Eta- « blissement d'inspecteurs chargés de parcourir le royaume « et d'enregistrer les plaintes de *toutes personnes* [2].

Vis-à-vis de l'armée : « Défense aux soldats de séjourner plus « d'un jour dans chaque lieu sous peine de la vie; aux capi- « taines de requérir de force les chevaux des fermiers et labou- « reurs, d'exiger aucun don en argent, gibier, volaille, bétail, « grain, foin ou autre chose quelconque sous peine de la « hart. — Rédaction d'un code militaire. — Assignation de « fonds spéciaux pour la subsistance des armées [3]. »

Vis-à-vis des comptables : « Défense aux comptables de « prélever quoi que ce soit, tel qu'un sol pour livre; aux héri- « tiers d'accepter la succession des comptables sous bénéfice « d'inventaire. — Punitions exemplaires et corporelles contre « ceux qui lèvent impôts, denrées, cotisations, cueillettes « sans mandement spécial. — Ordre de verser au roi les de- « niers reçus et non d'autres, et défense de s'associer, *pour « la prospérité d'iceulx*, aux marchands et banquiers. »

Vis-à-vis de tous fonctionnaires publics : « Défense de re- « cevoir pensions, états, gratifications des seigneurs, dames, « communautés, églises, prélats, sous peine de destitution et « amende. »

Vis-à-vis de tous les citoyens : « Défense de prêter à usure, « sous peine de confiscation et, en cas de récidive, de ban-

[1] Voir l'affaire des mercuriales, pages 312 et 313.
[2] Voir pag. 127.
[3] Voir dans la table analytique V° ARMÉE FRANÇAISE.

« nissement, sans que les juges pussent *mulcter* la peine, à « moins de répondre personnellement de leurs actes. » Il fallait que l'usure fût un fléau bien répandu, car L'Hospital, qui n'aimait pas les dénonciations, donnait aux dénonciateurs de l'usure le quart de l'amende, et condamnait à cent livres et à l'emprisonnement les témoins qui refusaient d'avouer les faits. Il nomma même des commissaires dont la seule mission était « de s'enquérir » des usuriers.—« Défense d'acheter le blé « vert sous peine de cinq cents livres par. d'amende, et de « punitions corporelles. » — « Ordonnances sur la traite et le « transport des grains. » Le blé était le principal objet des spéculations et la seule cause des émeutes.—« Baisse des tarifs « sur les objets de consommation et abolition de certains « droits sur les vins et liqueurs. — Modifications des rentes « en blé et denrées. » L'argent étant moins rare et les denrées conséquemment plus chères, les rentes en denrées devenaient plus onéreuses qu'au temps de leur constitution. — « Tarif des repas chez les hôteliers et les taverniers selon les « saisons. » L'Hospital, qui avait voyagé à cheval de Toulouse à Milan, et plus tard de Paris à Bologne, connaissait parfaitement les petites escroqueries des aubergistes; aussi la loi sur les taverniers fut-elle une des premières qu'il promulgua. — « Défense de déboiser sans autorisation. » Ce fut là une mesure toute populaire, car les paroisses jouissaient de différents droits sur certains bois et taillis de leurs seigneurs; aussi, quand les seigneurs voulaient vendre leurs coupes ou défricher leurs forêts, ils commençaient généralement par les parties grevées d'une servitude; depuis lors, ils ne déboisèrent qu'avec des permissions.

Vis-à-vis même du roi : « Réglementation des droits doma- « niaux, des garanties et des dépenses du trésor, de l'épar- « gne, etc. » (GUESNOIS, REBUFFI, FONTANON, *passim.*)

L'Hospital avait un tel désir de soulager les intérêts en souffrance, qu'il fit insérer dans l'ordonnance d'Orléans (art. 121): « Désirons réduire et remettre nos tailles et aydes *aux plus* « *gracieux termes et estat* qu'elles estoyent du temps du « roi Louis XII, et ce, sitôt que la nécessité de nos affaires « le pourra porter. » Vœu purement gratuit que ne firent réaliser ni les fonctions rendues purement honorifiques, ni

les économies administratives, faibles ressources en temps de guerres civiles.

Par exemple, les questions ayant trait uniquement au droit civil comme celles qu'il élucida sur les successions, les donations, les substitutions, les minorités, les mariages, les contrats, survécurent dans notre jurisprudence, et laissèrent, avec son fameux code d'organisation judiciaire, des traces impérissables de son passage.

Tout en travaillant à simplifier et à réformer les administrations, L'Hospital ne perdait pas de vue un projet dont il avait fréquemment entretenu ses amis avant d'entrer au ministère, l'établissement de lois somptuaires analogues à celles de la république romaine.

Il attribuait tous les maux dont souffrait la France au luxe [1] et à l'orgie, et s'il préférait secrètement les calvinistes, c'était peut-être exclusivement à cause de leur austérité. Il ne sentait pas que le luxe, aux époques de décadence et de transformation, n'est point la cause, mais le résultat de certaines calamités : les institutions vermoulues dissimulent leur décrépitude; semblables aux vieilles courtisanes, elles cachent leurs rides et leurs difformités sous le fard et les oripeaux.

Comme il ne pouvait tout d'un coup faire de la France une Sparte de Lycurgue ou une Rome de Numa, il espéra y parvenir en lui en imposant au moins les apparences. Dans ce but, il régla les costumes, la tenue des équipages, la nature des bijoux, parures, lingeries; il tarifa la valeur de chaque vêtement aux sacres, à la cour, aux séances publiques, aux cérémonies religieuses, à la campagne, à la ville, à la promenade, dans les maisons. Pour mieux donner une idée des détails dans lesquels il entra, je vais transcrire textuellement deux articles de l'ordonnance de Fontainebleau (1561) :

« Art. 4. Tous nos subjets de quelque estat, dignité, qua-
« lité et condition qu'ils soyent, sans exception de personne,
« fors nos frères, sœurs et tantes et aultres nos parens, les
« princes et princesses qui portent le tiltre de ducs, ne pour-
« ront se vestir, n'habiller d'aulcun drap et toile d'or et d'ar-
« gent, user de pourfileures, broderies, passements, franges,

[1] Voir sa fameuse satire contre le luxe, pag. 210.

venu. Le clergé, pour ne point se démunir de ses immeubles, les rachetait et portait directement au trésor la somme primitivement réclamée.

Ressource souverainement injuste. Si le clergé était légitime propriétaire de ses biens, on n'avait pas le droit de l'en dépouiller sans son consentement ; s'il n'était pas propriétaire légitime, il fallait le dépouiller tout à fait et salarier ses membres comme simples fonctionnaires; si le but principal était de l'appauvrir comme trop riche pour n'être pas dangereux, il fallait arriver à limiter son avoir; si enfin on l'imposait par cela seul qu'il était riche et par mesure d'utilité publique, pourquoi ne pas imposer aussi certaines autres classes de citoyens? C'eût été une occasion de faire rendre gorge à tous ceux qu'avaient enrichis les confiscations et les concussions [1].

Le clergé, systématiquement soumis aux contributions extraordinaires, mettait ses quêteurs en campagne et recevait des fidèles à peu près autant qu'il déboursait, si bien que la création des nouvelles charges publiques et les emprunts forcés faits au clergé retombaient toujours sur le peuple.

Au lieu de se préoccuper constamment de Sparte et de Rome, L'Hospital aurait mieux fait d'observer ce qu'avaient pratiqué ses contemporains, il aurait reconnu que ses amis les cardinaux Du Bellay et De Tournon avaient depuis longtemps inauguré la révolution économique.

Du Bellay, en 1536, avait emprunté aux Parisiens, et constitué, pour sauver Paris, les rentes perpétuelles sur l'hôtel de ville [2]. Tournon avait imaginé une autre opération négligée jusqu'à l'empereur Napoléon III : l'EMPRUNT NATIONAL ET UNIVERSEL. « L'an 1543, dit Bodin, il conseilla à François Ier « d'ouvrir à Lyon une banque qui prendrait l'argent d'UN « CHACUN et en paierait l'intérêt à huit pour cent, pour attirer « les finances en France et FAIRE FONDS A L'AVENIR : les lettres « patentes décernées et l'ouverture de la banque ainsi faite, « CHACUN Y VENAIT A L'ENVI DE FRANCE, D'ALLEMAGNE ET D'I- « TALIE, en sorte que le roi François Ier se trouva endetté, « quand il mourut, de cinq cent mille écus QU'IL AVAIT EN SES

[1] Voir pag. 175, 240, 259, 311.
[2] Voir pag. 3 et 4.

« COFFRES, ET QUATRE FOIS DAVANTAGE, ET LA PAIX ASSURÉE « AVEC TOUS LES PRINCES DE LA TERRE. » — Le premier pas était fait, il n'y avait qu'à suivre en régularisant.

Je terminerai mon étude sur la législation de L'Hospital en citant (mais pour mémoire seulement, à cause des longs commentaires que j'ai vus partout) l'édit de Roussillon, qui fait commencer l'année au 1er janvier et non plus à Pâques, l'ordonnance sur les mariages clandestins et l'édit appelé de *secondes noces*, qui oblige le veuf ou la veuve désireux de convoler à ne donner au deuxième conjoint que la part de l'enfant moins prenant du premier lit, sous peine d'amende et de suppression complète de la donation.

Somme toute, la législation de L'Hospital a été utile à la France; ses lois somptuaires furent impolitiques, mais les autres ont survécu aux guerres civiles et régi la France jusqu'en 1789.

On verra dans ses poésies qu'il avait à un haut degré la rigidité des principes, l'impartialité du caractère, l'honnêteté des aspirations, la rectitude du jugement, la sagesse des observations, la science du droit, et de plus l'expérience raisonnée des abus sociaux. Ces qualités suffisent au législateur, mais ne constituent pas le génie du politique; elles l'excluent plutôt, en le noyant dans les détails, surtout pendant les guerres civiles, où tout est anormal, illogique, imprévu.

Valait-il mieux, en 1560, un législateur impuissant à pacifier, ou un politique trop partial pour faire de bonnes lois? La France avait les deux : Michel de L'Hospital et François de Guise. Si le politique eût vécu, la guerre civile finissait, mais la législation restait peut-être dans les ornières du passé.

C'est ainsi qu'Oromaze et Arimane se disputent le monde. L'humanité marchant vers une civilisation toujours fatale et toujours imperfectible, n'acquiert que peu à peu, au prix de ses labeurs, de ses larmes et de son sang, comme si la Providence lui regrettait plusieurs conquêtes à la fois.

Quand on relit l'histoire, on frémit d'épouvante à l'aspect de ces générations privilégiées ou maudites qui, pour démolir le passé et constituer l'avenir, sont forcées de léguer à la postérité tant de ruines, de piloris, d'échafauds et de tombes.

Heureux encore les peuples chez lesquels il surgit un

homme qui, législateur, politique et guerrier, comme César, Charlemagne, Henri IV et Napoléon, relève d'un bras puissant la nation expirante, arrête avec son épée les oscillations de la balance et consacre le progrès.

—

III

La philosophie n'est pas dans un seul livre..... Elle est aussi dans les grands poëtes et les grands orateurs, dans tout ce qui est pénétré d'une inspiration sublime, dans tout ce qui éclaire, échauffe et vivifie le cœur des hommes.

ÉMILE SAISSET, *La Philosophie depuis Ramus.*

Il a dérobé les anciens sans se trahir... Horace, Virgile, Platon lui ont fourni des traits qu'il s'approprie en n'y songeant pas... Mais ni Virgile ni Horace ne crieront au voleur..... Ils salueront à la rencontre un frère en poésie.

GÉRUZEZ, Essai d'Hist. litt. *La Fontaine.*

L'HOSPITAL PHILOSOPHE ET POETE.

Philosophie. — Premiers essais. — Succès. — Rêves poétiques. — Scepticisme. — Désespoirs. — Terreurs. — Inspirations religieuses. — Chant du cygne.

Dans une épître à Macrin, L'Hospital prétend qu'il était né poëte, mais que son père, ennemi des rêveries, lui imposa l'étude plus abstraite du droit. La transition était facile : les littérateurs sérieux parlaient le latin des classiques et les jurisconsultes étudiaient les lois romaines.

L'Hospital obéit sans se plaindre, parce qu'en ce temps-là les fils ne contrôlaient jamais les volontés des pères, et il s'adonna à la jurisprudence ; mais il n'oublia point la poésie, et quand ses affaires ou celles de l'État lui laissèrent quelques loisirs, il les passa à composer des vers.

L'Hospital, quoique habile versificateur, était au fond plus philosophe que poëte, et, si ces deux qualités ne s'excluent pas, il est rare que, dans un même individu, l'une ne domine

pas l'autre. La forme de ses épîtres est séduisante, le fond l'est davantage.

Il se laisse aller parfois aux images que dicte son imagination, mais il aime surtout à poser des axiomes de morale et à s'appuyer de comparaisons scientifiques.

Froid par tempérament, calculateur et persévérant comme son aïeul qu'on disait juif, laborieux et rangé comme son père qui était Auvergnat, il se sentit mal à l'aise au milieu des fluctuations intellectuelles d'un siècle révolutionnaire.

Il vit des magistrats avides et vénaux, des seigneurs arrogants et serviles, des prélats désœuvrés et ambitieux, des rois débauchés et rapaces, des peuples ignorants et superstitieux; ne se sentant pas né pour le monde au milieu duquel il allait vivre, il chercha un point d'appui dans le passé.

La philosophie du Portique le séduisit d'abord; il se passionna pour les sages qui méprisaient les richesses, qui fuyaient le pouvoir, qui défiaient la douleur et la mort. Mais comment expliquer et faire admettre ses croyances? La cour de France, composée de beaux-esprits, depuis que Louis XII en avait permis l'accès aux dames, admettait difficilement les inconnus et n'aimait pas les rigides.

La forme savante et poétique que L'Hospital donna à ses impressions attira les yeux sur lui : il développait avec liberté, c'est-à-dire avec vigueur, ses rêves de régénération, ses élans de patriotisme. Les autres poëtes se servaient de la langue latine pour *braver l'honnêteté* ou attaquer le pouvoir, L'Hospital l'employait à braver les préjugés, à attaquer les vices sociaux.

Comme il était moral, il parut nouveau. Ses amis le produisirent, les poëtes à la mode le complimentèrent, la duchesse de Berry l'admit aux doctes réunions du Louvre où se distribuaient les brevets de capacité littéraire.

C'est alors qu'il crut sincèrement avoir manqué sa vocation en sacrifiant la poésie à la jurisprudence, et par une bizarrerie bien propre à l'entretenir dans cette erreur, ses vers lui rapportèrent plus d'emplois et de faveurs que sa science et sa vertu ne lui valurent d'éloges.

Grâce à sa muse, il conquit à Rome l'estime du cardinal de Grammont, il obtint à Paris le pardon de son père, il se re-

commanda auprès du roi Henri, de Marguerite de Valois, du chancelier Olivier, des deux frères Lorraine, des prélats Castellan, Du Bellay, Tournon, Châtillon et autres.

Chacun des échelons de son avancement dans la magistrature, la diplomatie, les finances, est précédé de certaines pièces de poésie, dont malheureusement le défaut de dates positives m'a empêché de signaler toutes les applications.

Ainsi une épître à Olivier le fit rappeler de Bologne où il était ambassadeur; une autre au cardinal de Lorraine fit nommer maître des requêtes le fiancé de sa fille Madeleine; une troisième à Marguerite provoqua sa propre nomination de maître des requêtes et de chancelier de la duchesse; une quatrième à la même le fit passer à la chambre des comptes. Si enfin on pensa à lui pour le grade suprême de chancelier de France, ce fut surtout à cause des deux discours en vers latins qu'il adressa à François II, le premier sur les quatre États, le second sur l'art de gouverner.

Sa consciencieuse bonne foi lui faisait considérer la poésie comme un sacerdoce dont on ne devait pas prostituer les aspirations. Flétrir le vice, exalter la vertu, louer les grands hommes, raconter l'histoire lui semblèrent la mission spéciale du poëte; aussi toujours avec la même bonne foi, il promettait l'immortalité à tous ceux qui lui rendaient service et convoquait les poëtes à chanter les hauts faits des rois et des généraux. Les guerres avec l'Espagne et l'Angleterre devenaient des guerres de Troie dont les contemporains seraient les Homères.

Il ne faut point s'étonner de ce travers : l'ode latine était l'objet d'un engouement provisoire, et comme les poëtes lyriques en appellent souvent à leurs vers devant le tribunal de l'avenir, il n'est pas étonnant que L'Hospital ait fait comme eux. Mais l'éloge fatigue le lecteur, parce que l'auteur l'exagère toujours; ensuite il n'est pas dans le caractère du Français d'admirer les perfections et surtout de les admirer longtemps; les anecdotes, les scandales, les secrets rouages des grandes entreprises séduisent plus que les apothéoses; aussi les siècles postérieurs au seizième ont trouvé dans les poésies du chancelier une emphase qui leur a déplu. Les réminiscences des auteurs latins et grecs, l'intervention des dieux mythologi-

ques accouplés au christianisme ont paru fastidieuses, et, tout en admirant le caractère de l'homme, on a mis de côté les écrits où il se montre à découvert.

Pourtant toute sa vie privée, politique et législative, est esquissée dans ses épîtres; à chaque tirade importante on pressent les réformes qu'il proposera plus tard, la ligne de conduite qu'il suivra, si jamais les circonstances l'appellent au pouvoir. On l'écoute avec non moins d'intérêt raconter l'emploi de ses loisirs, la nature de ses travaux, les joies intimes de son foyer.

Les lieux communs qu'on pourrait lui reprocher passaient alors pour des vérités nouvelles, tant les oreilles des courtisans étaient peu rebattues des mots devoir, honneur, vertu et patrie. Sobre et régulier, il blâme l'intempérance et le sommeil à contre-temps; modeste et pauvre, il s'irrite contre le luxe et la richesse; sans besoins pour lui-même, il gémit sur les dilapidations; s'il sacrifie au faux goût et s'il fait « transpirer les statues des rois de France, » c'est en face des débordements des « Pélopides. »

Il n'est pas une seule pièce de ses œuvres où ne dominent le désintéressement, le patriotisme et la loyauté du bon citoyen : s'il est humble avec les puissants (humble même au point que Scaliger l'appelle poëte servile), on l'approuve encore, parce qu'il voile sous des circonlocutions les coups dont il frappe les préjugés. (Un magistrat dépouillé de sa toge et séparé de sa compagnie avait besoin de grands ménagements quand il s'adressait « aux orgueilleux fils d'Hector. »)

Un peu du scepticisme de Montaigne perce même dans quelques passages : « Pourquoi, dit-il à Castellan, rester ferme en « ses desseins? Le propre du sage est de changer d'avis selon « les temps et les circonstances. » (Combien d'hommes par la suite auraient pu trouver leur compte dans cet axiome!) Selon les besoins de son sujet, il loue et blâme Ulysse d'être rentré à Ithaque et d'avoir renoncé à l'immortalité; il chante alternativement et avec le même talent les bienfaits de la paix et les avantages de la guerre. La campagne et la ville, la tristesse et la gaieté, la crainte et l'espérance, la mort et la vie, la maladie et la santé sont l'objet de prosopopées analogues. Dieu qui ordonne a tout fait pour le mieux,

Cependant il frappe avec une constante fureur certaines institutions. Le parlement, « ce monstre aux mille pieds qui « dévore toutes les substances, » n'a jamais trouvé grâce devant lui; il confond les présidents, les conseillers, les juges, les officiers ministériels. Les moines, « ces singes[1] aux man- « teaux de toutes couleurs, qui font des génuflexions et lèvent « les yeux au ciel avec une hypocrite componction, » les prélats « si durs envers les pauvres, qui font conduire à leurs « soupers des filles de qualité, » la puissance papale « qui « menace l'univers et remplace les armes de saint Pierre par « les blasons des familles pontificales, » excitent toujours sa colère.

En revanche, le roi, la reine, les princes du sang sont les perpétuels objets de son culte, même après la Saint-Barthélemy; il se complaît aussi dans les abstractions de la république romaine; mais, plus ami de la liberté bourgeoise que de l'émancipation démocratique, il méprise cordialement la populace.

Devenu chancelier, L'Hospital emploie encore ses loisirs à versifier. Il vit au milieu des potentats, et sa voix dans les Conseils pèse autant que celle de pas un; on le voit qui relève la tête, il n'est plus humble et suppliant, il tonne de haut; ses vers ressemblent à des harangues, il parle à ses amis comme aux députés des États.

Les palais de Chambord, de Saint-Maur et de Roussillon, les forêts de la Beauce, les rumeurs du Palais, les concours littéraires sont oubliés; si la poésie a quelque puissance, mieux vaut la faire servir à calmer les passions, à éteindre les guerres civiles. Il appelle à son aide Sparte et Athènes, Rome et Carthage, Minerve et Astrée, Apollon et les Muses. Vains efforts! le Dieu de miséricorde n'est plus qu'un Dieu de vengeance dont les autels seront rougis de sang humain.

Il écrit encore, mais c'est pour gémir; il pleure devant les ruines fumantes de sa patrie; il tremble, lui, père de famille, pour son épouse, pour sa fille, pour ses neuf petits-enfants. Il en appelle aux lois, il supplie, il ordonne; on étouffe ses plaintes, on le calomnie, on l'insulte; il quitte la cour.

Le voici loin d'une ville maudite, cherchant dans les har-

[1] Voir pag. 301, 330.

monies de la nature la trace de ses illusions perdues; il regarde autour de lui : sa solitude le glace, ses anciens amis sont morts, ceux qui survivent l'ont oublié, car les hommes politiques, surtout disgraciés, ont quelquefois des partisans, mais point d'amis.

Il se souvient des Castellan, des Montdoré, des Bourdin, et il grave sur leur tombe ses derniers adieux. Il pense aussi au duc de Guise qui a sauvé la France de l'invasion et qui n'est plus là pour la protéger contre elle-même.

Il se repose aussi dans l'affection de sa femme, de sa fille; il instruit ses petits-enfants, il suit avec bonheur les progrès de son filleul Michel, qui étudie avec aptitude les langues grecque et latine. Le ciel ne l'a point abandonné, puisqu'il lui a conservé une famille irréprochable; n'a-t-il pas des arbres à planter, des champs à défricher, des troupeaux à voir paître au milieu de ses prairies?

Quoique exilé sans regrets, parce qu'il est sans remords, L'Hospital ne peut se persuader que la cour arrive à se passer de lui; sa barbe blanche imposait encore « aux renards, aux « cloportes, aux frelons, aux vermines, » et chaque jour il reprend sa plume, interprète fidèle de ses douleurs.

De même qu'il a laissé les lois romaines pour étudier le droit coutumier, de même il abandonne la lecture des philosophes et se passionne pour saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin; la Bible et l'Évangile le consolent mieux que le Portique et l'Académie. L'heure approche d'ailleurs où il faudra rendre, devant l'Éternel, un compte rigoureux de sa vie.

C'est dans la prière et le recueillement qu'il écrit ses derniers vers; en ce temps-là, la prière était un refuge, et l'on croyait au Dieu juste; l'espérance d'un meilleur monde n'était pas ensevelie dans le linceul des autres illusions, et il parlait avec conscience à son ancien ami Vacca du jugement dernier, de l'éternelle félicité : jamais il n'avait maudit la Providence.

Corbinelli, Pibrac, noms nouveaux dans sa correspondance, le consolent : plus jeunes ils admirent sa vertu et croient à l'avenir; mais lui ne les écoute pas, il repousse les utopies et se lamente, comme Jérémie, sur Jérusalem détruite.

Les matines du 24 août lui démontrent bientôt que le roi et la reine mère n'étaient pas encore « saoulés du sang de leurs « sujets. » Cette fois, comme le sénateur romain, il se drape dans son manteau, attendant le coup fatal. Des cavaliers armés lui apportent sa grâce. « Je ne savais pas que j'eusse « mérité la mort ou le pardon, » dit-il aux égorgeurs.

S'il tremble, ce n'est pas pour lui, c'est pour sa fille que le hasard a conduite à Paris. Il la croit morte ; elle est sauvée par Anne d'Est. Alors le vieillard rappelle sa muse « dont les pieds « délicats ne se hasardent qu'en tremblant sur les champs « de carnage; » il faut remercier Anne d'Est, il faut apprendre à la postérité qu'elle a sauvé Madeleine.

Vers le même temps, Marguerite de Savoie voulut entendre encore une fois la voix de son vieil ami; il lui raconta les excès qu'il avait vus aux environs d'Etampes. Ce récit fut le chant du cygne. « Comme le chêne vigoureux il s'était tenu « debout sous les éclats de la foudre; » mais ses forces étaient à bout; il brisa sa lyre et, peu de mois après, il alla rejoindre au ciel les Sages et les Pères dont il avait prêché les doctrines.

ERRATUM.

Page 21, ligne 36, *lisez* : La magistrature, grâce à l'hérédité, devenait une aristocratie.

DÉDICACE.

AU TRÈS-GRAND ET TRÈS-PUISSANT SOUVERAIN HENRI III,
ROI DE FRANCE ET DE POLOGNE,

HURAULT DE L'HOSPITAL [1].

Grand Roi,

J'ai recueilli les poésies de mon aïeul Michel de L'Hospital, pour les livrer à la publicité. Il me confia cette tâche à son lit de mort, en me léguant sa bibliothèque [2]. Mais le sage vieillard, trouvant trop d'abandon dans la plupart de ses écrits, me recommanda surtout de ne les produire au grand jour que dans un siècle de liberté et sous un bon roi. Je me croirais coupable si j'attendais meilleure occasion, et il me semble difficile qu'un autre siècle puisse nous faire jouir de plus grandes libertés. Tu permets et tu as toujours permis de parler avec sincérité et du siècle et de toi-même; bien plus, tu nous autorises à converser avec ton auguste personne, ce qui ne s'est jamais vu qu'au temps des meilleurs princes.

Aussi n'est-il pas juste que je garde plus longtemps pour moi

[1] Petit-fils de Michel L'Hospital. Il promettait beaucoup étant jeune, ce qui lui valut dans le testament du chancelier le legs de la bibliothèque de famille. (Voir le testament.) Il est plus connu sous le nom de Du Fay.

[2] Il n'est point fait mention de cette recommandation dans le testament.

seul les poésies dont je suis dépositaire; privées de leur père et sans défaut, elles ont besoin d'un auguste patronage, d'une puissante protection.

Or, je l'avoue en toute franchise, je ne pensais pas que des écrits, composés bien plus par récréation et loisir d'esprit, que dans le but d'être sérieusement mis au jour, fussent dignes d'être placés sous l'égide d'un si grand prince, surtout quand ils doivent être signés L'Hospital. J'espérais qu'on pourrait trouver dans les ouvrages de mon aïeul quelque chose de plus sévère et de plus conforme au caractère de l'auteur; mais l'influence du très-illustre Philippe Hurault, chancelier de France, m'a fait changer d'avis [1]. Il a pensé que les poésies étaient dues au monarque comme les autres ouvrages, et que le roi ne les dédaignerait pas, puisqu'elles venaient d'un homme qui, toute sa vie, avait montré son dévouement aux rois et au royaume.

Sur les ordres et conseils d'un si haut personnage, je t'offre ce recueil, en te suppliant de le recevoir de ma main avec bienveillance, quoiqu'il soit pour moi le fruit de la libéralité d'un autre. Je n'ignore pas, noble maître, que tu as souvent parlé avantageusement de L'Hospital, et cela seul pouvait mettre le comble à son éternelle félicité de savoir sa vertu attestée par le plus grand roi de l'univers. J'en suis peut-être d'autant plus confiant dans l'espoir que tu regarderas comme bienvenues les dernières productions de celui dont tu as plus d'une fois honoré la mémoire, et que je pourrai mettre sous ton patronage et ta protection les livres que je tiens de sa confiance. Si tu les approuves, grand roi, je ne redoute plus aucune critique.

Paris, calendes de juin.

[1] Philippe Hurault de Chiverny, gendre du président Christophe de Thou, succéda au chancelier Birague, en 1578. Il avait été chancelier de Henri III, au temps où ce dernier n'était encore que duc d'Anjou. En 1588, il reçut l'ordre de rendre les sceaux. Rappelé plus tard, il resta au pouvoir jusqu'en 1599, année où il mourut âgé de 72 ans. Il a laissé des mémoires qui font surtout connaître sa famille. Il avait fait ses études à Poitiers et s'était élevé par degrés dans les charges du parlement de Paris.

POÉSIES LATINES

DE

MICHEL DE L'HOSPITAL.

LIVRE PREMIER.

Aux Muses romaines, pour qu'elles renvoient dans sa patrie le cardinal DU BELLAY, établi a Rome [1].

Muses du Tibre, précieuses filles du grand Jupiter, rendez-nous le fugitif, rendez-nous Du Bellay, qui, séduit par une ville dont le nom seul est immortel, habite maintenant les murailles déser-

[1] Jean Du Bellay, issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'Anjou, naquit en 1492 et fut un des grands hommes d'État de son temps. Il était évêque de Bayonne, en 1527, quand François Ier pensa à lui pour l'ambassade d'Angleterre. Il travailla, concurremment avec son frère Guillaume Du Bellay, à persuader à Henri VIII qu'il pouvait divorcer avec Catherine d'Aragon pour épouser Anne Boulen, et, pour mieux le convaincre, il poussa quelques universités de France à émettre en ce sens leurs opinions. Henri VIII se décida au divorce, et Du Bellay partit pour Rome afin d'obtenir l'approbation du pape ; mais il arriva trop tard, et la bulle d'excommunication décida le parlement anglais à proclamer immédiatement le roi *protecteur et chef suprême de son Église*. François Ier récompensa son ambassadeur en le nommant successivement évêque de Paris, de Limoges, du Mans, et archevêque de Bordeaux. Le pape Paul III le fit cardinal en 1535.

Non moins bon guerrier que bon diplomate, Du Bellay rassura les Parisiens lors de l'entrée de Charles-Quint en Provence, selon les uns, lors de l'entrée du comte de Nassau en Picardie, selon les autres. Il fit creuser des fossés, disposer des fortifications, élever des barricades, et créa une milice bourgeoise dont les énergiques efforts retinrent les Parisiens pré-

tes de Rome; oublieux de sa patrie et de ses vieilles affections, il ne s'inquiète plus ni des Parisiens, ni du gouvernement de Picardie, ni des bois plantés par ses mains, ni des jardins verdoyants qu'il a consacrés à Priape [1]; et pourtant une rivière limpide dé-

parés à abandonner la ville. Son idée la plus ingénieuse fut un emprunt fait à tous les capitalistes dans cet instant de crise, sans autre garantie que la fortune même de la cité. On lui doit ainsi la tentative de révolution financière, qui consista à emprunter moyennant le paiement d'une rente; ce fut la première constitution des rentes sur l'hôtel de ville.

A la mort de François Ier, le cardinal Jean Du Bellay eut, avec le cardinal de Lorraine, une dispute de préséance qui amena sa disgrâce. Il partit pour Rome où sa qualité de doyen du sacré collége lui valut le titre d'évêque d'Ostie. Il mourut à Rome en 1560.

Sa vie privée avait un caractère particulier qu'il n'est pas rare de trouver à cette époque, même chez les prélats. Tout évêque qu'il était, il entretenait avec Mélanchton des correspondances qui prouvent assez son penchant vers les idées de réforme; il accompagnait toujours sa signature de ces trois mots : *Tuus ex animo*. Brantôme assure qu'il était marié avec Mme veuve de Châtillon, ancienne dame d'honneur de la reine de Navarre, et dont le mari était mort à Ferrare. On ne sait trop quelle époque assigner à cette union; néanmoins il est probable qu'il ne se maria qu'après avoir reçu le chapeau de cardinal afin de pouvoir braver l'autorité ecclésiastique. Nous avons vu, dans l'introduction, un autre cardinal se marier publiquement en robe rouge : il fallait bien, comme dit Boccace dans un de ses contes, que la religion catholique fût la première religion du monde pour rester debout en face de pareils scandales partis de si haut.

Lors de son voyage de Londres à Rome, le cardinal Du Bellay rencontra Rabelais à Lyon et l'enrôla comme médecin de sa maison. On prétend que ce fut à l'audience particulière de l'ambassadeur avec Clément VII que Rabelais, voyant son maître embrasser la mule du pape, s'écria : « *Si mon « maître, qui est un grand seigneur, baise les pieds du saint-père, que faudra-« t-il que je lui baise? Moi, si petit personnage, je lui baiserai*, etc. »

Le cardinal Jean Du Bellay n'en fut pas moins le protecteur des lettres et des sciences. Sa harangue au pape, dans une audience solennelle, lui valut le titre de *Fleur choisie des Gaules*. Il reste de lui des poésies latines, comme en écrivaient tous les courtisans; ce sont des élégies, des épigrammes, des odes, des éloges à François Ier. Nous trouvons encore dans ses œuvres un très-grand nombre de lettres dont les grandes vues ne sont pas assez appréciées. C'est à ses conseils qu'est due la fondation, par François Ier, du collége royal de France, en 1529.

[1] Du Bellay envoya de Rome une statue du dieu Priape qui fut placée dans son jardin de Saint-Maur-des-Fossés.

roule tout autour ses immenses anneaux, pendant qu'aux regards enchantés s'offre un spectacle toujours nouveau, toujours admirable, à mesure qu'on gravit un labyrinthe tournant à perte de vue et dominant les plaines.

Loin de nous cette vieille renommée, ce préjugé attaché au seul mot de Rome! Quelles richesses possède aujourd'hui la malheureuse cité? Par quels trésors d'étude et de gloire peut-elle rivaliser avec Paris? Sa population, ses palais, les temples de ses dieux l'emportent-ils sur les nôtres? La cour du souverain est-elle plus belle? Avons-nous moins de religion et de piété filiale, moins de sentiments d'honneur? Ici, les lois, la justice, les magistrats préposés à la morale, les doux entretiens de l'amitié, la foi conjugale, l'instruction de l'enfance n'ont rien de mensonger. Nulle part les dogmes de la divine sagesse et les enseignements de la chaste Minerve ne furent mieux observés [1].

Sache pour ton repos, Romulus, sachez pour le vôtre, Romains (s'il reste encore dans vos vieilles murailles un sang pur de tout mélange barbare), sachez que Paris s'approche du ciel et lève la tête plus que Rome, que Paris surpasse toutes les autres villes; autour de Paris s'étendent de riches campagnes, de fertiles guérets; ses vins ne le cèdent point à ceux d'Albe latine [2]. Quoique le Tibre vante bien haut les chargements qu'il reçoit d'Égypte, je ne les comparerai jamais à la Seine qui, après un long cours à travers de vastes espaces, s'avance grossie de quatre affluents égaux, et devient presque aussi navigable que la mer d'Ionie, tant ses profonds abîmes charrient de marchandises.

Et par là j'espérais l'attirer encore et le retenir dans sa patrie, bien qu'il se plût ailleurs davantage. Je n'ai pas eu peur quand j'ai appris qu'il achetait à grands frais de magnifiques statues, qu'il payait des tableaux au poids de l'or, qu'il fouillait de vastes cimetières, et arrachait du fond des entrailles de la terre les chefs-d'œuvre des anciens artistes. Bien mieux, ma naïveté se persuadait qu'il rassemblait ces magnifiques monuments pour les rapporter dans sa patrie et en faire hommage à nos dieux. Mais aucun homme n'est constant et ferme dans ses désirs : les goûts changent comme les affections.

[1] Le chancelier L'Hospital apprécie les faits avec plus de patriotisme que de vérité.

[2] Le vin d'Albe était, de tous les vins d'Italie, le plus estimé à Rome.

Maintenant il édifie des palais [1], on dit même qu'il jette les fondements d'une nouvelle villa bâtie en marbre de Paros, entre le Tibre et le tombeau de Claude Néron, laissant la Rome antique dans le port romain. Ce ne sont point là les signes du retour : il faudrait être insensé pour bâtir sur des rivages où l'on ne voudrait point asseoir sa vie, et pour semer des fleurs qu'on laisserait un jour sans culture.

O toi, qui que tu sois, qui vois approcher le terme de tes ans et qui désignes par avance l'asile de ta vieillesse affaiblie, consulte, avant ton propre jugement, le destin que t'ont fait les dieux pour le choix d'une patrie; que celle-là qui t'a vu naître te voie aussi mourir! N'écoute ni les douces séductions, ni l'ambition trop souvent pleine de traverses qui t'appellent au loin. Suis l'exemple de Socrate : dans toute sa vie il ne sortit d'Athènes qu'une seule fois. Ceux que la curiosité éloigna de leurs demeures ne purent longtemps se passer de leur patrie, mais après avoir mis à profit leurs voyages, ils rentrèrent chez eux chercher, dans l'amour d'une épouse, le calme et le bonheur. A l'heure de la mort, ils purent voir couler les larmes des yeux de ceux qu'ils avaient aimés. L'attachement au sol natal est si grand! Vois plutôt la belle Calypso, malgré ses innombrables stratagèmes, elle ne put changer les résolutions d'Ulysse, ni chasser de son cœur l'amour de la patrie, et cependant elle lui offrait, en échange de ses rudes et âpres rochers, des plaines grasses et fertiles avec les honneurs de l'immortalité. Quelle raison avait-il de retourner dans ses misérables États dénués de tous les dons de Bacchus et de Cérès?

Beaucoup de grandes obligations rappellent Du Bellay : pour lui la corne d'abondance est toujours pleine ; sa maison lui offre une facile sécurité. Les récompenses que lui a méritées sa vertu, les distinctions qui l'environnent sont aussi grandes et aussi nombreuses que l'esprit humain peut les désirer de la munificence des dieux. La fortune bienveillante lui a départi des terres, des bois, des forêts pour qu'il pût doucement y composer ses vers. Elle lui a donné les trois principaux siéges de France: Paris, ville qu'honore la résidence des rois; le Mans, dont les enfants sont devenus célèbres sur les champs de bataille, et dont les premiers habi-

[1] Il fit construire, en effet, un palais magnifique près des Thermes de Dioclétien.

tants arrivèrent d'Orient; enfin Bordeaux, cité puissante sur terre et sur mer, Bordeaux dont le fleuve gonflé par les vents de la mer ouvre un vaste port accessible à mille navires à la fois. Et il oublie toutes ces magnificences pour le plaisir de lutter avec les poëtes d'Ausonie [1].

Rendez donc Du Bellay à la France et aux prières de ses amis, ô Muses, si vous regardez comme juste de rendre les citoyens à la patrie qui les réclame. Il n'est pas digne de vous de retenir un homme sur une terre étrangère. Il n'est pas juste, déesses, que vous gardiez ce qu'on ne vous a point donné. Qu'il soit permis à chacun de conserver sa richesse, que chaque ville ait le droit de nourrir ses enfants, si toutefois votre avis est le mien et si la riche possession d'une triple couronne ne vous jette pas dans d'orgueilleuses rêveries [2]. Peut-être avez-vous déjà arrêté les yeux sur votre disciple pour le faire un jour régner à Rome et dicter des lois au monde. Alors heureux temps que le nôtre pour les poëtes!!

ÉPITRE PREMIÈRE.

A FRANÇOIS OLIVIER, CHANCELIER DE FRANCE [3].

(1547)

Je t'ai toujours redouté, François; ma muse champêtre craint de t'envoyer ses vers, à cause du froncement de tes sourcils : je ne veux pas dire que tu méprises la mauvaise fortune de tes amis, et que tu le leur fasses sentir par un abord difficile, un visage arrogant. Qui pourrait, en effet, occuper avec plus de modestie le poste qui t'élève au plus haut degré des emplois que confère le

[1] Il avait été nommé évêque de Limoges, en 1541, après la mort de Jean de Langeac; archevêque de Bordeaux, en 1544; puis enfin évêque du Mans, en 1546, à la mort de son propre frère René.

[2] Il fut en effet question d'élever Du Bellay à la dignité pontificale après la mort de Marcel II, d'où l'on pourrait conclure que cette épître fut écrite en 1555.

[3] François Olivier, fils de Jacques, premier président au parlement de Paris, naquit à Paris en 1493. Il fut successivement avocat, conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ambassadeur, chancelier de la reine de

souverain dans la hiérarchie de la magistrature ? La garde du royaume tout entier t'est confiée. Tu es dépositaire du sceau

Navarre, président à mortier (1543), et enfin chancelier du royaume. Tant que François Ier vécut, il resta au second plan; mais après sa mort, en 1347, il se trouva le seul grand dignitaire maintenu dans ses fonctions par Henri II. Il pensa aux réformes et commença, comme tous les progressistes du temps, à soutenir la religion catholique en réformant ses abus et en frappant ses détracteurs. Il publia des édits sévères contre les blasphémateurs, les assassins et les *meurtriers de guet-apens*. Il établit un impôt sur les vêtements de luxe; il attacha les mendiants robustes aux travaux publics, mit à la charge des hôpitaux les malades et les estropiés et fit verser dans ces établissements les sommes destinées à l'entretien des vagabonds. Il divisa la ville en quartiers destinés à nourrir un certain contingent de pauvres honteux. Les distributions publiques d'argent et de denrées auxquelles étaient astreints presque tous les couvents furent faites exclusivement aux impotents, ce qui arrêta l'affluence des indigents de province et des ouvriers fainéants aux jours solennels.

Il réforma le parlement en réduisant le nombre des conseillers à son ancien chiffre, exigeant pour les nominations des garanties d'âge, de moralité, de probité et de science. Il fixa le nombre et la circonscription des notaires apostoliques, interdit les fonctions municipales aux procureurs et aux avocats, et, pour arrêter les progrès de la réforme, il défendit la publication, en France, de tous les livres venus d'Allemagne qui ne seraient pas approuvés par la Sorbonne.

Ces mesures lui suscitèrent des ennemis puissants; les lois somptuaires qu'il avait promulguées lui attirèrent la haine de tous les grands seigneurs, entre autres de la toute-puissante Diane de Poitiers. Elle lui demanda sa démission sous prétexte qu'il avait des inflammations de paupières qui l'empêchaient de voir. Il refusa de la donner en disant que les lois ne permettaient de dépouiller de la charge de chancelier que les magistrats condamnés à mort. On en serait peut être venu là s'il n'avait joui d'une estime universelle et d'une popularité incontestable. Il quitta néanmoins la cour et se retira dans sa terre de Leuville près Montlhéry, tout en gardant son titre. Bertrandi, poussé par Gilles Le Maître, lui succéda. En 1559, Bertrandi fut fait cardinal, et Olivier rappelé au ministère par le cardinal de Lorraine; mais l'âge et l'exil lui avaient fait perdre son énergie; il sanctionna tout ce qu'on voulut, se brouilla avec ses amis et mourut de chagrin en 1560.

C'est au chancelier Olivier qu'on attribue la fameuse comparaison des singes, prononcée dans une harangue solennelle contre les ambitieux incapables. Écoutons Montaigne : « Et me souvenant de ce mot du feu « chancelier Olivier que les François semblent des guenons, qui vont

royal, de l'empreinte de cire jaune ou verte [1], sans laquelle tous les titres s'évanouissent, sans laquelle rien ne peut être confirmé, ratifié. Les édits du roi ne reçoivent leur nom et leur force exécutoire, les jugements, les ordonnances des présidents, les lois enfin, n'ont de valeur que le jour où toi, dignitaire suprême, y as mis la dernière main. Mais bien que tu rayonnes seul d'un si brillant éclat, la fortune n'a pu te changer; tu restes ce que tu fus jadis, ce que t'avaient fait tes vertus.

Comment donc avais-je lieu de craindre? pourquoi te fuir avec inquiétude? C'est que j'avais peur de trouver en toi un sérieux et énergique censeur de mes habitudes; tu pouvais rire de ton ami écrivant des poésies légères, du juge changé tout à coup en poëte. Mais puisque d'autres ont lu sans trop de peine (malgré leurs défauts) les écrits que je leur ai envoyés, je reprends courage pour t'adresser cette épître, datée des Apennins [2], sur les crêtes du Runcan, d'où je domine toute la Flaminie [3]; ma vue peut s'étendre aussi loin que possible. J'aperçois dans l'Émilie [4] les murs et les

« grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent « d'aller jusques à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute branche, « pour y montrer le cul quand elles y sont. »

Daniel d'Ange, précepteur du fils de François Olivier, fit l'éloge du chancelier sous le titre d'*Épître consolatoire sur la mort de messire François Olivier*, imprimée à Paris en 1560. C'est le même Daniel d'Auge qui avait fait un discours sur l'arrêt du parlement de Dôle, en Bourgogne, « tou- « chant un homme accusé et convaincu d'être loup-garou, mangeant les « bras et les jambes des petites filles et en faisant manger à sa femme. »

François Olivier fut enterré dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Sa famille s'est éteinte, en 1671, par la mort de Louis Olivier, cornette des chevau-légers de la garde royale.

[1] Diane de Poitiers prétendit plus tard que le chancelier Olivier n'avait plus la vue assez bonne pour distinguer la couleur de ces deux cires.

[2] Olivier avait envoyé L'Hospital à Rome, comme ambassadeur au concile œcuménique de Bologne, ce qui ferait remonter cette épître à 1547.

[3] La Flaminie, qui devait son nom à la voie Flaminienne, allait de Modène à l'Adriatique; elle correspondait à la partie orientale de la légation de Bologne et aux légations de Ferrare et de Ravenne.

[4] L'Émilie, qui devait son nom à la voie Émilienne, correspondait à la partie occidentale de la légation de Bologne, et comprenait les grands-duchés de Padoue, de Plaisance et de Modène.

toits de Ravenne, les confins de Venise, la ville du Phrygien Anténor[1], les cités bâties par les Cénomans[2], les marais du Mincio[3], les champs que traverse doucement l'Adige[4], ceux qu'arrose le Taro[5] sur un autre versant, les plaines enfin de l'Éridan, roi des fleuves[6].

D'ici je tourne mes regards du côté des Alpes, sur les sommets desquels s'entre-choquent les vents. Je me console, sous l'influence d'une saine température, dans la contemplation de moi-même; entre mes mains se trouve toujours quelque ouvrage simple et facile (car j'ai, par prudence, renoncé aux lectures sérieuses); je prends aussi une plume, dans le cas où l'envie me viendrait d'aligner des vers et de chercher par les récréations de l'esprit à calmer les cruelles souffrances qui me dévorent, ou à éloigner un peu l'heure où elles se font sentir. Je ne te dirai point les causes auxquelles je les attribue, j'aime mieux les laisser dormir et leur dérober ainsi quelques instants de plus pour les employer à nos douces causeries; puis je ne saurais comment confier mes secrets à cette légère feuille de papier. Écoute pourtant, et tu verras à quel point je dois être accablé.

D'abord, des douleurs d'estomac, de reins et de côtés, envahissent mon corps reposé et immobile; une pituite enracinée dans mon estomac arrête ma digestion et remplit de vents mon abdomen. La pire douleur est celle que me cause un calcul formé dans le canal, et produisant le gonflement des testicules. Les crises sont si terribles, que si elles m'assaillaient tous les jours je ne pourrais sûrement pas y tenir. De mes veines ouvertes s'échappe en abondance un sang noirci de bile. Mon imagination se frappe

[1] Anténor, n'ayant pas dénoncé Ulysse qu'il avait reconnu déguisé dans Troie, quitta sa patrie et se rendit en Italie, où il fonda Padoue dans le pays des Venètes.

[2] Les Cénomans, peuples de la Gaule transalpine, envahirent l'Italie vers le IVe siècle, et peuplèrent la partie comprise entre l'Adige et l'Adda.

[3] Fleuve qui prend sa source dans le lac de Garda et se jette dans le Pô, après 65 kilom. de parcours.

[4] L'Adige sort des Alpes helvétiques et se jette dans la mer Adriatique, à Porto-Fossone.

[5] Le Taro sort des Apennins et se jette dans le Pô après 110 kilom. de parcours.

[6] Le Pô, qui traverse tout le nord de l'Italie de l'ouest à l'est.

d'une terreur soudaine; je crains de voir mon corps rester exsangue et ma vie s'en aller par mon hydropisie ouverte. Je recule ce moment, moins avec le secours des médecins qu'avec celui d'une nourriture sobre et réglée. Enfin, je croyais avoir échappé à tous les écueils, à tous les dangers de la mer et toucher au port, quand j'ai vu, à l'instant où je devais le moins m'y attendre, s'élever une nouvelle tempête; mon vaisseau, qui touchait au rivage, a été rejeté au milieu des flots, pour être encore ballotté par les orages. Tout ce que mes souffrances passées m'ont laissé de forces, je les rassemble contre un fléau imprévu, ignoré : je n'ose pas dire que c'est la goutte, bien que le mal ait envahi jusqu'au bout de mes membres et m'ait entièrement enlevé l'usage de mes deux pieds. Trop indulgent pour moi-même, je supporte de bon cœur les médecins qui me palpent et donnent de faux noms à mes infirmités.

Tu vois que je suis atteint au physique et au moral; mais ces maux, une lettre du roi les guérirait plus vite que tout Cos [1] et Pergame [2]. Hé quoi! répondras-tu, la triste et pénible ambition te tourmente, de cuisants regrets t'assiégent; ne peux-tu supporter au delà de quelques mois le souvenir de ta patrie et des tiens? Des affaires particulières te rappellent-elles chez toi? Non; je ne désire ni ne demande rien de plus grand que ce qui m'environne (sauf..... mais Dieu m'enlève cette satisfaction). Aucune difficulté que je ne puisse surmonter ne me presse dans mes affaires; je me passe assez facilement de ma patrie. Qu'est-ce donc? Ne cherche pas ce qui trouble si fort mon âme : c'est de ne pouvoir épancher dans le sein de personne les douleurs secrètes qui me rongent. Oh! s'il m'était possible de passer avec toi un seul jour, pas davantage, je déverserais dans le sein d'un digne ami tous les maux que je cache et qui m'étouffent depuis si longtemps.

Rentre donc chez toi (vas-tu ajouter) pour reprendre les charges dont tu t'es démis et trancher comme autrefois les différends sans contenter personne. Non (si je paraissais apte à succéder à un autre), je voudrais diviser mon temps de façon qu'une grande part, et de beaucoup la plus grande, fût consacrée à l'État, et le

[1] Ile de la mer qui possédait un temple dédié à Esculape : c'était la patrie d'Hippocrate et d'Apelles.

[2] Pergame, patrie de Galien, ville de Mysie, célèbre par sa bibliothèque.

reste aux Muses, nobles filles du puissant Jupiter, qui se mêleraient avec les Baldus [1], les Paulus [2] et les Jason [3]. Que ces livres couverts de poussière soient fermés à mes côtés pour l'éternité et reposent ensevelis dans une longue paix ; qu'alors je sois doté par toi de quelque charge meilleure ; que j'aille comme ambassadeur auprès des rois étrangers, à Rome, par exemple, ou chez les peuples qui nous sont alliés par des traités ; tout, en un mot, plutôt que de juger les procès et de trancher les mauvaises disputes d'une population chicanière.

Ou encore, puisque je plie sous le poids des ans, qu'il me soit permis d'assigner une place aux lois, aux réponses des prudents auparavant dispersées et confuses, d'en former comme un seul corps cohésionné par la chaux et le ciment. Ce n'est pas dire que je puisse à moi seul accomplir ce que beaucoup ont tenté sans réussir, car il est impossible d'atteindre la perfection dans une œuvre embrouillée par une si grande quantité de textes. Qui peut

[1] Balde de Ubaldis, professeur de droit à Padoue, à Pérouse et à Pavie, a laissé des ouvrages de droit. Une habile repartie augmenta sa réputation. Il entra dans la salle au moment des examens ; comme il était de petite taille, un plaisant s'écria : *Minuit præsentia famam ;* il répondit sans se déconcerter : *Augebit cætera virtus.* En effet, il discuta avec Bartole pendant cinq heures de suite et le vainquit. Il habitait une maison de campagne près de Pavie, et venait sur une mule qu'il attachait pendant les cours à la porte de son amphithéâtre. « Chaque pas que fait ma mule sont autant de lois qui sortent de ma mémoire, » disait-il. — Un jour, l'évêque de Pavie lui demandant pourquoi les lois sont si changeantes, il lui fit cette mémorable réponse : « C'est que les mêmes choses deviennent « licites ou illicites selon les temps. » Il mourut hydrophobe : un petit chien qu'il aimait beaucoup le mordit à la lèvre, il ne sentit pas d'abord son mal, mais, au bout de quelques semaines, le chien étant mort de la rage, la peur le prit et il expira à l'âge de soixante-seize ans, le 28 avril 1400, dans un délire effrayant. Il a laissé plusieurs ouvrages qui n'ont plus de nos jours aucune utilité.

[2] Paulus Julius vivait sous les empereurs Septime-Sévère, Caracalla et Alexandre-Sévère, qui en fit un consul. On a encore de lui cinq livres *Receptarum sententiarum.*

[3] Jason, jurisconsulte célèbre, professait à Pavie à la fin du XVe siècle. Il passait pour le plus avare des docteurs. Il ne prenait pas moins de cinquante et cent écus pour passer les examens et conférer les grades aux écoliers, tandis qu'avant lui quatre écus au maximum suffisaient. Il était originaire de l'île de Chypre.

définir, analyser, diviser le tout en parties, si ce n'est celui qui rédigea les axiomes du droit sur les bases certaines des livres anciens (oh! s'ils n'étaient pas mutilés!)? Les efforts d'un grand nombre sont restés sans effet, et pendant ce temps, chacun, marchant vers des sciences nouvelles, flatte ses disciples d'une vaine espérance : mais mon œuvre, consistant dans une simple et facile mise en ordre, offrirait de nombreux avantages. Et si quelqu'un veut me faire la guerre, je donnerai mes motifs, non-seulement pour coordonner, mais aussi pour résoudre les problèmes et les points obscurs.

J'aimerais mieux me lancer dans cette carrière ou même dans toute autre que de rouler l'éternel rocher des disputes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et de voir le beau-père ou l'épouse accuser son gendre ou son époux de lui tendre des embûches, le mari chercher querelle à sa femme à propos d'une dot, ou en appeler pour un mot aux pactes, aux obligations et à toute la jurisprudence. Qu'est cela? N'est-il pas douloureux et pénible d'entendre de son siége des avocats enroués, aboyant comme des chiens et n'épargnant pas même les juges dans les agressions d'un insolent verbiage? Si ce sont là pour certains individus de petits inconvénients ou même de nobles débats, moi je connais une meilleure hygiène pour mon estomac. Si tu me rappelles à ces fonctions et que j'en aie le choix, je me récuserai. Si tu uses de contrainte, tu verras qu'il peut facilement revenir à son premier état, celui que la prospérité n'a point fait changer de route, celui que n'ont point gâté les caresses de la fortune. Mais à quelque avenir que m'entraîne la destinée, tu seras pour moi, François, le consolateur de mes maux, toi la plus douce part de ma vie. La France n'a jamais vu un homme plus intègre et plus hardi que celui auquel je puis sans crainte donner le nom de premier questeur, et surtout d'ami du bien public. Sous sa garde sévère, la majesté des lois est respectée, les bons principes se répandent partout : le vice est puni, la vertu récompensée.

Je t'écrivais ces lignes non loin de l'église Saint-Vincent, à l'ombre d'un bois sacré, et au milieu d'un silence que troublait seul le chant des cigales. Fais-les lire, si tu ne peux t'acquitter toi-même de ce soin, à ton cher fils [1], ami des Muses et de leur gloire,

[1] Il est question de l'élève de Daniel d'Auge.

à cet enfant de la sagesse qui garde dans son cœur les préceptes du vieillard d'Ascra [1] et qui, en suivant la route directe, laborieuse et difficile de la vertu, marche sur tes traces pour arriver au ciel.

Grands dieux, gardez ce noble rejeton à son digne père et gardez le père à sa patrie!

ÉPITRE II.

Au cardinal François DE TOURNON [2].

Tournon, toi qui comptes des héros au nombre de tes ancêtres, toi qui diriges par tes conseils les affaires de l'État, toi l'ins-

[1] Ascra, village de la Béotie, patrie d'Hésiode.

[2] François-Juste de Tournon, de l'illustre famille de Tournon, originaire du Vivarais, était fils de Jacques de Tournon et de Jeanne de Polignac; il naquit en 1489. Il entra à l'âge de douze ans dans le couvent de Saint-Antoine de Viennois, devint abbé de la Chaise-Dieu, puis archevêque d'Embrun. Sa sage administration et la réputation qu'elle lui valut le firent appeler au conseil des ministres par François Ier. Il fit deux voyages en Espagne : le premier pour la délivrance du roi fait prisonnier à Pavie, et le second pour la délivrance des princes laissés en otage. Le roi lui prouva sa reconnaissance en lui donnant l'abbaye de Saint-Antoine de Viennois et l'archevêché de Bourges, puis en lui faisant obtenir du pape Clément VII le chapeau de cardinal, et en le nommant gouverneur du Lyonnais. Le roi Henri VIII d'Angleterre le choisit pour intermédiaire auprès du pape lorsqu'il voulut obtenir son autorisation de divorce. Enfin, en 1536, il conduisit, de concert avec Anne de Montmorency, la guerre contre Charles-Quint et signa le traité de Nice en 1538.

Sa logique et sa sévérité lui valurent à la cour des ennemis puissants qui se déchaînèrent contre lui à la mort de François Ier et le firent disgracier. Il partit pour Rome, et on profita de son absence pour le dépouiller de la chancellerie de l'ordre de Saint-Michel. Mal accueilli à Rome, il se retira à Venise, d'où il rendit encore de grands services à la France. En 1552, il rédigea un traité entre le pape et Henri II, traité par lequel le pape s'engageait à garder la neutralité.

Trop important pour être négligé, le cardinal de Tournon jouissait du moins d'une faveur apparente; aussi le cardinal de Lorraine se l'adjoignit-il lors de son voyage à Rome et lui laissa-t-il presque toute la responsa-

tigateur de tout ce qui se passe en France et à l'étranger, te plaît-il de dérider ton front à mon profit, et te reste-t-il un peu

bilité du traité secret qu'il conclut avec le pape le 16 décembre 1555. Ce traité fut suivi assez promptement d'une trêve que le roi de France, l'Empereur et le roi d'Espagne signèrent au couvent de Vaucelles, près de Cambray; il s'agissait d'annoncer cette nouvelle au pape qui voyait par là se fondre tous ses projets de domination sur l'Italie; ce fut le cardinal de Tournon qui se chargea d'en faire part à Sa Sainteté. Il s'en acquitta à la satisfaction générale et conquit tellement l'admiration des princes de l'Église romaine, qu'on parla de lui donner la tiare. Il eut en effet des voix à la mort de Paul IV, en 1559. Malgré des services aussi éminents que ceux rendus par le cardinal de Tournon, le roi Henri II, tenace dans ses antipathies, comme tous les hommes gouvernés par des femmes, ne lui fut jamais bienveillant; ce fut seulement à l'avénement de François II que Catherine de Médicis, ou plutôt le duc de Guise, rappela de Rome le cardinal de Tournon qui venait d'être fait évêque d'Ostie et nommé doyen des cardinaux par le pape Pie IV, son heureux compétiteur au conclave.

Le cardinal de Tournon ne put empêcher le colloque de Poissy que le roi, la reine-mère et le chancelier de L'Hospital eurent la bonne foi de croire décisif en faveur de la paix, et qui fut en réalité le point de départ de la surexcitation fanatique qui anima les deux partis et amena les déplorables massacres ultérieurs. Tout vieux qu'il était, le cardinal de Tournon assista au colloque et s'emporta contre la comédie de Théodore de Bèze qui se jetait à genoux pour implorer la protection du Très-Haut, afin de mieux conserver ce rôle de prophète que tous les philosophes réformés du temps aspiraient à remplir. Le colloque présenta ce scandale bizarre de deux partis parlant l'un contre l'autre, et n'avisant, sous prétexte de s'entre-éclairer, qu'à convertir le roi et la reine-mère à leur cause. A chaque bonne raison émise, l'adversaire criait : *Blasphemavit, blasphemavit.*

Le cardinal de Tournon mourut peu de temps après le colloque de Poissy, en 1562. Sa conduite fut constamment la même depuis ses premiers pas dans la vie politique jusqu'à sa mort. Il partait de ce principe que toucher à la religion de l'État c'était fomenter une guerre civile et il voulait à tout prix écarter ce fléau. Il se servit d'un singulier subterfuge pour engager François Ier à contremander Mélanchton après l'avoir appelé en France. Il prit à la main un volume de saint Irénée et se promena aux abords de la chambre du roi : celui-ci lui demanda naturellement ce qu'il feuilletait, et le cardinal prit acte de cette question pour lui développer les théories de saint Irénée et y ajouter de son cru ce qu'il supposa utile à l'éloignement de Mélanchton. François Ier envoya en effet un contre-ordre immédiat.

Le cardinal de Tournon aimait les lettres et les arts et les protégeait de tout son crédit; les Muret, les Lambin et autres étaient attachés à sa

de temps pour jeter les yeux sur mes écrits [1]? Je te ferai connaître en peu de mots la nature de mon existence, les études qui me charment, les récréations qui occupent mes loisirs; je te dirai ce que je faisais seul à la campagne, loin des hommes, après avoir quitté la ville où je redoutais la contagion d'une maladie pestilentielle. Alors je ne craindrai plus les censeurs qui me reprochent de composer des vers, moi déjà sur le retour, moi pour ainsi dire sénateur (si toutefois je puis m'attribuer cette noble et magnifique dénomination); mais l'exemple des anciens me protége. Le sage qui le premier donna des lois à Athènes [2], d'autres encore dont les noms sont appréciés dans les livres grecs et latins, firent des vers : de même celui qui traduisit le Grec Aratus [3], celui qui compléta Virgile, furent poëtes. La pythonisse versifiait les réponses d'Apollon. Mais toi, écoute ce que j'ai à te dire.

Par suite d'un vieil usage les tribunaux se ferment en septembre. Durant ce mois on ne rend plus de jugements : un long silence règne dans le prétoire, dont les portes sont closes. C'est comme un repos accordé à l'esprit. Bien plus, l'usage a permis qu'en faveur de la vie de famille on prolongeât ces vacances au moins jusqu'après la dixième lune.

Tous, fatigués de leurs travaux, dégoûtés de la ville, se précipi-

maison en leur qualité de savants : il attira et protégea les jésuites, non par politique, mais par amour pour les sciences dont il les considérait comme les meilleurs professeurs, grâce à la nature de leurs règles et de leurs occupations. Il leur légua, en mourant, le collége de Tournon qu'il avait fondé. Sa disgrâce et enfin sa mort privèrent la France de l'un des hommes les plus réellement progressistes et les plus sincèrement patriotes de son temps. Il était à sa mort archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges, de Lyon, abbé de Tournus, d'Ambronay, de la Chaise-Dieu, d'Aisnay, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Antoine et enfin gouverneur du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais. Jamais il ne se servit de sa puissance pour porter le trouble dans l'État ou se venger de ses ennemis personnels. (Je reviens plus loin sur son compte.)

[1] Il protégeait L'Hospital, homme de lettres, mais il se brouilla avec lui au colloque de Poissy, où il l'accabla d'éloges exagérés pour l'engager à imprimer son discours, ce que L'Hospital refusa constamment.

[2] Solon était poëte et orateur.

[3] Aratus, poëte et astronome, vivait dans le IIIe siècle av. J.-C. Il naquit à Soles, en Cilicie, et composa le poëme intitulé *les Phénomènes*, qui a été traduit par Cicéron, Germanicus et Avienus.

tent aux barrières, emportés par un amour immodéré des champs. Les uns s'embarquent, d'autres aiment mieux faire courir les chevaux, et on peut les voir brûler les chemins dans des chars ou des fourgons recouverts de peaux de bœuf. Celui-ci, à peine à la campagne, se livre à de nouvelles études, car chacun a sa manière d'être heureux; celui-là veille à ses provisions, met son vin à la cave, consolide les greniers qui s'affaissent sous le poids d'une riche récolte; un autre plante une longue rangée d'arbres, entoure sa maison de bosquets verdoyants et se promène à l'ombre du feuillage; quelques-uns chassent avec leurs chiens les habitants des forêts, ou attrapent les oiseaux avec la glu ou encore s'amusent à tendre des filets.

Mais moi pour qui pas un bœuf ne laboure les arpents d'une terre fertile, moi pour qui des troupeaux ne paissent sur aucune montagne, moi enfin qui ne puis appeler mienne aucune villa, je passais mes vacances à la riante habitation de mon beau-père où je me transportais en compagnie de mon épouse et de ma fille (la seule des trois, hélas! qui survive); ma famille représente mes véritables biens, mes plus solides richesses. Je ne la changerais pas contre son pesant d'or, contre la fortune de Crassus, quelque grande qu'elle fût. Oh! mes deux mois de souveraine jouissance! Depuis l'instant où j'ai mis la main aux affaires publiques, il me semble que ce soient là les seuls jours où j'aie vécu.

Peut-être n'es-tu pas satisfait et veux-tu savoir encore quelles études et quelles circonstances m'ont causé tant de bonheur. Je ne m'en souviens pas assez pour en faire la nomenclature et je n'ai pas pris pour moi-même de notes abrégées dont je puisse me servir. Je n'ai pas imité le vigilant laboureur qui entasse d'énormes monceaux de blé pour sa provision de l'année, ou remplit son bûcher pour traverser les froids d'un hiver prolongé; j'ai pensé au contraire qu'il me suffisait d'un modeste profit et que je pouvais employer mieux mes heures de loisir. Comme après des passe-temps honnêtes l'esprit recréé se reporte bientôt avec plus d'ardeur vers les tracas et les travaux interrompus (quelque sérieux que soient ces passe-temps), je prends les œuvres de Xénophon, ou bien le divin Platon fait entendre à mes oreilles les discours de Socrate. Mais j'aime mieux feuilleter les grands poëtes tels que Virgile et Homère, ou encore la tragédie que je tempère par la comédie, passant ainsi du grave au doux, du gracieux au sévère. Je

me plais aussi à lire les discours d'un citoyen autrefois célèbre et ami de son pays, discours accueillis par les applaudissements du peuple et l'admiration du sénat, ou les plaidoyers de ceux dont l'éloquence écoutée du forum pouvait gagner toutes les causes. Je n'aime pas moins les annales des rois francs dans leur naïve vérité que les magnifiques romans de l'histoire grecque qui conservent à peine l'apparence de la réalité. Mais rien ne me semble comparable aux livres saints; il n'en est pas où l'âme trouve une plus suave quiétude, un port plus abrité des tempêtes.

C'est à ce genre de lectures que je voudrais passer ma vie, soit à la ville, soit dans les champs; ni l'appât du gain ni le désir de posséder davantage ne viendraient troubler mon repos. Loin de moi l'ambition qui assiége les faibles humains, qui arrache de leur cœur toute liberté, les enlace dans les innombrables filets de la douleur pour les livrer enfin à la tombe!

Voilà ce qui explique pourquoi je ne suis point allé t'importuner et te fatiguer de mes demandes autant de fois que j'aurais pu le faire. La même honte qui a nui si souvent aux bonnes causes, m'a arrêté à ta porte et m'en a éloigné toutes les fois que j'allais la franchir. Je savais d'ailleurs que les personnages modestes pouvaient compter sur le vigilant gardien de leur fortune et de leur honneur. Est-il rien de plus désagréable et de plus honteux à voir, rien de plus absurde à entendre qu'un suppliant qui débute : *Je suis, pour vous l'apprendre, de tous les citoyens le plus distingué, savant jurisconsulte, sage administrateur, habile général. Je demande la position, les dignités suprêmes de l'Etat.* Comment ne pas répondre par un refus immédiat et ne pas lui laver la tête du plus pur hellébore?

C'est ainsi que sont sollicitées chaque jour des fonctions qui échappent au mérite et deviennent la proie de l'intrigue ou de l'ambition. Les misérables qui les obtiennent ressemblent au médecin que n'appellerait ou ne consulterait personne, et qui, errant tristement dans les bourgades et les carrefours, voudrait, de force et malgré eux, s'imposer aux malades; les enfants le tournent en ridicule et ils ont raison. Mais que dire de celui qui aspire à voir entre ses mains la fortune, la liberté et la vie de ses concitoyens avec les souverains honneurs de la magistrature? Chez lui il ne sera respecté ni de son épouse ni de ses valets, et tout le voisinage se moquera du lourdaud. C'est ce qui m'arriverait si je de-

mandais de hautes fonctions, et bien que tu n'aies accueilli personne de meilleure grâce que moi-même, j'aime mieux laisser échoir ces dignités à un aussi mauvais et peut-être à un moins digne, que t'entendre blâmer mon outrecuidance.

J'ai aussi craint, ce qui pouvait parfaitement arriver, de prêter à de sots propos, et la honte m'a fermé la bouche : cette honte, je l'avoue, ne m'a jamais été d'une grande utilité, et je la préfère pourtant à d'insolents profits non mérités. Je ne me chagrine point (et ce genre d'affliction peut accabler sérieusement des gens aussi honorables que modestes) de me voir dépassé et d'apprendre que d'autres ont été appelés à des charges suprêmes. Il me semble que tout est pour le mieux; je me dis : *Un tel était plus capable*, ou : *Il l'emportait en services rendus sur son ancien ami*, ou enfin : *Tu me réserves un sort encore meilleur.*

Accueille donc les motifs qui font que je ne visite pas plus souvent ta demeure et que je ne grossis pas assidûment le nombre de tes courtisans. Je ne dirai pas comme Chrysippe ou Diogène que je méprise ta splendeur arrivée au faîte des splendeurs humaines, mais j'admire davantage ton caractère et les inspirations de ta vertu. Ce n'est pas qu'un insolent portier m'ait arrêté sous ton vestibule ou que j'aie trop longtemps attendu dans l'antichambre. non, ton hôtel et ton cabinet m'ont toujours été ouverts, ton accès m'a toujours été facile, à quelque moment que ce fût et de quelque affaire qu'il me plût de t'entretenir. Si parfois je venais à l'heure de ton dîner, tes yeux cherchaient un siége et m'engageaient à en user : souvent tu m'as admis à l'honneur de m'asseoir à ta table. Ces insignes distinctions (comme il est naturel de le penser) m'inspiraient une secrète satisfaction ; cependant je n'ai pas levé plus haut la tête ni plus gonflé mon orgueil en songeant à l'estime dont m'honorait un éminent personnage; j'avais trop peur que le peuple ne rît de moi comme de l'âne d'Ésope. J'ai cru devoir au contraire conserver mon humble caractère et rester dans mes modestes habitudes; par là je me suis arraché à l'*envie* qui suit partout la sagesse.

« La terre n'a produit aucun fléau plus horrible que l'envie, « aucune bête plus féroce ne voyage dans les montagnes d'Hyr- « canie. Elle s'avance par la ruse, évite la lutte au grand jour ; sa « bouche empoisonnée distille un mortel poison. Les signes de sa « morsure et les symptômes du mal n'apparaissent pas tout de

« suite, mais peu à peu les membres s'affaissent sous une influence « pernicieuse, et le malheureux ne connaît son état que le jour où « trop tard il sent qu'il va mourir : bien fou celui qui ne s'est « pas mis sur ses gardes en se contentant de peu, sans aspirer « aux dignités souveraines, et en cherchant dans la médiocrité un « chemin abrité du vent, de la grêle et de la pluie. C'est là le « fléau qui perd les rois et les amis des rois : c'est lui qui a ren- « versé et chassé de leurs capitales les gouverneurs des peuples « en les forçant à chercher une autre patrie; c'est lui qui, s'a- « charnant surtout contre les plus honnêtes, a précipité les hom- « mes dans toutes les ruines et tous les désespoirs. » Ce fléau m'a fait peur : quelque habile ou résolu que l'on soit à ne point ajouter foi aux faux rapports, qui ne se laissera pas séduire par les paroles d'un ami perfide, ou tromper par les calomnies que prépare une trompeuse malveillance?

De cette façon j'ai vécu et je vis encore satisfait des biens que m'a laissés le destin. Qu'il me donne davantage, qu'il me laisse où j'en suis, ce sera sans m'émouvoir que j'attendrai mon sort.

Provisoirement je m'acquitte avec zèle des devoirs de ma charge; selon l'usage, je rends justice aux victimes des faux jugements et ne suis pas le dernier sur cent magistrats élus ou nommés à prix d'or; je m'attache des pieds et des mains aux vieilles traditions de l'honneur concurremment avec quelques autres qui survivent encore. Notre compagnie, jadis si respectable, est bien dégénérée depuis qu'elle a laissé l'accès libre aux ignorants, aux gens qui n'ont donné les preuves d'aucune intelligence des affaires, qui connaissent à peine les premiers éléments de l'école, et ne songent, dans leur stupide inertie, qu'à remplir leur panse. C'est la guerre qui nous a gratifiés de ces avantages en donnant aveuglément des récompenses au mérite ou à l'ignorance, et en obligeant la vertu à céder les places à la fortune et à l'argent. Il importerait cependant que la vertu eût le pas sur toutes choses; les crimes se multiplient dans un temps où la fureur des combats, la licence des camps infestent nos villes et nos campagnes, dans un temps où le domicile n'est une protection pour personne, où les lois n'ont aucune influence [1].

[1] L'Hospital s'élève, quoique timidement, contre la vénalité des charges parlementaires. Dans le principe, et même à une époque assez rapprochée de celle que j'essaie d'étudier, les parlements, à chaque vacance,

Mais un jour tu apaiseras par la paix les maux qui naissent de la guerre, tu associeras à tes travaux ce François (Olivier) qui tire son nom de l'arbre de la paix et à juste titre, car il l'a toujours aimée. Le ciel, prenant en pitié une nation misérable et dévastée, l'a envoyé en ce monde pour nous secourir, afin que la déesse de la justice, tant de fois et si inutilement implorée dans nos vœux et nos prières, puisse rentrer au milieu des hommes qu'elle avait fuis, s'asseoir sur le trône de son antique séjour, rendre l'espoir aux bons et faire trembler les méchants.

Que les dieux vous donnent à tous deux le courage, la latitude et les moyens les plus propres à rétablir les affaires sans vous faire subir les tempêtes que soulève l'envie! Sois-nous favorable, puissant Jupiter! que les astres, qui depuis si longtemps nous sont contraires, jettent de bienfaisants rayons sur nos plaines et nos

présentaient trois candidats entre lesquels le roi prononçait. François Ier, qui avait besoin d'argent, permit bien les présentations, mais en se réservant la faculté de faire ses choix ailleurs, si les candidats présentés n'avaient pas les moyens de débourser une certaine somme. On cria à la faveur; on considéra les parlements comme à jamais esclaves, et le droit acquis sembla pour l'avenir moins puissant que la fortune. Tout cela était parfaitement vrai; mais le mal, loin d'empirer, comme on le craignait, diminua. Auparavant, en effet, les charges de justice ne sortaient jamais des mêmes familles; chaque fonctionnaire était d'avance soutenu par ses collègues pour la nomination d'un fils ou d'un neveu, même incapable. Le choix du souverain présentait autant de garanties que la systématique hérédité, tant au point de vue de l'intelligence des fonctionnaires que dans l'intérêt de la justice. Pour deux ou trois arrêts iniques qu'exigeait la cour à chaque règne, et que parfois elle n'obtenait pas, cent familles mises en suspicion par les compagnies, depuis longues années, se trouvèrent délivrées du poids de cette hostilité. L'esprit d'opposition bourgeoise y perdit, mais le peuple y gagna par la rapide exécution des mesures administratives que les parlements entravèrent moins ou n'arrêtèrent qu'avec discernement. L'Hospital ne me semble donc pas assez comprendre que l'inamovibilité est pour la magistrature une garantie suffisante, mais que son hérédité est préjudiciable sous quelque forme qu'elle se déguise. L'hérédité faisait de la magistrature une aristocratie pesante aux gouvernants et aux gouvernés, car elle prononçait pour l'avenir et par voie réglementaire. Par cela seul qu'elle refusait, à moins de graves circonstances, de changer sa jurisprudence, elle était en hostilité permanente avec le progrès. La vénalité des charges et le choix du souverain, en dehors d'un certain cadre, changèrent la situation.

champs abandonnés du laboureur épouvanté, sur nos villes devenues plus grandes par le petit nombre des habitants qui leur restent! beaucoup d'entre eux sont morts de la peste, beaucoup de la famine (car les dernières années étaient stériles); beaucoup enfin sont tombés sur les champs de bataille.

Pardonnez, habitants des cieux, à ceux que vous avez épargnés, pardonnez aux humains qui survivent après un tel carnage! Le regret de ceux qui leur furent chers et la crainte, souvent pire que le mal, les ont assez accablés. Qu'ils fassent un jour entendre leurs cris d'allégresse et s'écrient : *Après le siècle d'airain est venu le siècle d'or; le siècle d'or a reparu sous François Ier.*

C'est à la campagne que j'ai commencé ces mauvais vers; comme ils ne sortent guère des bornes d'une épître ordinaire, je ne voulais pas, à mon retour, qu'ils eussent un meilleur sort, et je me proposais de te les adresser dans un de tes moments de loisir, pas avant. Mais au milieu du concours des circonstances qui t'absorbent, à quelle heure mon messager pourrait-il te trouver libre? Accorde-moi donc une heure de ta journée pour ne point attrister le poëte par ton indifférence.

Ides de novembre 1543.

ÉPITRE III.

A ADRIEN DU DRAC,

Conseiller au parlement de Paris[1],

A propos de mon voyage en Italie où j'avais été envoyé par François Ier, roi de France, lors du concile de Bologne.

Du Drac, toi dont le nom a tant de raisons de m'être cher, toi que je dois surtout apprécier pour la bonté du cœur et la sagesse

[1] Du Drac était originaire du Dauphiné : je n'ai trouvé que d'insignifiants détails sur son compte. Il était le collègue et l'ami de L'Hospital; cette épître fut écrite en 1547, pendant que L'Hospital allait à Bologne, où avait été transporté le concile de Trente; il y resta seize mois.

de l'esprit, fruit de profondes études et de longs travaux, je ne te demande ni ce que tu fais, ni à quoi tu t'occupes, lorsqu'au retour des ides de novembre, le parlement en robes rouges siége dans ses chambres rouvertes, lorsque les avocats et les praticiens prêtent le serment aux lois et au roi, lorsqu'enfin toi, leur président, tu lis les formules et les rappelles à l'observation de la justice. T'appliquant chaque jour à parler avec sagesse, tu prêtes à tous une oreille attentive, tu te pénètres patiemment des paroles de tes collègues et tu juges d'après tes propres appréciations : lorsque la cause longtemps discutée est enfin élucidée, tu rallies tes collègues en opinant, soit le premier, soit le dernier, et tu rends bientôt sur le procès un équitable arrêt; une probité à toute épreuve et une entière droiture persuadent plus que la rhétorique d'un orateur.

Tu aimes mieux voir conduire à ta barre un accusé exempt de crime ou de souillure qu'un scélérat endurci, afin de ne pas être obligé par position de prononcer contre lui une condamnation terrible qui cimente les lois par l'effusion du sang humain.

Le premier devoir d'un bon magistrat est de préférer la conservation à la mort de ses concitoyens, et s'il lui est permis de s'écarter un peu du droit strict, il doit pencher plutôt vers l'indulgence : une punition trop dure reste sans effet et rien ne répare ce qui peut coûter à un homme sa vie, sa réputation, son honneur.

C'est à ces travaux qne tu emploies tes jours, cher Du Drac, pendant que, la nuit, tu parcours les livres des anciens jurisconsultes. Ce sont tes occupations, ce furent jadis les miennes.

Je tiendrais plutôt à savoir où tu as passé le mois de septembre et dans quel pays tu as cueilli des raisins mal mûris par cette année pluvieuse. As-tu séjourné dans les riches campagnes de la Brie, sur ces fertiles coteaux si rapprochés du théâtre de la guerre, ou bien t'es-tu fait conduire chez ton opulent beau-père dans la belle villa de La Bande? Ou encore, rassasié de ce qui t'appartient, as-tu visité d'autres habitations, le superbe château de Leuville, par exemple, voisin du Mont-Lhéry et de ce terrible champ de bataille ou deux peuples furent massacrés?

Mais si toi-même souhaitais connaître mes aventures, je puis te les raconter : des nuages de poussière m'accompagnèrent quand je quittai la France au mois d'août, et c'est le quatorzième jour

avant les calendes d'octobre que j'ai vu le terme de mes labeurs : une pluie abondante tombait du ciel ; les campagnes étaient changées en vastes étangs ; le voyageur pouvait à peine, avec beaucoup d'efforts, arracher de la boue ses pieds et ceux de ses chevaux. Mais ce n'était rien que de lutter avec la boue, j'ai eu autrement à souffrir sur les flots de l'Éridan, ce roi des fleuves. Jamais je n'ai couru d'aussi grands dangers, jamais ma vie ne fut plus en péril. Le bateau dans lequel je m'étais embarqué à Turin glissait tranquillement, conduit par deux rameurs, sur le fleuve, aussi rapide que les oiseaux du ciel, quand tout à coup le vent se lève et remplit de tourbillons l'air ébranlé par un fracas terrible ; la proue, détournée au vent du midi, perd sa direction et la barque rétrograde, repoussée avec les eaux du fleuve. Nous tous qui voyions apparaître à nos yeux l'image de la mort, implorions les dieux protecteurs ; et si, réunissant nos efforts, nous n'eussions rétabli la proue (sur laquelle allait s'abattre une autre rafale) de telle sorte que, laissant la rive gauche, nous pussions gagner la rive droite du fleuve, ce jour eût peut-être été le dernier de nos jours. La tempête une fois surmontée, nous prenons terre, et encore mouillés, nous montons nous asseoir sur le point le plus élevé et en même temps le plus abrité par le feuillage des arbres ; nous attendîmes alors l'arc-en-ciel de Jupiter et le retour du soleil.

Après ce grand péril, cher Du Drac, de nouvelles traverses et de nouvelles épreuves nous attendaient. A peine avions-nous fait trente milles que nous apprenons la funeste nouvelle des désastres de Plaisance. Certain nombre de citoyens conjurés, cachant des armes sous leurs habits de ville, avaient profité du petit nombre de gardiens attachés à la surveillance des portes pendant le jour et, après une faible résistance, étaient entrés dans la vieille citadelle presque sans coup férir. De là ils avaient pénétré par des chemins c nnus dans un palais désert, jusqu'au lieu où l'antique possesseur et légitime héritier d'un royaume inondé de sang attendait en paix son dernier jour. Les mains étendues, il implorait sa grâce, quand il tomba percé de mille coups. C'est ainsi qu'il s'est laissé prendre à leurs piéges : en vain il se prémunissait contre les dangers extérieurs, les peuples ennemis et les hasards de la guerre ! Tandis qu'il jetait les nouvelles bases d'une puissante citadelle, tandis qu'il construisait d'énormes fortifications, l'imprudent ne voyait point la mort qui le menaçait au chœur de ses

États et la conspiration qui se tramait dans ses propres murailles. Le destin l'a fait mourir. Non rassasiés de carnage, les meurtriers insultent d'une manière horrible à la défaite de leur ennemi, ils accumulent honte sur honte, et, après avoir mutilé le cadavre, ils le suspendent en l'air, pour montrer à la populace enthousiaste ce hideux spectacle. Ils espèrent tout de la mort du tyran[1] et se réjouissent à l'idée d'une liberté qu'ils ne comprennent point[2].

En attendant, les portes de la ville s'ouvrent pour recevoir une garnison étrangère; mais tu sais déjà le reste. J'ai presque assisté à cette épouvantable scène; j'ai vu les épées flamboyantes, les mains rougies de sang, le fer encore chaud arraché de la blessure, le corps jeté aux chiens et des bandes de corbeaux attendant leur pâture. Ma curiosité ne m'a guère retenu dans cette malheureuse cité, j'ai regagné le bateau qui m'attendait et j'ai quitté le port. Après une heureuse traversée, nous avons vu poindre au loin les

[1] Pierre-Louis Farnèze était fils du pape Paul III, qui lui donna les duchés de Parme et de Plaisance sous la protection de la France. A peine sur le trône ducal, Pierre-Louis Farnèze se livra à tous les excès et fut bien vite détesté. Un exemple suffira pour expliquer la nature de ses vices. Je laisse parler de Thou : « On ne peut, sans frémir d'horreur, se « rappeler la mémoire encore récente de l'action infâme commise à l'égard « de Cosme Gheri, évêque de Fayence. Après avoir épuisé vainement « toutes les caresses dont il put s'aviser, il attira ce jeune prélat dans « son cabinet où il feignit de vouloir l'entretenir en particulier; et là, « malgré tous ses efforts, l'ayant fait saisir par ses domestiques, il pro- « fana le caractère de l'évêque infortuné, que la honte et la douleur ne « laissèrent pas longtemps survivre à cet indigne affront. » Farnèze était aussi superstitieux que corrompu, il croyait à l'astrologie : quelques jours avant que la conjuration éclatât, il consulta son démon familier, qui lui dit de lire attentivement les pièces de monnaie frappées à son effigie, et qu'il trouverait sur l'exergue le nom des conspirateurs. Farnèze, qui lorgnait peut-être quelque autre prélat, ne comprit point, mais le mystère a trouvé depuis lors son explication; l'exergue portait : P. ALOIS. FARN. PARM. ET PLAC. DUX. Plac. désignait Plaisance, où l'assassinat fut commis, et en même temps représentait les initiales des quatre chefs de la conspiration, Pallavicini, Lando, Anguisciola et Confalonieri. Farnèze n'était pas sans bravoure : en 1540, il avait soumis Pérouse révoltée contre le pape. Il était beau-père de Diane, fille naturelle d'Henri II, roi de France.

[2] L'Hospital, plus honnête homme qu'habile diplomate, déplore cette mort et ne dit pas un mot des avantages qu'elle pouvait procurer à la

toits de la vieille Crémone et sa tour qui domine les hauteurs environnantes[1]. Quelque engageante que semblât la situation de la ville, les matelots ne jugèrent pas à propos d'aborder, de peur qu'au lever du soleil, un concierge paresseux ne retardât le départ et ne les gardât prisonniers derrière ses portes closes. Nous gagnâmes une auberge assez rapprochée de la ville, puis nous arrivâmes à la patrie de Virgile, dont le Mincio arrose les riches plaines. (C'est là que le Pô, ombragé de peupliers, se sépare en deux branches, dans la direction de la mer.) Nous nous arrêtâmes à Ferrare, ville unie à la France par l'auguste sang du roi Louis[2]. Enfin, le lendemain, nous pûmes nous reposer dans la fertile Bologne, devenue célèbre par sa faculté de droit. C'était le terme de notre voyage[3].

ÉPITRE IV.

A PONTRONE[4],

Précepteur de Marguerite, fille du roi de France[5].

Pontrone, que fait maintenant la Vierge Royale? A quelles études se livre-t-elle? Aime-t-elle toujours Virgile, Horace, Cicéron

France, en cimentant pour longtemps une alliance offensive et défensive entre la France et le souverain pontife. Henri II ne sut pas en profiter.

[1] Cette tour existe encore.

[2] Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, avait épousé Hercule II d'Est, duc de Ferrare.

[3] François Ier est mort le 30 mars 1547, et le meurtre de Farnèze fut commis le 10 septembre, juste pendant les vacances du parlement de Paris dont parle L'Hospital au commencement de l'épître. Il est probable que L'Hospital avait été désigné pour l'ambassade par François Ier, et que le chancelier Ollivier lui fit confirmer sa commission par Henri II.

[4] Pontrone, latiniste et helléniste du XVIe siècle, n'est guère célèbre que pour avoir donné des leçons à Marguerite de France.

[5] Marguerite de France, duchesse de Berry, était fille de François Ier et de Claude de France. Elle naquit le 15 juin 1523 ou 1525. Elle étudia les langues latine et grecque, et, comme son père, se distingua par son

et autres princes de la littérature latine? A-t-elle, en ce saint temps, dit adieu aux livres profanes pour concentrer exclusivement son attention sur de pieuses lectures? Divise-t-elle sa journée et ses

amour pour les lettres. Tous les écrivains lui ont prodigué les éloges les plus pompeux, et pourtant elle fut, sans s'en douter, une des principales causes des malheurs de son époque : elle se jeta dans les idées nouvelles, et en les appuyant par des approbations secrètes, elle leur donna accès à la cour : elle entoura de sa protection un certain cercle de savants qui n'entendaient rien, pas plus qu'elle-même, aux affaires de l'État, et elle s'occupa d'une politique littéraire toujours pernicieuse et utopique. L'autorité de son nom encouragea les frondeurs et permit aux grands seigneurs de propager leurs idées de scission et de prêcher au peuple que ses intérêts actuels et véritables n'étaient pas essentiellement liés au catholicisme. Le connétable de Montmorency, d'un côté, pour recouvrer sa liberté, Marguerite, d'un autre côté, pour trouver un mari, encouragèrent Henri II, toujours faible à leur endroit, à signer la paix de Câteau-Cambrésis, dite la *malheureuse paix* (1559).

Marguerite épousa le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, prince de Piémont. Ce mariage fit connaître la portée exacte des phrases ronflantes avec lesquelles la prônaient les parasites de sa table. Elle se servit de tous les moyens pour faire rendre à la Savoie les places fortes conquises à grands frais par la France, et susceptibles de nous ménager un accès en Italie. *Les commissaires du roi*, dit le Laboureur, *ne purent se défendre contre sa douce manière de soulever innocemment les cœurs et de forcer les places les plus imprenables*. Elle combla de présents les personnages influents et les littérateurs bavards depuis longtemps à son service; elle fit plaider en sa faveur les jurisconsultes célèbres en leur promettant des chaires dans les universités d'Italie et de Piémont; elle parvint vite à ses fins, et la France ne garda en Piémont que trois places : Pignerol, Savillan et La Pérouse.

Lorsque plus tard Henri III passa à Turin, elle les lui arracha en lui offrant à sa cour tous les plaisirs de son choix; ce qui fit dire qu'il avait vendu Pignerol pour un bon repas. Le peuple, qui sentait combien ces concessions étaient nuisibles à la France, ne l'épargnait pas dans ses boutades, mais leur grossièreté m'empêche de les citer ici. (Voyez Bayle, v° *Henri II*.)

Elle n'inspirait guère plus de confiance aux diplomates avisés, car lorsqu'elle fut grosse de Charles-Emmanuel, Huraut de Bois-Taillé, ambassadeur à Venise, écrivait, le 27 juillet 1561, à Bernardin Bochetel, évêque de Rennes et ambassadeur en Allemagne : « On dit que madame de Savoie est grosse, mais je crois que cela se fait *ad aliquid*. »

Telle fut une des femmes les plus vantées de notre histoire; intrigante

heures de façon à se reposer par la variété de la continuité du travail? Parle sans crainte, car c'est toi, son bon maître, qui diriges ses pas dans le sentier toujours pénible de la vertu; tu lui apprends à gravir le Parnasse si rarement visité des jeunes filles et à s'abreuver à la source de Castalie, autour de laquelle badinent les Muses [1].

Que fait-elle des superbes villes dont le roi l'a dotée, de ces vastes campagnes que laboure le paysan du vieux Berry, tout près de la Loire dont les eaux coulent en amoncelant le sable sur leurs rives? Elle abandonne ses droits de souveraine et ne demande pour sa personne ni revenus ni impôts, car elle dédaigne l'or et les richesses. A vous plutôt, poëtes, à lui payer un magnifique tribut qui n'écrasera ni le fermier ni le laboureur!

Trop heureux les peuples et les provinces vivant sous ses douces lois et s'inclinant devant si gracieuse souveraine! Les fermiers de l'impôt, enorgueillis de la paix ou endurcis par une longue guerre, ne chasseront point les vieillards de leurs maisons et ne les obligeront point à emporter au loin leurs dieux domestiques. Mais, semblables aux âmes qui se promènent dans les Champs-Élysées, au fond du vaste Océan, où les Grecs ont rêvé un séjour de félicité, ses sujets vivent calmes et gais, prêts à tout sacrifier pour elle.

Heureux le séjour des Muses, le palais enchanté des poëtes [2], qu'une jeune fille visita tant de fois! pourtant elle est appelée à épouser un grand prince, et le roi doit encore donner un nouveau lustre à sa gloire.

et ambitieuse, sans patriotisme, sans convictions, sans intelligence de la marche politique de son siècle, elle nuisit moralement d'abord, et matériellement ensuite, à la France. L'accident qui causa sa mort est encore une des preuves du degré d'obséquiosité avec lequel elle travaillait à ses fins : elle voulut aider à faire le lit de son neveu Henri III, afin qu'il fût mieux couché selon ses goûts : comme elle n'avait pas l'habitude de cet exercice, elle gagna une pleurésie, qui la tua en 1574.

[1] Castalie, fontaine de Phocide, au pied du Mont-Parnasse et consacrée aux Muses.

[2] Les poëtes les plus assidus à la cour de Marguerite étaient Ronsard, Du Bellay, Jodelle, Belleau et Barthélemy d'Elbène, qui lui dédia *la Cité de la Vérité:* elle avait pour amis les jurisconsultes protestants Duaren et Beaudouin, le savant professeur Govea, accusé d'athéisme, et bien d'autres.

ÉPITRE V.

Au cardinal Georges D'ARMAGNAC [1],

Sur le fruit qu'on peut retirer des maladies.

J'étais à table avec Dufaur, il demandait aux domestiques ce qu'ils savaient de nouveau, quand on lui apprend la triste et fatale nouvelle de ta mort, à lui qui dès l'enfance te préférait à tous. Tu peux juger quel dîner nous avons fait l'un et l'autre.

Nous envoyâmes nos valets dans les rues et les carrefours de Paris pour savoir si cette nouvelle était positive ou incertaine. Le lendemain, le surlendemain et les jours suivants nous apprirent que la fièvre était calmée, que tu allais mieux, mais que l'affaiblissement de tes membres ne te permettait pas encore de rester debout. Quelles actions de grâces Dufaur, Léon et moi n'avons-nous pas rendues au roi des cieux! Que d'allégresse répandue dans toute la ville!

[1] Georges d'Armagnac, fils de Pierre d'Armagnac (comte de l'Isle-Jourdain, vicomte de Gimois et baron de Coupade, dont le père naturel était Jacques d'Armagnac qui mourut prisonnier de Louis XI) et de Yolande de Lahaye, dame de Passavent, naquit l'an 1500. Trop pauvre pour porter dignement son nom, il entra dans les ordres et fut nommé en 1529 évêque de Rhodez et administrateur des évêchés de Vabre et de Lectoure. En 1541, il fut envoyé comme ambassadeur à Venise d'abord, puis à Rome, où le crédit de François Ier lui valut le chapeau de cardinal. En 1553, il fit élever, à ses frais, dans l'église Notre-Dame-de-Lorette, un tombeau à son protecteur le cardinal d'Amboise. Il assista au colloque de Poissy et fut nommé peu après archevêque de Toulouse : le cardinal de Bourbon, alors légat, se l'adjoignit comme colégat et l'établit à Avignon, où il fonda le couvent des minimes.

Le cardinal Georges d'Armagnac peut compter au nombre des hommes éclairés de la renaissance. Il se mêla peu des affaires politiques : son temps était plus spécialement appliqué à l'étude. Outre L'Hospital, Pibrac et Salmon Mucrin qui sont indiqués dans cette épître, il avait pour amis Pierre Gilly et Guillaume Phylander, qui furent élevés avec lui et ne le quittèrent jamais. Il mourut le 2 juin 1585 du chagrin que lui causa la perte de son protégé Guillaume de Patris de Toulon, assassiné, dit-on, par ordre du pape. Sa dépouille fut inhumée dans la cathédrale d'Avignon, où il avait fait creuser sa tombe de son vivant.

Le témoignage le plus infaillible de la vertu éclate dans le chagrin, le deuil et les larmes des personnages étrangers à l'homme intègre qui vient de mourir. C'est pour cela qu'ils me semblent favorisés du ciel, ceux qui peuvent mourir avec un nom sans tache, et finir leurs jours avant que les vices ou les coups du sort soient venus souiller, étouffer ou ternir l'éclat de leur jeunesse. Si le terrible Néron n'eût régné et vécu que cinq ans, Rome n'eût pas gardé un meilleur souvenir du siècle d'Auguste, et des larmes plus sincères n'eussent été versées sur la tombe d'aucun souverain. Une plus longue existence l'a couvert d'opprobre.

Si Dieu t'eût rappelé à lui, tu serais mort dans ta gloire et sans avoir subi de trop rudes épreuves. Maintenant ta vie s'est prolongée, tu suivras le même chemin et te perfectionneras encore. Considère la maladie qui t'a frappé comme un enseignement suprême qu'il ne faut point dédaigner. Souvent Dieu réveille les cœurs endormis et les réchauffe aux nobles feux de la vertu. Ceux qui l'oublient ou se laissent emporter par les entraînements du monde, il leur serre plus fortement la bride et les retient dans leurs limites; au besoin il presse de l'éperon celui qui marche trop lentement dans un sentier tracé, de peur que ses membres engourdis ne résistent pas à la boue des chemins. De même un cavalier qui dresse un cheval vicieux le lance impitoyablement dans une vaste plaine et fait couler le sang de ses veines ouvertes. Mais pourquoi Dieu frappe-t-il si souvent les bons pour laisser les méchants impunis? Crois-moi, les hommes ont besoin d'un gouvernail. Nul n'est d'une nature assez précieuse, ni d'un métal assez pur pour ne pas se sentir un jour (sauf ton meilleur avis) emporté par son propre poids, et ne pas donner au monde le spectacle d'une grande chute. C'est ainsi que Dieu, en habile médecin, traite les maladies humaines et se sert même de ce qui nous semble inutile, pour modifier les sources et déplacer le siége de nos souffrances [1].

Il enlève la fortune à celui que séduisait l'éclat de l'or et des

[1] Pascal a dit depuis : « J'appréhende de guérir parce que je connois « les dangers de la santé et les avantages de la maladie. » Boucher parle d'un curé qui adopta la maxime de Pascal à l'égard d'un de ses paroissiens : « Le curé lui ayant demandé en quel état il était meilleur chrétien, « ou en santé ou en maladie, et le malade lui ayant répondu que c'était en « maladie : Il vaut donc mieux, dit son curé, que tu demeures ainsi, afin « que tu sois plus homme de bien. »

pierreries; il écrase sous le fardeau de l'ignominie, l'arrogance, l'orgueil et l'ambition; il tourne ainsi contre les hommes leurs passions sacriléges; il encourage les timides et fait trembler les audacieux; il ne laisse pas longtemps dans l'ombre les hypocrites qui affichent, par les habiles circonlocutions d'une parole onctueuse et par la décomposition de leur visage, le culte de Dieu et l'amour de la religion; il démasque de même ceux qui veulent cacher les souillures de leur existence. Si quelqu'un refuse ses bienfaits ou en dénature l'usage en refusant, par exemple, du pain aux pauvres (comme font beaucoup de nos prêtres) [1]; si l'avocat fraude son client; si le juge prévaricateur, le tuteur avare ou le frère aîné exploitent les plaideurs, les pupilles ou les héritiers; si un impie donne à l'homme un tribut payable à Dieu seul; si, en un mot, il existe des criminels de tout genre, il a mille moyens de les châtier en appliquant à chacun le remède le plus convenable à ses vices. C'est pour nous apprendre qu'il ne faut rien demander, rien garder, rien convoiter sans l'assentiment divin; que la richesse, la santé, l'intelligence, ces trois dons du ciel, sont des biens dont nous nous servons, mais qui ne nous appartiennent pas, et dont le donateur peut nous dépouiller aussitôt qu'il le voudra; que sa volonté entrera un jour dans les plus petits détails et comptera jusqu'au dernier sou. Car l'arbitre suprême veille du haut de son trône avec des yeux plus perçants que ceux d'Argus. Les paroles mensongères ne le trompent point. La vérité ne se cachera sous aucune face hypocrite. Tous se montreront dans leur entière nudité en présence de Dieu qui sait, voit et démêle toutes choses. Si nous avons cette pensée toujours gravée au fond du cœur, nous n'aurons besoin ni du mors ni de l'éperon, mais, suivant de nous-mêmes la route que nous a tracée le Seigneur, nous obéirons à ses volontés; quand parfois nous les perdrons de vue, une maladie nous avertira et les fera reparaître pour que nous ayons droit à ses miséricordes [2]. Alors, délivrés des chaînes corporelles qui nous retiennent captifs, nous pourrons contempler de plus près la

[1] Voilà une première attaque contre le clergé catholique. On verra, à la note qui concerne Pierre Castellan, combien il y avait de prêtres qui n'avaient pas pour eux-mêmes de quoi vivre. Le clergé de France n'a, dans aucun temps du reste, passé pour avare à l'égard surtout des pauvres.

[2] Gui-Patin : « Feu mon père m'a appris que le gros M. du Maine disoit

lumière et les demeures célestes; oubliant les liens et les richesses de la terre, nous approcherons en tremblant de Dieu notre père et notre bienfaiteur. Puis, au jour suprême, l'âme, pure de toute souillure, s'unit à Dieu pour se reposer dans une éternelle félicité, ou, si Dieu prolonge notre existence, c'est pour que les infirmités nous rappellent aux plus pures aspirations.

ÉPITRE VI.

A CLAUDE D'ESPENCE[1],

Très-noble et très-savant théologien.

Épitre sur la poésie chrétienne. — ESSAI.

Quoi! vénérable d'Espence, tu composes des vers sacrés? Tu t'adonnes à un sujet auquel songent bien peu de personnages, un

que les princes n'avoient point de religion qu'après avoir passé l'âge de quarante ans, quand ils deviennent vieux :

Cùm numina nobis
Mors instans numina facit. (*Silius Italicus.*) »

Et Boileau :

. . . L'homme intrépide et tremblant de faiblesse
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse,
Et toujours, dans l'orage, au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des faibles humains. (*Satire I.*)

[1] Claude d'Espence naquit en 1511, dans un château situé près de Châlons-sur-Marne. Sa mère appartenait à la famille Des Ursins. Ses hautes connaissances et sa piété le firent recevoir docteur en Sorbonne. Pendant quarante ans il enseigna à Paris les langues anciennes, la philosophie et la théologie. Tous les rois sous lesquels il vécut eurent besoin de ses lumières : François Ier l'envoya à Melun, Henri II à Bologne, François II aux états d'Orléans, et Charles IX au colloque de Poissy. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages tant latins que français. Il mourut de la pierre, en 1571, et fut enterré dans l'église Saint-Cosme.

Claude d'Espence avait plus d'un rapport avec L'Hospital; comme lui, il aimait la paix, comme lui aussi il critiqua amèrement les exagérations des partis : néanmoins il ne fut jamais soupçonné de calvinisme. Il s'éleva surtout contre les moines sans éducation ni instruction, qui suscitaient à la religion catholique plus d'ennemis que tous les prêches des protestants :

ou deux à peine? et pourtant d'innombrables poëtes étourdissent la cour. Est-ce que les hommes d'aujourd'hui (semblables au vieil Épicure) croient qu'il est des dieux? Est-ce que les profanes s'inquiètent des choses saintes? Ils évitent un sujet âpre, stérile, prêtant mal à la poésie, et dans lequel leurs brillantes dispositions se déploieraient sans succès. Les aspirations simples et sans fard sont-elles dignes des dieux, et peut-on leur offrir autre chose que des fictions habilement inventées? S'ils désirent un culte pur et honnête, s'ils veulent des prières naïves et des cœurs innocents, la poésie est loin de convenir à la religion.

Les vers qui ne sont point entrelardés de farces risibles, de plaisanteries ou d'amourettes, n'auront aucun agrément et sembleront se morfondre à la lecture. Otez les fictions aux livres des anciens, il ne restera rien qui réveille nos esprits endormis et en chasse les noires inquiétudes. Certainement le premier comme le

il prétendit aussi que la Vie des Saints, appelée *Légende dorée*, méritait le titre de *Légende de fer*. Ses six livres de la Continence ont été traduits du latin par le religieux Pierre Crespet; il a composé des ouvrages de piété, entre autres des hymnes et des cantiques que L'Hospital cherche à imiter dans la présente épître.

Au colloque de Poissy, d'Espence discuta avec Théodore de Bèze sur la question de la *Tradition devenue article de foi* : il expliqua l'infaillibilité des conciles en s'appuyant sur ce que, en matière de doctrine, les conciles postérieurs n'avaient jamais infirmé les matières admises par les conciles antérieurs. Il fut, dans le colloque, presque le seul personnage qui ne s'emporta point jusqu'aux invectives. Plus d'une fois proposé pour le chapeau de cardinal, il ne l'obtint jamais, à cause de la continuité de ses plaintes contre certains abus. On prétend qu'il attaqua les *taxes de la chancellerie romaine*, consignées dans un livre de du Pinet, intitulé *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape*. D'après ce livre, il paraîtrait que l'absolution pour tous les crimes de vol, d'assassinat, d'inceste, d'adultère, de sacrilége et de bestialité, pouvait être achetée à prix d'argent : la somme variait selon la portée du crime et en raison inverse de l'importance du coupable. Comme les ouvrages de d'Espence ne renferment rien de semblable, on ajoute que sa diatribe a été supprimée par l'inquisition d'Espagne : je suis assez tenté de croire que l'on a confondu les taxes de la chancellerie romaine avec la loi des Francs ripuaires qui exprime tout au long ce genre de sanctions pénales. On s'est servi du nom de d'Espence à cause de l'autorité de son savoir, mais je le crois peu capable de discussions acrimonieuses.

Le chef-d'œuvre de d'Espence est son *Instruction pour un prince chrétien*.

dernier talent d'un vrai poëte est de charmer les yeux, les oreilles et les sens du lecteur. Lorsque les Grecs ont chanté l'origine ou la postérité des dieux, ils ont enrichi leurs récits de fables puériles, en soutenant que la vérité ne suffisait ni pour faire briller les vers ni pour inspirer la variété des images. Si ce système doit toujours prévaloir, aucun poëte ne chantera les mystères sacrés, notre Église les chassera de son sein. (On dit que Platon, l'élève de Socrate, avait pris la même mesure [1].)

Tu n'es pas digne du nom de poëte, pas plus que ceux qui composent des hymnes sacrés, pas plus que le roi David lui-même, parce que la religion nous défend l'imposture. Cependant il existe une différence entre les dîners de famille et les festins de la débauche où s'enivrent les courtisanes; la musique phrygienne n'était pas la même que celle de Lydie; les uns se plaisent à entendre les rhythmes graves, tandis que les autres aiment mieux les notes perçantes. A chacun son genre de poésie : le jeune homme cherche l'inculte improvisation; le vieillard veut l'élégance, achetée par un long travail d'épuration.

Mais nous, méprisons les vers profanes et leurs auteurs : ils sont dignes des dieux faux, menteurs et méchants qu'ils célèbrent; méprisons ces fictions, ces peintures érotiques, ces honteux chatouillements des sens, ces fades lascivetés : leur lecture n'est bonne qu'à encourager le vice, à corrompre les hommes faibles et à les embraser des feux de la concupiscence. N'adorons pas le Dieu unique, éternel, qui connaît le fond de nos cœurs, auquel n'échappe aucun mystère, par d'élégantes supplications, par le concert varié de nos chants, par des poésies harmonieuses applaudies de la foule; nous célébrerons mieux sa grandeur, sa sainteté, son immortalité, dans les élans d'une âme pure, candide et simple comme lui-même. Notre style doit être facile, sans apprêt, sans recherche, sans ornements, mais rempli d'une dignité sérieuse. C'est assez d'exprimer les sentiments innés dans nos cœurs, sous les inspirations d'un naturel sincère; les raffinements et les grâces de la forme, la lyre montée sur sept cordes, sont inutiles. Tout peut

[1] Platon s'est élevé surtout contre les poésies d'Homère, qui ne craint pas de parler avec la plus grande crudité des passions de ses dieux. Il interdit à son académie la lecture du poëte dont les lascivetés pouvaient exciter aux déréglements.

plaire à Dieu : ses oreilles n'ont que faire de nos chants et des vibrations que provoque une main humaine sur la harpe ou la lyre. Les cantiques entonnés dans les édifices sacrés, pour célébrer la gloire de Dieu, remplissent d'allégresse les âmes pieuses qui les entendent, sans le secours de paroles redondantes, harmonieuses et habiles. Si pourtant ces qualités viennent d'elles-mêmes se joindre aux saintes aspirations, je ne leur fermerai point la porte (car la sagesse peut n'être pas toujours sans grâce); mais si elles manquent, leur absence me paraîtra secondaire, et je ne les regretterai pas. L'homme en bonne santé aime à entendre des paroles sévères et à boire des vins généreux : les douceurs l'énervent et lui répugnent.

J'aborde donc sans expérience un sujet nouveau, dans lequel tu as su exceller. Je t'offre les prémices de cet essai tardif; si tu en parais satisfait, je t'en enverrai de nouveaux et l'expérience me guidera; puis, quand je serai accablé par l'âge, je ferai peut-être mieux encore, et mes dernières productions auront plus de prix [1].

HYMNE DE NOEL.

Amis, que nos chants célèbrent nuit et jour la fête de Noël, la Noël, la Noël du Seigneur! Fêtons, dans la pureté et la chasteté de nos cœurs, ce jour, qui fit luire notre première espérance, qui nous montra le Père de la vie et de la lumière, dissipa les ténèbres et terrassa la mort. Le Fils de Dieu tout-puissant, Dieu lui-même avant la vie, avant les siècles, de toute éternité, est descendu du ciel et s'est fait homme; il a voulu naître d'une Vierge sans tache, pauvre et ignoré, non dans le palais de David, mais dans une étable d'auberge, entre un âne et un bœuf, et jamais naissance si humble et si mystérieuse ne sera comprise des humains, jamais bouche ne pourra la célébrer assez. Les Grecs prétendirent que c'était une fable, et les Juifs, indignes du nom d'homme, frémirent de crainte et de colère; plus ils avaient jadis été chéris de Dieu, moins ils purent soutenir une aussi splendide lumière et reconnaître leur roi, car ils attendaient un roi semblable à ceux de la terre, couvert d'or et de pierreries. Mais nous, race païenne (qui

[1] Cette pièce est la seule de ce genre qu'ait composée L'Hospital.

l'eût jamais pensé ?), nous avons cru en Dieu et nous avons pris leur place. L'amour suprême a pardonné l'antique sacrilége, et le bienfait a effacé le crime. Nous te devons, Fils de Dieu, des actions de grâces d'autant plus grandes, que ta souveraine munificence nous a appelés dans la bonne voie, nous, oubliés, étrangers et adorateurs des faux dieux, pour nous faire conquérir une gloire souveraine. Ainsi l'espoir du trône se transmet du père au fils, et souvent un simple citoyen prend sa place, afin que toute la race humaine puisse s'appuyer sur sa gloire. Mais il faut tout accepter du Dieu qui, dans sa bonté, a mieux aimé sauver l'homme ingrat et ennemi qu'il pouvait perdre, et le racheter au prix (et quel prix !) de la vie et du sang de son Fils. Sans avoir fait avec nous aucune alliance, il nous a mis au rang, peut-être même au-dessus de ses anciens disciples.

Dieu avait prédit qu'il enverrait son Fils dans un certain temps, les saintes prophéties l'avaient annoncé dès l'époque la plus reculée, et le moment de sa naissance était connu de Siméon et de saint Jean-Baptiste, son plus fervent adorateur.

Ils savaient par tradition, ils lisaient dans leurs livres qu'il régnerait un jour, le CHRIST, fils d'une Vierge sans tache (chose admirable !) ; qu'il naîtrait dans une pauvre bourgade de la Judée ; qu'il dépouillerait Samarie et Damas ; qu'il soumettrait l'Assyrie et l'univers entier ; qu'il régnerait seul sur tous les peuples et unirait les nations en un seul faisceau. Dieu l'avait promis à ses patriarches, pour effacer la faute du premier homme et la laver dans le sang : tant notre existence et notre salut lui paraissaient précieux, tant il mettait de prix à l'humanité ! Mais le peuple fut sourd à la voix des prophètes, aussi bien que les prêtres, les scribes et les docteurs de la loi, cette race de serpents toute pleine de venins. Peut-être ces mystères ont-ils paru obscurs, et égaré pour longtemps une ignorante postérité (nul ne connaît les secrets de Dieu). Il n'est pas permis à toutes les intelligences de pénétrer le sens des prophéties environnées de ténèbres.

Pourtant la vie de ce Juste, ses actions toutes divines, auraient dû émouvoir les esprits et les ramener à la vérité ; quel homme eût pu ressusciter des cadavres, rendre la vue aux aveugles, faire marcher les paralytiques, rejeter en enfer ou précipiter à la mer le démon enfermé dans un corps humain, nourrir plus de cinq mille personnes avec un peu de pain et quelques petits poissons,

changer de l'eau en vin délicieux, remplir les amphores vides, calmer d'un geste la mer, la tempête et les vents, se promener, sans sombrer, sur la surface des flots, obscurcir, en mourant dans les ténèbres d'une profonde nuit, les rayons du soleil (qui n'osait éclairer un semblable trépas), faire trembler l'univers de convulsions inconnues, et tant d'autres miracles trop longs à énumérer, qui enlèvent toute excuse au peuple juif et font éclater sa dépravation et son endurcissement?

Le bœuf, l'âne et les autres animaux domestiques reconnaissent leur maître; ils fètent comme ils peuvent les caresses de samain, en ouvrant la bouche, en dressant les oreilles, en agitant la queue, en remuant tout le corps; ils obéissent d'eux-mêmes à sa volonté. Mais les ingrats, ils ont accablé de maux, puni du dernier supplice le Maître si longtemps promis, le Seigneur qui leur donnait, en tout temps et en tout lieu, les signes de sa céleste puissance! Il est bien vrai de dire que nul n'est prophète en son pays.

Que le Fils de Marie et du pauvre artisan, sans puissance et sans richesse, eût été assis sur un trône pompeux et sublime, nous eussions admiré l'étrange et l'inconnu; car rien ne nous frappe comme les vaines et fausses images. Parce que sa tête n'était point ceinte du diadème, parce que sa main ne portait ni le sceptre ni les autres insignes des rois, il a cru qu'il lui serait facile d'entraîner une populace ignorante. Il renonçait au souverain empire du monde, et disait, d'une voix retentissante, aux hommes des villes et aux hommes des campagnes (les meilleurs pourtant), qu'il venait sauver les âmes abandonnées, anéantir à jamais le règne de Satan sur la terre, qu'il abandonnait à leurs rois les choses de ce monde, qu'il venait seulement guérir les âmes. Personne ne voulut reconnaître Dieu, sauf ceux à qui il en fit la grâce. Autrefois déjà, un sage de la Grèce avait caressé le même rêve; un Juif avait pensé qu'avec le secours de la loi il pénétrerait les secrets du ciel : orgueilleux et insensés tous les deux, ils ont travaillé en vain, et se sont inutilement confiés, l'un aux ressources de son esprit, l'autre aux inspirations des lois de son pays.

Dieu préfère les esprits modestes, peu versés dans la science et sentant leur propre faiblesse; c'est plutôt à eux qu'il se fait connaître, et s'il ne leur permet pas de le voir dans sa splendeur et sa gloire, s'il ne se dévoile pas tout entier, au moins il fait re-

flêter en eux, comme une ombre, une image ou un simulacre de la réalité; nul n'a le droit d'espérer connaître Dieu avant que la mort l'ait conduit au ciel.

Un messager, envoyé des cieux, fit descendre les bergers des montagnes, et ceux-ci, laissant leurs troupeaux, vinrent joyeusement se prosterner et chanter les louanges du Seigneur. La voix des anges préludait par ces mots : *Paix à l'homme sur la terre, gloire à Dieu dans le ciel!* La même puissance se fit sentir aux mages, qui, entraînés par un avertissement céleste, quittèrent l'Orient, leur lointaine patrie, précédés d'une étoile qui leur montrait le chemin; l'astre conducteur s'arrêta sur leurs têtes, et ils s'approchèrent d'un berceau, fait de paille et de foin, pour offrir au nouveau-né leurs triples présents. L'Enfant se montra d'abord aux bergers, et non aux habitants des grandes villes; quoique né en Judée, il préféra aux Juifs une race étrangère et lointaine. Tel fut le berceau du Roi des rois, qui voulut naître dans une condition presque abjecte.

Ne cherchez pas à savoir quelles furent ses raisons, et ne doutez pas de la toute-puissance du Dieu qui tira du néant le ciel, la terre et la mer; qui, de sa propre main, pétrit le premier homme de limon, et lui retirant, pendant son sommeil, une côte de la poitrine, en forma (chose admirable!) Ève, la compagne et l'épouse d'Adam. Ne regardez ni l'homme ni ses vêtements; plus modestes que ceux d'un esclave, ils recouvrent toute la majesté divine; songez plutôt aux signes éclatants qui marquèrent sa naissance. Comme le soleil levant dissipe les ténèbres de l'atmosphère et redonne à la création la lumière et la gaieté, tel Jésus, à sa naissance, a fait cesser la nuit qui, depuis la création, obscurcissait nos âmes; il a rempli les cœurs purs d'une céleste lumière; il a anéanti toutes les sciences mensongères de la magie, et les pythies, et les oracles, et les démons qui inspiraient le monde, puis les a précipités dans les abîmes de l'enfer. Il a chassé les dieux honorés, sans raison, sous des formes d'hommes ou de bêtes, par des populations sacriléges; il a fait sentir la vanité et l'impuissance des innombrables études de la Grèce sur la nature des choses. Ce long travail, propagé par la foi et les écrits de génies sages et éloquents, est destiné à montrer ce qui peut compléter le bonheur de l'homme, quelle est sa première vertu, quelles récompenses méritent ses bonnes actions, quels supplices

attendent ses vices dans l'autre monde, quelles demeures éternelles habiteront les corps et les âmes, lorsqu'un feu dévorant aura réduit en cendres et la terre et tout ce qu'abrite le ciel.

Ces mystères obscurs, prêchés autrefois en termes ambigus, un enfant les expliqua dans le temple de Salomon, et ferma la bouche aux scribes et aux docteurs de la loi, sans avoir jamais rien appris; devenu lui-même un maître habile avec l'âge, il choisit pour disciples des hommes gagnant avec peine, à la pêche, une vie misérable, n'ayant étudié aucun art, pratiqué aucune science, dénués enfin de toute l'autorité que donnent la fortune et l'éloquence [1]. Ni la violence ni la ruse n'ont donc jeté les fondements d'une religion nouvelle, et les prosélytes sont accourus, sans être égarés par l'artifice, ou menacés par le glaive. Ces premiers croyants étaient simples et naïfs; il leur montra dès l'abord quelle vie et quelles espérances devaient attendre ceux qui voudraient compter au nombre de ses saints.

Il ne fit pas comme ces cabaretiers qui donnent d'abord à leurs joyeux hôtes les vins les plus délicats, pour les régaler ensuite d'une substance âpre et piquante. Son front était sévère, sa retraite peu abordable : rien de doucereux ou de fardé qui pût induire en erreur; tout devait être dur et terrible pour les hommes qu'il lui fallait. En effet, il leur enjoignait de vendre leurs patrimoines, d'en laisser la moitié pour nourrir les pauvres (l'homme est assez riche quand il peut s'habiller et se nourrir) [2], de se défaire de tout souci des choses humaines, de se vouer et consacrer uniquement à Dieu seul. Que signifiait le reste? Qu'étaient ces périssables vanités? Il leur promettait au bout de cette vie les demeures célestes; mais la route était dure et orageuse, il fallait surmonter des obstacles, des échecs, des combats, des ignominies et des chaînes impitoyables; il fallait se soumettre à tous les genres de supplices pour obtenir les récompenses promises par Dieu après la mort. Il y avait de quoi épouvanter bien des hommes, de quoi les empêcher de quitter la maison de leurs pères : pourquoi s'engageraient-ils dans les traverses d'une vie incertaine et sans abri? Pourquoi courraient-ils fatalement au devant d'un trépas terrible?

[1] L'Hospital revient souvent sur la nature du choix que fit Jésus-Christ d'apôtres misérables et ignorants.

[2] Le vivre et le couvert, que faut-il davantage? (La Fontaine.)

Il est dans la nature de respecter ce qu'on a toujours vu, et on change peu ce qu'on possède contre de douteuses espérances. Cependant, après trois cents ans à peine, la religion englobait, sans distinction d'âge et de sexe, les pauvres, les indigents, les prolétaires, et bientôt gagnait les riches et les nobles; elle s'étendait ensuite aux magistrats, aux souverains : tous l'adoptèrent de bon cœur, sans violence, sans supercherie; pour elle ils oublièrent fortune et patrie, et semblèrent se réveiller après un long sommeil; sous ses auspices, ils commencèrent une nouvelle existence, et se préparèrent ici-bas à la vie éternelle.

Elle leur apprit à faire face à tous les dangers, à ne redouter aucun mal, pas même la mort; elle apprit aux voyageurs qui traversent les forêts, les déserts incultes, les sables de Libye, aux matelots qui naviguent sur les ondes courroucées, que la vie n'est qu'un court espace, qu'ils atteindront bientôt le but tant désiré, qu'un repos sans fin les attend dans une autre patrie, s'ils succombent au milieu des dangers semés sous leurs pas.

Heureux les yeux qui ont pu voir un semblable spectacle, et les oreilles qui ont pu entendre la voix du Christ ! Les patriarches, les prophètes, brûlèrent du même désir, mais ils ne purent que prévoir l'avenir : le jour fatal et l'heure prescrite n'étaient pas encore venus; en attendant, ils se nourrissaient d'une suave espérance, et arrivaient insensiblement jusqu'au séjour des justes.

Pour nous, si nous gardons la foi, la même récompense et la même gloire nous attendent un jour au ciel [1].

[1] Cette pièce, qui n'est autre chose que l'esquisse en vers de la vie de Jésus-Christ, mérite d'être lue avec une certaine attention; elle renferme au fond toutes les idées de L'Hospital : admiration pour la religion chrétienne, horreur du luxe, amour des champs, réprobation contre le clergé catholique. On y trouve aussi un certain nombre de contradictions peu propres à faire apprécier les prosélytes de la croyance qu'il vante; ainsi il gémit sur l'aveuglement des Juifs et les accable de ses malédictions, pour dire un instant après que ceux-là seuls pouvaient croire, qui en recevaient de Dieu la grâce. La lecture un peu approfondie de cet essai religieux ferait assez supposer qu'il croyait à la fatalité, d'autant que la plupart de ses autres poésies suivent la même pente. Mais ce n'est là qu'un penchant littéraire, pour mieux imiter les poëtes anciens, généralement fatalistes : L'Hospital admet trop carrément les châtiments et les récompenses éternels, pour qu'on puisse le soupçonner de nier le libre arbitre.

EPITRE VII.

AU CARDINAL DU BELLAY,

Évêque d'Ostie [1].

—

SUR L'AMBITION EXAGÉRÉE DES PAPES ET SUR LA CANDIDATURE DE DU BELLAY AU SOUVERAIN PONTIFICAT.

Tu disais ne pouvoir m'écrire, Du Bellay, tant que durerait la guerre d'Espagne; maintenant l'Italie est délivrée de ses ennemis, tes retards continuent, et c'est ainsi que se passent les jours, les mois et les années. Qui sait si ce repos durera longtemps pour Rome? L'ennemi chassé n'est pas encore anéanti. Si la guerre étrangère cesse, la guerre civile n'éclatera-t-elle pas? Le pouvoir change à toute heure, et pour l'obtenir on ne ménage ni l'or, ni le sang; les frères eux-mêmes ne craignent plus de s'entr'égorger; et toi, malgré ton bon vouloir, tu ne pourras calmer de pareilles ardeurs. Les dieux t'ont dévolu assez de force et d'intelligence pour que chacun demande ton conseil, et pourtant tu auras beau te mettre en avant, tu n'obtiendras pas le plus léger répit. Si les hommes se laissaient guider par des lois régulières, ce serait le plus honorable qui obtiendrait la couronne pontificale. A ce jeu électoral, tous les gouvernements éprouvent les singulières vicissitudes qu'engendre la fortune. Notre courte existence nous en offre de frappants exemples. En France l'autorité n'est jamais le partage des gens de peu, mais en Italie c'est tantôt le bas, tantôt le sommet de l'échelle qui gouverne, et il ne faut rien espérer de régulier d'une malheureuse populace. Pauvre pouvoir que celui qui est recherché par l'ambition, pour les richesses qu'il procure, pour le luxe qu'il autorise, pour l'élégante splendeur dans laquelle il fait vivre!

Donne-moi un souverain pontife qui ne cherche pas à rendre ses neveux égaux à des rois, à établir au centre de Rome le nom, les armes et les insignes de sa race, à armer tous les peuples de l'Europe, à confiner des nations au milieu des plus sauvages mon-

[1] Le titre d'évêque d'Ostie était attaché à celui de doyen des cardinaux.

tagnes de l'Italie [1]. Ce n'est pas ainsi que saint Pierre et les premiers flambeaux de la foi s'assirent à cette place et semèrent, dans l'Europe et l'Asie, les germes de la vraie religion! Ils n'entendaient point préparer au pontife actuel la splendeur dont il éclipse tous les souverains. Ils ne songeaient pas à faire la guerre pour étendre au loin leurs limites, à couvrir leur empire de soldats, mais ils se contentaient d'un misérable abri, travaillaient pour vivre et appelaient la grâce de Dieu par des prières et des larmes. Pourquoi se seraient-ils armés contre la mort, eux qui présentaient d'eux-mêmes leur gorge au bourreau? Leur espérance était dans

[1] L'Hospital s'élève ici contre la puissance et l'ambition papales; qu'entendait-il par là? Vouloir rétrécir les limites de la papauté, n'était-ce pas frapper au cœur l'unité de l'Église chrétienne, que représentait Rome? C'est à ces perpétuelles digressions sur tout ce qui pouvait blesser les dignitaires de notre culte, que j'ai acquis la conviction du secret penchant de L'Hospital vers le calvinisme; il n'osa pas abjurer, par timidité, par esprit de routine, par ambition peut-être, mais au fond de l'âme il rêvait la réforme religieuse, dont son amour pour le bien-être général ne prévoyait sûrement ni les dangers ni l'esprit de rétrogression.

Je signalerai quelques anomalies étranges, et qui prouvent, entre cent mille autres, l'esprit de contradiction de l'espèce humaine. — La papauté avait pour toute fortune un pauvre petit territoire isolé, environné de souverains exigeants et ambitieux. Quel ombrage pouvait inspirer sa puissance toute spirituelle? — *Le seul territoire européen légalement concédé par ses détenteurs à un principe, est celui des États-Romains* (que des chartes authentiques aliènent au souverain pontife) et on le lui contestait, tandis qu'on courbait la tête devant les autres trônes de l'univers, occupés presque tous par des envahisseurs venus des limites du globe, sans autre ressource que leur épée, sans autre mobile que leur avidité, sans autre titre que leur force! — Enfin, on marchait évidemment, et comme de nos jours, vers le cosmopolitisme universel, vers l'union fraternelle de tous les peuples; l'heure de cette communion matérielle approchait à chaque nouvelle découverte; pour avancer plus vite dans cette voie, on avait la ressource de l'unité religieuse, centralisée à Rome. N'était-ce donc pas couper la marche au progrès, revenir en arrière de la façon la plus brutale et la plus inconséquente, que de diviser les peuples et de les rendre ennemis, quand la guerre contre les Turcs les avait si solidement unis? Les auteurs de la scission n'ont pas compris la portée de leurs actes, que ce soit leur excuse, car malgré eux, et sans eux, le progrès marchera et ramènera une convergence d'idées vers un même but: ils n'ont fait qu'en retarder l'échéance ou en modifier la nature.

la vie céleste que la violence humaine ne pouvait atteindre, qu'aucun jour ne devait voir finir.

Si tu veux suivre les traces de ces génies[1], il faut, comme dit saint Paul, que la grande Rome t'obéisse et que tu sois élu maître des sept collines. Si, au contraire, une courte et périssable domination te séduit peu, si l'espoir du séjour des justes comble toutes tes espérances, je maudirai la guerre et déplorerai de voir s'éteindre une intelligence, dont la perte fera encore mieux sentir celle des premiers pontifes.

ÉPITRE VIII.

Au cardinal Odet de Chatillon[2],

Pour le consoler de la mort de sa mère.

O toi que la nature a créé pour de grandes destinées et doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, toi que les Muses ont allaité à leurs propres mamelles, toi qui as su (je le dis à ta louange) acquérir plus d'une vertu et arriver à la science par de longs travaux, toi que les deux déesses rivales, Pallas et Junon, ont à l'envi comblé de leurs présents, aussi bien que la blonde Vénus dont tu tiens la beauté, pourquoi te désoler de la mort de ta

[1] Dans le cas où Du Bellay aurait été élu pape, il est probable que les conseils de L'Hospital eussent été perdus, s'il faut en croire Brantôme : « Monsieur le cardinal Du Bellay étoit prompt, soudain et haut à la main « autant qu'homme de guerre, un des grands personnages en tout, et de « lettres et d'armes... Selon mon avis, M. de Dax, de la maison de Nouailles, « en Limosin, et M. le cardinal se fussent aydez aussitôt de leur épée que « de leur langue bien disante et diserte. »

[2] Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, archevêque de Toulouse, évêque et comte de Beauvais, abbé de Saint-Bénigne-de-Dijon, de Fleury, de Ferrières et des Vaux-de-Cernay, était frère aîné de l'amiral Gaspard de Coligny et de François d'Andelot; il était fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et de Louise de Montmorency, sœur du connétable. Odet naquit en 1515; il eut pour précepteur le docte Beraldus (Nicolas

mère et laisser sur ton visage l'empreinte du désespoir? Ni le jour, ni la nuit, ni les paroles d'un ami fidèle ne peuvent-ils te consoler et te rendre le repos?

Bérauld), du Languedoc, qui instruisit les deux aînés Châtillon presque simultanément, jusqu'au jour où il fut question de faire entrer Gaspard dans les ordres, et de donner à Odet la profession des armes, *pour soutenir l'honneur de la maison*. Gaspard eut une telle peur de cette détermination, qu'il n'y eut plus moyen de lui faire ouvrir un livre. Les dispositions de la famille restèrent encore quelque temps les mêmes, et il fut enjoint à Bérauld de préparer son élève à obéir; mais Bérauld, qui comprenait combien Gaspard deviendrait mauvais ecclésiastique, lui laissa entrevoir, au contraire, jusqu'à quel point la dignité de cardinal lui serait à charge, et on décida, après de longues tergiversations, qu'Odet prononcerait des vœux et que Gaspard deviendrait chef de la famille.

Odet fut nommé cardinal à dix-neuf ans, en 1534, par le pape Clément VII, lors de son entrevue à Marseille avec François Ier. Il était encore trop jeune pour jouer un rôle sérieux dans les affaires, aussi s'adonna-t-il entièrement à l'étude des sciences et des lettres.

En 1561 il courut risque de la vie pour avoir fait célébrer, dans la chapelle de son palais épiscopal de Beauvais, la messe de Pâques; le peuple s'ameuta et ne s'apaisa que difficilement. L'affection du cardinal de Châtillon pour son frère le rendait suspect aux catholiques, tandis que les protestants suspectaient à leur tour sa robe de cardinal; aussi lui conseillait-on d'opter définitivement entre les deux partis. Avant de faire connaître sa résolution, il se fit désigner comme intermédiaire entre le roi et le prince de Condé. Nul, mieux que lui, n'était capable de donner un bon avis, il connaissait les secrets des deux camps. Le discours qu'il adressa à la reine-mère, dans le couvent des Minimes de Vincennes, mérite d'être rapporté : « Puisque la crainte, les exils et les différents supplices n'ont « rien gagné jusqu'à présent sur les protestants, qu'au contraire la persé- « cution n'a fait qu'augmenter leur nombre et les fortifier, et que, les deux « partis se trouvant ennuyés de la guerre, il a fallu en venir à un accom- « modement, il me semble qu'il n'y a point de meilleur moyen de l'affer- « mir que de faire un traité qui contienne de part et d'autre tous les sujets « de Sa Majesté, en leur rendant également justice, sans faire aucune dis- « tinction de religion, et que le roi, suivant les mouvements de la bonté « qui lui est naturelle, partage entre eux les dignités, les honneurs, les « grâces et les magistratures, en sorte qu'il ne paraisse faire que ce qu'il « lui plaît, mais cependant avec raison, avec justice, avec équité. » (De Thou.)

La négociation finit, comme toutes les autres, sans conclusion, et Odet de Châtillon se jeta définitivement dans le parti protestant. Pour com-

Pourquoi ne prends-tu pas un livre, les préceptes de Platon, par exemple, ou les ouvrages de Paulus?

Dieu a fixé la durée de la vie, et chacun, après avoir parcouru le cercle de ses jours, doit payer par la mort sa dette à la nature. Regarde de combien de façons la Providence se joue de la race humaine. L'un meurt avant d'avoir vu le jour, sans se douter des joies et des amertumes de ce monde. Un autre, écrasé sous les chaînes qui lient ses mains et ses pieds, menacé par un nerf de bœuf, harassé par les fatigues des galères, frappé par des lois impitoyables, étouffé dans les ténèbres d'une prison, maudit la longueur de son existence. D'autres sont les innocentes victimes du hasard, de la dénonciation, de la colère des princes. Celui-ci, qui semble ne manquer de rien, est assiégé par d'épouvantables maladies, il dépérit, sans que ni l'or ni la science puissent le guérir. Celui-là est accablé par les froids de l'hiver ou par les horreurs de la misère. Une chute de cheval, l'éboulement d'une muraille, un coup fatal en jettent quelques-uns étendus sans vie sur une terre étrangère. Tous, enfants, vieillards, monarques, souffrent avant de mourir.

Mais ce n'est point la mort (et il ne faut pas appeler de ce nom le passage dans une vie meilleure et éternelle), l'échange d'une

plaire à ses nouveaux coréligionnaires, il épousa sa maîtresse, Élisabeth de Hauteville, dame de Loré, qui prit désormais le nom de comtesse de Beauvais. Il se maria en robe rouge, et ne craignit pas de porter ses insignes le reste de sa vie, pour mieux indiquer qu'il bravait le pape et les consistoires secrets qui l'avaient dégradé. Quelques menaces lui ayant été faites, la peur le prit, et il quitta son château de Brélé, près Beauvais, pour s'enfuir en Angleterre; il y resta jusqu'à la paix, après laquelle son frère le rappela en France pour assister au mariage de sa nièce Louise, avec le sieur de Téligny; mais il mourut en chemin, le 14 février 1571, et fut enterré à Cantorbéry. On a attribué sa mort à un empoisonnement, dont son propre valet de chambre se serait rendu coupable. La cour de France, qui flottait toujours de ses amis à ses ennemis, se servit de la présence du cardinal de Châtillon en Angleterre pour entamer des négociations de mariage entre le duc d'Anjou et la reine Élisabeth, négociations restées sans effet.

Le cardinal de Châtillon fut un des protecteurs de Rabelais, qui lui a dédié son IVe livre de *Pantagruel;* il l'appelle *Hercules gaulois en sçauoir, prudence et éloquence.*

terre inhospitalière, pétrie de fange infecte, contre le brillant et vaste séjour des cieux. De combien de soucis rongeurs nous sommes délivrés ! Combien de douleurs de tête, de reins et de flancs nous sont évitées (car voilà les infirmités nécessaires de la vie, surtout lorsque nous arrivons à un certain âge et qu'il nous faut expier une jeunesse orageuse) ! Celui qui meurt, la conscience tranquille, environné d'une pieuse et reconnaissante postérité, peut être regardé comme privilégié de Dieu, comme fortuné entre tous.

Rome parle à juste titre du bonheur de Métellus, dont les quatre fils, déjà illustres et puissants dans l'État, portèrent, sur un brancard, les restes inanimés [1]. Pareille est la gloire de cette femme, dont les fils chargèrent la dépouille sur leurs épaules, pour la conduire au temple de Diane, au milieu des applaudissements de la foule. Elle n'avait pas souhaité de meilleur sort que celui de rendre l'âme dans les bras de ses enfants, au milieu des tendres témoignages de leur reconnaissance, et pourtant les dieux ne lui accordèrent pas cette consolation. Combien ta mère a été plus heureuse ! Elle pouvait sans crainte descendre dans les replis de sa conscience ou regarder autour d'elle [2]. Sa vie, avant et après son mariage, avait été à l'abri de tout soupçon; elle avait épousé un homme qui, placé souvent à la tête des armées, remporta sur les ennemis de la France de nombreuses victoires [3]; elle avait donné le jour à des enfants dignes de sa beauté, les avait nourris de son lait et les voyait dans la force de l'âge. Après avoir accompli tous ses devoirs de mère, elle s'enorgueillissait, dans ses enfants et ses petits-enfants, d'une postérité plus parfaite encore qu'elle ne l'avait rêvée; arrivée à un grand âge, avec la plénitude de ses facultés, confiante dans une vie meilleure, elle est montée au ciel.

[1] Nicolas Ratzivil, palatin de Vilna, grand-maréchal et chancelier de Lithuanie, fut aussi porté au tombeau sur les épaules de ses quatre fils, l'an 1567.

[2] Elle s'appelait Louise de Montmorency; elle était fille de Guillaume de Montmorency et d'Anne Pot, et avait épousé en premières noces Ferry de Mailly, sieur de Conti.

[3] Le maréchal de Coligny s'était distingué, sous Charles VIII, à la bataille de Fornoue; sous Louis XII, à Agnadel; sous François Ier, à Marignan.

Quelle plus belle fin d'une plus noble existence consolerait mieux ton chagrin et sècherait mieux tes larmes[1] !

Toi que la nature et l'étude ont doté de leurs innombrables bienfaits, oseras-tu chercher des consolations dans le temps, et, comme les insensés, attendre avec tes douleurs que de longs jours t'apportent l'oubli ? Combats ta peine par la force de ta raison et non par une attente sans fin ; c'est ce que te commandent l'honneur, le bon sens, les mânes eux-mêmes de ta mère (s'il m'est permis de les invoquer), et ton propre courage[2] ; c'est le conseil de Du Bellay, qui a bien quitté la cour, mais qui restera en France et ne cessera pas de voir ses amis ; c'est la prière des savants que tu protéges et de tous ceux qui te sont chers. Enfin ta patrie t'appelle et elle fait entendre sa voix retentissante : « Il peut, dit-« elle, surmonter sa douleur à force d'énergie ; il ne doit ni se « laisser anéantir, lui, le premier par les dignités et par l'esprit de « religion, ni faire céder l'intérêt public à ses chagrins domesti-« ques. »

EPITRE IX.

Au cardinal Jean DU BELLAY,

Évêque d'Ostie.

J'ai beau compter depuis longtemps les jours, les mois et les années, cher Du Bellay, j'ai beau tourner les yeux de ton côté pour savoir si quelque hasard ou quelque fantaisie te ramènera près de nous : mais le sort est contraire à mes vœux ; je comprends

[1] Elle avait perdu pourtant son fils aîné, Pierre, qui mourut, page d'honneur de François Ier, à l'âge de dix-sept ans. Ce fut à la mort de cet enfant que l'on délibéra pour savoir lequel, de Gaspard ou d'Odet, serait chef de la famille.

[2] Ce sont là les préceptes de l'école stoïcienne, qui ne veut pas que les chagrins de l'âme soient combattus par l'oubli, preuve de faiblesse, mais par la seule volonté du philosophe.

que tu es loin de songer au retour et que tu penses à tout autre chose qu'à ta patrie délaissée. Plût à Dieu que tu eusses conservé tes premiers sentiments! Tu n'aimerais pas mieux être le second dans Rome que le premier chez toi, au sein d'un pays qui t'a vu naître et grandir, et où tu occuperais la première dignité.

Sois maudite, Rome! Semblable au vautour dévorant, tu engloutis toutes les richesses éparses dans l'univers : or, argent, fortune, tu veux tout accaparer, et, non contente d'assouvir ton avidité dans de telles rapines, tu attires encore les génies, les intelligences d'élite. Tes jouissances s'augmentent quand tu entends les villes gémir et redemander leurs meilleurs citoyens. C'est avec raison que l'histoire donne une louve pour nourrice à ton fondateur Romulus, et raconte que tes premiers habitants enlevèrent, en pleine paix, les Sabines, pour avoir des épouses.

Mais quelles harmonies, Du Bellay, quels sortiléges, quels breuvages, quelles plantes malfaisantes t'ont tourné l'esprit? Quelle aberration vague s'est emparée de toi? Est-il permis d'espérer qu'elle se dissipera sous l'influence des avis, des lettres et des paroles d'un ami fidèle? A moins que tu ne prennes le change et ne fermes les oreilles à mes avertissements, je verrai ce que pourront mes vers; ils sont l'expression d'une sincère douleur qui me fera absoudre, si ma plume irritée trace des mots acerbes et peu flatteurs : aucune modération ne peut être imposée à celui qui souffre. Depuis que tu es à Rome, les prairies ne me sourient plus, les bois et les forêts n'ont plus leurs doux mystères et ne m'offrent qu'un fatigant ombrage. La Marne elle-même ne m'apparaît plus comme une rivière tranquille; je me figure qu'indignée de ta fuite, elle cherche à renverser, dans ses tourbillons, les écluses qui l'arrêtent, à submerger ses rivages, à rompre les digues qui l'enchaînent. J'ai cru voir suer les statues des dieux qui avaient abandonné Rome pour te suivre; si elles avaient prévu ta longue absence, elles n'auraient jamais souffert qu'on les éloignât de leur patrie. On se figurerait que ta Pomone penche la tête sur sa poitrine, que ton Mercure au caducée et ton Apollon versent des larmes. Il en est de même des neuf Muses debout sous ton vestibule, et du roi François Ier que tu as placé au milieu d'elles, parce que, de son vivant, il protégeait les arts [1].

[1] L'Hospital parle ici de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés près de la-

Depuis que tu es parti, j'ai visité tout cela une fois, et je me suis écrié les larmes aux yeux : Vous aussi, je ne vous verrai plus jusqu'au retour de celui qui a emporté votre gaieté ! Un seul homme a-t-il donc tant de poids et de mérite que son absence enlève à un palais tout son éclat, change tous les ornements en méprisables oripeaux, et produise le même effet que la terre, lorsqu'elle passe entre la lune et le soleil et obscurcit, par son opacité, les rayons de lumière ?

Que dirais-tu, si tu voyais tes domaines de Saint-Maur que tu cultivais avec tant de soin, quand tu te souciais encore et de nous et de ta patrie ? Ils sont entièrement incultes, couverts d'épines, de bardanes et de tribules. Et ces allées, que les treilles, les chênes, les vieux ormeaux recouvraient de leur feuillage, tu aimais à les parcourir ; aujourd'hui, des crevasses, des fondrières, des buissons ou des herbes sauvages les remplacent. Jamais (car je connais ton caractère) tu ne pourrais t'empêcher de pleurer devant tant de travaux en ruine. Peut-être te souviendrait-il de moi, de Léon, des savants amis qui accompagnaient toujours tes pas ! Quelques-uns sont morts ; ceux qui survivent brûlent de te revoir, avant que la mort ait fait siffler ses sombres ailes autour de leur tête.

Tel celui qui s'est attaché une concubine, évite la couche conjugale et reste cloué à ses nouvelles amours ; puis, après quelques années, lorsque la satiété est venue, il retourne auprès de sa première épouse dans le lit nuptial ; tels les voyageurs partis pour un lointain pays, lorsque l'âge s'appesantit sur leurs têtes, se réjouissent de rentrer au sein de la mère patrie, de revoir les lieux qui leur servirent de berceau, de se réchauffer au premier soleil qui les éclaira, et de reposer leurs membres vieillis dans le tombeau de leurs pères.

Le fils de Laërte pensa qu'il se devait aux rochers d'Ithaque. Les sages sont, là-dessus, animés du même esprit que le commun des mortels, mais le sort fait échouer ceux qui s'oublient. Pour-

quelle le cardinal Du Bellay fit bâtir un magnifique château par Philibert de Lorme ; il envoya de Rome toutes sortes d'ornements et de statues. On voit d'ailleurs, d'après le spécimen donné par cette épître, que Rabelais avait raison de l'appeler un paradis *de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices et tous honnestes plaisirs d'agriculture et vie rustique.*

quoi te citer les exemples connus dont abondent les livres saints? Tu verrais des hommes religieux et chéris de la Providence qui, malgré les biens dont ils jouissent dans leur nouvelle patrie, malgré les douceurs de leur existence, reviennent de bon cœur à leurs anciennes demeures avec leurs fils, leurs épouses et leurs esclaves, ou ordonnent d'ensevelir leurs cendres auprès de celles de leurs aïeux. Nul ne doit mépriser ces enseignements, toi moins que tout autre, noble prélat, car ton devoir est de prêcher d'exemple, aussi bien que de parole.

Mais une gloire d'apparat, l'honneur d'appartenir à une cour suprême, la pourpre du laticlave te retiennent à Rome, toi, le premier de l'ordre, auquel est dévolu le droit d'interroger tes collègues et de recueillir leurs suffrages [1]. Depuis quand est-il plus glorieux d'appartenir au premier conseil de Rome sous les ordres d'un maître, que d'être le premier et le chef dans son diocèse? Ici du moins, tu trouverais cet avantage sur Rome, d'être à l'abri de l'envie et de l'ambition des puissants, sans avoir besoin d'éviter ou de tendre des piéges. La pourpre ne te donnera aucun nouveau privilége, aucuns nouveaux honneurs, mais tu seras débarrassé de toute une procession de clients fastidieux, et tu ne te plaindras pas d'entendre une autre musique que celle du Vatican. J'ai vu un temps où tu dédaignais ces honneurs, où ce fut malgré toi qu'on te coiffa du chapeau, et jamais depuis, tu n'as fait parade de tes dignités.

C'est là, dira-t-on, le pernicieux conseil d'un mauvais ami que de rappeler Du Bellay au moment où il touche à l'échelon suprême? D'abord, je crois que tu te soucies peu d'un pareil honneur; tu vois tous les déboires qui l'accompagnent, et tu peux vivre heureux sans cela; ensuite (puisque l'ambition anime même les intelligences d'élite), si des raisons positives me prouvaient que tu peux obtenir la tiare, je m'en réjouirais autant qu'un autre, non pas seulement pour toi, mais pour Rome et pour l'univers, auxquels il n'adviendra rien de plus profitable. Or, si je songe aux anciens pontifes, à leur vie, à leurs actes, je vois tous les bons foudroyés par une mort prématurée; ceux-là seuls survivent qui changent leur ancien genre de vie, élèvent leurs fa-

[1] Comme doyen des cardinaux et évêque d'Ostie, il était appelé à présider le conclave.

milles au pinacle, en ruinant Rome et son empire, en laissant de côté la rel gion et le culte de Dieu.

Mais bien que ta vertu s'oppose à ce que tu suives jamais les mêmes errements, tu ne changeras rien en recevant le titre suprême. Que pourrais-tu espérer à ton âge d'une semblable distinction ? Tes efforts succomberont devant les menées des méchants qui refuseront leurs suffrages à la valeur et au mérite. Quand tu auras été victime de la fourberie, quand tu auras reconnu la stérilité de tes tentatives, trop tard tu regretteras tes domaines et tu déploreras ton sort ; ou bien, ta tête sera ceinte de la triple couronne, et Rome verra enfin un pontife digne de saint Pierre.

Combien ce sceptre paraîtra lourd à ta vieillesse ! Que de choses à faire pour si peu de temps à vivre ! Avec les quelques jours qui te restent, comment réformeras-tu les mœurs ? Chasseras-tu les trafiquants des temples, octroieras-tu les dignités seulement à la vertu ? Le temps, les moyens te feront défaut, malgré l'activité de ton esprit, l'énergie de ta volonté. Tu seras alors devenu (comme tous les vieillards écrasés par l'âge) impotent, fatigué, inerte, ami du calme : ton intelligence aura perdu sa vigueur, ton esprit sa vivacité, ton courage sa puissance juvénile. Au moment où tu pourrais être utile à ta patrie, tu ne seras plus capable de suffire à ton gouvernement.

Regarde par quelles intrigues les cardinaux servent leurs ambitions, quel tumulte dans les États-Romains, quels frémissements dans la chrétienté, toutes les fois qu'on doit nommer un souverain pontife, un successeur de saint Pierre, et que le conclave s'enferme pour procéder à l'élection. Le nom et les passions des souverains, la faveur des puissants qui emploient l'espérance, la menace, la terreur et les promesses, font plus que la piété ou le vain nom de la vertu. Une victoire, quelle qu'elle soit, coûte bien cher.

Puisque déjà douze lustres ont passé sur ta tête, et qu'à cet âge, nul n'est bien loin de la tombe, il est temps de renoncer à ce trône fragile et chancelant, pour songer au ciel et à la vie éternelle. Ni la pourpre ni les honneurs d'une triple couronne ne rendent le corps immortel. Bien plus, les derniers comptes seront d'autant minutieux, difficiles et terribles à rendre devant Dieu, que la responsabilité aura été plus grande [1].

[1] Il est étrange de voir L'Hospital adresser toutes ses invectives contre

Écoute donc de sages avis, cède aux regrets de ta patrie, aux prières continuelles de ceux qui t'aiment, et reviens près de nous, Du Bellay. Si la fatalité s'y oppose, si tu méprises les conseils de l'amitié, j'ignore quelles joies te sont réservées; mais pour moi, je me fiance désormais à l'affliction et aux larmes.

EPITRE X.

A Achille BOCCHI [1],

Gentilhomme de Bologne et poëte distingué.

—

SUR LA FOI CHRÉTIENNE.

Bocchi, ta renommée a, depuis longtemps déjà, passé les Alpes et le Rhône pour venir jusqu'ici. Je désire me lier avec toi et augmenter le nombre de tes disciples, parce que tes vers savent enflammer les âmes de l'amour de Dieu et les guider dans le chemin de la vraie foi. J'espère, en étudiant avec soin, prince des poëtes sacrés, sinon arriver au premier ou au second rang, mais n'être pas, du moins, rejeté au dernier. Je commencerai par réci-

le saint-siége, au cardinal Du Bellay qui aspirait à devenir pape. La familiarité, dont use notre poëte, prouve du reste combien était conciliante l'humeur de l'évêque d'Ostie, ou plutôt de quelle tolérance on usait encore envers les ennemis de l'unité religieuse, qui ne formaient qu'un parti perdu et oublié en France et qui en seraient restés là, si on ne les eût encouragés par des fautes impardonnables. Cette tolérance même, de la part d'un cardinal, était d'autant plus maladroite qu'elle semblait une approbation des faits reprochés, et l'approbation à une accusation touche de bien près l'accusation elle-même.

[1] Bocchi était un gentilhomme italien dont L'Hospital avait fait la connaissance lors de son voyage à Bologne. Il ne faut pas le confondre avec Jean Bocchius, poëte latin, qu'on appela *le Virgile* ou *le Varron des Pays-Bas* et qui fit des études spéciales sur les psaumes de David.

ter tes cantates et redire, en modeste écolier, les paroles de mon noble maître; sans cela, la matière, trop sublime, détendrait les ressorts de mon esprit et, me plongeant dans les ténèbres d'une nuit profonde, m'empêcherait à jamais de lever les yeux pour sonder les mystères du ciel. Celui qui ne songe qu'aux choses d'ici-bas, reste dans la fange et s'y perd sans ressources; au contraire, la foi bienfaisante, ou, si l'on aime mieux, l'âme éclairée par la foi, dissipe ces ténèbres. Quelle intelligence pourrait, avec le seul secours des sens, pénétrer les mystères divins? Entraînée çà et là d'erreur en erreur, trompée par des images mensongères, elle n'arriverait qu'à tenter de vains efforts en présence de faits à jamais inaccessibles à l'humanité. Dépouille-moi de mon enveloppe grossière, donne-moi un esprit perçant, fécond, ouvert à la science, pur au dernier degré, capable de tout apprécier, actif, infatigable, susceptible de se transporter partout, et il ne restera point attaché à la terre, mais s'envolera dans l'espace, se confiera à l'immensité des cieux, circonscrira la marche du soleil, de la lune et des étoiles, et précisera leurs différentes révolutions [1].

Mais si, par hasard, il veut approfondir les causes et chasser du ciel le Dieu créateur, alors il s'embarrassera dans l'inextricable dédale de l'ignorance, cherchera la lumière dans la lumière, et voulant follement s'égaler à Dieu, il verra ses ailes fondre au soleil et sera précipité du haut des airs. C'est ainsi que pour n'avoir pas suivi les sages conseils de son père, Icare donna son nom à la mer Icarienne [2]. L'antiquité fourmille de semblables exemples; la Grèce a produit un grand nombre de ces imprudents qu'elle a gratifiés du nom de sages : ils s'entr'injuriaient avec des mots vides de sens, comme des femmes, ou des bandes de corneilles, sans que deux seulement pussent rester d'accord. Après avoir mis en pièces les arguments de son adversaire, pour faire admettre les siens, chacun cherchait à fonder une école à laquelle fût attaché son nom. Il s'en fallait de beaucoup que la vérité fût du côté de ce qui parut le plus probable pendant de longs siècles. Cette aberration dura jusqu'au moment où la vraie foi fut donnée par

[1] Imitation de Virgile, dont La Fontaine a tiré un si bon parti.

[2] Icare, fils de Dédale, s'enfuit de l'île de Crète sur des ailes attachées avec de la cire. On attribue cette fable à quelque navigateur qui aura voulu se servir d'un bateau à voiles.

Dieu à un petit peuple sans importance, écrasé sous les dédains de l'orgueil. De là, à travers les orages, les massacres, les tortures des fidèles, la vérité passa et ne succomba point, mais, se glissant dans les châteaux des seigneurs et les palais des rois, elle fit flotter son étendard victorieux sur l'univers entier. Cet étendard n'est ni un aigle, ni un minotaure, ni une bête féroce destinée à effrayer l'ennemi ; c'est une simple croix tachée de sang, dernier trophée de celui qui répandit les saintes croyances dans les cœurs. Ce ne sont pas ses ennemis qu'elle menace de la mort et du bourreau (bien que de terribles châtiments les attendent aux enfers), elle réserve tout pour ses fidèles : prisons, massacres, mort infâme, crucifiement ; mais ces supplices semblent légers et dérisoires avec la foi, qui, après avoir pénétré pour ainsi dire la moelle de nos os, nous emporte vers les régions célestes et nous lie à Dieu d'un éternel amour. Par elle nous croyons ce qui semble incroyable, nous foulons aux pieds l'adversité et les chagrins de la vie, nous méprisons l'or, la richesse et tous les biens que le sot vulgaire estime les premiers. En songeant à la mort, nous ne rapportons rien à nous-mêmes, c'est à peine si la santé semble un bonheur qui nous soit propre.

Elle ne se livrera donc point aux raisonnements de la science humaine, pour connaître les révolutions des étoiles et les secrets presque inabordables qui gouvernent les cieux, cette âme qui, par sa propre puissance, aura pu pénétrer de si grands mystères ; mais plutôt, se dépouillant, comme un serpent, d'une enveloppe inutile et embarrassante, et s'appuyant sur les ailes solides de la foi, elle s'envolera au-dessus de la lune, du soleil, et des astres, jusqu'à ce qu'elle arrive à voir Dieu face à face, et à contempler sans peine, de tous côtés, l'univers réfléchi dans ce miroir éternel.

ÉPITRE XI.

A LANCELOT CARLES [1].

Évêque de Riez [2].

Comment as-tu pu dissimuler si longtemps, dissimuler avec tous, et bien plus avec un ami si cher, si ancien et si soucieux de ta gloire? Les poëtes sont-ils donc si rares? Tu lisais et applaudissais mes vers, quelque durs et incultes qu'ils te parussent, et tu osais en même temps me cacher tes aspirations, toi si sincère et si franc en toutes occasions? Quelle en est la cause? Tu versifiais, ami, et ta muse se contentait de ta simple satisfaction

[1] Lancelot Carles ou de Carles, comme on l'a appelé depuis, était originaire de Bordeaux. Il fut envoyé à Rome, en 1547, par Henri II, pour conférer avec François de Rohan fondé de pouvoir, et Guillard de Mortier, de l'alliance avec le pape. Il reçut aussi l'ordre, au cas où les propositions seraient agréées du saint-père, de se rendre à Venise pour prévenir le sénat et seconder les efforts de Jean de Morvilliers, ambassadeur. Après avoir rempli sa mission, il fut nommé évêque de Riez-en-Provence. Il a fait des vers latins, comme la plupart des hauts personnages do son époque. Ronsard, Joachim Du Bellay étaient, avec L'Hospital, ses meilleurs amis et prenaient souvent conseil de lui. Marot lui a dédié plusieurs poésies. Il a laissé des paraphrases en vers de divers livres de l'Ancien Testament, une traduction d'Homère, une épître contenant *le procès criminel fait à l'encontre de la reine Boullan* (Anne de Boleyn) *d'Angleterre.* Il est mort à Paris en 1570. On lui attribue aussi plusieurs *blasons* du corps féminin. Théodore de Bèze prétend « qu'il fit un discours fort impertinent « sur la mort du duc François de Guise, le faisant user de plusieurs mots « de théologie et de manières de parler de la sainte Écriture, en laquelle « toutefois il n'avoit jamais mis le nez; mais entre autres choses le cuy- « dant louer, il fait un grand tort à madame la duchesse sa veuve. » La première édition du discours auquel il est fait allusion n'existe plus. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser des calomnies de Bèze, qui interpréta à sa façon les solennels adieux de deux époux bien unis, au moment d'une séparation éternelle.

[2] Riez, ancienne capitale des Reii, actuellement chef-lieu de canton des Basses-Alpes; l'évêché n'existe plus.

personnelle. Pourquoi fuir la gloire et mépriser des honneurs mérités? Tu dédaignes le feuillage qui ceint le front des grands poëtes, et tu repousses les lauriers de la gloire? Je sais pourtant que tu n'as jamais assez de louanges à donner à la poésie; tu divinises l'art et tu élèves les poëtes au-dessus du commun des hommes.

Est-ce sur des ailes rapides que Pégase t'emporte dans les forêts d'Aonie, aux sommets du Parnasse[1]? Après avoir bu ardemment aux sources de Castalie, t'es-tu subitement métamorphosé en poëte?

Mais je ne crois pas, comme tu feins de le dire dans tes vers, que tu aies été éclairé tout d'un coup, et que tu aies suivi secrètement mes traces; il me semble plutôt que tu as crevé les yeux aux corneilles[2] et enlevé tout espoir de versifier mieux à ceux qui te liront. O aveuglement des poëtes! Ils ont laissé le petit chien grandir et quitter la mamelle, sans le faire périr sous les flèches et le bâton, puis, tout à coup, le voici qui pousse de terribles aboiements et coupe la voix à ses aînés.

Comme tu m'étais plus spécialement connu, je prévoyais l'avenir; mais n'ayant que faire parmi les poëtes, je m'inquiétais peu d'un danger qui ne me menaçait point; je me moquais du malheur d'autrui, et mon prévoyant égoïsme me faisait espérer que je pourrais peut-être prélever quelque chose sur ta gloire. En effet, les Muses m'ont abandonné depuis que je suis revenu, dans les incultes forêts des druides, régler les tristes discussions des juges et des accusés. Quand tu te seras suffisamment abreuvé de nectar, songe à la dureté et à la continuité de mes travaux, et apporte-moi parfois un peu de soulagement.

[1] Pays des Aones en Béotie.

[2] Tromper plus fin que soi. (CICÉRON.)

ÉPITRE XII.

AU TRÈS-ILLUSTRE CARDINAL PRINCE CHARLES DE LORRAINE [1],

Pour le consoler des suites d'une longue maladie.

En deux jours j'ai passé de la vie à la mort et de la mort à la vie, car la nouvelle de ta maladie m'a frappé de terreur. Je ne suis revenu à moi-même qu'en apprenant la disparition de tout danger et le retour du sommeil pour tes membres fatigués. Dans

[1] Le cardinal Charles de Lorraine est un des hommes du XVIe siècle les moins connus, quoique les plus étudiés par tous les historiens. Détesté des huguenots qu'il malmenait, détesté des catholiques que blessaient ses airs de hauteur et son penchant vers les réformes utiles au peuple, il a été accablé par les deux partis. Je reviendrai souvent sur son compte, car il fut, avec son frère, le pivot autour duquel tournèrent les trois règnes de Henri II, de François II et de Charles IX.

Il était fils de Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon. François Ier, ayant eu occasion d'admirer la précocité de son intelligence, le nomma archevêque de Reims à l'âge de 15 ans, c'est-à-dire en 1534 selon les uns, en 1540 selon les autres. Son épitaphe indique qu'il faut nous ranger de l'avis de ces derniers, qui le font naître en 1525 et non en 1519. Il ne joua qu'un rôle assez restreint sous François Ier, mais aussitôt après la mort de ce prince, il acquit une certaine autorité. Il sacra d'abord le roi Henri II et, se faisant fort de la faveur de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, il donna tout essor à son génie remuant et actif. Il se fit d'abord envoyer à Rome auprès du pape Paul III, qui l'avait nommé cardinal le lendemain du sacre : son but était de ranimer la haine du pape contre l'Empereur, politique naturelle de la France, déjà en lutte avec l'Angleterre. Le cardinal, admis au consistoire, fit valoir d'abord les recommandations de François Ier en faveur du saint-siége, le dévouement d'Henri II à la cause catholique, et termina en rappelant au pape la mésintelligence qui régnait depuis de longs siècles entre les empereurs et les souverains pontifes. Ce dernier trait porta coup et changea la détermination du pape en longues tergiversations qui permirent de gagner du temps et maintinrent à Bologne les séances du concile.

En 1550 il recueillit la succession de son oncle, le cardinal Jean de Lor-

un élan de reconnaissance, j'ai pieusement rendu grâces au Roi des cieux en le suppliant de te débarrasser de toutes les suites de ton mal. Et toi que la bonté divine a préservé, toi qui devrais

raine, mais ne paya point les dettes dont cette succession était grevée. Il avait lui-même des créatures à établir et un besoin de faste et de dépenses qui lui fit repousser toute réclamation. En mourant, le cardinal Jean lui laissa les archevêchés de Lyon et de Narbonne, les évêchés de Metz, Toul, Verdun, Térouanne, Luçon, Alby et Valence, les abbayes de Gorze, Fécamp, Cluny et Marmoutiers. Charles ne prit pas tout. Il distribua quelques bénéfices à ses amis, et donna, entre autres, l'évêché de Metz à Robert de Lenoncourt, qui le récompensa en livrant sa ville à la France. Son crédit, sous Henri II, subit quelques atteintes; il ne put empêcher le renvoi du chancelier Olivier. — En 1555, il fut envoyé avec Marillac et Morvilliers pour négocier la paix à Gravelines; mais les engagements des négociateurs étant restés illusoires, Lorraine conçut alors ce gigantesque projet qui, s'il eût réussi, eût placé la France au premier rang des nations : il songea à la conquête du royaume de Naples pour un des fils du roi et peut-être un peu pour lui-même.

L'avénement de François II et le mariage de Marie Stuart donnèrent aux princes de Guise une nouvelle influence; mais elle fut de courte durée, et, malgré le cardinal, on résolut le colloque de Poissy. Lorraine comprenait en effet qu'en temps de révolution l'éloquence est presque constamment inutile, quand elle ne s'adresse pas directement aux masses ou aux représentants de la nation entière. Les chefs des partis ont toujours eu trop d'amour-propre pour se soumettre, même aux meilleurs arguments de leurs adversaires.

La mort de son frère le plongea dans le plus profond chagrin ; j'en parlerai plus loin.

Il mourut l'an 1574, à la suite d'une procession de pénitents à laquelle le roi Henri III voulut assister. On prétend qu'il a été empoisonné par différentes substances mêlées à des torches que ses valets portaient devant lui, ou par un sachet de parfums qui lui fut offert, le tout préparé par Mathurin Garnier de Saint-Barthélemy, le plus consciencieux empoisonneur d'alors.

Je vais citer quelques anecdotes imputées au cardinal; je donnerai ensuite une appréciation sur son caractère et sa vie et sur l'influence qu'il eut dans la marche du progrès, le soulagement des classes inférieures, la réforme des abus.

La manière dont De Thou raconte un fait relatif à Marie Stuart ne ferait pas beaucoup d'honneur à la délicatesse du cardinal : « Avant son « départ il lui avait conseillé, puisqu'elle passait la mer, et allait, pour

encore plus te réjouir que moi-même, tu maudis, me dit-on, la joie générale, et tu t'attristes plus que jamais.

Quelle est donc la cause de ce chagrin? Pourquoi méprises-tu

« ainsi dire, dans un autre monde, de lui laisser en dépôt ses pierreries « et les autres meubles précieux qu'elle avait acquis en France jusqu'à ce « qu'elle fût assurée du succès de son voyage. La reine, *qui connaissait bien « son oncle*, lui répondit ingénument que puisqu'elle risquait sa vie sur la « mer elle pouvait bien risquer aussi ses meubles et ses bijoux. »

Après l'assassinat de son frère, le cardinal de Lorraine se fit donner des gardes qui l'accompagnaient, non-seulement dans le Louvre, mais encore à l'autel, de telle sorte que *l'odeur de la poudre à canon et de la méche se méloit parmy l'odeur de l'encens et des autres parfums sacrez*. Ce déploiement de forces faillit lui coûter cher. Écoutons Mézerai : « Le maréchal de « Montmorency, gouverneur de Paris, savoit bien que le cardinal avoit « une permission scellée du grand sceau d'avoir des gardes qui fussent « armez, mais il vouloit que le cardinal lui envoyât faire compliment sur « cela, et il lui fit commander par un prévôt des marchands de faire poser « les armes à ses gens. Le cardinal ne laissa pas de passer outre; le ma- « réchal, bien accompagné, alla à sa rencontre, le chargea dans la rue « Saint-Denys, et le cardinal se sauva dans une boutique de la rue aux « Fers avec son neveu. Le soir, ils se rendirent à l'hôtel de Clugny, qui « étoit le logis du cardinal. Le lendemain, le maréchal passa et repassa « avec bravade devant sa porte. Le prévôt des marchands, de la part du « parlement, accommoda cette affaire. »

Il paraît qu'on trouva la plaisanterie du maréchal de très-bon goût : on composa là-dessus des satires, des épigrammes; mais le prince de Condé, plus pénétrant, fit entendre au maréchal que s'il avait voulu se divertir, il en avait trop fait, et que s'il avait voulu frapper, il n'en avait pas fait assez.

Le cardinal Charles de Lorraine fut peut-être l'homme de son temps dont les qualités et les défauts résumèrent le mieux les tendances du XVIe siècle et qui se fit l'idée la plus juste des intérêts de la France aux points de vue législatif et politique. Il nous apparaît à la Renaissance comme une ébauche du cardinal de Richelieu, rêvant l'abaissement de la maison d'Espagne et l'anéantissement des huguenots. S'il ne réussit pas au même degré que Richelieu, c'est qu'il se trouvait en face d'une royauté orgueilleuse et impuissante, cauteleuse et versatile, peureuse et maladroite devant les grandes ambitions. Il eut les mains liées à toutes les heures des luttes décisives; néanmoins il attacha son nom à de grandes et utiles réformes. Il fit faire des lois de police qui défendaient de sortir armé dans les rues; il inspira l'établissement d'impôts somptuaires, non pour arrêter le luxe, mais pour profiter de ses dépenses et dégrever les

si indignement les dons d'en haut et t'enlèves-tu à toi-même leur douce jouissance, surtout quand tu n'as aucune raison de te plaindre? Tout est pacifié au dedans et au dehors, grâce à toi et à la valeur du prince Henri. Nous sommes venus et nous avons vaincu sans effusion de sang. L'Allemagne, libre et sortie des mains d'un cruel tyran, a rendu au roi ses anciennes limites. Ce qui te touche de plus près est en pleine prospérité. Les biens dont les dieux disposent et que nul n'oserait rêver se sont accumulés sur ta tête. Tu vis, et tous te croient heureux : seul tu sembles ignorer la valeur et l'immensité de tes avantages. Les suites de ta maladie, aussi funestes que la maladie elle-même, tes espérances déçues, la crainte de l'avenir, contristent ton âme.

Je ne ferai pas comme d'autres, je ne te consolerai point de ce que tu souffres d'une jambe; tant mieux, ami, si à ce prix tous

citoyens pauvres; il conseilla l'aliénation des biens de mainmorte; il taxa extraordinairement le clergé pour subvenir aux besoins de la guerre; il fit aux états d'Orléans une proposition qui n'eut aucun succès : c'était d'imposer *les riches* de deux millions d'écus d'or.

La passion avec laquelle il soutenait le catholicisme n'avait rien d'aveugle; toute sa haine était tournée contre les protestants de France, car on a trouvé sur les livres de comptes de son intendant la preuve positive qu'il payait de ses deniers les chefs luthériens d'Allemagne afin d'entretenir leur haine contre les docteurs de Genève. Richelieu n'en agit pas autrement plus tard.

Ce fut à l'instigation du cardinal de Lorraine que des lois nouvelles modifièrent le parlement, abolirent les épices, et augmentèrent les traitements des magistrats. On appela l'Édit de réforme du 2 juillet 1554 *Édit pour les semestres;* il défendait aux conseillers de siéger plus de six mois, et les chambres se relevaient l'une par l'autre; la justice en fut d'autant plus expéditive. L'Hospital, alors président de la chambre des comptes, approuva franchement cette mesure qui scindait le parlement et permettait de frapper les abus sans secousses. Voici, au surplus, ce qu'en dit De Thou, assez peu favorable d'ordinaire aux motions du cardinal de Lorraine : *Quoique le partage du parlement ait été fait à contre-temps, et qu'il ait été aboli ensuite* (après trois ans) *par des motifs justes et légitimes, il serait peut-être à souhaiter pour de bonnes raisons, dans le siècle où nous sommes, qu'on le rétablît avec certaines modifications.*

Le cardinal de Lorraine a laissé quelques écrits, tels que : *Lettres*, *Harangues*, *Sermons*, etc. Il avait fondé à Reims un séminaire d'Anglais. C'est enfin à lui que l'on doit l'introduction, dans les assemblées d'États, du quatrième corps appelé la *magistrature*.

tes autres membres sont dispos. Tant mieux si le soir la fièvre te vient, du moins tu ne l'as pas le matin. Puisque la fièvre alterne ses jours, pourquoi te plaindre? C'est ainsi que la nature dispense également le bien et le mal : aujourd'hui mère et demain marâtre. Telle est, depuis longtemps, la triste alternative par laquelle elle nous fait passer.

Que dirais-tu si je tirais mes consolations des livres de médecine ou de la loi des Douze Tables? C'est ce que je ferai pourtant : « La fièvre continue cesse, et le malade ne court aucun danger. « A-t-elle des intervalles? Si elle est quartaine, elle menace les « vieillards aux abords de l'hiver; mais elle ne doit point effrayer le « jeune homme au sang actif, car elle disparaît aussitôt que l'at- « mosphère est réchauffée par le soleil. La vieille quartaine est « sans conséquence et n'empêche jamais le malade de tenir ses « engagements. Les fiévreux peuvent être inscrits sur les rôles « quand le préteur appelle aux armes et que l'ennemi approche « de la ville. » Je sais de nombreux exemples tirés de tous les pays, sur la foi et la logique desquels tu pourrais te rassurer et supporter les maux inhérents à l'humanité.

Te dirai-je que la maladie n'est point un mal comme elle le paraît, et que l'opinion nous égare par de trompeuses apparences? Lorsqu'un médecin apporte une potion amère, le malade la détourne de ses lèvres, mais ensuite, encouragé par ceux qu'il aime et persuadé de l'efficacité du remède, il l'avale d'un trait. De même nous, plus sages, nous supporterons avec calme les maladies dont nous connaîtrons les causes et que nous enverra le ciel. Elles nous tiennent en suspens en face d'une mort possible. Comme Dieu est le bon père du genre humain, il est juste de croire qu'il ne distribue que des biens à ses enfants et qu'il s'inquiète de ce qui leur arrive. La nature ne produit rien sur terre dont nous ne puissions retirer quelque fruit. Quoique la vipère ait une morsure empoisonnée, son venin n'est pas sans antidotes. Bien souvent la médisance ou les méfaits d'un ennemi nous sont avantageux; nous veillons sur nos mœurs et notre vie, et nous apprenons à connaître les vices que nous cachait un maladroit ami.

En envoyant aux malheureux mortels biens ou maux, Dieu les distribue avec la régularité la plus sage. Les sots, par leur contact, dénaturent même les biens et rendent les maux incompris. Quand l'estomac en santé reçoit une nourriture solide, il la digère et la

distribue dans les membres; mais une nourriture délicate, quoique tendre et fondante à la bouche, se dissout en bile funeste. De même beaucoup d'hommes, après une longue maladie, sont purifiés comme les serpents qui laissent leur dépouille. La fièvre les fait changer de forme et leur donne une nouvelle vigueur. La maladie n'est pas moins utile à l'âme. La plupart des mortels s'oublieraient et tourneraient éternellement le dos au ciel sans cet appel salutaire. Quel est celui qui pense à Dieu quand il a toutes les jouissances de la santé? Sauf aux moments de terreur, nul n'appelle la Providence à son secours. A certains instants la maladie est là pour avertir.

Mon expérience m'a instruit à une époque où le sang coulait de mes veines ouvertes [1], où une hydropisie me faisait craindre la mort et, sans la protection céleste, me précipitait dans la tombe. Dans combien de temples, au pied de combien d'autels je me suis agenouillé! à combien de vœux j'ai condamné ma pauvre tête! Je regrettais mon passé, je me préparais à mener une vie meilleure, et, pesant tous mes actes, je me disais : *Ceci est bien, cela est mal. Mieux vaut telle ligne de conduite, c'est par tel moyen que l'on gagne le ciel* [2].

O aveugle esprit humain! ô cœurs ignorants! on croirait que nous nous attendons à voir Dieu descendre de nouveau des cieux pour partager encore notre existence, se mêler à nos assemblées et faire connaître à haute voix ses augustes commandements. Les signes, par lesquels il se montre, ne sont-ils pas manifestes?

Je puis supporter une douleur aiguë si elle dure peu; si elle se prolonge, elle épuise toutes les forces de mon être. Mais, mon ami, c'est à cette dernière condition seulement qu'elle est utile, car trop courte, elle passe avant d'avoir pénétré efficacement. Une

[1] Le remède universel au temps où écrit l'Hospital était la saignée.

[2] Ce n'est point l'avis de Montaigne : « Les paroles que j'exprime au malheur, dit-il, sont paroles de dépit; mon courage se hérisse au lieu de s'applatir : et, au rebours des autres, je me treuve plus dévot en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suyvant le précepte de Xénophon, sinon suyvant sa raison, et fais plus volontiers les doulx yeulx au ciel pour le remercier, que pour le requérir. J'ay plus de soing d'augmenter la santé quand elle me rit que je n'ay de la remettre quand je l'ay écartée : les prospéritez me servent de discipline et d'instruction, comme aux aultres les adversitez et les verges. »

forte averse, qui tombe tout d'un coup sur le sol, ne le baigne pas à fond et s'écoule en arrosant seulement les surfaces, tandis qu'une pluie, même fine, qui tombe un certain temps, humecte les plus profondes entrailles de la terre.

Au bout de cinq jours, une femme, qui vient d'accoucher, se souvient à peine qu'elle a souffert des douleurs épouvantables, et elle regagne la couche conjugale qu'elle fuyait la veille. De même, quand Dieu frappe, il arrive de deux choses l'une : ou la plaie est vite cicatrisée et ne laisse après elle aucune trace, alors le malade retombe dans les mêmes errements et se roule dans son ancienne fange; ou elle saigne longtemps, alors elle ramollit peu à peu les fibres et dompte enfin le corps qui résistait à la conscience.

Préfères-tu que je te compare à ceux qu'une fatalité accable de tous côtés? Combien de malades gémissent privés de tous les soins et de tous les secours de l'art! Combien de millions d'hommes la faim chasse-t-elle d'un misérable abri pour les conduire inutilement au milieu des villes où ils demandent l'aumône d'un morceau de pain noir!

Toi, au contraire, étendu dans un bon lit ou sur tes riches tapis, tu combats la chaleur par des courants d'air rafraîchissants, tu braves le froid en te couvrant de chauds vêtements, des mets enviés tempèrent tes dégoûts. Le Tout-Puissant te donne à pleines mains tout ce qu'il refuse aux autres; tu lui dois d'autant plus qu'il pourrait te priver pour donner davantage à chacun. Personne, même parmi les croyants, n'aurait osé demander à Dieu tout ce qu'il t'a donné. Maintenant, parce que la fièvre te tourmente, tu te désespères. Rappelle-toi la patience de Job. Il ne se laissa abattre ni par la perte de ses biens, ni par la mort de ses enfants, ni par les clameurs d'une femme indigne d'un tel époux, ni par la lèpre immonde qui le rongeait jusqu'aux entrailles. On l'entendit seulement s'écrier : « *Je suis entré nu dans ce monde* « *et j'en sortirai nu. Dieu m'avait donné ces biens, Dieu me les* « *a ôtés.* » Que par lui les hommes apprennent à connaître ce qui est fragile et à ne rien espérer des choses d'ici-bas!

Dis-moi enfin (puisqu'il faut m'arrêter) quelles promesses le Dieu vivant fit à ses disciples, quelle perspective il offrit à leurs regards? Leur promit-il dans un certain nombre d'années des richesses et les moyens d'en user? les voluptés avec une calme jouissance? Jamais pareils engagements ne sortirent de sa bouche.

Que leur offrit-il donc? Les maladies, les tourments, la faim, le travail, l'exil et, en fin de compte, le supplice des esclaves. C'est après ces épreuves qu'il distinguera ses amis comme le berger distinguait les agneaux noirs des agneaux blancs. Si nous vivons heureux et triomphants au milieu des délices, dormant tranquillement sans chagrins ni soucis, nous ne serons point comptés au nombre des élus pour les récompenses éternelles du paradis.

La maladie n'est ni pernicieuse ni vaine : elle est utile souvent au corps et toujours à l'âme. Lorsque Dieu l'enverra aux mortels, ils devront la supporter en patience. Jamais ce Dieu ne t'imposera un trop lourd fardeau et, vainqueur ou vaincu, tu recevras le prix de ton courage. Cependant il faut prier quand la fièvre te tourmente, afin que Dieu guérisse ton corps affaibli. Il faut surtout combattre sans relâche le découragement, te distraire, renoncer à toute étude, abréger le temps par des jeux et des récréations; ton organisme reviendra vite à ses fonctions ordinaires.

Au nom du ciel et de ta sainte affection pour ton roi, au nom de tout ce qui t'est, te fut ou te sera jamais cher, dissipe ce chagrin qui t'accable; rappelle à toi cette sévérité d'âme que je t'ai connue; reviens à ton ancien genre de vie. Si tu n'as aucun souci de ton propre talent, songe au moins à ceux que tu aimes et à ceux qui te chérissent; songe enfin à la patrie dont la puissante voix te réclame. Celui qui dédaigne l'appel de sa patrie n'est qu'un indigne citoyen [1].

ÉPITRE XIII.

A MARGUERITE DE VALOIS, FILLE DU ROI DE FRANCE.

(1549)

Les enfants, qui jouent devant ton palais, m'ont pu voir bien souvent, car je me suis fréquemment promené de ce côté en me

[1] Plus je relis cette épître et moins je puis me figurer que le cardinal de Lorraine fût un homme infâme, comme on l'a dit. L'Hospital avait assez de bon sens pour ne point invoquer les devoirs de foi, de patriotisme, d'amitié, de vertu, quand il s'adressait aux mauvais chrétiens, aux mauvais amis, aux mauvais Français.

demandant si je pouvais entrer [1]. Ce n'est pas qu'un gardien m'interdît durement l'entrée, ou que je craignisse de ne pouvoir résister à l'aspect de ton céleste visage : non ! car je n'en connais aucun d'aussi doux, d'aussi pur et d'aussi bienveillant que le tien. J'ai de plus, au retour de la mission qui m'avait conduit en Italie, jugé, par moi-même, de la bonté de ton cœur pour tout ce qui t'approche; depuis ce moment tu m'as permis de compter au nombre de tes familiers. Qu'est-ce donc qui m'arrêtait quand je voulais entrer ? Une timidité lâche et contraire à toutes les grandes entreprises, timidité que je tiens de la nature et que la réflexion est encore venue augmenter (comme nous aimons à justifier nos défauts !). C'est elle qui me paralyse en présence du roi, et qui ferme mes oreilles aux divers avis qu'on me donne. Je ne sais s'il en est beaucoup comme moi, ou si je suis seul; pourtant les rois apprécient davantage les ambitions remuantes et ne songent qu'à ceux qu'ils voient, sans s'inquiéter du passé ou de l'avenir.

Si dès l'aurore on ne frappe à la porte de celui auquel on veut consacrer sa vie, si on n'est pas présent à son dîner comme à son souper, jusqu'à l'heure où l'impitoyable nuit chasse du palais, on reste pauvre. Il faut forcer et toujours forcer les nobles potentats, leur arracher tout à force de prières, sans céder jamais à sa pudeur et à sa dignité. Regarde cette queue de personnages qui viennent en foule et dont il me serait facile de citer quelques-uns : ils ont obtenu d'insignes faveurs, non par leur mérite qui est nul, mais par l'intrigue, la servile obséquiosité, l'impudente présomption, l'affectation d'un zèle mensonger. L'un a obtenu les magistratures, pour les revendre au poids de l'or, l'autre, le revenu des églises et le produit des dons offerts à Dieu, un troisième, l'argent du trésor public : personne ne quitte la cour les mains vides.

Une semblable satisfaction d'intérêts me touche peu ; c'est là, à mes yeux, une richesse avilissante, méprisable, qui ne pourrait me faire transiger d'un travers de doigt avec ma conscience. Les plus cruels adversaires, les plus cruels ennemis de l'homme, sont l'ambition et le besoin de puissance. Les âmes d'élite, les esprits les plus éminents souffrent de ces fléaux ; ils ne comprennent ni ne supportent la modestie de la vie humaine ; ils ne trouvent de joie

[1] Marguerite de Valois habitait le Louvre.

que dans les splendeurs d'un vaste théâtre. Nous devenons alors esclaves de ces deux tyrans, ils nous torturent aussi cruellement que deux furies; ils nous égarent, nous entraînent à ouvrir de force la porte fermée des palais et à entrer malgré les obstacles, pour importuner et assassiner les malheureux souverains de honteuses supplications.

J'ai vu dernièrement Henri déjeuner au milieu de sa cour : une foule immense le pressait, il pouvait à peine respirer, tant l'atmosphère était étouffante; il était resserré dans un étroit espace et la sueur coulait en abondance sur son visage. C'était en été, le soleil était sous le signe le plus brûlant du zodiaque. J'ai entendu les ministres implorer la foule, lui demander, par de fréquentes interpellations, qu'elle se retirât un peu et laissât circuler l'air qui venait d'une fenêtre en face. Qui croirait qu'ils n'ont jamais pu l'obtenir? Ton frère se taisait, sans donner le moindre signe d'un évident malaise. C'est ainsi que ce grand roi avait besoin de l'air de tous, que le mendiant respire à l'aise, au milieu des carrefours. Qui de nous supporterait cela dans la vie ordinaire? Le plus petit seigneur traîne à sa suite des bataillons de licteurs qui font écarter la foule; il chasserait son meilleur ami qui viendrait chez lui le visiter à mauvaise heure. Est-ce en parlant avec tant de douceur qu'on se fait obéir de cette foule de valets, qui s'insurgeraient, si d'autres leur promettaient les mêmes avantages, et se laisseraient rouer de coups pour un salaire?

C'est vous, rois et parents des rois, qui encouragez de pareilles infamies (pardonnez à un poëte qui parle avec conscience), vous les encouragez en évitant de voir leur indiscrétion, ou en la supportant trop; vous ne savez pas chasser de vos palais cette foule désœuvrée, qui erre çà et là, attachée à vos côtés[1]. Si vous entendiez parler les bourgeois, vous sauriez combien y perd votre

[1] Qu'aurait dit L'Hospital s'il eût habité le Monomotapa « où c'est « une chose digne de remarque que quand le roy esternue, si c'est dans une « chambre, ceulx qui sont présents saluent le roy avec un ton de voix as- « sez élevé pour se faire entendre à ceux qui sont dans l'antichambre : « ceux-ci donnent le même signe à ceux qui sont dans les premières cham- « bres : de ceulx-là il va à ceulx qui sont dans la cour, de la cour hors du « palais, et enfin par toute la ville, tellement que tout retentit en un mo- « ment des acclamations qu'on fait pour souhaiter au prince toutes sortes « de bonheurs et de prospérités. » (NICOLAS GODIGNE, *Vie du père Gonzalve.*)

popularité, combien vous excitez de haines et de malédictions; le mensonge serait, dès aujourd'hui, banni de la cour. Je ne nie pas les honneurs dus à la royauté, je sais que les rois et les parents des rois sont les enfants des dieux, que toute déférence est due à leurs volontés; mais je voudrais voir la faveur dévolue seulement au mérite et à l'honneur. Je voudrais, d'un autre côté, que chacun remplît ses fonctions, que chacun s'adonnât tout entier à ses devoirs, et que l'État ne pût jamais souffrir de notre négligence.

Qu'un abord trop sévère, une voix trop humble ne soient plus de mise, et on verra moins de haines et de menaces. Toutes les fois que les Persans abordent leurs rois, ils baissent les yeux et n'osent plus les relever. Beaucoup pourtant se gonflent d'un insolant orgueil quand la pression a cessé et qu'ils sont rendus à leur liberté.

C'était, savante princesse, pour te dire tout cela que je t'ai si longuement écrit. Je me réjouirai de ton approbation, et si tu veux, je resterai près de toi assez longtemps pour que tu t'ennuies de ma personne, et me chasses comme ces désagréables frelons dont je te parlais tout à l'heure.

ÉPITRE XIV.

Au cardinal Jean DU BELLAY [1].

(1548)

Enfin, Du Bellay, j'ai traversé les Alpes et avec bien du regret, car je croyais te saisir au passage, et point du tout. Mais quelque divinité nous réunira en Italie et, comme je l'espère, nous reviendrons tous deux et abrégerons la route en conversant ensemble, ou en poétisant comme Horace. Aimes-tu mieux honorer les muses latines au milieu du Latium, dans le sanctuaire de leur capitale, que loin de l'Italie, dans ces lieux où la Marne sépare la Gaule

[1] Cette épître fut écrite de Bologne et adressée à Rome, d'où L'Hospital espérait ramener Du Bellay en France.

Belgique de la Gaule Celtique, traversant de son cours paisible les forêts de Vincennes, pour baigner ton château et dérouler ensuite ses anneaux au pied d'un temple depuis longtemps vénéré, temple bâti sur une colline que le divin Apollon a habitée avec les Muses et de nombreux poëtes?

La Marne s'étend en forme de cercle et dessine, en rejoignant les rives qu'elle a quittées, un isthme des plus gracieux, puis elle reprend sa route du côté du couchant et se jette à gauche dans un fleuve plus vaste, pour traverser, oubliée, la plus belle ville de France [1].

Si tu penses, Du Bellay, que Rome te donnera de meilleures inspirations, j'admirerai le génie de cette ville, et reconnaîtrai qu'elle est invincible.

On se figurait autrefois que le don de poésie était refusé à la Gaule, que les Muses ne pouvaient traverser les Alpes, et qu'elles étaient obligées de rester en Italie, où les enfermaient de puissantes barrières. Mais toi, comme Hercule, tu as renversé les obstacles pour faire participer ta patrie à une nouvelle gloire et dédier, jusque dans les contrées les plus lointaines, des autels à Phébus et aux Muses. Leurs louanges sont aujourd'hui chantées par des bardes habiles qui ne le cèdent point à ceux d'Italie ou de Rome.

Mais moi, que la riche Bologne a reçu dans ses murs (si toutefois tu ne dédaignes pas de connaître ma vie et de songer une fois à ton vieil ami), je me promène souvent toute une journée sous de vastes portiques, bravant les foudres de Jupiter et les pluies des montagnes d'Etrurie [2].

Je ne reste pourtant pas oisif, mais je reprends les études commencées et longtemps interrompues de ma jeunesse moins expérimentée.

Les Lois, les Réponses des Prudents sont, comme autrefois, éparpillées confusément autour de moi. Je les classe dans un ordre particulier, je rassemble leurs fragments dispersés et m'adonne tout entier à ce long travail. Si je ne suis pas dérangé par les procès, les disputes et les tristes clameurs du prétoire, j'aurai mis, en deux ou trois ans au plus, la dernière main à mon œuvre; car je

[1] On peut voir en effet sur la carte de France la presqu'île formée par le cours de la Marne.

[2] Aujourd'hui Toscane et patrimoine de Saint-Pierre.

n'aime pas à dépenser en sornettes mon temps et mes loisirs[1]. « Pourquoi, diras-tu, écrire des poésies futiles et passagères qui ne conviennent ni à notre âge ni à nos cheveux blancs ? »

Ecoute-moi sérieusement : depuis que je suis arrivé, j'ai fait couper mes cheveux et laissé croître ma barbe ; je parle peu et me fais plus volontiers comprendre par gestes ou mouvements de tête ; je me crois un sage ; il me manque une toge et des sandales vénitiennes. En attendant, je suis sûr que tu me crois un sot, toi, comme tous ceux qui jugent les hommes, non selon leur habit, mais après un mûr examen. Sans plaisanterie, tu pourrais avoir raison.

ÉPITRE XV.

Au cardinal DE LORRAINE.

Je veux saluer l'auguste descendant de Lothaire qui, arraché aux dangers dont le menaçaient la terre et la mer, est venu, après un long intervalle, visiter ses vieux amis [2].

Ton frère et toi, vous êtes les deux flambeaux qui éclairez la patrie : Lui, il arrête les ennemis à la frontière ou gagne des batailles ; Toi, tu sais par tes paroles, par la douceur de ton éloquence, conduire tes auditeurs où il te plaît et les tenir plus solidement attachés qu'avec des cordes, soit que tu veuilles réformer les mœurs de ceux qui t'entourent, soit que tu aies mission de conquérir des nations lointaines et indomptées [3].

[1] L'Hospital revient souvent sur ce plan de travail, mais il ne l'a jamais achevé.

[2] Après son premier voyage à Rome.

[3] On lit dans Mézerai : « Au reste, qui par l'aide des belles-lettres qu'il « avoit acquises, et par les charmes de l'éloquence qui lui étoit naturelle, « avoit cet avantage de se faire écouter de tout le monde. »

Et dans Maimbourg : « Ce prince, qui avoit l'esprit extrêmement vif et « pénétrant, le naturel ardent, impétueux et violent, une rare éloquence « naturelle, beaucoup plus de doctrine *qu'on en doit attendre des personnes « de sa qualité*, et que son éloquence faisoit paroître bien plus grande en- « core qu'elle n'étoit en effet, estoit le plus hardi de tous les hommes « dans le cabinet à imaginer, et à vouloir entreprendre de grandes choses « et de vastes desseins. »

Il est probable que, dans les premiers âges du monde, ce fut un homme comme toi qui rassembla les hommes dispersés et leur apprit à vivre dans des maisons, à observer en commun les mêmes usages.

Quand tu as le temps, tu vas dans tes jardins pleins de fleurs, tu te promènes à travers tes fertiles prairies de Dampierre, ou tu gravis les montagnes de Meudon. Tu visites la forêt qui joint ton château, ses pyramides qui menacent le ciel, ses antres creusés et taillés dans le roc, retraites plus agréables aux dieux qui ont oublié Rome, et ces talus de terre amoncelée, et ces tertres abattus sur le sol, et ces esplanades du haut desquelles tu vois au loin la capitale, les bois de Vincennes, l'église des sépultures royales et les riches campagnes qu'arrose la Seine.

Mais quand le roi te permettra de visiter tes domaines, chasse de ton esprit toutes les préoccupations qui sèment avant l'âge des cheveux blancs sur ta tête et sillonnent de rides ton jeune et noble front[1]. Goûte les plaisirs champêtres, sous la protection des nymphes et des bons génies, ou encore, au milieu des Muses sacrées et des malheureux poëtes, apprends à t'abaisser aux petites choses, à te complaire dans les humbles jouissances et à ne pas te croire constamment en la compagnie des souverains. Les dieux de l'antiquité se plaisaient souvent à quitter l'Olympe pour se mêler aux hommes, ils ne dédaignaient pas les chaumières bâties de sable et de roseaux sous lesquelles s'abritait le laboureur.

Fais comme eux, écarte, quand tu le pourras, les fastes de la cour et la magnificence des rois pour venir oublier au milieu de nous.

ÉPITRE XVI.

A Pierre DE MONTDORÉ [2],

Conseiller au grand conseil, poëte distingué et mathématicien célèbre.

En lisant ta dernière et très-longue lettre, où tu avais eu l'ingénieuse idée de dessiner les plans de ta maison et de ton jardin

[1] Il avait à peine 26 ans.

[2] Pierre de Montdoré naquit à Paris. Il consacra sa vie à l'étude des

(je dis ta dernière, parce que je n'ai rien reçu depuis cette époque, sauf des compliments dont une autre plume a été l'interprète), j'ai cru reconnaître une préoccupation particulière; j'ai oublié, dans ma négligence, de t'en demander la cause, et maintenant que tu m'oublies, je voudrais la savoir.

Il paraît, du reste, que cette lettre t'avait donné une peine considérable, puisqu'elle devait être la dernière que tu m'adresserais avant de t'adonner à un nouveau travail. Tu te livres tout entier aux mathématiques, tu songes à tes compas, à tes cylindres de bronze. Quelque motif que tu donnes à ton silence, je ne le laisserai pas impuni; car pourquoi vivrais-je sans toi ou te laisserais-je vivre sans moi? Pourquoi nous donner cette latitude réciproque quand nous nous trouvons à une grande distance? Tout en faisant la part de la nécessité, je reprends les droits sacrés de l'amitié, dont il est criminel d'enfreindre les lois; aussi je te promets, si tu ne te corriges, une guerre, mais une guerre à outrance.

O Muse, prête-moi tes traits et tes flèches les plus acérés, afin que je me venge de lui et que je l'oblige à parler; car Apollon nous a soumis tous deux à tes lois, et jamais un mortel n'osera se révolter contre les dieux; cependant il faut y aller avec prudence.

Tu te figures peut-être qu'il sentira l'aiguillon sans s'irriter ni se défendre des pieds et des dents? Mais moi, qui connais depuis longtemps la force de son génie, je ne m'y trompe pas; il ne supportera et ne gardera aucune de mes attaques sans me les rendre peut-être au centuple. Tu le verras, en sueur, chercher sa plume, prendre ses tablettes; sa main, dont je connais le poids, frappera de grands coups, je tremblerai sous les foudres de sa tonnante éloquence : mais enfin, j'aime mieux tomber sous les blessures, au milieu du plus terrible tapage, que mourir lentement et sans bruit. Ne crains pas, ô Muse! de dompter ce terrible disciple du sage

sciences mathématiques et de la philosophie. Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, qui cherchaient à attirer dans leur parti toutes les intelligences d'élite, le firent nommer conseiller au grand conseil. Il fut chassé de Paris vers l'an 1567, à cause de ses opinions réformistes. Il se retira à Sancerre, en Berry, où il termina ses commentaires sur Euclide, et mourut le 19 août 1570. Il a laissé des poésies qui furent appréciées. L'Hospital était lié avec lui; nous trouverons plus loin l'éloge qu'il fait de sa vie; malheureusement L'Hospital ne comprenait ni n'approuvait les travaux scientifiques, dans lesquels il croyait apercevoir des traces de sorcellerie.

Syracusain. Depuis qu'il a quitté nos demeures pour tracer des lignes et arrondir des cercles (fruit passager et vain des rêveries humaines), sa gaieté s'est changée en tristesse, son éloquence est morte; il est devenu sauvage, dur, oublieux de ses amis; il a adopté un genre de vie sombre, sévère, odieux et inutile à tous; il ne se plaît que dans son art, et je dis son art, parce que je ne veux pas discuter sur les mots [1].

Qui donc, ami, t'a changé en si peu de jours? D'où t'est venue spontanément cette passion nouvelle? Sans doute tu as vu quelque Gorgone qui t'aura changé en pierre, ou Circé sera sortie de la mer Noire pour te faire avaler un mortel breuvage? Tu ne réponds pas? Qu'as-tu donc de si précieux à faire? Tu étudies une science qui coûta cher à ton maître Archimède, car, trop occupé de ses études, il ne comprit pas que Syracuse, tant de fois sauvée par lui, venait de tomber entre les mains des assiégeants. Ce fut sans connaître ce désastre qu'il fut tué par un soldat romain, car celui-ci voulait faire respecter son uniforme, et ne pouvait admettre qu'un vaincu ne tremblât pas devant son vainqueur [2]. Si tu ne veux pas écouter les reproches de ma muse, tâche au moins de te conformer aux exigences des lois, qui punissent des peines les plus dures et les mieux formulées les imprudents qui s'adonnent aux sciences mathématiques [3]. Je te les appliquerai, bien que tu te caches sous un pseudonyme trompeur, et gagnerai ma cause devant le grand juge qui condamne dans la ville où tu te trouves. Un savant sur un siége! Si tes jambes n'ont pas la légèreté de celles d'Achille, si tu ne peux revêtir plusieurs formes, jeter de la poudre aux yeux

[1] Tel était le dédain avec lequel on traitait la science, seul guide vers le progrès. — Ceci me remet en mémoire l'histoire d'un sieur Aristote de Bologne, qui vivait au XVe siècle. Il prétendait avoir trouvé le moyen de transporter des tours de pierre d'un lieu à un autre. En France, on se moqua de lui, et il serait mort de faim, si Jean Basilide, grand-duc de Moscovie, ne l'eût appelé près de lui et ne l'eût choisi pour architecte de toutes les églises qu'il fit construire. La barbarie du Nord songeait déjà à attirer à elle la civilisation du Midi.

[2] Un soldat demanda à Archimède ce qu'il faisait. « *Ne me dérange point et passe ta route,* » répondit celui-ci qui ignorait encore la prise de la ville. Le soldat ne trouvant pas Archimède assez humble pour un vaincu, le tua d'un coup d'épée.

[3] Le feu, la noyade ou la corde.

de ceux qui te poursuivront, ou les envelopper d'un nuage obscur, tu ne m'échapperas jamais. La loi est inexorable comme le fer; son bras est long, et sa puissance invincible.

Si donc tu veux être sage et te fier à ton vieil ami, ensevelis toutes tes sornettes dans leur propre poussière, oublie tes sombres et incompréhensibles maîtres : ce ne sont là des occupations utiles à aucun point de vue. Rends encore la justice comme tu le faisais jadis [1]; ce sera un moyen de redonner son courage à un ami qui, pendant ton absence, l'a presque perdu. Si tu ne veux pas te conformer à mes avis, prépare-toi à recevoir les terribles mais tristes vers que m'inspirera ma première irritation. Oh! plutôt, prête l'oreille à mes sages conseils, et souviens-toi que la paix est préférable à la guerre.

EPITRE XVII.

Au cardinal DU BELLAY.

Tu étais malade à ton retour de Campanie, et pourtant tu m'as écrit tout en voyageant dans ta litière découverte. Je n'ai reçu tes vers qu'à mon retour à Paris d'où j'étais absent depuis une douzaine de jours. Ils m'ont paru dignes du grand Virgile, tant ils *sentent l'huile* et tant ils diffèrent de ceux de notre époque [2]. Ils ne m'enlèvent pas à coup sûr les regrets que me cause ton absence, mais au moins leur lecture en adoucit l'amertume.

Hâte-toi, car je crains trop que tu ne m'oublies dans les splendeurs que déploie la cour et dans le sommeil dont t'endorment ses doux pavots; je crains aussi que les Muses ne se plaignent encore de se sentir remplacées dans ton cœur. C'est pourquoi, si tu es sage, tu boucheras tes oreilles avec de la cire pendant ton voyage et resteras en sûreté sur le rivage. Tel est le conseil amical qu'un fou donne à un sage.

[1] Cette pièce est antérieure à l'exil de Montdoré.
[2] *Studia quæ redolent lampada benè semper olent.*

ÉPITRE XVIII.

A MARGUERITE DE VALOIS, FILLE DE FRANCE.

(1553)

—

Sur les vers sacrés de Flaminius, poëte florentin [1].

Tu as le droit de défendre Horace, qui a nourri ton cœur virginal des plus sages préceptes, pendant qu'il te délivrait des vaines rêveries d'autres poëtes. Si quelques passages sont peu dignes d'une jeune fille et blessent la chasteté de ses yeux ou de ses oreilles, tu les éviteras et ne t'y arrêteras point. C'est ainsi que le sage Ulysse échappa aux chants des Syrènes, aux enchantements de Circé, à l'avidité de Scylla. Lis donc le poëte de Venouse,

[1] Flaminius ou Flaminio (Marc-Antoine) naquit à Imola. Il appartenait à une famille de savants et il fut savant lui-même; le pape le nomma secrétaire du concile en 1549, mais il fut assez honnête homme pour déclarer qu'il se sentait lui-même imbu des idées nouvelles. Tout en conservant une grande apparence d'austérité, il fit, dit Ménage, *un très-grand nombre de vers amoureux et très-amoureux*. Il mourut à Rome en 1551 et laissa des poésies sacrées, une traduction en vers des Psaumes et divers traités sur des questions religieuses. Il fit l'épitaphe de Savonarole en vers latins, dont Du Plessis donne cette traduction :

Pendant qu'un feu cruel ton corps, père, consume,
Religion plouroit, ses cheveux arrachant,
Plouroit, et (las!) disoit : Pardon, brasier ardent,
Pardon las! c'est mon cœur en ce brasier qui fume.

La voici textuellement :

Dum fera flamma tuos, Hieronyme, pascitur artus,
Relligio flevit, dilaniata comas :
Flevit, et ó, dixit, crudeles, parcite, flammæ;
Parcite, sunt isto viscera nostra rogo.

On prétend que Flaminius avait l'estomac si faible et la tentation si facile, qu'il s'effrayait de dîner avec plus de deux convives. A la même époque vivait à Rome un autre original du même nom, professeur de belles-lettres, qui refusait tout commerce avec les vivants, sauf avec un tavernier chez lequel il prenait sa nourriture.

sans le préférer toutefois aux précieux livres de Cicéron que tu as actuellement entre les mains; ceux-ci enseignent les devoirs de la vie, le droit chemin à suivre, quand l'honneur ne s'accorde pas avec l'intérêt, les exigences des affaires publiques et privées, la modération dans la gloire et son dernier degré, l'amour qu'on doit à sa patrie, et enfin la piété filiale. Ces deux derniers sentiments sont du reste ceux de toute ta vie, et, comme si tu les avais reçus du souverain maître, tu veux qu'ils deviennent la source d'un bonheur utile à ton peuple. Je me souviens qu'un jour où je te parlais par hasard du devoir, tu me montras du premier coup dans Cicéron une analogie dont ton esprit s'était déjà pénétré; à quoi te servirait de retenir, si tu ne devais pas mettre en pratique les vertus que t'enseignent de longs travaux? A mes yeux, ta vie peut servir de modèle sublime aux femmes comme aux jeunes filles. Le jour de ta naissance, la nature t'a dotée de tous ses dons : en grandissant, tu as développé ces heureux germes, et les bons livres viennent les rendre efficaces. Comment ceux qui voient une femme, descendue d'aussi illustre race, pâlir sur les ouvrages les plus sérieux, ne seraient-ils pas embrasés du désir d'étudier et de gravir aussi les sommets du Parnasse illustré par les Muses? De même que, sous l'influence des rayons du soleil, nous voyons tout ce qui peuple la surface du globe, obéir à une puissance inconnue, s'accroître, se tenir debout et diriger la tête vers le ciel, de même, jeune fille, toutes les intelligences (et il y en a beaucoup) dont s'honore la France, ou qui sont dispersées sur la terre, dans les deux hémisphères, doivent, selon moi, sentir ta puissance et se réchauffer à tes rayons comme à ceux du soleil. Voilà ce qui fait éclore tant de poëtes; voilà ce qui a inspiré le digne Flaminius. En mourant, il n'a plus songé aux frivolités, mais il a accordé sa lyre pour faire monter jusqu'aux cieux ses saintes poésies et te léguer un dernier souvenir : royal présent offert à une royale princesse.

ÉPITRE XIX.

A Pierre CASTELLAN,

Évêque de Mâcon, administrateur de la Bibliothèque royale, admis dans l'intimité de François Ier pour sa rare érudition et sa brillante éloquence.

—

(ÉPITRE ÉCRITE RAPIDEMENT ET POUR PRÉSENTER UNE REQUÊTE [1].)

(1544)

Castellan [2], glorieux fils des Muses, dont tu dessers si dignement les autels, tu peux couronner ton front de bandelettes et de feuil-

[1] Cette parenthèse est du chancelier lui-même.

[2] Pierre Du Châtel, ou Castellan, ou enfin Chastelain (car on lui a donné ces divers noms à cause de la manie qu'avaient jadis les savants de latiniser jusqu'à leurs noms de famille) était originaire de Langres. Galland, qui a écrit sa Vie, le fait noble, mais les compilateurs le disent roturier et citent, à l'appui, sa réponse à François Ier : « Votre Majesté me demande si « je suis gentilhomme? Je ne sais pas bien duquel des trois qui estoient « dans l'arche de Noé je suis sorty. » Quoi qu'il en soit de sa généalogie, il est positif qu'il n'avait pas de fortune. Il étudia gratuitement sous le célèbre Pierre Thureau, à Dijon, et fut assez fort à dix-huit ans pour professer lui-même. La première victoire que remporta son éloquence fut l'acquittement de son ancien maître, accusé de sorcellerie et menacé de la corde. Il voyagea en Allemagne, travaillant pour vivre aux corrections d'imprimerie, puis revint en France. On lui confia la surveillance de quelques jeunes gens qui allaient à Bourges étudier le droit; mais en attendant l'époque fixée pour l'ouverture des cours, « il s'occupa, dit Bayle qui tra- « duit Galland, à deux choses bien différentes l'une de l'autre : il fit des « leçons publiques sur le texte grec de l'épître de saint Paul aux Romains, « et des leçons particulières d'amour à la fille de son hôte. Disons mieux, « cette fille extrêmement belle le tenta et le cajola si fort, qu'il ne put ré- « sister à des avances si dangereuses. S'étant aperçu qu'elle étoit devenue « grosse, il en avertit la mère et lui demanda pardon de sa faute, en la « suppliant très-humblement de faire accoucher sa fille si secrètement que « personne n'en sût rien. La bonne mère n'y manqua pas : elle ménagea « l'affaire si habilement, que son mari même n'en ouït rien dire. Un an « après ses couches, cette fille fut mariée selon sa condition et sur le pied

lage, soit que les muses *Castalides* aient voulu te donner leur nom au jour de ta naissance, soit que tu aies su le conquérir en

« d'une chaste demoiselle. Pour ce qui est du garçon qu'elle mit au « monde, le frère de Castellan s'en chargea et l'éleva comme son fils. »

Si les leçons particulières de Castellan profitèrent à la France, qui se trouva dotée d'un petit citoyen de plus, les leçons publiques sur saint Paul profitèrent à Castellan lui-même, qui fut appelé auprès de l'évêque d'Auxerre en qualité de secrétaire, et trouva une occasion, depuis longtemps rêvée, de faire le voyage de Rome, de Venise, de Constantinople et de Jérusalem. Au retour de cette longue pérégrination, Pierre fut recommandé à François Ier qui, enchanté des reparties et de l'érudition du nouveau venu, en fit son lecteur ordinaire. C'est à ce moment que commença sa fortune : il fut nommé successivement bibliothécaire du roi, évêque de Tulle (1539), puis de Mâcon (1543). Trois bénéfices lui furent aussi octroyés, l'abbaye d'Hauvilliers, celle de Belleperche et la prévôté d'Esvaux dans le diocèse de Limoges. L'Hospital lui adressa cette épître en 1544, et les démarches de Castellan obtinrent un plein succès.

Lorsque François Ier mourut, Pierre Castellan fit son oraison funèbre et célébra énergiquement les vertus de son bienfaiteur. Dans un élan d'enthousiasme il s'écria : « Je suis persuadé qu'après une aussi « sainte vie, son âme a été transportée au ciel, sans passer par les flam- « mes du purgatoire. » Les docteurs de Sorbonne, toujours prêts à discuter sur les mots, s'émurent en prétendant que Castellan niait le purgatoire, et vinrent en corps se plaindre au roi. Jean de Mendoce, maître d'hôtel, leur répondit par une plaisanterie : « Vous regardez M. de Mâcon « comme un hérétique, et vous êtes en contestation avec luy, au sujet du « lieu où est maintenant l'âme du feu roi ; vous devez vous en fier à moi, « qui le connoissois mieux que personne, et je puis bien vous répondre « qu'il n'étoit pas d'humeur à s'arrêter nulle part, quelque charmant et « agréable que fût l'endroit où il se trouvoit ; ainsi, croyez-moi, s'il a fait « un tour en purgatoire, ce n'est pas pour y demeurer longtemps, mais « seulement pour y goûter le vin en passant. »

Le crédit de Castellan ne fut donc pas ébranlé par la mort de François Ier ; Henri II le fit évêque d'Orléans et grand aumônier de France. Il était en chaire quand il fut pris d'une paralysie qui le conduisit au tombeau (1552). L'Hospital a écrit son épitaphe.

Pierre Castellan ne fut pas seulement un savant, il fut aussi un réformateur. Il usa, pour combattre le protestantisme, de moyens autrement puissants que la torture et l'inquisition : il se mit au niveau du progrès et s'y maintint par toutes les réformes en son pouvoir.

Il régularisa les universités en traçant aux professeurs une certaine ligne de conduite et en leur ménageant des retraites. Sa douceur naturelle fit

protégeant leurs *châteaux-forts* confiés à ton courage et en les délivrant d'un long siége [1]. Une sauvage barbarie, qu'enorgueillissait encore l'injuste domination sous laquelle elle étreignait l'univers, les avait confinées à l'extrémité méridionale de l'Europe, dans l'étroit espace que limitent la mer et les Alpes. Les lumières étaient sur le point de s'éteindre, les Muses s'apprêtaient à rendre les armes, lorsque Castellan est arrivé à leur secours malgré d'innombrables ennemis. Apollon [2], sous les auspices duquel tu as combattu, t'a donné des récompenses dignes de lui. Il t'a confié la garde des neuf sœurs, il t'a nommé pontife de celles que tu avais protégées. Tu possèdes actuellement l'intendance de leur sanctuaire et de leurs autels : j'entends la pieuse conservation de la bibliothèque [3].

C'est toi, en effet, qui, le premier, as appris qu'il était facile de lier la langue française à la poésie, dont on n'osait aborder l'inspiration qu'en grec ou en latin ; tu as ainsi donné un nouveau lustre aux vieilles traditions. Lorsque Apollon dépose son carquois pour écouter tes vers, il se délasse dans leur harmonie et écoute

qu'il se prononça constamment contre la peine de mort, dont il demanda l'abolition pure et simple lors de l'affaire des Vaudois. Il empêcha qu'on envoyât au concile des prélats ignorants. A Mâcon, il fonda des asiles pour les filles repenties et établit, afin de les maintenir, les règles d'une sévère claustration qui ne leur permirent plus de mendier dans les rues et d'afficher ainsi le scandale de leurs débordements passés ; il leur imposa, entre autres obligations, le travail manuel, qui présenta pour la ville un produit de plus et des charges hospitalières de moins.

Il chassa de son diocèse les prêtres vagabonds, qui parcouraient les villages en mendiant des messes et des services *à très-juste prix*, et pour rendre sa mesure plus logique, il refusa d'ordonner tout ecclésiastique avant qu'il fût pourvu d'un titre d'office. Il passait le temps que lui laissaient ses devoirs et ses études à inspecter les hôpitaux, à surveiller les comptes, à empêcher les malversations des administrateurs et des communautés, à consoler enfin les malades en leur prodiguant les secours de sa bourse et les lumières de son éloquence.

[1] L'Hospital joue sur les mots *Castellan*, *Castalides* et *Castella*.

[2] C'est François Ier qui est désigné sous le nom d'Apollon.

[3] La bibliothèque de Fontainebleau, pour laquelle François Ier avait envoyé en Italie, en Grèce et en Asie, des savants dont la mission était de recueillir ou copier tous les livres curieux. Castellan succéda à Budé dans cette intendance.

avec ravissement les paroles de miel que laisse échapper la bouche du pontife des Muses, de leur fidèle apôtre.

Ta douce voix conduit sa pensée, charme ses oreilles, en même temps qu'elle adoucit son esprit en proie à un soupçon injurieux qui peut nuire à ton ami absent. Ce dieu est bon, il souffre qu'on le prie et il exauce les prières. Ta piété et les supplications d'un peuple l'ont amené à changer sa volonté et ses anciennes décisions à l'égard de ma famille. Et certes, c'est là une sage mesure, car pourquoi ne pas changer à toute heure de résolution et de manière d'agir, si la nécessité l'exige ?

Me chassera-t-il toujours pour une faute commise par mon père et dont je ne suis pas responsable? Infligera-t-il un éternel châtiment à une légère erreur? N'est-il pas plus juste d'éprouver si la nature ou l'âge seront d'un meilleur effet? Ce qui est mauvais aujourd'hui peut devenir utile demain; et pourquoi, à défaut du père, refuser de se servir du fils? Souvent de mauvais parents ont engendré une noble postérité; souvent la patrie a dû son salut à des citoyens dont la jeunesse avait été orageuse, infâme, dont la vie avait été souillée par le crime. Ni les Romains n'eussent renversé les puissantes murailles de l'altière Carthage, ni les Athéniens n'eussent résisté à l'invasion des Perses, si l'on avait écarté des honneurs, sous prétexte d'une jeunesse vicieuse, les citoyens qui firent ensuite triompher leur patrie.

Cette matière serait inépuisable et je pourrais accumuler ici d'innombrables exemples. Est-il dangereux que la patrie confie son salut au citoyen offensé, ou à ses enfants, dans la crainte de les voir tirer vengeance de chagrins personnels? Si nous allons chercher au fond de nous-mêmes la réponse à cette question, nous verrons que l'honnête homme, après avoir tout pesé et examiné, aura bientôt fait son choix et que l'État peut se fier à lui, à cause même de son père, dont on suspecte la bonne foi.

Dans un noble cœur, les devoirs du citoyen passent avant les devoirs du fils : personne ne doit préférer sa famille, malgré les plus grands avantages, au bonheur de sa patrie. L'honneur est là: les incalculables récompenses promises par les dieux font avancer rapidement vers les dangers les plus réels et empêchent de frémir en face du trépas. Personne plus que Cyrus n'avait maltraité son ennemi vaincu; il l'avait dépouillé de ses trésors, de ses richesses, et finalement de sa couronne. Sans un coup du sort, il lui

arrachait la vie. Pourtant Cyrus et le successeur de Cyrus firent, de ce même ennemi, leur confident en paix et en guerre, et n'entreprirent rien désormais sans consulter Crésus. Citerai-je le cruel exil de Camille, à qui, peu de jours plus tard, Rome confiait et ses faisceaux et sa destinée ? Il ne repoussa point par le mépris ses infortunés concitoyens, il ne ressaisit pas son épée avec moins d'empressement, il ne laissa point refroidir son patriotisme, bien qu'au fond de son cœur il sentît encore saigner la blessure d'une condamnation infamante prononcée par le peuple. Combien de Grecs et de Romains illustres furent frappés d'ostracisme et reçurent à leur retour le souverain pouvoir au milieu d'acclamations universelles ? Non-seulement ils n'abusèrent pas de leur autorité, mais ils en profitèrent pour le salut et le bonheur de leur patrie.

S'il fut utile à certains peuples de confier, aux époques difficiles, le souverain pouvoir à des condamnés, pourquoi hésiter quand il s'agit des descendants de ces mêmes condamnés, auxquels la patrie est plus chère que la famille, et dont la complicité est si faiblement établie ? Scipion, à qui l'Afrique vaincue fit donner un autre nom, ordonna qu'on écrivît sur sa tombe le nom de ses mortels ennemis et celui de Rome ingrate. Cependant son fils ne l'a cédé à personne en patriotisme comme en courage ; il a au contraire reculé les limites de Rome jusqu'au fond de la Libye et renversé les murailles d'une ville qui lui portait ombrage. La Grèce nous fournit encore l'exemple d'Antigone qui, avant de distribuer les dignités, déclara qu'il ne regardait personne comme solidaire des grandes actions ou des souillures de ses ancêtres, attendu que toute tache est personnelle au corps qui la porte.

Il est vrai que parfois on vit se reproduire chez les enfants les défectuosités qui affligeaient leurs pères, et, en suivant ce principe, les âmes ressembleraient aux âmes ; mais elles ont une céleste origine et nous viennent de Dieu. Tout est changé, modifié par la différence de mœurs et de travaux, par l'usage et le temps, souvent même par l'opinion que nous nous créons à nous-mêmes. Il serait donc juste que les rois, à qui le pouvoir souverain a été confié, remplissent le rôle du Père commun et jugeassent moins le patriotisme d'après la filiation.

Je m'étends un peu, cher ami, pour t'indiquer quelques arguments dont tu pourras te servir, en les arrangeant, ou en les faisant suivre d'autres exemples tirés des héros grecs et latins. Peut-

être le roi daignera-t-il t'écouter dans un instant favorable, soit lorsqu'il donne tous ses soins à la poésie, soit lorsque, oubliant ses préoccupations, il se couche en présence de ses amis [1].

La moindre difficulté pour toi est maintenant de choisir les personnages, l'heure et le lieu. Appelle à ton aide l'Hélicon et les neuf sœurs; malgré leur concours, je te regarderai comme mon meilleur appui, si tu mènes à bonne fin ton entreprise. A toi l'honneur et la gloire du résultat! Je garderai mes bons souvenirs au fond de mon âme, et peut-être un jour pourrai-je les confier à des livres qui se chargeront de prouver ma reconnaissance.

A mes yeux, mon père (car je veux passer sous silence les autres vertus dont il était doué) était constant dans ses affections, ferme dans ses volontés, prêt à exposer sa vie pour défendre ce qu'il avait résolu de protéger. Il a élevé son fils dans les mêmes sentiments, il les lui a conservés pendant sa jeunesse, et jusqu'aujourd'hui; pauvre, il méprisa les richesses et préféra toujours l'honorable à l'utile. Tout d'un coup une chute terrible, la ruine d'une puissante maison, vient l'accabler (car souvent la ruine d'un seul en fait crouler bien d'autres); sans raisonner, en proie à une erreur fatale, il embrasse un parti que détestaient les dieux, comme le prouva le sinistre résultat : il s'est trompé, je l'avoue, il a été frappé d'une longue aberration. Pourtant il ne fit point la guerre, il ne prit point les armes contre la France, il fit profiter seulement un ennemi (et encore pas plus d'une année) des bienfaits de sa science, lui qui, pendant trente ans, l'avait soigné comme ami. Aussitôt après que la mort le lui eut enlevé, il songea à abandonner l'ennemi et à revenir dans son pays natal. Il ne voulut accepter ni les promesses, ni les avantages, ni le brillant avenir dont le flattait l'Empereur : ne dépendant plus de personne, il suivit Montaigu (alors ambassadeur à Rome) et satisfit son cœur en revenant au sein de sa patrie.

Ce qu'il a été depuis ce temps-là, des témoins nombreux et dignes de foi pourraient le dire. Il seconda de ses conseils si nécessaires et de son argent l'ambassadeur récemment envoyé par le roi pour traiter de la paix avec la Lorraine, et cependant une

[1] Castellan instruisait François Ier des sciences exactes, de l'histoire naturelle, de la physiologie des plantes et des animaux, de la géologie. Le roi ne s'endormait le soir qu'après l'explication, par son lecteur ordinaire, d'une phrase ou d'une question controversée.

cruelle maladie lui liait bras et jambes. Crois bien que ma piété filiale n'exagère rien et que mes paroles sont aussi consciencieuses que possible. Nul n'a été de meilleure foi dans ses paroles ou ses actions, nul n'a montré plus de dévouement et d'abnégation; car il pensait trouver une occasion de prouver son zèle et sa tendresse au roi, de lui faire oublier une ancienne faute et tous les souvenirs pénibles qu'elle pouvait laisser. Comme il rendit la jeunesse et la santé à ma vieille mère! Mais ce n'était sans doute pas assez, et les meilleurs présages sont partis en fumée. Il est un pays où la Meuse, descendant des Vosges, traverse les bois d'Argonie et divise la Champagne, pendant que de l'autre côté, le Rhin, qui jadis limitait en paix Rome et son empire encore debout, laisse un passage facile aux armées allemandes et arrose les campagnes de la race lorraine aux cheveux blonds. C'est dans ce pays que le destin a mis un terme aux erreurs de mon père, après l'avoir arraché aux dangers qui le menaçaient sur terre et sur mer. Mais il n'a pu échapper aux secrètes embûches de la haine dont les coups m'accablent aujourd'hui. Je sais que beaucoup de calomnies, répandues d'abord dans le public et portées ensuite aux oreilles de notre bon prince, ont pris leur source dans la malveillance personnelle ou dans la mauvaise habitude qu'ont les hommes de se desservir entre eux par des suppositions mensongères. Mais le bon sens, vengeur naturel des calomnies, démontre la fausseté et la faiblesse des accusations : en effet, mon père a toujours aimé sa patrie, il m'aima aussi et beaucoup trop, beaucoup plus que lui-même. Il eût voulu me voir obtenir honorablement les récompenses distribuées à la vertu, et tout cela dépend de la munificence d'un seul homme, le Roi. Par qui voulait-il voir cueillir les fruits de ses longs travaux, de ses chagrins poignants? Pourquoi aurait-il vaincu les tempêtes de la mer, escaladé des montagnes au milieu de tant de périls? Crois-moi, les pères ne braveraient pas tant de maux, n'achèteraient pas, par des dangers certains, d'incertains avantages, mais ils préféreraient la médiocrité de leur position et le pain noir qu'ils peuvent manger en paix, si une tendresse naturelle n'exaltait leur cœur et ne les portait à s'oublier eux-mêmes pour ne songer qu'à leurs enfants.

Pourquoi défendre mon père après une erreur que le temps et le pardon ont déjà effacée? Car, mon noble prince, si tu as une autorité sainte, une vertu et une clémence égales à celles de Dieu, tu

me donneras au plus vite, pour châtiment, d'expliquer devant toi une faute dont je puis démontrer la minime importance. César fut surtout grand parce qu'il sut pardonner à vous tous, Quintus, Ligarius, Marcellus et autres amis de son adversaire. Et toi, François, toi, notre roi légitime, tu te grandiras encore parce que tu n'auras refusé aux prières de personne le pardon, la liberté, le retour dans la patrie. Les exilés peuvent presser dans leurs bras leurs épouses et leurs enfants, reprendre les biens confisqués par des mains avides et demander pour toi la protection céleste. Bien mieux, plusieurs d'entre eux commandent tes régiments d'infanterie et de cavalerie, un autre veille sur tes frontières et protége tes citadelles contre l'invasion ennemie. Mais ce qui montre à mes yeux ta généreuse habileté, c'est que tu as su compter, au nombre de tes meilleurs amis, ceux que rien n'avait pu rendre hostiles et, en les comblant de tes bienfaits, tu les as enchaînés dans les solides liens d'une nouvelle affection. Les monarques ainsi illustrés sont en petit nombre. Beaucoup savent et peuvent vaincre leurs ennemis, mais peu arrivent à se vaincre eux et leurs passions, surtout quand ils sont rois et maîtres. De même qu'il est plus difficile, après la victoire, de pardonner à son ennemi que de s'en venger, de même il est plus grand et plus noble, quel que soit le ressentiment, d'oublier son inimitié et d'attirer l'affection par des bienfaits.

De cette façon tu grandiras; ta place sera marquée plus haut dans les cieux, tu feras plus longtemps bénir ton nom dans les souvenirs de la postérité, que si tu avais triomphé des trois parties du monde, que si tu avais vaincu des milliers de milliers d'hommes, que si tu avais conquis mille cités, car ces avantages ne te seraient point personnels et la plus grande part devrait être attribuée à la fortune; ils ne sont pas les signes du vrai courage, qui souvent le cède à la force et à la ruse, ou ne l'emporte qu'à prix d'or. Dois-je me compter au nombre des traîtres? Je n'ai pas abandonné la France pour suivre une vaine fumée ou de brillantes apparences; je n'ai combattu ni ma patrie, ni le père de ma patrie; c'est avec bonheur que j'ai toujours chéri le sol où j'avais vu le jour; j'ai placé là ma maison, ma fortune et tous mes intérêts; c'est une Française qui a donné le jour à mes enfants. Depuis neuf ans environ que je siége comme juge, j'ai toujours préféré le bien public à mon avantage personnel.

Quoi, diras-tu, Apollon est irrité contre toi ? Pour peu qu'il le fût, je ne voudrais pas vivre une heure de plus. Qui supporterait la colère d'Apollon quand sa main fait résonner le carquois ? Mais une nuit ennemie m'obscurcit les rayons et m'enveloppe de ténèbres ; mes moissons, retenues par une glace éternelle, ne peuvent ni sortir de terre, ni se dresser sur leurs tiges. Mon vœu le plus cher n'est pas de toucher aux sources de lumière, de briller et de paraître grand entre tous, mais de rester confondu dans la foule des citoyens ; je ne rêve point le maniement des grandes affaires, mon cœur n'est point gonflé d'une sourde ambition. Je te supplie seulement, et tu le peux avec l'aide de Dieu, fais que je me réchauffe aux rayons du soleil ; dissipe les nuages pour que je regarde Apollon et qu'Apollon me regarde à son tour ; fais que je ne sois pas pour lui un étranger, transfuge d'une nation ignorée et voulant vivre sous un nouveau ciel, mais qu'il me place et me compte au nombre de ses sujets.

Je te demande cette faveur, puissant roi : que les dieux et ton pouvoir, aussi grand que le leur, daignent se charger du reste !

LIVRE II.

—

ÉPITRE PREMIÈRE.

A JACQUES DU FAUR [1]

Président aux enquêtes du parlement de Paris.

—

MALÉDICTIONS CONTRE LES PROCÈS [2].

Affreux procès, exécrables chicanes des plaideurs, vous êtes les enfants des Furies et de l'Érèbe, vous déchirez de vos continuelles morsures le cœur des infortunés mortels! Jupin, dans sa colère, ne pouvait déchaîner contre la terre de fléaux plus destructeurs. Vous ne permettez aux membres fatigués ni sommeil ni repos. Vous brisez sans horreur les liens de la nature, et les mains, qu'unissait une amitié sincère, en viennent, grâce à vous, à croiser le fer. Vous ne reconnaissez rien de stable et de positif. Vous séduisez les amis des rois et bientôt les rois eux-mêmes par je ne sais quel charme honteux qui les fait courir, au milieu de la lice, disputer de misérables victoires.

Mais peut-être de tels différends conduisent-ils à de productifs résultats? peut-être gagne-t-on de l'or en donnant du fer? peut-être, enfin, trouve-t-on d'immenses compensations à des ennuis sans fin? Non! pour bénéficier d'un sou, on liquide tout son pa-

[1] Jacques Du Faur, oncle du sieur de Pibrac, était petit-fils de Gratien Du Faur, troisième président au parlement de Toulouse, et fils du procureur général Arnaud Du Faur. Il fut abbé de la Chaise-Dieu, puis devint successivement président aux enquêtes, maître des requêtes du parlement de Paris et conseiller au grand Conseil. La modestie de sa vie et la rectitude de son jugement le firent aimer et estimer de L'Hospital.

[2] Cette pièce fut longtemps considérée comme l'œuvre d'un poëte du siècle d'Auguste. Henri Estienne, Barthius et Boxhorn la commentèrent et l'enrichirent de notes. L'Hospital ne s'en déclara l'auteur que tardivement.

trimoine au profit des coffres du trésor, on supporte des humiliations que ne souffriraient pas des esclaves, on prostitue sa dignité. Tantôt les plaideurs s'asseyent, dès le matin, à la porte d'un misérable greffier, le suivent quand il sort, le guettent tout le long du jour et le reconduisent le soir chez lui; tantôt, après la fermeture des portes, pendant l'audience, ces mêmes plaideurs regardent humblement les huissiers à verge, fièrement assis sur leurs siéges, en les suppliant à mains jointes de les laisser entrer; ou bien, s'ils cherchent à pénétrer en se mêlant à la foule, on les chasse et ils se retirent accablés par les huées, les plaisanteries et parfois les coups des assistants.

C'est sans doute l'espoir d'une satisfaction à venir qui les soutient? La liberté ne vaut-elle donc pas pour leurs cœurs une joie imaginaire? Toi, rejeton d'une honorable famille, toi si fier de ta noblesse, crois-tu plus digne de courber la tête sous d'aussi ignobles obligations que de laisser une inutile victoire à un de tes parents, de concéder un morceau de ton champ ou de voir ton voisin plus riche que toi-même? Souviens-toi du cheval qui, ne voulant plus partager l'herbe de la prairie et n'osant attaquer le cerf courageux, chercha un auxiliaire; il permit à l'homme de sauter sur son dos et de passer le mors dans sa bouche, afin que son rival vaincu lui laissât les pâturages. Combien la victoire lui coûta cher! Le cavalier victorieux ne voulut plus descendre ni détacher les rênes qui maintenaient l'infortuné triomphateur. Et toi, pour ne point t'appauvrir d'un sou, tu consens à te soumettre à des maîtres arrogants au visage altier. Que de marchés tu contractes au poids de l'or, pour n'avoir pu t'accorder avec un seul homme et avoir préféré le plus petit téruncius [1] à la sainte tranquillité!

Où sont, je te demande, les avantages de tant de sacrifices? Trouves-tu donc si belles les victoires remportées devant les tribunaux, pour chasser de ton cœur tous sentiments généreux et léguer à ta postérité les dossiers de tes procès? Abandonneras-tu, mortel dégénéré, les armes dignes d'un homme de cœur? Aimes-tu mieux harceler de tes mordantes accusations tes parents, tes voisins, tes compatriotes, que de tirer l'épée contre tes ennemis? S'il te faut la guerre, que ce soit une guerre honorable.

[1] Le téruncius représentait le quart de l'as romain.

Travaille à réformer le gouvernement, ton nom restera immortel et se gravera dans les cœurs de nos derniers neveux. Que la noblesse proclame son amour de la vraie gloire, car cette gloire est toujours prête et facile à atteindre pour ceux qui savent la distinguer d'une puérile vanité. Afin de gagner un procès devant un juge avare, tu vends ton champ, tu vends même, sans regrets, la maison de tes pères [1]; et pour défendre ta patrie, tu lésines avant de fournir le quart d'as destiné à équiper des soldats et des chevaux! Ce n'est pas ainsi que la gloire de la France s'est élevée si haut. Ce n'était pas une jeunesse nourrie et élevée dans les luttes du prétoire qui pouvait vaincre l'Europe et l'Asie. Nos pères avaient pour prétoire les camps, pour éloquence leur épée : chez eux régnait la concorde lorsqu'ils marchaient ensemble contre l'ennemi.

« Ce n'est pas là, diras-tu, ce que j'ai étudié dans ma jeunesse; « mon père ne m'a rien dit de pareil et je n'ai jamais lu les pré- « ceptes du divin Platon ou les livres d'Aristote. Mon père m'a « toujours recommandé de recevoir et de garder, par tous les « moyens possibles, les biens que me léguerait ma famille. Or, « comment me défendre autrement qu'avec le secours des lois et « des juges? Comment chasser un envahisseur de mon patrimoine « ou de mon foyer domestique? J'aime mieux le circonvenir et « l'envelopper dans mes filets pour que, fût-il Protée, il ne puisse « m'échapper. »

Cela est vrai pour celui qui ne voit sur terre d'autres biens que la fortune. Pourtant il serait mieux de ne point s'acharner aux poursuites, de ne point y perdre ses meilleures années en même temps que son patrimoine. Que dire à ceux qui, après avoir touché à l'enceinte sacrée des Muses, à leurs saints trépieds, à l'arc d'Apollon, abandonnent les livres pour se jeter dans les procès, les disputes odieuses aux neuf sœurs et rôder autour de toutes les cours, de tous les tribunaux? Démocrite n'hésita pas à se démettre de tous ses biens pour que son esprit soulagé s'abandonnât plus librement aux études sérieuses.

Vois si l'envie ne te prend pas de bannir de la ville et les lois et leurs interprètes, ces fauteurs de troubles qui ne se plaisent

[1] Chiche plaideur perd sa cause. Eschard (*avare*) plaidoyeur est hardy perdeur (prov. du XV siècle).

que dans la discorde? Ne serait-ce pas pourtant une folie de proscrire les lois et les jurisconsultes [1]? Aucun État ne me semble stable s'il n'est appuyé sur des lois qui punissent les crimes et récompensent le mérite. Elles sont utiles en effet et basées sur les meilleurs enseignements, mais combien peu les appliquent avec intégrité! L'exemple d'une avarice sordide corrompt nos cœurs dégénérés et suscite en nous le honteux besoin de gagner de l'or.

Les procès nombreux peuvent, à la longue, donner de grands revenus, de riches avantages! Il importe aux juges de faire tous leurs efforts pour jeter dans les cœurs l'amour de la chicane! Il faut montrer aux mécontents le plus court chemin du tribunal, remplir leurs cœurs d'espérance, semer la discorde, afin que la profession produise abondamment!

Si nos lois sont hostiles aux procès, si le tribunal est le conservateur et l'interprète rigide de ces lois, le praticien ne vise qu'à les éluder, à tromper les oreilles et les yeux du juge attentif et clairvoyant. C'est ainsi que commence une poursuite qui donne naissance à des actes successifs et indéterminés. Qu'une main solide parvienne à étouffer les premières, il en surgit de nouvelles : c'est sublime!

Regardez cette saillie qui se projette en dehors du palais, près de l'échoppe de Galiot [2], où un aventurier milanais vend aujourd'hui son fard et ses onguents : c'est là que sont venus se briser, comme sur un écueil, les navires chargés des richesses des plaideurs. Cet antre, qui sait tout, t'apprendra les manœuvres destinées à obscurcir l'esprit des juges et à faire traîner une affaire pendant de

[1] Quand le roi Ferdinand voulut peupler les Indes, il défendit qu'on y menast aucuns escholiers de la jurisprudence de peur que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, génératrice d'altercation et de division (Montaigne). — De même, d'après les relations de Franciscus Alvarez, certains peuples d'Amérique, ayant reçu d'Emmanuel, roi de Portugal, le corps du droit civil, se défirent des jurisconsultes et de leurs paperasses en disant qu'ils voulaient, comme par le passé, juger d'après leurs lumières naturelles sous la présidence des divinités célestes. Dans leurs salles d'audience, ils ménageaient des siéges vides destinés à recevoir les Esprits.

[2] Galiot, libraire du temps, qui vendait les livres approuvés, sous le péristyle du Palais.

longues années; il te dira par quel moyen une cause déplorable peut devenir la meilleure : c'est là que s'accroissent les espérances et la scélérate audace des plaideurs; c'est là qu'ils reprennent courage et bronzent leurs visages tandis qu'ils tremblent devant les nombréuses chances des appels.

Eh bien! je nie qu'il y ait dans nos lois et dans les lois romaines de pareilles monstruosités; il faut seulement les attribuer aux roueries de palais pour préparer et grossir les honoraires. Les lois enseignent à déjouer le dol et non à le commettre, à faire transiger les parties pour rétablir la concorde, à conserver ses mains nettes, à éviter des frais, à ne point se remplir le ventre des disputes d'autrui, à veiller enfin sur le troupeau dont on a la garde et sur les avantages de tous. La concorde augmente la fortune, les procès l'anéantissent [1].

EPITRE II.

A MARGUERITE, SŒUR DU ROI [2].

Voici, royale jeune fille, un nouveau tracas ajouté à mille autres : c'est ton vieux protégé qui le cause et qui te donne peines

[1] Il est effrayant de songer au nombre d'hommes que les procès faisaient vivre; on peut s'en assurer en consultant les livres, registres, ordonnances et statistiques. Je citerai seulement, pour fixer les idées, le nombre des huissiers qui s'élevait à 60,000, dont 50,000 étaient attachés aux justices rurales des seigneurs et 10,000 aux justices urbaines des différentes cours; encore avaient-ils sensiblement diminué, car, selon Boutillier, il existait deux sergents par chaque haute justice, et on comptait jusqu'à 40,000 hautes justices en France, à la fin du XIVe siècle.

[2] Cette épître, dont les vers latins seraient dignes du siècle d'Auguste, est pleine d'inextricables digressions; le lecteur ne découvre aucune intention; on dirait, au commencement, que L'Hospital sollicite une faveur, puis tout à coup, emporté par sa verve, il se laisse aller à des conseils aux ambitieux, à des éloges exagérés de la duchesse, puis s'arrête sans conclure. Les littérateurs de la cour d'Henri II procédaient à peu près comme les habitués de l'hôtel Rambouillet, ils se complaisaient dans l'harmonie de leur propre bourdonnement.

sur peines. Prendre souci de moi n'a point paru trop au-dessous de la descendante des rois, de la sœur de mon souverain! Quel malheur menacerait l'État ou toi-même, si mon nom ignoré était condamné à une éternelle obscurité, ou si j'en restais où j'en suis maintenant? Ce n'est pas que les premières années de ma jeunesse aient été ternies, ou que j'aie à me repentir de mon passé; peut-être même ma vie n'a-t-elle pas toujours été inutile! Cependant je n'ai rien fait d'assez éclatant pour me permettre de te fatiguer et de te devenir à charge. Je me sens confus de toute la peine que tu as déjà prise et de tout le zèle que tu déploies encore pour accumuler bienfaits sur bienfaits et resserrer les liens de mes obligations; j'ai peur aussi que mon exigeante ambition ne te devienne fastidieuse et que mon empressement à accepter ne soit une offense. Les souverains n'aiment pas à se voir bousculer ou forcer la main par des supplications; ils ne veulent pas ressembler à ces mauvais débiteurs que poursuit un avide créancier armé de la rigueur des lois. Ceux de qui dépend la faveur n'ont pas tous les jours la même inspiration, la même volonté, la même manière de voir. Les rois et les princes élèvent au pinacle les courtisans qui les touchent de près sans aucune distinction, ils les gorgent de dignités et d'argent, ensuite ils se rassasient d'eux parce qu'ils ne peuvent plus leur rien offrir : combien plus tard ils regrettent d'avoir comblé de tant d'honneurs des indignes ou des ingrats! et sans attendre que le temps justifie leurs regrets, ils se dégoûtent des allures qui les séduisaient, ils prennent en grippe les entremetteurs et les ministres de leurs anciennes fautes, ils se font un jeu de les accabler de leur vengeance et de les précipiter du faîte où ils les avaient élevés : chutes terribles qui glacent d'effroi le cœur des méchants!

Sans parler des étrangers, je pourrais citer chez nous des noms connus que la France étonnée avait vus bien haut, et qu'elle regarde aujourd'hui avec stupeur, renversés, anéantis. Plusieurs ont mérité leur disgrâce pour s'être laissé aveugler par la fortune; mais la catastrophe du juste est navrante, surtout s'il tombe sans que son crime soit avéré, sans que sa cause soit instruite. Qui peut approfondir la conduite des dieux? quelle raison leur fait abaisser celui-ci pour élever celui-là? Notre intelligence erre dans les ténèbres, et son aveuglement l'éloigne de la vérité. Sur un mot, sur une supposition malveillante nous accusons l'inno-

cence ; tantôt un vrai coupable est absous de son crime par les lois, tantôt il est accablé par une injuste haine, ou, chose plus triste encore, par sa misère. De pareils exemples sont si odieux et si repoussants, qu'ils surexcitent les organisations les plus apathiques mises en présence de l'avenir.

Tels sont les enseignements qui apprennent aux ambitieux et aux gens en place combien il est imprudent de se réjouir quand on obtient la faveur ou de se plaindre quand on la perd ; ils nous apprennent aussi à modérer nos désirs, à ne point faire fi de la vie militaire ou de toute autre carrière utile à la patrie.

« Que chaque postulant surtout mesure ses forces avant d'agir, « de peur d'arriver trop tôt à un pouvoir trop accablant ! De même « si tu es doué d'intelligence, si tu crois savoir utilement gou- « verner les peuples, si tu aimes ta patrie, pourquoi refuser de se- « courir tes concitoyens ? Offre plutôt tes services, si tu espères « réussir mieux que d'autres. Lorsque, dans une tempête mena- « çante, un navire est dirigé par un pilote sans expérience qui va « le faire briser contre un écueil, pourquoi attendre, si tu peux le « sauver ? Tes compagnons de voyage t'appellent à leur aide, et « tu hésites à saisir le gouvernail ? Ou bien, si l'ennemi escalade « les murailles et si le commandant abandonne lâchement son poste, « ne le traîneras-tu pas de force aux murailles, puis, lui ar- « rachant les insignes de son grade, ne feras-tu pas, quoique sim- « ple citoyen, tous tes efforts pour sauver la patrie ? »

Il fut vraiment grand celui qui, dans le moment terrible où Athènes tremblait menacée par les Perses, oublia qu'il n'avait étudié que les lois de son pays, qu'il ignorait les premiers éléments de l'art militaire ; il écarta du commandement un lâche général prêt à se vendre pour de l'or, se saisit de l'autorité due à son audace et sauva sa belle patrie par une victoire. Grande aussi fut la gloire de ce Thébain qui chassa du camp son successeur et garda le pouvoir au delà du terme fixé par les lois. L'exemple pouvait cependant devenir pernicieux, s'il devait appuyer un jour l'ambition d'une indigne postérité ; mais le respect des lois et la crainte du châtiment s'effacèrent devant les dangers de la patrie. Il termina la guerre, et, après avoir vaincu Lacédémone, il fit de Thèbes la dominatrice de la Grèce. S'il ne faut refuser ni charges ni honneurs à l'homme éminent capable de diriger les affaires publiques, il faut choisir de même celui qui se distingue par sa piété et sa

vertu; fort de ce double appui, le sage se tiendra debout et défiera tous les vents. Il est beau de s'étayer des citoyens éprouvés et des nobles passions.

Sache donc bien la mesure de ton courage et l'aptitude que tu apporteras aux affaires : un homme honnête, quand il demande ou accepte une fonction, change de nature aussitôt qu'elle lui écheoit. Il se peut que la route soit tracée et l'ascension facile, mais il est difficile de tenir un pied ferme sur le sommet; la pente est glissante; les yeux s'obscurcissent dans ce foyer de lumière et ne supportent plus les rayons éclatants du soleil. Les meilleurs esprits faiblissent quelquefois; ils se soutiennent d'abord, puis une chance inattendue les précipite; ni leur zèle, ni leurs projets ne survivent; leurs passions les font succomber en exagérant leur ambition, ou en les entraînant vers de nouvelles chimères. Vieillis avant l'âge, ils regardent leurs tempes se couvrir de cheveux blancs; le dernier jour approche, ils sont las de marcher sans savoir où arrêter leurs pas et sans connaître au juste le but de leurs désirs. Ils me rappellent le malheureux qui s'égarait dans la prison de Dédale, au milieu des détours et des croisements de ses avenues, prenant tantôt un chemin, tantôt un autre, et qui, après avoir erré et tourné bien longtemps, revenait à son point de départ; ils me rappellent aussi Callipède, qui agitait constamment ses pieds et ses jambes et qui pourtant ne faisait pas un pas.

C'est ainsi que l'homme passe presque toute sa vie à se priver de ses légitimes ressources; il cherche bien loin au delà des mers ce dont il abonde; s'il s'arrête dans ses trompeuses prétentions et veut rentrer chez lui, un voisin lui déclare la guerre, l'appelle en justice et ne le laisse pas longtemps goûter les douceurs de ses joies de famille. Partout nous nous suscitons ou voyons susciter des ennuis sans fin. Comme aucune habileté, aucune résolution ne nous dérobent aux attaques de l'envie, demandons seulement aux dieux de nous préserver de toute faute avant et après notre arrivée au pouvoir : nous sommes destinés à une quote-part de peines et de soucis; tâchons, pour en amortir les effets, de ne point nous laisser entraîner par la faveur ou la haine d'un étranger, par les paroles ou les menaces d'un puissant, par les injustes supplications ou les honteuses prévarications : ces maux ont déjà renversé de fond en comble bien des états, et ils en renverseront d'autres, si quelque dieu ne chasse du palais et de la ville ces loups dévorants pour

rendre la paix au troupeau. Nous supporterions mieux nos désagréments respectifs, si chacun y mettait un peu de conscience, et ne laissait perdre par sa faute la douce bonne foi qui devrait accompagner nos rapports.

Je travaille pour en arriver à ce point que tu considères comme nécessaire. J'y marche sans rien redouter, pourvu que tu m'approuves, pourvu surtout que tu ne te lasses point de ton vieux serviteur et, l'arrêtant au passage, ne le précipites point du rang auquel tu l'as élevé. J'ai apprécié dans bien des circonstances ta souveraine bonne foi, ta prudence, ta constance d'opinions; tu n'as jamais écouté les paroles mensongères des délateurs ou des faux amis; une liberté de bonne compagnie te séduit plus que toutes les protestations; toujours facile, douce et bonne à ceux qui t'approchent, tu leur offres un visage sérieux mais non sévère; tu sais secourir les pauvres et protéger les honnêtes gens; ta maison est bénie; autour de ta table royale se réunit une société d'hommes estimables qui égaient ton souper par mille propos variés; assise au milieu d'eux, tu les juges en souveraine, tu diriges seule ton nombreux auditoire; tu ordonnes à chaque écrivain de lire ses bonnes ou ses mauvaises productions; tu distribues les récompenses, et tu convies ton frère, actuellement fatigué d'une grande guerre, à se reposer dans la poésie. C'est ainsi qu'à vous deux vous avez hérité des perfections que vous a léguées le feu roi; par toi on aime la paix, par lui on est plein d'ardeur pour la guerre; on ne sait que choisir de la robe ou des armes, et on se demande quelle est la plus noble des couronnes, celle du lierre ou celle du laurier.

Depuis longtemps déjà tu as daigné jeter les yeux sur ma faiblesse, mon humilité, mon obscurité; ton jugement m'a grandi. Sais-tu tout ce que tu m'as acquis de gloire, depuis le jour où tu m'as appelé près de toi, royale jeune fille? S'il est glorieux et magnifique d'avoir su plaire à certains princes, que sera-ce donc d'être distingué par une fille et sœur de rois, qui l'emporte autant par ses lumières sur les autres intelligences que la lune sur les étoiles? Cet honneur dépasse les proportions du sublime, mais tant que je jouirai d'une semblable consolation, je braverai tout le reste.

ÉPITRE III.

Au très-illustre cardinal-prince Charles de LORRAINE.

—

Demande d'une dot pour sa fille [1].

Si la vertu et la beauté suffisaient seules pour gagner le cœur des jeunes gens, je ne te fatiguerais pas de mes demandes et de mes supplications; mais les jeunes filles sans dot n'ont jamais su plaire, et la jeunesse malapprise fuit la pauvreté comme un monstre épouvantable. En attendant, les jours passent et les années effacent les charmes extérieurs. Ce n'est pas toi seulement que cette triste perspective me fait importuner; je m'adresse aussi au roi, à la sœur du roi. Que faire? Faut-il changer les habitudes de ma famille en déclarant que ma fille vieillira chez moi dans le célibat, que nul ne passera le seuil de ma maison? Il n'y a que les pères barbares et dénaturés qui séquestrent ainsi leurs filles et

[1] L'Hospital demande dans cette épître les moyens de doter sa fille Madeleine. Le cardinal de Lorraine, comprenant que son ami était incapable de se mettre à l'affût des vacances et de postuler à chaque décès ou mutation, sollicita pour lui la première place vacante de maître des requêtes et l'obtint; il ne borna même pas là cette munificence, qui le rendit si populaire, il donna en propre à mademoiselle Madeleine une autre charge de maître des requêtes destinée à son futur, Hurant de Bellesbat. En songeant à cette attention délicate et gratuite du cardinal, on ne peut s'empêcher de se souvenir de ces mots que lui adressa un aveugle italien, à qui il venait de jeter sa bourse : *Noble inconnu, tu es le Christ ou le cardinal de Lorraine.*

Après sa retraite, L'Hospital demanda encore de l'argent, mais cette fois ce fut avec la fierté d'un homme tombé et la simplicité d'un grand cœur : « J'ai soixante-cinq ans, écrit-il à Charles IX, une femme, une « fille, un gendre, et neuf petits enfants ; j'ai un train de vieux serviteurs « que je ne puis sans déloyauté ne pas nourrir; une tour de mon bâti- « ment tombe en ruines; après cela si Votre Majesté, empêchée par les be- « soins de l'État, ne croit pouvoir m'aider, j'endurerai patience; à mon « âge cela n'est ni difficile, ni long. (Ms. de Dupuy.) »

laissent flétrir cette première jeunesse. Un mot de toi ferait cesser mes craintes et me délivrerait de mes soucis.

« Pourquoi, vas-tu dire, ne pas veiller toi-même sur les vides « que laisse la mort, et, s'il survient un accident, ne pas m'en- « voyer avertir au plus tôt, ou ne pas venir toi-même? Ni ma « bienveillance ni celle du roi ne te feront défaut, pourvu que nul « n'ait pris les devants. » Comment! tu veux que j'épie un misérable moribond, que j'appelle sur sa tête la maladie ou la mort? Que je périsse plutôt moi-même! C'est un métier qui me répugne et que je ne connais pas! Crois-tu donc qu'il n'y ait pas des centaines d'individus n'ayant au cœur d'autre idée fixe que leur avancement, et une centaine d'autres qui sont pourvus de jambes plus alertes que les miennes? Ajoute que le plus nouveau chasse par la ruse le plus ancien et que celui-ci se retire après avoir perdu sa peine et son argent. L'implacable fortune a toujours été contraire à l'accomplissement de mes vœux. Voici déjà trois ans que durent les promesses de notre magnanime souverain!

Vois cet homme, il est venu tout botté à la cour, et il emporte des libéralités qu'il n'espérait même pas; moi je ne suis pas toujours là, et d'ailleurs ma timidité me paralyse. Accoutumé à de sordides profits, cet autre s'empresse de saisir, comme le milan, l'os qui ne lui est pas destiné; il est difficile d'apaiser la soif et de calmer la faim de ceux que ne retiennent ni les convenances, ni la délicatesse, ni le saint respect des lois. Ecoute une anecdote que tu ignores peut-être, quoiqu'elle soit assez publique :

« Un homme riche avait confié une petite affaire à un avocat « avare : au bout de deux heures elle fut terminée. Le plaideur « offrit quinze écus pour payer l'éloquence et les émotions ora- « toires de son avocat; mais celui-ci se récria sur l'exiguïté des « honoraires. Le plaideur lui envoya, le soir après dîner, un do- « mestique qui lui présenta une coupe remplie de pièces de mon- « naie, afin qu'il pût se payer en puisant à même. L'avocat vante « la délicatesse et la grandeur d'âme du client, il admire la « coupe et ses ciselures (une vigne en spirale et un Bacchus dan- « sant.) » Tu es impatient de savoir ce que va lui conseiller sa pudeur? hé bien, « il garde à la fois et la coupe et l'argent, puis « renvoie le domestique les mains vides [1]. » Penses-tu qu'un pa-

[1] « Érasme raconte que les magistrats de Cologne, ayant appris son pas-

reil homme donne jamais un loyal conseil à ses clients et les empêche d'entreprendre un mauvais procès ? Que sera-ce s'il devient juge, si on le choisit pour expert en délimitation de champs, pour arbitre d'indivisions immobilières? Il est probable qu'il fera déplacer les bornes tour à tour et finira par s'adjuger à lui-même un terrain que, de guerre lasse, abandonneront les deux parties.

Grands dieux! empêchez que ces infamies, vomies par le noir Érèbe, pénètrent dans le sanctuaire de la vierge Astrée ! C'est parce que ma pauvreté ne fut jamais souillée de pareilles rapines, parce que mes mains sont restées pures, que j'ose aujourd'hui regarder sans baisser les yeux et ton visage, noble prélat, et celui du roi lui-même; je vous demande avec confiance une dot pour ma fille et du pain pour son père. Ce sont là des récompenses que méritent les citoyens courageux et honnêtes et qui doivent embraser d'amour pour l'éternelle justice.

EPITRE IV.

A François OLIVIER, chancelier de France [1].

Ton courage, Olivier, a été plus puissant que la fortune; satisfaite aujourd'hui de t'avoir enlevé une dignité suprême, de t'avoir

sage dans leur ville, lui envoyèrent d'excellent vin, mais dans des vases de terre; comme il leur en demanda la raison, ils lui dirent qu'ils ne s'en servaient point d'autres en pareilles occasions, depuis qu'un seigneur Polonais, passant par leur ville et régalé de la même manière dans des flacons d'argent, les avait emportés, croyant qu'ils lui étaient offerts aussi bien que les vins. » (D. Pierre de Saint-Romuald.)

[1] Il ne faut pas oublier que les chanceliers étaient inamovibles; aussi, pour remédier aux inconvénients d'une nomination à vie, les Valois établirent une distinction entre le titre de *chancelier* et celui de *garde-des-sceaux*. Le chancelier pouvait être dépositaire des sceaux, mais si on les lui retirait, son autorité n'était plus qu'illusoire et ses fonctions restaient simplement honorifiques. Le nom de chancelier vient du mot *chancel* ou barreau. Le lieu où l'on scellait les ordonnances, sous la première et la deuxième race, était public, mais environné de barreaux : le chancelier était l'huissier auquel on en confiait la garde.

dépouillé de tes insignes, elle te regarde sans colère habiter les domaines [1] de tes pères et semer toi-même des bois de pins à la tige élancée. Le premier aspect des grandeurs éblouit nos regards étonnés; mais, dès que nous les approchons, elles ne nous paraissent ni aussi attrayantes, ni aussi sublimes, et notre erreur se dissipe vite. Quiconque t'aura connu t'admirera chaque jour davantage, car tu supportes les destinées humaines avec une courageuse et invincible résignation. Tu as su montrer à tous même visage, mêmes sentiments, sans te laisser vaincre par l'adversité ou enivrer par le bonheur. Je ne te dirai rien de cet heureux temps où, gouverné par toi, l'univers prospérait; mais depuis que tu es retourné dans tes délicieux domaines, depuis que, abandonnant le monde et le bruit, tu as cherché le bonheur dans le doux sanctuaire de ta retraite, quelle a été ta vie et de quelles occupations l'as-tu remplie? Tu as repoussé les plaisirs qu'on prône dans les villes, au milieu des vastes hôtels et des palais aux mille couleurs, pour vivre comme les premiers hommes, presque semblables aux dieux, des siècles d'or de Saturne.

Le matin, tu entres au saint lieu, tu passes ensuite quelques heures à de graves et sérieuses études, puis tu te promènes gaiement dans les allées de ton jardin, ou au milieu des arbres que ta propre main a plantés : ce sont des sapins, des cyprès aux fruits coniques, des lauriers consacrés à Phébus, des platanes chers à Socrate, des bosquets dignes des Muses. Après tes repas, mêmes études, mêmes distractions. Quoique tu sois éloigné de la ville, de nobles personnages viennent s'asseoir à ta table. Rien de plus doux! Quels entretiens, quelles causeries! Tout le monde s'en retourne meilleur et plus instruit. C'est au sein de cette inaltérable félicité, Olivier, que déjà tu as passé de longues années. Les voyageurs qui sortent de la ville et approchent de ta demeure s'écrient : « O toi, Olivier, heureux entre tous, seul, seul, tu sais « vivre; les autres hommes ne marchent que dans les ombres « d'une profonde nuit! » Ceux qui ne t'ont point connu autrefois, ont envié peut-être ton ancienne fortune, comme s'il était plus doux de vivre à la cour, humble devant les rois, que libre et maître au milieu de ses domaines, sous le toit paternel, avec des enfants soumis et une épouse chaste. Tel peut être leur avis à

[1] Leuville, près Montlhéry.

eux, qui ne savent que servir les puissants et plier les genoux; l'ambition leur a ôté la saine raison et l'amour de la liberté. Mais toi, tu as vécu libre à la cour, libre à la ville; si la bonne fortune ne t'a pas enorgueilli, la mauvaise ne t'a pas humilié. Tel le chêne vigoureux, préparé à tous les vents, reste fièrement debout et résiste à la tempête.

Les uns, trop timides ou trop faibles, évitent de se montrer et n'osent aborder ni le barreau ouvert à tous, ni la cour habitée par les rois; les autres, une fois dépouillés par quelque hasard des hautes dignités dont ils avaient été revêtus, regardent la vie des champs comme une mort et un supplice; peu de gens ont su se résigner à ces deux genres d'existence, moins encore ont pu ou même voulu profiter des avantages inhérents à chaque état. Il faut excepter pourtant Cyrus, roi des Perses, et les consuls que Rome envoyait chercher à la charrue pour les placer à la tête de la république. C'est à peine si le renom d'une pareille gloire a germé parmi nous, et je cherche forcément mes modèles dans l'antiquité. L'ambition ou l'appât des richesses règnent en maîtres à la cour, à la ville, au palais. Si un ami généreux veut nous tirer de l'ornière pour nous rendre aux douceurs de la vie privée, nous résistons comme des esclaves fugitifs qu'on arracherait du temple où ils cherchent asile.

Je pardonnerais l'ambition à celui qui ne possède aucune terre, qui n'a en propre aucune maison de campagne et qui se soucie peu d'en avoir. Il ne souffre pas d'une privation dont il n'a jamais connu la jouissance; il ne peut désirer des biens qu'il ignore; mais que feras-tu, grand Dieu, de ceux qui bâtissent et élèvent aux cieux de magnifiques palais, qui consacrent mille arpents d'un sol fertile à parquer des cerfs? Ces vastes dépendances sont des richesses qui conviendraient non à des particuliers, mais à des rois.

Eh bien! plutôt que d'en jouir, comme il leur est loisible, ils aiment mieux s'attacher aux côtés des souverains : ô soif de l'or, ô fumée de la cour vendue à l'encan! ils espèrent que les faveurs quintupleront leur énorme opulence et ils perdent la conscience des humiliations qu'ils subissent.

Qui pourrait se figurer que des hommes, issus de nobles aïeux, ont l'âme assez avilie pour préférer une misérable fumée à la terre et à l'air, ces nobles présents des dieux!... Ils vantent leurs ancêtres, ils parlent d'une longue lignée qui les fait descendre du ciel,

et ils ne rougissent pas de leurs friponneries, de leurs rapines, à peine tolérables chez des esclaves. Pour ne point paraître trop grossièrement avides et exigeants, ils disent que ce sont là des moyens de s'assurer un avenir, que les tempêtes les ramèneront un jour dans leur solitude, à moins qu'ils n'y retournent d'eux-mêmes, saturés des faveurs et des plaisirs de la cour. Fais, grand Dieu, qu'ils se brisent comme ils le craignent, afin que tu puisses les absoudre et les faire asseoir dans le séjour des justes : mais qui peut être sûr d'arriver à la vieillesse? Quelles courtes sensations, quelles tristes jouissances espérer d'un corps languissant et affaibli? Insensé celui qui ne cueille point les fruits présents! Le moindre retard fait surgir de difficiles complications et d'insurmontables obstacles.

Nous nous plaignons de ce que le sol épuisé ne produit plus d'aussi bons fruits; nous accusons le ciel, la terre et les dieux; la première faute en est à nous : de même que l'enfant ne sourit pas à son père quand il ne l'a jamais vu, de même la campagne ne peut sourire à celui qu'elle ne connaît pas. Les moissons aussi savent aimer leur maître et ne veulent être cueillies que de ses mains. Combien il vaut mieux cultiver et embellir le champ de ses pères, quelque petit qu'il soit, que chercher toujours à étendre ses limites, à annexer un héritage à un autre héritage! De vastes domaines accusent la puissance et la richesse d'un propriétaire; une terre bien cultivée révèle le génie et l'habileté de l'homme, et porte en fin de compte tout autant de fruits [1].

Penses-tu encore qu'il y ait de grands avantages moraux à posséder des terres vastes et fertiles, à tenir cachés et enfermés derrière des serrures quelques vieux écus à l'effigie des prédécesseurs du roi? Autant servirait à celui qui ne sait pas chanter de collectionner des lyres et de les suspendre à des clous d'ivoire, à celui qui ne sait pas lire de posséder de riches bibliothèques. A ce compte, Tantale serait le plus heureux des habitants du Tartare. On a beau accumuler, entasser fortune sur fortune, l'usage seul nous donne gloire et profit [2].

[1] On croirait, en lisant cette épître, qu'elle a été écrite au XIXe siècle. Il ne m'appartient pas de citer les applications.

[2] *Avaro tam deest quod habet quam quod non habet* (Publius Syrus). Il y a un proverbe florentin qui dit que, pour devenir riche, il faut avoir *bras de fer*, *ventre de fourmi* et *conscience de chien*.

ÉPITRE V.

Au cardinal DU BELLAY.

—

Réjouissances à son approche.

Tu as enfin été exaucé, et tu reviens, grâce aux sollicitations de ton frère, à ta maladie, devenue publique, aux craintes qu'inspirait ta santé chancelante. Les honnêtes gens étaient effrayés; ils attendaient tes nouvelles et encombraient les églises, auxquelles ils apportaient leurs vœux et leurs aumônes. On dit même que le roi a pleuré et laissé paraître son inquiétude. Mais tu sais probablement cela depuis longtemps, et la nouvelle de ton rappel vous a tous comblés d'allégresse; car tu n'es pas seul, et les compagnons attachés dès le premier jour à ton exil et à tes pérégrinations désirent comme toi-même retrouver leurs toits paternels, rentrer dans leurs demeures et suspendre leurs ex-voto à l'autel de Saint-Maur.

Pour toi (et de pareils désastres parlent aux cœurs d'élite), tu vas revoir des pays ravagés, des châteaux demi-renversés, des maisons menaçant ruine; ce n'est plus une ville, mais le vain nom, la vaine ombre d'une ville; celle qui tenait l'univers sous ses lois n'offre aujourd'hui qu'un exemple de plus des vicissitudes humaines. Je te supplie de faire cesser ces calamités et d'user de toute ton autorité, car cet état de choses est insupportable. Qu'on reconnaisse le lion à sa griffe! Dis adieu aux rivages de Campanie, à Baies aux mille couleurs, à ces tièdes eaux des fleuves d'Italie, à ces restes des villas, aujourd'hui oubliées et sans nom, qui ont appartenu à Crassus ou à Lucullus; tu les a vues, et tu sais que les laboureurs du voisinage en dédaignent même l'exploitation. Telles qu'elles sont néanmoins, ces ruines d'une splendeur éteinte peuvent rappeler des richesses et des gloires; mais combien meilleurs sont les enseignements recueillis dans tes livres et tes rochers! Plût à Dieu qu'un Pégase, te plaçant doucement sur son dos, te portât, le plus rapidement possible, près de nous, ou

qu'un Dédale attachât des ailes à tes épaules pour te faire parcourir les airs et hâter ton retour !

Mais, quelque longue que soit notre attente, quelque pénibles que soient nos regrets de te savoir absent, garde-toi de précipiter ton voyage, de peur qu'un automne mortel (et les dieux nous en préservent !) ne t'emporte inopinément à son passage. Abstiens-toi de noix, de poires, de raisins, en un mot, de toute espèce de fruits; car c'est par eux que se développent des fièvres soudaines qui occasionnent aux malades des déjections sanglantes et les font mourir. Les premiers froids éloigneront, j'espère, le danger, et le vent du nord, en modifiant la température, ramènera les nuits sereines et les beaux jours.

Peut-être les allures des mulets qui porteront ta litière, les secousses du voyage, les balancements du navire sur la vague, te rendront-ils tes forces ! Tu descendras l'Éridan et arriveras par les lagunes jusqu'au golfe de Venise ; en remontant la mer, tu verras cette ville célèbre, dont le commerce s'étend sur l'Europe, l'Asie et l'Océan ; tu y séjourneras trois jours, pour visiter les églises, les maisons, les édifices publics, la place Saint-Marc, les palais de marbre du doge Donato [1], les fabriques admirables de verreries [2], les six cents navires de guerre qui couvrent l'Adriatique, les gondoles aux mille couleurs, l'auguste BUCENTAURE, destiné au sénat [3].

Tu trouveras sur ta route bien d'autres villes remarquables, mais elles ne te retiendront que peu de jours, à moins que tu ne

[1] Les Donato étaient une famille puissante à Venise. L'Hospital veut parler ici du doge François Donato, qui régna de 1545 à 1553, et sut si énergiquement faire respecter sa neutralité par Charles-Quint et Henri II. Il ordonna la construction de plusieurs monuments, entre autres l'hôtel des Monnaies et la Bibliothèque.

[2] Les fabriques de verre étaient depuis cinquante ans à peine exploitées en France par les gentilshommes verriers. Les verreries de Venise avaient une haute réputation : aussi la France envoyait ses ouvriers s'instruire à Venise. Les personnages importants du XVIe siècle supprimaient peu à peu les tasses de terre pour boire dans des verres aux mille couleurs, représentant des oiseaux, des animaux, des cloches, des urnes et même des monuments connus.

[3] Le *Bucentaure* était le vaisseau que montait le doge de Venise lorsque, le jour de l'Ascension, il se mariait avec la mer, en jetant un anneau d'or dans le golfe.

te détournes un peu pour rafraîchir tes souvenirs dans les vallées du Mincio et dans la ville où naquit Virgile [1]. Tu verras au loin les clochers de Crémone, les ruines désertes de la ville où triompha Pompée [2]. Lorsque tu auras traversé la cité d'Anténor, tu verras encore de puissantes citadelles, mais tu contempleras avec bonheur les coteaux de Vicence, fertiles en vins généreux, ses champs couverts de mûriers; Vérone te montrera son vieux théâtre, et Brescia les dernières traces de la puissance et de la valeur de ses enfants [3]. Viennent ensuite Milan, Verceil, Turin, situées à la source du Pô. Tu te rappelleras les annales des célèbres ducs de Savoie et le nom d'un héros mort à la fleur de l'âge si chéri du peuple et des soldats. Tu pourras séjourner quelques bonnes nuits pour faire reposer le sabot de tes chevaux et renouveler leurs fers.

Comme tu parcourras les campagnes d'Italie des deux côtés du fleuve! A droite et à gauche on aperçoit les villes les plus riantes, dont les alentours sont arrosés de mille ruisseaux divers. Les lacs, presque aussi navigables que la mer, nourrissent des poissons succulents, tandis que le laurier, le myrte, l'oranger, fleurissent sur leurs rives.

Combien il est doux de contempler ces divers panoramas, ces vignes enlacées aux ormeaux, ces arbres symétriquement alignés, dont les rameaux dominent les récoltes d'alentour : on dirait des vergers et des jardins plantés et ornés par la même main.

Tu auras alors le choix ou de passer par les Alpes Pennines, les Alpes Grecques ou les Alpes Cottiennes [4], si toutefois aucun accident n'y met obstacle, car les orages menaceront ta marche, le froid glacera tes doigts ou gercera ton visage, les neiges tomberont et se déplaceront sous l'influence des vents déchaînés, et tu

1 *Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc Parthenope...*

2 Voyez Plutarque, *Vie de Pompée*, § 15.

3 Brescia avait soutenu les siéges de 1238, 1311 et 1426.

4 Les Alpes Pennines vont de l'ouest à l'est, depuis le col du Bonhomme, jusqu'au mont Rosa; elles renferment le grand Saint-Bernard. L'Hospital écrit Pœnines, peut-être à cause du passage d'Annibal, d'où quelques auteurs prétendent qu'elles tirent leur nom. Les Alpes Grecques commencent au mont Cenis et finissent au mont Blanc et au col du Bonhomme : elles renferment le petit Saint-Bernard. Les Alpes Cottiennes s'étendent du mont Viso au mont Cenis.

perdrais toute trace du chemin sans pouvoir compter sur l'instinct des chevaux; ta patrie enfin t'accueillera avec bonheur après de longs mois d'absence, et tu seras reçu par le roi HENRI, qui gouverne maintenant la France pacifiée, après une longue guerre fatale aux Anglais. Il te faudra bien une journée entière pour exposer les faits accomplis, signaler l'état actuel des affaires, les chances de l'avenir, les dispositions à prendre en Italie.

Garde-toi cependant de prêter une oreille attentive aux flatteries des courtisans! que l'ambition et la passion des dignités ne te bercent pas de leurs illusions funestes! Fuis d'avance les écueils des Syrènes; n'attends pas que la calomnie (ce fléau de tous les amis les plus vertueux des princes) ait allumé ses brasiers!... Tu me comprends, car la fortune, en te frappant, t'a donné l'expérience, et tu as déjà traversé assez de dangers et surmonté assez de difficultés. Tu connais le chemin par où tu as passé, et il serait triste que tu vinsses te briser aux mêmes écueils.

Mais mon aveugle affection me fait aller trop loin dans mes avertissements; on dirait que je méconnais ta sagesse. Pardonne mon indiscrétion à cette affection même, et reviens dans tes foyers; tous, dans les villes et les campagnes, se réjouissent de ton retour. Les hommes ne sont pas seuls égayés par ton approche; les bêtes, les troupeaux, la campagne elle-même, les prairies prennent un air de fête; les fleuves, se gonflant de bonheur, débordent sur leurs rives.

Quand on soupçonnera ton approche, chacun accourra, s'élancera sur ton passage; ceux qui verront ton visage, qui toucheront tes vêtements, qui fouleront le même sol que toi, rentreront heureux dans leurs demeures. Quel plus magnifique spectacle encore, lorsque tu les béniras en levant les yeux et en étendant la main! tous se prosterneront à tes pieds comme devant les autels du Seigneur.

Mais hâte-toi si tu veux être témoin des scènes que les jeunes paysans préparent pour te fêter; rien de plus comique. Le théâtre représente la gorge béante de l'enfer, avec d'énormes dents destinées à mâcher les cadavres des damnés; Fabius et Caton ne pourraient s'empêcher de rire à cet aspect. J'admire surtout le personnage destiné à représenter Lucifer : il portera des cornes, son visage peint aura la couleur des charbons ardents, sa queue se déroulera en longs anneaux. Un cri terrible est poussé du fond de l'abîme, les forêts voisines en retentissent et les rivières s'arrêtent dans

leur marche; une sueur froide coule sur tous les membres, la terreur envahit les esprits, car Satan a rompu ses chaînes, et la foule des démons l'accompagne [1].

De l'autre côté on remarque un tyran assis sur son trône et donnant l'ordre de fouetter et d'enchaîner des accusés; les bourreaux aux bras nus obéissent, et le théâtre retentit de gémissements [2]. Tu verras le reste à ton arrivée, ou, si tu ne le vois pas, tu en entendras parler. En attendant, hâte le pas tant que les chemins sont bons et secs et que les orages ne les ont point ravinés. Voici l'hiver qui va obscurcir le soleil, et les vents de la pluie remplissent le ciel de leurs nuages; tu as une bonne provision de bois que te fournissent les forêts de la Champagne. Surtout ne te laisse point aller à l'idée de rebrousser chemin, car ton pays a ses agréments en toute saison, et l'hiver peut encore s'y passer gaiement; tu ne trouverais pas facilement ailleurs les avantages qui sont ici réunis en abondance sur un même point.

Tu seras à l'abri des ennuis de la cour; tu échapperas aux médisances, aux insinuations perfides; tu éviteras la double peine, le double tracas de te rendre chaque matin chez des amis ou de les recevoir en cérémonie. Tu ne verras ni n'entendras rien de fâcheux qui t'échauffe la bile, comme il arriverait ailleurs... Tu aimes les bois, les mystérieuses retraites; tu ne détestes pas non plus la compagnie de quelques convives : tu seras ici au comble de tes vœux; la ville est justement à la distance voulue pour que tu aies le temps de rester une heure à converser avec quelques-uns de ses habitants, soit qu'ils viennent chez toi, soit que tu te rendes

[1] L'art dramatique commençait pourtant à se développer : mais dans les provinces on en était encore aux gentillesses du passé, qui consistaient à ramasser les âmes dans des paniers, à vomir le diable avec toutes les contorsions d'une victime de l'hémétique, à représenter un à un les crimes des empereurs romains et de leurs *grands prévôts*. Une des plaisanteries les plus communes était celle-ci : *Nos femmes sont trop douces. — Eh bien! il faut les saler;* et on aspergeait la plus coquette moitié du public d'une poussière quelconque. C'était peut-être le premier pas vers les tombolas modernes.

[2] Il est douloureux de penser qu'au milieu des surexcitations religieuses les peuples jouaient avec les tortures et les supplices; il est surtout étrange que L'Hospital trouve à ces horreurs un côté assez comique pour dérider les Caton et les Fabius.

chez eux. Tu te promèneras à l'ombre des bois, dans les prairies, au bord de la rivière; tu composeras des poésies dignes des Muses et d'Apollon. Alors tu vivras plus heureux que les rois d'Assyrie: tu cueilleras les fruits de tes champs, de tes jardins, de tes vergers; chaque jour tu seras prêt à partir pour les lieux où il plaira au roi de t'envoyer (semblable au soldat qui attend l'ordre de son général pour marcher au combat); tu recevras qui tu voudras et quand tu voudras : moi et tant d'autres nous serons là à tour de rôle, moi cependant un peu plus que tous.

EPITRE VI.

Au savant conseiller CRASSIN.

—

Éloge de la guerre.

Tout ce que nous possédons d'or, d'argent, de pierres précieuses, la guerre nous l'arrache sans pitié; c'est ainsi que, malgré nous, nous nous dessaisissons de ces colifichets dont la raison et la vertu auraient dû nous faire perdre le goût depuis longtemps. Lorsqu'une ardente milice ravage les champs et soulève la ville, quelle n'est pas la terreur des mères de famille? Elles se précipitent aux portes des églises, supplient les dieux irrités de pacifier les peuples; les magistrats, qui se glorifiaient autrefois de nos succès, veulent partager le sort des citoyens appelés aux armes; ils ne méprisent plus la populace, mais demandent à courir les chances communes [1]; ils portent aux dieux des offrandes et se soumettent humblement aux vœux les plus péni-

[1] On voit ici que les simples soldats étaient l'objet du mépris général, à cause probablement de leurs instincts pillards. Tout manant possesseur de quelques deniers achetait son exemption du service; en revanche, les oisifs et les mauvais sujets s'engageaient (sauf à décamper aux jours de bataille) pour marauder où ils passaient et se distinguer par leur uniforme

bles. C'est ainsi que la terreur et les dangers inconnus bouleversent les esprits jadis superbes et leur rappellent qu'il est un Dieu.

La guerre, tu le vois, n'est pas moins utile que la paix : elle modère les passions humaines avec plus de force que les paroles, la raison et les lois CINCIA ou OPPIA [1]. Semblable à l'infortuné dont les dieux brisèrent le navire, et qui fut satisfait de trouver une besace et un bâton, chacun commence à devenir plus sage; le manque de nourriture ou les maigres repas rouvrent l'œso-

des voleurs de grands chemins. Les mercenaires formaient un contingent plus nuisible qu'utile, et cependant on s'en servait faute de nationaux.

François Ier avait créé l'infanterie en instituant, par son ordonnance de Saint-Germain-en-Laye, *sept légions de gens de pied de six mille hommes chacune;* mais les cadres n'en furent jamais remplis, tant à cause de la pénurie des finances que de l'incurie des derniers Valois. La durée du service variait de trois mois à trois ans, à moins de rengagements ou de circonstances graves : comment créer une armée etl l'aguerrir? Si les rois appelés à combattre les sectaires avaient songé à instituer une armée permanente et nationale, à relever par des punitions sévères et des récompenses éclatantes les positions inférieures de la milice, l'aristocratie féodale était à jamais renversée et l'autocratie royale pouvait marcher en sécurité dans la voie du progrès et des réformes. Le XIXe siècle en sait plus long que le XVIe sur la manière d'étouffer dans son germe les révolutions; mais le XVIe siècle n'avait qu'à regarder en arrière : il aurait vu comment les Césars en finirent à Rome avec l'aristocratie républicaine et la guerre civile.

[1] Voici ce que dit M. Ortolan dans son *Explication des Institutes de Justinien* : « L'usage des dons et des présents, à certaines époques de l'an« née ou dans certaines occasions, de la part des affranchis et des clients « envers leur patron, était répandu chez les Romains et s'était tourné en « une sorte d'obligation de convenance. Outre ces libéralités d'usage, il « paraît que les dons exigés, pour ainsi dire, des plaideurs par les ora« teurs chargés de les défendre, à l'époque surtout où c'était dans la classe « aristocratique que se renfermaient principalement la connaissance et la « pratique du droit, avaient fini par dégénérer en exactions des patriciens « contre les plébéiens. Une réaction populaire contre cet abus, joint sans « doute à des considérations plus générales, fit décréter un plébiscite qui « fait époque dans l'histoire du droit sur les donations, la loi Cincia, pro « posée par le tribun Cincius, l'an de Rome 550. »

La loi Oppia, énergiquement soutenue par Caton, était destinée à refréner le goût du luxe chez les femmes (*voir* Montesquieu).)

phage que fermait l'abondance des vivres; les plaies incurables aux frictions sont cautérisées par un fer incandescent; nous détruisons avec le fer la surabondance des végétations.

Si la guerre nous rend meilleurs et nous fait mieux aimer la religion, pourquoi la poursuivre de nos malédictions, elle et ses salutaires effets? Combien de fois la grêle a-t-elle broyé nos récoltes, combien de fois notre maison a-t-elle croulé, ou nos vaisseaux ont-ils été engloutis dans la mer, ou nos amis les plus chers ensevelis dans la tombe! Nous baissons la tête devant ces sinistres, légères punitions de nos fautes, et nous rendons grâces au ciel de ce qu'il ne nous frappe pas avec plus de colère. Pourquoi ne pas dire que la Providence fait commencer et continuer les guerres pour nous rendre sages? N'est-il pas plus juste de reconnaître que les dieux prennent souci des mortels, veillent à notre salut et travaillent à notre bonheur? Mais la plus grande partie des hommes, enveloppés dans des ténèbres obscures, adressent aux dieux des demandes injustes, contraires à leurs propres intérêts; ils aspirent à la faveur du peuple, à la bienveillance du roi, aux honneurs, aux richesses, à ces biens futiles si prisés du vulgaire; puis celui qui les possède est tourmenté de mille maux, sans compter l'envie et la calomnie aux traits empoisonnés. Un infâme délateur lui intente, aidé de faux témoins, un procès capital, il a affaire à un juge corrompu, ambitieux, avide. Que faire, sinon s'arracher à la tyrannie par l'épée ou la corde, et échapper à la mort par la mort elle-même? Mais Dieu, du haut du ciel, a pris les hommes en pitié : il refuse d'exaucer les prières qui peuvent leur nuire, et il envoie à la place différents fléaux qui, malgré leur cruauté apparente, aboutissent au bonheur général. De même, lorsqu'une mère ou une nourrice refuse à son nourrisson des charbons ardents ou des tisons enflammés, pour lui offrir les feuilles vertes de plantes amères [1], elle semble cruelle et impitoyable; mais on ne s'y méprend point : on la blâmerait plutôt si elle cédait à de dangereuses supplications.

Nous avons toujours à la bouche les mots de paix et de repos; nous fatiguons les dieux, en leur demandant de puériles jouissances que ne trouble nul ennui. Acceptons plutôt les coups qui

[1] Il ne faut pas oublier que, dans ce temps-là, les breuvages amers étaient seuls considérés comme salutaires.

nous frappent pendant la paix. Le luxe et l'abondance font naître les trompeuses utopies, les honteux débordements; les femmes et les veuves perdent toute pudeur; les jeunes filles, au lieu de rester à la maison, courent les fêtes à des heures indues. On ne voit que plaisirs stériles, sommeil à contre-temps, naissances adultérines, héritiers donnés à des familles qui auraient droit de les renier, combats sans fin, discordes, procès, jugements, appels, délateurs, juges avares, citoyens chassés injustement de leurs domaines ou couverts de honte et d'ignominie. La guerre préserve de ces désastres, et les maux qu'elle entraîne sont des avantages précieux que ne ravissent ni les tempêtes ni les ennemis [1].

« Mais la guerre a déjà englouti et engloutira beaucoup de « villes? » Qu'importe, si cette catastrophe est avantageuse! mieux vaut mourir honorablement que traîner dans la honte une longue et misérable existence !

EPITRE VII.

A FRANCOIS OLIVIER, CHANCELIER DE FRANCE.

—

Sur l'affaire de Mérindol, portée devant le parlement de Paris [2].

Ce procès délicat, avec les incidents soulevés par les clameurs des clients et des avocats, m'a fait comprendre la puissance des

[1] L'Hospital soutient avec le même talent les avantages de la guerre et ceux de la paix : il aimait la paix par instinct, mais il détestait le luxe davantage. Peut-être aussi la spontanéité avec laquelle chacun prit les armes lorsque Paris fut menacé, le toucha-t-elle profondément en lui faisant sentir que le patriotisme français, endormi, mais non éteint, pouvait se réveiller aux grandes crises.

[2] Les doctrines du bourgeois de Lyon Pierre Valdo s'étaient réfugiées, depuis les persécutions des Albigeois, au milieu des Alpes provençales. Les peuplades qui les conservaient vivaient heureuses dans leur isolement, oubliées des princes, payant régulièrement leurs impôts et n'ayant affaire

orateurs de Rome et d'Athènes, ainsi que les moyens les plus simples pour ébranler et vaincre les tendances de la foule. Je

que le moins possible aux parlements dont elles dépendaient. La nature de leurs croyances appela sur elles l'attention des luthériens, qui avaient la prétention de remonter à Dieu par la filière de toutes les anciennes hérésies. Maints romans furent bâtis sur leurs richesses, leur nombre, leur puissance; on se souvint de tous les noms barbares sous lesquels on les désignait depuis trois siècles, *Arnoldistes*, *Éperonistes*, *Cathares*, *Passagers*, *Paturenens*, *Lollards*, *Turelupins*, *Chaignards*, etc. On retrouva même une bulle de Grégoire IX dans laquelle il était dit que les Vaudois avaient des visages différents, *mais qu'ils se tenaient tous par la queue*.

Ainsi recommandés aux catholiques, les Vaudois furent assignés, le 18 novembre 1540, à comparaître devant le parlement d'Aix, pour s'y entendre condamner à abjurer leurs erreurs et à chasser de leurs montagnes les docteurs allemands. Ils ne comparurent point, et la condamnation par contumace porta que les chefs de famille seraient brûlés, leurs biens confisqués, leurs maisons détruites, les bourgades importantes démolies ou déboisées, les hommes valides exilés. Un gentilhomme d'Arles, nommé d'Allencé, empêcha le premier président, Barthélemy Chassané, de faire immédiatement exécuter la sentence. De Thou nous donne la substance de ses paroles :

« Je crois que vous vous souvenez de ce que vous pensiez lorsque n'é-
« tant encore qu'avocat à Autun vous y plaidâtes la cause des rats. Vous
« avez fait imprimer ce plaidoyé, et comme je connois votre modestie et
« votre candeur, vous souffrez volontiers qu'on vous rappelle le souvenir
« de ce temps-là. Or voici comment vous exposiez le fait de votre cause :
« Un grand nombre de rats s'étant répandus dans le territoire d'Autun, où
« ils mangeoient tous les bleds, on ne trouva point de meilleur remède à
« ce mal que de les faire excommunier par l'évêque du lieu ou par son
« grand-vicaire : cet expédient ayant été communiqué au grand-vicaire,
« il fut d'avis qu'avant toute chose, on fît donner aux rats trois assigna-
« tions, mais il ne voulut point prononcer la sentence qu'on n'eût nommé
« un avocat pour plaider la cause des absents. Ce fut vous qui entreprîtes
« leur défense et qui, pour remplir votre ministère avec exactitude, fîtes
« sentir aux juges, par d'excellentes raisons, que les rats n'avoient pas
« été ajournés dans les formes : vous obtîntes que les curés de chaque pa-
« roisse leur feroient signifier un nouvel ajournement, puisque dans cette
« affaire il s'agissoit du salut ou de la ruine de tous les rats. Après cela
« vous fîtes voir que le délai qu'on leur avoit donné étoit trop court pour
« pouvoir tous comparoître au jour de l'assignation, d'autant plus qu'il
« n'y avoit point de chemin où les chats ne fussent en embuscade pour les
« surprendre. Vous employâtes ensuite plusieurs passages de l'Écriture-

m'en suis fait une idée, non par le sujet en lui-même, non par les dommages-intérêts réclamés, mais par le souvenir de ces vio-

« Sainte pour défendre vos clients et ensuite vous obtîntes qu'on leur « accorderoit un plus long terme pour comparoître. Cette cause que vous « défendîtes si bien vous acquit la réputation d'un sçavant et vertueux « avocat. Or je vous renvoie aujourd'hui à ce plaidoyé et je vous propose « vos propres arguments. N'est-il pas estrange que celui qui dans la cause « des rats a insisté fortement sur l'ordre et les formes de la justice, pa- « roisse aujourd'hui les négliger lorsqu'il s'agit des biens et de la vie de « tant d'hommes ? Prenez garde de ressembler à ces lâches maîtres en fait « d'armes qui observent tous les préceptes de leur art et triomphent de « tous leurs adversaires lorsqu'ils ont le fleuret en main et qui oublient « entièrement toutes leurs règles lorsqu'il est question de se battre avec « l'épée nue. Seroit-il possible que ce que vous avez fait autrefois dans « une cause burlesque, lorsque vous étiez jeune et pas encore magis- « trat, vous l'oubliassiez aujourd'hui dans une affaire importante, dans « l'âge et la dignité où vous êtes et avec la réputation que vous avez ac- « quise ? Souffrirez-vous que la condition de tant de malheureux dont vous « êtes le juge soit pire que celle des vils animaux dont vous étiez alors le « défenseur ? Je ne vous parle point de l'innocence de ce peuple à qui vous « sçavez vous-même combien de crimes faux on impute : cependant ils « servent Dieu avec ferveur, ils ne refusent jamais de rendre ce qu'ils « doivent à leurs seigneurs, aux magistrats, au prince. Je vous conjure « donc par l'amitié qui est entre nous, de faire attention à ces raisons et « de croire qu'on ne sçauroit trop délibérer lorsqu'il s'agit de faire périr « des hommes. »

Ce discours eut son effet, et tant que Chassané vécut les Vaudois furent peu maltraités ; mais, à sa mort, Jean Meinier, baron d'Oppède, propriétaire d'une terre aux environs de Cabrières, devint premier président, et demanda instamment l'exécution d'un arrêt qui lui permettrait d'acheter à vil prix les terrains qui lui conviendraient. Le roi François Ier, atteint de la maladie dont il mourut, ordonna, dans un moment d'humeur, et malgré Pierre Castellan, qu'on donnât suite à l'arrêt de 1540. D'Oppède commit pour cette exécution le président De La Font, les conseillers Honoré de Tributüs et Bernard Badet, auxquels fut adjoint l'avocat général Nicolas Guérin. Mérindol et Cabrières furent détruites de fond en comble ; vingt-deux villages furent saccagés ; les bois, les récoltes, les maisons furent incendiés ; les femmes laissées par leurs pères et leurs époux furent violées et assassinées : tout ce qui échappa au carnage mourut de misère et de faim dans le cours de l'année.

Malgré les précautions que l'on prit pour cacher à François Ier toutes ces horreurs, il se trouva pourtant quelques hommes assez courageux

lences, de ces assassinats, de ces massacres iniques, de ces infamies commises en présence d'honnêtes mères de famille. Aubry [1] a fait les longues énumérations des hommes mis injustement à mort, des jeunes filles violées [2], des villages incendiés. Que de soupirs et de gémissements ont retenti sous les voûtes et sur les gradins du Palais! Il demandait l'enquête et le dernier supplice pour tous ces persécuteurs indignes de la lumière. Le président lui-même semblait approuver, et, se levant parfois de son siége, essayait d'en appeler à l'opinion de ses collègues.

Ce discours une fois fini, Robert [3] se lève à son tour: chacun s'étonne de ce qu'il va soutenir une thèse maudite et s'indigne d'avance de ce qu'il pourra dire.

Il commence néanmoins par un exorde qui devait toucher les cœurs les plus endurcis. En peu d'instants, il tourne les esprits du côté de ceux que tout à l'heure on allait condamner et envoyer au supplice (tant les maux des autres nous touchent peu! tant les larmes qui naissent à leur aspect se dessèchent promptement!). Je renonce à préjuger du résultat du procès: le destin en décidera. Fassent les dieux que l'éloquence n'ait pas plus de pouvoir que la vérité et n'amène pas le triomphe de l'injustice [4]!

César, pour plaire à ses plus chers amis, siégea un jour comme juge d'un homme qu'il avait secrètement condamné avec la ferme volonté de ne point changer d'avis. Cicéron parla: d'abord il s'insinua sourdement, prit de nombreux détours, puis lança ses traits,

entre autres le duc de Guise) qui lui dirent la vérité; aussi ordonna-t-il, en mourant, à son fils Henri II de faire faire une information sur les actes du parlement d'Aix. Henri évoqua l'affaire à lui-même et commit pour juger, quant au fond et aux appels, la grand'chambre du parlement de Paris. L'Hospital parle ici des débats qui remplirent cinquante audiences.

[1] Jacques Aubry plaidait pour les appelants de Cabrières et de Mérindol.

[2] Au village de Lacoste, toutes les femmes et les filles furent violées dans le jardin du château.

[3] Pierre Robert, un des plus célèbres avocats du temps, plaidait pour d'Oppède, De La Font et les assesseurs. Denys de Ryants, dont il n'est point fait mention, plaida pour Guérin, qui fut seul condamné et mis à mort.

[4] D'Oppède, le plus coupable de tous, fut acquitté et rendu à son siége; il mourut peu après d'une maladie d'intestins qu'on ne manqua pas d'attribuer à la justice de Dieu, à peu près comme on avait antérieurement

jeta les faisceaux et pointa les échelles. Que veux-tu? Peu à peu la colère de César s'apaise; il change de sentiment, de visage, puis enfin verse des larmes et pardonne à son ennemi, tant la déesse PERSUASION a d'empire sur le cœur des hommes! mais celui auquel Jupiter a départi des oreilles délicates obéit encore mieux à cette invisible puissance. De même la peinture enchante le peintre, la poésie le poëte, la musique le musicien et le chanteur. Chacun comprend mieux ce qui touche son industrie, l'artiste voit seul les perfections cachées d'un objet d'art, et l'orateur entraîne les autres orateurs.

C'est pour cela que tu rêvais un tribunal muet et sans voix, pour éviter les artifices des avocats et fermer les oreilles des juges exposés aux tentations des Syrènes : tu voulais nous ramener à Sparte. Je ne suis point de cet avis : j'aime mieux conserver les usages dans une juste mesure, pourvu que les affaires n'aient besoin ni de phrases, ni de rhétorique, pourvu que la faconde n'obscurcisse pas les idées des juges, pourvu que la langue la plus habile ne fasse pas sombrer les lois pour opprimer la justice et sauver l'iniquité.

Oh! si, au lieu de la chance et du hasard, c'était le bon sens qui présidât au choix d'hommes probes, mûris, sérieux, instruits, uniquement soucieux de l'étude et de l'application des lois; si les juges attribuaient à chacun ce qui lui est dû, sans se laisser entraîner par les affections, les inimitiés ou le désir de s'enrichir des dépouilles du plaideur, c'est en vain que les avocats useraient leur faconde. Mais l'intérêt privé corrompt les meilleurs esprits: nous aspirons, pour nos courtes années, aux richesses de Crésus: heureux si la mort ne nous arrête point en route, si le vent ne fait point sombrer notre navire! Quand viendra cet heureux temps? Tu ne le verras pas, toi qui n'y veux point croire, toi qui en nies l'avénement, malgré les consolations que tu trouverais dans cet

attribué les hémorrhoïdes de Henri V d'Angleterre au crime qu'il avait commis de s'asseoir sur le trône de France.

Les principales théories des Vaudois consistaient à appeler Rome la Babylone moderne, la religion catholique une grande prostituée, à démolir les églises, à brûler les statues, à supprimer les monastères, seuls refuges de l'étude. Ils professaient aussi des appréciations particulières sur le mariage, l'immortalité de l'âme et la manière de prier Dieu.

espoir. En attendant, nous laissons se nourrir à nos dépens une foule de loups et de renards.

Les grands seigneurs préparent des festins splendides, entraînent à leur suite des légions de valets; ce serait sublime si tous étaient honnêtes; mais, sauf un très-petit nombre, ces puissants m'apparaissent avilis, inutiles, sots, gueux, menteurs et avides: seulement leurs turpitudes n'ont point été prévues par les lois; elles échappent à la justice et aux juges sans que les paroles persuasives influent sur leur conduite. A toi de faire cesser tous ces maux! Si ta volonté n'y peut rien, chasse du moins les imposteurs et garde quelques magistrats sans tache, à l'exemple de Caton qui, pendant sa préture, ne s'adjoignit que trois assesseurs.

ODE

SUR LA PRISE DE METZ [1].

La Germanie a donc enfin cédé le vieux fleuron de sa couronne à la valeur de nos soldats! Nous sommes vainqueurs, concitoyens, et les armées qui menaçaient notre liberté ont abandonné le champ

[1] Il existe une erreur dans le titre de cette pièce : L'Hospital n'a point voulu parler de la prise de Metz, qui, en elle-même n'offre rien de très-honorable, puisqu'elle est tout simplement due à une fourberie; il a exclusivement chanté la victorieuse défense du duc de Guise. Je vais dire quelques mots sur ces deux grands faits qui, l'un et l'autre, datent de 1552.

Henri II partit en prenant le titre de protecteur des libertés germaniques, et demanda l'autorisation de faire entrer des troupes dans Metz. Les instances de l'évêque de Lenoncourt déterminèrent les bourgeois à recevoir deux compagnies d'infanterie de trois cents hommes chacune, mais au moment de fermer les portes on reconnut qu'il était entré quinze cents soldats, et que leur expulsion serait désormais impossible. Les bourgeois firent contre fortune bon cœur, et l'un des Suisses attachés à la garde de la ville jeta les clefs à la tête d'un des capitaines et lui cria, en essayant de parler français : *La farce est pien chouée.*

L'empereur, furieux de ce stratagème, résolut de reconquérir Metz à tout prix, et le 19 octobre il investit la ville avec soixante mille hommes, cent canons et sept mille travailleurs. Le duc de Guise, chargé de la dé-

de bataille, en fuyant honteusement devant nous; elles ont laissé sans sépulture des cadavres sanglants, et tout s'est soumis à nos lois. Une poignée d'hommes (qui pourrait le croire?) a soutenu le choc des forces combinées de l'Europe, a foulé aux pieds l'orgueil espagnol et la fierté d'un souverain depuis longtemps accoutumé à la victoire. Il espérait venger ses récentes humiliations en cernant quelques Français dans une faible citadelle, et reconquérir ainsi son autorité perdue. Mais la fortune a abandonné le vieillard pour s'attacher au jeune héros, soit parce qu'elle ne savait plus lequel choisir, soit parce qu'elle voulait encourager les progrès du génie [1].

Maintenant les rives de la Moselle, aussi bien que les plaines de

fense, avait pris ses mesures. Pour encourager ses soldats et ses gentilshommes il allait lui-même aux constructions avec la hotte et la pioche, accompagnait les malades, distribuait les récompenses, plaçait les sentinelles. D'un autre côté, il entretenait de son mieux le zèle religieux, qui était un de ses plus grands leviers, et pour y réussir il évitait de profaner même les lieux saints qui auraient pu lui servir de points d'observation. Il fut obligé néanmoins de démolir, en dehors de la ville, l'église de Saint-Arnould, qui possédait des voûtes assez solides pour supporter le poids de quelques pièces du canon ennemi. Mais comme elle renfermait les cendres de cinq ou six personnages morts en odeur de sainteté, François de Guise voulut que le clergé tout entier vînt en corps chercher les reliques et assister aux démolitions. Ce fut par ce moyen qu'il allia la destruction de l'église Saint-Arnould à ses protestations de piété. Quand la ville fut investie, tout était prêt pour la défendre; Guise adressa à ses troupes une harangue éloquente dans laquelle il rappela l'ancienne gloire de la France, la valeur traditionnelle de ses enfants, la force plus apparente que réelle de l'empereur, les nombreuses victoires remportées par nos armées et les récompenses promises par le roi après le triomphe. Les Français firent des prodiges comme toutes les fois qu'ils se sentent commandés par un chef digne d'eux; Charles-Quint perdit près de trente mille hommes et fut obligé de lever le siége. L'enthousiasme qui accueillit cette nouvelle à Paris est indescriptible. — Au dire de dom Pierre de Saint-Romuald, c'est au siége de Metz que Guise correspondit avec le roi à l'aide de lettres placées entre le fer et le sabot des chevaux de ses courriers.

[1] Le duc de Guise avait dit en terminant son discours : « Quelle honte « pour nous de voir un vieillard forcer une si brillante jeunesse, un prince « moribond marcher sur le ventre à des troupes florissantes, un conqué- « rant en litière disposer en vainqueur de tant de braves gens que je vois « sous mes yeux les armes à la main ! » (De Thou, *liv.* XI.)

Lorraine, sont soumises à notre roi : le vieux Rhin tend les bras au vainqueur et se résigne sans peine à rentrer dans ses anciennes limites. Charles, Dieu a voulu te défendre de toucher à notre territoire; il l'a rendu fatal à toi et à ton aïeul, car ce dernier aussi osa mettre le siége devant les faibles murailles de Nancy, et il perdit, d'un seul coup, son honneur et sa vie [1].

Pour toi, tu as vu ta propre gloire et tes conquêtes, acquises par tant de travaux, tomber aux pieds des murailles d'une seule ville. Peut-être même, Charles, tu aurais perdu la vie si tu n'avais eu la précaution de fuir. La terre n'a-t-elle pas englouti deux enfants de race royale, à la tête de leurs bataillons, au moment où la patrie leur confiait sa défense? Souviens-toi du roi de Sicile qui, aidé autrefois de nos hommes et de nos chevaux, écrasa la Bourgogne et lui enleva sa dernière splendeur.

Celui qui maintenant défend Metz sous les ordres du roi Henri, avait jadis chassé les phalanges espagnoles et les avait mises en déroute : tous deux sont dignes de gloire, mais ils le sont d'autant plus qu'ils ont vaincu César [2].

Voyez maintenant ce jeune héros qui s'avance à cheval couvert des dépouilles de l'empereur : une foule de gentilshommes français l'accompagne; son habileté à la guerre lui a fait enlever les aigles et les drapeaux rouges qu'il rapporte à son roi. Jetez à pleines mains des fleurs sur son passage, apportez des couronnes tressées de laurier et de feuillage.

Tel Bacchus vainqueur revint des pays inconnus de l'Inde, en traînant à sa suite des troupeaux d'esclaves; tel Thésée, après avoir frappé le monstre d'un coup mortel, fut reconduit à Athènes sa patrie; tel Hector, fils de Priam, rentra dans Troie couvert des dépouilles d'Achille; tel tu as été accueilli par notre grand roi Henri. Tu revenais en effet de défendre ta patrie, de sauver les anciennes frontières de la France : la nation entière te bénit, car elle te reconnaît l'auteur de son repos et de sa sécurité.

Et vous qui avez partagé ses travaux, vous ses compagnons de gloire, de quel nom vous appeler après tant de hauts faits? Ni

[1] Charles le Téméraire, père de Marie de Bourgogne, grand'mère de Charles-Quint.

[2] On publia ce jeu de mots, sous forme de vers latin, à l'adresse de l'empereur :

Siste viam METIS, *hæc tibi* META *datur.*

Rome ni la Grèce ne nous offrent pareils exemples de courage. Ce n'est pas assez de dire que vous ressemblez aux légions de Mars ou aux cohortes sacrées que Thèbes armait de ses boucliers d'argent. Quel peuple, quelle nation soutiendront désormais votre aspect? Quel pays produit de pareils soldats?

Mais toi à qui la fortune a permis autant de triomphes qu'elle a établi de divisions de territoire en Europe, toi qui as eu l'honneur de repousser deux fois César, garde une juste modération en face de nouveaux dangers; sache mettre un frein à tes passions; cherche à mériter la réputation de sauveur et de père du peuple avant celle de monarque terrible; car un sot orgueil perdit bien des rois et des empereurs qui auraient été grands s'ils avaient été modestes. Ce n'est pas en remportant de glorieuses batailles que les rois se recommandent aux peuples conquis, mais en montrant qu'ils n'ont eu en vue ni les richesses, ni l'autorité, ni un but trompeur, que leur seul mobile était de secourir et d'enrichir ceux qu'une puissance étrangère tenait dans l'esclavage : aucun présent plus doux que la liberté ne peut être offert à l'homme. Avec quelle joie et quel enthousiasme la Grèce ne reçut-elle pas le héraut romain qui lui apporta la permission de vivre sous ses propres lois, de rester libre et affranchie de toute servitude! Les cris d'allégresse furent alors si universels que les oiseaux du ciel tombèrent sur le sol; les peuples, reconnaissants d'un si grand bienfait, auraient donné leur vie et leurs trésors aux consuls pour les remercier d'avoir fait de leur patrie une province romaine. Que dirai-je des Rhodiens et de tant d'autres? Ils aimèrent mieux s'allier entre eux que payer au vainqueur le tribut de leur défaite. C'est donc comme par degrés que la faveur populaire a élevé le courage jusqu'aux nues et fait monter les grands hommes vers le ciel. A quoi bon rappeler Thésée et les saints autels d'Hercule et tous ceux qui, après leur mort, furent élevés au rang des dieux?

Il faut rendre au ciel de justes actions de grâces, car tu te plais à régner avec douceur et bienveillance, à suivre sur le trône les traces de ton auguste père. Tu cherches moins à vaincre, à soumettre et à compter dans tes États les nations étrangères, qu'à les défendre de tous maux et à les faire vivre en paix. C'est pour cela que Parme et Sienne, arrachées à leurs tyrans, te décernent déjà les honneurs divins. La Germanie, qui n'a pas su être libre, les villes d'Italie que l'ennemi a rendues désertes, réclament ton

secours. Que ce soient là de futurs lauriers pour ton front, et puisse un jour la postérité s'écrier :

« Le roi de France vit avec bonheur la liberté fleurir chez tous « les peuples[1] ; il fournit des armes et des soldats aux opprimés ; « la reconnaissance et la bénédiction de tous lui parurent la seule « récompense digne d'un roi. » Telle est celle que t'ont méritée tes succès.

ÉPITRE VIII.

AU ROI HENRI[2].

Marche, grand roi, où t'appellent ta fortune et ta valeur ; traverse la Meuse, l'Escaut, la Sambre, arrive jusqu'en Hollande pour réclamer les pays arrachés à tes ancêtres. Vole de victoire en victoire, où t'entraînera l'ardeur de tes vieux soldats, où te guidera ton invincible courage. Dompte la Belgique, qui voulait se soustraire à ton autorité et se révolter contre la domination française, ramène-la sous nos lois ; ni la Germanie ni le Rhin (destinés pour toujours à borner l'Allemagne et la France) n'ont pu la protéger, tant tes étendards ont terrifié l'Alsace. Ils se sont ralliés pour revenir devant la ville autrefois si puissante qui domine la Moselle, puis ils ont pris la fuite après des pertes accablantes. Ils ont ramené enfin d'innombrables régiments, espérant, au premier choc, escalader les murailles et incendier les habitations.

Combien, sans le secours des dieux, sont trompeuses les espérances humaines ! La masse résiste par son seul poids ; mais toi, tu ne prends et ne déposes les armes que par l'ordre des dieux : toutes les fois que tu as dû combattre, tu es allé t'agenouil-

[1] Henri II s'empressa, en effet, de déclarer qu'il conservait à la ville de Metz ses libertés, ses priviléges et notamment la fameuse juridiction des *Treize*, qui ne fut supprimée qu'en 1643.

[2] Cette épître fut écrite pendant les jours d'enivrement qui suivirent la victorieuse défense de Metz, mais les patriotiques souhaits de L'Hospital ne furent pas exaucés et les plus accablants revers se succédèrent partout où ne se trouva point le duc de Guise.

ler au pied des autels, tu as prié pour nous, pour tes États, pour le salut du royaume ; tu as demandé à Dieu de bénir tes entreprises, de ramener tes compagnons sains et saufs. Aussi, l'influence divine te protége. Nulle puissance n'a pu arrêter la marche de tes armées et de tes généraux ; devant eux s'ouvrent les portes de certaines villes à peine prenables. Que les dieux maintiennent tes ennemis dans l'égarement dont ils les ont frappés.

Je vois d'ici la reine qui venait de rebâtir cette ville, se frapper la poitrine, pleurer et gémir, sous ses cheveux épars, en face de tant de ruines. Mais toi, Henri, cause principale de notre puissance, presse les ennemis, poursuis les fuyards, cette victoire t'en dit assez : s'ils n'ont supporté ni les étoiles ni les astres inférieurs, que sera-ce quand ils verront le soleil, quand ils auront affaire à ces soldats d'élite qui entourent le roi de leurs fidèles bataillons [1]. Tu vaincras et tu rendras grâces au Dieu qui t'aura fait vaincre ; tu lui attribueras tous tes triomphes ; tu diras que c'est lui qui seul a combattu et vaincu en choisissant ton bras pour ministre de ses volontés.

ÉPITRE IX.

A MARGUERITE, SŒUR DU ROI.

Il est positif que nous nous plaignons toujours à Dieu de ce qu'il prête une longue vie à une foule d'imbéciles dont l'existence est sans utilité, tandis qu'au contraire les citoyens aptes à rêver et à accomplir le bien meurent à la fleur de l'âge ou touchent à peine le seuil de la vieillesse. La vertu est-elle donc si fatiguée

[1] Il fallait que l'idée du droit divin des rois fût bien profondément ancrée dans l'esprit des peuples pour que L'Hospital, homme éclairé et raisonnable, se laisse aller à louer la piété et l'habileté d'un des rois les plus débauchés et les plus maladroits qui aient régné sur la France. Voyons un peu sa vie : Henri II débuta par empoisonner son frère le duc d'Orléans, il prit ensuite pour confident et pour ami un des plus mauvais génies de la France, le connétable de Montmorency, qui pilla huit provinces, démolit deux cents villes françaises, perdit la bataille de Saint-Quentin et fit signer

de ce monde et de ses turpitudes qu'elle se hâte d'arriver à un séjour meilleur? ou encore Dieu envie-t-il à la terre les génies transcendants et tient-il à les appeler promptement à lui?

Quelle que soit, du reste, la cause de cette calamité, ni la gloire, ni l'argent, ni l'opulence, ni le pouvoir suprême, ni même la sagesse, plus précieuse encore que les autres biens, ne prolongent nos années. Il est écrit que nous naissons pour mourir : les uns s'asseyent avec bonheur à la table des grands, mais en mourant ils regrettent les biens qu'ils abandonnent. Ceux qui les pleurent ne regrettent que leur propre perte. Aux enterrements on entend toujours le même refrain :

« Hélas! que vais-je devenir? Où me réduit mon malheur? Où « me retirer maintenant que j'ai perdu mon tendre ami? J'étais « pauvre, il me nourrissait; j'étais ambitieux, j'avançais avec son « aide : sa mort ravit mes espérances, » et autres énumérations. L'homme simplement vertueux est porté au cimetière sans larmes ni regrets; il est privé du dernier et triste honneur d'être pleuré. Qu'importe d'ailleurs le bien public? Mieux vaut que tout périsse, pourvu que je conserve ce que j'ai! O infamie de l'humanité! ô légèreté de l'esprit dévoyé! Si l'on te fait tort d'un sou, tu vas hurler et remplir l'air de tes gémissements; mais si

la honteuse paix de Câteau-Cambrésis; il garda ensuite pour maîtresse en pied l'ancienne concubine de son père, la duchesse de Valentinois. Les mesures d'utilité publique, les réformes intérieures, les modifications dans le parlement, les victoires remportées sur l'ennemi furent, sous ce règne, l'ouvrage des Tournon, des Guise, des Olivier, mais non du roi et de ses favoris, qui n'entendaient rien aux affaires. La façon dont Henri II administrait ses finances est assez curieuse : sous prétexte d'attirer en France les capitaux, que Charles-Quint et Henri VIII d'Angleterre empruntaient aux usuriers d'Allemagne et d'Italie à huit et dix pour cent, Henri II empruntait à douze et seize pour cent (les intérêts payables ou réalisables aux quatre grandes foires de l'année), de telle sorte que les revenus montant à dix-huit pour cent, il perdit tout crédit et se vit obligé d'emprunter à plus grande perte. L'argent ainsi exporté devint très-cher en France, et la dette fut telle qu'en douze ans « le roy Henry II debvoit plus d'inté- « rest que ses prédécesseurs quarante ans auparavant ne devoyent pour « toutes charges. » (Bodin.)—On lui prête des mots, entre autres celui-ci : le pape Jules III l'ajournait à comparaître devant Dieu : « Dites au pape « que je m'y trouveray, mais que ce sera luy qui manquera le rendez- « vous. »

la république, la religion s'écroulent de fond en comble, que t'importe? cela ne te regarde point.

Il est une jeune fille du sang royal qui n'a pas pleuré ainsi la mort de Duchat; elle l'aimait, vivant, à cause de son esprit, de sa grandeur d'âme, de sa douce éloquence; elle a arrosé sa tombe de ses larmes: aucune fille n'a plus regretté la mort de son père et gémi de sa perte. Veux-tu savoir pourquoi tant de plaintes et de regrets? Que pouvait-elle espérer de lui? Pourquoi pleurer la mort d'un ami qui n'avait rien à lui offrir? Mais elle connaissait la vertu de cet homme que la Providence n'a pas voulu laisser à la terre.

Par elle, nous savons comment on doit honorer un ami défunt, ce qu'il faut aimer de lui, quelles pertes méritent nos regrets; les chagrins ne sont légitimes que si le bien public est compromis.

Assez de larmes, jeune fille, assez de sanglots maintenant! Ce n'est point la mort qui a frappé Duchat; il vit encore, il vivra toujours au-dessus des nuages, et plus heureux que sur terre.

C'est là, mon père, que je voudrais atteindre. Plaise à Dieu que je marche sur tes traces et que je puisse un jour m'asseoir à tes côtés dans le séjour des justes!

EPITRE X.

A LANCELOT CARLES, ÉVÊQUE DE RIEZ.

Tu vas, ami, accompagner ton roi, mais tu seras au milieu de terribles guerriers, sans autre arme que la plume avec laquelle tu écris tes vers. — Tel le grand poëte Ennius suivait dans les camps la fortune de Scipion. — Tu n'as pas à chanter un général d'un mérite inférieur, et ton front est aussi digne de couronnes que celui d'Ennius; mais fuis, je t'en conjure, et les poignards et les embûches des Espagnols, car les faibles succombent dans les hasards de la guerre, et les vers des poëtes n'ont jamais attendri Mars. Plus d'une fois un poëte est resté gisant sur l'arène, sans qu'on pût inscrire sur sa dépouille : « Les nymphes l'ont pleuré, leurs plaintes « ont fait retentir les échos du Parnasse. »

La jeunesse, enflammée à l'idée des batailles, prépare ses armes, ses casques, ses chevaux, ses tentes et ses chariots; mais toi, emballe quelques bons livres, ne laisse pas à la maison ces consolateurs de la vie qu'on appelle Homère, Horace et Virgile : tu trouveras, en paix comme en guerre, une douce volupté, un continuel soulagement à les lire. Lorque le roi de Macédoine entrait en campagne, il se gardait de dormir sans avoir lu son chant d'Homère; Brutus, averti de sa défaite, se récréait dans l'histoire de Polybe; Caton, se défiant à juste titre des légions romaines, commentait Platon et se sentait un nouveau courage pour échapper au danger par une mort sublime [1]. Le roi défunt voulait qu'on enseignât aux fils des gentilshommes l'art de pratiquer la vertu, afin que le courage fût d'autant plus grand qu'il serait secondé par la raison. D'autres exemples apprendront encore au citoyen ce qu'il doit faire dans sa patrie et hors de sa patrie, et quels sont les mérites qui grandissent l'humanité; on trouve chez les anciens beaucoup de sentences qui apprennent à faire la guerre et peuvent nous servir. Ne vois-tu pas combien de héros a produits notre siècle, depuis l'époque où la sagesse est honorée dans les camps, combien le soldat, mêlant l'étude aux exercices militaires, sait mieux tourner contre l'ennemi ses propres stratagèmes et s'élancer au besoin dans le fort du danger [2] ?

Il en est pourtant qui osent soutenir que la science amollit le corps et l'esprit, que les ignorants et les sauvages marchent avec plus de fermeté et manient le glaive avec plus d'énergie; mais ils ne voient pas que l'homme instruit ressemble au chien que le hasard a fait allaiter par une lionne; il faut longtemps au chasseur pour le plier à sa volonté, mais bientôt rien n'égale son ardeur et son courage, car sa mère l'a nourri du sang des bêtes féroces dans les montagnes de Libye. L'homme, appuyé sur une vaste intelligence, domine au loin, malgré son corps débile et nu; il gouverne tout ce qui a vie dans l'univers, son esprit le soutient par

[1] L'Hospital, plus stoïcien que catholique, c'est-à-dire plus philosophe que religieux, trouve sublime la mort de Caton, qui, au total, n'est qu'un suicide qu'on tournerait en ridicule de nos jours comme les plus ordinaires et les moins patriotiques accès de désespoir.

[2] Le XIXe siècle a connu le premier les baïonnettes intelligentes, au point de vue de la discipline et de la puissance militaires; L'Hospital veut seulement ici parler des officiers.

sa propre puissance. — La force sans la raison se précipite et perd les imprudents. — Tel un sanglier marche en droite ligne au devant du chasseur et reçoit le fer qui lui perce les entrailles, tandis qu'en se détournant il eût évité le coup. L'âme, au contraire, ne s'arrête ni ne se brise en face des obstacles, et bien que le corps soit vaincu et enchaîné, elle reste libre et invincible. Toutes les fois que d'un côté est la force et de l'autre la prudence, cette dernière est la plus puissante. Elle ressemble à un habile pilote qui conduit un solide navire et brave les flots d'Ionie ou les vents d'Apulie; abandonné du pilote, le vaisseau vacille, ballotté par les flots, puis vole en éclats contre un écueil. Le général sera vaincu, le soldat restera obscur, s'ils ne sentent le prix de la raison.

Comment Alcide a-t-il pu monter au ciel? Quel courage, quelle habileté, quelle science n'a-t-il pas fallu au petit peuple grec, pour vaincre l'univers avec ses faibles armées? Pourquoi les Grecs et les Barbares ont-ils tremblé en face des aigles romaines? S'ils n'avaient eu la prudence, la nature ou le temps eussent suscité quelque génie habile à reconnaître les lieux les plus propres au campement, au déploiement des armées, au siége des villes, aux défenses des murailles, à la transmission de ses ordres, et c'eût été là un rare présent que les dieux ne donnent pas à tous. Ceux-là surtout combattent avec fruit qui n'ont pas dédaigné les enseignements de Minerve. Observe la furie qu'Homère prête à Mars et l'intelligence réfléchie qu'il donne à Pallas; tous deux semblent invincibles, mais l'un manque de raison et se précipite au combat comme une bête féroce, l'autre, par la sagesse, tempère ses belliqueux emportements. Le poëte a voulu peindre la vie; il a fait voir que la science diffère de l'ignorance, comme l'homme diffère de la brute, comme les animaux diffèrent des blocs de marbre ou de l'insensible rocher. Aimerais-tu mieux les gracieux contours de Niobé changée en pierre? Aimerais-tu mieux, comme les compagnons d'Ulysse, être un pourceau te vautrant dans la boue, que garder ta dignité d'homme? Je crois que cela pourrait complaire à Gryllus [1] ou à Épicure, mais pas à toi qui possèdes toute la délicatesse du sage Ulysse, pas à moi qui admire surtout Pallas et préfère l'olivier à toutes les couronnes des triomphateurs.

[1] Gryllus, changé en pourceau, profita de cette forme séduisante pour

ÉPITRE XI.

A SALMON MACRIN [1].

—

Pauvreté des poëtes.

La pauvreté est toujours le partage des malheureux poëtes : les vers écrits par les riches sont à peine lus, car l'indolence et la volupté se plient assez peu au travail de la composition ; de là le mépris et le ridicule qu'inspire la science poétique. En attendant, le versificateur essaie de vendre ses écrits ; il se promène humblement autour des palais et cherche un moyen de calmer la

expliquer à Ulysse la supériorité des animaux sur l'homme : le dialogue est assez curieusement rapporté dans Plutarque (chapitre des *Brutes raisonnables*).

[1] On a peu de données positives sur la vie de Salmon ou Salomon Macrin : on sait seulement qu'il mourut fort vieux en 1557. Il ne s'appelait pas Macrin ; mais François Ier, en le voyant, s'écria : *Quel est ce poëte maigrelet?* par allusion à l'exiguïté de ses formes. En reconnaissance de cette observation, Salmon garda le sobriquet, mais il le latinisa, par égard pour son amante adorée, la belle Gélonis de Borsate, qui refusait opiniâtrément d'invoquer dans ses rêves le nom de *Maigrelet*. Selon d'autres, Macrin s'appelait tout simplement Maigret ; enfin, d'après Varillas, le nom de son père, comme le sien propre, était Jean Mitron, mais la belle Gélonis aurait exigé que ces deux noms fussent remplacés par ceux de Salmon Macrin : comme son cœur était à ce prix, toute hésitation devenait impossible. — Il était natif de Loudun, et élève de Lefebvre d'Estaples, sous lequel il avait étudié à Paris. Sa facilité à faire les vers latins le fit nommer l'*Horace français ;* il vint à la cour en qualité de précepteur des deux frères Claude et Honoré de Savoie, et ce fut grâce à eux qu'il se lia avec les beaux esprits du temps : du Bellay, Marot, L'Hospital, etc. Il finit par épouser Gélonis, qui lui donna plusieurs enfants, entre autres Charles Macrin, qui hérita de son goût pour la poésie, et que, selon la manie du temps de latiniser les noms propres, il appela *Charilaüs*. — La vie de Salmon Macrin a été pendant longtemps si peu connue que plusieurs historiens le faisaient mourir sous François Ier : « le Roy l'ayant menacé de le faire pendre s'il étoit « convaincu d'estre de la nouvelle religion, il fut si fort intimidé que, « voyant de loin un poulain, instrument dont les tonneliers se servent pour

faim qui tourmente son estomac. Que peut-il demander de plus? — O faveur trop mesquine pour son mérite! ô récompense indigne! Aussi notre siècle compte peu de poëtes : qui voudrait, en effet, dépenser sa peine et son argent, apporter tout son zèle à étudier un art méprisé et avili qui ne lui profitera point? Que de jours inutiles pour le poëte! que de temps et d'efforts pour polir un vers! — Il a fait passer, dira-t-on, de légères productions avant ses affaires privées, avant les affaires publiques; il ressemble à l'inventeur de ce trésor précieux qui débita ses chansons au lieu de l'emporter chez lui. — Combien de citoyens prêtèrent l'oreille à ces paroles!

Soit que chacun juge faussement la peine que prennent les autres et laisse influencer son jugement par la malveillance, l'envie ou la colère, soit que peut-être la poésie soit futile en elle-même et indigne de tant de peines, n'est-il pas maladroit de sacrifier les premières années de sa jeunesse, les plus beaux jours de sa vie, à une étude difficile et ingrate? Quand, son travail achevé, il n'obtient aucune récompense, le poëte, devenu vieux, tombe dans la misère, les infirmités de l'âge le laissent en proie au besoin. Voilà ce que me disait mon père quand il me voyait,

« descendre le vin dans les caves, il le prit pour une potence et en perdit « l'esprit, de sorte qu'il se jeta et se noya dans le premier puits qu'il ren- « contra. « (Varillas, d'après Bouillaut.) — Dans une ode à François Ier, il nous apprend que Charles-Quint avait fait le même serment qu'Annibal : « On dit que César a juré dans les temples de sa patrie de livrer ton royaume « au pillage et aux flammes. » L'ode qui le fit soupçonner d'hérésie fut celle où il se déchaîna contre l'ardeur guerrière de certains papes; je vais en citer un fragment : « Hélas! le souverain pontife lui-même, au mépris « de son ministère sacré, se couvre de l'armure martiale! que ne donne-t-il « plutôt des mœurs à ses enfants, dont la corruption causera la perte? « Pasteur suprême, est-ce là votre fidélité à votre religion? est-ce là l'oli- « vier de Minerve avec lequel vous pacifiez le monde sous le bon plaisir « des dieux?... Quoi! le grand sacrificateur, le successeur de Pierre irait « souiller la blancheur de la Tiare dans des ruisseaux de sang! Il trouverait « du plaisir à égorger ses enfants malheureux! Le pasteur des fidèles ne « serait plus qu'un loup affamé! » — Ses plus belles poésies sont celles qu'il adressa à Gélonis. Elles lui furent dictées par son cœur, et il songea moins à sacrifier au faux goût qui lui faisait mettre l'olivier de Minerve entre les mains des papes, exactement comme L'Hospital, dans une de ses épîtres, leur fait couper la trame de vie par les Parques.

encore enfant, me laisser emporter par l'ardeur de composer des vers. Il me montrait une foule de poëtes avilis, misérables, sans position. J'ai donc, à l'ombre des forêts, dit adieu aux Muses pour m'adonner entièrement à l'étude des lois et à la pratique des affaires. Pendant quinze ans j'ai trouvé à cet exercice plus d'honneur que de profit, soit parce que je regardais comme une honte de m'enrichir en interprétant les lois et de dîner aux dépens des plaideurs, soit plutôt parce qu'il est impossible d'échapper aux maux que réserve la nature : celui qui est né poëte est éternellement voué à la pauvreté [1].

EPITRE XII.

A MARILLAC [2],

Archevêque de Vienne, conseiller du roi au conseil privé.

Il est difficile de prendre des habitudes austères, mais il est également difficile de s'en défaire quand elles sont prises, quelque

[1] On voit qu'au XVIe siècle les poëtes n'étaient pas plus riches que de nos jours.

[2] Charles de Marillac ou Marlhac était fils de Gilbert de Marillac sieur de Saint-Genest, de la Mottehermant et de Bicon en Auvergne. Il fut dès le principe lié avec L'Hospital son compatriote. Avocat d'abord au parlement de Paris, il se laissa entraîner vers les idées de réforme comme la haute bourgeoisie, mais, craignant les persécutions, il accompagna à Constantinople son cousin Laforest, auquel il succéda en qualité d'ambassadeur. De retour en France, il devint conseiller au parlement, maître des requêtes, puis évêque de Vannes, archevêque de Vienne en 1557 et enfin conseiller au conseil privé. Il fut aussi chargé de plusieurs missions, à Augsbourg, à Rome et en Allemagne. — Il assista à l'assemblée des notables convoquée à Fontainebleau au mois d'août 1560; là il prononça un discours plein de verve et d'éloquence dans lequel il exposa le misérable état des finances, la ruine prochaine de la foi catholique, le besoin des réformes; il conclut en demandant la convocation d'un concile national et ensuite des États généraux. Voici quelques passages de ce discours concernant les États généraux.

Il dit : « Que c'étoit là le tribunal institué pour écouter les plaintes de

dures et décourageantes qu'elles aient paru au premier abord; la longue pratique en adoucit l'usage [1].

Pour t'en donner un exemple je n'ai qu'à te montrer la cour pleine de nobles et riches personnages : tous suivent, nuit et jour, par monts et par vaux, par terre et par mer, le roi et les conseillers du roi, sans s'inquiéter des rigueurs de l'hiver ou des ardeurs de la canicule. Ils ne craignent pas de s'abriter sous des toits misérables, bâtis pour des pourceaux, ou encore de loger dans des étables de moutons et de bestiaux. Un peu de paille sur le sol suffit pour reposer leurs membres fatigués; si la fortune leur est propice, ils disposent une dizaine de lits, quelquefois davantage, dans la même chambre. Un nouveau souci les réveille et les fait lever avant l'aube; ils veulent arriver les premiers sur le seuil de leur puissant ami et le saluer avant tous autres. De nouvelles tribulations les assaillent encore : leur estomac crie la faim, car les repas ne se font pas à heure fixe, la

« la nation, comme les autres tribunaux l'étoient pour écouter celles des « particuliers; que les anciens fondateurs de la monarchie françoise ne « s'étoient réservé que ce lieu, où ils partageassent avec le roi l'autorité « qu'ils lui avoient donnée, et où ils rentrassent dans une espèce d'égalité « nécessaire pour réparer ce que le prince auroit usurpé sur ses sujets, où, « enfin, le pouvoir suprême dont ils l'avoient revêtu ne les empêchât pas « de négocier, et de conclure avec lui des traités obligatoires de part et « d'autre. » Il est peu probable que ce discours, comme on l'a prétendu, ait indisposé les Guise contre Marillac, car le cardinal de Lorraine, dans la même séance, adopta presque entièrement la solution proposée par l'archevêque de Vienne. Il faut attribuer la disgrâce de Marillac à une lettre qu'il écrivit à Jacqueline de Longwic, duchesse de Montpensier et favorite de la reine-mère, dans laquelle il lui rappelait qu'elle avait promis de faire chasser les Guise aussitôt qu'elle serait rentrée en possession des biens du connétable de Bourbon, et que le moment était venu d'agir, puisque les baronnies de Beaujolais et de Dombes lui avaient été rendues.—Marillac mourut l'année même de sa disgrâce, le 2 décembre 1560, à son abbaye de Saint-Père ou Saint-Pierre de Melun. Son rôle a été assez embarrassé dans les diverses circonstances importantes de sa vie; catholique par position et par peur, protestant par inclination, honnête homme au fond, il était de l'école politique de son ami L'Hospital.

[1] Un jour Platon tança vertement un de ses élèves qui jouait aux noix : « Tu me châties pour bien peu? lui dit l'enfant. — Est-ce donc chose de « peu que l'habitude? » répliqua Platon.

chère est maigre, et l'on ne sait si l'on dînera. — Tous pourtant, s'ils demeuraient chez eux, habiteraient de somptueuses demeures, s'asseoiraient à une table dont ils seraient les maîtres, se feraient servir par un nombreux domestique, et pourraient prolonger jusqu'au milieu du jour leur sommeil de la nuit. Mais, malgré les maux qu'ils endurent, tu les verras, si tu les obliges à quitter la cour, regarder comme un exil le retour au sein de leurs pénates. — Tant il est difficile de prendre de nouvelles habitudes! — Quelques-uns ont peut-être de bonnes raisons pour ne point s'absenter : leur position, leur dignité, la faveur du roi, nécessaire à eux d'abord, puis à leurs amis, les retiennent! Leur présence serait même utile à tous si leurs paroles ne sentaient ni l'ambition ni le mensonge, s'ils éclairaient les rois par de salutaires avertissements.

Suis-moi encore et viens au palais de justice : tu ne verras rien de plus beau ni de plus consolant. La plus mince baraque engendre de longs procès entre voisins, parents ou alliés. Qu'arrive-t-il ensuite? Les malheureux abandonnent patrie, femmes et enfants pour aller à la ville trouver le juge; ils s'arrêtent chez un avare aubergiste, courent de porte en porte, demandant le nom et la demeure de chacun; c'est ici chez le procureur, c'est là chez l'intendant; il faut voir cent juges différents qui n'habitent ni la même maison ni le même quartier; il faut suivre mille chemins avant d'arriver au palais; on cherche un homme d'un côté, et justement il se trouve de l'autre : il n'est pas aisé de les rencontrer tous au même moment. Enfin, si on ne les attend à l'audience, si on ne précède leur arrivée, on risque de perdre son temps et sa peine au milieu de cette foule dispersée de jeunes gens et de vieillards qui encombrent les gradins du haut en bas, remplissant les vestibules et les salles, pourtant assez vastes, du palais. — La cause est appelée! Que de peines, de soucis, d'inquiétudes pour défendre, contre l'adversaire, un procès d'un résultat douteux! Lorsque l'huissier appelle les plaideurs, lorsque tout le monde se lève et que les avocats ont fini de parler, quelles émotions, quel effroi dans le cœur du malheureux mis en cause! Puis quand le président prononce la sentence, quel coup de tonnerre pour le vaincu, qui se dissimule au milieu de la foule et s'enfuit honteux et ruiné!

Il serait beau de vaincre, si la victoire mettait fin aux tribula-

tions; mais à quoi servira-t-elle contre un madré chicaneur? Chaque jour il greffe un nouveau procès sur le précédent. Il provoque, il en appelle, il demande la communication des pièces, il prend le juge à partie, il se transforme, il change son personnage, il échappe ainsi pour longtemps aux poursuites : de même que la pauvreté combat rarement la richesse avec avantage, de même l'ignorant se délivre difficilement des roués du métier. — Aux sollicitudes de l'esprit se joint bientôt la perte de la fortune. Il y a tant de corbeaux à nourrir que le vainqueur et le vaincu, également dépouillés, payent les frais de justice de tout leur patrimoine. C'est par la misère que finit le coureur de procès et de chicanes; quelque riche qu'il entre dans le sanctuaire de la justice, il en sort complétement nu.

Comment se fait-il qu'il devienne aussi impossible de chasser du palais celui qui, une fois, y est entré avec un procès en tête, que de chasser une mouche d'une bonne grappe de raisins, ou un chien d'une odorante cuisine?

Personne ne se dépouille sans espérer mieux, et chacun cherche à compenser ses ennuis par un profit quelconque; c'est cette raison qui conduit les commerçants du côté des Indes, et les fait braver, au péril de leur vie, les intempéries de l'Océan; c'est l'espoir d'un riche butin, plus que l'amour de la gloire, qui entraîne les soldats au-devant de l'ennemi : mais les plaideurs ne peuvent rien espérer avant la décision du juge, et après cette décision ils trouvent le désespoir. Pourtant l'idée de la satisfaction la moins désirable vient encore tendre des embûches à leur esprit aveuglé.

J'ai vu un homme, digne des plus grands éloges pendant la paix et pendant la guerre, s'arrêter dans sa course, oublier sa gloire pour de semblables misères, comme s'il fût né lui-même dans cette fange, et cependant il avait vécu avec les rois que tu vois debout sur ces socles de marbre. D'autres, après avoir rompu avec tout le reste, songent aux affaires de leur prochain et rêvent des bénéfices d'un nouveau genre [1].

[1] L'Hospital apporta au pouvoir ces idées de réforme, et pendant les premières années de son ministère il fit publier aux États d'Orléans des ordonnances qui défendaient de remplacer les notaires décédés jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à un certain nombre; qui réglaient le degré de parenté entre les membres d'un même parlement; qui ordonnaient aux conseillers et maîtres des requêtes certaines tournées destinées à recueillir

J'ignore par quel ressort mystérieux nos occupations nous attachent là; l'important est de choisir un genre de travail et de ne point dépasser ses limites (comme fit Hercule, dont l'exemple est si noble à suivre) [1]; en vain, par la suite, on tenterait de rebrous-

les plaintes de *toutes personnes;* qui supprimaient les charges au parlement créées depuis Louis XII. On fait dater du même temps les défenses aux gens du grand conseil de connaître des matières et causes qui ne leur sont attribuées; — les désignations des juges qui prononceront en fait de récusations contre les cours souveraines; — la suppression des états et offices de prévôts, viguiers et leurs lieutenants, aux siéges des baillis et sénéchaux, en même temps que l'établissement d'un seul degré de juridiction en chacun lieu, avec défense de pourvoir aux offices ainsi vacants; — la réforme de la cour et chambre des monnaies de Paris, avec règlement d'heures de présence sous peine d'amendes sévères; — l'ordre de juger les procès sans interruption ni enchevêtrement; — la défense à tous juges, avocats ou procureurs, de recevoir don ou présent des parties plaidantes, sous peine de concussion; — l'établissement d'un commissaire unique pour la taxe des dépens; — le déplacement des juges instrumentant au lieu de leur naissance; — la défense aux juges, avocats et procureurs, d'accepter aucuns transports ou cessions de procès et droits litigieux, à peine de punition exemplaire; — la suppression des épices dans les matières sommaires, sous peine, par le juge, de restitution du quadruple; — la condamnation des procureurs aux dépens des défauts quand ils y apportent faute ou malice; — la défense aux avocats de soutenir une mauvaise cause, sous peine de dommages et intérêts; — la fixation des rôles à vingt-cinq lignes à la page et quinze syllabes à la ligne, au prix de deux sols six deniers tournois (sous Charles VIII chaque page avait trois lignes et le prix en était laissé à la discrétion des officiers ministériels); — l'obligation par les justiciers de nommer les dénonciateurs de faits calomnieux et reconnus tels; — l'ordre aux greffiers d'entretenir autant de clercs que besoin serait, sans exiger davantage des parties; — l'ordre aux greffiers d'écrire au bas des grosses et expéditions la quittance des sommes reçues; — la suppression de tous les offices de tabellion depuis Louis XII, celle du garde des sceaux de tous les parlements, des généraux superintendants des deniers communs et patrimoniaux, pour en remettre l'administration aux fonctionnaires gratuits des municipalités; — la taxe des huissiers, les certificats de bonne vie et mœurs pour toutes fonctions, la majorité de vingt-cinq ans pour les exercer, et bien d'autres réformes d'une importance capitale dont on trouvera le spécimen dans l'introduction. J'ai fait cette longue nomenclature pour indiquer seulement les remèdes qu'il essaya d'apporter aux abus blâmés dans la présente épître.

[1] Hercule enfant rencontra deux femmes : l'une (c'était la vertu) lui pro-

ser chemin, il serait impossible de renoncer aux habitudes contractées.

EPITRE XIII.

AU TRÈS-ILLUSTRE CARDINAL PRINCE CHARLES DE LORRAINE.

—

Éloge de Ronsard.

Aussi facilement qu'Aristarque [1] reconnaissait, à la simple lecture, les vers d'Homère, tu reconnaîtras et vite et sans peine à qui est dû l'ouvrage ci-joint. Son auteur est l'égal des poëtes de l'antiquité; à tes yeux même il rivalise avec le Cygne de Mantoue. — Regarde comme il monte vers le ciel et plane au milieu des astres! Quel bruit il fait entendre, lorsqu'il chante les batailles que s'entre-livrent les rois! Comme ses paroles se précipitent semblables à la foudre et aux cataractes des torrents! quelle abondance dans sa verve! Le voici qui se repose et chante les douceurs de la paix : il dit les moyens de gouverner les empires, il compare la gloire civile à la gloire militaire et les bienfaits de l'éloquence aux lauriers du triomphateur.

Avec quel soin il passe en revue toutes les qualités de ton âme, tous tes actes depuis ta plus tendre jeunesse jusqu'à ces douze années passées près du roi! Comme il te montre épargnant à ton maître les tracas de la guerre, au moment où celui-ci ne sait

mit la gloire achetée par mille combats; l'autre (la volupté) lui promit toutes les jouissances sans encombre. Hercule suivit la vertu, mais plus tard il s'en repentit bien et changea de direction.

[1] Aristarque, grammairien célèbre de la Samothrace, vivait environ 160 ans avant Jésus-Christ. Il revisa l'Iliade et l'Odyssée d'Homère et en donna une édition nouvelle qui fut très-approuvée. Sur ses vieux jours il devint hydropique et, pour y remédier, se laissa mourir de faim. En dehors de ses travaux critiques sur Homère, Pindare, Aratus et quelques autres poëtes, il n'a rien laissé de son cru; on lui attribue ce mot : « Je ne puis « écrire ce que je voudrais et je ne veux pas écrire ce que je pourrais. »

comment payer ses soldats avides, encourageant les bataillons par la parole et l'exemple, éloignant du camp toute sédition! Ton portrait, Charles, n'a pas été peint par la main d'Apelles [1] ou de Parrhasius [2], mais il a été tracé par une plume qui ne le cède point à celle des anciens poëtes. Toutes les fois que tu jetteras un coup d'œil sur ce portrait de toi-même, il faudra non-seulement te réjouir des qualités dont t'ont pourvu les dieux, mais aussi te souvenir par intervalles que tu as à remplir la rude tâche de donner raison à ces pompeux éloges : sous cette influence, tu garderas au complet l'universalité de tes vertus, leur éclat ne sera terni d'aucun vice, et la postérité ne démontrera pas que l'écrivain a menti ou que tu n'as pas eu le courage de persister dans les mêmes voies.

Que ces vers soient un gage certain de ta fidélité au roi et à la patrie! Que le peuple n'ait à signaler l'absence d'aucune des perfections vantées dans ton éloge! Que le roi et toute la cour trouvent là une sorte d'engagement de ta part! Tels seront les fruits que tu pourras utilement recueillir : l'on ne manquera pas d'invoquer souvent ce livre, et nul désormais ne regardera les vers comme de vains jeux d'esprit, destinés seulement à flatter le lecteur.

[1] Apelles, peintre grec né à Cos, vivait 332 ans avant Jésus-Christ. Il fut le peintre d'Alexandre le Grand, puis de Ptolémée. Ses tableaux les plus estimés étaient : l'*Alexandre tonnant*, la *Calomnie*, la *Vénus endormie*, la *Vénus sortant des eaux*. On prétend que le grand roi ne s'offensait jamais de ses boutades; ainsi, un jour qu'il désapprouvait un de ses tableaux représentant un cheval, le fameux Bucéphale au contraire hennit d'aise en le regardant: « Ton cheval, dit Apelles, est meilleur connaisseur que son maître. » Le satrape Mégabyse vint à son atelier et fit ses observations sur les peintures éparses. Apelles lui répondit : « Ne vois-tu pas que mes broyeurs, « qui te respectaient, pendant que tu ne disais mot, à cause de l'or et de « la pourpre de tes habits, se mettent à rire quand tu raisonnes de ce que « tu ne comprends pas? » Il faut croire qu'en ces temps-là les artistes étaient avec les grands plus familiers que de nos jours.

[2] Parrhasius, rival de Zeuxis, vivait 420 ans avant Jésus-Christ. Pline prétend que nul peintre ne fut plus arrogant que lui. On cite son *Peuple d'Athènes*, son *Méléagre et Atalante* que Suétone dit avoir été acheté par Tibère 600,000 sesterces. (La valeur du sesterce variait de 15 à 20 centimes de notre monnaie; le *Méléagre et Atalante* dut être acheté 120,000 francs.)

Puisque Ronsard [1] écrit des vers si dignes d'Apollon, qu'il les écrive pour celui sur lequel le dieu de Cynthie a jeté un favorable regard, ils seront accompagnés des applaudissements comme des prières d'un ami. Je sais que tu les recevras les mains ouvertes et l'âme attendrie, que tu les liras et reliras sans peine; car aucun autre poëte ne saurait aussi bien chanter tes louanges! Je m'arrête : qui serait capable de parler dignement de Ronsard?

[1] Pierre de Ronsard était donc en pleine vogue à l'époque où écrit L'Hospital. Il naquit, le jour de la bataille de Pavie et de la prise de François Ier, au château de la Poissonnière dans le Vendômois. « Peu s'en fallut que « le jour de sa naissance ne fût aussi le jour de son enterrement; car, « comme on le portoit baptiser en l'église du lieu, celle qui le portoit, « traversant un pré, le laissa tomber par mégarde à terre, mais ce fut sur « l'herbe et sur les fleurs qui le reçurent plus doucement : et eut encore « cet accident une autre encontre qu'une damoiselle qui portoit un vais- « seau plein d'eau rose et d'amas de diverses herbes et fleurs selon la cou- « tume, pensant aider à recueillir l'enfant, lui renversa sur le chef une « partie de l'eau de senteur, qui fut un présage des bonnes odeurs dont « il debvoit remplir la France, des fleurs de ses doctes écrits. » (CLAUDE « BINET, *Vie de Ronsard.*) Il fut page d'abord du duc d'Orléans (fils de François Ier), ensuite de Jacques d'Écosse, depuis Jacques V. Il remplit quelques missions diplomatiques dont il s'acquitta tant bien que mal, puis s'adonna entièrement à la poésie : il eut pour maître Daurat (Disnemandi) *le Limosin macherabbe qui contrefaysoit le languaige françois*, et pour compagnon Baïf, dans le lit duquel il se couchait à trois heures du matin (car l'un travaillait le soir et l'autre le matin). Henri II et François II lui furent bienveillants, mais Charles IX en fit presque son compagnon; ils échangèrent ensemble diverses pièces de vers qui, si elles laissaient à désirer au point de vue poétique, n'en sont pas moins des témoignages d'une affection profonde.

Ronsard, quoique poëte, ne se laissa point séduire par les idées nouvelles: j'attribue cela à deux raisons : la première, c'est qu'il avait voyagé dans les pays où la réforme triomphait, et la nature des impressions recueillies n'était pas susceptible de le faire changer de religion; la seconde, c'est que Ronsard, tout gentilhomme qu'il était, ne descendait pas d'une assez haute noblesse pour devenir un seigneur bien puissant, et si le calvinisme avait triomphé, la réaction féodale le refoulant dans sa province, eût arrêté l'essor de son génie. Rabelais ne pouvait le souffrir et ils se *picotoient* souvent quand ils habitaient Meudon, où ils faisaient leur cour à la maison de Lorraine. Ronsard peut passer pour une des gloires de la France, et ce n'est pas à tort qu'on l'appelait le *prince des poëtes françois;* malheureusement sa muse aborda des sujets qui blessent parfois la décence, mais tel

EPITRE XIV.

A MES HOTES.

Il m'est doux de saluer mes hôtes chéris, car ils ont bien voulu s'écarter du chemin qui les conduisait vers les délicieuses demeures d'une ville enchantée, pour venir visiter ma modeste retraite; il m'est doux de les recevoir à la campagne comme à la ville, surtout s'ils veulent quelque temps séjourner près de moi. O mes chers compagnons, comment pourrai-je vous plaire? Vous ne cherchez pas les pompeuses jouissances de Paris, car vous en êtes rassasiés jusqu'au menton, mais mon petit domaine ne produit rien d'assez bon pour flatter vos palais délicats.

Je suis le maître peu fortuné de champs maigres et limités, qui offriront à de modestes hôtes quelques mets vulgaires, tels que veaux de lait, agneaux, porcs de deux mois, fruits, noix, fèves, pois, navets, sans compter les vins que mon épouse fait vieillir en bouteilles. Le surplus m'est fourni par un cultivateur de la vallée voisine ou par le vaste marché de Meysse-la-Rocheuse. La maison est assez grande pour son maître, qui peut même s'adjoindre trois ou quatre convives, car la propriété est en rapport avec l'habitation.

Ma table n'aura rien de rustique; ma femme a apporté de Paris une salière d'argent, qu'elle rapportera à notre retour; les linges de table sont d'un tissu léger et les lits sont très-propre-

était l'esprit du temps, qu'il fallait épicer toutes ses publications.— On l'a blâmé d'avoir accouplé les choses saintes à l'amour, à la mythologie : c'est ainsi qu'il dit à une Hélène de Sugères : « Viens, le jour des Cendres, en « prendre à mon cœur que le feu d'amour a brûlé ! » Je n'y vois que du mauvais goût, mais point de blasphème. — Ronsard mourut à l'abbaye de St-Cosme-de-Tours le 27 décembre 1585. Nul poëte ne fut aussi populaire et tous les hommes illustres voulurent lui composer une épitaphe. Son oraison funèbre fut prononcée par Du Perron qui fut depuis cardinal, et l'affluence était si grande que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes « furent contraints de s'en retourner pour n'avoir peu forcer la « presse. » On a de lui une ode élogieuse à L'Hospital sur l'exercice rigide de ses fonctions de chancelier.

ment ornés. Quant à ces héritages que vous voyez aujourd'hui plantés d'ormeaux, ils étaient, sous l'ancien propriétaire, laissés à la culture. Ma femme, en arrivant ici, a changé cette destination pour avoir sous la main des bois plus considérables et me donner plus d'ombre. C'est de ce côté que je dirige mes pas au lever du soleil, c'est ici que j'écris mes poésies ou que je relis des passages d'Horace et de Virgile; je m'y promène seul en ruminant mes vers jusqu'à ce que la voix de mon épouse m'apprenne que le dîner est servi. Si mes hôtes aiment la chasse, ils trouveront des lièvres qui se promènent en pleine sécurité au milieu des bois, des oiseaux de toute espèce qui voltigent alentour; car, pour moi, je ne sais pas tendre d'embûches aux habitants du ciel, je ne conduis à ma suite aucun autre chien que celui des troupeaux, et, du reste, je ne mange jamais de gibier.

Vous voulez savoir peut-être quelles sources, quels ruisseaux arrosent les prairies et étanchent la soif des troupeaux et de leur berger. Le puits de la colline suffit aux cultivateurs comme à leurs maîtres; les troupeaux boivent l'eau de pluie recueillie dans un réservoir. Pourquoi souhaiterais-je des sources et des prairies verdoyantes? Voudrais-je voir encore s'accroître ma passion pour la campagne? Si, telle qu'elle est, cette terre chérie ne m'est point enlevée, peut-être me résoudrai-je à y séjourner tout à fait et à m'éloigner de la ville, du palais, de mes amis.

ÉPITRE XV.

A PAUL [1].

—

SUR LA SALLE D'AUDIENCE DE CHAMBORD, CHATEAU ROYAL.

Quelle splendeur au dedans et au dehors du palais! quels vastes portiques! quelles colonnes élégantes! tout est sublime, depuis le

[1] Paul de Foix, issu par les femmes de l'illustre maison de Foix, naquit en 1528. Comme sa famille n'avait pas une grande fortune, on le destina

haut jusqu'au bas. Les doubles escaliers conduisent dans un inextricable dédale ceux qui se promènent sans connaître les détours [1]. Tu veux savoir, mon cher Paul, quel effet a produit sur moi l'ensemble de Chambord. Je vais, pour ne point me perdre dans les détails, te satisfaire d'un seul coup : il est ROYAL ; tout est dans ce mot.

Veux-tu que je te parle de l'architecte qui a construit ce brillant édifice, qui a creusé ses fondements, les a établis sur des terrains autrefois sablonneux, a renfermé dans des murailles plusieurs lacs d'eau vive? Je ne puis par aucun précédent te donner l'idée de son génie, car tu connais parfaitement son nom; mais tu peux employer toute la vigueur et la perspicacité de ton intelligence à te former une image de ce qui peut être le plus grand, le plus beau, le plus digne d'un grand roi, et tu n'exagéreras rien du résultat obtenu. Il faut qu'il soit bien puissant celui qui a pu ainsi maîtriser la création. Aucun artiste n'avait atteint

à l'Église, et son oncle, Georges d'Armagnac, promit de lui léguer ses bénéfices, ce qu'il fit à sa mort, en 1577. Paul avait une passion prononcée pour toutes les sciences, mais notamment pour le droit et la philosophie. Il devint conseiller au parlement de Paris et fut enveloppé dans l'affaire d'Anne Du Bourg. Il quitta peu après le parlement et fut employé dans diverses négociations et ambassades, à Venise, à Rome, en Pologne, en Angleterre. Devenu archevêque de Toulouse après la mort de son oncle Georges d'Armagnac, il fut encore envoyé à Rome, où il mourut en 1584. Muret prononça son oraison funèbre. Paul de Foix fut le disciple et le protecteur de Cujas : il appartenait, comme L'Hospital, à l'école de la paix à tout prix. Sa vie se passa à donner des conseils de modération aux rois et aux protestants, et à perdre la confiance des uns et des autres. De Thou, ami particulier de Paul de Foix, parle de lui avec le plus grand éloge; il cite notamment tout au long son discours à Henri III sur les besoins de faire la paix et d'amnistier les rebelles. Je ne dirai rien de ce discours prononcé en 1574, après la mort de L'Hospital.

[1] Chambord, commencé par François Ier, sur les dessins du Primatice, et terminé par Henri II. L'Hospital parle ici de l'escalier « fait en coquilles, « avec deux montées au dedans l'une de l'autre où plusieurs personnes « peuvent monter sans se voir bien qu'elles puissent parler ensemble. » (Moréri.) Chambord est assez grand pour loger tous les souverains de l'Europe, disait un vieux proverbe. François Ier écrivit sur une des vitres de sa chambre à coucher la fameuse et véridique sentence :

Souvent femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie.

son génie; aucune entreprise n'approcha celle-là; aucun marbre ne vit comme ceux de Chambord; on croirait respirer une atmosphère divine. Les pieds de ce grand homme touchent la terre, mais sa tête s'élève jusqu'aux astres. Ni les pyramides d'Egypte, ni les colosses de Rhodes, ni les autres merveilles du monde ne lui ont paru assez sublimes; il a visé plus haut, il a terminé un travail plus gigantesque. Point de constructions de bois et de mortier, mais partout des murailles de marbre. Il a pour jamais épuré notre goût et anéanti notre sauvagerie barbare; à sa mort il a mérité le doux nom de Père des Muses. Ne t'étonne donc plus de ce qu'il a fait ouvrir un vaste prétoire que ne pourraient contenir les murs de Lyon ni ceux de Paris, rivale de Rome. Ces deux puissantes cités ne suffisent plus à la gloire de nos rois [1].

Mais s'il a laissé de nombreux monuments de son génie, ses deux enfants font revivre la grandeur de leur père. L'aîné, héritier d'un puissant empire, excelle déjà dans l'art de faire la guerre et de gouverner les peuples; sa fille, amie de la paix, s'adonne aux sciences de Pallas, car la paix est la mère des beaux-arts, et la fille de Triton aimait l'olivier.

ÉPITRE XVI.

A André TIRAQUEAU [2],
Savant conseiller au parlement de Paris.

Tu m'as connu jeune et sauvage au temps où je m'évertuais à tromper la surveillance de mes professeurs : j'étais alors étourdi

[1] Je ne dirai rien de François Ier, dont l'histoire sortirait trop de mon cadre; je me contenterai d'observer combien les rois qui protégent les lettres et les arts ont plus de chances que les autres d'être appréciés de la postérité. Leurs ennemis mêmes (et L'Hospital, au fond, ne devait pas aimer François Ier, persécuteur de son père) se font un devoir d'apporter une pierre à l'édifice de leur gloire.

[2] « Le bon, le docte, le saige, le tant humain, tant débonnaire et équi-« table André Tiraqueau, conseiller du grand, victorieux et triomphant « roy Henry, second de ce nom, en sa très-redoubtée court du parlement « de Paris (Rabelais), » naquit à Fontenay-le-Comte en Poitou, où il exerça d'abord la charge de lieutenant civil. François Ier le fit conseiller au parlement de Bordeaux, et Henri II, qui avait entendu parler de son

comme un jeune cheval qui s'élance de sa prison et galope librement dans les champs. Mon éducation s'est achevée soit chez moi, soit en prison, soit dans les écoles, et le travail a absorbé tout mon temps : maintenant me voici plus riche et plus expérimenté qu'autrefois ; les années ont passé sur ma tête et je diffère autant de l'écolier que tu as connu que l'âge mûr peut différer de l'enfance. Je voudrais ton appréciation toujours si judicieuse, c'est pour cela que je m'adresse à toi.

Tu as donné, cher Tiraqueau, des preuves incontestables de ta supériorité, ton nom est attaché à toutes les sciences ; personne, à mon avis, n'a porté plus loin les connaissances humaines. Tu

érudition et de ses connaissances en droit, l'appela au parlement de Paris, où il lui accorda même la préséance sur des conseillers plus anciens. Il eut le bon esprit de ne point s'immiscer aux affaires politiques et religieuses et de se livrer exclusivement à ses travaux de jurisprudence. Tous les ans il dotait la France d'un livre et d'un enfant. Ses livres renferment des enseignements précieux ; quant à ses enfants, les historiens ne s'accordent pas sur leur nombre : les uns lui en donnent quarante-cinq et les autres trente seulement ; ils ajoutent que si Tiraqueau, au lieu de boire de l'eau comme il en avait l'habitude, avait bu du vin, il aurait été encore plus fécond. Tous ses enfants naquirent de la même femme et *un par un*. Leur nombre paraîtrait moins excentrique si Tiraqueau avait eu la même chance qu'un certain Blunet, petit bourgeois de Paris, « qui fit à sa femme vingt « et un enfants en sept fois de suite. » (*Menagiana.*) A défaut d'une date précise sur sa naissance, Sainte-Marthe donne celle de sa mort (1558). Il ajoute que ce vertueux et fertile jurisconsulte mourut fort vieux. Il fut l'ami de Rabelais, qu'il visita et consola de son mieux en plusieurs circonstances.—Les compilateurs le citent en contrepartie, quand ils parlent de Salomon, qui, de ses onze cents femmes, n'eut que deux filles et un fils.

Tiraqueau, dans la loi IV *de Connubialibus*, donne son avis sur un fait qui fit du bruit et qui est digne d'être cité : François Sforza avait promis de marier son fils Galéas avec Dorothée, fille de Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, au cas que ladite Dorothée *se trouvât sans difformité de bosse ou autrement à l'âge de quatorze ans*. Les quatorze ans révolus, trois médecins vinrent visiter la jeune fille et demandèrent à la voir nue. François l'Arétin et Philippe Décius, jurisconsultes fameux, déclarèrent Sforza bien fondé dans sa demande ; le pudique Tiraqueau fut d'un avis contraire et, se fondant sur ce que les dames romaines allaient sacrifier à la Fortune Virile en se montrant toutes nues à la déesse et en la priant de ne point faire connaître leurs défauts aux maris qu'elles épouseraient, il déclara que « jamais la femme ne doit se dépouiller nue devant son mari et que « ce dernier doit se contenter des aveux faits verbalement. »

as appris aux époux quels étaient leurs droits et leurs devoirs, comment l'un doit demander et l'autre obéir; tout cela est renfermé dans un seul volume. Tu as fait aussi un autre ouvrage sur la conservation des droits patrimoniaux, lorsque la rapacité ou toute autre raison les fait tomber entre les mains des collatéraux. Tes connaissances inépuisables te donnent les moyens de t'occuper de nouvelles études, et cependant tu entasses volumes sur volumes sans t'écarter des questions de législation. Mais tu ne pouvais choisir de meilleures matières.

Tu t'es adonné à des sujets arides, fatigants, et pourtant les chapitres sur la dot, sur les successions en ligne indirecte [1] ne seront jamais traités avec autant d'abondance et de facilité. On a raison de dire que les esprits supérieurs pourraient rendre les mouches aussi grosses que des éléphants. Regarde plutôt Homère, il a fait un poëme sur le combat des rats et des grenouilles; n'avons-nous pas aussi le poëme du moucheron [2]?

EPITRE XVII.

A LANCELOT CARLES, ÉVÊQUE DE RIEZ,

Qui suivait la cour.

Que fais-tu? Que devient Fresse [3]? Parle-moi de Saint-Gelais [4], dont les vers sont plus doux que le miel; parle-moi de tous les

[1] L'Hospital veut parler des traités sur les prérogatives de la noblesse et sur le retrait lignager.

[2] Il est positif que cette épître n'est pas complète. Quant au poëme sur le moucheron, je crois qu'il est plutôt question des fourmis que chanta Ronsard, mais le texte porte : *culicem*.

[3] Il s'agit probablement de Jean de Fresse, évêque de Bayonne, diplomate et écrivain distingué, qui fut ambassadeur en Allemagne et prononça à Passau une harangue célèbre que De Thou a conservée. On l'a comparé à Cicéron pour l'éloquence; on aurait pu le comparer à Démosthène pour l'agilité, car ce fut par une fuite des plus précipitées qu'il échappa au marquis de Brandebourg, lorsqu'en 1552 ce dernier attaqua le duc d'Aumale. Il est l'auteur du *Livre des États et des Maisons illustres de la chrétienté*.

[4] Mellin de Saint-Gelais, surnommé l'*Ovide français*, était fils d'Octa-

poëtes d'élite qui sont avec toi. Songeraient-ils, pour des richesses, à chasser de leurs cœurs Apollon et les Muses? De nobles récompenses enflamment d'une nouvelle ardeur les poëtes du palais qui ont l'insigne honneur d'entendre louer leurs vers et de les faire lire devant le roi. La main du maître paie libéralement et récompense le mérite [1]. Pendant ce temps d'autres meurent de faim, oubliés, sans gloire, n'osant approcher des portes splendides de la cour; plusieurs citoyens recommandables n'ont jamais été présentés à leur souverain : la fortune n'offre pas à tous les mêmes faveurs.

Mais vous qui étalez votre magnificence, qui pouvez, à votre gré, conduire les Muses jusqu'au cabinet du roi, ou les repousser de ce sacré sanctuaire, ouvrez donc la porte au mérite oublié, étranger à la cour : vous ne risquez rien, puisque vous êtes supérieurs à tous les poëtes. Ne vous laissez guider ni par de malveillants soupçons, ni par une vaine jalousie, ni par la crainte de lutter, car votre propre talent vous appelle déjà vers les dieux et vous assigne une place aux demeures éternelles.

Souvent un simple chalumeau, une flûte champêtre ont réveillé les esprits endormis aux trop doux accords de la harpe. Ainsi

vien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême. Il fut très-versé dans toutes les sciences et fit quelques voyages en Italie, pendant lesquels il suivit les cours de droit, de théologie, de philosophie et de mathématiques; mais il puisa dans ces mêmes voyages un certain goût pour l'afféterie, les jeux de mots délayés et la fade galanterie qui nuisent à ses productions. Émule de Ronsard, dont il n'était pourtant pas l'ennemi, il l'eût peut-être égalé en réputation, mais sa paresse nuisit à ses succès, sans compter qu'il mourut assez jeune, en 1554. — Il mania avec assez de rondeur la poésie érotique, dont il aimait le genre ; imbu, comme la cour, de l'idée qu'on pouvait plaisanter, sans blasphème ni sacrilége, des récits miraculeux de la Bible ou de l'Évangile, il s'est laissé aller à ce travers qui fatigue le lecteur; on se demande, en voyant tomber dans de semblables écarts un aumônier du roi Henri II, si les crimes et les guerres civiles qui suivirent ne trouvaient pas leur excuse dans l'approbation donnée à tout ce qui semblait justifier les accusations et les calomnies dirigées contre le catholicisme.

[1] Charles IX donna beaucoup à Ronsard, mais il disait souvent, par manière de plaisanterie, qu'un poëte ne devait pas plus être engraissé qu'un bon cheval, attendu que *chevaux et poëtes deviennent paresseux par trop d'embonpoint.*

qu'un estomac, dégoûté de volailles grasses, digère sans peine des entrailles de bœuf et des groins de cochon, ou savoure le pain noir, pétri de grossière farine, de même les plus belles poésies ne satisfont pas à toute heure, et celles que le hasard jette sous la main ont parfois chance de plaire.

Maintenant vous visitez tranquillement les villes de Bretagne et les rivages que l'Océan sépare de l'Angleterre. Vous examinez Saint-Malo et son église, Vannes et ses antiques richesses, la citadelle de Brest, qui ouvre ses portes à son maître et étale aux yeux un port abrité dans un vaste bassin où séjourneraient aisément plus de mille navires.

C'est avec peine que la Reine supporte les regrets que lui causent l'absence et les délais de son cher époux. Madame gémit aussi de ne point voir revenir son frère. En vain Beaujeu et les autres poëtes essaieraient de calmer une si grande affliction par leurs pieux empressements; jamais aucune épouse ne brûla pour son époux d'une semblable ardeur; aucune sœur ne fut plus dévouée à son frère. O cœurs unis par un éternel lien! c'est l'amour de la vertu qui, gravé au fond de vos âmes, les rapproche et leur donne cette immense tendresse. La nature les a formées du même métal : mêmes mœurs, mêmes tendances, puis même fortune.

Pendant que tu accompagnes le roi et le noble favori du roi, moi je suis à la campagne dans une douce retraite, débarrassé des procès et des bruits de la ville. Je me remets l'esprit au milieu des herbes verdoyantes de mon domaine. Ma villa, bâtie en vieux style, s'élève sur un sol peu fertile; un bosquet et un bois couverts de feuilles sont auprès et nourrissent des lièvres pour ma table, tout en donnant de l'ombre à mes loisirs. Je n'ai pas de prairies qui étalent sous mes regards leurs riches bigarrures, pas de ruisseau dont j'entende le murmure au milieu des herbes, mais l'eau du puits ne tarit jamais. Tu fronces le sourcil et sembles souhaiter un peu plus de sagesse à ton ami : mais quand on sort de Paris, quel lieu, quelle contrée, quel rivage ne semblent adorables?

J'étais heureux, crois-moi, trop heureux même, quand Dieu, du haut du ciel, a troublé ma joie et m'a envoyé les pluies de l'hiver au lieu des brises du printemps. En pareille occurrence, j'aurais préféré les bois de Vastines et les sables stériles d'Abano aux terrains gras et fertiles de la Champagne.

Voici déjà le moment où les avocats préparent procédures et procès; les jours d'audience sont revenus. Je t'accompagnerai néanmoins partout où te conduira le dieu des voyageurs.

EPITRE XVIII.

A JEAN MOREL[1] D'EMBRUN.

Il paraît que l'emploi de mes loisirs fait jaser, que mes écrits ont été interprétés par des langues malveillantes; on trouve, cher Morel, qu'il est peu digne d'un vieux conseiller, ayant rempli de hautes fonctions dans l'État, d'écrire des vers légers qu'on pardonnerait à peine à de jeunes étourdis. Je ne sais que répondre à pareil langage; est-ce que je dérobe indignement le temps que je dois aux affaires publiques, et fais passer les choses sérieuses après les jeux de mon esprit?

Jusqu'à présent nul n'a été plus exact que moi à remplir ses fonctions à la satisfaction du roi et de la patrie; tout le temps que j'ai été appelé à juger les procès, à tenir les audiences, j'arrivais au palais le premier chaque matin, et comme le soleil n'était pas encore levé, un valet éclairait mes pas avec une lanterne; le soir, je me retirais le dernier, lorsque le crieur public annonçait dix heures passées. — Je ne me promenais point, comme ils font presque tous, sous les arceaux des salles, pour pester contre la

[1] Jean Morel, né à Embrun en 1511 et mort à Paris en 1581, était un des hommes savants du seizième siècle. — Il fut l'ami d'Érasme, qui mourut entre ses bras à Bâle. — Catherine de Médicis lui confia l'éducation d'Henri d'Angoulême, grand prieur de France et fils naturel de son mari Henri II. — Il épousa Antoinette de Loynes, veuve Dallier, dont il eut trois filles, qui étudièrent toutes les langues anciennes et modernes, et devinrent en conséquence de fort doctes personnes. Deux moururent avant leur père, mais la troisième, qui lui survécut, profita de la circonstance pour publier, à propos de la dernière maladie de son père, une tirade de vers grecs dont les tendres accents, dans cet idiome familier, ne purent manquer d'émouvoir sensiblement l'ombre de Jean Morel.

longueur des audiences et m'exposer aux réclamations indiscrètes des plaideurs; je restais, au contraire, constamment et presque immobile sur mon siége. Lorsque Quélen admonesta ses collègues, il me nomma pour leur apprendre que la patience était possible. A la cour, comme en tout autre lieu et en tout autre temps, j'ai apporté autant de sollicitude à signer les suppliques au roi qu'à examiner les comptes dont la vérification était confiée à ma conscience : et cela, tu le sais, toi et tous ceux qui me connaissent.

Quand j'ai accompli les devoirs de ma charge, pourquoi, dans les loisirs que me laissent les intérêts de la chose publique, ne pas me livrer à d'honorables études? J'écris, je lis, je médite, je fais des vers : sont-ce là des fautes qu'aient le droit de blâmer les élégants et les puissants du jour? Vaut-il mieux rester oisif, les bras croisés, à compter les briques de ma maison, ou à signaler les noms, les vêtements, la figure et la grâce des passants? J'aimerais mieux, par ma foi, le métier de portefaix. — Amuse-toi donc, dors, bois, mange, repose tes membres fatigués; tu seras plus avancé que de tourner la meule et de rouler les rochers.

Mais, moi, je n'aime pas à perdre mes journées dans les honteux plaisirs et mes nuits à jouer aux dés ou à dormir; j'aurais honte de ressembler aux satyres antiques et de me mêler, en chantant, à ces infâmes troupeaux de courtisanes. Je ne me plairais pas non plus, après avoir dépouillé ma toge, à lancer des javelots en présence de nombreux spectateurs. (On dit pourtant que ce jeu plaisait à Scévola, pourvu qu'il s'y livrât sans témoins.)

« — Songe, diras-tu, à tes affaires, souviens-toi que l'argent « prêté s'accroîtra chaque mois par les intérêts, et te reviendra in- « tégralement au bout de l'année. » — Oses-tu bien me dire qu'il existe des intérêts au denier trois? Je n'ai, au contraire, que des dettes, et jamais seulement je ne posséderai le capital d'un chevalier romain [1].

Regarde nos plus illustres magistrats : ils ressemblent à un maçon qui veut bâtir une maison et commence par préparer ses matériaux, sa chaux et son ciment; ils ne craignent pas, aux jours des fêtes, de faire apporter chez eux les pièces de procédure, de prendre leurs notes et d'éclairer leur religion pour l'heure où ils

[1] Le chevalier romain, d'après Suétone, devait avoir 400,000 sesterces.

entreront à l'audience. Ils comptent surtout combien chaque séance leur rapportera d'écus en frais ou en épices. Ah! malheur à eux si une transaction ou un arrangement met fin au procès! ils perdent le fruit de bien des peines!

Je me souviens d'un vieux juge de la Bourgogne, devant lequel plus de mille procès en suspens étaient liés en dossiers rangés par ordre dans un sac. Pour s'égayer l'esprit il les récapitulait une fois par heure; il supputait, à un sou près, le bénéfice représenté par chacun. — Un pasteur, pour lequel mille bêtes à cornes paissent sur les montagnes, calcule en lui-même le prix qu'il retirera du lait, du fromage, du croît et du capital; il ne se trompe pas d'un écu; mais sa douleur est moins aiguë quand, par hasard, meurt une de ses génisses, que celle de mon juge quand il voyait un procès se terminer sans audience et les plaideurs redemander eux-mêmes les dossiers désormais inutiles; il ne les restituait que malgré lui, par force, et à la troisième ou quatrième sommation. — Est-ce là le fait d'un magistrat ou d'un vénal et avide boutiquier?

Cependant un homme sévère vient, en fronçant le sourcil, me dire : Tu es en faute, tout comme d'autres; vous êtes tous des coupables, mais c'est toi surtout que j'accuse. Cet homme est sans doute un descendant des Curius ou des Fabricius [1]. Une agrafe de fer attache sa robe sous son menton; il est sans barbe, ses cheveux sont longs et mal peignés ; son aspect est farouche, sombre, repoussant; sans doute il déteste les procès? Non! rien n'égale au contraire la bassesse de ses instincts étudiés à fond. Je serais heureux d'interroger ce magistrat et de lui demander si j'enfreins la nature ou la loi quand je compose d'honnêtes poésies; je le prierais aussi de me dire s'il sait distinguer une ligne droite d'une ligne courbe, et le bien qu'il faut faire du mal qu'il faut éviter [2].

[1] Il s'agit de Curius Dentatus, vainqueur des Samnites et de Pyrrhus. Un jour qu'il faisait cuire des raves dans un pot de terre, les ambassadeurs des Samnites lui offrirent des vases d'or pour le corrompre, mais il leur répondit que ceux-là savaient commander aux riches qui savaient rester pauvres.

Fabricius renvoya enchaîné le médecin de Pyrrhus qui lui offrait d'empoisonner son maître. Il mourut si pauvre que la ville de Rome fit les frais de ses funérailles.

[2] Je ne serais pas étonné que L'Hospital ait voulu désigner ici le président Minard, dont la rigidité et l'intolérance lui étaient peu sympathi-

« Non, rigide détracteur, je ne croyais pas qu'il fût plus cou-
« pable d'exprimer en vers qu'en prose les impressions de son es-
« prit. Il est vrai que la prose n'entrave pas la marche des idées par
« ses lois et par sa nature, et qu'Appius fut châtié pour avoir pu-
« blié des poésies diffamatoires [1]. Mais tu sais bien que j'ai toujours
« évité cet écueil, que jamais je ne me suis montré acerbe envers
« qui que ce fût. Je n'insinue rien de honteux, d'insultant ou d'am-
« bigu. Les enfants pourront profiter à la lecture de mes écrits,
« aussi bien que les vieillards dont l'âme candide ne ressemblera
« pas à la tienne. Pourquoi mes vers te semblent-ils pernicieux?
« Pourquoi dis-tu que je suis moi-même un fléau, quand je n'é-
« cris rien qui ne se puisse lire, ou qui soit capable de corrompre
« les bonnes mœurs. Tu peux comparer les goûts des autres aux
« miens propres, et tu verras facilement combien peu nous nous
« ressemblons. »

Mais on dit, cher Morel, que je compose des vers mauvais, grossiers, mal tournés, sans correction ni travail? C'est ma faute, je l'avoue, et c'est une très-grande faute, de ne passer que de courtes heures à des travaux si sérieux, à des loisirs si importants. — Et puis ce n'est pas déjà si facile de tourner galamment un vers. — Répondrai-je comme tous les écrivains qui s'enthousiasment de leurs ouvrages et les trouvent bons quand même? Cela peut suffire à quelques indifférents, mais les censeurs impitoyables ne me le pardonneront pas. « Qui te force, ami, diront-ils, à écrire de mau-
« vais vers? Pourquoi produire des écrits dont tu es obligé de
« t'excuser, comme l'Albinus dont se moque Caton [2]? » Admettons que ce soit ma faute si j'écris sans raison et trop vite, mais tu mériteras ta part de l'expiation, cher Morel, car mes vers étaient soigneusement fermés dans une armoire et loin du jour, quand, bien malgré moi, tu as voulu les faire publier et mettre en lumière. Tu es, entends-tu, la première cause des satyres et des

ques. Ce Minard fut un des persécuteurs d'Anne Du Bourg, et mourut d'un coup de pistolet tiré à bout portant par un inconnu, en 1559.

[1] Voyez Suétone, *Vie de Tibère*.

[2] Albinus Posthumius fut nommé consul l'an 602 de Rome. Il voulut écrire en grec une histoire romaine, et commença dès la préface par s'excuser des fautes qu'il commettrait dans une langue qu'il connaissait peu. Caton se moqua de lui en disant : « Comment aime-t-il mieux faire rire de ses fautes que ne pas les commettre? »

guerres qui se préparent contre tes protégés; prends-y garde, tu le comprends toi-même : pour moi j'ai assez à faire de me tenir ferme à ma place et sur mes jambes. Je déclarerai qu'il n'est pas indigne de moi de passer mes loisirs à composer même de mauvais vers, que cet exercice est préférable à la poursuite des profits iniques ou à la recherche des plaisirs. Ils font mon bonheur, à moi, ils me délassent de mes travaux, et quand je reviens harassé des tribulations d'audience, je les savoure comme l'ombre propice d'un berceau de feuillage.

O malheureux qui n'avez jamais escaladé les rochers du Parnasse, qui n'avez jamais bu aux sources de Castalie, quelle sottise enchaîne vos esprits? Ah! s'il vous restait encore dans les veines et dans le cœur quelque goutte du sang pur des poëtes, vous ne penseriez pas que je m'affadis et reviens au premier âge, que c'est sans raison que j'écris tant de vers; vos loisirs ne vous seraient pas plus à charge que les miens.

J'ai cru devoir t'écrire ces quelques mots, cher Morel, parce que tu t'es imposé la tâche de répondre à mes ennemis et de réfuter leurs discours. Qu'ils se taisent maintenant, qu'ils cessent de me poursuivre de nouvelles accusations et de me fatiguer de leur mauvaise foi et de leur bavardage!

ÉPITRE XIX.

Au cardinal Charles DE LORRAINE.

(1558)

Celui qui te dérangerait pour des bagatelles, au moment où tu plies sous le poids des affaires les plus graves, serait d'abord criminel envers la patrie et envers le roi, puis mériterait une bonne qualification d'écrivain stupide. En songeant à cela, je me suis imposé un long silence; et cependant je sais par expérience avec quel zèle et quel abandon tu lis ce qui vient de moi, quand bien même soixante affaires différentes tiendraient ta sollicitude en

éveil. Par cela même que la vivacité de ton esprit te fait tout embrasser d'un coup d'œil, il te reste assez de temps pour lire les bluettes et les inutiles productions de tes poëtes. C'est dans les miennes que tu sembles te complaire davantage : et, fier de cette distinction, je t'adresse aujourd'hui la parole.

Je t'abordais librement, lorsque, loin des ennemis, tu te trouvais à la cour près de moi; mais, aujourd'hui que nous sommes en guerre, je n'ose t'apostropher au milieu de ce tapage d'armures, et je ne sais comment faire marcher dans un camp les pieds délicats des Muses. Tu songes sûrement, autant que par le passé, à la question de paix ou de guerre, maintenant que l'armée de Philippe, plus puissante et plus nombreuse que jamais, menace nos frontières; maintenant que notre roi lui-même conduit ses soldats au combat, pendant que tes voisins, les généraux allemands, dirigent la campagne. Tu me pardonneras et tu écouteras mes avertissements, même au milieu de tes préoccupations journalières pour les affaires publiques. Ton dévouement à la patrie va jusqu'à te faire oublier de veiller à ton propre salut et d'accorder le plus léger repos à tes membres fatigués. Tu vas me répondre que les intérêts de l'État doivent passer même avant l'existence. — Mais qu'arriverait-il, Charles, si, dans ton mépris pour la vie, tu venais à la perdre? Ne serait-ce pas porter un coup meurtrier à la patrie, qui aura souvent besoin de toi plus tard? Ce jeune, bouillant et impétueux héros, dira-t-on, a entraîné la patrie dans sa chute; il a renversé du même coup toutes les espérances de l'avenir. Si les maladies ont pu t'assaillir par le passé, c'est une raison pour qu'elles ne se lassent point. Tu es encore jeune et vigoureux; mais tu sais bien que les forces diminuent à la longue. Ton corps n'est point endurci à la fatigue comme celui des athlètes ou des soldats. Tu as une autre vigueur qui vaut mieux et ressemble davantage à celle des dieux : la nature t'a créé pour les travaux d'intelligence, elle t'a doué des talents nécessaires à une vie tranquille; mais elle t'a refusé le don de braver impunément la poussière et la chaleur. Que tes frères endurcis à la vie militaire, habitués par leurs pères, dès la plus tendre jeunesse, à des exercices pénibles, suivent la terrible carrière des armes; mais toi, tu es né pour étudier les beaux-arts, pour instruire ton pays. Épargne-toi donc les dangers de la guerre et reste tranquillement à l'ombre des villes et des cita-

delles. Combien ne voyons-nous pas d'intelligences d'élite s'affaisser au milieu de leur marche, et passer comme un nuage rapide! Pourquoi chercher à gagner des lauriers en soulevant des fardeaux trop pesants pour ses bras? Modère ou plutôt arrête ton ardeur.

Je n'ai point la sotte présomption de croire que je puisse, mieux que toi-même, juger de tes forces et fixer tes heures de labeur ou de repos : prends conseil, si tu le veux bien, des circonstances, et tu comprendras à quel instant il faut serrer la bride de ton cheval pour l'empêcher de mourir épuisé et de faire mordre la poussière à son cavalier. C'est à l'intérêt et à l'affection que je te porte, et non à un sot et déraisonnable besoin de donner mon avis, que tu dois attribuer la présente épître.

S'il peut t'être agréable de savoir ce qui se passe ici, ce que deviennent la reine, si soucieuse de son auguste époux, la sœur du roi, sa belle-fille, Anne, ta belle-sœur, et leur suite, et tous ceux qui n'ont pu prendre part à la guerre, je suis tout prêt à te le dire : ils assiégent les dieux de leurs prières et de leurs vœux pour demander le salut du roi et le vôtre à tous; ils implorent des victoires et votre prompt retour, ou aussi la cessation des hostilités et une paix honorable. Le peuple et les citoyens me semblent moins tourmentés et effrayés de tous ces appareils de guerre, soit que déjà ils s'y accoutument, soit qu'ils comptent sur le courage du prince et sur les forces de la France. Ils savent combien de régiments nous sont venus, comme auxiliaires, des bords du Rhin et de l'Elbe. Quelques pessimistes regardent au contraire d'un mauvais œil ce qui se passe; ils déprécient nos avantages et grandissent ceux de l'ennemi. Chacun cependant reste ferme, et la capitale a l'air en pleine sécurité. Le palais de justice, les lieux publics sont ouverts : on ne voit point, comme autrefois, les chariots et les bateaux encombrés des marchandises du négociant épouvanté, les pères éloignant leurs filles avec inquiétude, les chefs de famille se séparant de leurs épouses et de tout ce qu'ils ont de cher au monde : on jouit de ce qu'on possède comme en pleine paix, sans crainte des catastrophes; on revient de la campagne à la ville; on ne prend nul souci de l'année prochaine.

Mais la Renommée, cette mauvaise fille d'une mauvaise mère, ne sait point garder le silence, elle envahit même le Palais avec ses

cent yeux, ses cent bouches, ses cent voix et ses cent appréciations. Elle dit que vous allez trop loin en usant ainsi toutes vos ressources, que vous préparez à l'État une crise épouvantable; que, si vos soldats sont massacrés, c'en est fait de la France; qu'il n'y a par derrière aucun corps de réserve; que la première ville de France, où fleurissent les arts, les sciences, où sont accumulées tant de richesses, où siége le parlement, est exposée à l'invasion d'un ennemi avide et cruel. — En revanche, quand on a su que l'armée était en sûreté, que le camp touchait presque les murailles d'une ville puissante, qu'il était protégé par des fossés, des retranchements et le lit du fleuve; que l'ennemi ne pourrait d'aucun côté vous surprendre à l'improviste, que vous étiez établis assez loin pour laisser un grand espace entre les deux armées, la Renommée n'a pas cessé de semer ses terreurs : « Vous « voulez chercher une dictature éternelle dans la guerre; vous in- « ventez tous les moyens susceptibles de la traîner en longueur; « vous redoutez la paix que demande le peuple; vous maintenez « d'énormes impôts, vous en avez besoin pour soudoyer vos mili- « ces: il est temps de finir la guerre, d'arrêter une bonne fois tant « de calamités. Pourquoi ces milliers de chevaux et de fantassins, « si vous vouliez seulement les enfermer dans un camp retranché, « si vous n'aviez pas le courage de combattre l'ennemi en rase « campagne, d'assiéger ou de surprendre quelques-unes de ses « forteresses? » — Lorsqu'il fut sérieusement question de la paix, la rumeur publique ajoutait « qu'elle caressait cette idée avec « bonheur, mais que les conditions ne devaient pas nous être im- « posées comme à des esclaves ou à des hommes dégénérés; qu'il « ne fallait rendre ni Turin, ni les villes voisines, ni les forteres- « ses des montagnes : si elles restaient à l'Espagnol, qui l'empê- « cherait de régner seul en Italie, et de venir baigner ses chevaux « jusque dans les eaux du Rhône? C'est bien assez pour nous d'a- « voir perdu la Gaule Transpadane! Il ne faut pas rendre Calais « que nous avons reconquis sur les Anglais, après l'avoir perdu « à la suite de notre défaite à Crécy, ni Trèves, ville située sur les « confins de notre territoire et surnommée *la Villa des dieux*; « c'est elle qui protége Metz, qui nous sert de frontière en nous « séparant de l'Allemagne. » Ainsi l'opinion publique voudrait lier les mains au roi dans ses concessions. Et encore : « Pourquoi ne « pas donner les châteaux et les forts e la forêt des Ardennes,

« en échange de Saint-Quentin et de Ham? Les captifs ne devaient « être rachetés ni par des morceaux de territoire, ni par des villes, « ni par des villages, mais chacun aurait dû, de ses propres de- « niers, acheter sa liberté : le trésor avait tant besoin d'être « rempli ! »

La Renommée ne va-t-elle pas ajouter aussi « que les géné- « raux sont en désaccord, qu'ils oublient et la guerre et les inté- « rêts de la patrie pour se livrer à l'ardeur de leurs ressentiments « particuliers; qu'ils veulent, dans leur délire, accroître nos mal- « heurs et ceux du roi; qu'ils rêvent de voir la patrie embrasée et « leurs propres ennemis (tant est puissante la passion de la ven- « geance) engloutis dans le tourbillon qui les entraînera eux- « mêmes? »

Les uns écoutent, d'autres n'y prennent point garde; mais rien n'est venimeux comme le dragon qui aiguise ainsi les langues et qui exploite d'absurdes rêveries. Lorsqu'il mêle la vérité au mensonge, il le fait avec une variété de formes que n'ont jamais eue ni les Chimères inventées par les Grecs, ni les songes de nos nuits, ni les visages humains.

Je t'envoie ces lignes, si dans de telles circonstances quelque chose peut te distraire. Quand j'étais près de toi, tu me demandais souvent l'opinion du peuple, la pensée de cet énorme monstre qu'on appelle le Palais : je me souviens que tu te sentais pris d'un fou rire, quand je te faisais quelque récit, et tu ne semblais pas t'en soucier plus que si un chien en colère avait aboyé sur ton passage. Tu vois de là-bas ce grossier animal traîner lentement et péniblement son ventre paresseux, se nourrir de n'importe quoi, tout saisir dans ses doigts crochus, mordre également les bons et les méchants et ne rien épargner dans sa sordide avidité. Il ne faut cependant pas tous nous englober dans ton mépris; l'opinion peut quelquefois éclairer le sage : grâce à la rumeur publique, chacun sait par quels moyens se défendre des injustes récriminations, démontrer la fausseté des calomnies et observer les motifs des jugements accrédités. Il apprendra (car nulle existence n'est sans tache) quels sont les actes et les paroles qu'on lui reproche; il en examinera l'importance. Souvent, en effet, ce que nous ne voyons pas nous-mêmes, ce dont un ami n'ose pas nous attrister, ce que nous croyons encore secret et inconnu, nous l'entendons publier par mille bouches malveillantes sur les places et dans les

carrefours : l'amère désillusion nous instruit de ce qu'il faut rechercher ou éviter.

C'est ici que je devrais terminer ma lettre ; mais je sais, Charles, que tu m'as fait l'insigne honneur de te rappeler de moi, et d'écrire à d'autres personnages que tu me gardais toujours un bon souvenir : tu l'as fait, non point d'une façon banale et vulgaire, mais avec cette rare et remarquable distinction qui te caractérise, lorsque tu veux témoigner ton affection à tes amis. Tes lignes écrites à la hâte m'ont paru tracées avec un stylet d'or ; seulement je ne sais pourquoi mon prénom t'a échappé ; mais tu t'es souvenu de mon nom, c'est assez : je m'inquiète peu de la manière dont tu te le rappelles, pourvu qu'au fond de ton cœur tu me gardes une solide et continuelle affection.

ÉPITRE XX.

Au cardinal Charles DE LORRAINE [1].

—

Éloge des premières années du règne d'Henri II.

Je me rappelle, Charles, si ce n'est pas là une vaine chimère de mon imagination, et si, au contraire, des faits authentiques en sont la première base, que tu me disais autrefois en me montrant Henri, encore dauphin : Si jamais un tel homme arrive à la tête des affaires, nous serons éternellement heureux. Combien de fois, me livrant à de sérieuses appréciations, n'ai-je pas comparé le

[1] Il est évident que le cardinal Charles de Lorraine fut l'instigateur de tous les projets de réforme, de toutes les tentatives favorables au progrès, puisque c'est à lui que L'Hospital s'adresse pour en faire honneur au roi Henri II, dont l'incapacité et la faiblesse de caractère étaient parfaitement connues avant même qu'il montât sur le trône. Olivier était alors chancelier et travaillait avec le cardinal au bonheur de la France.

présent au passé! Alors je me sens comme sorti d'un rêve; il me semble que tout ce que je vois est fictif, que mes désirs trompent mes yeux. Je remplis d'habitants une cité que je fonde à mon gré, telle que la rêve tout honnête homme, telle que Platon, disciple de Socrate, l'a décrite dans ses livres; puis, je rassemble mes idées, je reviens à moi-même, je jette les yeux autour de moi, et je vois que, si mes rêves ne sont pas des réalités, ils en ont toute l'apparence, d'après ce qu'on rapporte des actes de notre souverain. Fassent les dieux que ce ne soient pas de vains songes, mais des vérités appuyées sur la justice et le raisonnement! Les hommes ne pourraient seuls tenter de pareilles entreprises, il leur faut, pour y parvenir, les ordres de la Providence. Comment s'expliquerait, en effet, une révolution aussi subite, si quelque divinité n'inspirait le roi Henri? Dès qu'il a eu entre les mains les rênes de l'État, il a su ménager au trône de France un double appui.

D'abord il a, comme un habile général, entouré de soldats les villes directement menacées par l'ennemi, réformé les mœurs de ses sujets, et aboli entièrement le luxe dans ses États. Il a enrichi le trésor de tout l'argent du domaine; les dîmes du clergé et autres monstruosités du même genre ont été supprimées sous ce bon roi, sans aucun faux prétexte de fournir aux besoins infinis d'une guerre. Il a fait cesser le droit de juger par rescrit en dehors des formes de la loi; il a voulu que les causes fussent plaidées selon leur rang d'inscription. Il déteste l'avarice sordide des accapareurs qui veulent enterrer les gens avant leur mort et enlever au plaideur, avant condamnation, son champ et sa maison, en chasser sa malheureuse femme et ses enfants. Il se dispose à créer de nouvelles juridictions, à augmenter le nombre des conseillers au parlement et à lui rendre son ancienne splendeur : il ne confiera plus les charges cléricales qu'à des hommes chastes et religieux.

N'en agit-il pas avec la même sagesse pour les affaires de son palais? Nulle maison particulière n'est plus régulièrement tenue; chaque fonctionnaire se plie sans murmurer à ses devoirs, sûr d'en être récompensé plus tard. La reine elle-même donne à ses filles l'exemple de la réserve; la princesse royale reste à ses côtés : toutes deux sont élevées dans les principes de la sagesse et dans l'austérité des meilleures habitudes. C'est ainsi que l'ordre est rétabli dans la vie privée et dans les affaires publiques.

Les commencements de ce règne peuvent servir d'exemple à l'Europe entière : qu'on en publie les actes et que les cœurs soient remplis d'espérance! Le roi s'est attaché la noblesse et le peuple ; il a conquis d'avance l'admiration des siècles à venir. Combien de vœux fait le clergé pour demander au ciel la prolongation de ses jours et le plus lointain avénement possible de ses enfants sur le trône! Henri, tu es heureux à bien des titres, et la France est fière de t'avoir pour roi ; mais tu auras travaillé en vain si tu t'arrêtes dans tes réformes. — Celui-là, tu peux m'en croire, est un mauvais créateur qui, hardi en commençant, s'affaisse avant d'avoir fini son œuvre [1].

[1] Cette épître dut être écrite dès le commencement du règne d'Henri II, car à leur avénement les souverains ont toujours d'excellentes dispositions qu'ils ne tardent guère à oublier. L'augmentation du nombre des charges parlementaires dont il est question fut une mesure fiscale, à laquelle L'Hospital remédia par la suite, en supprimant toutes les créations postérieures à Louis XII ; je trouve étrange qu'il en vante ici les avantages : il était déjà conseiller depuis plus de dix ans, et il devait comprendre les inconvénients de nouvelles créations, tant au point de vue de la liberté des parlements qu'au point de vue de leur considération publique et de l'utilité des plaideurs.

LIVRE III.

EPITRE PREMIÈRE.

A FRANÇOIS OLIVIER, CHANCELIER DE FRANCE.

J'ai été, cher Olivier, assez de jours et d'années sans t'écrire ni causer avec toi pour aimer mieux avouer ma faute que l'excuser; je serais fâché de payer de mauvaises raisons l'homme vers lequel je fais remonter tout ce qui m'est arrivé d'heureux, d'honorable et de flatteur.

Je crois avoir suivi tes principes dans l'administration des affaires, sans me laisser influencer par les bruits de la ville, sans m'inquiéter des propos que débitent les oisifs à leur table, sans songer même aux appréciations inconstantes de la cour; il m'a suffi de marcher avec conscience dans le droit chemin de la vertu. Ce système, je l'avoue, m'a fait perdre beaucoup d'amis, si tant est qu'on puisse appeler ami celui qui exige de l'amitié des services injustes et honteux. Peut-être est-il dangereux de perdre ces affections mensongères, je le vois bien, mais celui qui tient à les conserver paye cher cette faiblesse : quand on cède à toutes les passions des autres, on arrive nécessairement à commettre de grandes fautes envers Dieu, et je suis intimement convaincu qu'entre les deux alternatives, tu as toujours choisi l'obéissance aux ordres d'en haut. Où nous mèneraient les imprudences des ambitieux, les folles passions des peuples et des rois, des flatteurs et des valets du pouvoir, si Dieu ne pesait tout dans sa balance, si sa colère vengeresse n'attendait l'heure de punir les méchants? La plupart des hommes songent au présent sans se mettre en peine des châtiments ou des récompenses éternels, car les dangers dont nous sommes éloignés paraissent moins menaçants.

Les âmes courageuses ne courent point après les avantages passagers qui s'envolent insaisissables et se transforment en quelques instants : ni l'argent, ni les promesses, ni les faveurs, ni l'intimidation n'influent sur leur détermination; elles marchent partout

tête levée et imposent le respect jusque dans les palais des rois. Je me rappelle que vers les premiers temps de son règne, François avait envie de se lever le premier, lorsque Baillet [1] ou Selve [2] venaient le saluer, tant la majesté d'un roi est inférieure à celle de la vertu. Comme il semblait aussi t'admirer quand tu lui parlais ou même quand tu restais silencieux devant lui! Combien de fois, grâce à tes conseils, a-t-il suivi le chemin de l'honneur et évité celui de la honte! Tu savais pourtant que la franchise excite la haine, tandis que les douces flatteries et les obséquiosités complaisantes attirent les récompenses. Pour l'homme de cœur, la vertu, quoique préjudiciable, inutile et improductive, est préférable à la ruse intéressée et avare, au favoritisme captivé par d'indignes bassesses. Tel tu étais, tel te voyaient le roi et la cour, et pourtant tu n'as ni échappé aux calomnies, ni évité les traits empoisonnés de la haine. Les hommes te disaient difficile, dur, sombre, raide, sauvage, parce que tu savais refuser aux princes ce qui était inique, et leur conseiller, sans baisser les yeux, de se maintenir dans les limites de la justice. Ils traitaient ton système de vieille tradition inacceptable à notre époque. Tu es resté debout plus d'années qu'on ne le supposait, puis la foudre du ciel t'a frappé de ses coups redoublés : plus tu es tombé de haut, plus tu as relevé la tête. C'est ainsi qu'on lève les bras pour recevoir un fardeau.

O grande et précieuse récompense de la véritable piété! Amour céleste, tu te soucies des biens de ce monde! Ce n'est pas dans Platon, disciple de Socrate, ce n'est pas dans Zénon que tu as puisé ces sublimes enseignements : mais élevé au sein de la reli-

[1] Thibaut Baillet, conseiller sous Louis XI, président à mortier sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, mourut en 1525. Sa réputation de sagesse et d'intégrité le firent surnommer *le bon Président*.

[2] Jean de Selve, originaire de Milan, fut fait, en 1514, premier président du parlement de Bordeaux, puis gouverneur du Milanais depuis la conquête; il devint, lors de la perte définitive du duché de Milan, premier président du parlement de Rouen. Appelé, en 1521, à la première présidence du parlement de Paris, il fut chargé de traiter de la délivrance de François Ier après la bataille de Pavie. Son éloquence froide et logique lui valut l'honneur d'être désigné pour porter la parole au nom des cours souveraines dans les États de Paris en 1529; il avait présidé les débats de l'affaire Saint-Vallier, père de la duchesse de Valentinois.

gion du Christ, tu as affronté les revers. Tu es pour l'humanité une preuve vivante que rien n'est stable ici-bas, que les amis ne peuvent pas protéger longtemps, que nul enfin ne se soutient par ses propres forces, si les dieux ne lui ont donné une âme juste en partage. Je me souviens que, circonvenu par les embûches d'hommes influents, tu sus dès l'abord résister avec courage et leur opposer la puissance de ton énergie; mais quand tes forces furent épuisées, quand tu sentis que ton âme seule vivait encore, alors tu rentras dans tes foyers, laissant les affaires en bon ordre et une réputation hors d'atteinte.

Le soldat abandonné par ses camarades sur le champ de bataille ne sait, en présence d'un péril extrême, s'il est aussi digne de lui de faire volte-face et de revenir au camp que d'offrir sa poitrine aux coups de l'ennemi. Tu as été comme ce soldat, et tes amis affligés t'ont vu noblement céder la place à tes envieux. Maintenant, grands et petits te réclament et veulent que tu reprennes les sceaux. Je ne te parle qu'avec réserve de ces mémorables événements, qui seront un jour le sujet de nombreux poëmes.

Pour moi, après avoir quitté Padoue où pendant six ans j'avais étudié les lois, je suis venu à Paris, ville de procès, de débauches et de luttes; j'y ai repris ma place au milieu des cent juges; ni la faveur ni l'intimidation ne m'ont fait dévier du droit chemin; j'ai méprisé l'or et les richesses, j'ai fièrement refusé les présents et les honneurs dont parfois on a voulu me combler; cette manière d'agir a indisposé plusieurs personnages gênés par mon indépendance, d'autres, au contraire, m'ont adressé leurs félicitations. Je n'avais pas encore senti les traits piquants de l'envie, et ceux que ma nomination avait vivement froissés dans le principe ont loué outre mesure ma vertu lorsqu'au bout de quelques mois leur plaie a été cicatrisée.

Plus tard, fatigué des procès et de leur lenteur, ennuyé de la capitale, je me suis occupé, malgré mon âge avancé, des affaires publiques. C'est alors que par tes soins le roi m'a envoyé en Italie pour le représenter à Bologne. Je suis enfin rentré chez moi, chargé des promesses de toute la cour et on m'a désigné pour connaître des crimes de la noblesse [1].

[1] L'Hospital était président d'une commission chargée de poursuivre les fournisseurs concussionnaires de l'armée d'Italie.

Là encore ma présence offusque, et je renonce à une espérance que j'avais caressée l'année précédente. Me voici de nouveau sur mon siége au Palais, me livrant à des exercices presque oubliés, quand tout à coup, au moment où je m'y attendais le moins, la princesse royale me relève de ma chute et, me prenant la main, me dit de ne pas perdre courage. Tu sais aussi l'affection qui me liait au prince de Lorraine, et celle qui m'unissait à toi; beaucoup de mes souhaits s'accomplirent, car il est facile de combler de biens celui qui demande peu. Je me croyais plus heureux et plus riche que les monarques d'Assyrie : mais on rétablit une vieille loi qui défend aux juges de recevoir de l'argent et de réclamer un double salaire [1]; on se figure que mes conseils ont provoqué cette mesure, et la haine se rallume contre moi plus terrible que jamais. Un parti puissant craignait de perdre, par suite de cette loi, les moyens de s'enrichir et les avantages usurpés depuis tant d'années.

Je ne m'arrogerai jamais l'honneur d'avoir amené ce résultat, je me glorifierai seulement d'avoir signalé l'abus le premier. J'ai approuvé l'idée de celui qui a rendu aux jugements leur majesté et à Thémis son sanctuaire, en réformant et en purifiant les mœurs de la magistrature. Qu'a donc de si terrible pour un conseiller la perte d'un minime profit? N'est-ce pas une injustice plus criante de mordre comme un chien, sans aucune distinction, le coupable et l'innocent? Quelques-uns l'ont peut-être compris, car je ne les crois pas capables d'une colère comme celle d'Ajax qui immolait avec son épée d'innocentes brebis. Mais vous, honnêtes magistrats, comment avez-vous pu vous laisser influencer par des fonctionnaires dont l'improbité était notoire, dont la langue n'a jamais su que demander de l'argent, dont la bienveillance est d'avance acquise aux mauvaises causes? Comment avez-vous poursuivi un ancien collègue de vos malédictions et de vos accusations? Les médisances d'un méchant avocat ont-elles pu atteindre ma vie sans reproche ou faire douter de ma moralité éprouvée de longtemps? Je vous défie tous, vous qui me connaissez le plus anciennement, vous qui avez siégé à mes côtés! accusez-moi, soumet-

[1] Les épices, abolies par la *loi des semestres*, représentaient en effet un double salaire, puisque les juges percevaient un traitement par séance et par heure d'audience.

tez-moi aux plus terribles châtiments, si je n'ai pas toujours observé les lois de la justice et de l'honneur, si jamais la pitié ou la haine m'ont fait fléchir, si je n'ai pas desservi les autels de la déesse Astrée avec des mains pures et un cœur honnête, si j'ai posé le pied hors du droit chemin, si je n'ai pas employé tous mes instants à remplir mes devoirs.

Malgré moi, François, je viens de m'arrêter un peu longuement sur mon propre panégyrique; mais tu me pardonneras, puisque je repousse de mensongères accusations et te fais connaître les sources de la haine et de la colère qui me poursuivent. Souvent les méchants détestent les bons et les tourmentent avec acharnement, surtout s'ils voient le citoyen vertueux obtenir une récompense méritée, ou monter au premier rang pendant qu'ils restent en arrière et gémissent dans leur obscurité. Nos contemporains ont pu faire accroire ce qu'ils ont voulu aux jeunes magistrats qui, marchant à ma suite, ne m'ont jamais vu assis à leurs côtés, et toute cette jeunesse, prompte à croire le mal, se laisse prendre par les oreilles, comme une coupe par son anse.

Esprits crédules et insensés, votre légèreté déshonore la majorité d'un parlement. Quel édifiant exemple pour les magistrats à venir, si la voix d'un délateur infâme suffit pour vous faire prononcer une condamnation! si des paroles accusatrices n'ont plus besoin d'être prouvées par témoins!

Mais pourquoi parler de leurs devoirs à des ignorants? quelle maturité espérer d'un âge de folie? Toutes ces calomnies sans base appréciable seront emportées comme un brin de paille par le vent. Quelques explications ont, du reste, suffi pour calmer le plus grand nombre.

Le soin avec lequel je protége les intérêts du Trésor m'a encore donné pour ennemis les voleurs et les concussionnaires; de même les larrons maudissaient le dragon vigilant et le monstre aux cent yeux. Il leur est pénible de voir qu'ils ne pillent plus impunément comme par le passé : ils se formalisent de ce qu'on leur demande des comptes aux époques régulières, de ce qu'on leur fait payer une amende pour les sommes détournées; d'autres se plaignent de ce que les gratifications ne leur arrivent qu'au bout de l'année, et ils blâment l'ancienne loi et son interprète. Tu sais combien est insolente et audacieuse cette race de parasites que nous envoie la cour. Que faire? La satisfaction particulière de chacun de

ces citoyens doit-elle passer avant les intérêts de la patrie et l'attachement que je porte au roi? Qu'ils gardent donc leur proie; mais le soldat aura faim, et faute d'argent, de garnison, d'armes et de troupes, nos citadelles seront exposées sans défense à l'invasion. Le cavalier privé de sa solde pillera les campagnes, enlèvera les récoltes que le cultivateur garde pour l'hiver, dévorera les aliments destinés à bien des jours. La loi salutaire que tu as portée restera-t-elle donc inutile?

Si je puis détourner ou anéantir le mal, je m'inquiète peu des quelques misérables intérêts que je froisse. Je veille avant tout aux intérêts généraux. Chacun est indifférent à la prospérité publique, et si peu que l'on touche à sa fortune particulière, il crie à la fraude, au meurtre, il est exaspéré, implacable. Si je songeais à mon utilité propre, si je voulais caresser l'un et l'autre, je pourrais éviter les médisances et les accusations, peut-être même obtenir des distinctions et des éloges non mérités, tant le vice trouve d'avocats pour le défendre, tant il est plus attrayant que la vertu. Ceux-là surtout sont recherchés par le public, qui regardent d'un œil sec la ruine de l'État, qui dédaignent comme ridicules les travaux et le zèle de ceux qui essaient de le sauver [1].

Mais je me repose dans ton approbation; tu ne t'es inquiété ni de la faveur ni de l'inimitié de quelques particuliers, quand tu as pu servir ta patrie et ton roi.

Réponse du chancelier OLIVIER [2].

« Jean Morel m'a remis ta lettre; j'ai vite reconnu ton style et « j'ai remarqué que tu faisais tous les jours de nouveaux progrès « dans l'art d'écrire les vers latins. La facilité, la grâce, l'élégance « sont tes moindres qualités : en revanche une érudition sérieuse, « des maximes fréquentes et pleines de dignité, une admirable

[1] L'Hospital était alors président de la chambre des comptes. J'ai dit ailleurs comment cette charge lui fut confiée sur la recommandation de Marguerite de France, sœur d'Henri II, et du cardinal de Lorraine.

[2] Cette réponse est en prose; elle se trouvait annexée au brouillon de l'épître précédente, et les collecteurs des poésies l'ont religieusement conservée.

« rondeur de sentiments et une certaine grâce toute bienveillante « répandue dans le poëme, comme le sang dans les veines, ont « rendu ta lettre aussi charmante à mes yeux que les épîtres de ton « cher poëte de Venouse. Je ne sais même si un jour la postérité « ne vous placera pas tous deux au même rang ; et encore tu as sur « lui l'avantage de puiser tes inspirations à la meilleure source, la « philosophie chrétienne.

« Je ne m'étonne pas de la supériorité et de la noblesse de ton « style; je suis depuis longtemps habitué à te lire et je sais parfai- « tement ce que tu peux faire, mais je me demande comment un « homme aussi occupé que toi trouve le moyen d'écrire de vrais « poëmes.

« On dit que les Muses gardent le silence lorsque Mars en furie « bouleverse le monde, qu'elles sont muettes de stupeur et de « crainte ; cela signifie qu'il faut du calme pour écrire. Or, je sais, « d'après ma propre expérience, jusqu'à quel point tu dois être ac- « cablé d'occupations plus embrouillées les unes que les autres. « En temps de guerre, les affaires de l'État pèsent presque entiè- « rement sur ceux qui sont chargés des règlements de comptes du « Trésor et de l'administration du Domaine. Un Argus pourrait à « peine suffire à les connaître et à les juger.

« En supposant même que les comptables du roi auxquels tu as « affaire soient des prodiges de délicatesse qui ne se rendent cou- « pables d'aucun détournement (ce qui s'est vu rarement, ou plu- « tôt ce qui ne s'est jamais vu), comment trouver l'argent néces- « saire à un si grand nombre de soldats, et aux dépenses voilées « sous une foule de prétextes? Où trouver un Tage ou un Pac- « tole qui comblent le gouffre creusé par une si nombreuse mi- « lice? Jamais ces milliers de bouches insatiables ne pourront être « rassasiées, et le danger deviendra encore plus terrible si on n'as- « souvit pas leur faim.

« C'est au milieu de ces inextricables difficultés, de ces luttes « sans issue, que tu trouves le temps de composer des vers sem- « blables à ceux qu'écrivaient les vieux poëtes dans les fraîches « vallées de l'Hémus : réellement je te trouve privilégié entre tous ; « il faut que tu aies trempé plus que les lèvres aux sources de Cas- « talie, et que tu y aies baigné tes mains et tes pieds.

« Il m'est du reste difficile de te prouver jusqu'à quel point j'ai « été enchanté en lisant ta lettre, surtout à l'endroit où tu dépeins

« mon bonheur, depuis le jour où j'ai quitté cette mer houleuse « qu'on appelle la cour, ses vents, ses orages, ses tempêtes, pour « aborder au port où je goûte maintenant les douceurs du repos. « Il est vrai que je n'échangerais pas mon sort contre toutes les « richesses d'Attale. Mon petit domaine, tel qu'il est, je ne le don- « nerais pas pour le trône de Lydie [1]; c'est là que j'ai appris à mé- « priser les splendeurs de ce monde et à leur préférer les récom- « penses éternelles; là, je vis pour le Christ et pour moi; là, je me « ris des traits de la calomnie, des attaques de l'envie, dont le ve- « nin est le plus subtil de tous les poisons. Je m'étonne que cette « hydre épouvantable ne t'ait pas encore attaqué, parce qu'elle siffle « toujours contre les personnages les plus recommandables, et elle « voue toute sa haine à ceux qui administrent avec probité les de- « niers publics; plus leurs comptes sont exacts et logiques, plus « elle met d'acharnement et d'hypocrisie à les combattre.

« La ruse des envieux et des calomniateurs est incroyable, leur « poursuite ne se ralentit jamais; chaque jour ils enfantent de nou- « velles horreurs. Tu les vaincras néanmoins sans trop de peine, « grâce à ton inébranlable fermeté et à ta constante justice (les « meilleurs, vois-tu, de tous les antidotes). Rien de plus sûr et de « mieux protégé que les actes inspirés par l'honneur. L'honneur « est, comme le figuier, un abri protecteur contre les orages de la « cour, les fausses amitiés, les émotions populaires.

« Dans tous les emplois publics, le sage a besoin alternative- « ment de prudence et d'habileté; mais jamais il ne doit s'écarter « du sentier de l'honneur, ni blesser sa conscience; la conscience « donne aux bons la plus douce des jouissances, elle est pour les « méchants le plus terrible des bourreaux. En voilà assez aujour- « d'hui. Que le Christ daigne te conserver et augmenter encore, si « c'est possible, ce courage énergique, ce loyal enthousiasme, ce « zèle pour le bien public; qu'il te fasse vivre de longues années « pour le bonheur de la France [2] ! »

Leuville, 17 des calendes d'août.

[1] Olivier ne se tint point parole à lui-même; soit qu'il se crût essentiel à la France, soit que l'exercice du pouvoir lui fût encore cher, il reprit les sceaux à la mort d'Henri II, et à la sollicitation du duc de Guise, qui s'évertuait à rapprocher de la cour tous les génies disgraciés par les aveugles antipathies de madame de Valentinois.

[2] On peut apprécier dans cette lettre la sérénité du sage disgracié, du

EPITRE II.

A JEAN MOREL [1].

—

A propos des mères qui ne nourrissent par leurs enfants et qui ne les font pas élever près d'elles.

J'avais dit que je ne demeurerais pas plus de six jours à la campagne; en voici déjà huit ou neuf, et je ne suis point encore parti. Si les besoins de l'État, les devoirs de ma charge ou les fonctions que je remplis auprès du roi Henri ne me rappellent pas, je pourrai peut-être passer ici tout le mois d'août. Outre que je suis retenu par ma constante passion pour les champs, j'ai voulu amener avec moi tout ce qui pouvait me reposer des bruits de la ville et des soucis du Palais, c'est-à-dire mon épouse, ma fille, mon gendre et mon petit-fils. Je ne sais rien de plus gracieux que ce nouveau-né, si toutefois l'affection qui aveugle tous les pères ne vient pas aveugler un aïeul. Que sera-ce dans trois mois quand il commencera à sourire? Comme j'aime à voir ces premières larmes, à entendre ces premiers vagissements! Sa mère l'a chaudement enveloppé et l'a emporté dans sa litière loin de la ville où aucune femme n'avait assez de lait pour le nourrir; elle espérait trouver une meilleure nourrice à la campagne. On nous en amène une, la meilleure de trois villages d'alentour. Je croyais qu'elle allait combler tous nos vœux, quand tout à coup l'enfant est atteint d'une fièvre brûlante et ne tire plus une goutte de lait des mamelles taries. Immédiatement la mère et les deux grand'mères envoient s'enquérir dans les villes et les bourgades voisines : aucune des

chrétien inébranlable; les conseils qu'il donne à L'Hospital sont paternels et dignes comme il devait les adresser à l'homme qui lui devait sa position sociale : on ne voit pas qu'il prévît la haute destinée future de son protégé.

[1] J'ai parlé de Jean Morel au livre II; mais j'ai oublié de dire qu'il y avait un autre Morel, imprimeur, avec lequel L'Hospital avait d'excellents rapports : il ne faut point les confondre.

nourrices du pays ne put étancher la soif de notre nourrisson. Il en arriva une, deux et trois, malgré les ordonnances des médecins qui croyaient malsain le mélange de tant de laits différents; mais au diable la médecine quand l'estomac est vide et quand l'organisation entière est tourmentée par la soif!

Les terreurs et les soucis de ces dames me faisaient réfléchir, et je m'étonnais de ne rien voir de semblable en quelque lieu que je portasse mes pas; car partout où j'allais, je trouvais dans les villages, dans les maisons les plus misérables, des enfants frais et bien nourris suspendus aux mamelles de leurs mères. Lorsque je les interrogeais, elles me juraient n'avoir employé aucun maléfice, aucun charme, aucun médicament; elles ajoutaient qu'à leur naissance, les enfants ne cherchent pas le sein d'une étrangère et que la mère doit nourrir elle-même. En réfléchissant soigneusement à ces paroles, j'ai cessé de me demander pourquoi quatre mamelles suffisaient à peine à mon petit-fils, tandis que les autres mères ont toujours assez de lait et ne réclament aucune assistance.

La sagesse de la nature n'est point en défaut : elle a attaché deux mamelles à la poitrine de la femme pour que la femme pût nourrir deux jumeaux à la fois. Il lui est impossible d'en nourrir un de plus, qui du reste serait rarement viable. L'enfant trouve en naissant sa nourriture prête, le lait de la mère est toujours assez abondant tant chez les femmes que chez les femelles des animaux.

Les mères de famille élevées dans les délices de la ville, ayant à cœur de conserver leur beauté, évitent, si elles le peuvent, de nourrir leurs enfants; elles tarissent les sources de leur lait et rejettent ces précieux dons du ciel. Elles aiment mieux agir en marâtres impitoyables et ne pas voir leur corps s'amaigrir, leur ventre se rider, leurs seins s'amollir, ou ne pas risquer de paraître trop pâles le lendemain, si l'enfant venait à troubler le sommeil de la nuit. Le teint, le coloris, la beauté de leur personne les inquiètent plus que la vie et le salut de leur rejeton. Quand il grandit, elles s'empressent, grâce à une habitude barbare, de l'éloigner de la maison paternelle, de le confier à la garde de quelque précepteur étranger et de le laisser privé de la surveillance de ceux qui lui ont donné le jour. En revanche elles ont un chien, un cheval qui les suit partout; le petit chien même s'endort le soir aux côtés de sa maîtresse, et la mort de ce vil animal devient pour

toute la famille une cause de deuil presque aussi désespérante que si le mari lui-même trépassait.

Les éducations premières de ce genre, éducations contre nature et réprouvées par la Providence, sont la première cause des maux de l'humanité. Dès notre âge le plus tendre, nous puisons, avec le lait, les principes de l'iniquité qui, plus tard, portent leurs fruits pernicieux. L'adultère change la race de nos ancêtres; rarement le fils ressemble à son père, et si la couche nuptiale n'est pas souillée, les meilleurs instincts se perdent sous l'influence d'un lait étranger.

Quoique sortie d'une honnête famille, la jeune fille devient libertine, bavarde comme une servante; elle aime le rire, la danse, la compagnie compromettante des hommes; le garçon puise dans les mamelles qui l'ont nourri des goûts honteux de cruauté, d'avarice et de débauche.

Et nous nous étonnons de voir nos fils dégénérés lorsque leurs mères, les jugeant indignes d'être allaités par elles, les confient à une servante à gages? Peut-être corrigeons-nous l'abandon de la première enfance par les soins plus minutieux que nous donnons ensuite à l'adolescent; mais au contraire notre apathie semble s'accroître : le père ne songe à donner aucun exemple honorable; il ne prend aucune précaution pour le choix des maîtres; à peine l'enfant peut-il distinguer le bien du mal, qu'on l'instruit à n'aimer que l'argent. On lui dit que rien n'est beau comme la fortune, hideux comme la pauvreté. La mère apprend à sa fille à bien attacher ses cheveux, à dénaturer sa propre beauté, à entourer sa tête et son cou de perles et de dorures; elle la conduit le soir dans de honteux festins de prélats et la ramène le lendemain flétrie et corrompue. C'est ainsi que les maux s'accumulent un à un et coulent de la même source, tant les premières fautes déteignent sur l'avenir.

Veux-tu savoir ce qui arrive aux mères dénaturées qui refusent à leurs enfants la mamelle et la nourriture qu'elles leur doivent? « Elles absorbent des boissons réfrigérantes pour arrêter le lait et « le répandre dans tous leurs organes; un froid vif et subit péné- « tre leurs membres : de là naissent la fièvre et toutes les mala- « dies qui torturent les seins; le lait, ne pouvant trouver un écou- « lement naturel, forme un dépôt interne; des ulcères s'ouvrent, un « pus infect en sort, et, si on n'y porte aucun remède, l'ulcère de-

« vient cancéreux et envahit tout l'organisme. Alors la science de « Péon [1] serait inutile ; en vain on chercherait à arrêter et à res- « treindre les ravages ; plus va, plus le cancer gagne de terrain, « il ronge le nez, la bouche, le menton, et, au milieu des plus hor- « ribles douleurs, entraîne les victimes dans la tombe. » Puissent les mères de famille se mettre à l'abri de ce danger et trembler devant la vengeance des dieux !

« Souviens-toi que tu es l'épouse de l'homme et que la Providence t'a choisie entre tous les animaux pour te donner une âme intelligente et pure. Regarde les bêtes sauvages et qu'elles te servent d'enseignement ; avec quel soin la louve et la lionne nourrissent leurs petits ! avec quel courage elles affrontent, pour les défendre, les dangers les plus terribles ! Vois avec quelle sollicitude les oiseaux bâtissent leurs nids, quelle intelligence ils apportent à choisir un endroit abrité, soit qu'ils suspendent leur frêle édifice à la cime d'un arbre, soit qu'ils se cachent dans un épais buisson ; il s'agit de protéger leurs petits contre la voracité des animaux ou la friandise de l'oiseleur. Ils tapissent leur gîte de foin et de gazon et couvent les œufs jusqu'au jour où les petits ouvriront les yeux à la lumière ; ils vont au loin chercher de quoi les nourrir et paraissent heureux d'introduire dans leur bec entr'ouvert la pâture qu'ils ont eux-mêmes broyée d'avance. Les tigresses et les lionnes, malgré leur cruauté, cèdent aux mêmes instincts, et aucun être de la création ne les ignore [2]. »

Instruisez-vous, mères de famille qui ne voulez point accomplir vos devoirs, et si vous avez d'humain autre chose que l'apparence, suivez l'exemple des quadrupèdes et des oiseaux, ou bien changez de nom avec les animaux et laissez-vous appeler bêtes féroces comme eux.

[1] Péon était le médecin des dieux ; il guérit Mars blessé par Diomède, et Pluton blessé par Hercule. On prétend aussi que Péon est simplement un des surnoms d'Apollon.

[2] Scévole de Saint-Marthe s'est peut-être inspiré de cette épître pour écrire son poëme de *la Pédotrophie*.

ÉPITRE III.

Au cardinal Odet de CHATILLON.

Il est certes à l'abri du danger, mon cher Châtillon, celui qui peut se suffire sans dépendre de personne, celui dont la vie a été modeste et heureuse, celui qui a su se conquérir des amis, en usant noblement de sa fortune et en ne méprisant point les malheureux placés au-dessous de lui; il ne craint ni les tremblements de terre, ni les orages du ciel, ni les tempêtes de la mer en courroux, ni la colère des hommes, ni la vengeance des dieux; mais, se drapant dans son imperméable manteau, il brave la pluie, la grêle et s'inquiète peu des étoiles qui changent le cœur des rois, ou des menaces que lui prodiguent les favoris.

Qui nuirait à celui dont nul ne peut se plaindre? Sa vie ne lui a suscité aucun ennemi. Si un malheur le frappe, chacun au contraire s'empresse de l'aider de ses ressources et de lui rendre tout le bien qu'il a fait. L'antiquité, comme les temps modernes, nous présente de nombreux exemples de semblables existences. Pour rester dans des faits appréciables, je dirai que la France et nous tous avons admiré les nobles enseignements donnés par ton courage, lorsque les coups de Jupiter et ceux d'un favori puissant se sont appesantis sur ta tête. La haine d'un étranger te poursuivait, et ton visage comme ton cœur ont su opposer une fermeté inébranlable. Tu n'as point baissé tes regards, la honte n'a point altéré ta voix, et pourtant la faiblesse est permise à l'homme dans les grandes catastrophes.

Il est des citoyens dont le cœur est en proie aux flammes dévorantes de l'ambition; ils exigent, tant que dure leur bonheur, qu'on les honore comme des divinités, que nul ne soit associé à leur splendeur. Ils ne veulent point d'égal, ils ne souffrent pas de second; mais par contre, s'ils envoient promener un officieux, ils blessent sa dignité et le comptent bientôt au nombre de leurs ennemis. Aussitôt que la fortune les délaisse, ils voient se dresser de toutes parts les inimitiés, et le peuple courroucé s'arme contre ces victimes isolées.

Ceux qui se disaient amis dans leurs mensongères protestations,

abandonnent l'infortuné et lui apprennent trop tard quelle distance sépare les faux et les vrais amis. D'autres viennent apporter d'injustes exigences et consentent à ce prix à approuver les actes les plus honteux, à épouser les passions et les haines de l'homme en place, à s'incliner sans raison ni pudeur devant toutes ses volontés. Ils ne songent point aux lois divines et humaines qui nous prescrivent de ne plier le genou que devant Dieu, de ne point concentrer nos affections sur ce monde, de les élever au contraire vers les espaces célestes. Cet amour pour un monde meilleur n'a pas besoin de compagnons, la débauche seule demande plusieurs libertins.

Personne fut-il à la fois l'ami de Marius et l'ami de Sylla, l'ami de César et l'ami de Pompée ou de Brutus ? On en compte beaucoup, et plût au ciel qu'on en eût compté davantage, Rome n'aurait pas assisté à tant de funérailles. La vie est exposée à mille dangers, la crainte est son partage; on redoute de trouver, en temps de trouble, une cause de ruine dans ses relations et ses affections, si par hasard les adversaires deviennent les plus forts. Mon système déplaît aux courtisans, qui écoutent plutôt leur vanité qu'ils ne consultent leur sécurité. A mes yeux, il vaut mieux rechercher tous les partis, et s'en servir malgré leurs dissemblances; mais il ne faut pas les rechercher tous pour la même cause : les uns ont leurs titres, les autres leur vertu, d'autres, et ce sont les meilleurs, une affection sincère qui permet un échange de services [1].

Tout ce que la fortune accumula sur ta jeune tête s'est accru avec l'âge. Que te dirai-je encore? j'ai reçu mille preuves de ta tendresse et jamais tu n'as repoussé les supplications de personne. Tu vois quelle est mon ambition; je ne veux me vouer à aucun

[1] Voilà bien le système qu'employèrent Catherine de Médicis par peur et L'Hospital par tendance philosophique, système dissolvant qui légitime la défiance chez les amis, l'outrecuidance chez les ennemis ; système dont nul ne doit se servir s'il n'a le bras assez puissant pour briser toute résistance. Louis XIV et les deux Napoléon ont eu plus tard le droit de caresser indistinctement les partis, parce qu'ils ont pu les voir, les dénombrer, les juger et les frapper de haut; mais au temps de L'Hospital nul n'était assez puissant pour dominer les opinions : la guerre était seule logique et il fallait à tout prix choisir sous quel drapeau on voulait combattre. C'est en louvoyant qu'on laisse la victoire indécise et qu'on éternise les guerres civiles.

parti; quoique peut-être je semble flatteur, je n'en suis pas moins loyal, sincère et véridique, et c'est toi qui en es cause, toi auquel jamais personne ne sera comparable.

ÉPITRE IV.

Au cardinal DE LORRAINE.

Tu sais pourtant bien que ces voyages par mer ont toujours effrayé tes amis! Mille dangers menacent les pauvres matelots obligés de braver les tempêtes de l'hiver; la route de Marseille à Rome est rendue plus périlleuse encore par la présence des ennemis qui peuplent tous ses abords; les Liguriens infestent toute l'Étrurie dont ils sont maîtres.

Je me rappelle que bien des fois tu es resté sourd à mes avis, et voici qu'une fois embarqué, ton vaisseau assailli par de violentes tempêtes a été forcé de rentrer dans le port pour éviter les périls auxquels l'exposaient les vents. On prétend même que des vomissements de sang ont failli te coûter la vie. Que faire? Tenter encore le voyage par mer? mais les pilotes veulent attendre que les vents soient apaisés. Attendre, c'est bien long pour ceux qui veulent arriver vite; et qui te promettra, après quelques jours de calme, une traversée tranquille? Heureusement l'expérience t'a rendu prudent, et tu aimes mieux surmonter les obstacles d'une route pierreuse que braver les Parthes et la mer. Après t'avoir préservé des dangers qu'ils t'avaient laissé courir, les dieux t'ont fait voir un autre chemin. Ils ont voulu modérer ton courage et te retenir lorsqu'une généreuse ardeur t'emportait trop loin.

Un enthousiaste désir de sauver la patrie a souvent perdu des généraux à la fleur de leur âge, en les entraînant follement au milieu des périls. Leur habileté pourtant eût été le salut des États qui pleurèrent leur triste destinée. Toi aussi, Charles, tu es l'espoir de la France; garde-toi, en exposant ta vie, de nous priver du plus grand citoyen que nous aient donné les dieux : avec toi mourraient nos espérances. Dans ta jeunesse tu as fait beaucoup pour ta patrie, plus tard tu as fait plus. Mais tes amis espèrent

encore de nouveaux services, si tu parviens à l'âge où tout le feu de la jeunesse s'éteindra pour laisser la place à une sage vieillesse.

Il est des hommes qui se précipitent sans raison au milieu des dangers, bien que sur leur tête repose le salut de la patrie. La mort les presse et ils ne veulent point reculer, ils tiennent à sacrifier leur vie pour remédier au mal et cueillir les inutiles lauriers d'une vaine gloire. Le vrai courage, la vraie prudence se distinguent de la témérité et de la folie par une sage appréciation des faits qui sait d'avance où doit s'arrêter l'audace et pèse froidement les conséquences futures. Deux moyens se présentent, il faut préférer celui qui garde la vie sauve. Si l'existence est un avantage sans portée qui ne mérite pas tant de sollicitude, du moins faut-il se pénétrer du moment le plus opportun pour l'offrir à la patrie; c'est ce que firent le père et le fils de Décius. Chacun d'eux commença par irriter les ennemis en les accablant d'injures et les amena ainsi à assouvir leur vengeance sur un homme dont ils ignoraient le nom et qu'ils ne pouvaient reconnaître à cause des vêtements grossiers sous lesquels il cachait son noble dévouement. Grâce à ce glorieux trépas, la victoire fut acquise aux Romains. En effet, Apollon avait promis la victoire à l'armée dont le général tomberait sanglant et dont les soldats épargneraient le général ennemi [1].

Il n'avait pas moins de courage cet autre Romain qui, bravant tous les dangers, ordonna à ses concitoyens de couper le pont derrière eux, afin d'ôter aux Étrusques tout moyen d'entrer dans la ville. Rome et la Grèce ont produit bien des héros de ce genre : toi qui connais si bien l'histoire, tu sais leurs noms. Je trouve cependant qu'ils allèrent à la mort avec trop de confiance dans les résultats ; et bien que le sort ait favorisé leur dévouement, je ne placerai jamais le véritable courage à braver la mer, le ciel, la terre, les armées ennemies ou cette divinité dont la main gou-

[1] La superstition faisait croire aux Romains que dans les batailles désespérées celui des consuls qui le premier douterait de la victoire devait se dévouer aux dieux infernaux, en cherchant la mort au milieu des rangs ennemis : mais les ennemis, sachant bien qu'un semblable dévouement doublait le courage des armées romaines, et craignant que par le fait ce ne fût un moyen puissant de gagner les batailles, s'étudiaient à ménager le consul ainsi voué à la mort. Le père et le fils de Décius Mus se déguisèrent et accablèrent d'invectives les soldats samnites, qui les massacrèrent.

verne le monde. Je n'ai aucune admiration pour ce général qui dressa seul les échelles contre les murailles de Tyr, les escalada et s'élança d'un seul bond dans la ville. Sans la frénésie de ses soldats dont le premier emportement força les portes, il eût payé cher une folle témérité déplacée chez un monarque [1].

J'en sais un autre qu'une ambition sans bornes et une soif épouvantable du sang humain conduisirent au beau milieu du camp ennemi. Il s'était confié, malgré la tempête et les flots courroucés, à une frêle barque pour accélérer en Italie la marche des troupes qui tardaient trop à le joindre. Plus tard, comme il n'avait encore ni flotte ni matelots, et comme il se hâtait d'anéantir les derniers débris des vaincus de Pharsale, il faillit être tué par l'ennemi en face duquel il se trouva, mais qui n'osa point le frapper. Oubliant bientôt tous les dangers courus, il se rendit en Égypte seul, sans escorte et sans armes; il y arrivait à peine qu'il fut poursuivi par les vociférations du peuple et des matelots armés. Le feu incendiait déjà les bibliothèques. Il échappa grâce à son alliée la reine d'Égypte, à laquelle il laissa le trône. Quoique son audace lui ait fait surmonter de si dangereux hasards, les braver n'en était pas moins une faute. Je pourrais en effet réfuter ces quelques exemples par des milliers d'autres entièrement opposés. Tu verrais avec la plus grande clarté les entreprises téméraires n'amener que de fâcheux événements. La fortune se lasse et frappe dur et promptement. Chacun tombe dans les piéges de ses meilleurs amis au moment où il rêve de nouveaux empires dans un nouvel univers; on croirait que le sort se joue des mortels et ne fait du triomphe des souverains qu'un spectacle passager [2].

[1] Alexandre le Grand.

[2] L'Hospital, toujours admirateur des républiques aristocratiques et des derniers représentants de l'ancienne Rome, devait désapprouver César. Il oublie que César venait après Métellus, Marius, Sylla, les Gracques et bien d'autres ambitieux qui auraient perdu Rome sans la relever par leur génie. Pompée et Caton représentaient une vieille aristocratie, mais non les intérêts du peuple, et je ne sais si le bien-être du peuple devait être sacrifié à la survivance du nom de république. Au point de vue de la justice abstractive développée dans les académies, L'Hospital a peut-être raison; mais qu'est-ce que la théorie philosophique du vrai et du beau en politique, et en économie surtout, quand le peuple est en armes et qu'il a faim? La dictature de César ne pesa que sur les grands et sauva le peuple romain de lui-même.

Je ne te parle pas ainsi parce que je crains de ta part une pernicieuse ambition, mais je redoute tout de ton zèle bien connu à servir la patrie : puis une plaie récente, un naufrage arrivé presque à la sortie du port dans lequel tu aurais péri si le Dieu que tu sers ne t'avait sauvé, tout vient accroître mes inquiétudes. Ne te porte donc point à l'attaque avant d'avoir longtemps, bien longtemps réfléchi, vu et apprécié, avant d'avoir consulté tes amis pour savoir où et jusqu'où il faut aller. Ne crains pas les retards, laisse parfois les chemins les plus courts pour prendre les plus sûrs et les plus longs. Les dieux t'ont déjà donné cet avertissement; nous, tes amis, nous te supplions de le suivre. Il ne serait pas convenable de résister à nos conseils et de retomber dans les mêmes errements que par le passé.

EPITRE V.

A François de Lorraine duc DE GUISE [1],

Sur son retour d'Italie en France après la défaite de Saint-Quentin.

Ou tu relèveras la France terrassée et lui rendras le rang auquel elle a droit, ou sa dernière défaite l'aura perdue, et je la vois

[1] François de Lorraine, duc de Guise, fils aîné de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon-Vendôme, naquit au château de Bar en 1519. Il se signala sous François Ier à la prise de Montmédy, puis à Landrecies, à St-Dizier et à Boulogne. Son courage, sa générosité, l'engouement de ses soldats pour lui, l'enthousiasme qu'un si jeune général excitait sur son passage, son union avec ses six frères qui, dans différentes carrières, se croyaient tous solidaires des actes de leur aîné, le firent redouter de François Ier, assez éclairé d'avance sur la faiblesse de caractère du Dauphin ; aussi recommanda-t-il à son lit de mort d'éloigner tous les Guise de la cour. Mais François de Guise et son frère Charles de Lorraine étaient devenus nécessaires ; Henri II les garda près de lui et leur permit même, quand leur père mourut, de venger les divers affronts d'amour-propre dont l'avait abreuvé le feu roi, en lui faisant faire des funérailles dignes d'un souverain.

Le premier service signalé que Guise rendit à Henri II fut la défense de

à jamais gisante et accablée. La victoire t'appelle, toi, notre plus grand capitaine. Hé ! quel autre te comparer ? A qui le roi peut-il

Metz contre Charles-Quint. Quoique j'aie parlé de ce siége dans le second livre du présent recueil, j'y reviendrai pour citer des faits qui prouvent combien François de Guise était supérieur à son époque et digne des sympathies populaires. Le premier est la réponse qu'il fit au général d'Avila, lorsqu'il lui envoya redemander un cheval volé par un esclave : *Voici le prix de votre cheval*, dit Guise; *quant à l'esclave, il est devenu libre dès l'instant où il a touché le sol de la France.* La deuxième circonstance remarquable est l'humanité avec laquelle il traita les ennemis blessés ou prisonniers, qui se proclamaient plus heureux d'être vaincus par lui que vainqueurs avec leurs propres chefs. Cette conduite était habile et généreuse, car il espérait attirer entièrement à la France l'affection des habitants de Metz, encore stupéfaits d'avoir changé de maîtres. — Guise fut ensuite envoyé en Italie, où il prit Campli, Téramo, Colonella, Contraguerra, Corropoli et bien d'autres places, avec des soldats affamés, sans argent ni vêtements, qui suivaient sa fortune sans autre mobile que leur attachement. — Il se dirigea ensuite vers Naples pour faire valoir ses droits comme descendant de René d'Anjou; mais le duc d'Albe prit contre lui le meilleur parti, il évita de lui livrer bataille; la faim et les maladies se mirent dans l'armée française, et Guise, pour en sauver les débris, fut obligé de rétrograder sans avoir combattu. Rappelé en France après la bataille de St-Quentin, il fut accueilli avec enthousiasme et considéré comme le sauveur de la patrie. L'Hospital le lui témoigne dans la présente épître. — Guise partit avec le titre de lieutenant-général des armées du roi en dedans et en dehors du royaume ; sous prétexte d'aller fortifier Boulogne, il se dirigea vers le nord et arriva devant Calais avec 20,000 hommes. En huit jours la ville capitula. Après Calais, Guines, Ham et plusieurs autres forteresses furent promptement enlevées d'assaut. L'année suivante, Thionville ne résista que peu de jours et compensa jusqu'à un certain point la perte de la bataille de Gravelines par le maréchal de Thermes. — A la mort d'Henri II, François de Guise, oncle de la jeune reine, eut presque le souverain pouvoir ; s'il eût aspiré, comme on l'en accuse, à la couronne de France, le moment était venu ; les nobles et les protestants le détestaient, il est vrai, mais le peuple, en revanche, commençait à trouver la gloire plus légitime souveraine que la naissance. On peut faire dater de l'avénement de François II la seconde période de la vie du duc de Guise. Jusqu'alors il avait lutté contre les ennemis du dehors, désormais il lui fallut lutter contre les ennemis du dedans, c'est-à-dire contre les princes du sang, les grands seigneurs, huguenots pour la plupart, qui demandaient à gouverner le roi pour s'adjuger des provinces et morceler la nation. Tant que vécut François II, il

confier notre salut menacé par son puissant ennemi? Tu as déjà triomphé du père, ne triompheras-tu pas du fils ? Il est dans

déjoua leurs menées et les tint en respect ; mais à l'avénement de Charles IX, Guise fut éloigné, et dès lors commencèrent les tergiversations de la cour qui doublèrent les forces et le courage des protestants, en leur persuadant à eux-mêmes qu'ils formaient en France un parti sérieux. On le rappela pourtant quand on eut besoin de lui, et la fortune ne l'abandonna dans aucune de ses tentatives. Ses derniers hauts faits sont la prise de Rouen et de Bourges sur les huguenots, puis la victoire de Dreux. Orléans allait tomber en son pouvoir, quand Poltrot de Méré l'assassina, l'an 1563. Son corps fut transporté à Paris, au milieu du deuil universel, et de là à Joinville dans le tombeau de ses pères.

Je n'ose offrir ici mon appréciation personnelle sur le duc de Guise : sa vie m'a toujours inspiré une sympathie si profonde que je craindrais de le louer peut-être outre mesure. Aussi je me contenterai de répondre aux attaques dirigées contre lui. On l'accuse d'avoir voulu, concurremment avec son frère, établir l'inquisition en France, d'avoir cherché à faire assassiner les princes de Bourbon, pour se frayer un chemin vers le trône, d'avoir prémédité le massacre de Vassy, d'avoir été froidement cruel et égoïste par ambition.

D'abord, s'il eût essentiellement tenu à faire rétablir l'inquisition en France, rien ne l'en eût empêché : il était assez puissant pour imposer d'office sa volonté et assez aimé pour la faire accepter sans secousse. Jamais ses actes ni ses paroles n'ont fait, du reste, allusion à ce vœu.

Quant aux princes du sang, ils avaient tout intérêt à faire courir des bruits de conspiration contre eux, afin d'encourager leur parti et de lui donner la fougue nécessaire. Ces prétendues tentatives d'assassinat n'ont jamais été prouvées et sont toujours restées à l'état d'hypothèse, car elles cadraient parfaitement avec l'esprit du siècle. S'il eût voulu les faire assassiner, pourquoi s'alliait-il avec Antoine, l'aîné des Bourbons, et, s'il voulait le trône, ne pouvait-il pas s'en emparer: 1° à la suite de la conjuration d'Amboise, 2° à la mort de François II, 3° après l'édit de janvier, 4° le lendemain de la bataille de Dreux? Le massacre de Vassy entrait si peu dans ses combinaisons, qu'il fut blessé lui-même à la mâchoire en voulant remettre l'ordre, et que, malgré cette blessure qui lui ensanglanta le visage, il essaya encore d'apaiser ses gens. A son lit de mort, entre autres nobles paroles que je citerai plus loin, il protesta énergiquement de son innocence à l'endroit du massacre de Vassy.

S'il fut cruel, comment se fait-il qu'il répondit à un gentilhomme huguenot chargé de le tuer pour servir sa religion : « *Va-t'en; si ta religion « te commande d'assassiner ceux qui ne t'ont jamais offensé, la mienne m'oblige « à te pardonner; juge quelle est la meilleure!* » Du reste, sa cruauté aurait eu quelque raison d'être excusable (si jamais on peut excuser la cruauté),

la destinée de ta race et dans celle de ton propre courage d'arrêter les empiétements de l'Espagne qui, aidée de l'Angleterre, vient, avec son nouveau souverain, ravager les campagnes mal protégées de nos frontières et s'emparer de nos citadelles.

Comme ta chaste épouse, qui t'attendait depuis longtemps, va fêter ton retour par de tendres embrassements[1]! Des larmes de joie inondent son visage. Le roi Henri lui-même et toute la cour se réjouissent de ton arrivée; les villes et les campagnes signalent leur bonheur par des festins et des jeux de toute sorte.

Tel le soleil ranime après l'orage les branches d'arbre atteintes par la grêle, les fleurs inclinées vers le sol et les herbes demi-brisées, lorsqu'il dore de ses rayons et le ciel et la terre, tel tu relèves le courage d'un peuple terrifié, d'une noblesse anéantie, en remplissant les cœurs d'une nouvelle espérance. Notre cavalerie, décimée par l'ennemi, sera vengée grâce à ton courage, et pourra reconquérir sur l'Espagne ses dépouilles et ses étendards.

Tu vois ce qu'on espère de toi, fais en sorte qu'on ne soit point déçu. Tu as conquis bien des trophées sur les ennemis vaincus, tu

car il paraissait tous les jours de nouveaux libelles diffamatoires qui attaquaient sa vie privée et flétrissaient tout ce qu'il devait aimer et défendre par esprit de famille et par position : il ne songea même pas à se venger, il ne leva le voile d'aucun anonyme et menaça à peine de la rigueur des lois quelques-uns de ses calomniateurs.

Si, enfin, il fut égoïste et ambitieux, comment ne demanda-t-il jamais aucun titre qui le mît à même de commander les armées? il ne les menait à la victoire que comme *simple particulier* commandant sous les ordres d'autres généraux ou maréchaux? Il ne reçut un titre positif qu'après la prise du connétable et la mort du maréchal de Saint-André. J'ai vu peu d'histoires qui rapportent ce fait consigné tout au long dans De Thou. Plus tard même, lorsqu'il fut le chef réel du triumvirat, il ne consentit jamais à délibérer et à agir qu'en troisième ordre.

La vie de François de Guise peut se résumer ainsi : il fut haï des grands et des princes, redouté des rois, aimé du parlement et adoré du peuple. Les fautes qu'il commit doivent être exclusivement attribuées à son époque, aux tergiversations qu'il eut à combattre; mais son patriotisme, sa générosité, son courage, son désintéressement, son mépris pour toutes les utopies, resteront comme preuves irrécusables qu'il fut le centre de l'avenir, le représentant du progrès.

[1] Anne d'Est, comtesse de Gisors, dame de Montargis, fille d'Hercule d'Est, IIe du nom, et de Renée de France; il l'épousa en 1549, et en eut six fils et une fille.

as remporté bien des victoires ; un seul jour, un seul caprice de la fortune pourraient arrêter ta marche et renverser du même coup l'échafaudage de ta gloire.

Annibal et Pompée, ces deux génies issus de nations différentes, gagnèrent de nombreuses batailles, enlevèrent mille drapeaux. Tous deux furent vaincus et démontrèrent encore une fois que rien n'est durable et constant, mais que tout est passager ici-bas. Mieux encore, ce furent des femmes qui vainquirent Cyrus et lui tranchèrent la tête [1].

Ne pourrais-je pas te citer des exemples dans ta propre famille ? Le royaume de Naples dont tes ancêtres ont tenté la conquête pendant plus d'un siècle, n'a pu t'échoir encore, malgré ton habileté et les armées du roi Henri. Tu as même failli périr, mais un soldat t'a sauvé la vie, et tu as pu revenir sain et sauf dans ta patrie : Saulx-Tavannes, en te préservant de la mort, même malgré toi, a préservé tes soldats. C'était une poignée d'hommes aguerris aux dangers et habitués aux fatigues de la guerre. Tu as fait ton devoir, mais ou ta cause n'a pas été protégée par le ciel, ou ton ambition déjà connue dans tout l'univers a paru exorbitante, ou enfin, nous, tes concitoyens, nous avons eu peut-être quelques reproches à nous faire [2] ?

Si la fortune a ses vicissitudes et ne se fixe nulle part pour longtemps, si elle nous tourne et retourne de çà et de là, si elle nous dépouille et nous comble à son gré, si enfin tu n'es pas sûr de toi-même (ce qui est arrivé à tant de généraux d'armée), ne te repose pas entièrement sur le passé, ne lève pas trop haut la tête, ne te gonfle point d'orgueil ; mais plutôt apprends à redouter l'avenir et son triste cortége de calomnies et de déconsidération : quel que soit le sort qui t'attende, subis-le avec calme et reconnaissance. Dieu a voulu laisser ses desseins ignorés des mortels : prends garde que rien n'arrive par ta faute. Qui sait si la victoire tant désirée ne serait pas nuisible au peuple comme au roi ?

Ce fut la victoire qui fit entrer dans Rome tout le faste de l'Asie, et le luxe perdit un empire que n'avaient pu renverser ni les guerres Puniques prolongées tant d'années, ni les armées du roi

[1] Tomyris, reine des Massagètes.

[2] Il y a là évidemment une lacune dans laquelle L'Hospital lui énonçait ses triomphes passés, sans quoi les vers qui suivent seraient inexplicables.

Philippe [1]. Bientôt le meurtre, la concussion, le pillage devinrent à l'ordre du jour, les provinces furent saccagées, l'ambition de régner sur ses concitoyens troubla la patrie et suscita les guerres civiles.

La conquête du duché de Milan et des fertiles vallées d'une nation trop fortunée, la destruction des Suisses qui osèrent combattre le roi François Ier, ont plus coûté à la France que la prise du roi lui-même sur les rives du Tésin. Nos frontières ont été reculées et notre gloire s'est accrue, mais les mœurs se sont corrompues. A peine huit lustres sont écoulés depuis la mort de Louis [2], et on croirait pouvoir en compter mille, tant nous différons de ces hommes qui n'avaient d'autre ambition que de conserver le patrimoine de leurs pères et la maison où ils étaient nés. Ils savaient borner leurs désirs, leurs dépenses; ils n'enviaient rien au delà de ce qu'ils possédaient et n'entamaient aucun procès avec leurs voisins. Ils allaient à l'armée et ne briguaient d'autre honneur que celui de combattre. Ils ne soupiraient point après le voisinage de la cour et des grands, et n'attiraient point la faveur des puissants par des flatteries et des bassesses. Ils savaient souffrir la faim, la soif, le froid, la chaleur; ils combattaient tour à tour à pied et à cheval sur les champs de bataille. Si un de ces héros débarquait au Louvre aujourd'hui avec les cheveux hérissés, les vêtements couverts de sueur et de poussière, comme il ferait rire nos courtisans si bien parés de dorures, si élégants dans leur tenue! Des sifflets l'accueilleraient de toutes parts. Quel autre résultat espérer sous le règne d'un monarque victorieux? Il est si peu de rois qui sachent rester calmes dans la bonne fortune! Ceux qui ne redoutent plus l'ennemi tournent le fer contre leurs propres entrailles. Souvent même leur crédulité laisse un facile accès à la calomnie. On accuse d'un crime celui qui possède une maison de campagne rapprochée de celle d'un favori; des témoins se présentent et les tribunaux rendent leur jugement d'avance [3]. Plaise au ciel que l'infortuné puisse, comme le castor [4], racheter sa vie

[1] Philippe V (ou III), roi de Macédoine et allié d'Annibal, ne fut pourtant jamais un ennemi bien sérieux pour les Romains; mais ce nom propre finit très-bien un vers latin.

[2] Louis XII.

[3] Afin de faire confisquer et mettre en vente ses domaines. Allusion au connétable de Montmorency, à Diane de Poitiers et au maréchal de Saint-André.

[4] On prétendait que le castor cachait dans certaine partie du corps un

au prix de son patrimoine, car les spoliateurs ne se croiront pas suffisamment garantis tant que le légitime propriétaire restera vivant ! Regardons-nous comme désirables des éventualités qui peuvent entraîner tant de ruines?

Beaucoup de maux affligent les peuples et les généraux vaincus, mais les vainqueurs ont encore plus à souffrir, puisqu'avec leurs corps ils perdent leurs âmes. Le bonheur corrompt l'intelligence, éloigne de la Divinité et ne laisse point aux yeux le temps de regarder le ciel. Qui pense au ciel pendant les jours de bonheur? Dans la souffrance au contraire, nous pouvons envisager la faiblesse et la vanité de notre misérable existence. Lorsque nous ne comptons plus sur le secours des hommes, nous nous tournons en tremblant vers Dieu, en implorant sa miséricorde; nous modifions notre vie, et nous nous laissons doucement conduire vers le ciel, dernier séjour des justes bienheureux.

Pourquoi nous étonner si parfois Dieu n'écoute point nos prières et contrarie nos désirs? Pourquoi l'accuser de malveillance et de dureté? Mais quand un père refuse à son enfant une substance empoisonnée, une lame brillante ou toute autre arme dangereuse, dirons-nous qu'il est cruel et barbare, ou bien que l'affection paternelle seule le guide?

Penses-tu qu'il y aura une grande différence dans les résultats, si la victoire reste aux ennemis ou si nous la remportons nous-mêmes? D'abord il faut chercher les moyens de faire la paix; si nous ne pouvons l'obtenir à des conditions justes, nous attesterons les dieux que nous prenons les armes malgré nous; nous les appellerons à notre secours et ils ne laisseront pas longtemps dédaigner leurs volontés. Si la fortune ne nous sourit pas davantage, il faudra encore apaiser la colère céleste, non en égorgeant des troupeaux, mais en offrant à Dieu des cœurs purs et des adorations sincères, car Dieu est souverainement bon et il repousse les prières des méchants et des impies.

L'homme infâme, porté à la débauche, à la colère, à l'avarice, à l'ambition, pourra-t-il obtenir quoi que ce soit avant de s'être purifié dans les eaux vives du fleuve sacré? Il devra d'abord tom-

médicament précieux qu'on pouvait lui enlever sans le tuer; les imprimeurs de L'Hospital n'ont point compris cette phrase, puisqu'ils ont mis à *castoris* un C majuscule.

ber aux pieds du prêtre dans l'enceinte du temple et pleurer au milieu des autres coupables.

Parce qu'au lever du soleil tu auras courbé la tête devant l'autel, crois-tu que toute licence t'est permise pendant le reste du jour? Dieu ne souffre point qu'on le trompe et il lit dans notre pensée, au fond de notre cœur. Il hait les larmes feintes et les protestations hypocrites.

Le Pharisien se vantait d'avoir étudié les lois et sa bouche citait toujours les préceptes de Moïse : il déplut au Seigneur; au contraire, l'usurier qui confessa en public la ruine de ses débiteurs s'en alla absous. De même nous, à la nouvelle imprévue de nos désastres, nous sommes restés anéantis : chacun, croyant l'ennemi aux portes de la ville, se réfugie dans les églises, implore à mains jointes son pardon, appelle la paix de tous ses vœux[1]. Cela dura quatre jours à peine, puis on apprit que l'ennemi avait rétrogradé au lieu de marcher en avant. Une fois rassurés, tous *retournèrent à leur vomissement*, et se replongèrent dans les souillures de leur passé. Tels des enfants reprennent leurs ébats dès que le maître a disparu. Maintenant les hommes commettent des crimes encore plus odieux que par le passé; ils se figurent que leurs fautes sont pardonnées, sans songer que leur châtiment est seulement ajourné; ils se moquent des dieux qu'ils croient leurs dupes[2].

L'ennemi est loin, pourtant qui sait s'il ne reviendra point plus puissant et plus fort au printemps prochain? Les plus mauvaises chances sont du côté des vaincus. Mais le soldat allemand ne pourra supporter l'aspect du général revenu de Rome; il changera de contenance; c'est là ce qu'espère toute la France, et nul autre n'inspirerait la même confiance, ne relèverait mieux les courages. Cependant il faudrait peu de temps pour modérer nos transports : qui sait si l'on pourra livrer bataille? Est-il un homme capable de résister à la colère et à la volonté des dieux?

Changeons donc notre genre de vie : implorons notre pardon, adorons surtout Dieu de tout notre cœur et de tout notre esprit; aimons-nous les uns les autres, restons unis comme un peuple de frères, et songeons autant au salut de notre prochain qu'à notre propre salut.

[1] Le duc de Savoie avait le projet de marcher immédiatement sur Paris.

[2] Ceci me remet en mémoire un proverbe lombard : *Passato el pericolo, gabbato el santo*, le danger passé, on se moque du saint.

Si nous nous pénétrons de ces préceptes, la mort, l'exil, la ruine, et tous les coups de l'adversité seront sans puissance; rien ne remplira nos âmes d'amertume, de tristesse ou de désespoir; et quand nous ne serons plus, nous trouverons au ciel la plus douce des récompenses, celle que Dieu a promise à ses élus.

ÉPITRE VI.

SUR LA DOUBLE CONQUÊTE DE CALAIS ET DE GUINES.

C'est ainsi que la capricieuse fortune exerce ses amères railleries en distribuant alternativement ses faveurs à l'un et à l'autre camp. Nous, battus hier et dispersés dans une grande bataille par les Espagnols, nous remportons aujourd'hui la victoire sur les Anglais. Nous avons repris les villes enlevées à nos pères et forcé la Grande-Bretagne de se contenter de son Océan. Ils ont versé des larmes quand ils ont quitté cette terre occupée si longtemps par leurs aïeux. Il était écrit dans les livres du destin que Calais [1] ne reviendrait à ses véritables maîtres que le jour où la reine épou-

[1] Pour rendre cette pièce plus intelligible, je vais dire ici quelques mots du siége de Calais. Pierre Strozzi et Maxime d'Elbène partirent déguisés et se rendirent sous les murs de la ville, dont ils levèrent un plan extérieur à peu près exact, qu'ils montrèrent au roi et au duc de Guise. Le siége, d'après cet aperçu, fut promptement résolu, et le premier janvier 1558, l'armée française était sous les murailles. Calais était défendue, du côté de la mer, par un port que protégeait le fort du Risban; du côté de la terre, la rivière, ses affluents et les marais rendaient le passage impossible. Guise commença par canonner et enlever le Risban, puis fit pratiquer une tranchée qui, se prolongeant jusqu'aux fossés, facilita l'écoulement de l'eau stagnante. Pour ne pas s'engloutir dans la vase des marais, Guise fit étendre sur le sol des claies enduites de poix, qui permirent de marcher et de combattre à pied sec. Un autre système de défense, attribué à Sénarpont, fut aussi mis en pratique par les assiégeants, pendant les huit jours que dura la lutte : c'étaient des boucliers portatifs faits de pieux entrelacés d'osier et couverts de trois cartons dans lesquels on avait ménagé des sortes de créneaux pour ajuster. Placés derrière cette barricade qui avançait avec eux, les Français s'approchèrent sans perdre beaucoup de monde. L'assaut

serait un étranger qui prendrait la place des anciens souverains et monterait sur le trône. Longtemps auparavant, l'enchanteur Merlin avait prédit que de la race des Valois naîtrait un homme qui vengerait nos malheurs, qui réparerait les désastres de Crécy où était tombée la fleur de la jeunesse française et où nos forces s'étaient pour longtemps épuisées. Il ne fut pas plus écouté (quoiqu'il prophétisât la vérité) que la fille de Priam, roi de Troie. Une double victoire avait tellement gonflé l'orgueil britannique et fait mépriser notre puissance, qu'on avait gravé sur le marbre, au haut des portes de la citadelle, ces deux vers latins [1] :

Les Français prendront Calais quand le fer et le plomb surnageront comme le liége.

Paroles dignes des barbares, présomption surhumaine! Mais ni les palissades, ni les fossés pleins d'eau, ni les châteaux forts élevés de distance en distance, ni les soldats qui les gardaient n'ont pu arrêter nos escadrons et nos bataillons. Le duc de Lorraine, à cheval, conduisant derrière lui ses compagnons arrivés de tous les coins du monde, indiquait les places où il fallait camper, les tranchées qu'il fallait ouvrir, et les assiégés ont cru un instant qu'il avait le don de se dérober à tous les piéges et à toutes les embuscades.

Alors surgissent de nouvelles difficultés plus grandes que les premières. Un mur, fortifié par des bastions, entouré de fossés profonds mais sans digue contre les eaux de la mer placées à une

fut donné avec des canons d'un tel calibre qu'on les entendit, a-t-on prétendu, jusqu'à Anvers. Lord Dumford, gouverneur de Calais, capitula et il fut convenu : « Que les habitants, leurs femmes et leurs enfants auraient « la vie sauve; que Dumford resterait captif avec cinquante officiers, choisis « par le duc de Guise; que les Anglais abondonneraient tout sans pouvoir « démolir une maison, *sans arracher un clou, remuer une pierre, creuser le sol,* « *dépaver les rues.* » (*Daniel.*) Marie Tudor fut si affligée de cet événement qu'elle dit en mourant : « Si on m'ouvrait le cœur, on y trouverait gravé « le nom de Calais. »

[1] Nos pères de toutes les nations aimaient beaucoup à graver des bravades sur les portes des villes dont ils faisaient la conquête; on se souvient toujours de celle qui concerne Arras. Voici provisoirement les deux vers cités par L'Hospital, ils sont peu connus :

Tum demum Francus premet obsidione Caletum
Cum ferrum, plumbumve natabit suberis instar.

Je laisse à d'autres plus habiles le soin de les traduire en vers français.

portée de pierre, un mur, dis-je, touche au rivage que les eaux de la mer viennent deux fois par jour baigner de leur reflux. Jamais homme n'eût osé se promener autour, même pour pêcher des coquillages : c'est à peine si l'on y marcherait en sûreté lorsque la mer laisse le sable desséché. Un matériel un peu lourd risque de sombrer, car le sable, solide à la surface, s'entr'ouvre à la plus faible pression. Ce fut là cependant qu'avec des claies en bois tous les préparatifs du siége furent disposés. Une tour dominant de toute sa hauteur le port et le rivage pouvait en un instant vomir ses projectiles; mais la bravoure de nos soldats et la noble ardeur d'un seul général ont surmonté tous ces obstacles. La tour est enlevée la première, puis le palais du gouverneur, qui touchait aux murailles, laisse l'entrée libre au cœur de la place. On fit quartier à tout le monde : les citoyens purent, sans être inquiétés, quitter la ville et se retirer ailleurs.

Mais toi, fière cité de Guines [1], si tu avais voulu te soumettre aux lois d'un maître clément et juste, si tu n'avais pas bravé la puissance de son bras invincible, tu verrais tes murailles encore debout et non pas gisantes au niveau du sol.

Est-il donc une furie assez barbare pour ne point se contenter des flots du sang humain répandu sur les champs de bataille et pour chercher encore à épuiser les villes, à vouer aux dieux infernaux les peuples et les murailles? Dernièrement encore nous pouvions voir Trèves et la puissante citadelle d'Oye [2], et maintenant c'est à peine s'il reste des traces de la moindre habitation utilisable. Les indigènes ont eux-mêmes renversé leurs murailles et mis le feu à leurs maisons. Comment des ennemis victorieux se montreront-ils moins barbares que les enfants du sol? On ne sait si l'on a affaire à des hommes ou à des bêtes féroces.

Mais la victoire a été donnée à nos soldats comme un présent des

[1] Guines, défendue par lord Grey, capitula au bout de deux jours. Le duc de Guise traversa les fossés à l'aide de planches jetées sur des tonneaux flottants et, continuant le système du temps, qui était de garder captifs les généraux ennemis, il retint Grey ainsi que ses officiers et ses gentilshommes, et laissa partir le reste de la population. Guines fut détruite de fond en comble; on ne trouva pas de meilleur moyen pour protéger la ville contre une nouvelle invasion. (13 janvier 1558.)

[2] Le château d'Oye (dans le comté d'Oye) fut enlevé sans coup férir; on le réputait imprenable.

cieux. Pourtant les dangers de la mer, les rigueurs de l'hiver, la force de la citadelle, le découragement qui suit ordinairement les déroutes, l'acharnement de la mauvaise fortune, tout en un mot était fait pour détourner les plus audacieux d'une pareille entreprise. Ta fermeté, Henri, ne s'est point démentie et tu as su raffermir le courage des tiens. Les hommes apprendront que la volonté des rois marche et tourne partout où il plaît aux dieux, sans que les mortels en comprennent le but. Pourquoi donc s'étonner et chercher la cause des événements?

Mais ce Dieu qui t'inspire, Henri, t'a aussi montré le chemin; il a marché jusqu'au bout devant tes généraux. De même lorsque le soldat, manquant de tout, demandait à être payé et croyait ne pouvoir suivre tes étendards, lorsque le trésor était épuisé par une longue guerre, Dieu te donna, Charles, des ressources dans ton intelligence et dans le patriotisme de tes concitoyens. Semblable à la corne d'abondance et dispensateur des biens de tous, tu as reçu en deux jours la souscription des bons citoyens de Paris; bientôt cet argent partagé a rendu la vigueur aux soldats affaiblis et les a préparés à t'obéir [1].

Grâce à ces ressources, les Anglais ont été chassés de nos rivages et repoussés au delà des mers. Que d'actions de grâces ne devrions-nous pas rendre à Dieu dispensateur de tant de biens! Rougirons-nous ses autels du sang de béliers et de taureaux choisis? ou bien entonnerons-nous le joyeux Péan et l'Io des triomphes, comme on le faisait aux jours de victoire [2]? Laissons ces sottes pratiques aux adorateurs des faux dieux. Ce ne sont pas des louanges dignes du Dieu fort, du Dieu des armées, du Dieu qui fait courber la tête des rois et foule aux pieds leurs ambitions, qui élève les dociles et les humbles et les fait monter aux cieux, qui châtie comme un père les orgueilleux de leurs succès et de leur fortune, qui les fait passer par toutes les épreuves afin qu'ils ne considèrent pas comme une propriété les biens dont il les laisse jouir. Il veut que rois et sujets mettent leur espoir en lui seul,

[1] Charles, cardinal de Lorraine, organisa à Paris une *souscription nationale* pour nourrir les troupes de son frère, et rendre aux finances une prospérité provisoire.

[2] Les Péans étaient des hymnes à la gloire d'Apollon. Io était le cri des bacchantes; Horace emploie ce mot pour désigner le cri de la foule dans les triomphes et les fêtes publiques.

qu'ils ne désespèrent point quand sa main s'appesantit sur eux, qu'ils ne portent point trop haut leur mérite aux jours de la prospérité.

EPITRE VII.

SUR LA PRISE DE THIONVILLE [1].

Je ressemble au soldat vieilli sous les drapeaux : il demande à revoir son pays natal et appelle de nouvelles recrues, parce qu'il se sent incapable de porter les armes; pourtant il reste encore prêt à tirer l'épée pour défendre sa patrie, et les forces qu'il a perdues semblent revivre en tout son être. De même, dans ma première jeunesse, je savais à peine me servir de ma plume pour aligner des vers, et l'âge m'a enlevé le peu de talent que je pouvais avoir reçu en partage; pourtant je ne cesse d'encourager nos poëtes à chercher des sujets dignes des plus hautes intelligences, à chanter la

[1] Le siége de Thionville fut mené avec toute la rapidité qui caractérisait les expéditions du duc François de Guise. On cite une anecdote qui donne l'idée de l'ascendant qu'exerçait le lieutenant général sur ses hommes : Montluc lui rapporta des indications que Guise prouva être illogiques et par conséquent trompeuses; Montluc ne se montra pas blessé de ce doute, mais la nuit suivante, il prit 400 piquiers, se coucha par terre et s'avança à plat ventre jusqu'au pied de la première palissade, puis revint avec une petite pièce de canon qu'il avait enlevée. Les indications qu'il donna cette fois furent positives, et le siége marcha grand train. La ville succomba et fut remise *de bonne foi* au vainqueur, sous les conditions suivantes (22 juin 1548) : « Que la garnison pourrait sortir avec armes et ba-« gages, pourvu qu'elle laissât les munitions et engins de guerre; que les « habitants pourraient emporter ce qu'ils auraient de plus précieux; que « les femmes ne seraient point outragées, et que tous les malades seraient « transportés ou se transporteraient eux-mêmes où ils voudraient aller. » Le duc de Nevers fut chargé de veiller à l'exécution de la capitulation.

Je ne passerai pas sous silence que le duc de Guise écrivit une lettre à l'électeur de Trèves pour lui dire qu'aucun dégât ne serait commis sur ses terres, et le prier de dénoncer tout délinquant.

France et les héros dont la gloire égale ou efface les hauts faits célébrés par Homère et Virgile [1].

Les Grecs méritent-ils plus d'éloges parce qu'ils ont quitté leur patrie pour venir, avec mille navires, assiéger pendant dix longues années une ville que la ruse et la fourberie leur ont seules ouverte? Énée qui, aidé de ses ressources et des bataillons de l'Arcadien Évandre, vainquit des laboureurs rutules, peut-il être comparé au général qui a fait capituler trois puissantes forteresses en trente jours à peine? Et pourtant les garnisons n'étaient pas composées de lâches soldats phrygiens, c'étaient des Anglais qui défendaient les murailles de Guines et de Calais. Pour surcroît de peine, des marais environnaient Thionville; les eaux glacées de la Moselle la protégeaient et Philippe y avait caserné l'élite de ses guerriers.

Il comptait sur les nombreuses machines sorties des ateliers de Metz, sur les canons de bronze, sur les immenses approvisionnements de poudre, et il voyait la ville imprenable. Il se figurait que de semblables barrières et de si terribles obstacles arrêteraient la marche de nos bataillons. Mais tandis qu'il réveillait durement et rassemblait à grand'peine, autour de leur drapeau, ses troupes mal disposées [2], les assiégés, sentant l'ennemi maître de leurs murailles et de leurs bastions, cherchèrent une dernière chance de salut dans l'abandon, à nos ducs, de leurs biens, de leurs armes et de leurs vivres; le pardon fut bénévolement accordé à leurs supplications. Des médecins reçurent l'ordre de soigner les blessures et les maladies, suites inévitables de la guerre. Des chevaux et des navires furent mis à la disposition des vaincus pour les conduire où bon leur semblerait. Quelques-uns manifestèrent le désir de demeurer et de vivre au sein de leur patrie, dans leur ville natale; la permission leur en fut également accordée.

C'est le propre d'une insigne grandeur, d'une vertu royale, de savoir vaincre pendant la guerre et pardonner après la victoire. Je ne vois aucun courage, aucune générosité à détruire une ville de fond en comble, à inonder ses rues de sang humain; il est moins glorieux de se plonger dans les horreurs du carnage que de proté-

[1] Nous savons que c'était le rêve de L'Hospital, d'encourager les poëtes à chanter toutes les gloires, pour les transmettre à la postérité et en perpétuer plus sûrement la mémoire.

[2] Il y eut conflit entre les Flamands et les Espagnols pour la défense de certains ravelins.

ger des populations infortunées et de laisser les vierges sans souillure[1]. Cette clémence étonne les ennemis et adoucit les cœurs les plus irrités; les excès eux-mêmes finissent par répugner à ceux qui les commettent : combien ils voudraient ne pas vaincre à ce prix! Qui ne connaît les vains regrets et les triomphes mêlés de larmes des Marcellus et des Cornélius? Au moment où deux villes différentes tombent en leur pouvoir, ils se sentent incapables d'arrêter la fureur de leurs soldats emportés et les voient allumer partout les torches de l'incendie[2]. Le sauvage Achille, quoique habitué au carnage, eût à peine pu contenir ses larmes, s'il avait vu Troie renversée, ses palais en cendres, ses femmes et ses filles violées sous les yeux de leurs époux et de leurs mères, les enfants broyés sur les murailles, les cadavres gisant çà et là dans les champs, sans distinction d'âge ni de sexe, et autres désastres encore plus affreux dans une ville prise d'assaut.

Nous, unis par les liens de la même religion, des mêmes cérémonies, des mêmes mœurs, quoique séparés par le climat, la terre ou les mers, quoique obéissant à des souverains différents, nous, frères sortis des mains du même créateur, nous, membres d'un même corps, ferons-nous la guerre comme des Indiens ou des Scythes? Ils n'épargent, dit-on, ni les enfants, ni les vieillards, ni les jeunes filles; ils font cuire les entrailles de leurs captifs, et ne craignent pas de les servir à la table de leurs festins. Laissons plutôt, ô mes concitoyens, ces guerres barbares, si contraires à nos vœux, si opposées à la volonté des dieux. Quand nous serons forcés de prendre les armes, songeons que nous allons combattre des frères qui ont nos lois, nos sentiments, et qui méritent plutôt notre tendresse que notre haine.

Avec cette manière de voir il n'est honteux, généraux, ni de demander la paix, ni de l'accorder à ceux qui l'implorent. Aussi l'homme qui a été donné pour guide et pour gardien à l'enfant retournant auprès de sa mère, n'a rien fait d'indigne de la patrie et du roi en élevant le premier la voix dans l'assemblée en faveur d'une paix honorable. Ce n'était point par crainte qu'il appuyait nos ennemis : devait-il donc se prononcer pour la guerre, le prélat en-

[1] Comme L'Hospital avait une fille, le viol est le crime qu'il maudit et redoute le plus; jamais il ne fait de nomenclature d'atrocités sans placer celle-là en première ligne.

[2] Syracuse (où périt Archimède) et Véies.

voyé par le plus grand et le plus chrétien de tous les rois ? Quelles paroles auraient pu mieux convenir à sa bouche que des paroles de paix [1] ?

Fabius se montra cruel et altéré de sang humain, lorsque envoyé vers les Carthaginois, il fut mis en demeure de faire connaître les ordres du sénat aux Tyriens assemblés : « Je vous laisse libres de « choisir entre la guerre et la paix, dit-il en drapant son manteau. « — Choisis toi-même, lui cria-t-on, le parti qui te plaira. — Eh « bien ! je choisis la guerre, » répondit-il. J'aurais mieux aimé qu'il choisît la paix ; et des milliers de Romains et d'Africains eussent été sauvés d'un épouvantable trépas.

Cependant l'ennemi n'a pas voulu entendre parler de paix ; et nous avons repris les armes avec le même calme et le même courage ; car si nous n'espérons plus la paix, nous comptons encore sur l'intervention des dieux. Les dieux haïssent l'orgueil des rois, et les pacifiques suppliants trouveront grâce devant eux.

Quoi ! l'homme qui a fait sortir la garnison d'une ville conquise, qui a permis aux citoyens de se retirer sains et saufs avec leurs femmes et leurs filles, qui a gardé la foi jurée, qui a acquiescé aux concessions les plus amicales, ne paraît-il pas plus grand que s'il avait fait égorger ou vendre comme esclaves tous ceux qui seraient tombés entre ses mains, fait démolir et réduire en cendres les murailles et les habitations ?

C'est pour cela qu'on ne saurait trop combler de louanges les deux frères de Lorraine : l'un sera toujours et à toute heure l'objet particulier de mon culte ; l'autre a sauvé la patrie, rendu à la France ses anciennes frontières. Vous tous, brillants poëtes dont la coupe est encore pleine d'ambroisie, chantez des hymnes éternels en l'honneur de leurs hauts faits.

Et toi, Henri, mon noble roi, tu ne refuseras aucune faveur à celui qui, en si peu de temps, t'a valu, entre autres victoires, deux importants apanages. Tu es le seul monarque digne de profiter de si grands avantages. Regarde toutes les possessions qui te sont acquises, toutes les villes dont il a enrichi ton territoire ; tu domineras désormais l'Océan et la rive de la Moselle qui avoisine Trèves.

[1] Le cardinal de Lorraine eut le bon sens de conseiller la paix avant la bataille de Gravelines ; après cette bataille elle fut imposée à la France, au lieu d'être imposée par la France.

Sous les ordres d'un pareil général nos craintes disparaissent, nos cœurs se rafermissent et nous espérons venger les récents désastres de Saint-Quentin.

Que Dieu le fasse vivre longtemps, pour toi, Henri, et pour nous-mêmes; demande sa vie pour ton bonheur, comme il demande la tienne pour le sien.

EPITRE VIII.

A MARGUERITE, SŒUR DU ROI.

Les poëtes les plus célèbres ont chanté ton nom, et je n'ai point encore lu leurs vers, on ne me les a présentés qu'à mon retour de la campagne, où m'a retenu plus de dix jours le besoin de repos, après les travaux fatigants et difficiles que m'imposent les procès et les luttes du Palais.

Il ne faut donc point les en estimer moins ni surtout croire que j'aie cédé aux prières et aux instances pressantes d'un ami pour t'adresser de ma main ces quelques lignes. Quoique sans les connaître, j'approuve d'avance tout ce qui porte le cachet du talent, je suis plus juste et plus indulgent pour les vers d'autrui que pour les miens propres. Tu ne verras là rien de nouveau, si tu me juges par les vers que je t'ai adressés. Apollon t'a douée du sens et de l'entendement poétiques, ton cœur de reine n'est pas insensible aux beaux-arts. De pareilles qualités se trouvent rarement sur les trônes, et jamais fille de prince n'acquit là-dessus renom égal au tien.

C'est ce qui encourage tant d'hommes à t'adresser leurs poésies et à te dédier leurs travaux : c'est ce qui fait que tant de poëtes ont écrit pour suivre le sentier tracé par trois vierges [1]. Le livre d'or écrit en latin est venu de la Bretagne lointaine; il a traversé les mers si dangereuses pour les navigateurs, a été porté en Belgique et de là à Paris, où on le trouve dans toutes les mains et toutes les bouches. Le sujet a plu à nos poëtes. Les uns l'ont

[1] Les trois vierges sont les trois Marguerite.

traduit en langue vulgaire, les autres en latin ou en grec; puis de nouveaux vers ont été ajoutés aux premiers et ont complété un volume. Je n'en ai recueilli que les titres et les épigraphes; tu connaîtras le tout si tu prends la peine de le lire.

Celui qui t'offre ce livre l'a écrit sous le pseudonyme d'Alcinoüs. Il est connu partout comme ami de la liberté et comme poëte; pourtant [1] c'est un buveur d'eau préférant les carafes aux bouteilles et les fontaines à la vigne. Il sait faire des livres et les remplir de nobles images. Qui aurait supposé tant de qualités chez un seul? Il s'imposa le devoir de rassembler en un seul corps des fragments épars, et pour y parvenir il n'a regardé à aucune dépense. Maintenant, divine princesse, il l'offre et le dédie à ta vertu.

ÉPITRE IX.

Au cardinal Charles de Lorraine.

Est-il donc si important d'aller éclaircir quelques malentendus et de retourner auprès de ton troupeau? Tu vas braver dans ta course les orages et les dangers d'un hiver rigoureux; la communauté d'existence avec ton souverain, la cour enchanteresse qui attache par des liens si puissants, ne peuvent-elles te retenir? Sans doute que le dégoût vient s'asseoir aux tables les plus somptueuses et que la satiété est fille de l'abondance. Après avoir gouverné avec sagesse les affaires de l'État, tu songes à tes devoirs privés et ne veux manquer à aucun.

Ce ne sera pas en vain que tu visiteras l'île de Rhône: mais de quoi vais-je parler, et pourquoi chercher ce qu'il m'est interdit de savoir? Je te prie seulement de hâter ton retour, afin que, malgré le froid, je te revoie en bonne santé et te couvre les mains de mille baisers, comme une nourrice qui retrouve son enfant.

Tu te fais accompagner d'une suite choisie qui t'épargnera les

[1] Voilà un *pourtant* (*quamvis*) bien perfide à l'endroit de la sobriété des poëtes.

fatigues et les ennuis du voyage, en te distrayant par des entretiens alternativement sérieux et légers, au gré de tes désirs. Je ne veux te faire aucune recommandation, je craindrais de t'importuner au départ; mais songe, quand tu reviendras (si toutefois tu reviens par un beau temps et dans une barque bien couverte), que tu m'as promis de feuilleter et de lire avec soin les précieux écrits de Duchat[1]. L'auteur marche avec la rapidité du fleuve sur lequel tu vas t'embarquer. Il relève l'indolence et chasse le sommeil. Peut-être Duchat paraîtra-t-il ennuyeux à un homme plus habitué aux livres anciens qu'aux modernes. Je me souviens pourtant qu'en certaine circonstance tu ne dédaignais pas du Faur; je t'ai même vu apprécier je ne sais plus quel auteur d'outre-Rhin et plusieurs autres d'un ordre inférieur.

On peut toujours profiter de toutes les lectures, et Dieu se plaît quelquefois à inspirer les ignorants les plus grossiers, pourvu qu'ils ne touchent qu'avec respect aux choses saintes. La grâce divine ne choisit guère pour séjour les intelligences orgueilleuses. Personne n'a traversé sûrement cette vaste mer en défiant l'Eurus et les tempêtes soulevées par l'Aquilon. Mieux vaut s'aider de son courage et faire force de rames; mieux vaut tendre vers le ciel ses mains suppliantes, afin que Dieu, du haut du ciel, prenant en pitié les erreurs humaines, trace la route qu'il faut suivre, rende l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles. De cette façon, ils sauront où ils doivent s'arrêter; ils entendront la voix et les paroles du Seigneur, et pourront entrer enfin dans la demeure promise aux bienheureux.

Si tu suis ce chemin tracé par un petit nombre d'élus, souviens-toi que ta gloire surpassera celle des Duchat, des Ambroise et des Pères africains; tu élèveras ton front sublime jusqu'aux cieux. La main de Dieu est toujours pleine. Ce qu'il a donné aux uns, il peut, s'il veut, le donner à d'autres, et même t'en douer toi-même de la meilleure part.

[1] Duchat ou Le Chat (Catus), né à Troyes, est l'auteur de la tragédie d'*Agamemnon*, de la tragédie de *Suzanne*, d'une traduction de Lucrèce et d'une autre des *Fastes* d'Ovide. Il était admis aux réunions littéraires de la duchesse de Berry.

EPITRE X.

Au cardinal DE LORRAINE.

—

Protestations et remercîments.

Je souhaite que ces vers aillent à ta rencontre jusqu'aux Alpes, jusqu'en Italie, s'il le faut, pourvu toutefois que, malgré ton départ retardé, tu n'aies point fait une halte dans ton île formée par les flots rapides du Rhône. Je charge cette lettre de te dire que rien ne me sera plus doux que ton retour, que j'envoie mes nombreuses salutations à tous ceux qui ont voulu t'accompagner dans ton voyage de Rome, et que je souhaite vous voir revenus sains et saufs au sein de votre patrie vers les calendes prochaines. Mais si le froid et les glaces t'engourdissent les membres, au moment où mes vers arriveront jusqu'à toi, ne crains pas de fermer les oreilles pour éviter de les entendre. J'irai, s'il le faut, à leur place, te rencontrer plus tôt jusque dans les villes de la Suisse et du Valais, car je tiens à déposer le premier mes lèvres sur tes mains. Je comprends en effet avec quel empressement tu vas courir vers les bords de la Loire, pour embrasser le roi à Blois; tu ne me reviendras que plus tard, et c'est ainsi que chaque jour éloigne le moment où je pourrai contempler ton visage.

Ah! combien je crains de te voir perdre le souvenir de ton vieil et fidèle ami, de songer que tu peux rayer son nom de tes tablettes! Mais je m'alarme sans raison, tu t'inquiètes trop souvent de tes amis absents, et tu n'as pas besoin que je te les rappelle, trop de circonstances se chargent de le faire à ma place.

L'an dernier, te souviens-tu que la mort de Longueil [1] laissa vacante la charge de maître des requêtes. Henri était à Blois: tu y cours sans rien dire à personne, et tu obtiens facilement

[1] Jean de Longueil, d'une illustre famille de robe, conseiller au parlement sous François Ier, puis président aux enquêtes sous Henri II, et enfin maître des requêtes et conseiller d'État, mourut en 1551. Il avait publié les 271 *arrêts notables de son temps*.

pour moi une survivance que je ne t'avais point demandée. Je ne savais rien et j'étais absent; j'ai tout appris par des étrangers. C'est ainsi que tu fais valoir ta bienveillance, ton zèle et tes services envers tes amis; je puis me citer comme un exemple. Il en est tant d'autres qui feignent d'accorder leur appui à nos réclamations, et qui cherchent tous les moyens de gagner des remercîments sans les avoir mérités; pareille faiblesse dénote une âme faible et avilie; mais aujourd'hui, c'est un talent souverain de savoir composer son visage, feindre habilement, et jamais la cour ne donnera le nom de sage à celui qui ne sait ni mentir ni tromper. Cette politique est assez recherchée parce qu'elle procure l'argent et la richesse; mais aussitôt qu'elle est découverte, le châtiment le plus terrible lui est réservé. Combien d'entre ses victimes voudraient avoir vécu dans la modeste habitation de leurs pères, sans porter leur ambition au delà d'une fortune médiocre et d'une table frugale! La vie des champs, pour être moins brillante et moins lucrative, nous laisse jouir de nos biens à l'abri des coups de la jalousie.

EPITRE XI.

Au cardinal DU BELLAY.

—

Lecture de ses poésies.

Macrin m'a appris jusqu'à quel point tu savais manier les cordes de la lyre poétique; il m'a énuméré tous les prélats qui ont été poëtes, pendant que je faisais route vers Loudun, en compagnie de lui-même et du savant Émile [1], auquel son éloquence a déjà fait un nom célèbre. Or, tu sais que Macrin est connu pour ses immortelles productions, et bien que son genre de style soit longtemps resté dans l'oubli, ses œuvres n'en sont pas moins ta plus chère lecture.

[1] Paul Émile, savant chanoine de Notre-Dame de Paris.

Nous nous sommes fréquemment et longuement entretenus de tes grandes et rares vertus; mais Macrin appuyait principalement sur les encouragements que tu donnais au mérite et sur le bonheur que tu trouvais dans la société des bons poëtes, toi qui peux compter au nombre des plus distingués d'entre eux. Je savais que, concurremment avec ton frère, tu t'occupais d'écrire l'histoire de notre siècle et employais tes loisirs à des études plus sérieuses, aussi je ne pus m'empêcher de sourire, non pas que je ne te crusse capable de tout ce qui dénote une intelligence solide et un esprit élevé, mais je ne supposais pas qu'il fût venu à l'idée d'un homme grave et constamment occupé des intérêts de l'État de détendre son esprit par la production moins sévère de quelques poésies[1].

« Et si je prouve, s'est-il écrié, qu'il n'y a pas de poëte plus « élégant, plus sublime? Le maniement des affaires seconde cette « nature généreuse; combien d'hommes illustres ont autrefois « oublié qu'ils gouvernaient des peuples et des empires, et se « sont adonnés aux muses en cherchant le repos dans la lecture « ou la composition des vers! » Alors il a tiré de son sein un petit livre qu'il avait apporté et qui avait pour titre: *Odes de Du Bellay*. Nous avons pris connaissance de ce recueil gracieux, fleuri, varié, de tous les vers que tu lui avais adressés et qu'il avait mis en ordre. Il suffisait de le lire pour comprendre à quel endroit, à quel âge et sous quelles impressions tu avais écrit.

Avec quel soin Émile et moi avons écouté Macrin : chacun se pénétrait, vers par vers, mot par mot, des perfections de l'œuvre. Nous nous regardâmes d'abord avec étonnement, puis, nous tournâmes instinctivement nos regards vers le ciel; Macrin lui-même fut aussi stupéfait que s'il t'avait lu pour la première fois.

Oui! les autres poëtes peuvent crever de dépit: j'en excepte pourtant Macrin et ceux qui lui ressemblent, car son cœur est trop plein de franchise pour laisser la plus petite place à la jalou-

[1] L'*Histoire générale de France* est uniquement attribuée à Guillaume du Bellay, sieur de Langey. L'Hospital nous apprend ici que le cardinal Jean travailla avec son frère. On a écrit au Mans cette pompeuse épitaphe sur le tombeau de Guillaume :

Ci-gist Langey, qui de plume et d'épée
A surmonté Cicéron et Pompée.

sie. D'ailleurs, il t'aime et te voue quelque chose comme un culte.

Salut donc, charmant écolier des Muses, dont les vers et la prose luttent d'élégance et surpassent Virgile et Cicéron!

Je t'ai écrit ces quelques lignes pendant mon voyage, quoique je fusse fatigué par la poussière, étouffé par le soleil, éreinté par mon cheval, et dans une saison où les ardeurs de la canicule altèrent les troupeaux et dessèchent les campagnes.

EPITRE XII.

A MARGUERITE, SŒUR DU ROI.

Pouvoir des Muses. — Les valets.

Nos conversations, divine Princesse, ont roulé sur les détails de notre vie privée, comme il arrive souvent après dîner, au lever de la nappe. Boésie, dont les soins et l'affection lui ont fait donner par toi le nom de mère, était auprès de nous.

En causant de choses et d'autres, nous en sommes venus à parler des domestiques dont les maisons sont actuellement si remplies. Les maîtresses de maison se figurent qu'ils sont d'autant meilleurs, que les maîtres se montrent plus sévères à leur égard. Ce système froissait ton exquise délicatesse, car tu n'as jamais su t'irriter contre un intendant ou un valet; cependant ton horreur pour le mal, ton dégoût pour une action honteuse, ta répugnance à entendre un mot grossier, ont souvent amené sur ton visage les signes d'une tristesse et d'un malaise que tu ne pouvais cacher.

Lorsque je t'en parlais, moi qui te connais si bien, tu répondais en écoutant avec modestie un éloge que tu ne pouvais éviter: *Qu'importe, puisque c'est fait?*

Pourquoi donc, moi qui ai pu t'apprécier dès ta plus tendre jeunesse, te dissimulerai-je mes biens et mes maux? Je te respecte comme une mère, et puis tout te dire. La nature m'a créé

assez maître de ma colère, pour que je n'éprouve aucune de ces secousses qui ébranlent le cœur humain, et conséquemment pour que je n'appelle aucun châtiment sur la tête de ceux qui m'offensent. S'il n'y a là rien de bien grand et de bien difficile, j'aurai du moins le mérite de la franchise; c'est la nature et non moi-même qu'il faut féliciter. Je vais donc te parler à cœur ouvert.

Voyons quel est le caractère qui peut le mieux convenir au maître appelé à gouverner une maison : doit-il employer les menaces et, au besoin, les coups, à l'égard de ses domestiques, ou bien doit-il agir avec douceur, bienveillance et modération, sans bruit, ni colère, comme tu en donnes chaque jour l'exemple? Avant de traiter cette question, voyons (si cela ne t'ennuie pas) quels sont les esprits qui ont reçu en don ou conquis par leur propre volonté ces tendances pacifiques. L'homme ne peut pas avoir été créé sans foie ni vésicule biliaire; s'il ne ressentait aucune émotion, il serait stupide, abruti, ignorant et inepte. La nature l'a gratifié de certains priviléges; mais sur tant de milliers d'hommes, bien peu sont issus de la race des dieux, et la déesse qui préside aux accouchements a pétri les âmes avec de l'or ou un métal plus précieux.

Ces jours passés, j'ai pu voir que ton énergie savait comprimer d'elle-même les élans de la colère, et j'en ai conclu que tu avais été abondamment pourvue des dons divins. Tu étais digne, Princesse, des qualités dont t'a douée la nature.

Grande est ta gloire de savoir faire preuve, en toute circonstance, de sagesse et de raison, et de te vaincre par la réflexion; j'appelle ce mérite un des plus sérieux priviléges de la divinité. Mais si tu n'éprouves aucune résistance à dompter ton emportement, jette un regard sur le passé. Tes premières années eurent à souffrir quelques luttes, et maintenant la nature vaincue subit ta volonté et se laisse enchaîner sans secousse.

Ce qui se passionne en nous, ce qui nous fait bouillonner de colère, ce qui espère et ce qui craint nous vient du corps composé d'un vil limon, mais l'âme en elle-même est simple, une, invariable, immuable, céleste, divine, semblable au Créateur, heureuse et accomplie. Si les âmes n'avaient avec les corps aucune affinité, notre vie serait exempte de tous les maux qui menacent les malheureux mortels, et elle vivrait en paix dans un éternel repos.

La dissemblance des deux natures suscite des combats qui durent jusqu'à ce que l'une soit vaincue. Le premier des deux principes semble né pour le commandement, et l'autre pour la servitude. Si le meilleur l'emporte, la colère et les autres passions seront vite vaincues; mais si la raison est terrassée, les mauvais instincts seront les maîtres, et, les rênes une fois lâchées, Dieu sait les troubles et les secousses dont l'homme est victime, les dangers auxquels sera exposée sa vie.

Il faut donc, dès le début, et peu à peu, apprendre au corps sauvage et grossier par essence à obéir à la raison, comme le cheval obéit à son cavalier. Tu es par inclination arrivée à toutes les perfections, et, dès tes plus tendres années, tu as marché vers ce but; tu as été secondée par la lecture des chefs-d'œuvre, et les Muses, avec leurs harmonieuses modulations, font aussitôt disparaître tout ce qui pourrait porter encore les traces de la grossièreté et de la sauvagerie. Platon voulait que son élève s'adoucît au milieu des Muses : c'est par la poésie qu'il le rendait plus malléable. Le soldat lacédémonien affrontait l'ennemi et battait en retraite en chantant certains hymnes : aussi lorsque son ennemi prenait la fuite, la poésie calmait sa colère, arrêtait son bras et l'empêchait d'ensanglanter son épée. Le son d'une flûte fit retourner Gracchus emporté et menaçant. Moi-même, quand après dix heures je lève la séance et quitte le Palais pour rentrer à la maison, je calme mes fatigues et secoue mes ennuis en écoutant la musique. Je me sens délassé quand j'ai entendu ma fille chanter, accompagnée de sa harpe.

Tu es abondamment pourvue, Princesse, de toutes les qualités qui peuvent rendre bonne; tu les as apportées en naissant; le travail et l'étude ont fait le reste. Les Muses ont été chassées des montagnes et des forêts qu'elles habitaient autrefois; la barbarie sauvage, comme un monstre cruel, les a fait fuir près de toi, et elles se cachent aujourd'hui timidement sous ton manteau. Tels les pauvres petits poussins qui, du milieu de la prairie où ils becquettent l'herbe, aperçoivent le milan affamé planant dans la nue, et se sauvent rapidement sous l'aile de leur mère.

Rien de grossier ne peut habiter la maison des poëtes : les neuf sœurs ont le don d'amollir, non-seulement les cœurs des hommes les plus endurcis, mais encore les animaux, les pierres et les métaux insensibles. La lyre d'Orphée a apaisé les dieux orgueil-

leux des enfers; elle a fait descendre les arbres du sommet des montagnes. Amphion a remué des pierres et des rochers, bâti, au son de sa musique, les murailles protectrices d'une ville.

Tu n'as aucun de ces éléments de colère, aucun de ces penchants qui suscitent les grandes révolutions du cœur humain; nous nous irritons tous, misérables que nous sommes, quand nous nous croyons froissés ou dédaignés, surtout quand l'injustice nous frappe ou quand nous éprouvons quelque perte grave; nous nous laissons émouvoir par bien d'autres chagrins que le premier souffle fait disparaître : le dîner n'est pas prêt, les poissons ne sont pas cuits à point, les légumes sont mal assaisonnés, le vin mousseux a fait éclater la bouteille, un malheureux valet a laissé tomber de ses mains quelque vase fragile.

La cause de notre impatience est dans la faiblesse de notre esprit toujours timide et étroit, toujours effrayé des grandes entreprises; aussi les gens les plus irascibles sont les enfants, les vieillards, les malades affaiblis par la souffrance ou les indigents privés de tout. Ceux qu'une licence effrénée ou un désir immodéré d'acquérir ont fait sortir de leurs limites lâchent tout d'un coup la bride à leurs emportements, si quelque retard ou quelque obstacle se jette au travers de leurs espérances. Mais toi, tu sais tout supporter, Princesse, et pourtant tu es issue d'une race puissante, tu es la fille et la sœur de deux grands rois; tu as été dotée de tant de qualités, tu as acquis tant de perfections, que même sans tes titres et sans l'éclat de ta naissance, tu serais respectée des hommes, car tu laisses bien loin derrière toi les autres jeunes filles du royaume. Tu ne prises pas plus les richesses, les diamants, les pierreries, l'ivoire et les autres biens si recherchés du vulgaire, qu'une feuille d'arbre ou un fétu de paille.

Aussi personne ne t'offense, toi, qui t'inquiètes peu de semblables bagatelles. Qu'un valet casse ou renverse un buffet, sa maîtresse ne s'irritera point. Peut-être tous les rois te ressemblent-ils et méprisent-ils l'argent et les richesses dont ils sont à même de jouir, mais ce qui t'est personnel, c'est de n'avoir ni goût licencieux, ni passion honteuse qui ternisse ta pureté. Tu marches victorieuse vers le ciel au milieu des torches et des flammes des débordements humains, sans en être atteinte [1].

[1] Ce n'est pas ce que prétend Brantôme quand il dit : « J'ai ouï parler

Donc, sous les auspices d'une maîtresse bienveillante, l'intérieur est plein d'ordre et nul tapage n'en trouble l'harmonie. Ni les étrivières, ni les chaînes, ni les coups n'affligent les méchants valets: cette indulgence, dira-t-on, leur apprend à cacher leurs escroqueries; ils trompent et mentent avec plus d'adresse; le crime n'en existe pas moins, quoiqu'il reste impuni; le voleur qui se cache est tout aussi criminel. — Mais souvent aussi le domestique, auquel pardonne un bon maître, deviendra meilleur. Il entreprendra désormais de lui-même ce qu'il ne faisait autrefois que par force et de mauvaise grâce [1].

Il avait tort le poëte qui disait: « *Fais que tes valets te craignent, le respect en sera la conséquence.* » J'aime mieux cet adage: « *On honore et on révère ceux qu'on aime.* » Le serviteur bien traité craindra le moindre pli du visage de son maître, et ne cherchera pas tant à le tromper qu'à se montrer reconnaissant du châtiment épargné. Un peu de sévérité dans les allures ne nuit pas vis-à-vis de valets au cœur servile, qui, semblables aux ânes, ne marchent que quand on les pique. Mais les généreuses organisations cèdent à un certain amour-propre, redoutent le déshonneur, l'opprobre, l'ignominie. La clémence n'inspire pas seulement la gratitude, elle devient aussi une source de jouissances pour celui qui en fait usage. Confiant en son serviteur, il ne conçoit aucune inquiétude pendant le jour, et nulle insomnie n'épouvante ses nuits. Il est aussi calme que les airs où règne le zéphyr du printemps, aussi calme que les flots que ne soulève point la tempête.

« d'une fille d'un très-grand et souverain, laquelle étant amoureuse d'un « gentilhomme, se laissant aller à luy de telle façon, qu'ayant recueilli les « premiers fruits de son amour, en fut si friande qu'elle le tint un mois en- « tier dans son cabinet, le nourrissant de restaurants, de bouillons friands, « de viandes délicates et rescaldatives, pour l'allambiquer mieux et en tirer « sa substance; et ayant fait son apprentissaige, continua ses leçons sous « luy tant qu'il vesquit, et sous d'autres; et puis elle se maria en l'âge de « 45 ans à un seigneur qui n'y trouva rien à dire, encore bien ayse pour le « beau mariage qu'elle luy porta. » (*Dames galantes*, Discours premier.)

[1] Le valet n'avait pas grands moyens de résister à la brutalité du maître. Nul ne pouvait prendre un serviteur non muni de tous certificats de ses anciens maîtres. Tout valet sans certificat était arrêté comme vagabond. (Édits et ordonnances de 1540 et 1565.)

C'est ainsi que ceux qui t'environnent peuvent te contempler matin et soir. La placidité de ton âme est continuellement empreinte sur ton visage; sereine, tranquille et confiante, tu ressembles aux déesses.

EPITRE XIII.

Au cardinal Charles de Lorraine.

—

Dangers que l'on court à Rome.

Pendant ton long séjour en France, je suis resté muet, et me voici maintenant plus bavard qu'une pie, occupé à t'assourdir les oreilles de mes sottes poésies. Ton absence m'ôte sans doute ma timidité; tu ne me reprocheras plus mon long silence, mais tu te repentiras peut-être de me l'avoir fait rompre.

Un jour les grenouilles, du fond de leur marais, empêchèrent de dormir Alcide, fatigué par une longue marche au soleil. Il paraît qu'il supplia les dieux de les condamner au silence, et depuis cette époque, les grenouilles de Sériphe[1] ne coassent plus. De même, je suis prêt, si je t'importune, à devenir, au premier signe, aussi muet qu'un poisson. D'ici là, je jouirai du droit de t'écrire, et j'enverrai mes mauvais vers à Rome, le centre de la science.

« Quoi donc! vas-tu me dire, misérable volatile, ton gosier « veut lutter avec celui de Philomèle? ta lyre et ta harpe osent se « mesurer avec celles de Mercure et d'Apollon? tu tentes, en un « mot, d'envoyer tes vers en pleine Rome? Ce ne serait point à « moi que viendrait une semblable pensée; quiconque essaie d'é- « crire s'évertue à plaire au public et à gagner des lecteurs, et je « n'aimerais pas à voir mes écrits tournés en ridicule ou dédaignés « par les poëtes latins! »

Aussi, ne ferai-je point d'autre rêve que celui de te voir lire et aimer les miens. Que le ciel étranger ne change en rien, bon

[1] Une des Cyclades.

ami, tes propres sentiments; garde toujours au fond du cœur l'amour comme le génie de ton pays natal : je ne puis plus, à mon âge, changer de ton et de mesure et apprendre comme un cuisinier grognon à préparer de nouveaux plats.

« Jamais homme ni cheval n'ont gagné au voyage de Rome[1]; » celui-ci ruine ses jambes en traversant les rochers des Alpes et les neiges de l'Apennin, celui-là se perd dans les débauches des courtisanes romaines, surtout s'il ne suit l'exemple du sage Ulysse et ne bouche ses oreilles avec la cire pour éviter l'entraînement et les piéges cachés des syrènes.

Qui ne connaît la fable du conteur toscan? Il parle de je ne sais plus quel juif épris d'une passion subite pour la religion chrétienne : ce juif se rend à Rome pour voir le pape et ses cardinaux; il est convaincu qu'il trouvera là le foyer de la piété, la véritable demeure de Dieu ici-bas. Mais il comprend promptement combien la réalité est contraire à ses espérances; l'épreuve ne fit du reste que confirmer sa croyance [2]. Tu sais le reste. A son exemple, tu nous reviendras plus sage et plus prudent avant le printemps prochain.

Tu as déjà su si bien éviter le danger et échapper aux piéges que je crains peu pour ta propre personne; mais tous tes compagnons auront-ils la sagesse de ne point s'écarter de tes traces, et, laissant leurs barbes et leurs chevelures aux mains de quelque suivante de courtisane, ne s'exposeront-ils point aux rires des passants? Chasse donc du cœur de tous les tiens ces entraînements insensés, si pernicieux aux âmes orgueilleuses qui veulent se fier à la puissance humaine et ne savent pas s'appuyer sur le secours de Dieu.

[1] Le proverbe est original; voici le latin :

Nam Româ nec vir nec equus melior redit unquam.

[2] Boccace fait dire au juif Abraham, revenu de Rome pour étudier les mœurs chrétiennes au centre même de la chrétienté : « Comme en dépit « des plus coupables efforts, ta religion, mon cher Jeannot de Chevigny, « ne fait que s'étendre de plus en plus et devenir de jour en jour plus flo- « rissante, j'en conclus qu'elle est la plus vraie, la plus divine de toutes « et que l'Esprit-Saint la protége visiblement. Ainsi je t'avoue franche- « ment, que ce qui me faisait résister à tes exhortations est précisément « ce qui me détermine aujourd'hui à me faire chrétien. Allons donc de ce « pas à l'église..... « (Nouvelle II de la première journée. *Le Juif converti.*)

L'astrologie est toute-puissante à Rome : on ne voit que des Chaldéens dans les maisons et les palais. Ils consultent pour leurs prédictions le temps, le jour et l'heure ; la fortune et le salut des citoyens dépendent des astres, et le Dieu créateur des hommes et du monde a transmis son pouvoir à des corps sans âme. — D'autres se figurent que nos âmes meurent avec nos corps, et que tout s'anéantit à la fois ; ils regardent comme puériles les brillantes promesses de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils seraient capables, comme les géants de l'antiquité, d'attaquer le trône du Seigneur.

Une âme pieuse, droite, nourrie des saintes lectures, passera rapidement par-dessus tous ces dangers et les évitera. Ta main, qui a sauvé tant de malheureux, ne fera point défaut à ceux qui seront tombés dans de pareilles erreurs. Un bon pasteur doit veiller sur ses agneaux, les protéger contre les loups dévorants et les ramener à son maître.

J'ai voulu traiter avec toi ce simple sujet sur lequel tu vois plus clair que moi-même et que bien d'autres. (Ne dirait-on pas une truie grasse qui veut en remontrer à Minerve ?) Mais l'amour aveugle que je te porte m'ôte toute timidité et m'encourage à te donner ces quelques conseils.

EPITRE XIV.

A Barthélemy FAYE [1],

Président aux enquêtes du parlement de Paris.

—

LOISIRS.

Cher président, toi qui m'as succédé dans ma charge et t'assieds aujourd'hui à ma place, n'oublie pas le vieux collègue dont tu remplis maintenant les fonctions.

[1] Barthélemy Faye, originaire de Lyon, fut successivement conseiller et président aux enquêtes du parlement de Paris. Il est le père de Jacques

Crois-tu donc que Némésis, en faisant de moi un simple particulier, m'a interdit les plaisanteries et la gaieté ? Je ris, je m'amuse sans aucun souci : en me réveillant j'écris des vers. C'est ainsi que la fortune permet que je compense la perte de mes dignités.

EPITRE XV.

Au cardinal DU BELLAY,

Pour l'engager à ne pas quitter Saint-Maur.

Maintenant que Jupiter couvre de neige la surface de la terre, que les ruisseaux charrient les feuilles raidies tombées des arbres, laissons, amis, la campagne glacée et réfugions-nous dans l'atmosphère plus douce de nos maisons de ville. Pour toi, cher Du Bellay, dont la fièvre a, pendant un an, affaibli la vigueur, tu rentreras à la ville avant que la saison soit trop avancée, et, vivant pour tes amis, tu diras adieu aux Muses jusqu'à la belle saison. Cela ne t'empêchera pas, par quelque beau jour de soleil, de visiter les campagnes et les habitations des faubourgs, sans craindre les rigueurs et les dangers de l'hiver, jusqu'à ce qu'aux premiers jours de mars tu puisses regagner ta retraite.

Mais quelle circonstance, quel caprice, ou quel projet t'arrache, digne prélat, à notre affection ? On dirait que tu oublies tout ce que tu aimais, cette majestueuse cathédrale qui, plantée au haut d'une colline, domine les eaux de la Seine, ce fleuve magnifique entre tous, cette ville où tu te plaisais ; tu bâtis de nouvelles villas malgré le mauvais temps, et tu te séquestres loin des hommes, dans des pays déserts et lointains. Tu veux peut-être relever les ruines laissées par Néron : je te souhaiterais un meilleur patronage ; je te demande un peu ce qu'il y aura jamais de commun

de Faye, sieur d'Espeisses, confident d'Henri III, qui sut, par son habileté calmer la susceptibilité des Polonais irrités de la disparition subite de leur roi. — Cette pièce est inachevée.

entre toi et Néron? « mais les druides, dis-tu, régnaient jadis « dans ces forêts et y rendaient leurs oracles : çà et là on voit « encore les traces plus positives du passage des Romains. Les « dryades parcourent ces impraticables sentiers. »

Et pourquoi, à ton âge, t'amuserais-tu à réveiller des cendres, à t'enthousiasmer pour des histoires mensongères? Cherche plutôt des consolations dans les délassements qui sont à ta portée, et ne t'abandonneront point. Sois persuadé que les Muses ne sont ni si champêtres, ni si sauvages, qu'elles préfèrent aux habitations des hommes les bois et les broussailles, refuge des bêtes féroces.

Tu es un grand écrivain, le premier après ceux d'Athènes et de Rome; tu as dédié à Apollon et aux Muses un temple en vue et presque sous les murs de Paris. Et c'est toi qui abandonnerais des champs arrosés par la Seine, des vallées pleines d'ombrages, des autels assis au sommet des collines, des temples bâtis de marbre, les rues de la capitale et un glorieux avenir pour aller te faire oublier dans le pays des Carnutes. Préférerais-tu deux ruisseaux sans nom, l'Eure et le Loir, à la Seine qui porte navire, ou au fleuve qui arrose la Champagne?

Si tu ne peux lutter en poésie avec Orphée et Pindare, rappelle-nous leur génie et oblige-les à quitter leur retraite. Bien que tu ne promettes ni palais d'argent, ni vestibules d'or, supportés par cent colonnes d'airain, ni forêts de lauriers, les Muses t'accompagneront quand même.

Quoi! tu te figures que les neufs sœurs aiment mieux être honorées dans les champs et préfèrent les mains calleuses d'un laboureur ignorant aux harmonieuses lyres ou aux sublimes chants d'un poëte?

Laisse donc là tes idées d'exil, tes inquiétudes et tes velléités de fonder de nouvelles abbayes. Quelle idée, à ton âge, de changer de maison, d'expatrier tes pénates et de renouveler le personnel de tes amis? On croirait que la ville vient de tomber au pouvoir des ennemis. Enfin, si tu as l'idée fixe et irrévocable de changer de patrie, prends-moi du moins pour compagnon, car je sens bien que je ne pourrai jamais vivre loin de toi.

EPITRE XVI.

A SALMON MACRIN.

—

Sur quelques poésies publiées par L'Hospital.

Si, comme tu sembles le désirer, cher Macrin, tu voyais mes vers, tu ne regretterais pas d'en avoir été privé pendant des mois et des années : je les ai fait paraître inconsidérément, et s'il en était temps encore, je m'empresserais de les retirer du domaine public. — Ne t'attends donc point à lire des poésies dignes des Muses et d'Apollon, dignes même de Macrin, dont le dieu de Cynthie s'est complu à rendre les oreilles délicates, et dont la lecture des bons livres a encore épuré le goût.

Tu es depuis longtemps notre meilleur poëte, et tu fais les vers à décourager les plus fervents. Malgré tout, je te connais de longue date doux et indulgent pour tes amis; tu es loin d'imiter tant d'autres auteurs de notre siècle, qui n'apprécient que leurs propres ouvrages et méprisent ceux des autres. Ils se croient seuls dignes de manger du pain parce que leurs misérables écrits ont certaines redondances qui remplissent la bouche des lecteurs, qui jettent de la poudre aux yeux de quelques sots ignorants assez semblables aux infirmes qui ne supportent point l'éclat de la lumière.

C'est ainsi que notre inexpérience se laisse séduire par les premières apparences; nous prêtons tous les talents à ces mêmes écrivains, et nous ne savons faire aucune différence entre un travail léger et un ouvrage sérieux.

Quel mérite y a-t-il à enfermer dans deux vers une idée ingénieuse, pillée peut-être quelque part? Ceux qui le font pourtant sont vantés à la cour des rois, et ils se pavanent comme s'ils étaient des hommes de génie.

Telle n'est point la route qui conduisit à l'immortalité Virgile et les poëtes assez hardis pour conquérir la gloire et accomplir des travaux importants. Toi-même, Macrin, si tu as une brillante renommée, c'est que de longs et nombreux poëmes t'ont fait appré-

cier. Mais les rois ne peuvent lire les ouvrages trop étendus, leurs continuelles occupations les empêchent de prêter une oreille longtemps attentive. Aussi, bien des intelligences éprouvées et sublimes restent oubliées, et le triomphe n'est qu'un rare privilége du mérite solide.

Je reviens à moi, auquel tu supposes trois âmes et trois cœurs pour écrire sans trop d'insuccès dans deux genres différents et entièrement opposés à mes fonctions de juge. Si tu as l'intime conviction que je sais faire les vers (et pourquoi ne te croirais-je pas, tu n'as aucune raison de me tromper et tu m'as toujours paru sincère?), je suis flatté de ton approbation, qui entraînera celle du public, et je me réjouis de cette erreur que tu feras partager à d'autres. Ma conscience est moins indulgente et je sais ce que je dois penser de ma faiblesse avant d'ajouter foi aux éloges d'autrui. Je me connais à fond, tandis que tu ignores beaucoup de mes défauts ou que tu cherches à les dissimuler.

J'ai reçu, il est vrai, de la nature quelques germes du génie poétique; j'aurais pu les faire fructifier en versifiant un peu, si j'avais pris le moindre souci de ce genre d'étude. Mais à un âge où je n'étais pas assez mûri pour choisir une carrière, j'ai suivi celle que me montrait mon père. Les livres que je lisais chaque jour étaient entièrement étrangers aux Muses; j'appliquai ensuite mes facultés à donner des consultations pour empêcher les procès; je me rendis au barreau, je m'assis sur des bancs poudreux. Essaie donc, toi, notre grand poète, de faire des vers au milieu d'un semblable tapage.

La nature me ramène pourtant vers mon ancienne passion. Je versifie pour me distraire : tiraillé en plusieurs sens, je fuis le travail qui seul pourrait polir mon style. Ce genre d'étude, longtemps négligé, devient si difficile que je tombe dans le trivial, faute d'expérience; mes mots sont communs et mes idées ne sortent pas du terre-à-terre. Les enfants eux-mêmes riraient des vers que je compose.

Mais vous, nés sous des astres plus favorables, vous qui jouissez de tous les loisirs possibles, chantez à plein gosier les vers destinés à rappeler les victoires des rois, ou tous autres hauts faits. Que la postérité les apprécie comme des chefs-d'œuvre!

LIVRE IV.

—

EPITRE PREMIÈRE.

A GUY DU FAUR DE PIBRAC [1].

—

SUR L'AMOUR-PROPRE ET L'IGNORANCE DE SOI-MÊME.

C'est l'ignorance qui accable les malheureux mortels : elle les accompagne depuis le berceau jusqu'à la tombe, et ils sentent après de longues années combien peu leur a servi le passé. Reconnaissons donc qu'il est dans la nature humaine de se tromper, que nos seuls apanages sont la folie, l'erreur et l'éternelle irrésolution.

[1] Guy du Faur, seigneur de Pibrac, était originaire de Toulouse. Issu d'une des premières familles de robe du Languedoc, il étudia le droit, voyagea en Italie où il fallait alors aller chercher ses diplômes pour être regardé en France comme un jurisconsulte sérieux. Il fut nommé à Toulouse conseiller et juge-mage, et resta là jusqu'en 1562, époque à laquelle le chancelier L'Hospital le fit nommer ambassadeur au concile de Trente : à Rome il prononça une harangue dans laquelle il rappela les devoirs du concile, qui tenait entre ses mains le sort de la religion catholique. Les allusions qu'il fit à la conduite de différents personnages offensèrent gravement les légats, et un évêque espagnol osa même proposer d'exclure les prélats français, ce que défendit formellement le pape mieux informé. De retour en France, Pibrac fut nommé avocat général au parlement de Paris, où ses profondes connaissances, son goût pour les belles-lettres le mirent bien vite à la tête des orateurs du Palais.

Charles IX l'attacha à son frère lors de son avénement au trône de Pologne : comme le duc d'Anjou n'était pas précisément capable d'exprimer lui-même aux électeurs ses sentiments de reconnaissance et de sympathie, il en chargea Pibrac, qui émut jusqu'aux larmes les seigneurs polonais, peu habitués à entendre d'aussi beaux discours. Bien lui prit de savoir manier la parole : après la disparition du roi, les Polonais eurent l'idée de se venger sur Pibrac du peu de courtoisie du souverain qui les abandonnait ; les ressources de son éloquence le sauvèrent. Il revint en France,

Chacun s'empresse d'éloigner ce qui pourrait lui nuire; nous étudions les sciences les plus diverses; nous envoyons au delà des mers nos enfants en bas âge, nous leur apprenons à courir les places publiques et les marchés, à braver le froid au péril de leur existence, à se garder des piéges et des discours mensongers, à ne se fier à aucun inconnu : triste expérience, qu'ils acquièrent après avoir été victimes de leur crédulité! Telle est la science uni-

mais on le chargea encore de retourner en Pologne d'où il avait eu tant de peine à sortir sain et sauf, pour aviser à maintenir les deux couronnes sur la tête de son maître. Cette mission, comme il était facile de le prévoir, n'eut aucun succès, et Pibrac reparut avec le titre de président à mortier, et le double emploi de chancelier de la reine de Navarre et du duc d'Anjou. Il mourut à 56 ans, abreuvé des dégoûts que lui causa le mauvais état des affaires (1584).

Pibrac était un homme juste, intègre et respecté. Il fut non-seulement orateur, jurisconsulte, homme d'État, il fut aussi poëte et historien. Il a laissé différents poëmes intitulés les *Quatrains de Pibrac*, malheureusement peu connus; comme historien, il publia un ouvrage pour justifier le massacre de la Saint-Barthélemy; il soutenait que : « Coligny était un con« spirateur qui aurait fait périr les catholiques, si ceux-ci ne l'avaient pré« venu; que trois délateurs entretenus par le roi, et ayant accès aux conseils « secrets des protestants, avaient assuré le fait et indiqué le jour et l'heure « où le roi serait frappé; que le parlement, après toute procédure exacte« ment suivie, avait arrêté la culpabilité de Coligny. »

Cet ouvrage rendit naturellement Pibrac odieux aux protestants, et dans un temps plus rapproché de nous, Bayle le frappe de son mieux et le flétrit pour son immoralité parce qu'il était, dit-il, l'amant de la reine de Navarre; or, voici l'unique passage sur lequel Bayle se fonde : « Un petit « refroidissement venait de lui attirer de la part de cette princesse une « lettre dans laquelle elle lui reprochait d'avoir osé élever témérairement « ses désirs jusqu'à elle. Un jour qu'il se promenait avec de Thou, il lui « en fit confidence, et le crut le plus propre, comme le plus jeune, à ex« cuser sa faiblesse. » (Mémoires sur la vie de De Thou.) Il est fort possible que Pibrac ait aimé la reine Marguerite, et qu'il le lui ait dit, mais quand on ne peut faire à un homme du XVIe siècle d'autre reproche que celui d'avoir aimé platoniquement une princesse, je crois que ce n'est pas une raison suffisante pour s'écrier : « Allez vous fier après cela à ces vénéra« bles magistrats qui font des quatrains moraux si graves et si sentencieux « que Caton même se ferait honneur de les avoir composés! »

Où donc est le temps où l'on élevait des statues à toutes les gloires nationales pour qu'elles restassent comme les plus inattaquables titres de noblesse de la patrie?

verselle dont nous faisons cas, telle est la sagesse par excellence, essentielle pour gérer ou augmenter nos biens, mais qui serait plus raisonnablement appelée ruse, adresse ou perfidie.

« A quoi sert de connaître les usages du monde, de pressentir « l'hypocrisie, d'éviter les embûches, de protéger ta propre per- « sonne contre tes ennemis, si tu ne te connais pas toi-même, si « tu vis solitaire, comme un étranger nouvellement débarqué « d'une autre extrémité du globe, de Cadix, par exemple, si enfin « tu t'imposes des chaînes et te crées des erreurs? »

Le vertueux Athénien qu'un dieu appela le Sage des Sages n'alla pas si loin chercher la science. Il ne parcourut ni la Bactriane, ni les contrées d'Orient où les gymnosophistes s'exerçaient demi-nus à dompter leurs passions; mais il resta dans la ville où il était né, dans sa propre maison; il chercha et trouva au fond de son propre cœur le chemin de la vertu. Grâce à son bon sens, il mérita le nom de Sage. Son seul maître, son seul guide, était un génie inné qu'on appelait le démon familier de Socrate.

Le roi Numa, le législateur Lycurgue et plusieurs héros attribuèrent leurs inspirations à une divinité supérieure, pour mieux faire observer et respecter leurs volontés. Mais nous, qu'un amour-propre aveugle, qu'une honteuse ignorance de nous-mêmes précipite et entraîne vers mille maux, nous ne savons ni comprendre ni aimer la vérité : peu d'hommes consentent à reconnaître leurs erreurs.

Si, dans une assemblée générale, on invitait les maîtres et les ouvriers d'un corps d'état particulier à se tenir debout ou à lever le bras, ceux-là seuls obéiraient qui auraient été appelés; mais si l'on disait : Que les sages se lèvent! personne ne resterait assis, et chacun croirait avoir le droit de compter dans le nombre, tant l'amour-propre est un défaut universel.

Il n'est horde si barbare et si reculée dans les terres du Nord qui ne se croie les meilleures institutions, les meilleures lois, et qui voulût les changer contre celles des autres nations. Au milieu des plaintes innombrables dont nous fatiguons les dieux, au milieu des prières que nous leur adressons, nul ne songe à demander la sagesse, tant chacun se figure posséder une large part de cet apanage divin, et avoir le droit de s'en prévaloir.

Celui qui, hier encore, était le jouet des enfants, la fable de la ville, l'objet des risées de son épouse et de ses valets, se contemple

et s'admire lorsqu'il est seul chez lui, tout autant que s'il eût remporté le prix de la course aux jeux olympiques. Plein de sa propre vanité, il méprise les clameurs et les sarcasmes; il ne trouve dans sa personne aucune raison de soupçonner des défauts dont il se doive corriger : c'est ainsi que l'amour-propre et la confiance en notre mérite paralysent nos facultés.

Pourquoi donc s'étonner si les rois commettent des fautes? Hommes et choses concourent à les induire en erreur. Dioclétien aimait à répéter « qu'une foule de parasites et de fripons travail- « laient à tromper les souverains, à surprendre leur bonne foi, à « abuser de leur confiance; que deux d'entre eux avaient suffi pour « vaincre Hercule; que, revenant constamment à la charge, ils ne « cessaient jamais la lutte sans avoir remporté la victoire et fait « rendre les armes. » Le fait est que des paroles constamment répétées, des idées constamment insinuées par tous les détours possibles, finissent par dominer l'esprit. Défions-nous du conseiller perfide et flatteur que nous portons dans notre propre cœur; plus ingénieux que Protée, il sait prendre mille formes pour nous séduire. Il est toujours là à bourdonner à nos oreilles, à nous donner des avis dont il voile le côté honteux pour en faire ressortir des apparences honnêtes.

C'est lui qui conseilla à Ulysse, fils de Laërte, de préférer les rochers stériles de son Ithaque au bonheur incommensurable de l'immortalité; c'est lui qui engagea Pâris à préférer la beauté de Vénus aux biens plus solides de la sagesse, à porter dans sa patrie le déshonneur et la mort; c'est lui qui poussa un profane à violer la couche de Jupiter et à porter une main sacrilége sur son auguste épouse : sans un nuage qui trompa son ardeur, le crime était accompli; c'est lui qui encouragea Salmonée à imiter les éclairs et les éclats de la foudre, pour le faire frapper ensuite d'un châtiment terrible et mérité; c'est lui qui conduisit chez les Parthes Crassus affaibli par l'âge, qui entraîna Nicias sur les champs de bataille, qui poussa Annibal à gouverner sa patrie par la violence et à l'écraser sous un despotisme militaire; c'est lui qui invita Phaëton à demander le char de son père pour visiter les demeures célestes; c'est lui enfin qui fit naître chez les Mévius et les Chérile [1] la manie de faire des vers malgré les Muses.

[1] Mœvius était un poëte latin qui servait de plastron à Virgile et à

Il serait trop long de rapporter combien de désastres a causés cette ignorance en se présentant à nous sous mille aspects divers, et en nous faisant usurper les vains prestiges d'une fausse gloire. Aucun vice n'a été pour la terre la source d'autant de maux : tous les hommes infatués de leurs erreurs, plus gonflés que le crapaud ou la grenouille de la fable, osent faire la guerre à la nature, comme les Titans la déclarèrent jadis au Ciel. Mais la Némésis qui punit les méchants ne se fait guère attendre : des milliers d'accidents et de désillusions empoisonnent tout à coup notre vie; les coupables, comme ceux qui se sont faits leurs complices d'une manière ou de l'autre, roulent et tombent dans les mêmes abîmes. Bien des villes croulent et engloutissent leurs habitants; bien des royaumes gémissent des folies de leurs souverains, tandis que si le monarque eût été moins aveuglé par son amour-propre, moins confiant dans son mérite, il serait aujourd'hui tranquille et content au milieu de ses amis, attendant la vieillesse et jouissant de ses ressources légitimes et inattaquables. L'État et tous ceux qu'il a entraînés dans sa chute seraient encore debout [1].

N'est-ce pas là ce que nous enseignent les poëtes lorsqu'ils nous racontent la fable de Narcisse? Narcisse se regarde dans le cristal d'une fontaine et se prend d'amour pour la propre beauté de son image. Il en mourut, et fasse le Ciel que son exemple serve à tous ceux qui tombent dans les mêmes écarts! Que son égarement ne soit point partagé par les dépositaires des intérêts généraux, ou que nul ne leur confie la garde et le gouvernement de sa patrie. On pourra rire à gorge déployée quand l'ambitieux insensé élèvera aux nues ses perfections. Suppose que tu as sous les yeux le vantard Thrason de Térence, au moment où il fait admirer sa personne; tu verras si en te pinçant les lèvres tu peux ne pas rire. Et si tu l'entendais accompagner sur la lyre sa voix de vieille

Horace. Horace surtout est peu charitable à son égard, car il demande à Neptune de le faire noyer pendant un voyage sur mer.

Chéryle, mauvais poëte grec, vivait au temps d'Alexandre; il y en eut plusieurs de ce nom; celui qui naquit sous Agis consentit à recevoir autant de coups de bâton qu'il ferait de mauvais vers et autant d'écus qu'il en ferait de bons. Avant d'avoir achevé la lecture de son premier poëme, il mourut sous le bâton, et ses héritiers ne trouvèrent pas de quoi payer ses funérailles. (Horace.)

[1] Cette observation concerne peut-être Henri II entre bien d'autres.

corneille ou d'ânon malappris, s'adonner à un autre art dont il ignore les premiers éléments?... Suppose, en outre, qu'un adroit flatteur encourage sa manie et surexcite sa présomption, tu le verras parler de la façon la plus grotesque de ce qu'il ignore, disserter en maître sur les écoles du Portique et de Platon. Mais si tout éloge de soi-même est fatigant pour les oreilles d'autrui, il n'en est pas de pire, à coup sûr, que celui d'un sot et d'un ignorant qui ne relève ses défauts par aucune qualité.

Pour que cette maladie cesse, il faut d'abord en détruire la cause avec tout le soin possible, et les résultats seront satisfaisants. Il faut veiller sur soi-même et purifier son cœur de toute mauvaise passion; là est le secret comme la difficulté. Tandis qu'on regarde au dehors, sans prendre garde au dedans, le voleur franchit les murailles, brise les portes, entre dans la maison et dérobe les richesses de la famille; le loup pénètre dans la bergerie et étrangle les moutons; ou, enfin, l'épouse reçoit sur le lit de son époux des embrassements adultères.

Consultons la fable dans laquelle Ésope nous parle de la besace à deux poches que tout homme porte avec soi : l'une des poches, placée en avant, sur la poitrine, et l'autre pendant par derrière. Celle-ci, la plus inconnue, cache nos défauts dans ses replis et nous empêche de les voir; celle-là est pleine des défauts d'autrui et les présente à tout instant à nos yeux satisfaits. Observons plutôt la poche de derrière, et nous y trouverons des myriades de vices entassés : au lieu de petites taches nous y signalerons la lèpre et les ulcères immondes. Ne nous pressons pas de blâmer les autres et d'affaiblir nos penchants en les dissimulant; consultons un ami meilleur que nous; écartons cette fausse honte qui nous empêche d'avouer nos torts; confions-nous à un ami fidèle, et laissons aux autres ce que nous ne sommes pas capables de faire.

Nous pouvons trouver en nous-mêmes mille ressources, et les lumières d'un esprit pur éclaireront suffisamment nos actes. Que les nuages du corps n'obscurcissent plus l'éclat de l'esprit!

Celui qui préfère la divine vertu aux terrestres voluptés, les solides qualités aux passagères richesses, apprendra à distinguer le bien et le mal. Son jugement, devenu infaillible, reconnaîtra quels sont les vrais biens de ce monde, quels fantômes n'en ont que l'apparence, quels dangers il est bon d'éviter.

Étudions le possible et l'impossible, pénétrons-nous bien des

aptitudes essentielles à notre nature et à notre condition, et nous chasserons ce qui est étranger à notre être, nous gouvernerons en maîtres l'individualité qui nous est propre, nous ne risquerons plus de tomber dans les erreurs d'autrui ni dans les nôtres.

SATIRE.

CONTRE LE LUXE.

La corruption et toutes les turpitudes de la vie sont plus profondément invétérées dans nos mœurs que notre législation sacrée et ses salutaires prescriptions. Nos débordements s'affichent dans les carrefours, où la morale seule devrait se faire voir. Plaute met en scène un certain Stasimus qui gémit dans une longue tirade sur les mœurs de son siècle : *O mœurs !* s'écrie-t-il ; *O mœurs !* répond un autre en invoquant les cieux et les prenant à témoin.

Mais si ces mêmes hommes qui blâmaient leur époque avaient vécu par la suite et vu ce qui se passe de nos jours, c'est-à-dire la dépravation partout et sous toutes les formes, que diraient-ils en nous comparant à eux ? La France croupit dans le marasme, et sur quelque point que nous portions les yeux ou l'esprit, nous ne trouvons à ce vaste corps rien de sain ni de solide, nul organe sans gangrène : les nerfs sont affaiblis, les os privés de moelle, les muscles inertes, les membres énervés [1].

Jamais maladie n'a tué les peuples en aussi peu de temps : ils ne sentent point leur abâtardissement et ils sourient en buvant à la coupe de corruption dont le poison est aussi actif que celui de la mélisse de Sardaigne [2]. C'est ainsi que les rois et les royaumes

[1] Ses perpétuelles comparaisons médicales faisaient passer L'Hospital pour un matérialiste. Il eût été bien plus simple de se souvenir qu'il était fils d'un médecin.

[2] L'Hospital fait allusion ici à la fore ou phtore de Sardaigne, avec le suc de laquelle on prétendait que les Vaudois avaient empoisonné leurs

périssent engloutis dans un éternel abîme. L'invincible armée de Carthage se perdit dans les délices de Capoue; aussitôt que Rome eut laissé pénétrer entre ses murailles le luxe de l'Asie conquise, elle déchira ses entrailles de ses propres mains, et son empire croula. Loin de profiter de ces terribles exemples, nous méprisons nos dangers et les jugeons sans importance parce qu'ils sont encore nouveaux et peu perceptibles; mais si l'on ne coupe point la racine d'une maladie aussitôt qu'elle apparaît, elle augmentera par degrés, fera à notre insu des progrès rapides, et finira par acquérir une insurmontable gravité. Souvenez-vous comment Lacédémone punit celui qui ajouta à la lyre quelques nouvelles cordes : on le considéra comme un corrupteur parce qu'il voulait dans les arts des harmonies inconnues[1].

La fortune publique comme les fortunes privées se dissolvent peu à peu et par gradation, et en attendant nous chantons, buvons, dansons avec grâce, et agitons nos bras à la façon des Maures; nos femmes se parent d'habits au-dessus de leur condition, entretiennent des troupes de suivantes, attellent plusieurs chevaux à leurs carrosses comme si elles voulaient conduire en triomphe leurs époux vaincus.

Tel qui craint de se montrer trop avare, dépense pour sa belle épouse, pour ses amours, pour ses festins, ou pour toute autre fantaisie, le produit du travail de ses ancêtres; puis, quand le patrimoine est épuisé par d'indignes faiblesses, il essaie de plonger les mains dans les coffres publics. Alors rien ne remplit son ventre affamé; la contagion gagne les autres citoyens. La France entière se plaint du même fléau; elle ne satisfait plus l'avidité de ses enfants; l'ouvrier ne se contente plus du fruit de son travail, ses mains ne lui suffisent pas; la ville n'est plus assez grande

armes. Cette fore avait, en outre, la propriété de tuer les volailles sans les faire souffrir et sans corrompre leur chair. On en mouillait la pointe d'un couteau et on piquait l'aile de l'oiseau, qui mourait instantanément et devenait mangeable le même jour, quoique, d'après les lois culinaires du temps, les volailles ne fussent servies que vingt-quatre heures après leur mort.

[1] L'éphore Émérèpes fit couper en public deux cordes que le musicien Phrynis avait ajoutées à la lyre, sous prétexte que l'innovation était un crime. La seule concession que l'on fit à Phrynis, fut de lui demander s'il aimait mieux qu'on coupât les cordes de droite ou celles de gauche.

pour nourrir ses habitants, et pourtant autrefois elle pouvait leur donner à tous du pain sans se pourvoir ailleurs. Il faut satisfaire le luxe par l'invasion des territoires étrangers ; il faut équiper des armées de fantassins et de chevaux, armer des flottes à grands frais. Les plus pitoyables raisons font déclarer la guerre, source de tant de maux : la mort des soldats, l'incendie dans les campagnes, les femmes subornées, les filles prostituées, l'éternel esclavage pour les malheureux survivants, une pauvreté plus hideuse en sont les suites. Si nous avions su nous contenter du peu que nous avions, comme au siècle d'or de Saturne, nous serions restés chez nous sans nous inquiéter des richesses étrangères.

« Sois le digne enfant des dieux, toi qui, content de tes propres « biens, n'as besoin de personne, n'envies aucune opulence, et « vis de tes propres revenus. Si l'orage du ciel s'abat sur ta « maison, si la grêle broie les épis de tes blés, si la gelée arrête « la floraison de tes semences, tu n'envieras point les greniers de « ton voisin, parce qu'ils plient sous le poids des récoltes; mais « aussi il n'attendra pas que tu implores son secours et demandes « son appui ; il viendra, par ses offres, au-devant de tes désirs, « et tu pourras puiser à pleines mains chez lui comme chez toi. » Les hommes, n'ayant plus rien à craindre, pourraient tout échanger et se prêter une réciproque assistance. Chacun resterait tranquille au coin de son foyer et la garde des villes serait inutile. Pourquoi entourer les cités de fossés et de murailles, puisqu'il n'y aurait plus aucune raison de redouter la guerre ?

C'est le luxe qui engendre la guerre et ses horreurs ; c'est la médiocrité qui est mère de la paix et de ses joies. Le trait suivant du philosophe grec peut servir d'enseignement : « Les citoyens, « avant de s'entre-tuer, vont trouver Héraclite, connu pour sa « sagesse : ils lui montrent les dangers que court la patrie, et le « supplient de trouver un moyen d'apaiser les esprits irrités. Il « ne répondit rien, mais, prenant une coupe d'eau et la sau- « poudrant de fleur de farine, il la montra aux assistants. » Il voulait dire par là que le tumulte ne s'apaiserait que le jour où les citoyens apprendraient à modifier leurs dépenses, à étouffer le goût du luxe et de la bonne chère, à se contenter des légumes dont se nourrissaient leurs pères, à supprimer en un mot l'apparat de leurs festins pour vivre désormais plus sobrement.

Maintenant, nos corps sont trop affaiblis pour marcher au

combat; le premier échec bouleverse nos sens; nous désertons honteusement nos drapeaux et laissons notre patrie à la merci de l'ennemi, au lieu de chercher dans la victoire une gloire immortelle, qui nous permettrait d'être accueillis dans nos foyers par d'universelles bénédictions. Il ne faut voir à cette calamité d'autre cause que celle qui a déjà ruiné tant de peuples et de villes, le goût du luxe, de la fortune et du plaisir des sens, ces ennemis des nobles résolutions.

Ceux dont la faim a aigri la bile, dont la soif a desséché la gorge, dont le travail et les privations ont fortifié les membres, ceux-là peuvent supporter aisément la peine, passer de longues nuits sous des tentes mal closes, franchir les tranchées d'un seul bond et escalader les murailles : jamais les armures ne leur paraissent plus lourdes que leurs propres vêtements.

Mais celui qui s'est énervé dans une longue inertie, qui s'est complu dans des repos prolongés, qui a toujours dormi tard, n'est guère capable de servir dignement sous les drapeaux; il ne pourra séjourner dix mois devant les fortifications d'une ville, mais il prendra la fuite avant de voir l'ennemi. Tout le temps que les Romains se nourrirent de fèves et de bouillies, rien ne résista à leurs volontés, à leurs armes; aussitôt qu'ils se mirent à sommeiller comme des loirs, à vivre pour manger, à faire leurs provisions de gibier dans de vastes garennes, à nourrir, dans des marais, les poissons de la mer, à se coucher sur des feuilles de roses, ils perdirent l'intelligence et la force.

Combien les peuples qui se contentèrent de leurs étroites limites et cherchèrent le bonheur dans le calme et la paix d'une vie ignorée, me paraissent plus heureux que ceux qui portèrent leurs armes victorieuses dans les pays limitrophes et allumèrent ainsi des guerres continuelles! Leur gloire est cimentée de sang, nulle passion généreuse ne les anima. Il fut sage le législateur qui défendit à ses concitoyens de franchir l'Eurotas! Il savait que l'insensé qui brise ses freins et sort des bornes de la raison, ne rentre pas aisément dans le droit chemin. Ce que ne put faire Lycurgue dans la ville dont il fut le législateur, nul ne le fera sans supprimer d'abord le luxe et toutes les inventions du luxe, cuisiniers, bijoux, parfums, danses et autres vanités du même genre.

Je ne remonterai pas bien haut : très-peu, autant vaudrait dire

aucun de nos pères, ne portait des habits de soie. Un vêtement de laine, acheté deux écus, suffisait; maintenant le revenu d'une terre paie à peine un manteau : ils savaient vivre ailleurs que dans des palais princiers; leurs meubles n'étaient pas polis à la cire, et leurs valets ne se déchiraient point les doigts à les vernir. Ils dînaient modestement sous un simple abri : lit, table, cuisine, tout était propre et bien lavé, mais rien ne reluisait que leurs armures et la croupe de leur cheval de bataille.

Et pourtant les Gaulois Insubriens[1], Gênes la Superbe, Venise et ses lagunes furent vaincus par eux dans deux sanglantes batailles, et abandonnèrent la terre pour se cacher en tremblant dans les marais. Rien n'arrêtait les pas des vainqueurs quand ils marchaient à la guerre, rien ne les rappelait dans leurs foyers quand ils étaient au camp; là, du reste, ils mangeaient le même pain et portaient les mêmes habits. Peu à peu ce genre de vie changea, et maintenant nous retrouvons à peine la trace des mœurs de nos aïeux.

Autrefois, la première de toutes les vertus était de savoir modérer les élans désordonnés du corps et de l'esprit, de tenir un juste milieu et de ne se montrer ni prodigue ni avare. De nos jours la perversité ne connaît plus de bornes entre ces deux extrêmes. L'un est environné de compagnons au ventre affamé qu'attirent la débauche et la faim parasite et qui chercheront ailleurs quand ils auront tout dévoré.

La pudeur et l'économie sont deux vertus que nous fuyons, dont nous avons horreur comme de deux tyrans barbares et importuns. Nous travaillons à flatter nos passions et nous savons habilement couvrir l'infamie de nos fautes : l'honnêteté devient un vice, le vice une vertu, et nos fronts n'en rougissent pas de honte. Les gens économes, nous les appelons avares; en revanche, nous réservons notre admiration pour ceux dont les coffres sont constamment ouverts à la débauche, pour ceux dont la cuisine est toujours parfumée d'une odeur succulente, pour ceux dont la maison est ouverte à toute heure aux courtisanes et aux bouffons, aux ruffiants et aux parasites. Ils sont vantés par les mauvais sujets, mais ils dépensent leur avoir sans raison ni mesure, leur patrimoine se dissipe comme d'un seul jet en quelques

[1] L'ancienne Gaule Transpadane.

semaines. Montons plus haut : nous arrivons au comble de la corruption; toutes les richesses de l'État ne pourraient abonder à égaler le faste des simples particuliers. Aujourd'hui il faut préparer des festins et des carrousels; demain, nouvelles dépenses; nous voudrions marcher de pair avec les rois et élever nos têtes altières jusqu'au ciel. Nous ignorons d'où nous sommes partis et quelle fin misérable nous menace. Les rois ne se reconnaissent au milieu de nous, ni par l'or, ni par les pierreries, ni par les pourpoints de soie : nos tables sont mieux servies que les leurs; les Mèdes et les Arsacides sont dépassés; rien ne distinguerait les rois des simples particuliers, s'ils n'étaient entourés de leurs gardes militaires.

Quelle étrange aberration a égaré nos esprits et nous empêche tous d'aimer notre position, de respecter notre condition et les ancêtres dont nous sommes issus? N'est-ce pas marcher dans les ténèbres les plus épaisses d'une nuit d'hiver? Est-il quelqu'un qui se demande si son intelligence et son travail iront de pair avec sa fortune, ou si, dans sa folie, il ne soulève pas un trop lourd fardeau? Tu ne sais donc pas, race orgueilleuse et téméraire de Japhet, tu ne sais donc pas que ce qui sied aux rois ne convient pas aux sujets, que le diadème, la couronne, le sceptre et les torches qui précèdent la marche des Césars, sont interdits aux simples citoyens sous peine de la vie? Le roi Antonin pensa faire une immense concession à ses amis quand il leur permit de tenir leurs maisons sur le pied de ses propres palais, de placer à leurs tables autant de valets qu'ils traitaient de convives : nul n'avait le droit d'en faire autant, les lois et les usages s'y opposaient.

Tandis que la chétive grenouille veut imiter le bœuf, ses veines se gonflent, sa tête se dilate, et bientôt toute sa peau éclate et se déchire. N'entreprends donc rien au-dessus de tes forces, consulte ta fortune pour tes dépenses personnelles et domestiques. Si tu dois nécessairement tomber dans une erreur, tâche de choisir la moindre. L'excès est une source de ruine : il produit la fourberie, l'injustice et la mort de la bonne foi. Dès que l'indigence apparaîtra, comme il arrive presque toujours après les dépenses exagérées, ceux qui t'honoraient hier te mépriseront demain; tu imploreras en vain tes faux amis, et tu resteras honni et détesté des bons et des méchants.

Tels sont les désastres qui naissent d'un trop grand luxe; mais

ce luxe présente des dangers encore plus palpables quand il s'exerce aux dépens du trésor public, parce qu'alors tout le royaume y est intéressé. Souvent un mauvais administrateur dépense d'un seul coup des richesses amassées par de longues années de travail et s'enfuit laissant les coffres vides. Nous tâchons de combler les déficit en saisissant des maisons ruinées sans ressource. Comment ces malheureux, habitués aux festins et à une vie opulente, pourraient-ils modérer leur envie et retenir leurs mains ? Que redouteront-ils en rendant leurs comptes, ceux qui ne possèdent ni terre, ni famille, ni coffre-fort, pour payer ce qu'ils doivent à leurs concitoyens ? Ne serait-ce pas une insigne sottise de croire qu'ils regarderont comme sacrés l'argent du roi, ou la fortune publique d'un peuple puissant, quand leur paresse personnelle a vidé leur bourse[1] ?

J'ai vu dernièrement un individu, n'ayant jamais fait que de mauvaises affaires, appelé à la cour d'un prince pour remettre l'ordre et l'harmonie dans ses comptes en désarroi. Rien ne parut d'abord plus facile ; mais bientôt, après un mois environ, qui se sentit attrapé ? Ce fut celui qui avait supposé qu'un homme, ne sachant pas le premier mot de ses affaires, pût être capable de voir plus clair dans les affaires d'autrui.

Ne vous étonnez pas de ce que tout coûte si cher : le goût du luxe a envahi les châteaux des seigneurs, puis les maisons des bourgeois, puis les plus humbles taudis. Le luxe est le plus cruel monstre qu'ait enfanté la nature. Les gains sont dépensés : pour se passer une fantaisie, on n'en cherche point la nécessité, on ne regarde point le travail qu'elle coûtera. De là des réclamations énormes, des conseils vendus au poids de l'or, des honoraires exorbitants pour payer des frais d'éloquence au-dessus des ressources du malheureux client. Tel place son argent à gros intérêts, et le prix des denrées augmente graduellement, et les malheureux meurent partout de faim. Si le mal s'arrêtait là, si le poison ne se glissait point dans les meilleurs cœurs, si Bacchus ne réveillait pas les flammes de Vénus, peut-être le mal serait-il encore supportable ! Mais les veines gonflées par le vin éclatent de débauche, le poison pénètre jusqu'aux os. La perte de toute

[1] Mais ce sont justement ceux-là qui sont le plus disposés à obéir aveuglément aux volontés du maître.

pudeur n'est plus comptée pour rien [1]. La femme à la maison néglige son mari et se néglige elle-même; mais si elle doit se montrer, voyez-la se couvrir d'or et de pierreries, cacher, sous du fard, les défauts de son impudent visage. Voulez-vous savoir pourquoi ces ornements lui plaisent? Elle ne tient pas à plaire à son mari, car alors pourquoi se négligerait-elle dans son intérieur? Veillez donc sur vos épouses et considérez comme suspect le soin qu'elles mettent à se parer si irréprochablement...

Quand je parle ainsi, c'est sans craindre de passer pour un hypocrite. Je vis hors la loi. Mes actes et mes paroles sont trop libres, dit-on, pour être réellement honnêtes? Mais la pudeur reste inattaquable chez moi. Que la femme travaille à être bonne et non à le paraître! Les vices se cachent honteusement sous le voile de la vertu, et personne ne veut sembler méchant : une chevelure bien peignée indique un corps à l'avenant. On aime à épiler ses joues, à arracher ses cils, à se promener avec ostentation par toute la ville, à attirer de son côté les regards des passants; on se couvre de parfums pour ne point sentir le bouc; on porte une jupe parsemée d'émeraudes; on a un manteau qui descend jusqu'aux talons, et qui étincelle d'or et de pierreries; on fait supporter d'énormes perles à ses oreilles percées; et pour couronner l'œuvre, on s'adapte les fémorales phrygiennes qui permettent de tomber et de s'étendre plus galamment sur un lit. Et vous oserez me dire que de pareilles femmes sont chastes? Mais ce qu'il y a de plus navrant, c'est qu'elles ne cherchent pas plus à paraître qu'à rester telles : la pudeur a abandonné même le front des mères de famille : elles viennent aux festins sans y être conviées; elles se placent au haut bout de la table, mais séparées les unes des autres, éloignées surtout de leurs maris, afin que personne n'entende ce qu'on leur débite. Leur voisinage est réservé à leurs amis, qu'on est convenu maintenant d'appeler leurs serviteurs [2]. Ils ont fait abnégation de leur liberté afin de devenir les

[1] Il paraît que l'abus des boissons était assez fréquent, car les lois qui les punissaient étaient sévères. L'homme trouvé ivre était emprisonné et mis au pain et à *l'eau;* on le fustigeait en cas de récidive, et s'il se laissait aller une troisième fois à sa passion, on lui coupait une oreille et on le bannissait du royaume. L'ivresse, en matière criminelle, n'était pas une excuse. (*Confér. des ordonnances de François Ier pour Bretagne*, 1536.)

[2] Brantôme ne dit pas autrement.

esclaves de Vénus. Ils invoquent d'augustes exemples pour cacher leur ignominie, ils énumèrent une longue suite de rois et de héros réputés sages, dont les grandes actions publiques et privées ont eu le plus de retentissement, mais qui se laissèrent vaincre par le dieu de l'amour [1].

Nul n'ignore que le petit-fils d'Éaque [2] était consumé d'une passion terrible pour sa jeune captive. Alcide, qui vainquit tant de héros et de monstres, finit par déposer honteusement les armes, et vint se mêler à des femmes dont il emprunta les vêtements pour tourner au milieu d'elles la quenouille et le fuseau, pour obéir servilement aux caprices de sa maîtresse. On ne se fait pas faute non plus de citer le roi Salomon, qui fonda le magnifique temple de Jérusalem. Arrivé à un âge avancé, il entretenait cent concubines [3] dans son palais; pourtant sa jeunesse avait été exempte de toute souillure, de tout opprobre. Un dieu même, un dieu en personne, épris d'amour pour une jeune fille, revêtit la forme humaine pour servir chez Admète. Il menait paître les brebis pendant le jour et les ramenait le soir : longtemps il garda le déguisement d'un berger [4].

On ne passe pas non plus sous silence toutes ces orgies des dieux, chantées par les plus grands poëtes, telles que les adultères de Mars et de Vénus. On dirait que chez les hommes et chez les dieux aucune vertu n'est parfaite (surtout en fait de vertus militaires) si l'amour n'y touche par quelque côté. « Pourquoi, s'é-« crient-ils, hésiter à courber la tête sous ce joug délicieux? « pourquoi refuser de se soumettre à une femme, quand pareille « concession a paru simple et naturelle aux dieux [5]? »

[1] La France à elle seule leur en fournissait des exemples assez nombreux.

[2] Achille et Briséis.

[3] Dom Pierre de Saint-Romuald (pag. 355 du *Thrésor chronol.*) lui attribue sept cents femmes et trois cents concubines qui, à elles toutes, ne lui donnèrent qu'un fils et deux filles. (Voir la note sur Tiraqueau.)

[4] Apollon servit chez Admète et le déroba aux ciseaux des Parques, en glissant le fil de son épouse Alceste à la place du sien. C'était une façon comme une autre de lui témoigner sa reconnaissance.

[5] L'Hospital ne songe pas que les dieux de l'Olympe, tels qu'on les dépeint, se seraient considérablement ennuyés, dans leur céleste béatitude, s'ils n'étaient venus de temps en temps faire la cour aux jolies mortelles de leur connaissance.

Telles sont les conversations vides et corruptrices de ces assemblées d'ignominie : maintenant, je reviens à mon point de départ. Je pourrais vous donner les mille noms des tables, des assaisonnements et des services : les plats d'or et d'argent étincellent et éblouissent les yeux comme l'esprit. On boit des vins d'Espagne, d'Afrique, de Chypre, la patrie des dieux païens : les coupes de nos pères et les vins de France répugnent ; les festins se prolongent bien avant dans la nuit. On se parle tout haut, on chuchote à l'oreille, et la décence est bannie du regard, du visage, de la conversation.

Elle est donc perdue tout entière cette autorité des lois romaines : ô lois Fannia et Oppia, où êtes-vous ? Ne viendra-t-il aucun messager des dieux qui écrase, par d'énormes impôts, le goût du luxe de notre époque ! la loi Julia n'existe plus[1] : songer à la rétablir serait susciter d'immenses mécontentements. Les femmes d'abord, ensuite les hommes lui livreraient bataille pour empêcher un abus qui leur paraîtrait inique[2]. On prendrait à témoin les lois humaines et divines pour reconquérir le droit infâme de briser les liens qui n'unissent que le corps sans l'esprit, ou de choisir à son gré des engagements adultères. Ils distinguent les liaisons du corps et celles de l'âme. Les premières viennent des hommes, les autres viennent de Dieu. Jamais on ne pouvait inventer pareil blasphème.

[1] Les lois Fannia, Oppia et Lycinia étaient spécialement destinées à régler la conduite, la tenue et la nourriture des femmes : les sénateurs faillirent être massacrés par les matrones romaines quand elles demandèrent la révocation de la loi Oppia. (Voir Tite-Live, *Décade IV*, liv. IV.) La loi Julia punissait les adultères et les actes de débauche entre les hommes : la peine était la confiscation de moitié des biens pour les patriciens et la relégation pour les citoyens de basse extraction.

[2] A propos des lois somptuaires que rêve L'Hospital, Helvétius a dit plus tard : « Les lois somptuaires annoncent l'impéritie du législateur s'il « est monarque, et la jalousie si c'est la multitude qui gouverne. En ôtant « toutes les gênes on détruit le luxe. » Montaigne a un autre système pour réprimer le luxe : il veut que le roi donne le premier l'exemple de la modestie et de la simplicité ; mais l'absence de luxe est entièrement contraire au principe monarchique ; c'est ce qu'ont parfaitement compris les empereurs romains, aussi l'ont-ils encouragé de leur mieux. « Le mo- « narque, dit encore Helvétius, a trop d'intérêt à favoriser la corruption, « rien ne distrait autant des affaires publiques. »

Que manque-t-il à la femme sinon de faire comme les animaux et de s'accoupler au premier venu, sans s'inquiéter si elle le connaît ou non, s'il est beau ou laid, s'il lui est attaché par la parenté ou s'il ne l'est pas?... La pudeur m'empêche d'en ajouter davantage!

S'il survient un étranger, on le méprise parce qu'il est sobre ou parce qu'il n'a qu'un petit nombre de valets. Ne vaut-il pas mieux ressembler à Caton qui, lorsqu'il gouvernait l'Espagne avec un propréteur, n'avait pour le servir que trois esclaves, et se promenait la tête et les pieds nus, enveloppé d'un manteau grossier et étriqué? Toute la province pourtant l'honorait comme une divinité, et Rome lui vota des éloges à son retour [1]. Tu peux chercher ailleurs, et si tu as à te prononcer entre les modèles du passé, aimeras-tu mieux mériter le nom du gourmand et de l'ivrogne d'Ésope, que celui du vieillard vénérable dont j'ai parlé plus haut, ou du sage qui méprisa l'or de Pyrrhus, ou du héros qui revint plus grand pour avoir vaincu ses passions que pour avoir triomphé des ennemis, ou de ceux enfin à qui le peuple porta de l'argent jusque sur leur tombe, pour nourrir leurs enfants et doter leurs filles?

Si nous avions autant de souci de notre âme que nous passons de temps et de veilles à parer notre corps, nous distinguerions facilement le bien du mal. Combien sont inutiles ces soins méticuleux de notre extérieur, cette étude perpétuelle de ce qui peut l'orner! Sont-ce là des délassements dignes des esprits supérieurs? Ceux-ci méprisent ce qui fait l'objet de votre admiration et de votre convoitise, ils se concentrent sur des sujets plus importants; ils aiment à étudier les secrets de la science, à se rendre utiles à leur pays, à leurs parents, à observer les lois de l'affection et de l'hospitalité; ils ne vengent point leurs rancunes personnelles, ils veillent seulement à se bien porter et ne se remplissent le ventre ni de mets ni de boissons, trouvant toujours suffisant ce qui peut maintenir leur vigueur; ils jouissent paisiblement de leur avoir, sans songer à s'enrichir par la guerre ou les vétilleux procès; ils diffèrent de vous tous, comme les songes diffèrent de

[1] Le même Caton fit mieux encore, car à son retour d'Espagne il vendit son cheval pour épargner l'argent que lui eût coûté l'embarcation; et dans l'île de Sardaigne dont il était gouverneur, il portait sa malle lui-même, afin de ne pas payer de domestique.

la vérité, comme les peintures de la réalité, comme un corps valide et en bon état, d'un corps gonflé par la goutte et l'hydropisie.

En somme, nous arrivons aux dernières limites du mal, nos cœurs ont même oublié Dieu : nous discutons et combattons pour savoir où est la meilleure interprétation de la religion ; nous méprisons quand même les tables de la loi et les dix commandements que Dieu a donnés à Moïse du haut du Sinaï. Les préceptes des Pères de l'Eglise sont oubliés. Un nouveau mal nous accable encore, c'est l'ignorance de nous-mêmes ; car, aussitôt que les hommes eurent détourné les yeux de la Divinité, ils se trouvèrent enveloppés de brouillards, et depuis lors ils ne se reconnaissent plus : ainsi la lune est obscurcie quand le soleil la prive de ses rayons. Nous ressemblons à des gens égarés dans une vaste forêt ; ils montent et descendent sans savoir où ils vont ; leur intelligence incertaine se promène çà et là, et semble vivre dans un corps étranger.

Ne sachant point reconnaître les bons côtés de notre nature, nous demandons aveuglément que nos rêves se réalisent. C'est comme si nous désirions, toi être moi, et moi devenir toi, pour recommencer ensuite, et prendre ainsi des formes successives. Chacun se ferait tour à tour soldat, cordonnier, musicien, ou ce qui lui passerait par la tête, puis reprendrait sa première forme ; l'homme et la femme changeraient de sexe : que dis-je? déjà l'homme a des membres et des organes aussi délicats que ceux de la femme, et la femme, aussi licencieuse que l'autre sexe, aime à se promener dans des vêtements d'homme et à porter des plumes à son chapeau. Autant vaudrait Achille se promenant sous les murs de Troie avec le panache d'Hector [1]. Les femmes n'ont donc plus ni sexe ni pudeur ; la nature ne rassasie plus leur libertinage, il leur faut de nouveaux prodiges de voluptés.

Je m'arrête ; m'expliquer davantage serait atténuer ma pensée. Mais j'ai droit de protester et d'invoquer le dieu du tonnerre pour qu'il daigne regarder où nous en sommes. Le jour approche, si

[1] Le mercredi 15 mai de l'an de grâce 1577, le roi Henri III donna à Plessis-lez-Tours un festin dans lequel chaque convive était servi par une femme habillée de vert et déguisée en homme, avec les cheveux dénoués sur les épaules. (*Journal d'Henri III.*) On était loin de l'époque où la broche tournait dans la salle d'audience de nos rois, comme on va le voir.

les prophètes ne se sont pas trompés, où Dieu confondra le feu, la terre et le soleil, et fera crouler l'édifice de l'univers[1].

EPITRE II.

A JEAN DE MORVILLIERS[2].

Avantages de la guerre.

Si un paysan, sorti de sa chaumière, tombait subitement à la cour du roi, sans l'avoir jamais vue, il regarderait autour de lui avec stupéfaction; il admirerait surtout la flamme des foyers, le

[1] Cette satire est la plus consolante des poésies de L'Hospital; elle prouve que, dans tous les temps, on a médit de ses contemporains au profit de ses ancêtres. Mais ses malédictions ne changèrent rien; la source du luxe et du débordement était dans la nature même du gouvernement. « Le luxe, dit Montesquieu, est nécessaire dans les États monarchiques « et dans les États despotiques. Dans les premiers, c'est un usage que l'on « fait de ce qu'on possède de liberté; dans les autres, c'est un abus qu'on « fait des avantages de sa servitude, lorsqu'un esclave, choisi par son « maître pour tyranniser ses autres esclaves, incertain pour le lendemain « de la fortune de chaque jour, n'a d'autre félicité que celle d'assouvir « l'orgueil, les désirs et les voluptés de chaque jour. » (*Esprit des Lois.*)

[2] Jean de Morvilliers, originaire de Blois, fait, dans le XVIe siècle, une assez singulière figure. Honnête et timide, intelligent et méticuleux, il servit d'instrument à ceux dont il eut peur. Les frères de Lorraine, ses premiers protecteurs, le firent lieutenant-général à Bourges, puis évêque d'Orléans. Henri II eut besoin d'un homme dévoué et sans volonté pour signer à Cercamp les préliminaires de la paix désavantageuse de Câteau-Cambrésis, qui lui rendait son cher connétable, il choisit Morvilliers, sachant bien que Morvilliers opinerait pour la paix, par peur de la guerre. — Plus tard, Catherine de Médicis l'envoya traiter avec le duc de Savoie de la reddition des places fortes du Piémont; c'était encore une mesure impopulaire et onéreuse que désapprouvaient les Guises, mais qu'il fallait faire signer par un homme d'un certain poids. — Dans sa vie administrative, Morvilliers marcha comme en diplomatie; il avait refusé les sceaux après la mort de François Olivier, il les accepta après L'Hospital,

bruit des cuisines, et se délecterait aux odeurs de mangeaille dont l'air est toujours rempli. Que dirait-il aussi en voyant, sur le seuil de la porte, les gardes bardés de fer et armés de piques avec leurs manteaux étincelants d'argent et d'or, puis dans l'intérieur, cent appartements, cent vestibules dont les lambris s'appuient sur des pilastres d'or et dont les ornements sont des statues en marbre de Paros, enfin le roi lui-même sortant par un des superbes portiques, suivi de ses gentilshommes, assailli par la foule des solliciteurs que l'ambition porte au-devant de lui? Comme cet appareil lui paraîtrait imposant, grands dieux! surtout si des chœurs chantaient en s'accompagnant sur la lyre et faisaient résonner les cours de leur harmonieuse musique [1]? Après avoir tout vu, le pauvre villageois se figurerait que nul n'est heureux comme un roi, mais qu'après le roi nul n'est heureux s'il n'habite la cour. Il aimerait mieux remplir au Louvre les plus infimes emplois que posséder un domaine labouré par cent bœufs.

Les habitants des villes concluraient peut-être comme lui, car les séductions de la cour sont les mêmes pour tous ceux qui ne la connaissent pas; mais ceux qui l'ont vue de près savent que bien des misères se dissimulent sous de pompeuses apparences, que cet éclat sert de voile à d'innombrables chagrins, que l'inquiétude n'y laisse jamais entrer le repos, et qu'il vaut mieux

son ami, et trouva encore, grâce à ses louvoiements perpétuels, le moyen de se créer des ennemis et des détracteurs dans les deux camps. Il ne faudrait pourtant pas conclure de là que Morvilliers jouât double jeu et ménageât par ambition la reine et les Guise, les Bourbon et les huguenots. Il était trop honnête pour être si habile; mais il fut faible et se laissa accaparer et conduire par tous ceux qui surent le saisir. On l'utilisa comme un bouc émissaire dans diverses circonstances, et on le mit de côté quand on n'eut plus besoin de lui. Si les révolutions ne l'avaient pas sorti du milieu pour lequel il était né, ses vastes connaissances, ses nobles sentiments, sa bienveillance, sa générosité à l'égard des savants et des artistes l'eussent laissé dans son diocèse d'Orléans un des prélats les plus distingués et les plus chéris de France. Il eut un ami, Pomponne de Bellièvre, qui plaignit sa destinée et ne l'abandonna jamais. Morvilliers mourut le 23 octobre 1577.

[1] La garde du roi était de trois ou quatre mille hommes. Il y avait en outre les 200 gentilshommes, les 400 archers vêtus de casaques de drap blanc aux franges d'or, les archers et les cent-suisses avec des costumes particuliers parsemés de fleurs de lys.

manger gaiement chez soi du pain noir fait de son, que s'asseoir à ces tables somptueuses dont toutes les coupes débordent d'amertume.

Une déplorable fatalité veut qu'il n'existe aucun moyen de se soustraire à tant de maux ; j'en sais très-peu à qui la faveur divine ait permis de rétrogader : l'un médite de s'échapper, le concours d'un puissant ami va le mettre à même d'effectuer son projet ; mais il veut trop emporter, il tient à doubler son avoir et il reste. Un autre séjourne à la cour, parce qu'il craint qu'oublié de ses amis, il ne puisse jouir en sûreté de ses biens mal acquis : il redoute la peine du talion et tremble devant la colère vengeresse de ceux qu'il a pressurés. Puis la mort les frappe tous sans qu'ils s'y attendent, leurs héritiers subissent le châtiment qu'ils avaient seuls mérité, et perdent ces biens honteusement acquis. Pourtant l'aveugle humanité ne cesse d'accuser le ciel et de le taxer d'injustice ; elle oublie que la colère du Dieu vengeur est lente à venir, et que souvent elle n'éclate que sur les arrière-neveux.

Je peindrai ailleurs les afflictions qui sont communes aux grands et aux petits courtisans ; aujourd'hui je parlerai de la condition si digne de pitié des rois et des princes qui affrontent avec courage mille traverses, mille dangers, qui exposent chaque jour leur existence, et qui trouvent au bout de tant de sacrifices l'ingratitude d'abord, et plus tard la haine et la calomnie.

Nos princes, à la quatrième lune, et le roi à la troisième, ont déjà bravé au premier rang les ardeurs du soleil : maintenant ils sont accablés par le froid, la pluie, la faim, la soif et les autres fatigues de la guerre ; tandis qu'il leur serait si facile de s'enfermer derrière de solides murailles et d'observer les armées ennemies du haut d'une citadelle. Le roi pourrait même laisser à ses généraux le commandement des troupes et quitter avec son jeune fils les frontières pour rentrer au cœur de ses États. Mais il n'admet rien qui soit indigne de lui, de son nom et des héros ses ancêtres [1].

Combien les citoyens récompensent mal tant de bravoure et de dévouement ! Quand un redoutable ennemi passe notre frontière, quand la patrie est en danger, quand il s'agit de repousser la force par la force, chacun baisse la tête et ferme les oreilles, parce

[1] Il est question de la campagne de Flandre de 1558, dans laquelle le roi fit quelques apparitions entièrement inutiles.

que le roi demande des subsides : comme si on pouvait faire la guerre sans argent!

Il ne fallait pas, murmure-t-on, entretenir tant de troupes mercenaires [1]; il y avait assez de soldats en France pour repousser l'ennemi; c'est à dessein qu'on a grossi le nombre de nos adversaires; ils ne sont pas aussi redoutables qu'on le proclame; c'est un prétexte pour appeler des soldats étrangers, quand le roi peut très-bien se servir de ses propres sujets. Mais pour quel motif le roi, s'il avait assez de ses hommes, appellerait-il à grands frais les milices étrangères et doublerait-il les impôts? Peut-on supposer qu'il ne connaisse pas ses Etats, qu'il oublie ses devoirs,

[1] Les Parisiens n'avaient pas tort de murmurer de la sorte : on a vu plus tard toutes les ressources militaires qu'offrait la France ; il fallait presque une supplique pour être admis comme recrue quand on était Français, et cependant, pour encourager les légions mercenaires, on mettait des Français au premier et au dernier rang. Les lois militaires étaient presque ridicules : le soldat qui s'engageait pouvait ne rester *qu'un mois* au régiment, et il faisait en sorte, en temps de guerre, de ne pas se soumettre à un plus long service : l'armée, de cette façon, devenait un refuge de toutes les petites escapades, et non une milice sérieuse. En revanche, on gardait les mercenaires tout le temps qu'on les payait. Ces honnêtes guerriers, n'ayant point chez eux de quoi vivre et trouvant à manger et à piller dans un pays riche, avaient le don de se faire détester, d'abord des nationaux qui les soudoyaient, et ensuite des villes étrangères qu'ils saccageaient et qui se laissaient d'autant plus difficilement incorporer à la nation conquérante. Le duc de Guise fut le général qui dompta le mieux leur insoumission et leur avidité : un jour, le baron de Luxembourg, chef des reîtres, un peu échauffé par le vin, osa résister à ses injonctions et mettre le pistolet au poing. Le duc, d'un revers de poignée, fait tomber l'arme, et lui plaçant son épée sur la gorge devant tous ses soldats atterrés, lui ordonne d'obéir. Son aide de camp, Montpesat, tire aussi son épée pour frapper Luxembourg, mais Guise, toujours maître de lui :

« Tout beau, Montpesat, vous ne savez pas mieux tuer un homme que « moi. Ne le tuerais-je pas sans vous si je voulais? Allez, dit-il ensuite au « baron, je vous pardonne l'offense que vous m'avez faite, puisqu'il n'a « tenu qu'à moi de m'en venger; mais pour celle que vous avez faite au roi, « au général et au rang que je tiens ici comme lieutenant du roi, c'est à « Sa Majesté à y voir et à en faire justice. » Il ordonna ensuite qu'on le conduisît en prison, ce qui fut exécuté sur-le-champ sans qu'aucun des reîtres se permît le moindre signe de mécontentement. (*Voir* GRIFFET.)

qu'il n'ait pas pesé d'avance la nature, la quantité, la valeur de ses soldats, l'élan ou la paresse de chaque régiment, les avantages ou les désavantages de sa position vis-à-vis de l'ennemi ?

La récente déroute de Saint-Quentin ne nous fait-elle pas assez voir ce que c'est que la France réduite à ses seules ressources et l'état qu'on doit faire de sa cavalerie ? Si le courage semble revenu à tous les esprits, est-ce une raison pour se fier à nos recrues et à nos soldats avant qu'ils aient fait leurs preuves ? Si nous opposions à l'ennemi nos escadrons décimés, je ne sais combien il en faudrait pour résister à cette masse de Germains, d'Espagnols, de Belges et d'Anglais. Quand ils étaient au complet, ils n'ont pas pu soutenir le choc. Que serait-ce donc maintenant qu'une double victoire et notre honteuse fuite ont doublé la confiance de nos adversaires et enlevé la nôtre ?

Plût aux dieux que l'univers pacifié vécût sans épées ni glaives, que les armées devinssent inutiles ! Mais puisque la guerre, ce fléau commun à tous les hommes, doit exercer sur eux son éternel empire, puisque notre nation, dégoûtée des combats, s'adonne plus volontiers aux sciences et aux arts de la vie civile, ou se tourne vers les travaux agricoles, il faut bien chercher des auxiliaires au delà du Rhin et de l'Elbe, sans quoi notre patrie abandonnée deviendrait la proie des Espagnols [1].

Vous qui, pour le moment, refusez brutalement les modiques subsides destinés à l'entretien d'une armée, si vous voyiez les légions espagnoles s'avancer, enseignes déployées, menacer la capitale, ravager les campagnes environnantes, brûler les maisons, que ne promettriez-vous pas pour faire cesser vos terreurs et vous délivrer, vous et vos fortunes, des invasions ennemies ? Actuellement vous gémissez, vous attestez, dans vos lésineries, et le ciel et les dieux parce qu'on vous demande un peu de vos richesses ; et encore à quelles conditions ? pour vous les rendre comme à des juifs qui ne prêtent qu'après stipulation de revenus usuraires [2].

[1] Il a été démontré de nos jours que les arts, les sciences et surtout l'agriculture donnent aux nations une vigueur nouvelle en augmentant les moyens d'approvisionnement, les ressources de transport, les machines de destruction et le reste.

[2] C'était en effet à des taux impossibles (18 pour 100) que Henri II et ses successeurs empruntèrent : le système de consolidation des dettes de

Quand les Turcs assiégèrent Byzance, l'empereur, découragé, manquant de tout, suppliait ses sujets de songer à l'imminence du péril, de verser quelques subsides pour payer des défenseurs, plutôt que de se perdre eux et leurs biens. Ils n'écoutèrent ni conseils, ni prières; on eût dit que l'ennemi comme le danger ne les menaçaient pas tous au même degré, que la guerre se faisait contre le monarque et non contre ses sujets. La ville, délaissée par ses défenseurs, fut prise d'assaut; l'épée des barbares n'épargna personne et frappa sans distinction d'âge ni de sexe; les malheureux Byzantins ne gardèrent pas même l'argent qu'ils avaient refusé à leurs princes, mais tout fut englouti par des vainqueurs sauvages et impies [1].

Citerai-je encore Persée, roi de Macédoine, dont l'avarice ne distribua qu'à regret à ses soldats les épargnes de son père Philippe? Malgré la puissance de ceux qu'il avait à combattre, il perdit à la fois ses trésors et son royaume [2]. Les impôts destinés à subvenir aux frais de la guerre ne peuvent être ni réguliers ni calculés, et jamais monarque avare n'a réussi.

« Une paix solide, dit-on, pouvait faire cesser la guerre et nous

l'État n'était pas en usage, et quand on prêtait à un roi, c'était à la condition qu'il rendrait à ses créanciers intérêt et capital dès première requisition. Semblables à des fils de famille dissipateurs, les rois ne trouvaient que des prêteurs dont les exigences devenaient d'autant plus exorbitantes que le passif antérieur était plus élevé. Quant aux impôts, ils étaient fort lourds, car ils pesaient seulement sur une certaine classe, et comme, dans cette classe même, on accordait des priviléges, le soulagement de l'un augmentait la charge des autres. Charles de Lorraine avait donc cent fois raison de vouloir imposer extraordinairement à une somme considérable tous ceux qui n'étaient pas inscrits sur les rôles de la taille; on ne serait peut-être pas tombé dans le double abus de la création de nouvelles charges (qui firent monter la finance des fonctions publiques à 150 millions) et de la confiscation qui, en trente-trois ans, produisit 13 millions.

[1] C'est là une erreur, les capitalistes se tirent toujours d'affaire : les Grecs riches donnèrent leurs trésors comme cautionnement et allèrent exploiter à leur profit les provinces conquises où ils établirent des impôts qui les enrichirent encore davantage.

[2] Paul-Émile trouva dans le camp de Persée, roi de Macédoine, une quantité considérable d'or et de pierreries dont il ne voulut rien garder, sauf une coupe d'argent qu'il donna à son gendre Tubéron, et ce fut la première pièce d'argenterie qui pénétra sous le toit des Émiliens. (*Voir* PLUTARQUE.)

« enrichir de ses bienfaits? Philippe consentait à la signer; les « Atrébates [1] et les Belges, ruinés après une lutte opiniâtre, la « demandaient à grands cris. »

Je souhaiterais qu'avant tout notre piété envers les dieux nous méritât cette paix, signe du pardon céleste; quel calme, en effet, peut durer et profiter, si la Providence n'y a aucune part? Voyons aussi quel en serait le résultat? Dès l'instant où nous pouvons disposer librement de nos biens, quel usage en faisons-nous? Chacun reprend ses jeux, ses fêtes, ses folles débauches, promène par la ville ses courtisanes, ou se jette dans de nouveaux débordements : tels sont les avantages les plus unanimement appréciés. Etouffe donc tes aspirations vers la paix; car tu ne pourras la conclure tant que Dieu ne t'en croira point digne [2].

Si les hommes se pénétraient de cette vérité que Dieu seul est le dispensateur de la paix et de la guerre, que les prières ne l'empêchent point de pacifier les uns et d'armer les autres, selon le besoin des nations, ils cesseraient d'accuser à tort et à travers les rois et leurs conseillers, et reconnaîtraient qu'ils ont, par leurs écarts, motivé la guerre ou préparé une honteuse paix.

La paix ne dépend pas d'une seule volonté; quoique le roi Henri la désire, Philippe peut la refuser ou imposer des conditions inacceptables de vainqueur à vaincu. Dans le traité qu'on signerait, tout serait aux enchères, et les offres de l'avide acquéreur dépasseraient les espérances et les intentions de l'avare détenteur [3].

Serait-ce là représenter dignement le vieil honneur de la France, qui a donné des rois à l'Espagne et à l'Angleterre, qui a soumis la Flandre rebelle, qui a occupé les pays compris entre le Rhin et le Danube, entre le Liris [4] et les Alpes, qui a envahi l'Asie, par

[1] Atrébates, peuple de la Gaule septentrionale, aujourd'hui Artois.

[2] Cette phrase me fait penser que la présente épître fut écrite à peu près à l'époque où Morvilliers fut envoyé à Cercamp. L'Hospital, qui connaissait son ami et qui était alors entièrement dévoué à la politique des Guise, comprenait que le moment n'était pas venu de faire la paix, et qu'on s'exposait à voir demander par l'ennemi d'immenses concessions.

[3] On ignorait encore que la reine Élisabeth avait refusé sa main à Philippe II, et que le désappointement de ce dernier lui faisait vivement désirer la paix.

[4] Le Liris, rivière de la campagne de Rome, aujourd'hui Garigliano. Ou bien faut-il voir ici le nom de la Loire? L'une et l'autre hypothèse sont admissibles.

amour pour son Dieu, qui a vaincu les rois musulmans, écrasé les Turcs dans deux batailles, établi à Jérusalem un empire à jamais célèbre? Oserais-tu donner un si honteux conseil au roi à qui l'Écosse, privée de ses chefs naturels, vient d'aider à vaincre l'Angleterre et à pénétrer jusqu'au cœur de l'île Britannique, au roi qui vient de reconquérir Boulogne et de se rouvrir l'Océan, au roi qui a si noblement protégé la Mirandole et Parme menacées par l'empereur et le pape et si fières de notre alliance, au roi qui a vengé Sienne assiégée, et lui a longtemps conservé sa liberté (protection devenue malheureusement inutile)? Oserais-tu donner un si honteux conseil au héros qui, marchant sur les traces de ses ancêtres, a parcouru des pays depuis longtemps déshabitués de la guerre, a porté fièrement nos drapeaux jusqu'aux rives helvétiques du Rhin, a fait retentir dans les villes d'Allemagne le cri de liberté, a chassé de son trône un souverain puissant et l'a refoulé jusque dans le Frioul et la Croatie [1]? S'il n'avait écouté que son courage, et s'il s'était servi des armes de la Bavière, jamais son orgueilleux ennemi ne se serait relevé de pareille chute. Ces hauts faits se sont accomplis au seul nom d'Henri II, qui n'avait pas même encore passé le Rhin. A son retour, les villes des Ardennes lui ouvrent leurs portes : peu après, il refoule avec un seul régiment les armées de César, qui se dit vaincu par un enfant sans barbe et proclame que les dieux de l'Olympe lui ont déclaré la guerre. Faut-il parler des villes de l'Éridan, telles que Casal et Valence, des forteresses des Alpes conquises, de la Corse si fertile en vignes et en oliviers, dont la position dans la Méditerranée semble tenir comme par une chaîne à la Ligurie et à la Toscane? Il serait trop long de dire combien il tua d'ennemis de sa propre main dans ces luttes corps à corps, combien ses généraux lui remportèrent de victoires pendant deux fois six années, combien il accrut sa puissance et recula ses limites.

Je dois rappeler le triste et funeste sort de deux de nos généraux [2], la double défaite de nos armées et la prise d'un grand nombre de soldats. Bien grand fut le désastre, je l'avoue, mais

[1] Il s'agit du soulèvement des luthériens, fomenté par Henri II, et de la malheureuse république de Sienne qui fut soumise à des péripéties si diverses sous François Ier et Henri II.

[2] Montmorency et Saint-André, tous deux faits prisonniers à la bataille de Saint-Quentin.

l'honneur d'en sortir victorieux n'en est que plus méritoire. Regarde ce que nous avons fait depuis lors; combien de cités puissantes, combien de forteresses sont tombées en notre pouvoir : c'est à peine si la France eût osé compter sur de pareils succès. Songe qu'au jour où nous fut annoncée la déroute de Saint-Quentin, nous n'avions plus ni chevaux, ni soldats, ni généraux; nous avions tout perdu, même l'espérance, cette sainte consolation, ce dernier refuge des malheureux. Désespérés, nous invoquions les dieux; nous leur demandions d'épargner les derniers débris de notre armée, de protéger le palais de nos rois jadis si puissants, de conserver au moins quelques traces d'une splendeur éteinte, de détourner la marche de l'ennemi et de lui ôter l'idée d'anéantir notre race.

Les choses en étaient là, et maintenant remarque quel aspect plus doux à nos cœurs présente la situation nouvelle. Tout abonde, armes, chevaux, soldats et munitions de guerre; le roi en personne conduit les régiments, sa présence les encourage; la crainte, la terreur se glissent dans le cœur des Espagnols; les Anglais sont chassés de nos rivages, et le terrible duc de Guise les a refoulés dans leurs limites (car c'est lui qui soutient de son bras puissant notre nation en ruine, comme Atlas portait le ciel sur ses épaules); les campagnes et les villes se sentent en sûreté; notre camp est aussi rapproché que possible du camp ennemi : si nous n'avons abouti à aucun résultat important, la fortune des vainqueurs s'est du moins arrêtée dans sa course, et l'étranger orgueilleux a cessé de vaincre. Qui nous oblige donc à demander une paix honteuse, à nous départir de nos droits? Contents de peu, diras-tu, nous recueillerons les avantages d'une tranquillité durable et nous jouirons de nos richesses sans plus craindre la guerre. Quoi! tu as la bonhomie de croire qu'un si puissant et si généreux empire pourra rester éternellement en paix? Songe à l'histoire des temps passés, à tout ce qui s'est vu à l'intérieur comme à l'extérieur de toutes les nations, depuis qu'il y a des nations en ce monde, tu reconnaîtras que rois et peuples se sont battus depuis le commencement des siècles, sans qu'aucun répit à tant de luttes leur ait laissé de repos; Rome, disent les historiens, ne ferma que trois fois, dans plus de six cents ans, les portes du temple de Janus.

Rarement deux puissances voisines ont vécu longtemps sans

violer les traités. Une fois les conditions arrangées, surgit un roi trop jeune, désireux de combattre, prompt à s'irriter, entraîné par de perfides conseillers, qui tôt ou tard court aux armes. Qu'arrive-t-il, s'il est vaincu par un rival puissant, s'il est forcé de se soumettre à des exigences injustes? Il dissimule peut-être son humiliation pendant quelques jours ou quelques années; mais, tandis qu'il lève ses impôts, qu'il choisit et instruit ses soldats, sa colère se concentre et il rumine comment il se vengera. Puis, l'heure venue, il se précipite sur ses vainqueurs; il leur réclame ce qu'il leur a donné, en protestant qu'il n'a cédé qu'à la violence et n'a rien signé de plein gré.

Suppose aussi que le vaincu est d'un caractère timide, qu'il ose à peine affronter le danger : le vainqueur, si arrogant dans la prospérité, ne saura supporter longtemps son bonheur; il ne voudra souffrir aucun retard; il ne pourra même s'empêcher d'enlever quelque ville, quelque parcelle de territoire, et il l'attaquera avec d'autant plus d'ardeur qu'il croira son adversaire moins fort et moins hardi. Si la pudeur l'empêche d'agir dès le principe, il suscitera de nouveaux ennemis et s'adjoindra lâchement à leurs tentatives.

C'est ainsi que bien des empires ont été ravagés et perdus, parce que des rois, trop amis de la paix et trop effrayés de la guerre, avaient fait plus de concessions que n'en méritait l'ennemi; rien ne paraît onéreux ni difficile au moment où l'on signe les parchemins; car les yeux sont bouchés et l'intelligence obscurcie par la satisfaction, par le désir de revoir la patrie, par la crainte d'une captivité prolongée, par la terreur qui s'attache au seul mot de guerre, par une hallucination ou toute autre circonstance aussi peu raisonnable. Le nuage se dissipe; trop tard nous y voyons clair : voici l'heure fatale où il faut s'exécuter, sacrifier une province arrosée du sang de nos pères, une ville que vont abandonner ses anciens habitants. Il faut livrer les clefs, faire sortir la garnison, céder la place à des soldats et à des drapeaux ennemis; les vaincus sont insultés; une main barbare arrache les lys sculptés sur les portes; elle y accroche ses aigles au milieu des gémissements et des larmes des malheureux citoyens.

Les pays qui croyaient être abrités et éloignés de l'ennemi, sont ensuite à découvert, parce que leurs remparts n'existent plus ou que les frontières se sont rétrécies. Nous reconnaissons notre

égarement et notre précipitation : nous nous plaignons de ce que nous avons tout accordé, comme si nous avions été écrasés sans ressource. Que se passera-t-il lorsque l'ennemi exigera davantage? Dépêchons-nous donc de lui obéir et de lui céder d'avance tout ce qu'il pourrait nous ravir[1] !

Jovien, homme lâche et flétri, regagna le centre de ses États pour mettre en ordre ses affaires : il craignait la puissance et l'habileté d'un tyran, aussi fit-il avec les Arsacides une paix honteuse et préjudiciable; il leur céda tout ce que Rome avait possédé au delà du Tigre, plus l'Arménie dont il abandonna même le roi son fidèle allié. Cet arrangement fut plus onéreux que ne l'eût été une bonne guerre suivie d'une défaite aussi terrible que celle de Cannes[2].

Le roi Lysimaque, pressé par la soif, se rendit lui et son armée[3] pour une coupe remplie ; quand il se fut désaltéré : *Grands dieux*, s'écria-t-il, *pour quelle rapide jouissance j'ai cédé mon empire!* Le malheureux eût bien voulu que la coupe eût toujours été vide. Si tu as envie que je te parle de nos rois dont l'exemple est plus sensible et plus instructif, vois combien de villes furent abandonnées lors du traité de Brétigny, combien nous coûta cher l'emprisonnement d'un seul homme. Et celui dont la rançon avait été si exorbitante, revint pour satisfaire sa passion aux lieux mêmes où il avait été détenu, aimant mieux mourir en esclavage que vivre en liberté[4].

Mes paroles ne signifient point que j'aie la passion de la guerre et l'horreur d'une paix qui devrait séduire davantage ; mais je crains que trop de précipitation à se laisser entraîner par un vain mot nous prépare, non plus la paix, mais une suite de guerres plus terribles que les premières.

Le peuple, qui ne comprend que ce qui le touche immédiatement, ne prévoit rien d'aussi grave, pas plus que les esprits lâches qu'aveuglent les récentes défaites et qui gémissent, tremblent,

[1] Il y avait un certain courage à rappeler ainsi les concessions qui suivirent la captivité du feu roi.

[2] Jovien, successeur de Julien (363) fit, avec les Perses, un honteux traité pour sauver les débris d'une armée engagée par son prédécesseur.

[3] Aux Gêtes.

[4] C'est par ce fameux traité que fut cédé Calais (1360) ; le roi Jean retourna en Angleterre par amour pour la comtesse de Salisbury.

désirent ou espèrent par alternatives, pas plus surtout que les pillards qui s'enrichissent de gains infâmes sur les ruines de la patrie. Le roi et les conseillers du roi y voient de plus loin; ils veulent non-seulement un repos assuré pour eux-mêmes, mais encore une tranquillité sans encombres pour leurs descendants.

Que peut d'ailleurs désirer le roi plus ardemment qu'une paix profitable? Grâce à la paix, sa prudence et son habileté mettraient d'accord les partis religieux qui divisent l'univers, il recommanderait mieux leurs brebis aux pasteurs de son choix (et son choix est toujours éclairé et conforme à sa responsabilité); il les forcerait à veiller plus efficacement sur leurs troupeaux, à empêcher les loups ravisseurs de pénétrer dans un bercail jusqu'alors mal gardé [1]! Il réformerait les mœurs, établirait de bonnes institutions chez ses peuples, ferait cesser les disputes, les procès, les chicanes, abolirait les épices et les pots-de-vin, confierait à des citoyens intègres et amis du bien public les charges judiciaires, de façon que les crimes fussent punis et les vertus recompensées. Ensuite il diminuerait les dépenses et les impôts occasionnés par de si longues guerres, il déchargerait les particuliers du soin de loger hommes et chevaux, il leur laisserait la libre disposition de leur fortune. Nous n'aurions plus le spectacle de ces turpitudes qui écrasent les populations, de ce luxe affiché sur les portes, sur les palais, sur les maisons, dans les villes et loin des villes, luxe qui porte si haut la tête; personne n'aurait le droit de puiser à pleines mains dans le trésor public. — Quand ce jour aura lui, rois et peuples pourront se dire heureux.

Pourquoi, vas-tu ajouter, les amis du roi n'aspireraient-ils pas à cet idéal de félicité? Ils en jouiraient les premiers et nous après eux : leurs jouissances mêmes seraient plus sérieuses que les nôtres, car ils possèdent plus de terres et de domaines; leurs parcs regorgent de venaison, ils ont des établissements de bains, des réservoirs, des bosquets, des forêts plantées de grands arbres, des jardins semés de fleurs, et ces richesses manquent à la maison du pauvre. S'ils préfèrent la cour et les grandes faveurs qui rendent heureux, pourquoi ne resteraient-ils pas près du roi? Il se plaît en leur compagnie : ils jouiraient d'une fortune et

[1] C'était là le grand point : les prélats devaient-ils ou non être contraints à la résidence dans leurs diocèses?

d'une puissance royales, le nom seul de souverains leur manquerait. Et ils hésiteraient à préférer la guerre à la paix, les camps à leurs châteaux? Ce serait les faire passer pour des sauvages nourris du lait des bêtes féroces et incapables de se ménager jamais aucun plaisir. Craindrait-on que, dans le premier moment d'inaction, ils ne se montrassent aptes ni aux sciences, ni aux arts de la paix [1]? Mais il en est un que nul n'égalera jamais en intelligence, en activité et en lucidité d'esprit [2]. Nul ne sait comme lui manier la parole, entraîner aux charmes et à l'abondance de ses discours plus limpides que l'eau des fleuves; dans toutes ses entreprises, il attire l'admiration.

Il en est un autre, plus habile sur les champs de bataille, et dont cependant on apprécie le caractère dans la vie civile; il n'a rien de cette rudesse qui se retrouve chez tous les hommes de guerre; il est religieux et ne donne aux rois que de sages avis [3].

Tous deux, rentrés dans leurs foyers, vivraient sans gloire parce qu'ils n'auraient plus l'autorité suprême; ils perdraient ainsi leur puissant crédit, tandis que l'amour de leurs concitoyens s'accroîtrait d'autant? Mais les véritables amis de la patrie s'inquiètent peu de ces engouements populaires, et servent l'Etat, même avec la certitude qu'ils obligent des ingrats.

Si nous n'avons qu'une paix déshonorante (ce qui peut arriver malgré eux), ils perdent leur prestige; si la paix est glorieuse, à qui, sinon à ces deux frères, en attribuer le mérite? Ce ne sera pas à l'ambassadeur ou au héraut chargé de publier le résultat,

[1] Ce passage est à remarquer : il prouve qu'alors, comme plus anciennement et même postérieurement, la noblesse française comptait dans ses rangs plus de sabreurs que de savants. Combien eût été dure et inique la domination de pareils hommes, si le protestantisme eût triomphé au préjudice de l'unité royale, germe de l'émancipation démocratique! Déjà le Tiers-État commençait à poindre avec son jugement, son érudition et sa logique : sauf quelques rares exceptions que l'on pourrait compter, les hommes remarquables dans toutes les branches portaient des noms plébéiens et ignorés. L'Hospital était un très-simple particulier, fils d'un pauvre médecin de village, expatrié pour chercher fortune. Celui qui lira ces épîtres verra avec quelle humble déférence il parle à des puissants bien loin de son mérite, et cependant il avait la réputation d'être fier et intraitable. Comment agissaient donc les autres?

[2] Le cardinal Charles de Lorraine.

[3] François de Guise.

mais au guerrier qui aura pris le plus de villes, étendu le plus loin les confins du territoire, conduit nos armées en face de l'ennemi partout où il a été besoin, affronté ses coups par devant, harcelé sa marche par derrière, empêché le pillage; au guerrier qui aura enfin prévenu le danger par des campements avantageux, par des escarmouches perpétuelles bien propres à dégoûter l'Espagnol de la guerre et à lui faire désirer le repos à tout prix. Lorsqu'on a en face de soi une armée formidable, des régiments prêts à combattre, les plus farouches se sentent entraînés vers des aspirations de paix, et si le nom d'un grand roi est appuyé sur la gloire d'un grand général, tous les cœurs frémissent d'épouvante.

Si tu avais demandé la paix avant la fin de décembre, lorsque les Espagnols étaient encore gonflés de notre défaite, la France suppliante et vaincue eût-elle osé réclamer un accord équitable? L'ennemi n'eût-il pas méprisé tes démarches, rejeté tes propositions et imposé les plus dures et les plus écrasantes conditions? Et maintenant pourquoi l'ennemi veut-il la paix? Tant de terres perdues, tant de villes ruinées dans deux provinces, des armées rangées en bataille, une cavalerie étincelante, des généraux pleins d'ardeur, un roi enfin sous les armes, n'ont-ils donc aucune part à leur détermination? Ce sont les guerriers qui font réellement la paix, et non les conciliateurs qui se vendent à l'ennemi, qui se laissent entraîner par leur légèreté ou leur avarice, qui cherchent, non la gloire, mais les applaudissements de la multitude, qui s'inquiètent peu des résultats honorables et utiles; car il est toujours facile d'entraîner les suffrages populaires et de semer l'erreur dans les cœurs passionnés.

Suppose pourtant que certains esprits stupides ou malveillants veuillent ravir à ces deux frères la gloire d'avoir enfin pacifié l'Europe, pour l'attribuer à d'autres qui y sont étrangers; suppose encore que tous deux se retirent dans leurs terres et s'éloignent de la cour, te paraîtraient-ils bien à plaindre si, après avoir donné à la patrie tant de gages éclatants, ils ne trouvaient d'autre consolation que celle d'avoir fait leur devoir?

A mes yeux ils ne seraient pas plus à plaindre que le grand Scipion lorsque son ingrate patrie l'exila à Linterne, que le sage Aristide lorsqu'il fut frappé d'ostracisme par ceux qui l'avaient nommé *le Juste*. C'est le sort ordinaire des grands rois et des

grands généraux de trouver pour récompense de leurs services et de leurs hauts faits l'envie et la haine, tandis qu'un premier venu usurpe hypocritement leur gloire. Le jugement des hommes est toujours pervers, l'opinion publique n'a que rarement accordé au mérite les honneurs qui lui sont dus, et la cour ressemblera toujours à l'opinion.

EPITRE III.

A SALMON MACRIN.

—

INVITATION.

Je n'aurais pas laissé passer tant de jours sans te voir, Macrin; j'étais trop près de toi pour supporter une séparation qui coûtait à notre commune amitié, mais ma santé et mes affaires ont mis obstacle à ma bonne volonté. Mes parents les plus chers, les médecins m'ont tenu enchaîné à Paris, et ne m'ont permis ni d'aller respirer l'air trop vif de la campagne, ni de faire un pas hors de ma chambre. Tant de soins ont été superflus : j'ai laissé la capitale, je me suis débarrassé des médecins, j'ai échappé aux apothicaires, et matin et soir je brave la fraîcheur pour regarder, à la campagne, le lever du soleil et des étoiles.

S'il te prend envie de visiter ma demeure, en voici le chemin : Tu traverseras la Marne sur le pont de Charenton, ensuite tu feras environ cinquante pas dans la direction du pont aux Anglais (ainsi appelé depuis leur déroute) ; tu passeras la Seine en bateau, car tu n'auras pas de pont pour aller d'une rive à l'autre. Le sol où tu débarqueras, sol rempli de sources aux eaux *vitrées* (d'où le nom de Vitry), sera le lieu de délices où je me retrempe de mes fatigues, où je me venge des clameurs du palais, du tapage de la ville.

Tu veux que j'aille à Saint-Maur [1], moi qui déteste le monde,

[1] Saint-Maur-des-Fossés chez le cardinal Jean Du Bellay.

à la campagne comme à la ville; or il paraît que le château est toujours encombré de visiteurs, et que l'on y est logé fort à l'étroit. On m'a dit même qu'on y avait vu jusqu'à trois cardinaux en même temps, ce qui me laisse supposer que Rome et le Tibre se sont déplacés pour avoir le plaisir de te voir ; si j'échappais aux Syrtes, je me noierais dans les mers de Sicile. Comment peux-tu écrire tes vers au milieu de tant de bruit ? Ce sont les inconvénients sans le nom de la capitale que je déteste.

Dans le principe, peu de poëtes s'abreuvaient aux sources de Castalie, et les ruisseaux y coulaient à pleins bords ; mais quand les poëtes vinrent s'y abreuver en foule, les nymphes prirent la fuite et les eaux tarirent. En un seul jour tu peux composer à Loudun [1] plus de vers que tu n'en feras en plusieurs mois à Saint-Maur où Paris t'arrive par tous les chemins. Les poëtes ont besoin des forêts, des sentiers détournés, des campagnes désertes pour mieux réussir.

Je t'envoie ces quelques lignes avec l'espoir, d'abord de te distraire, cher Macrin, puisque tu as bien voulu me compter au nombre des poëtes, mais aussi dans un autre but : il paraît que le silence est essentiel à ceux dont l'estomac a soif, dont les poumons se dessèchent ; rien ne leur est nuisible comme la compagnie, la conversation. Quand la soif tourmente, quand le souffle, péniblement arraché de la poitrine, ne laisse qu'avec effort articuler les mots, il faut se priver de la société et des causeries de ses amis. Mais la Faculté n'empêche ni ne défend de composer des vers et de lire ceux des autres ; ceux que m'adresse, par exemple, mon précieux ami Salmon, m'enlèvent mon mal et me rendent la santé.

[1] Loudun, patrie de Macrin.

ÉLEGIE

SUR LA MORT DE MADAME DE BRISSAC [1],

Gouvernante des enfants de François Ier, et mère du maréchal de Brissac, qui fit les campagnes de Piémont.

Tel un fruit mûr se détache de l'arbre et tombe au premier souffle de l'air, telle madame de Brissac, arrivée à l'heure où le corps perd sa vitalité, vient de rendre son âme à Dieu sans effort ni secousse.

C'était une femme heureuse, s'il en fut jamais, dans tout ce que le ciel lui avait départi. Chérie des princes, elle s'avança, sans être submergée, au milieu des flots capricieux de la cour, et fit toujours respecter sa pudeur et sa chasteté. Nulle faute ne peut lui être imputée. Chargée d'abord de veiller sur une princesse auguste [2], elle devint ensuite sa compagne fidèle et inséparable; elle fut la confidente de ses peines secrètes, de ses chagrins, et l'avis de la gouvernante précéda constamment les résolutions de l'élève. L'âge avancé, qui rend triste et morose, semblait donner à madame de Brissac un aspect plus doux et plus attrayant pour la jeunesse. Le poids des ans n'avait point altéré sa gaieté. Aussi son abord grave et affable la faisait appeler la *seconde mère de nos princes*.

Comme une bonne vigne ne produit que de bons fruits, une bonne mère ne peut produire que de dignes enfants : des héros sont sortis de ses flancs. L'un d'eux, que sa gloire et ses hauts faits ont mis au niveau des plus grands capitaines de l'antiquité, est aujourd'hui à la tête de ses soldats dans les plaines de Turin, où il prépare la conquête de la Lombardie, et s'empare peu à peu de toutes les places fortes enlevées jadis à la France [3].

[1] Charlotte de Gouffier-Boisy était sœur du trop fameux amiral Bonnivet et femme de René de Cossé, sieur de Brissac, grand fauconnier de France, premier pannetier du roi et gouverneur des enfants de François Ier. On l'appela Madame la Gouvernante jusqu'à sa mort.

[2] Marguerite de Valois.

[3] Madame de Brissac eut en effet plusieurs enfants dont je vais dire quelques mots :

Charles de Cossé, plus connu sous le nom de maréchal de Brissac,

Madame de Brissac occupe à cette heure le séjour promis aux bienheureux, et, quand la Providence le permettrait, elle ne voudrait pas rentrer dans sa dépouille mortelle et recommencer sa vie. Tel un matelot, ballotté par une tempête affreuse dans les

quitta la cour à la mort du dauphin François, en 1536, et se voua exclusivement à la profession des armes. Il débuta dans le Piémont et le royaume de Naples, se distingua au siége de Perpignan, puis plus tard à Landrecies, où il fut pris deux fois et deux fois délivré. Le roi se montra si content de sa valeur qu'il le fit boire dans sa propre coupe. Henri II, qui admirait de longue date la valeur de Brissac, puisqu'il lui avait dit un jour : *Si je n'étais le Dauphin, je voudrais être Brissac* (tant les souverains ont la manie d'imiter Alexandre le Grand!), Henri II, dis-je, le nomma gouverneur du Piémont. On attribua cette faveur au mérite d'abord du jeune capitaine, mais aussi à la bienveillance avec laquelle *le beau Brissac*, comme on l'appelait, était accueilli par madame de Valentinois, bienveillance qui donnait un peu d'ombrage au souverain. Madame de Valentinois le laissa partir; mais elle lui fit décerner le titre de grand maître de l'artillerie de France, et plus tard de maréchal de France. Son expédition d'Italie fut glorieuse : il débloqua Parme, prit Albe, Casal, Valence, Saint-Sauveur, Valsénières, Quiéras, battit Pescaire à deux reprises, et revint en France (où il avait été desservi), sous prétexte de se reposer de ses fatigues et de soigner la goutte dont il était atteint. Après Henri II, le duc de Guise, qui ne voulait pas laisser ses services sans récompense, le fit nommer gouverneur de Picardie, où il se distingua, notamment à la prise du Havre sur les Anglais. Il mourut à Paris, l'an 1563, âgé de 56 ans. — Le maréchal de Brissac fut un bon général et, relativement, un bon tacticien ; mais, par malheur, il ne connaissait que les errements de la vieille école militaire et il n'avait pas assez de génie pour se défaire des routines : aussi ses campagnes ne furent pas d'une grande utilité. Il combattait, remportait des victoires, prenait des villes, mais s'affaiblissait toujours de toutes les garnisons qu'il lui fallait laisser derrière lui, de sorte qu'aux moments décisifs il manquait de troupes et de munitions. Le roi lui donnait des ordres dans ce sens, lui promettait des hommes et des subsides, c'est-à-dire plus qu'il n'avait ; aussi aima-t-il mieux plus tard le disgracier qu'avouer sa négligence. Brissac fut grand pour son temps, mais aux yeux de la postérité, qui juge plus d'après les services rendus que d'après les batailles gagnées, il ne fut qu'un vaillant soldat; commandé par un homme de génie, il eût mené à bien les entreprises les plus gigantesques. — On a assigné deux motifs à ses disgrâces; provinrent-elles d'une jalousie d'alcôve, ou du besoin qu'ont les princes d'être ingrats envers leurs serviteurs, quand ils veulent salarier des complaisants? Les opinions sont partagées. La mort

mers lointaines d'Ionie, est rendu au rivage : il ne consentirait pas à se confier de nouveau aux vagues écumantes, à braver une seconde fois les périls auxquels il vient d'échapper, malgré les monceaux d'or qu'on ferait briller à ses regards.

d'Henri II vint du reste fort à propos rendre à Brissac le rang et les honneurs dus à sa pénible et valeureuse carrière.

Le second des enfants de madame de Brissac fut Arthur, plus connu sous le nom de maréchal de Cossé, comte de Secondigny et de Gonnor, gouverneur général d'Anjou, de Touraine et d'Orléans. Il passa successivement du gouvernement de Metz à la charge de grand pannetier du roi et de surintendant des finances. En 1567, il fut fait maréchal de France. Après la Saint-Barthélemy, on l'enferma à la Bastille, d'où le duc d'Anjou le fit sortir pour l'attacher à son service. Ses liens de parenté et d'amitié avec les Montmorency le rendirent suspect et lui firent jouer, depuis la mort de son frère, un rôle assez ambigu. Il est une des preuves les plus palpables de l'abus des grands noms dans une nation où l'on consulte les parchemins et les alliances avant l'aptitude et la bonne volonté. Pour édifier les lecteurs sur le compte du maréchal de Cossé, je vais citer Brantôme : « Il (Cossé) avoit la tête aussi bonne que le bras, « encore qu'aulcuns lui donnèrent le nom de *maréchal des bouteilles*, « parce qu'il aimoit quelquefois à faire bonne chère, rire et gaudir avec « les compaignons ; mais pour cela la cervelle demeuroit fort bonne et « saine, et le roi et la reine se trouvoient bien de ses avis, ce disoient-ils. « Aussy l'advancèrent-ils, car ils le firent surintendant des finances, où « il ne fit pas mal ses affaires et mieux que les miennes, ce disoit-on : « aussy sa femme, qui étoit de la maison de Puy-Greffier en Poitou, mal- « habile pourtant, et n'étant jamais venue à la cour, sinon lorsqu'il eut « cette charge de finances. Lorsqu'elle fit la révérence à la reine, elle « remercia d'abord sa majesté de l'intendance des finances qu'elle avoit « donnée à son mary, — car ma foi, dit-elle, nous étions ruinés sans cela, « car nous devions cent mille écus ; Dieu mercy, depuis un an, nous en « sommes acquittés et si nous avons gagné de plus cent mille écus pour « acheter quelque belle terre. — Qui rit là-dessus ? Ce fut la reine. — Ha « bien, madame la folle, dit Cossé, vous vuiderez d'icy, vous n'y viendrez « jamais ; au diable soyez-vous ! — La reine en rit encore davantage... Dès « le lendemain, il lui fit plier son paquet... »

Donc *en un an* on pouvait dans les finances mettre 600,000 *écus de côté*, c'est-à-dire un million huit cent mille francs. Cette somme, qui équivalait environ au sextuple de notre monnaie, peut s'évaluer à dix millions, et les rois et reines riaient de la naïveté de madame de Cossé, au lieu de faire pendre son mari comme concussionnaire.

Le troisième fils de madame de Brissac fut Philippe, évêque de Coutan-

Gardons-nous bien de gémir sur cette mort, source de biens suprêmes. Madame de Brissac est assise à la table des dieux, elle habite l'Olympe et domine tout ce qui se passe ici-bas. Pleurons plutôt le trépas de ceux qui, vivant à la mode des anciens païens, se sont plongés dans tous les vices et n'ont reculé devant aucun forfait; la vengeance des dieux irrités les a précipités dans les flammes éternelles, tant la justice céleste est terrible dans ses effets.

EPITRE IV.

A MARGUERITE, SŒUR DU ROI.

—

EXCUSES.

Après toutes mes promesses à Reims, promesses renouvelées depuis dans mes lettres datées du château de Dun, je dois te paraître un inexcusable imposteur. Il est honteux, en effet, de heurter deux fois le même rocher. Le temps est écoulé et les époques convenues de mon retour sont bien loin ; si maintenant je prenais de nouveaux engagements, tu ne voudrais pas y croire, quand même je dirais vrai et en attesterais mes grands dieux ; tu te fierais à peine à tes yeux si j'arrivais frapper à ta porte. Que ce soit donc le châtiment de mon inexactitude, et je le recevrais sans me plaindre si j'étais coupable de mauvaise volonté. Mais ni mes bras ni mes mains ne sont à blâmer, car la nature ne m'a pas créé lâche, paresseux, indolent ou dormeur. Tant de raisons me rappellent chez moi : ma chère épouse d'abord, mes regrets d'avoir quitté Paris, mes affaires en retard, et par-dessus tout ton souvenir ; car la grâce et la bienveillance de ton visage sont aussi

ces. Elle eut aussi deux filles, Jeanne et Anne, qui épousèrent, l'une M. de Basoges, et l'autre M. de Fonsèques.

L'Hospital ne parle que du maréchal de Brissac, parce que son frère Arthur servait encore dans un grade inférieur et que les autres vivaient dans une plus modeste retraite.

douces à mon cœur que le parfum des fleurs est doux à mes narines quand il réjouit mes sens par une belle matinée de printemps. Dès que je te vois, je suis plus heureux que les oiseaux qui s'élancent hors du fleuve où ils se baignaient et étendent au soleil leurs ailes humides pour les sécher sur la rive.

Qu'y faire? puis-je donc accélérer mes plaideurs en retard? Après avoir accepté une mission, puis-je laisser là les faits accomplis? « Il nous refuse son ministère (diront-ils en parlant de moi) pour s'enfuir à Paris, et de là dans ses domaines; il nous vole le temps qu'il nous doit et les moyens de faire valoir nos motifs; » sans compter bien d'autres malédictions encore plus graves.

Au moment où je crois partir et où je commence mes paquets, il m'arrive de nouveaux tracas, de nouvelles affaires : il faut que je connaisse d'une autre accusation et que j'entende les dépositions d'autres témoins : j'accepte cette corvée et je procède par ordre et selon les lois.

Je me laisse parfois aller à croire que moi ou quelqu'un des miens avons commis un horrible forfait dont Dieu se venge sur ma tête, en me faisant subir un châtiment qui peut équivaloir à l'incarcération. Je me rappelle, chère Princesse, qu'autrefois tu prévoyais les maux qui me menaçaient et tu plaignais mon sort; tu comprenais qu'une question de vie ou de mort n'allait guère à mes allures et n'était pas faite pour moi. Si tu avais supposé que ce travail dût se prolonger si longtemps, je te connais assez pour croire que tu ne m'aurais pas laissé partir. Puis tu m'aurais envoyé de temps en temps un messager qui eût fait entendre à mes oreilles des paroles pleines de charme, en me racontant, comme autrefois, que la reine et toi, toutes deux si noblement vertueuses, vous étiez bien portantes et toujours unies; que toutes deux vous vous réjouissiez du retour d'un frère, d'un époux vainqueur des ennemis, que le peuple se prosternait en masse dans les temples pour rendre grâces à Dieu de tant de succès.

Mais Mercure m'a confiné sur un rivage inabordable que nul ne visite, et si je n'avais l'espérance qu'aux calendes prochaines je verrai finir ma mission, et que le commencement de l'année et l'apparition de janvier seront le signal de ma délivrance, il est probable, Princesse, que je succomberais à la peine.

ÉPITHALAME

SUR L'UNION DE TRÈS-ILLUSTRE DAUPHIN, FRANÇOIS DE FRANCE, AVEC TRÈS-PUISSANTE REINE MARIE D'ÉCOSSE.

24 avril 1558 [1].

Quoi! tu m'ordonnes de célébrer dans mes vers les tendres épanchements de deux époux mariés avant l'âge [2] enchaînés dans les liens de Vénus, et conduits ensemble sur la couche d'ivoire avant d'en comprendre les mystères? Le sujet conviendrait mieux aux poëtes élevés tranquillement à la cour ou vivant à Paris, centre des sciences et des lettres. Les affaires publiques m'ont attristé l'âme, et la vieillesse m'a brouillé avec la gaieté. J'espère avoir entièrement rempli ma mission, si je fais ressortir les motifs de cette alliance hâtive entre deux peuples et deux rois; car, je dois l'avouer, certains mécontents condamnent publiquement ce mariage [3].

Les rois n'agissent pas comme leurs sujets, ils n'attendent pas pour se marier qu'un léger duvet ombrage leur menton, et que leurs forces physiques soient entièrement développées. Ils peu-

[1] Ce mariage, un des actes les plus politiques et en même temps les plus inutiles qu'aient accomplis les monarques français, fut célébré avec grande magnificence. — Les principaux articles du traité matrimonial portaient : « Que le Dauphin prendrait le titre de roi d'Écosse ou Roi-« Dauphin; que les armes de France et d'Ecosse seraient surmontées de la « même couronne après la mort d'Henri II; que l'aîné des enfants mâles « succéderait aux deux trônes, ou, à défaut d'enfant mâle, que la fille « aînée serait reine d'Écosse. » Une médaille fut frappée, représentant, d'un côté, le buste des deux nouveaux époux, avec ces mots abrégés : FRANCISCUS ET MARIA DEI GRATIA REGES SCOTORUM DELPHINUS VIENNENSIS, et sur le revers les armes écartelées de France et d'Écosse, avec ces mots : FECIT UTRAQUE UNUM, 1558.

[2] Ils avaient à peine quinze ans.

[3] Les mécontents étaient en Écosse certains personnages liés à l'Angleterre, et en France tous les ennemis des Guise, entre autres les partisans de Montmorency, alors en prison avec Coligny, et les coreligionnaires de ce dernier qui, excités par d'Andelot, murmurèrent assez ouvertement.

vent (et un grand nombre d'entre eux usent de cette liberté) épouser les jeunes princesses de n'importe quel âge, et quand bon leur semble; en revanche, ils n'ont pas le droit de choisir, et ils ne s'allient qu'à certaines familles : Aussi une occasion perdue se retrouve difficilement dans l'avenir. L'orgueil des pères qui n'ont pas voulu marier leurs filles et les ont laissées pleurer leur virginité, a causé de graves désordres. Aucune existence n'est exempte de misères.

Jamais alliance ne fut plus belle et plus honorable. François, par l'élégance de sa tournure et la distinction de son visage, est fait pour devenir un prince noble et brave. Tous les germes des vertus de son père s'annoncent en lui sous un jour éclatant.

La princesse, belle entre toutes les femmes, l'emporte sur ses augustes compagnes. Son extérieur digne, sa majesté royale, la perfection de son visage lui donnent l'aspect d'une déesse. Elle joint à tant d'attraits la sagesse de Minerve, une réserve au-dessus de son âge. Ces avantages, si elle était née dans une humble condition, l'auraient fait remarquer et paraître supérieure ; sur le trône ils resplendissent de tout leur éclat; c'est un diamant d'autant plus éblouissant que le métal qui l'enchâsse est plus précieux.

Apprends maintenant quelle est la dot, quelle est la fortune de chacun des époux. Le fils d'Henri est le meilleur espoir de son père, l'héritier présomptif du nom et du trône de France. Marie apporte par contrat à son mari le royaume d'Écosse. C'est peu, bien peu, vas-tu dire, si nous comparons les deux couronnes : mais combien de fois la France a-t-elle recouru à l'Écosse au moment de ses crises ! Quand les Anglais débarquaient en France, les Écossais se ruaient en masse sur les provinces abandonnées; ils faisaient rebrousser chemin aux ennemis communs, et délivraient ainsi notre territoire de ses envahisseurs. L'Écosse est fertile en héros; un zèle ardent, un courage à toute épreuve animent ses enfants. Ils avaient parfois la guerre dans leurs propres foyers et ils trouvaient encore moyen de nous secourir et de faire franchir les mers à leurs renforts. C'est pour cela que le roi d'Écosse a mérité le nom de frère et d'allié du roi de France, et que bien des rois français, même de nos jours, ont entretenu des gardes écossaises.

Notre ancienne alliée, quoique séparée par les mers et une lon-

gue traversée, vivait sous les mêmes lois que nous; les deux sceptres seront, d'un accord unanime, portés par la même main. Les Anglais, qui nous séparent et qui restent les ennemis communs, refouleront leur antipathie et se donneront à leur héritière naturelle du côté maternel [1]; s'ils aiment mieux combattre, ils sauront ce que peuvent deux puissances courageuses et bien unies. Je vais loin peut-être, mais Guines et Calais sont prises, et les dieux laissent revivre nos espérances.

Pour vous, Français et Écossais, travaillez d'intelligence et ne prenez aucun souci de l'avenir. Réjouissez-vous, Henri, mon souverain, Catherine, mère de tant de bons princes, Marguerite, sœur du roi; vous aussi, frères Guise, flambeaux de ma patrie, tous deux célèbres, l'un, par son génie d'homme d'État, l'autre, par son génie d'homme de guerre : c'est vous qui avez marié l'enfant de votre sœur au Dauphin!

Un autre n'est plus et ne peut prendre part à la joie universelle. Si les vieillards ont encore souci de leurs enfants quand leurs yeux sont fermés à la lumière, il est probable qu'il se réjouit comme nous, et s'enorgueillit de l'alliance qui couvre son nom de celui des Valois et le grandit d'autant [2].

Avec quel bonheur la reine-mère aurait voulu assister à ce spectacle, et accourir sans songer aux fatigues et à la longueur du voyage, aux dangers de la traversée! Mais le soin des affaires lui est sacré et la retient en Écosse.

Les citoyens doués d'un cœur bon et d'un esprit juste ont placé ce jour au nombre des plus fortunés et veulent le graver dans mémoire de leurs arrière-neveux.

Les statues de nos rois, rangées sur les places publiques, semblent tressaillir et témoigner leur contentement. Pourtant des murmures se font entendre, car il est des hommes dont le cœur est plus dur que le fer ou le marbre. Pourquoi répéter ces bruits de carrefours, ces larmes hypocritement versées par des gens qui prétendent que tout est perdu, que la paix est impossible tant que l'Écosse et la France resteront alliées? Certaines têtes à l'envers exigeaient que le roi prît une autre belle-fille : ils en citaient une, notamment, déjà mère de deux enfants, et deux fois plus

[1] Elle était petite-fille de Marguerite, sœur aînée d'Henri VII et reine d'Écosse.

[2] Jacques V, roi d'Écosse, père de Marie Stuart.

âgée que le Dauphin. Pareille proposition n'a pas trouvé d'écho. On a imaginé même au roi Philippe II une fille nubile qui pouvait aller au Dauphin, et par le moyen de laquelle finissait toute guerre avec l'Espagne. Cette fable rendit odieux les conseillers du roi, mais quand le mystère fut dévoilé par la suite, le peuple s'en moqua ; tu vois combien l'envie et la méchanceté inspirent aux sots de propos inutiles et mensongers. S'ils voulaient m'en croire, ils cesseraient de publier leurs sornettes et de se jeter au travers des volontés du ciel.

Quelle intelligence, quelle famille, quelle beauté, quelle dot peuvent être comparées à celles de Marie ? Que deviendrait la foi jurée à la reine-mère, qui a laissé partir en pleurant sa chère fille encore si jeune [1] ? Et le traité signé par lequel le roi s'engage à ce mariage ? La France, parjure, renverra-t-elle la jeune princesse à ses sujets ? Mais si son époux la dédaigne, il viendra un temps où elle contractera d'autres liens ; alors, se souvenant de l'affront dont elle aura été victime, elle nous fera payer son chagrin et nous déclarera une guerre acharnée ; elle ravagera nos provinces, incendiera nos vaisseaux, désolera nos rivages.

Quand même elle se contenterait de rester neutre, l'Angleterre, ne la redoutant plus, armera ses vaisseaux et tombera sur nous avec d'autant plus de fureur que nous serons réduits à nos propres forces. C'est ainsi que la France restera accablée sous son déshonneur et sa ruine.

Loin de nous tant de maux, mon Dieu ! loin de nos têtes tous ces orages ! Nos rois ont payé assez cher l'imprudence d'avoir laissé chercher ailleurs un époux à l'héritière d'Aquitaine [2]. L'erreur de nos pères est une leçon et m'apprend à juger à coup sûr. Vous, les esclaves de vos inimitiés, de vos haines personnelles, vous ne pouvez comprendre ce qui nuit ou profite aux intérêts de la patrie.

Un temps viendra où la Maison de France se glorifiera de ses nombreux enfants et de leur haute origine. Autant elle aura de têtes, autant il lui faudra de couronnes. La France écherra au premier-né ; le cadet aura la Lombardie et toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à Tarente ; le troisième sera roi d'Écosse, et le

[1] Elle n'avait que six ans lorsque Montalembert la fit embarquer et partir pour la France.

[2] Éléonore d'Aquitaine, femme de Louis VII le Jeune.

quatrième montera sur le trône d'Angleterre. Les autres auront encore d'autres États, et leur père commun partagera ainsi l'univers entre ses descendants.

Telles sont les prédictions que m'a faites Apollon. Ma postérité verra avec bonheur ce consolant spectacle, et elle dira, si mes vers peuvent me survivre : *Notre aïeul avait lu dans l'avenir ce que la plupart de ses contemporains croyait impossible.*

EPITRE V.

Au cardinal Charles de LORRAINE.

—

Félicitations.

Tu n'as auprès de toi qu'un seul membre de ta famille, ton neveu, qui vient d'échapper à une maladie bien faite pour te le rendre encore plus cher [1]. Oh! si quelque Pégase m'emportait dans les airs, jusqu'aux murailles fortunées de Reims, je te verrais travailler du matin au soir, et après la troisième heure, te promener dans les fraîches allées de tes jardins. J'assisterais à tes offices, mon noble pontife, et t'écouterais tonner contre le vice du haut de ta chaire. J'aimerais mieux celà que l'apposition du grand sceau aux augustes ordonnances du roi ou la lecture des pourvois. Si une bonne fortune me permet de déposer cette pourpre qui me pèse, je vais au milieu des forêts du voisinage ; je me promène seul dans les allées, et à l'ombre de ces douces retraites, je puis lire, écrire, réfléchir et passer ainsi les meilleurs moments de ma journée. O malheureux ceux qui préfèrent les vains bruits de la ville et les clameurs du Palais!

Hélas! j'y serais encore malgré ma barbe et mes cheveux blancs, si tu n'avais brisé ma chaîne! Mais tu m'as arraché de ces demeures infernales, comme Alcide arracha Thésée du Tartare : ta gloire suprême est d'avoir purgé le temple de la justice de ces honteuses

[1] Henri de Guise, deuxième Balafré.

souillures, malgré les murmures des méchants. Une institution avare, tenace, âpre au gain, dispense gratuitement ce qu'elle avait coutume de vendre. Si le fisc perçoit un salaire, il ne permet plus de demander, sans compter, de l'argent aux plaideurs et de s'enrichir par d'infâmes profits.

Les soldats indisciplinés recevront leur solde et ne réclameront plus le pardon de leurs forfaits ou le droit de s'établir gratuitement dans les maisons; si la force de l'habitude met encore la nécessité au-dessus de la morale, tu n'en auras pas moins la gloire d'avoir commencé les réformes.

Les bonnes choses accomplies restent quelquefois sans fruit, mais la postérité les relève et les admire. L'heure approche où la volonté du roi sera exécutée et où l'auteur de la loi sera apprécié et béni.

EPITRE VI.

A MARGUERITE, SŒUR DU ROI.

—

Remerciments.

Noble Princesse, j'étais accablé de maux, écrasé sous le poids de l'envie; ta parole et ta volonté m'ont fait reprendre courage. Depuis longtemps ta main s'habituait à relever les esprits abattus, mais elle ne s'était encore signalée par aucun effort puissant, par aucune lutte difficile; ici la résistance a été énergique et ta victoire n'en est que plus glorieuse; les hommes en tireront le grand enseignement qu'il ne faut résister ni aux rois ni aux enfants des rois, comme firent jadis les Titans. Il est des gens qui, fiers de leurs richesses, se figurent pouvoir dominer chez les rois comme dans des bourgades, et faire plier toutes les volontés devant la leur : ils trafiquent des titres et des dignités; ils publient qu'il est indigne de voir la sœur d'un roi si puissante sur l'esprit de son frère; ils se plaignent de leur influence anéantie par la sienne. Je ne réponds rien à ceux qui te condamnent, ils sont

assez punis d'être aussi sots. Quand un sacrilége ose insulter les dieux, personne ne songe à prendre leur défense et leur parti. On fait taire les insensés et on coupe la langue aux calomniateurs. Le fer ne peut couper le diamant; la médisance ne laisse point trace sur ta vertueuse existence: néanmoins trop grand est l'intérêt que tu me portes! O populace vulgaire, égoïste, qui veux toiser les rois à ta mesure et qui ne doutes de rien! ne sais-tu pas la distance qui existe d'eux à toi? Tu cherches ton avantage propre et négliges celui des autres, tandis que la race céleste des rois fait comme Dieu et veille sur le salut de tous. Elle enrichit ceux qui lui sont attachés, leur prête son assistance et s'applique à les servir. Tu n'en aurais pas fait autant, noble Princesse, si tu avais dû agir pour toi-même. Tu aurais d'avance renoncé à la lutte; et voici que tu m'as prêté ton égide, à moi qui certes ne méritais pas tant d'honneur! Tu t'es suscité des tracas sans fin et tu as vaillamment accepté tous les défis : ma cause, il est vrai, malgré les oppositions qui la repoussaient, n'en était pas moins celle de la raison et de l'équité.

J'ai pour moi le roi, comme il l'a si souvent et si hautement déclaré devant ses conseils et son parlement; et le roi seul a le droit de dispenser les dignités, qui retournent entre ses mains quand le titulaire est mort. Il n'en est pas d'une charge comme des autres biens qui passent aux héritiers : nous n'en jouissons que personnellement et de notre vivant. Pourquoi m'enlever ce que le roi m'a donné, ce qu'il eût pu confier à un autre? C'est moi qu'il en a revêtu après la mort du titulaire : n'étais-je donc pas le premier par rang d'admission?

On me dit que j'ai trompé le roi en lui donnant de fausses indications (comme si le roi pouvait être si légèrement traité par un homme qui a cent fois trouvé l'occasion de maudire les menteurs assez éhontés pour chercher à tromper leurs maîtres); on ajoute que la loi Cornelia[1] punit de semblables méfaits, que même, en dehors de cette loi, je n'aurai pas impunément menti et que je ne sortirai pas de là. Je suis de l'avis de mes accusateurs, s'ils me prouvent que le roi m'a fait un don pur et simple. M'avait-il dit, oui ou

[1] La loi *Cornelia de sicariis et veneficis*, ou plus simplement, loi *Cornelia de sicariis*, fut promulguée sous la dictature de Cornélius Sylla, l'an de Rome 672. Elle punissait les meurtres, les empoisonnements, *les sortiléges et les injures*.

non, que je perdrais mes droits si le titulaire vivait quarante jours? Et le titulaire est mort trois jours après sa nomination. Peut-on rien trouver de plus positif qu'une question résolue par un décès?

Mais alors j'élude la coutume? Le roi et moi sommes d'un avis, mes accusateurs d'un autre : qui faut-il croire? Le fait est encore récent et pareil cas ne s'était jamais présenté. Il reste un arbitre souverain que rien ne fera changer, contre lequel ne s'élèvera aucun soupçon : qui oserait dire que le roi a menti et récuser son autorité comme illégitime?

Pour me refuser le droit au fait accompli, on me jette dans la lettre de la loi : on rétrécit l'immense autorité de notre grand souverain : on ne veut même pas que j'invoque les anciens jurisconsultes. Quoi! ils refusent au roi le droit de distribuer des faveurs et ils veulent des interprétations à leur avantage? Pourquoi, s'il vous plaît, cette anomalie? Vous voulez que tout soit annulé comme si le titulaire avait vécu quarante jours? Ce qui est inscrit dans la loi de l'Église a-t-il passé dans la loi profane? Mais les lois défendent aussi la vente des dignités sacrées; en sorte, savants jurisconsultes, que votre conclusion prohibe la vente des charges de la magistrature comme celle des charges ecclésiastiques.

Si les charges ecclésiastiques doivent avoir les mêmes priviléges que les charges civiles, pourquoi établiraient-elles des droits immédiats et non suspendus par une éventualité? Les charges civiles ne peuvent être légitimement acquises que par une jouissance prolongée pendant un certain temps et non interrompue par la mort du malade.

Potier a mérité cette charge de son vivant, il l'a remplie honnêtement et il est digne d'avoir une statue dans le sanctuaire de la justice : je ne blâme point le cas qu'en faisait le roi; mais ce n'est point lui arracher une chose qui pouvait entrer dans le patrimoine de n'importe qui lorsqu'on me l'attribue à moi-même. Je n'ai pas eu plus que je ne méritais, et la richesse ne doit pas, nécessairement, être préférée à la pauvreté. Songez moins à accroître les biens d'un opulent favori, qu'à soulager l'indigence de celui qui souffre. L'héritier ne ressemble que rarement à son auteur, et les goûts comme les vertus du père ne passent pas fatalement au fils.

Quoi qu'il en soit, je ne suis pour rien dans cette faveur, seulement la promesse faite par le roi à sa sœur a prévalu; il a voulu que ce bienfait me vînt d'elle et que ma gratitude lui en fût acquise. Si le mérite fait la loi, nul n'osera, Princesse, entrer en lice avec toi. Maintenant je tiens à étouffer toutes les récriminations de ces hommes qui accueillent toujours mal tout ce qu'ils ne font pas.

Il n'y a que les ambitieux qui sollicitent les charges d'un homme vivant : mais quoi de plus respectable que l'acceptation par un père de ce qui peut servir à ses enfants et ménager une dot à sa fille? Suis-je cause si le titulaire était vieux? Ai-je abrégé ses jours par le poison?

Toi qui te dis l'ami et le protecteur fidèle du défunt, que désirais-tu pour prix de tes soins? Rien que la mort de celui dont la charge passerait entre tes mains. Considère nos deux positions et vois si la tienne est la plus intéressante. Les conseillers sont de ton avis... Je me tais de peur d'incriminer des hommes que j'ai toujours aimés.

C'est un mauvais juge que celui qui se laisse aller à la jalousie, qui se jette au milieu des discussions pour faire triompher sa propre cause. Tu me parles de l'héritier légitime? La popularité, la considération qui environnaient son père ont encore du crédit! Si un gendre ou un fils réclamait cette charge, certes je ne saurais trop que répondre, rien sauf que le roi en a décidé autrement et qu'il est le maître. Mais ce n'est point une fonction à laquelle l'héritier prétende par droit de naissance et parce que ses ancêtres l'ont occupée. Le fils la demande comme récompense des mérites du père. Comment soutenir alors que ses droits soient lésés?

Examinons maintenant mes motifs, à moi, père de famille. J'ai une fille que je veux doter et donner à un jeune époux. Si je pouvais la marier sans dot ou si j'étais riche par devers moi, je n'importunerais pas si souvent le roi et la sœur du roi. Ma pauvreté m'a, pendant de longues années, conduit à la cour pour demander de quoi nourrir mon enfant. Un bon prince me les donne, je les accepte sans m'enrichir d'un sou, car je vais en verser le produit en d'autres mains. Un autre accepterait à son profit personnel et pour recueillir de gros intérêts [1].

[1] La protection de Marguerite de Valois fit donner à L'Hospital une charge de maître des requêtes dont il dota sa fille en lui faisant épouser Huraut de Bellesbat. Les héritiers du titulaire Potier s'opposèrent à cette

Vous, riches et heureux de ce monde, vous vous figurez que chacun veut lutter de scélératesse pour accaparer cet argent devant lequel cède toute justice, ces richesses qui vous rendent si puissants à la cour et vous font régner en maîtres sur les villes et les provinces. Laissez donc quelque privilége à notre pauvreté, à notre vertu. On croirait, à vous entendre, que les riches ont seuls droit aux emplois publics et que les pauvres sont hors la loi; le roi ne doit-il rien à ces derniers? Faut-il que les loyaux services restent sans fruit et que le chemin de la vertu soit à jamais abandonné?

Périssez vous-mêmes, vous, vos amis et vos richesses, plutôt que les belles-lettres, les arts libéraux et la VERTU, cette auguste reine de l'univers.

EPITRE VII.

AU CARDINAL CHARLES DE LORRAINE,
Qui se rendait aux conférences de Péronne [1].

(1558)

Si tu nous rapportes la paix, je puis te promettre de la part du roi et du peuple une reconnaissance aussi grande que celle qui accueillit ton frère après ses glorieuses victoires et la prise de Ca-

nomination qu'ils considéraient comme octroyée en fraude de leurs droits; mais l'influence de Marguerite prévalut, et L'Hospital reçut, par droit de nomination, une charge dont il aurait peut-être blamé le don gratuit fait à un autre en dehors de l'élection. — Ce fait était ignoré, du moins je ne l'ai vu dans aucune biographie.

[1] Les conférences de Péronne ne transpirèrent que fort peu dans le public; on prit pour prétexte l'entrevue de Christine, duchesse douairière de Lorraine, avec son fils, élevé à la cour de France. Philippe II, comme cousin germain de Christine, lui attacha Antoine Perrenot, évêque d'Arras, plus connu sous le nom de cardinal de Granvelle, auquel il donna certaines instructions. Le cardinal de Lorraine accompagna le jeune duc, et des pourparlers s'engagèrent. Granvelle fit observer avec beaucoup de justesse que la France devait avoir hâte de signer la paix, pour mieux

lais. Le ciel t'a donné une finesse, une pénétration, une éloquence dont tu pourras tirer parti pour conduire et entraîner les esprits. Les ennemis, Philippe lui-même, veulent, dit-on, la paix. Christine, qui adore son fils, ne le laissera point arracher de ses bras avant que toute guerre soit finie[1]. Tu connais parfaitement notre position et celle de l'ennemi. Nous souffrons les mêmes maux que les Celtes et les Belges, et bien par notre faute ; la France est fatiguée d'une si longue guerre, elle s'affaisse après tant de sacrifices.

Les laboureurs quittent leurs champs et cherchent une nouvelle patrie ; le peuple, écrasé d'énormes impôts, perd le goût du travail ; la noblesse déclare qu'elle ne pourra plus longtemps supporter les dépenses et les fatigues de la guerre ; partout, en tout lieu, règne le découragement. Où mèneront tant de mécontentements ? quand s'arrêtera la rapacité des nations ? Depuis longtemps l'heure est venue où les rois doivent oublier leur haine et leur soif de sang. La guerre a été suffisamment prolongée et chacun y a consacré ce qui lui restait de vitalité. Les barbares venus des nations étrangères laissent les Turcs abandonner leurs retranchements et tourner leurs armes contre nous[2]. O aveuglement des hu-

étouffer l'hérésie ; que le parti des Montmorency et l'influence de d'Andelot, son neveu, sur l'armée dont il était colonel général, contribuaient à rendre l'hérésie plus formidable ; qu'il fallait à tout prix éclairer Henri II. Les conférences de Péronne, qui furent tenues par les deux plus grands diplomates de l'époque, sous la présidence de Christine, femme d'un mérite éminent, et liée aux intérêts de la France et de l'Espagne, méritent de fixer l'attention des historiens. La courtoisie et la bonne intelligence qui régnèrent dans les diverses séances officielles et officieuses rompent enfin en visière avec les sauvages bravades et les comédies des gantelets du moyen âge.

[1] Christine était fille de Christiern II, roi de Danemark, et d'Élisabeth d'Autriche, sœur de Charles-Quint. Elle fut mariée en premières noces à François Sforza, duc de Milan. Devenue veuve, elle épousa François, duc de Lorraine, dont elle eut un fils, qu'Henri II lui enleva à son grand regret pour le faire élever en France. Ce jeune prince épousa par la suite Claude de France, sœur de François II. Ronsard a écrit à la louange de Christine. L'Hospital suppose ici que Christine ne consentira à se séparer de son enfant que si elle est sûre de la paix.

[2] Les reîtres et les lansquenets mercenaires menaçaient de se tourner contre nous si on ne les payait point, et les protestants de Hongrie, sou-

mains! tandis que les pâtres se disputent, le loup entre dans les bergeries : il franchit les barrières, égorge les troupeaux et plus tard les bergers des troupeaux. Si vous ne voyez pas encore le danger pénétrer dans vos maisons, songez du moins aux calamités à venir.

Ecoute, Philippe : « Rhodes et Bude, que tu croyais imprenables, ont été ravies à ta famille[1] : deux fois Vienne a été assiégée[2]; « si elle tombe sous les coups de l'ennemi, il nous faudra combattre aux bords du Rhin les Turcs, les Scythes et les Grecs.

« Les résultats de cette guerre seront de décupler l'audace des « Sarrasins victorieux. L'empire si vaste et si puissant qui les sé« pare de nous, les immenses plaines de la Germanie tomberont « au pouvoir de ceux à qui Dieu aura permis de vaincre[3].

« Ecoute et juge ce qui doit arriver ; que les événements pas« sés t'apprennent à lire dans l'avenir ! Nos pères soutinrent des « guerres pendant trente ans : ils ruinèrent leurs cités et perdi« rent plusieurs milliers d'hommes. Quel profit est résulté « de tant de désastres ? Aucun assurément. Les empires, malgré « leurs ébranlements, sont restés circonscrits dans les mêmes li« mites, et aucun n'est parvenu à empiéter sur les possessions de « son voisin, tant sont inutiles souvent les efforts des souverains!

« C'est ainsi qu'un roi déjà mûri par l'âge, couvert de gloire, dé« daignait notre jeune monarque privé des conseils de son père et « cherchait à rompre les traités. Mais à la première tentative, il

levés par la France, parlaient déjà de s'allier aux Turcs et d'attaquer Vienne.

[1] Rhodes appartenait aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem depuis l'an 1310. Soliman II fit la conquête complète de l'île en 1522, et les Turcs l'ont conservée depuis.

Bude ou Offen, capitale de la Hongrie, reçut une armée turque en 1530, *sous prétexte d'amitié*, comme Metz reçut plus tard une armée française. Elle ne fut reconquise qu'en 1686.

[2] Je crois que L'Hospital commet ici une erreur : Vienne n'avait été assiégée qu'une fois par Soliman II en personne, l'an 1529.

[3] L'Hospital, dans ce passage, fait croire qu'il se défie de la Turquie, constante alliée de la France, et qu'il considère comme sacriléges les traités antérieurs conclus avec elle. Il n'en est pas moins vrai que la Turquie avait rendu de grands services à François Ier, et qu'en fait de politique internationale, il ne faut jamais discuter les droits acquis par des faits. Là encore, L'Hospital me semble en défaut vis-à-vis de la civilisation.

« est mis en déroute, il dépose les armes, abandonne les posses-
« sions de ses aïeux, et va, vivant encore, conduire au fond de
« l'Espagne ses propres funérailles, creuser son propre tombeau. »

Puis la fortune change, Philippe bat les généraux d'Henri; il est bientôt vaincu à son tour, la ville de Calais est reprise et les Anglais chassés tout à fait du continent. Maintenant le reste de nos troupes est sous les armes et la guerre peut continuer.

Puisque la paix seule doit guérir tant et de si grands maux, applique à l'obtenir toutes les forces de ton courage, de ton intelligence, toutes les séductions de ta parole plus douce que le miel. Conclus-la, Lorraine, cette paix si désirée. La France te devra tout : rien n'est plus digne de toi, rien ne convient mieux à un prélat. Souviens-toi des promesses que tu fis à ton ancien maître et de la fidélité que tu juras à son enfant.

A ton retour, nous te tresserons, si tu réussis, des couronnes de triomphe et tu recevras le surnom, digne de toi, de *Père de la patrie.*

ÉCRIT SUR UN ENVOI[1].

—

A TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR LE CARDINAL

CHARLES DE LORRAINE.

Du fond de ma retraite, Charles, je t'envoie un présent, puisse-t-il être bien accueilli ! Il est petit, je l'avoue, mais il est suffisant pour apprendre à gouverner les plus vastes empires. Ma main a noté, entre beaucoup d'autres, certains axiomes qui m'ont semblé convenir à notre époque. Le roi en apprendra plus encore de toi que de ce livre et saura se montrer digne de son père.

[1] L'Hospital envoyait au cardinal de Lorraine son fameux discours sur les Quatre-États, discours malheureusement perdu, et dont la traduction

LIVRE V.

—

DISCOURS PREMIER [1].

—

SUR L'INSTRUCTION DE FRANÇOIS II, ROI DE FRANCE, ET SUR L'ART DE GOUVERNER LES PEUPLES.

Le jeune prince a reçu l'onction sainte sur l'autel de la Vierge [2]: prions Dieu de verser sur lui ses bénédictions, et de lui accorder des jours aussi longs qu'à Tithon ou à Nestor [3]. Qu'il apprenne à régner, car il peut puiser ses enseignements de maîtres plus habiles que n'en eurent jamais les rois dans aucun siècle, plus ha-

en vers français de Joachim Du Bellay ne me semble pas remplacer l'original. Je vais en donner une idée :

A MONSEIGNEUR RÉVÉRENDISSIME ET ILLUSTRISSIME PRINCE CARDINAL DE LORRAINE.

Je t'offre ici, PRÉLAT, un présent de mon coffre;
Reçois, PRINCE et prélat, le présent que je t'offre.
Le présent est petit, mais tel que le devoir
De prince, tant soit grand, exprimé s'y peut voir.
J'ai recueilli en bref, de maint et maint passage,
Ce qui mieux à propos m'a semblé pour notre âge ;
Que de toi beaucoup mieux notre Prince apprendra,
Et du nom paternel digne fils se rendra.

[1] « Cet ouvrage n'est pas remarquable par le talent; la diction en est « souvent diffuse et négligée; mais on y sent cette chaleur, cet enthou- « siasme d'un cœur droit qui s'anime par la pensée du devoir et du bien « public. » (VILLEMAIN, *Vie de L'Hospital.*)

[2] François II fut sacré et couronné à Reims, le 18 septembre 1559, par le cardinal-archevêque Charles de Lorraine, au milieu d'une affluence considérable et d'acclamations universelles. Il admira tellement ce discours, qu'il voulut l'apprendre par cœur.

[3] Tithon, frère de Priam, fut aimé de l'Aurore qui l'enleva pour en faire son époux : L'Hospital a raison de le prendre pour type de longévité, car il existe peut-être encore actuellement, puisque l'Aurore obtint pour lui de Jupiter le don de l'immortalité; seulement elle ne songea pas à le faire

biles que n'en choisit la mère d'Achille pour élever son fils [1]. Qu'il se pénètre de la plus difficile de toutes les sciences, celle de gouverner ses peuples et de défendre ses frontières, sans songer à conquérir des empires qui ne lui appartiennent point. Les princes voisins le respecteront et le regarderont comme une divinité bienfaisante descendue du ciel sur la terre.

Que les nations le prennent pour arbitre dans leurs querelles, pour pacificateur dans leurs différends; qu'il aime à s'entendre appeler LE JUSTE et non LE PUISSANT, et qu'il évite tous les surnoms écrits avec du sang humain sur les champs de bataille. Qu'il tienne sa parole et observe la foi jurée même envers ses ennemis. Qu'il ne cherche point la paix dans la guerre, ni la guerre dans la paix!

Pourquoi nous glorifier d'être disciples du Christ si nous ne suivons point son exemple? Qu'il aime donc comme le Christ sa patrie et ses concitoyens, il en sera payé par une tendresse filiale; qu'il soit lent à punir les fautes non démontrées, mais qu'il soit sans pitié pour les crimes positifs; qu'il observe et fasse observer sévèrement les lois; qu'il ne touche point à la chose jugée dans les formes; qu'il ne fasse point grâce aux coupables; qu'il laisse les lois suivre leur cours!

S'il lui faut nommer des magistrats ou des prélats, il réfléchira longtemps afin de choisir le plus digne : il ne se laissera influencer ni par les prières, ni par l'argent, ni par les plus prompts solliciteurs; mais il observera l'ancienne coutume et fera connaître au public le nom du dignitaire de son choix. De cette façon, il saura à quoi s'en tenir sur l'opinion et la manière de voir de ses sujets: son retard lui inspirera de plus sages résolutions par la suite; il ne se repentira point d'avoir ignoré des fautes antérieures, et de

gratifier d'une jeunesse éternelle, et Tithon, de plus en plus affaibli, ne pouvait plus se soutenir qu'avec des maillots et des éclisses. L'Aurore remédia à cette triste situation en le métamorphosant en cigale, insecte réputé changer de peau et ne point vieillir.

Nestor, le plus jeune des douze fils de Nélée, roi de Pylos, devint fort vieux, puisque, d'après Homère, il vécut trois âges d'homme, c'est-à-dire trois cents ans, selon les poëtes.

[1] Thétis ne négligea cependant rien pour l'éducation de son fils : elle le confia au centaure Chiron, qui lui apprit la médecine, la musique, et le nourrit plusieurs années avec de la moelle de lion.

s'être trompé en cédant à un premier mouvement. Quels rois, en effet, sont à l'abri de l'erreur? quelle prudence est assez efficace pour échapper aux embûches des faux amis, lorsqu'ils sont en si grand nombre?

Un jour viendra où il faudra comparaître devant un juge redoutable, et ce jour sera le même pour les rois, les grands seigneurs, les magistrats. Le monarque rendra compte, non-seulement de ses propres actes, ce qui serait trop peu, mais de tous les désastres causés par les malversations ou la mauvaise foi des juges, des prêtres et des fonctionnaires qui tiennent leur pouvoir de sa main. L'infortuné sera puni de ses propres erreurs et des crimes d'autrui, s'il prostitue les dignités et les autels de Dieu en les confiant à des infâmes ou à des indignes. Or, celui-là me paraît impropre aux fonctions publiques qui ne joint pas à la science des lois divines et humaines l'amour du bien et la pratique de la vertu, qui favorise le riche au préjudice du pauvre, qui ne distribue pas aux indigents les revenus de l'Église.

Que m'importent la noblesse ou la science, si le prêtre est impie, si le juge est corrompu, si l'administrateur trafique de son pouvoir? Un jour viendra où nos cadavres seront lavés de l'huile sainte, où nous serons ensevelis sans que notre fortune nous suive en l'autre monde. Les rois n'emportent ni leurs trésors ni leurs domaines.

Un prince n'a pas le droit de détourner de leur destination les deniers de l'État, pour en gratifier des libertins, des infâmes ou des parasites; mais, semblable au bon père de famille, qui reste enchaîné à ses devoirs, il administrera ses revenus avec sagesse et bonne foi, il mettra un terme au luxe effréné de notre siècle, et ramènera dans les habillements et les services de la table la modeste simplicité de nos pères : c'est par ce moyen qu'il fera peu à peu rentrer entre les mains de ses sujets les surcroîts d'impôts nécessités par les ravages d'une guerre longue et acharnée. Celui qui se contente de peu ne doit que peu demander. Surtout qu'il chasse la vermine, les rats et cloportes de la cour, toujours affamés, toujours avides des deniers publics.

Tel est le fléau immonde qui désole la France et absorbe ses ressources et sa vitalité : à peine le roi reçoit-il le quart ou le tiers des impôts. Une foule de mains crochues puisent dans les sacs de l'État. Il faut en réduire le nombre et mettre un terme aux exac-

tions. Pour en arriver là et empêcher que cette engeance scélérate ne trouve des avocats et des défenseurs, je ne cesserai de dire et de répéter à tous, surtout à ceux qui président les tribunaux d'appel et sont revêtus d'un pouvoir suprême, qu'ils doivent refuser tous les présents possibles. Hélas! l'or est une puissance à laquelle rien ne résiste, qui ouvre les portes les mieux fermées, les forteresses les plus solides, les sanctuaires les plus sacrés; et celui qui partage les bénéfices est aussi coupable que le pillard.

« Toi qui, corrompu par un de ces larrons, plaides sa cause « devant le roi, et le fais réintégrer dans les fonctions dont il « était déchu, comprends-tu la portée de tes insinuations? Tu « l'encourages à recommencer de plus belle; mais, non content « de cette première faute, tu veux, après avoir obtenu son pardon, « lui faire décerner les récompenses que mériterait un honnête « homme?... » Quelle honte! Je m'arrête, de peur d'en trop dire. Peu de mains doivent donc toucher aux caisses publiques, car la garde de l'argent est bien chanceuse, et les gardiens eux-mêmes auraient besoin de surveillants.

Que le souverain n'invente aucun mauvais prétexte pour attirer l'argent dans ses coffres, qu'il n'accuse jamais ses sujets opulents de crimes supposés, qu'il ne persécute point les innocents, qu'il observe les formes de la législation et ne se hâte point d'enrichir un puissant affranchi; souvent l'innocence et l'honnêteté sont en butte aux persécutions de l'avarice, tandis qu'en réalité, la victime n'a commis d'autre faute que d'être riche de terres et de châteaux[1].

Il faut encore se garder d'ajouter foi entière aux délations des envieux, de peur de frapper un citoyen d'un jugement inique, sans avoir éclairé les faits, par cela seul qu'une passion rivale ou ennemie s'est élevée contre son repos[2].

[1] L'Hospital n'ose pas attaquer les lois sur la confiscation, qui étaient une ressource permanente et intarissable, mais il blâme au moins l'iniquité des puissants qui provoquaient la confiscation des biens de leurs voisins, afin d'arrondir leurs propres domaines. On accusait de ce genre de trafic le connétable de Montmorency, le maréchal Saint-André et la duchesse de Valentinois. (Voir BAYLE, v° *Henry II.*)

[2] N'y aurait il pas dans ce passage et dans les lignes qui suivent une allusion indirecte aux inculpés du procès des mercuriales? Si L'Hospital n'était l'ami ni de Du Bourg, ni d'Eustache de La Porte, il avait des rap-

Il est toujours honteux de ruiner un malheureux ou de le faire mourir, mais il est infâme de prendre, pour en venir à ses fins, le masque de la justice et d'aposter des témoins soudoyés ou des juges sans foi. Un tribunal condamne avec empressement quand il croit complaire au roi ou à ses favoris. Combien grand est le crime du prince qui écoute, de parti pris, tout ce qu'on lui rapporte sur chacun, surtout quand on accuse la victime de forfaits odieux et épouvantables! on croirait que le juge instructeur poursuit un crime de lèse-nation ou de lèse-majesté, à le voir tendre ainsi tous les ressorts de son attention. La calomnie fait foi par elle-même; l'infortuné est condamné dès le début, et souvent il est innocent; l'acharnement de ceux qui cherchent un crime en fait découvrir des traces; inutile de prouver la fraude, la fausseté des accusations, les premières impressions resteront gravées dans l'esprit du juge qui ne voudra avouer ni sa sottise, ni sa crédulité, ni sa précipitation; il ira même plus loin, et tâchera de justifier son erreur en noircissant davantage le malheureux tombé dans ses mains.

Il fallait étudier d'abord la position du dénonciateur, son but, le caractère de l'accusé, comparer les antécédents de chacun, car il est peu croyable qu'un homme constamment honnête devienne tout à coup grand criminel. Si néanmoins les soupçons paraissent trop fondés, il faut appeler l'inculpé afin qu'il discute les charges qui pèsent sur lui. A l'heure de la confrontation, la confusion du calomniateur se trahira sur son visage, et il sera lui-même condamné au châtiment que méritera sa scélératesse. — Les délateurs ont leur utilité pourtant, car sans eux les coupables cacheraient leurs forfaits, et le roi ne saurait pas distinguer les bons des méchants; mais pour s'assurer de leur moralité, il faudrait punir leurs impostures avec la plus grande sévérité.

Deux fois la main de Charles de Lorraine m'a sauvé de leurs dents et de leurs griffes, et tant que je serai sous sa protection puissante, je ne redouterai rien de leurs morsures. Puissent mes vers me venger de la calomnie, cet épouvantable fléau qui égare peuples et rois, qui amoncelle ruines sur ruines, comme un tableau célèbre vengea le grand Apelles [1]!

ports intimes avec Paul de Foix et Louis Du Faur, frère de Pibrac. Il se souvenait aussi d'avoir été conseiller.

[1] Antiphilus était peintre et par conséquent jaloux et ennemi de son

« Je peindrais la CALOMNIE à l'heure de sa naissance, traînant « après elle l'avarice et l'envie au regard hypocrite, glissant ses « accusations à l'aide de paroles flatteuses et inoffensives en « apparence; sur le second plan, un roi stupide, les joues pen- « dantes, la bouche contrefaite, les oreilles aussi longues que « celles d'un âne, la suit partout où elle le conduit. Le délateur « veille à toutes les portes, garde tous les vestibules afin d'em- « pêcher qu'un ami véritable ne réveille le prince de son engour- « dissement, ne dissipe les ténèbres qui l'environnent, et ne lui « apprenne la vérité. »

C'est grâce à la calomnie qu'un malheureux succombe sans s'en douter sous les fausses accusations auxquelles l'expose son absence : il ne lui reste aucun moyen de se défendre, car le roi a d'autres occupations ou répugne à un travail trop long et trop pénible; d'ailleurs, s'il voulait le sauver, il trouverait toujours sur son passage assez de jaloux pour empêcher l'efficacité de sa bienveillance, et susciter des retards ou des délais. La dernière chance de salut serait bientôt évanouie.

Notre jeune prince, au contraire, sera pour tous ses sujets d'un abord facile ; il recevra leurs suppliques de sa propre main, il écoutera leurs plaintes et répondra lui-même à leurs demandes. Comme son visage plein de grâce et de majesté plaît d'avance à tout le monde! Jamais on ne vit monarque aussi grand; sa sévérité n'humilie point; s'il acquiesce à une demande, nous lui savons gré de sa bonne grâce; s'il refuse, il ne laisse pas ignorer ses raisons, et nul ne le quitte mécontent.

confrère Apelles; il l'accusa, auprès du roi Ptolémée, d'avoir conspiré avec Théodote, gouverneur de Phénicie, et provoqué des insurrections dans plusieurs villes. Ptolémée commença par ordonner qu'on étranglât le prétendu coupable, sauf à le juger plus tard. Apelles fut sauvé par quelques amis qui prouvèrent la calomnie et demandèrent au moins un sursis jusqu'au jour du soulèvement des villes. Les villes ne se soulevèrent point, et Ptolémée donna cent talents à Apelles avec Antiphilus pour esclave. Soit qu'Apelles n'eût pas besoin d'esclaves, soit qu'il ne tînt pas essentiellement au voisinage permanent d'Antiphilus, il lui laissa sa liberté, et pour toute vengeance, le mit au premier plan dans son tableau de *la Calomnie*. On ne sait pas parfaitement encore si ce fait doit être ou non attribué au peintre d'Alexandre le Grand ou à un autre Apelles. (Voir LUCIEN, POLYBE, TOLLIUS.)

On prétend qu'autrefois on encourageait les rois à se laisser aller aux délices d'une vie indolente et inutile, à rester oisifs et à remplir leurs heures de futiles passe-temps. Nul n'était digne de les approcher ou de les entretenir : leur visage altier repoussait les solliciteurs ; ils ne devaient pas s'abaisser jusqu'à prendre souci de leurs États, et il fallait se garder d'interrompre les plaisirs de leurs journées et le sommeil de leurs nuits, comme si tel eût été le privilége par excellence de la couronne. C'est ainsi que, semblables aux monarques d'Assyrie, régnèrent les premiers rois francs : le soin des affaires incombait aux maires du palais; leur inertie amena la chute du trône en encourageant la révolte et le mépris de la justice; on ne peut pas dire que les usurpateurs de l'autorité soient les amis sincères et fidèles des souverains quand ils s'emparent ainsi du pouvoir. En Perse, c'est un crime capital et un horrible attentat de s'asseoir un instant sur le trône royal. Quoi! tu voudrais, dans ton ambition insatiable, régner et dominer seul à la cour, ne rien laisser au roi que son diadème avec un vain titre et un nom sans effet? Où s'arrêtera le besoin d'autorité et la soif des richesses dans le cœur des humains? Combien pourtant est plus équitable et plus sûre une influence renfermée dans de justes bornes [1]!

Un roi ne doit être ni efféminé, ni oisif, ni livré aux honteux excès de la débauche : je demande un roi et non un simulacre de roi; que son entourage ne prenne pas plus d'autorité que ne lui en accordent les lois, les usages, le bon sens ou le souverain lui-même.

Je n'entends point interdire toute espèce de récréations; mais du moins qu'il s'adonne à celles qui ne nuisent à personne, telles que la chasse, la paume, plutôt même les exercices militaires, pourvu toutefois que rien ne reste inachevé et que les affaires soient au courant. Celui qui ne songe qu'à ses amusements perd le goût du travail sérieux et s'y adonne ensuite avec répugnance. Il faut donc accoutumer les princes, dès leur bas âge, à se soumettre aux dures exigences du travail, afin qu'ils ne reculent plus tard devant aucune tâche extraordinaire [2].

[1] Allusion évidente aux princes de Bourbon venus à Paris dans le but de peser sur les conseils du roi.

[2] Les derniers Valois se récréaient à la chasse, aux jeux de mail, de paume, d'échecs, de billard, de cartes, à l'éducation des lions, des ours, des dro-

L'Angleterre avait chassé les Français de l'Aquitaine : Poton [1] et La Hire, après des prodiges de valeur, revenaient désespérés de tant de désastres. Ils se dirigent vers le palais pour saluer le roi; mais celui-ci était en train de diriger les danses de la cour et d'instruire des chœurs de jeunes filles : d'aussi loin qu'il les vit : « Regardez, mes amis, s'écria-t-il, si mes jambes sont assez sou- « ples. »—« Est-ce donc au milieu des jeux et des danses, et dans « une société de baladins que tu veux perdre le plus beau et le « plus puissant royaume du monde? » Ces quelques mots ne furent point sans effet, car de ce jour le roi changea de conduite et quitta les plaisirs pour songer à son peuple.

Un berger fidèle doit donner tous ses soins à son troupeau; que rien n'échappe à sa surveillance, car la science est nécessaire pour régir les natures même les plus primitives. S'il est honteux et préjudiciable aux habitants de la campagne de négliger ce qui touche à leur condition, combien plus coupable encore sera le prince qui, appelé à gouverner les peuples, ignorera les éléments de la science administrative!

Que mon roi apprenne donc dès sa jeunesse tout ce qui peut le rendre digne du trône sur lequel il est assis; qu'il soit toujours environné d'amis éclairés et fidèles, sans lesquels il n'entreprenne rien d'important, de difficile ou de dispendieux : je n'entends point que, doutant constamment de ses forces, il n'ose rien par lui-même et ne rentre quelquefois dans son for intérieur pour chercher avec ses propres lumières les mesures honnêtes, justes et utiles, pour mûrir celles qui doivent rester secrètes ou s'élaborer en conseil des ministres, pour se défendre des embûches, pour peser les avis, les repousser ou les adopter.

Je dirai plus : une erreur rend quelquefois un monarque plus sage; elle devient un guide sûr et une source d'utiles enseignements. « Je me suis trompé, dira-t-il, j'ai mal agi; un tel s'est « joué de ma crédulité; je prendrai garde à lui désormais : en « voici un autre qui me paraît plus digne de foi. »

madaires, des singes, des oiseaux. Les fous, depuis Triboulet, avaient perdu leur ancienne vogue; on essayait de les remplacer par des nains, mais les nains répugnaient aux dames de la cour. On s'amusait aussi à simuler des petites guerres et des siéges, quand la mort du duc d'Enghien, tué par un coffre lancé d'une fenêtre, fit cesser ce genre de distractions.

[1] Poton de Xaintrailles.

De cette façon il tiendra un juste milieu, il ne tirera aucune vanité des flatteries dont la cour l'encensera à toute heure, pas plus qu'il ne restera systématiquement à l'écart; mais comme un juge équitable, il pèsera les conseils et les rapports, et discernera la sincérité de l'hypocrisie.

Puisses-tu, grand roi, voir arriver à leur centième année ta mère, ton épouse et ta tante, voir les deux frères issus du sang de Lothaire vivre pour ton service de longues années sans encombres, garder à tes côtés ce vieillard [1] naguère exilé de la cour, aujourd'hui rappelé par tes soins! tant qu'ils seront près de toi, tu ne manqueras ni de bons conseillers ni de fidèles amis.

Regarde, si tu en as le temps, les entreprises commencées, vois sur quelles bases va s'appuyer ton règne, et tu reconnaîtras que nul avénement ne fut jusqu'à ce jour plus dignement inauguré. Mais ne t'aveugle ni sur ton compte ni sur ton entourage, car la sagesse humaine est impuissante en elle-même. Oh! plutôt,

Songe, noble maître, que tu dois adopter comme règle de ta vie, comme guide de ton autorité, la crainte et le respect du saint nom de Dieu : c'est le flambeau qui doit toujours éclairer ta marche. Les hommes les plus sages, les plus consciencieux commettent de nombreuses erreurs, qui par ignorance, qui sous l'influence de mauvaises passions, de conseils funestes ou d'entraînements de tous genres; les cœurs des rois ne sont pas exempts de ces faiblesses et se brisent sur les mêmes écueils.

Il ne faut point te croire semblable aux intelligences célestes qui comprennent et embrassent l'immensité; Dieu ne trompe personne; c'est lui qui conduira tes pas dans les ténèbres et les éclairera : ceux qui le choisissent pour guide ne chancellent point. C'est toi qui le remplaces ici-bas, et tu l'emportes sur tous les souverains qui oseraient se comparer à toi. Mets donc autant que possible tes paroles et tes actions en rapport avec celles du Christ et fais-les remonter à lui.

Les anciens l'ont appelé l'infiniment Grand, l'infiniment Bon; que ces deux qualités soient aussi ton partage. Ceux qui nient l'existence d'un Dieu que nul n'a vu ni connu, peuvent juger de la majesté, de la puissance du Père par le Fils. Il est venu vivre au milieu des hommes, il a voulu mourir comme eux et renaître

[1] Le chancelier François Olivier rétabli dans ses fonctions.

ensuite. Avoir vu le Fils vivant c'est connaître le Père, car le Fils était son image; je ne sais aucun autre moyen de connaître le Père. Mais le Fils est monté au ciel d'où il domine le monde. Il nous a laissé les preuves les plus irrécusables de sa sagesse, de sa vertu, de sa piété. Son histoire donne les formules d'une vie parfaite. Il nous a appris comment Dieu aimait à être adoré, quels sentiments nous devions apporter à nos protestations, quels sacrifices il exigeait de nos cœurs, quel culte était digne de ses temples.

Nous devons aimer par-dessus tout, de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, celui qui a créé le ciel, les étoiles et l'univers. Il nous a donné la vie, il nous a nourris de son lait, il nous a fait grandir, il pardonne à ceux qu'il pourrait anéantir. Hé! qui ne commet à toute heure des fautes punissables du dernier supplice? Cependant il essaie de mille moyens avant de faire éclater son tonnerre; il attend une occasion de se montrer miséricordieux, et surseoit jusqu'au jour où l'homme avili se relève et réforme sa conduite.

Chérissons notre prochain comme Dieu nous chérit, et secourons de notre mieux l'infortune; oublions nos rancunes de la journée avant le coucher du soleil, et pardonnons sans arrière-pensée et sans hésitation les fautes dont nous sommes victimes. Si tel est notre devoir à nous qui n'avons avec les dieux aucun lien de parenté, combien plus encore y sont obligés les rois, enfants des dieux quand ils aspirent à se rendre dignes du ciel!

O toi, à qui Dieu a confié une autorité souveraine, toi qui l'emportes autant sur les autres rois que les autres rois l'emportent sur de simples citoyens, sois bon, clément, semblable à une providence descendue d'en haut : la clémence est l'apanage des rois. Travaille à protéger tes sujets et non à les perdre; pardonne comme tu voudras être pardonné; ne tire le glaive qu'à la dernière extrémité, et seulement pour couper les racines du mal, comme le chirurgien qui ampute les membres desséchés des pestiférés; garde un juste milieu : la véritable gloire de l'homme rigoureusement équitable ne consiste point dans les condamnations au dernier supplice, mais la clémence n'est pas non plus dans le pardon jeté au hasard qui détend les ressorts de la loi.

Tu n'auras pas beaucoup de peine à trouver un prince réelle-

ment doux et bon : regarde un peu en arrière. Eut-on jamais plus de clémence que ton père et ton aïeul? Ni l'un ni l'autre ne se laissaient facilement dominer par la colère : leur cœur, au contraire, était accessible au pardon et à la pitié. Fut-il jamais femme plus douce que ta mère? A la mort de son mari, elle aurait eu le droit de se venger d'une façon terrible ; non-seulement elle n'a frappé personne dans son premier emportement, mais encore elle a pardonné à ceux qui avaient porté le coup fatal [1], et ils jouissent paisiblement de leur fortune.

Les deux frères, dont la sagesse est le plus ferme appui de la France, ont aussi pardonné à leurs détracteurs. Les confiscations, les exils, les emprisonnements, les cachots, les massacres qui inaugurent si souvent les nouveaux règnes, nous ne les avons subis ni par ordre du roi ni par l'influence de qui que ce soit. C'est à peine si l'axe en s'inclinant a fait entendre un son [2].

Montre-toi donc, François, bon et juste envers tes sujets; songe dès l'abord aux commandements immuables du Seigneur; occupe-toi de ton peuple : c'est ainsi que se développeront dans l'avenir les premiers germes de ta vertu, et que leurs rameaux monteront jusqu'au ciel.

[1] Montgommery qui fit au roi une blessure mortelle. On croyait que Montgommery serait puni parce que, disait-on, après avoir brisé sa lance sur le plastron, il avait enfoncé le bois dans l'œil de son maître. A coup sûr, s'il l'avait fait, c'est qu'il n'avait pu se retenir : la preuve, du reste, que la lutte fut parfaitement loyale, c'est que le roi vécut encore assez longtemps pour punir son meurtrier, si le meurtrier l'eût mérité : Henri n'avait pas non plus, comme on l'a supposé ensuite, perdu la raison, puisque le duc de Savoie vint le supplier, pendant un pansement, d'accélérer son union avec Marguerite de Valois, et obtint la permission de se marier dans sa chambre.

[2] La duchesse de Valentinois fut la seule personne chassée de la cour, et elle le méritait bien. Son humeur altière ne céda qu'à la dernière extrémité : Catherine avait voulu la faire sortir du palais quelques heures avant la mort d'Henri II (*afin qu'il se livrât sans perturbation à ses cogitations à Dieu*), et en même temps lui faire restituer toutes les pierreries appartenant à la couronne; mais elle répondit qu'elle n'obéirait à personne tant que le roi aurait un souffle de vie. Catherine fit aussi enlever différents chiffres d'Henri et de Diane, un H et un D entrelacés et surmontés d'un croissant, à cause des quolibets sur cet emblème de Phœbé *qui faisoit les cornes à la royne.*

Nous ne regretterons pas de vivre sous un jeune monarque, et tu seras heureux, après avoir reçu de tes pères les sages enseignements qu'ils t'ont transmis, d'égaler, malgré ta jeunesse, leur réputation acquise dans l'administration du royaume [1].

EPITRE PREMIERE.

A Jacques DU FAUR.

—

Voyage de L'Hospital à Nice [2].

La lune a déjà trois fois accompli sa révolution; l'hiver, le froid et les pluies ont eu le temps d'arriver : ah! quels mois pour

[1] Tous les souverains de tous les temps devraient se pénétrer des sages conseils renfermés dans ce discours. L'Hospital dépeint ici le roi tel qu'il le rêve, et la sérénité de ses paroles devait toucher les lecteurs dans ces temps de discordes, d'intrigues et de haines. Il frappe sans crainte le vice et l'ambition; il rappelle habilement les défauts et les manquements des anciens rois, dont pourtant il ne maudit point la mémoire; mais si, comme je le pense, sa voix avait chance d'être écoutée, il eût bien fait de donner aussi quelques avis aux peuples, afin que la tâche des rois fût plus facile. Malheureusement le mal était fait; le roi défunt laissait un drapeau humilié, des villes saccagées, des impôts écrasants, une cour débauchée, des princes du sang dévorés d'ambition, une administration sans noyau et une dette de 43 millions, dont les intérêts montaient à 6 millions, payables par trimestre. Toutes ces plaies pouvaient se cicatriser avec le temps, mais les protestants remuaient. Les Guise comprirent la situation, et ne purent y remédier tout à fait.

Malgré les difficultés d'un déficit à combler, de cent villes à rebâtir, malgré les encombrements causés par le retour des garnisons, le règne de François II et le passage des Guise au pouvoir furent signalés par un grand fait : le remboursement de trois millions de dettes et la réduction des intérêts usuraires. La même année aussi, furent convoqués les États généraux d'Orléans qui s'assemblèrent sous Charles IX. Si cet appel au peuple ne prévint pas la crise religieuse, il permit au moins de doter le royaume d'une meilleure législation. L'Hospital fut le promoteur de la plupart des mesures réformatrices, et son nom, par cela seul, mérite de rester éternellement gravé en lettres d'or dans l'histoire.

[2] L'Hospital accompagna Marguerite de Valois, dont il était le chan-

ton ami! Il me semble que j'ai quitté la cour du roi François depuis plus d'une année. Ceux qui sont obligés de laisser leur patrie, leur foyer, pour traverser mers et montagnes, ne partent qu'à regret et regardent souvent derrière eux pour voir encore les vieilles murailles qu'ils abandonnent; si rien ne les arrêtait, ils reviendraient porter un dernier adieu au berceau de leurs jeunes années. Mais le cœur humain se laisse entraîner à des plaisirs tantôt véritables, tantôt mensongers, qui donnent je ne sais quelles espérances d'un bonheur nouveau : la patrie est oubliée et on se contente d'un abri sous le ciel étranger.

La femme, à qui l'on parle d'un époux digne d'elle, s'enflamme d'une ardeur inconnue; aucune difficulté ne lui semble invincible; peu importe qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, elle ne craint pas la marche, elle monterait la plus frêle barque pour traverser la mer. Élans bien naturels dans un jeune cœur! mais voici qu'au lendemain du départ, elle songe au pays qu'elle quitte, aux amis qu'elle abandonne, à la vanité des espérances humaines; elle voudrait n'avoir point franchi le seuil de sa demeure. Souvent même, s'il n'est pas trop tard, elle rebrousse chemin et revient avec bonheur aux lieux qu'elle laissait.

Puis, quand elle revoit l'époux de ses rêves, elle oublie ses vieilles affections, ses parents qui l'aiment, sa patrie, tout ce qui lui plaisait autrefois; l'époux a tout remplacé. Qui oserait se flatter d'échapper aux feux de l'amour? Quelle femme n'a pas obéi à ses lois?

Néanmoins j'ai découvert des marques positives de chagrin sur le visage de la princesse. Elle a pendant le voyage si souvent parlé du roi, de sa mère, que je sentais ses regrets : je n'en dirai rien de peur de renouveler vos propres chagrins, et il suffira pour aujourd'hui que je raconte en détail l'histoire de notre voyage. Je te dirai quels pays nous avons traversés, quels hommes nous avons rencontrés, dans quelles villes nous avons séjourné; tu apprendras aussi nos aventures plus ou moins curieuses, récréatives et mémorables.

Sortis de Blois d'où le roi était parti au lever du soleil, nous nous sommes d'abord arrêtés à Romorantin. Tu sais, sans doute,

celier, jusqu'à Nice, où se rendit peu après son nouvel époux Emmanuel-Philibert, duc de Savoie (1559).

quelles furent les causes qui motivèrent ce retard; aussi ne parlerai-je point d'un fait déjà connu; pourquoi en rebattre tes oreilles? Nous arrivons à Bourges en passant par Vierzon et par Mehun [1], où mourut Charles VII. Madame n'a voulu s'arrêter ni là ni à Avor, de peur de causer trop de dépenses aux habitants. J'ai seul été chargé de prendre ce chemin, et après quatre jours, j'ai rejoint la princesse à Dun-le-Roi. Est-il nécessaire que je te dépeigne les gâteaux amers du Bourbonnais [2], nos mulets piétinant dans une eau boueuse, le pont de Sergy, les profondeurs de la forêt de Couleuvres, avec ses chemins plus horribles que ceux du fertile Poitou, ou des terrains mouvants qui avoisinent la Loire?

Moulins est la première ville qui nous ait reçus en pavoisant ses portes et ses églises : les boutiques étaient fermées et la foule suivait la députation des notables. Un messager de la cour était arrivé quelques jours auparavant pour faire marquer les portes d'une croix blanche [3], et pour engager les habitants à se porter au devant de Madame. Villeneuve [4] nous a fait voir les jardins et les anciennes possessions d'une famille éteinte [5]. Des arbres, venus d'Asie et chargés de leurs fruits, nous ont émerveillés. Les fontaines semblaient s'enorgueillir, comme le reste, du passage de la Duchesse; on eût dit que leurs eaux étaient plus abondantes et leurs jets plus rapprochés du ciel. Malgré nous, nous avons séjourné cinq jours pour attendre que les rivières débordées depuis la fonte des neiges et les grandes pluies fussent rentrées dans leurs lits.

Nous avons ensuite traversé les villages de Bessay et Varennes,

[1] C'est à Mehun que Charles VII se laissa prudemment mourir de faim, pour éviter d'être empoisonné.

[2] Coupé traduit : Gâteaux de miel. L'Hospital a-t-il écrit *felle* ou *melle?* Je crois qu'il a dû écrire *felle*, comme le porte l'édition de 1585, d'autant qu'il ne semble pas disposé à faire l'éloge du Bourbonnais.

[3] On marquait d'une croix blanche les maisons destinées à fournir des logements, lorsque les régiments traversaient les villes; le fourrier écrivait sur la porte le nom des soldats distribués à chaque locataire.

[4] Villeneuve était gouverneur de Moulins. Peut-être s'agit-il de Michel de Villeneuve qui fit imprimer à Lyon la Géographie de Ptolémée.

[5] Les possessions confisquées du connétable de Bourbon. Le connétable était en effet le dernier descendant mâle de la branche aînée des ducs de

et sommes arrivés aux toits enfumés de La Palisse. Là, un arc de triomphe, appuyé sur sept colonnes de marbre, et offert jadis par les Génois, nous indique l'entrée du château tout brillant d'ornements et tout plafonné d'or.

Au coucher du soleil, nous entrâmes dans Roanne, où la Loire commence à se confier assez à la force de ses eaux pour recevoir des bateaux et transporter les marchandises en aval de son cours.

Le voyage s'était très-bien passé, et Madame, ainsi que ses demoiselles d'honneur, n'avait rien subi de fâcheux, quand Bogomare fut pris, malgré ses vanteries et ses bouffonneries, d'une fièvre très-intense. Adieu les jeux, les plaisirs, la gaieté, Bogomare est malade; mais Tertulle[1] se couvre le visage de farine et s'enveloppe d'une peau de renard pour danser le pas des satyres et imiter la bourrée des paysans indigènes; puis il continue le divertissement en s'asseyant sur un bâton et se tient raide en le gardant dans ses jambes. Comme jamais il n'avait usé d'un pareil siége, il tombe sur le dos ou se retient en avant avec les mains. Mais toutes les fois qu'il veut faire un mouvement pour conserver la ligne verticale, il lui est impossible d'y parvenir sans avoir complétement repris son équilibre; les autres jeunes gens ont voulu l'imiter, mais ils se sont successivement étendus par terre, aux éclats de rire des assistants.

Veux-tu maintenant que je te prouve jusqu'à quel point les dieux se sont occupés de nous et n'ont pas dédaigné de se manifester par des miracles? Si jamais la postérité voit ce fait reproduit par des peintures, elle sera au comble de l'admiration[2]:

Bourbon et des comtes de Montpensier, commençant à Pierre, arrière-petit-fils de Saint-Louis.

[1] Bogomare était le bouffon ordinaire de Marguerite, et Tertulle le vice-bouffon.

[2] Toujours comme les anciens avec les livres desquels il avait vécu, L'Hospital se figure que la poésie et la peinture sont deux arts connexes à l'histoire, destinés uniquement à représenter certains passages de la vie des héros, pour les transmettre plus vivants à la postérité. Il est possible que tel fut le premier but de la littérature et des arts chez les sauvages et les barbares ou même dans les vieilles civilisations; mais le jour où l'imprimerie vulgarisa la pensée, les arts devinrent indépendants de l'histoire; sans rester en dehors du patriotisme, ils eurent le droit de se-

nous arrivions au sommet de la montagne qui a donné son nom au bourg de Tarare, quand le cocher du poëte d'Elbène[1], gris comme de coutume, chancelle et roule entre le derrière des chevaux et la roue. Comprenant le danger, il essaie bien d'arrêter avec ses pieds; il est trop tard, la roue tourne et les jantes ferrées lui passent sur le ventre. Tous ses compagnons s'empressent autour du corps pour le ramasser, mais déjà lui-même s'était lestement relevé et montrait à nu une poitrine entièrement intacte. L'ivresse, si fatale à tant d'autres, lui a probablement sauvé la vie, et le vin, en lui gonflant les veines, les aura rendues plus résistantes et plus susceptibles de porter un lourd fardeau.

Lyon a été le théâtre d'une discussion suivie entre deux de nos compagnons; l'un prétendait qu'il fallait monter en bateau pour éviter les fatigues par terre; l'autre craignait la rapidité du fleuve, les rochers qui remplissent le lit du Rhône, les dangers que présentent le passage des ponts et leurs piles monstrueuses. Il ne voulait pas exposer sa vie sur une frêle embarcation.

« Ne crains rien, lui dit Dorsenne, je me charge de vous con-
« duire tous à bon port jusqu'à Montcave. » — « Que dis-tu?
« répondit l'interlocuteur, je n'ai jamais mis les pieds à l'eau et
« ne sais pas nager. » — « Hé bien! reprend Dorsenne, je vais
« t'attacher aux épaules deux vessies gonflées, et tu auras beau
« tomber en pleine eau, tu n'enfonceras pas. » — « Que ceux qui
« osent t'écouter tentent l'expérience et se hasardent à voyager
« sur ce dangereux élément; pour moi, je me souviens parfaite-
« ment que le jour où Icare s'élança du haut d'une tour en comp-
« tant sur deux ailes artificielles, il ne put les agiter dans les

couer le joug du terre-à-terre, de devenir eux-mêmes une religion particulière à certains génies qui, ne s'attachant plus forcément au char de quelques grands hommes, transmirent à la postérité leurs rêves, leurs inspirations, leurs affections, leurs individualités.

[1] Barthélemy Delbène ou d'Elbène, descendant d'une vieille famille de Florence, selon les uns, d'Anjou, selon les autres, était fils de Nicolas d'Elbène, maître d'hôtel ordinaire de Louis XII et de François Ier, et de Madeleine Ridolfi. Il épousa Clémence Bonacorsi et en eut un fils, Alphonse, que Marguerite, devenue duchesse de Savoie, fit abbé d'Haute-Combe, et qui joua plus tard un certain rôle en France sous le titre d'évêque d'Alby. Barthélemy demeura toujours au service de Marguerite, à laquelle il avait dédié son ouvrage de *Civitas veri seu morum*.

« airs, et se brisa sur le sol; les enfants se moquèrent de lui « et de sa jambe cassée. Je me trouve plus à l'aise sur la terre « ferme, et ferai mon possible pour éviter les rocs et les cailloux « des chemins. Les poissons privés d'eau sautent désespérés sur « le rivage, l'hirondelle souffre quand elle pose les pieds par terre, « de même, je n'essaierai jamais de prendre le chemin de l'air ou « de l'onde, quand même je pourrais, au gré de mes désirs, me « changer en poisson ou en oiseau. Chacun, surtout quand il le « peut, doit garder la nature qui lui est propre, et quand il a les « moyens de faire route à pied, il ne doit se hasarder ni dans « les airs ni sur l'eau. »

Nous avons séjourné cinq jours francs dans la colonie de Plancus[1]. Combien dans ce temps-là on était plus prévoyant que de nos jours! Comme on prenait un soin plus éclairé du bien-être général! La vieille ville était placée à un bon air, sur une hauteur qui dominait les campagnes circonvoisines. Il n'y avait pas d'eau, on la fit arriver du mont Saint-Étienne au moyen d'aqueducs. Un incendie vint engloutir la vieille ville, et la nouvelle a été élevée au fond des gorges dont la Saône rétrécit encore l'espace. Aussi elle ne contient ses milliers d'habitants qu'à la condition d'élever ses maisons à des hauteurs prodigieuses et de doubler le nombre des solives qui supportent les étages. Le matin, les brouillards vous étouffent, et le soleil est déjà en plein midi, qu'ils sont à peine dissipés. Voilà bien les Chalcédoniens dans tout leur aveuglement! Pourtant, il faut le dire, les citoyens riches reconnaissent que leurs pères se sont trompés, ils relèvent sur les montagnes les ruines de la vieille ville et ménagent des aqueducs; mais la nouvelle reste enfermée entre la rive droite du Rhône et la rive gauche de la Saône; du haut de la montagne, on admire, en dominant l'ensemble des habitations, le majestueux confluent des deux fleuves. Rien n'égale en beauté les constructions et les jardins. Bâtir ainsi, c'est mettre quelque raison dans sa folie, c'est aussi un bon moyen de s'enrichir.

A une certaine distance de Lyon, on trouve les restes de Vienne déchue : quand elle était la capitale des Allobroges, elle servait de centre à tous les pays situés entre le Rhône et les Alpes. Mainte-

[1] Munatius Plancus fonda Lyon l'an 41 avant J.-C., pendant son proconsulat dans les Gaules.

nant elle a perdu sa splendeur. Une autre ville, qui tire son nom du grec [1], a pris sa place et doit être la première du Dauphiné. Néanmoins on trouve de nombreux monuments de la domination romaine, des portes en marbre sculpté, des arcs de triomphe, le palais de César, un ruisseau charmant qui arrose la ville et fait entendre un doux murmure sur son lit de rochers. J'ai voulu tremper mes mains à l'eau et me désaltérer dans ce séjour de délices, mais j'ai senti de terribles douleurs de ventre et d'estomac qui ont sensiblement tempéré mon admiration.

Roussillon, château magnifique du cardinal de Tournon, nous a offert une hospitalité qui a enchanté Madame. L'aîné des Tournon était depuis trois ans à Rome où le retenait l'élection des Souverains Pontifes, dont la mort semblait prendre à tâche de suivre la nomination [2]: le jeune nous a fait les honneurs en nous versant lui-même à boire autour d'une table couverte de vaisselle d'or et d'argent, pendant que nos pieds reposaient sur les plus riches tapis de Sidon et de Phrygie.

Nous avons quitté cette brillante habitation pour traverser Saint-Vallier et passer au pied des murailles de Tain. Tournon s'élève sur la rive opposée du Rhône, qui se brise avec grand fracas contre ses roches escarpées; c'est là que Bacchus planta la première vigne. Malgré la réputation accréditée des vins de Tournon et leur douceur proverbiale, les habitants préfèrent ceux des coteaux de Tain.

Pendant que nos serviteurs préparent les lits et le souper, nous traversons le Rhône pour visiter la ville qui a donné son nom à l'auguste famille des Tournon. Là se trouve une école célèbre que le cardinal a élevée à grands frais et entretenue de ses deniers pour la dédier aux Muses [3]. Plus tard, il l'a dotée de riches redevances destinées à payer chaque année les docteurs étrangers, et

[1] Gratianopolis (Grenoble).

[2] L'élection de Pie IV eut lieu en effet en 1559 ; Marcel II et Paul IV, ses prédécesseurs, avaient été élus consécutivement en 1555.

[3] Le collége de Tournon, destiné à l'éducation de la jeunesse, fut une des plus utiles fondations du XVIe siècle. Quiconque voulait s'instruire, riche ou pauvre, était admis ; les revenus de la terre de Tournon étaient destinés à l'entretien des professeurs et des élèves indigents ; les prix de la pension des riches servaient à augmenter le nombre des écoliers pauvres. La direction du collége fut confiée d'abord aux jésuites, et plus tard

à faire instruire gratuitement les enfants sans fortune. Les pays les plus reculés du Dauphiné et de la Provence y envoient leurs enfants étudier les sciences et les arts. L'Isère fut traversé en bateaux malgré sa rapidité torrentielle, aussi bien du reste que la Drôme débordée, qui avait emporté ses ponts et entraîné dans sa course les débris des maisons et des étables démolies.

Je ne veux point t'oublier dans mes vers, belle Valence, ni toi, ni tes limpides ruisseaux, ni tes douces prairies. Tu fais jaillir sur la France les fontaines de la science, car c'est chez toi que les jurisconsultes de ce côté des Alpes ont reçu les premières notions du droit. Souvent les jeunes étudiants se laissent entraîner par les séductions que tu leur offres, et leur cœur s'éprend de tes jeunes courtisanes : ils trompent ainsi leurs familles, ils abandonnent leur patrie, ou s'ils rentrent chez eux, ils y traînent une vie obscure et méprisée [1].

A Loriol, on voit sortir d'une caverne une source d'eau pure digne des vers d'Horace et de Virgile, digne de figurer à Rome ou à Athènes. Elle donne tout simplement à boire à des paysans qui ne l'apprécient pas et court porter dans le Rhône ses ondes ignorées. Peu à peu, pourtant, les pentes deviennent moins escarpées, et le Rhône peut élargir son lit et rouler ses flots en rase campagne.

Qui chanterait dignement le climat et la fertilité des deux rives du Rhône, les vins de Montélimart, les torrents du Jabron et du Roubiou, lorsque la neige fondante coule du haut des montagnes, ou lorsque le ciel ouvre ses cataractes? Mais en ce moment les chevaux peuvent traverser sans que l'eau dépasse le genou. Est-

aux oratoriens. Il en sortit de grands hommes, comme on devait l'attendre d'une œuvre aussi éminemment progressiste. — Le cardinal de Tournon mérite d'occuper une large place dans les annales françaises, d'abord parce qu'il inaugura la révolution économique (voir notre introduction), ensuite parce qu'il comprit que le véritable bonheur de l'homme est de savoir, comme son véritable besoin est de s'instruire : il y contribua de son mieux, et consacra le revenu de 72 paroisses à la révolution intellectuelle de sa patrie. Voici du reste ce qu'en dit De Thou : « C'était un « homme d'une prudence, d'une habileté pour les affaires et d'un amour « pour sa patrie presque au-dessus de tout ce qu'on peut penser. »

[1] L'université de Valence était composée de quatre professeurs pour la jurisprudence civile et canonique.

il besoin de citer les noms de tous les châteaux qui dominent le Rhône et le regardent couler au pied de leurs murailles?...

Nous franchissons les rochers escarpés de Châteauneuf et les collines de Donzères; enfin, nous nous arrêtons à Pierrelatte. La ville de Saint-Paul nous a fait goûter du vin de son cru et a donné aux dames de quoi manger, dans un salon décoré d'insignes barbares et de dorures.

Nous avons pu voir à droite un pont remarquable, jeté sur le Rhône; c'est là-dessus que passent tous les produits de Narbonne, Béziers, Montpellier et Nîmes, lorsqu'on les dirige sur Lyon. Une ville est bâtie le long de la rive gauche.

Tout près de là Orange nous montre les richesses de ses ruines; on y découvre encore un arc de triomphe debout, en témoignage de la grandeur de Rome et de la gloire de Marius. On nous a montré les traces de la prophétesse et la torche embrasée qu'elle portait à la main lors du combat livré sous le consulat de Marius, avec deux colonnes élevées en mémoire du triomphe. Dans la partie de la ville située au sommet de la montagne, on remarque encore le fronton et le péristyle du théâtre, que le temps a détruit et dont les mains profanes des habitants ont utilisé les débris pour bâtir des maisons.

A dix milles environ se trouve l'auguste cité d'Avignon, célèbre pour avoir servi de séjour aux souverains pontifes qui la préférèrent à Rome; maintenant un simple vice-légat gouverne en paix ses habitants. Rien n'est beau comme le pont sous lequel passe le Rhône grossi par mille affluents. Il faut voir le palais des papes; quelle masse imposante! quelle somptueuse demeure, sans aucun chef-d'œuvre d'art pourtant! Si tu aimes les vieux souvenirs, je puis te parler du tombeau de Laure qui renferme les cendres immortalisées par un célèbre poëte. Les murs et les environs de la ville sont aussi dignes d'être admirés : les juifs n'ont pu obtenir le droit de s'y établir, pas plus que les Alains, qui gardent au fond du cœur les principes sacriléges de leurs pères [1]. La nuit, un vent soudain a enlevé les toits; j'ai vu un mur épais démoli par la trombe. Les femmes, aussi bien que les hommes les plus robustes qui avaient osé se mettre en route, ont été renversés de cheval.

[1] Je suppose que par Alains, L'Hospital entend les Bohémiens ou Zingaris.

L'un, qui voulait disputer son chapeau à la tempête, a failli être englouti dans les eaux du fleuve. Nous avons passé cette fatale nuit à Montcave, petit village ainsi appelé parce qu'il est abrité par la montagne.

Nous découvrons ensuite Cavaillon et ses fertiles plaines sillonnées de ruisseaux. Nul pays ne produit de pêches aussi belles, de fruits plus savoureux. La Durance s'y divise en mille bras pour arroser les prairies et doubler les fenaisons. La montagne qui domine la ville fut, dit-on, habitée autrefois, mais ses habitants ne purent y séjourner et descendirent dans les vallées. On découvre encore les traces d'une vieille muraille et une tablette en marbre, sur laquelle est gravé le nom de Pompée. Le temps a détruit le reste.

Orgon, domaine des Lorraine, n'est qu'à deux milles de distance; c'est là que la Durance, roulant ses flots dans les rochers, entraîne des monceaux de sable. Aucun autre torrent descendu des montagnes ne ravage plus cruellement les plaines qui le bordent. Quand nous y sommes arrivés, les vents déchaînés faisaient frémir les embarcations confiées à ses ondes. Mon mulet divertit alors les assistants en se débarrassant de sa charge et en s'obstinant à ne pas se hasarder sur le frêle bac qui devait le porter à l'autre rive. Enfin, on lui jeta un mouchoir sur les yeux, puis, à l'aide d'une corde et avec grand renfort de cravache, le muletier gagna la partie non sans avoir reçu des ruades.

Nous apercevons dans le lointain les toits en pierre de Salon. C'est là que Nostradamus rendait ses oracles ambigus et mensongers, et se faisait obéir des seigneurs et des rois assez fous pour s'adresser à lui. Ce n'était pas de Dieu que venait ce don de prophétie, car Dieu refuse aux mortels la connaissance de l'avenir. Nous passons sur la chaussée de plusieurs étangs desséchés, et nous arrivons à Martigues, où l'eau remonte à huit milles en arrière. Les crues avaient attiré une grande quantité de poissons; les habitants, à cet aspect, sont accourus en foule des villages voisins, et le rivage a bien vite été couvert de leur pêche. L'île de Berre est au milieu du lac de ce nom. Ses salines approvisionnent des contrées lointaines.

Après une marche d'environ sept ou huit milles, nous avons pu, du haut des rochers, apercevoir la mer, aussi bien que les murailles de la ville bâtie par les Grecs. Autour de cette ville, on

comptait autant de villas que de coteaux. Le pays ainsi divisé plaît aux yeux, bien plus que si un seul maître possédait toute l'étendue du territoire [1].

Tu te figures, peut-être, que je vais te raconter dans une longue tirade l'ancienne origine de Marseille, te dépeindre le langage, la manière de vivre de ses habitants avant l'époque où l'invasion des barbares la ruina, corrompit ses mœurs et changea ses usages. Je te renvoie aux auteurs grecs et latins, qui t'en diront plus long là-dessus. Le pays est fertile en vignes et en oliviers. Les figues y poussent en abondance, et sont expédiées fraîches jusqu'en Belgique. La mer baigne la ville sur trois points différents; les vaisseaux trouvent dans le port un abri toujours sûr, car de hautes montagnes protégent ses gorges contre les vents ennemis. Une chaîne est déployée pendant la nuit, et nul ennemi n'arrivera à incendier ses navires. Quelques gardiens veillent à toute heure sur la citadelle placée au sommet d'une montagne. De là, leurs regards se promènent au loin sur les flots, et comptent jusqu'aux vaisseaux qui passent. Ils jugent, par les drapeaux déployés, à quelle nation ils appartiennent, et en instruisent les Marseillais, toujours prêts à courir aux armes et à opposer une milice redoutable; car ils sont aussi valeureux sur terre que sur mer. Cependant il m'a semblé qu'il leur manquait un amiral capable de les instruire au maniement des vaisseaux de guerre. Les matelots invoquent le nom de Strozzi comme les anciens invoquaient Castor et Pollux : ils le tiennent pour le seul et véritable souverain de la mer et des vents, le seul devant lequel Doria ait reculé avec terreur [2].

O Marseille, que tu serais heureuse s'il vivait encore! Si tu

[1] Il s'agit de Marseille et des bastides environnantes ; c'est une première aspiration vers le morcellement des propriétés.

[2] Strozzi (Léon), fils du fameux Philippe Strozzi, fut chef d'escadre au service de la France. Il dirigea une expédition maritime destinée à soutenir Marie Stuart contre Elisabeth, et fut mortellement frappé au siége de Scarlino, en 1554. L'Hospital fait allusion à la fuite de Doria, qui devait ramener de Barcelone en Italie Maximilien d'Autriche avec sa famille. Strozzi, n'ayant pu le surprendre en pleine mer, eut l'ingénieuse idée de se faire passer pour Doria à Barcelone : il s'empara d'une galère nouvellement équipée, lâcha une bordée de coups de canon qui mit en fuite la population, se saisit du plus grand nombre qu'il put de vaisseaux

l'avais pour àmiral, aucune puissance n'oserait lutter contre toi, aucune ville ne rivaliserait de gloire. Mais pendant qu'il explore trop imprudemment en rase campagne un château sans nom de Toscane, il tombe blessé sous des projectiles fulminants. Tristes effets d'une trop grande audace[1]!

Le duc Emmanuel, qui avait quitté Nice, arrive bientôt au-devant de Madame. Il serait difficile d'exprimer le bonheur de la première nuit et des suivantes. La mariée voulut voyager par eau et accompagner son tendre époux. Mais ceux qui craignaient la mer eurent la permission de voyager par terre, et je fus des premiers à accepter.

marchands et ramena le tout à Marseille. Henri II, pour le récompenser de sa valeur, lui envoya François de Montmorency, fils du connétable, et le comte de Villars, avec mission de l'arrêter et de le faire égorger en prison, sans autre motif que l'affection qui le liait à la famille de Guise. Il échappa à ce guet-apens et se sauva de Marseille, après avoir adressé au roi sa démission dans une lettre qui finissait par ces mots : « J'étais « venu riche, je m'en retourne pauvre ; je supplie Votre Majesté d'agréer « les services que j'ai tâché de lui rendre avec une inviolable fidélité..... « J'ose me flatter que V. M. me regrettera quand mon absence lui don- « nera lieu quelque jour de me comparer avec ceux qui m'ont attiré cette « disgrâce. » (De Thou). Son départ laissa la flotte génoise régner sur la Méditerranée, mais Strozzi ne voulut point servir contre le roi de France, malgré les offres et les promesses de l'Empereur et de Jean de Véga, vice-roi de Sicile. Plus tard il rentra au service d'Henri II, et mourut l'année même de son rappel, à l'âge de 39 ans.— Comme Brissac, Tournon et Olivier, il fut un ami et un admirateur sincère du duc de Guise ; comme eux aussi, il fut disgracié, et la France perdit par là non-seulement un habile amiral, mais un des agents les plus capables de lui créer une marine. C'est ainsi que le règne d'Henri II, si fertile en grands hommes, les mit tous de côté, atrophia leur génie et les sacrifia aux intrigues d'alcôve ou aux puériles inimitiés d'ineptes grands valets.

[1] Un paysan caché dans des joncs le tua d'un coup de mousquet au moment où il débarquait pour s'emparer de Scarlino, dans l'état de Piombino. Le fait même du siége de Scarlino peint bien l'esprit du temps et le degré d'indolence de la cour d'Henri II : Strozzi ne recevait ni secours, ni argent, ni vivres, ni même les indications nécessaires pour se porter sur un point quelconque. Alors, dans le but d'exercer et de nourrir les soldats qu'il avait sur les bras, il s'était mis dans la tête de conquérir à lui seul l'État de Piombino, qui n'avait point de garnison : son coup d'essai lui fut fatal.

La route qui conduit de Marseille aux Alpes serpente dans une vallée protégée par les montagnes et sillonnée de torrents impétueux. Nous fîmes notre première halte à Aubagne, à huit milles environ du temple de Zacharie. Le mont de la Baume est à droite, avec la vieille chapelle consacrée à Marie-Madeleine qui lava et parfuma les pieds du Seigneur et les essuya ensuite de ses cheveux. On croit en effet que Madeleine, après le supplice de Jésus, s'embarqua avec quelques pieux personnages, et se laissa conduire par les vents de la mer. Mais d'autres prétendent qu'elle fut attachée sur un bâtiment sans rames ni voiles, et que par l'effet d'un miracle elle atteignit Marseille avec ses compagnons, qui se dispersèrent et se rendirent de ville en ville, enseignant chez les peuples barbares les dogmes du christianisme. Marie-Madeleine se retira dans une contrée déserte et consentit à s'enfermer dans une caverne et à y vivre de racines. On voit encore la forme de son corps empreinte sur le sol durci. Les habitants honorent ses cendres et signalent avec orgueil la croix légèrement gravée sur la pierre où reposait sa tête. Tel fut le séjour de Madeleine; mais son corps aussi bien que les reliques de plusieurs autres saints ont été déposés dans le village de Saint-Maximin, où l'on trouve un temple magnifique, bâti par le roi Charles, à qui Dieu fit voir en songe la dépouille de Marie qui gisait oubliée. Il plaça sur la tête de cette auguste sainte la couronne qu'il portait lui-même sur la tête[1].

Plus loin, on trouve Brignoles dont les fruits, particulièrement les prunes, sont très-recherchés. L'eau y est excellente et les vins n'y sont pas mauvais. Sur la place on a planté des ormeaux qui maintenant s'enlacent et donnent une ombre délicieuse aux marchands et aux promeneurs.

Nous trouvons de vastes plaines et franchissons le pont du Calami pour arriver au Luc, pays où l'on récolte de l'huile et du vin. Là, nous sommes témoins d'un spectacle jusqu'alors sans exemple; l'année avait été si sèche et si aride que, même à l'ap-

[1] L'Hospital confond ici les trois Madeleine en une seule : la première était possédée du démon que Jésus-Christ exorcisa ; la seconde était Marie-Madeleine , qui logeait le Sauveur quand il allait en Béthanie : elle était sœur de sainte Marthe et de saint Lazare ; la troisième fut celle qui parfuma les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux : cette dernière était une courtisane de Naïm.

proche du printemps, les olives ne s'étaient point détachées et restaient encore suspendues à leurs branches, malgré les efforts des vents. Il était curieux de voir tous les habitants du Luc, armés de gros bâtons et s'évertuant à les atteindre.

Nous avons ensuite passé le pont du fleuve d'Argens qui, après un bref parcours, se jette impétueusement dans la mer. Sur les bords est la tour de May, qui résista à César; pour la soumettre et la punir, il employa son armée entière, et fit pendre au haut des murailles une garnison digne, hélas! d'un meilleur sort.

Fréjus nous apparaît conservant encore les traces de son ancienne splendeur : ici était le grand théâtre, par là les arcs de triomphe, les thermes et les aqueducs. De ce côté était le port, mais aujourd'hui le port est devenu une terrasse, et la mer ne le baigne plus.

Nous franchissons le mont Esterle, laissant Napoule à notre droite et Grasse à notre gauche. La Cyagne est traversée en bateau. Tout près est le village de Cannes, mais ce n'est point là qu'Annibal écrasa l'armée romaine. Antibes est un autre port; il tire son nom des Grecs (Antipolis) qui s'y établirent. Ils y ont laissé des ouvrages superbes, tels que des voûtes, des pierres sculptées, des routes que les roues et les voyageurs n'ont point encore dégradées, un canal d'eau douce, un théâtre dans le genre de ceux d'Athènes, et des marbres couverts d'inscriptions latines. Un énorme rocher s'avance en pleine mer; Henri a élevé à la cime une puissante citadelle, dont la garnison peut repousser les vaisseaux ennemis et protéger le port et le rivage contre les débarquements des flottes étrangères. A six milles de là coule le Var, qui prend sa source au pied du Cémalion et sépare la France de l'Italie.

Enfin nous découvrons Nice, notre unique but. Exposée au couchant, caressée par le zéphyr, la ville commence au sommet d'une montagne, et descend par une douce pente jusqu'aux bords de la mer. C'est là que chaque matin et chaque soir viennent se promener les habitants, heureux de parcourir la plage. Maintenant la ville est concentrée au pied de la montagne. Le sommet a été enlevé dans les guerres à la noblesse et au clergé qui l'habitaient, et on en a fait une citadelle qui, protégée d'un côté par la mer, et de l'autre par des rochers escarpés, peut être considérée comme imprenable. Vient ensuite le Palion, torrent impétueux,

qui, dans les grandes crues, emporte les maisons et les étables, ravage les champs cultivés et se précipite avec furie dans les flots de la mer.

Je viens de te décrire la position de Nice : les campagnes qui l'environnent dominent la mer en amphithéâtre ; au sommet des montagnes est une grotte donnant une source d'eau tiède en hiver et glaciale en été, qui se divise en ruisseaux pour arroser des champs et faire pousser les fleurs des jardins. Çà et là de nouvelles sources rafraîchissent les prairies verdoyantes, font tourner les moulins destinés à moudre le grain et fertilisent les plus minces héritages. A deux milles environ du côté du nord, le pays est désert, on y découvre pourtant les traces d'une ville importante, des aqueducs, des thermes, un petit théâtre... Les frères franciscains habitent seuls cette retraite, qui porte le nom de la Montagne.

Le port de Nice n'est point un abri sûr pour les vaisseaux ; lorsque la mer est orageuse, elle y roule des bancs de sable qui forcent les navires à chercher un refuge dans le port d'Hercule, à deux milles environ. Là, du moins, cinq cents voiliers peuvent passer l'hiver. Philibert-Emmanuel a très-bien su fortifier ce fort sans garnison ni citadelle contre les Africains qui oseraient l'attaquer. Quoique les abords de Nice soient ouverts et faciles, aucun navire ennemi n'y pénétrerait, à cause des bouillonnements et des courants sous-marins. Aussi ne fallait-il prendre aucune précaution dans la baie abritée d'avance des attaques ennemies. Pourquoi donc les ennemis se fatigueraient-ils à conquérir une baie ou nulle flotte, même avec tous ses agrès, ne tiendrait la mer ? Aussitôt qu'elle aurait pénétré dans l'intérieur, elle serait écrasée sous une grêle de projectiles aussi terribles et aussi bruyants que les foudres de Jupiter, que vomiraient deux forteresses abondamment pourvues : l'une, placée sur le flanc droit, protége le port, tandis que l'autre garde la ville ; ce port a reçu le nom du fondateur de la ville.

Entre le port d'Hercule et celui de Nice est le mont de Ber, appelé ainsi tant qu'il n'était point fortifié ; on l'appelle aujourd'hui Alban. Mais un seul port ne suffirait pas pour protéger le littoral, il fallait encore d'autres défenses. Au pied d'un rocher élevé, un vaisseau peut frapper à coup sûr, assaillir une flotte ennemie et la cribler de balles et de boulets. Comme la vue ne s'étend pas

loin sur la mer, l'ennemi aurait chance d'escalader le sommet des montagnes qui dominent la ville, alors le mont Alban viendrait au secours des assiégés; sa position formidable le rend imprenable par terre et par mer.

Il serait trop long de raconter quelle réception nous a été faite à Nice, quelles réjouissances avaient été préparées en notre honneur, lorsque l'embarcation a paru. La Duchesse a été conduite aussitôt au palais de son époux; elle a l'intention d'y passer l'hiver, moins rigoureux là que partout ailleurs, puis, aux calendes d'avril, l'heureux couple passera les Alpes pour se rendre à Verceil.

EPITRE II.

A FRANÇOIS OLIVIER, CHANCELIER DE FRANCE.

—

Regrets de ne point s'être trouvé au sacre de François II.

J'espérais aller à Reims avec vous tous, lorsque l'avocat général des comptes [1] m'a rappelé à Paris pour entendre des affaires d'Italie, et pour présider les débats ouverts sur les concussions et les dilapidations des deniers publics : il ne voulait rien, disait-il, laisser en arrière. Mais voilà que, au milieu de l'enquête, Dubourg est envoyé en mission dans l'Auvergne [2], et nous ne voulions pas juger par défaut; d'un autre côté, Belot [3] est tombé malade:

[1] Jean-Baptiste Du Ménil, ancien avocat au parlement, nommé avocat général, conclut contre l'établissement des jésuites en France. C'était encore un homme intègre et juste, mais appartenant à l'école impossible du juste-milieu. Il mourut le 2 août 1570, du chagrin qu'il ressentit de voir les affaires en aussi mauvais état. De Thou en parle avec d'autant plus d'éloges que Du Ménil avait désigné son oncle Augustin pour lui succéder.

[2] Il ne faut point le confondre avec Anne Du Bourg. Celui-là était tout simplement un des collecteurs des deniers publics accusés de concussion. Il est singulier de voir un accusé non suspendu de ses fonctions jusqu'à preuve de son crime ou de son innocence.

[3] Belot, conseiller, nommé rapporteur dans l'affaire des concussions.

c'est lui qui avait dirigé l'instruction, et qui seul pouvait connaître les fils et les mystères de l'accusation; il eût été trop long de nommer un autre rapporteur. Maintenant il n'a plus de fièvre, mais sa santé est encore chancelante. Tout mon zèle est donc resté sans résultat, et je n'ai pu jouir de la société de mon meilleur ami; sans tous ces contre-temps j'aurais fait avec toi le voyage de Reims, et me serais établi à tes côtés; j'aurais laissé les jeunes gens ardents et vigoureux suivre Lorraine, car ma vieillesse me pèse trop pour que je marche vite. Il court, il vole, il les dépasse tous; moi je le suis à distance, et j'arrive toujours assez tôt pour me mettre à table avec lui. Il m'importe peu de boire et de manger quand je suis en sueur, et il me reçoit comme si j'avais suivi ses pas, c'est-à-dire avec une entière bienveillance; il me fait asseoir à une place honorable. S'il m'attend ainsi, c'est qu'il ne se hasarde point à boire quand il a chaud; il craint pour sa poitrine et son estomac, et j'ai déjà dîné qu'il touche à peine au gâteau. Tu vois que les paresseux et les retardataires ont aussi leurs petits agréments.

Mais ce que je regrette surtout, c'est d'avoir été, sans motif, privé de tes entretiens, mon cher François; je n'ai pas vu non plus le superbe panorama de la foule assemblée sur la place de Reims, des magnifiques processions, de l'onction sainte; je n'ai pas vu le jeune roi (digne enfant des dieux, plus brillant au milieu de ses douze chevaliers que le soleil au centre des douze constellations) s'agenouillant aux pieds du successeur de saint Remy, présentant sa tête, sa poitrine et ses épaules nues pour recevoir l'huile sacrée et la riche couronne des grandes cérémonies. A la sortie de la cathédrale, on a dû entendre les acclamations du peuple, le bruit des fanfares; l'enthousiasme était partout, et le nom du roi François II salué de mille vivat. Je n'ai jamais assisté, et n'assisterai jamais à pareille solennité. Je souhaite que cette allégresse soit de longue durée, et que nulle calamité ne la change en désespoir.

On prétend que vous devez tous aller à Bar[1], ce qui reculerait votre retour jusqu'aux calendes d'octobre. Je tâcherai de profiter des jours de liberté qui me sont laissés en veillant un peu sur mes

[1] La cour reconduisit en effet jusqu'à Bar le duc de Lorraine Charles III, venu pour les fêtes du sacre.

vendanges d'Étampes. Si par hasard vous rentriez à Paris ou à Saint-Germain, il me serait aisé d'arriver promptement au-devant de vous; j'irais même, s'il le faut, jusqu'au palais de Fontainebleau, comme l'a fait nommer la source bienfaisante qui l'arrose[1], jusqu'à Blois, n'importe où, même jusqu'au séjour que choisira le roi. Si on te demande comment j'occupe mes loisirs, tu répondras que je fais des vers et ne songe qu'à des bagatelles[2].

EPITRE III.

A Adrien TURNÈBE [3].

—

Réponse à un hommage des ADVERSARIA.

Ne te figure point, mon cher Turnèbe, que j'aie mis de côté le livre dont tu m'as fait hommage. Je le lis au contraire à toute heure, et j'y trouve du soulagement à mes maux. C'est avec bon-

[1] Fontaine Belle-Eau, L'Hospital dit *Fons Blanda*.

[2] Pibrac et De Thou auraient dû placer dans leur édition (dont je suis l'ordre) cette épître avant le *Discours sur l'art de gouverner*. Les bagatelles dont parle L'Hospital ne sont autres que ce discours lui-même auquel il mettait la dernière main. On sent ici la présence d'une préoccupation particulière à l'homme de lettres, et L'Hospital, peu ingambe, comme il le fait entendre souvent, n'aurait point offert de se rendre n'importe où, dans le seul but de féliciter le roi, s'il n'avait pas désiré lui présenter son discours.

[3] Adrien Turnèbe ou plutôt Tournebœuf, comme se nommait son père, naquit aux Andelys-sur-Seine, en Normandie, l'an 1515. Il professa les belles-lettres à Toulouse d'abord, puis à Paris, et devint un sérieux critique. Bien qu'il connût le droit et la médecine, il ne s'adonna spécialement qu'à l'étude des langues anciennes, et il excella dans ses interprétations. Montaigne le place au même rang que les écrivains les plus éminents de l'antiquité. Il dédia à L'Hospital son livre ADVERSARIA (1564), qui sert d'explication aux idiotismes et aux expressions les plus difficiles des langues mortes. La présente épître est destinée à le remercier. Turnèbe

heur que je me laisse guider par un maître tel que toi dans l'étude des livres anciens et de leurs difficultés encore incomprises; tu me procures une foule de réminiscences sur une étude oubliée depuis longues années.

Si tes écrits me sont si précieux, à moi vieillard accablé par l'âge, le travail et l'inquiétude, combien plus douce sera leur lecture aux jeunes gens présents et à venir, qui n'ont ou n'auront rien de mieux à faire qu'à te lire!

Heureux celui qui apprendra de tes livres les langues grecque et latine! il ne regrettera ni Athènes ni Rome. Heureuse ville que Paris où réside un homme si instruit et si honorable!

Songe aux siècles futurs, cher ami, ne crains pas de t'adonner à de grands travaux, de les confier au papier; ils feront l'admiration des âges à venir. Entreprends une tâche digne de toi, et je te prédis que tu pourras ravir à la Grèce et à l'Italie la gloire dont elles sont en possession depuis si longtemps. Nous avons en propre la supériorité militaire, pourquoi n'y ajouterions-nous pas la supériorité scientifique et littéraire?

mourut un an après avoir achevé cet ouvrage. Catholiques et protestants lui firent des épitaphes, sous prétexte qu'il était mort dans leur religion, et chacun des deux camps prouva son dire de la façon la plus irréfutable. Cette dispute, tout en faisant beaucoup d'honneur à Turnèbe, laisse penser qu'il était assez éclectique en matière de croyances ; cependant il est probable qu'il avait une secrète préférence pour le catholicisme, car il était avant tout ami des lettres, et dans une de ses épîtres, il s'emporte contre les docteurs réformés qui veulent supprimer l'étude du grec et du latin et obliger les croyants à brûler les chefs-d'œuvre de l'antiquité. — On prétend qu'il aimait si passionément l'étude, que, le jour de son mariage, il oublia sa femme et resta enfermé dans son cabinet, sans souffrir qu'elle le dérangeât. — Dans son panégyrique de la prise de Calais, il compare cette ville à un second Hélicon, attendu que *tous les poëtes se rencontrent sous ses murs pour célébrer la gloire du vainqueur*. On ne peut guère porter plus loin l'emphase et le mauvais goût. — Son fils, président à la cour des monnaies, est l'auteur d'une comédie obscène intitulée : *Les Contents*.

EPITRE IV.

Au cardinal Charles DE LORRAINE, qui était à Trente [1].

(1562)

Le ciel t'a donné en partage l'éloquence, l'esprit de piété, et chacun admire en toi ces deux perfections; je voudrais que tu les fisses servir à couper les racines de la guerre civile dont ton

[1] Le cardinal de Lorraine partit avec un cortége de quarante prélats pour obtenir plus facilement la majorité dans le concile. Le pape Pie IV, qui ignorait ses intentions, trembla à cette nouvelle ; mais il vit bientôt que le cardinal arrivait avec des idées de paix. On a fait un grand crime à Charles de Lorraine d'avoir flatté dans le concile les amours-propres des souverains étrangers, en autorisant, par exemple, l'évêque de Metz à prêter serment à l'Empereur comme son feudataire, en permettant au pape de prendre un juste milieu dans les dispositions de préséance, pour ne point formaliser l'Espagne, en cédant enfin sur beaucoup d'articles aux instances du souverain pontife. Mais ne valait-il pas mieux faire des concessions sur les puérilités d'usage, éviter les exigences qui auraient prolongé un concile dont la durée était plus nuisible qu'utile à la religion, et rester le maître dans les délibérations sérieuses? Mon sujet n'a que peu de rapport avec les faits et gestes du cardinal de Lorraine, dont je n'écris point l'histoire ; aussi ne m'étendrai-je point sur sa mission. Je me contenterai d'observer qu'en temps de guerre civile (et la France était en conflagration), il eût été fort malheureux que les ambassadeurs et les prélats français se démissent de leurs fonctions, comme on le leur conseillait. Leur départ eût nécessairement fortifié le parti protestant, nécessité l'établissement d'une Église exclusivement gallicane, en dehors de l'unité spirituelle qui est l'essence du catholicisme; l'Espagne se fût alliée au pape et à toutes les armées catholiques d'Europe; le protestantisme n'aurait point admis en France un roi demi-opposé et demi-dévoué à ses principes; la guerre eût été générale, et, quel qu'en fût le résultat, la royauté ne pouvait que perdre de son prestige et de son autorité. Or, je le répète, la royauté était le seul refuge du peuple, la seule digue contre les empiétements des seigneurs, contre la fédération des châtellenies, contre la barbarie féodale.

frère comprime les atrocités par la force des armes. Il est absurde de se figurer que le fer et le plomb soient susceptibles de réconcilier les esprits divisés. Tu décimeras les révoltés; mais la terre fécondée par leur sang les reproduira au centuple. Tu fermeras leurs assemblées, tu interdiras leurs cérémonies; mais le feu brûlera sourdement et, quand le brasier se fera jour, les flammes monteront jusqu'aux astres.

Je ne cherche point à condamner la guerre commencée; je n'accuse personne de sottise, de malveillance, de cruauté ou de haine. Il ne s'agit point aujourd'hui de récriminations, et mes vers éviteront d'aborder ces graves discussions; d'ailleurs mes moments sont remplis et mes loisirs trop courts. Je tiens seulement à prouver que les remèdes appliqués à nos maux n'ont aucune chance de les guérir. Le fondateur de notre religion fut un ami de la paix, qui prescrivit d'éviter la guerre, de subir sans se plaindre les menaces, les supplices, et, par sa mort, il prêcha d'exemple. Il défendit d'user de violence, d'intimidation et de terreur, de frapper avec l'épée; en revanche, il ordonna de calmer par la parole les esprits et les cœurs insoumis.

L'âme dépouillée du corps ne peut être atteinte par le glaive ni le fer; mais elle se dissipe sans danger dans l'espace. La langue a beau mentir, en face d'un péril immédiat, la conscience ne change point, les tendances secrètes se font jour à la première occasion.

La passion religieuse, fût-elle notre seul mobile, notre seule raison d'emboucher la trompette de guerre, nous déplairions encore à Dieu : la faute serait la même; car nous sommes victimes d'une fatale erreur qui nous détourne du droit chemin. Jamais la guerre n'a rendu les hommes meilleurs; quoique favorable, elle n'en est pas moins toujours commencée sous de funestes auspices. Les guerres apprennent à commettre des crimes, à ne plus craindre Dieu; ceux qui ont pris l'habitude de compter seulement sur leur épée ne redoutent plus les supplices de l'enfer, n'aspirent plus aux récompenses célestes.

Supprimez les lois et leurs rigides interprètes, le poignard brillera et frappera sans ménagements; le plus fort ou le plus audacieux dévalisera et tuera le plus faible ou le plus timide; les hommes s'enfuiront de leurs maisons et se cacheront dans les profondes retraites, dans les noires cavernes des forêts inaccessi-

bles; la chaumière du laboureur sera engloutie par les flammes; les villes seront écrasées sous les décombres de leurs murailles; les églises seront rasées au niveau du sol; les fils tomberont égorgés sous les yeux de leurs pères, et les pères sous les yeux de leurs fils; les femmes et les filles seront arrachées aux bras de leurs époux et de leurs mères, appelant en vain les secours des hommes et des dieux. Mais trop souvent les dieux diffèrent leurs vengeances, et laissent s'exhaler vainement nos plaintes pendant de longues années. Ni l'âge, ni le sexe, ni les supplications à deux genoux n'émeuvent le vainqueur; il ne craint ni les dieux ni leur vengeance. Quel chef ne se laisse point enivrer par la fortune? Quoiqu'il soit bon et modéré par nature, la victoire lui tourne la tête; si, par un privilége céleste, il reste dans de justes limites, il sera forcé de tolérer les excès de ses compagnons, de dissimuler ses dégoûts; puis il finira par se montrer aussi féroce qu'eux-mêmes. Tel est le résultat des succès à la guerre. Que fera le malheureux dépouillé de ses biens, de son patrimoine? Il emmènera sa femme et ses enfants partager son exil; puis, semblable à la lionne qui, après avoir déposé sa progéniture dans une sombre caverne, devient plus terrible pour les troupeaux et les bergers, il ne voudra point laisser impunis ceux qui auront anéanti le fruit de ses labeurs, pillé ses celliers, épuisé ses greniers, enlevé ses bœufs et ses instruments aratoires, sans lui laisser de quoi apaiser sa faim; ne songeant plus à lui-même, il regardera les cadavres de sa femme et de ses enfants, et se précipitera furieux sur le premier fer qu'il trouvera: regarde, il marche en renversant tout ce qu'il trouve sur son passage; ami ou ennemi, voisin ou étranger, innocent ou coupable, il frappe et dépouille en aveugle. Rien de plus terrible que le désespoir du paysan!

Crois-tu que nos catholiques eux-mêmes se soient abstenus de piller l'or et l'argent des temples et des autels? Je ne parle que des catholiques; car les autres, je le sais, ont égorgé des prêtres dans les églises, ont déterré des morts et laissé des cadavres sans sépulture pour voler le plomb des cercueils [1].

[1] On n'ose malheureusement point appeler cela des lieux communs, car les faits développés dans cette sage épître se reproduisaient chaque jour et partout; seulement il était trop tard, et le sort en était jeté. Les protestants étaient trop fanatisés, trop avides de butin et trop confiants dans leurs chefs pour accepter des conditions ordinaires; les catholiques étaient

La guerre civile a rendu les hommes plus infâmes, et leur a fait oublier ce Dieu pour la gloire duquel les peuples ont pris les armes, à ce qu'ils disent du moins. Quand j'étais enfant, un de mes compatriotes me citait sa devise : SUIS LE PREMIER CHEMIN. Une fois embarqué, il ne reculait jamais ; car il voyait trop de honte à revenir sur ses pas. Ainsi l'erreur même plaît à ceux qui l'ont follement embrassée. Quand, au contraire, les bons médecins sentent qu'ils se trompent, ils changent le traitement, et envoient au diable la médecine et ses sentences.

Ne mettons donc aucune fausse honte à déposer nos armes, à confesser nos erreurs, à chercher les remèdes les plus propres à nos souffrances ; cessons d'équiper des navires et de déchaîner contre notre patrie des bataillons et des escadrons de mercenaires; nos villes n'ont besoin ni de murailles ni de citadelles; nous ne devons ni égorger nos frères, ni les pendre au gibet, ni les précipiter dans les eaux des fleuves. Étouffons nos discordes, la victoire ne serait pour nous d'aucun soulagement. Si nous mettons bas les armes, d'où viendra notre salut? Qui nous prêtera son assistance? Ce sera Jésus, fils de Dieu, Jésus qui prêcha ses enseignements aux apôtres, pour qu'ils les transmissent à la postérité et promissent, en son nom, les plus grandes et les plus douces récompenses. Maintenant il les a fait asseoir sur le trône de son père, et le nom de Saint est attaché à celui qu'ils ont porté; mais il a abandonné les incrédules à Satan et aux enfers.

Pendant sa vie et après sa mort, il unit ses disciples par une alliance éternelle; il apprit à ne demander qu'à Dieu le pardon et la paix de la vie, et, comme il était le père commun des mortels, il leur ordonna de se soutenir en frères, d'aimer leur prochain comme eux-mêmes, sans hésitation, sans découragement. Il voulut que le pauvre fût secouru par le riche, que l'aveugle fût reconduit dans le droit chemin : pour empêcher le puissant d'oublier l'indigence, il nous raconta la parabole du pasteur qui abandonne son troupeau et cherche les brebis égarées. « Il faut, « dit-il, malgré ta répulsion naturelle, protéger, sauver et chérir « ton ennemi, tenter de le ramener à toi : si tes paroles ne peu-

trop fiers d'une religion qui leur parlait des droits de l'homme, de la majesté de l'indigence, du règne de la liberté, pour consentir à aucune concession. — Il s'agit ici du viol de la sépulture de Jean de Valois, comte d'Angoulême, aïeul de François Ier.

« vent le ramener ni le séduire appelle des amis communs à ton « aide; s'il résiste encore, fais-toi seconder par des vieillards res- « pectables : il fléchira devant ta persistance, et les exhortations « universelles le vaincront. Si enfin rien n'aboutit, qu'il vive seul, « et reste à jamais privé de l'éternel séjour des justes et de la « contemplation divine. »

Notre religion ainsi propagée ne subit aucune atteinte pendant de longues années; la discorde ne troubla point les premiers chrétiens. Ils adoraient Dieu dans la simplicité de leurs cœurs : le culte était unique et nul n'y contrevenait. Comment la parole d'un si auguste maître a-t-elle été méconnue? Dieu prévoyait nos futures divisions : il savait, avant de monter au ciel, que des sectes diverses partageraient le genre humain. Ceux qui avaient écouté la parole des apôtres interprétèrent les dogmes à leur manière. Chacun discuta comme il fait toujours : mais la sagesse des Pères de l'Église étouffa le germe des premiers dissentiments qui auraient anéanti un culte encore restreint. Le siècle suivant enfanta des erreurs plus dangereuses; on n'employa pour les abolir ni la violence, ni les armes, ni la ruse, ni le mensonge; il suffit du bon exemple, des bons conseils, des sages allocutions, en un mot de l'intervention des pontifes. Leur mesure la plus sévère (et le châtiment était terrible) fut de défendre l'entrée des églises aux relaps et de les chasser des pieuses assemblées. On jugea inutile et indigne du Dieu de paix de se servir du glaive pour punir l'hérésie.

Mais pourquoi t'en écrire si long? Pourquoi t'assourdir les oreilles? Pourquoi dérober inutilement tes moments si précieux à l'utilité générale? J'avais cessé depuis longtemps d'écrire, et voici que tout à coup ma muse se réveille, tandis que la reine est allée à Chenonceaux visiter ses jeunes enfants. J'ai pensé que tu me lirais avec autant d'indulgence qu'autrefois : nos calamités actuelles m'ont troublé l'âme; car elles sont plus terribles que celles dont tu as été jadis le témoin. La mission qui te retient à Trente, noble cardinal, donne quelque opportunité à mes vers.

Puisses-tu n'avoir pas en vain traversé le Rhône et les Alpes! puisses-tu rendre à la vie ta patrie malade et expirante en conjurant le fléau qui la mine, et qui menace l'Église de terribles dangers! Que les nouveaux remèdes soient plus efficaces que les anciens. Les meilleures mesures sont compromises, si elles sont

prises à un mauvais moment : *que d'abord on réforme les mœurs, on réformera plus tard les croyances.* Voilà le meilleur moyen de préparer et d'assouplir les esprits. En vain tu sèmeras le bon grain, si la terre n'est pas prête à le recevoir, tu ne récolteras que l'ivraie et les mauvaises herbes. Le concile de Constance dura trois ou quatre ans et ne produisit rien, parce qu'on ne songea point aux mœurs et qu'on les jugea d'une importance secondaire.

A peine Martin[1] fut-il monté sur le trône pontifical qu'il disparut de Rome et des États-Romains, en laissant stupéfaits tous les ambassadeurs des rois et des princes. Que fit le pape Eugène IV? Pour ne point obéir à ses frères, il s'enfuit, fut dépouillé de son titre de souverain pontife, souleva les peuples, appela les paysans aux armes et termina la lutte par la dissolution du concile de Bâle[2].

Si le pape actuel est mieux disposé, s'il veut, contrairement à ses prédécesseurs, se fier un peu aux avis des princes étrangers, si enfin les prélats consentent à changer de vie, l'univers entier croira à la paix, et tu ne regretteras point d'avoir quitté ta patrie et bravé les périls d'une route longue et pénible. Si, au contraire, tu vois que tout est faux et mensonger, qu'il est impossible d'arriver aux résultats espérés, reviens promptement avec ta suite et n'attends pas la fin des conférences, afin que nul ne t'accuse de maladresse ou d'ambition et ne se figure que tu as tout sacrifié à de trompeuses espérances ; ce parti sera le plus digne de toi. Gardons l'honneur, seul reste de notre splendeur passée ; si la fortune accable la France et lui ôte tout espoir, le devoir du bon citoyen sera de ne point survivre au désastre après avoir fait tous ses efforts pour sauver son pays.

[1] Je ne vois pas trop de quel pape Martin il est ici question, à moins que ce ne soit de Martin Ier. Il encourut, en condamnant les monothélites, la colère de l'empereur Constant II, qui le fit enlever et conduire en Chersonèse, l'an 655.

[2] Eugène IV, pape de 1431 à 1447, fut déposé par le concile de Bâle, convoqua les conciles de Ferrare et de Florence, proclama l'union des Églises d'Orient et d'Occident, et laissa quelques ouvrages de législation ecclésiastique.

EPITRE V.

Aux MUSES.

O Muses, que j'ai adorées dès ma plus tendre jeunesse, pardonnez si aujourd'hui je ne dessers plus vos autels comme par le passé, pardonnez mes hommages moins solennels, et surtout ne croyez pas que je sois un ingrat qui vous abandonne pour courir à de nouvelles amours. Je suis trop vieux d'ailleurs et ne puis plus être infidèle; comment servirais-je un nouveau maître?

Vous seules êtes capables d'égayer le vieillard et de reposer son esprit accablé de travail et d'inquiétudes : depuis les ides de mai, l'État me tient enchaîné, je ne puis désobéir ni à la France ni à son roi. Si je vous appelais près de moi, votre modestie vous empêcherait de comparaître, vous n'êtes pas faites pour habiter les cités. Vous fuyez les places publiques, les assemblées bruyantes, les palais splendides, qui ne valent pas les forêts, les retraites où nul importun ne pénètre, et où les vers s'alignent plus à l'aise qu'au milieu des magnificences de la cour; mais si les affaires publiques ne me laissent plus le temps d'écrire, daignez permettre, ô Muses (et c'est là ma seule prière!), que je lise ou écoute les vers de quelques poëtes : je n'en serai point fatigué, et les intérêts de l'État n'y perdront rien. Ce repos, au contraire, retrempera mon intelligence, et je me livrerai avec plus de zèle aux travaux sérieux.

Je veux ressembler à ce vieil athlète qui, après avoir recueilli quelques couronnes dans sa jeunesse, aimait encore à se faire porter dans l'arène pour juger ses successeurs et se rappeler ses anciens exercices [1]. Moi-même, ne pouvant plus goûter les charmes d'écrire, je cherche une consolation dans la lecture des poésies, fussent-elles plus mauvaises que les miennes.

[1] Milon de Crotone.

ÉPITRE VI.

Au cardinal Charles de Lorraine.

—

Sur l'assassinat du duc de Guise, son frère [1].

Je croirais manquer aux convenances, aussi bien qu'à mes devoirs d'ami, si je ne venais point aujourd'hui partager ton chagrin comme autrefois je partageais tes joies, quand la fortune se montrait bienveillante à tes désirs; tu m'as mis de moitié dans ton bonheur; les portes de ta maison m'ont toujours été ouvertes, et jamais ton influence, aussi bien que celle de ton frère, ne m'ont fait défaut. Ma position s'est améliorée à mesure que tous deux vous vous êtes élevés; mon crédit a grandi avec le vôtre. Je ne me suis point montré ingrat dans la limite de mes ressources, et

[1] Jean Poltrot de Meré, gentilhomme de l'Angoumois, avait dit depuis longtemps que le duc de Guise ne mourrait que de sa main. Il lui tira à cinq pas un pistolet chargé de trois balles empoisonnées qui lui fracassèrent l'épaule; sept jours après le duc de Guise était mort. Avant d'expirer il pardonna à son assassin, conseilla la paix, expliqua qu'elle avait toujours été l'objet de ses rêves et le but de ses actions, recommanda à son fils aîné, Henri, de rester fidèle à l'État et à sa religion, protesta contre sa coopération au massacre de Vassy, et, pour mieux prouver son attachement au catholicisme, qu'on l'avait accusé de soutenir par ambition, il refusa un breuvage qu'on prétendait infaillible, sous prétexte qu'il avait été *assaisonné* de paroles magiques et superstitieuses. Brantôme, présent à son lit de mort, affirme les faits, et les diverses contradictions dans lesquelles sont tombés les historiens hostiles à la cause catholique ne valent point l'assertion de Brantôme, qui aimait les Guise, il est vrai, mais qui n'aimait pas moins Condé et Coligny. Les funérailles de François de Guise furent conduites avec une pompe royale; tous les corps de l'État et toute la population accompagnèrent sa dépouille jusqu'à la cathédrale, où le célèbre prédicateur Jacques le Hongre prononça son oraison funèbre. A Nancy, le duc de Lorraine fit faire un service solennel où un autre éloge fut prononcé par Bernard Dominici. A Rome, le pape commanda un troisième service dans la chapelle pontificale et y assista. Jules Poggiano fut chargé du discours d'usage.

ma plume s'est évertuée à chanter la gloire immortelle des deux frères si célèbres, l'un par ses victoires, et l'autre par ses négociations. Mes poésies, je le sais, n'acquittent point ma dette, mais je n'ai jamais eu les moyens de donner d'autre preuve de ma gratitude.

Dieu vient de montrer une fois de plus combien tout est fragile ici-bas, en nous frappant d'un coup terrible et imprévu qui met le comble aux calamités dont la guerre a accablé la France: mais ce n'est pas une raison pour laisser faiblir ton courage en présence de cet épouvantable attentat; mes vers auront quelque empire sur ton cœur; la voix de ton vieil ami, qui lui-même aurait tant besoin d'être consolé, apportera du soulagement à ton chagrin et relèvera ton abattement.

J'essaierai de te consoler en te répétant ce qu'on dit chaque jour à ceux qui souffrent, et si cela ne suffit point, je suivrai l'exemple de nos prêtres, je te rappellerai les enseignements des livres saints, quoique tu les connaisses aussi bien que moi-même. Il était né mortel et il est mort, pourquoi te plaindre? C'est une loi de nature que tout ce qui naît doit mourir à son heure. De quel droit ton frère aurait-il, plutôt qu'un autre, joui du privilége de l'immortalité? Notre Créateur abrége ou prolonge nos jours à son gré, il faut être fou pour croire lui échapper ou sonder les mystères de ses desseins.

Dieu a frappé ton frère avant l'âge, mais que ce soit pour des raisons mystérieuses, ou sans motif et par le fait de sa seule volonté, de quel droit l'accuser d'injustice et de mensonge? Les impies se figurent que la plupart des événements sont dus au hasard, que rien n'en dirige la marche. Erreur; le ciel a son but, seulement il le cache aux regards des mortels.

Mais, dira-t-on, la mort d'un homme comme celui-là est plus pernicieuse que celle de mille autres, et les résultats en seront désastreux. Oui, la mort de ton frère est une calamité publique; la France va ressembler à l'orpheline sur la tombe de son père, à la femme que laisse isolée la mort de son époux; je ne sais point d'affliction que n'égale celle de la France. Les villes, les bourgades, les hameaux, les plus humbles chaumières sont plongés dans la douleur, mais cette douleur, supportée par tous à la fois, doit s'alléger d'autant pour chacun. Lorsque dans une tempête, on jette les marchandises à la mer, chacun renonce à ses

biens avec plus de courage que s'il était seul appelé à sacrifier son avoir. Aussi, je n'approuve point que tu prennes la plus grande part du deuil général, que tu te laisses aller à ton chagrin comme si tu avais le droit de t'affliger plus que nous. Ton frère ressemblait-il donc à ces êtres inutiles qui ne vivent que pour les leurs? n'appartenait-il pas aussi à sa patrie et à son roi?

Je conviens qu'une tête si précieuse méritait de vivre toujours et à l'abri des dangers; mais ni la force morale ni la vigueur physique ne nous protégent contre le trépas. David succomba malgré sa sagesse, Samson et Hercule succombèrent comme lui. Les rois cherchent en vain un refuge dans leur puissance et leurs richesses. Nous sommes destinés à devenir la proie de l'avare Achéron et à fouler un sentier qui nous mène à la tombe. Mais cette mort est arrivée trop vite? Trop vite, et cependant la mort est bénie de ceux qui ont bien vécu, qu'ils soient enfants, adultes ou vieillards. La vie n'a rien de fixe ou de régulier dans sa durée, elle se prolonge pour les uns, elle s'arrête pour les autres; celui-là me semble avoir assez vécu qui finit dignement et honorablement sa carrière. Ne vaut-il pas mieux cueillir en automne des fruits mûrs et sains, sans attendre l'époque où le froid et les longues nuits les auront ramollis et fait tomber d'eux-mêmes?

En calculant sur la plus longue existence actuellement possible, ton frère avait parcouru la moitié de sa carrière; quoiqu'il n'eût perdu ni sa vigueur de corps ni sa grâce d'esprit, il n'en avait pas moins passé ses plus beaux jours. Ses lèvres n'avaient pas encore puisé à la coupe d'amertume. Insensés! pourquoi chercher à prolonger nos jours? Il arrive une époque où tout n'est que chagrin. Le corps de ton frère était couvert de cicatrices; il avait versé son sang sur les champs de bataille; sa vieillesse menaçait d'être souffreteuse et débile; les innombrables infirmités, triste cortége de la vieillesse, eussent facilement anéanti ses forces défaillantes. La mort lui épargne ces fléaux, et il a vécu juste assez pour jouir de ce que la vie peut offrir de douceurs.

Il est beau de mourir avec un nom sans tache en laissant derrière soi des traces de sa gloire, des monuments de ses triomphes. Souvent la fortune abandonne les vieillards dont elle a bercé la jeunesse, elle se joue de leurs succès et renverse d'un coup l'édifice de leurs hauts faits. Tu sais combien d'exemples à l'appui de mes paroles fournissent les annales des Hébreux, des Grecs et des Ro-

mains; regarde Cyrus, Juda, le roi boiteux de Lacédémone, Pompée, Crassus. L'histoire de France est pleine de souvenirs, inutiles à rappeler, qui démontrent assez que certains hommes eussent été trop heureux de mourir pendant que la fortune leur souriait et de ne pas prolonger leur vie au delà de leurs triomphes. Si l'on tombe une fois, les plus beaux succès sont oubliés, et la dernière chute reste plus profondément gravée dans les esprits que tous les services rendus.

Il est cruel pourtant de périr dans un piége et de la main d'un lâche quand nul n'osait autrefois vous attaquer en face. C'est là pourtant le sort de tous les hommes de courage, et sans son invincible valeur, ton frère n'eût point succombé victime de la ruse. A-t-on vu des héros plus hardis que César ou son illustre gendre, que Quirinus, le père des Romains? Et pourtant le poignard des traîtres les a frappés : tel fut aussi le sort d'Achille et de tous ceux qui ressemblèrent à ces héros. Une pareille fin ne ternit pas leur réputation.

La mort de ton frère est donc celle de tous les grands génies, bien qu'elle l'ait emporté trop jeune. Tu aurais tort de la pleurer, à moins que tu ne déplores ta propre affliction, en songeant que ton frère te laisse seul sur la terre et que, privé de lui, la vie va te sembler insupportable. Vois si ce raisonnement est digne de toi; il est permis de pleurer sur les chagrins d'un ami, mais jamais sur les siens propres.

Toi qui dès l'enfance as puisé les plus purs enseignements au pied des autels, toi dont l'éloquence sait charmer les oreilles d'une foule attentive, songe aux préceptes de ton divin Maître qui donnait à peine les noms de mère et de frère à ceux qui lui étaient unis par le sang. Il désignait de la main les fidèles adorateurs de Dieu et les observateurs de sa loi en disant : « Voici mes frères et « voici ma mère. »

Un de ses disciples, apprenant la mort de son père, demanda permission de lui rendre les derniers devoirs. Que répondit Jésus? « O mon fils! écoute mes leçons, que ce soit la seule préoccupation « de ta vie; laisse les morts s'arranger entre eux. » Il ne voulait point pourtant que nous fussions insensibles à l'affliction, puisqu'il pleura Lazare, mais il regardait comme indigne de l'homme de prolonger son deuil, de pousser des cris de détresse et de se laisser aller au désespoir. Ceux qui croient à la vie des âmes par

delà la tombe, au retour futur de ces mêmes âmes dans le corps qu'elles ont quitté, à la jouissance dans les cieux d'une éternelle félicité, regarderont la séparation de l'âme et du corps comme un sommeil et un repos paisibles qui n'a aucun rapport avec l'anéantissement des autres êtres créés. Pleurer la mort d'un parent ou d'un ami, c'est troubler sans raison le doux repos d'un monde meilleur, c'est nier la vie dans la transformation. Si, après avoir approfondi cette grave question, tu ne prêches pas d'exemple dans la pratique, on dira partout que ta science est inutile, que tes paroles sont mensongères. Garde-toi de cette apparente contradiction [1].

Qui sait si, emporté par l'ambition, ce fléau trop ordinaire des intelligences sublimes, tu n'oubliais pas un peu ta mission sur la terre? Dieu a voulu peut-être mettre un terme aux fluctuations de ton esprit tourmenté de mille projets divers et te rappeler que tu te dois à ton troupeau, au culte de tes autels; tu as tenu entre tes mains les rois et les royaumes; ton nom s'est élevé jusqu'aux nues, la France semble à peine assez vaste pour contenir un si grand citoyen; tu pouvais, avec l'aide de ton frère, concevoir des prétentions trop hautes pour un simple mortel. En te frappant de ce terrible coup, Dieu a sauvé deux âmes à la fois.

Quelles furent tes pensées et tes espérances lorsque la renommée, traversant les Alpes, t'apprit les succès de ton frère? Tu te figurais peut-être que, favori de la fortune, tu verrais l'univers se prosterner à tes pieds, que rien ne s'opposerait désormais à tes désirs, que richesses et trônes seraient le partage de ta famille,

[1] Le cardinal de Lorraine, qui se trouvait à Trente au moment de la mort de son frère, écrivit à sa mère (Antoinette de Bourbon) une lettre dans laquelle on retrouve de grandes analogies avec l'épître de L'Hospital. Il lui disait :

« Qu'elle ne devoit pas pleurer un fils que Dieu avoit placé dans le ciel « au rang des martyrs et qui prioit sans cesse pour elle; que pour lui, il « avoit résolu de se retirer dans son église de Reims, et d'y employer ce « qui lui restoit de vie à rompre au troupeau que la Providence lui avoit « confié le pain de la divine parole, et à élever chrétiennement les enfants « que son frère avoit laissés, à moins que l'État n'eût besoin de lui et ne « l'employât à d'autres affaires. » (De Thou.) Les autres passages de la lettre indiquent une grande énergie en présence de cette catastrophe terrible pour les Guise.

que toutes tes vues d'ambition seraient accomplies à jamais, et que tu pourrais sans crainte jouir d'une éternelle prospérité. De semblables avantages ne s'acquièrent ni ne se conservent par les armes [1].

Dans ton aveuglement tu te croyais déjà peut-être l'arbitre des humains : menaçant les uns, excitant les autres, faisant trembler les vaincus, confisquant leurs biens pour enrichir les vainqueurs, leurs dignités pour doter tes créatures. Il est peu d'hommes, en effet, qui sachent se modérer et pardonner dans la victoire. Ta clémence, dont je connais l'étendue, t'aurait personnellement retenu, mais tu aurais été obligé de céder aux entraînements de tes partisans et de tes ministres, de faire plier ta grandeur devant leurs exigences. C'est là le malheur de toutes les guerres civiles.

Maintenant tu ne songes plus qu'au service de Dieu, aux œuvres pies et à l'administration de ton diocèse ; tu es le premier à condamner des guerres et des massacres funestes et sacriléges ; tu songes à te retirer à Reims avec une société d'hommes instruits et paisibles pour te livrer à l'étude et vivre au milieu de tes nombreux volumes. Si tu voulais comparer tes anciens avec tes nouveaux projets, tu trouverais entre eux la même différence qu'entre la paix et la guerre. Dieu ne veut point que l'effusion du sang soit un argument dans la discussion de ses préceptes ; ce n'est point le fer qui apprendra aux hommes s'il faut conserver les rites anciens ou en introduire de nouveaux dans nos temples.

Le courage de ton frère et le prestige qu'il exerçait auraient donné la victoire au parti qu'il eût embrassé. Mais il détestait la guerre civile : pendant sa vie et à son lit de mort, il parlait cons-

[1] Pepin le Bref et Hugues Capet n'ont eu cependant d'autre titre que leur génie ou leur courage pour monter sur le trône. Ce que les protestants reprochaient plus particulièrement aux Guise, c'était d'aspirer à la couronne : à une époque de droit divin strict, cette accusation pouvait être d'un certain poids pour dépopulariser la cause catholique, mais les peuples avaient déjà fait un grand pas vers le progrès intellectuel et la conscience de leurs droits : au lieu de se formaliser à l'idée d'une usurpation, ils l'embrassaient avec enthousiasme, et si, après la mort de François II, ou ultérieurement après la bataille de Dreux, le duc de Guise eût pris en main la régence et fait un appel aux populations, ses actes étaient d'emblée ratifiés par l'opinion publique, les Bourbon ne gardaient que l'influence attachée à leur titre de princes ; le duc d'Anjou aurait été élu roi de Pologne, et Guise couronné sans secousse à la mort de Charles IX.

tamment de la paix. En attendant, ses amis et ses compagnons préféraient les batailles qui devaient les enrichir de la dépouille des vaincus. Le ciel a pris en pitié notre patrie infortunée quand il a rappelé ton noble frère près de lui. La mort d'un seul homme en laisse vivre bien d'autres qui auraient servi de pâture aux loups des forêts. Beaucoup regrettent que ses desseins se soient anéantis avec lui ; mais du haut des cieux il se rit de nos misères, et il refuserait la vie si elle lui était offerte de nouveau[1].

Dans le cas où mes paroles ne calmeraient point ta douleur, souviens-toi du moins de cette prière que, depuis bien des siècles, les hommes adressent à Dieu matin et soir : « Que votre volonté « soit faite sur la terre comme au ciel ! » et tu reconnaîtras que les orgueilleux seuls veulent sonder la Providence et s'opposer à ses lois.

Je t'écris trop longuement peut-être, mais je t'en dirais bien davantage, cher Lorraine, si je n'étais retenu par de grandes et nombreuses occupations. Les larmes m'oppressent et m'empêchent de formuler clairement mes pensées. D'un autre côté, je ne veux point imposer à ta sagesse mes naïfs raisonnements : je sais toutefois que mon affection a constamment trouvé grâce devant la tienne aux jours de tristesse comme aux jours de bonheur. Je sais aussi avec quelle bienveillance tu accueilles mes vers, afin de mieux prouver que tu partages tout avec tes amis.

[1] Les plans de François de Guise étaient bien simples, et sauf les quelques reîtres qui auraient succombé à la défense d'Orléans, je ne vois pas le grand nombre de cadavres destinés à servir de pâture aux loups des forêts. Montauban, Lyon et Grenoble venaient de se rendre aux catholiques. Coligny, qui était allé en Normandie chercher les subsides promis par Élisabeth d'Angleterre, n'avait trouvé que des déceptions susceptibles de le rendre aussi pacifique qu'il s'était montré belliqueux. Orléans, défendue par d'Andelot, restait donc le dernier centre du calvinisme, et Guise avait déjà pris la moitié de la ville; le prince de Condé était prisonnier; d'Andelot eût été tué sur la brèche ou se fût rendu à discrétion; encore un assaut, et les guerres civiles étaient finies pour longtemps. Cet assassinat que L'Hospital considère comme un gage de paix fut au contraire la cause des luttes qui suivirent.

DISCOURS II.

LES MAUVAIS CHRÉTIENS. — LES PRÊTRES. — LES AMBITIEUX.

Celui qui tombe du haut d'un toit ou de la cime d'un rocher ne se retient pas facilement dans sa chute; de même celui qui se laisse emporter par l'ambition, ne peut arrêter à point ses chevaux effrayés ni modérer leur course dans l'espace : il va plus loin qu'il ne veut et tombe comme Icare après que ses ailes ont été fondues au soleil.

Peut-être ce besoin de paraître qui anime les plus nobles cœurs est-il pardonnable. Leur vigueur intellectuelle les entraîne et ils ne consentent à courber la tête devant personne : ce sont des hommes qui veulent commander à d'autres hommes et les soumettre à leur autorité; mais s'ils ont le malheur de lever trop haut les yeux, d'essayer de détrôner les dieux, d'exiger les honneurs dus seulement à l'Éternel, ils sont bientôt écrasés par la colère céleste et frappés de la foudre ou de tout autre châtiment terrible. La Providence offensée devient ensuite à jamais implacable, car elle se venge elle-même et ne souffre pas que les mortels usurpent son pouvoir.

Pourquoi revenir là-dessus? Dieu n'est pour nous qu'une fiction : l'obscène Épicure compte à la cour et à la ville une foule de disciples qui croient que l'âme et le corps s'anéantissent en même temps, que le ciel est désert ou que les dieux qui l'habitent se délectent dans un éternel repos sans souci des choses de ce monde. Telles sont les idées qui commencent à se faire jour, et le tranchant du fer n'est plus tourné contre les ennemis de nos lois, mais contre nos propres entrailles. Cependant le nom du Christ est inscrit en grosses lettres dans nos temples; la France s'appelle la nation très-chrétienne, et nous parlons comme si nous reconnaissions Dieu pour notre maître : mots vides de sens que l'Église exploite pour gagner de l'argent et enrichir ses prélats. Personne, ô Jésus, ne t'appellerait, personne ne te suivrait dans ta nudité et ton indigence! Nous méprisons ton corps épuisé de soif et de faim, et nul ne songe à te donner à boire ou à manger. Nous nous van-

tons pourtant bien haut d'être prêts à combattre, à exposer nos vies pour soutenir ta cause, mais nous n'épargnons rien des luxueuses dépenses qui pourraient rendre la nation entière au culte de ton nom!

Lâche imposteur, crois-tu que ceux qui te connaissent se fieront à tes paroles? Du chrétien, tu n'as que le nom; tes actes trahissent ton hypocrisie. Quand un débiteur te promet une somme d'argent, tu cherches à savoir si son patrimoine ne sera pas compromis, si la paix ou la guerre ne te seront pas pernicieuses, et tu n'éprouves pas la moindre émotion à voir les églises en ruine, la religion foulée aux pieds. Tes affaires te semblent plus importantes que tes devoirs envers Dieu!

Ces hommes à robe noire, violette ou rouge qui lèvent les yeux au ciel d'un air humble et triste, qui se vantent de montrer le chemin du ciel et font retentir les édifices sacrés du tonnerre de leurs paroles, que peuvent-ils, que veulent-ils, quels sont leurs espérances? Ils cherchent de l'or, de l'opulence; ils en demandent au trésor public, ils réclament des temples superbes et de riches bénéfices. Quand ils sont, par l'intrigue, arrivés à leurs fins, ils quittent leurs églises, ne montent plus dans leurs chaires d'histrions, ne donnent plus aux peuples les moindres enseignements, mais comme des oiseleurs, ils se glissent perfidement dans la confiance des rois ou des princes. Ils assouvissent leurs infâmes passions en se gorgeant de vins et de délices, en se plongeant dans les plus ignobles débauches[1].

Mon amour pour ma patrie, la haine des puissants contre ceux qui veulent changer l'état des choses actuelles, ma foi pure dans le Seigneur, mon dévouement au roi m'écartent de mon sujet. Pour y revenir, je veux dire à chacun de jouir en paix de ce qu'il possède, de vivre content de son sort, de ne point désirer ce qu'il ne con-

[1] C'est exactement le style de Luther et de Calvin, sauf pourtant que ces deux doctes personnages sont plus pittoresques dans leurs expressions. Ainsi, Calvin s'écrie : « L'immortalité de l'âme n'est autre chose qu'une « invention de l'antechrist (l'antechrist est le pape) pour faire bouillir sa « marmite (*ad statuendam suam culinam*). » Quant à Luther, « lorsqu'il « étoit échauffé par le vin, ayant consulté trois ou quatre fois son goube- « let catéchistique (qui ne tenoit qu'environ deux pintes), il en contoit les « plus plaisantes du monde, car, se jetant sur la draperie des docteurs, il « les enluminoit de belles couleurs. » (GARASSE.)

naît pas, ce qui ne lui appartient pas, ce qui ne saurait lui convenir.

Cultive, chéris et n'abandonne jamais le pays qui t'a vu naître, quel qu'il soit. Le peuple qui touche aux choses saintes, le prêtre qui s'occupe des choses profanes sont également sacriléges[1]. Le prêtre qui monte à cheval pour faire la guerre, qui se complaît dans l'effusion du sang, le pillage et la bataille, qui rêve la ruine de sa patrie, qui anime les rois les uns contre les autres, qui combat le Dieu du ciel et de la terre, n'est qu'un monstre infernal, il n'a de l'homme que l'apparence, il ressemble à la Chimère, aux rochers de Charybde ou de Scylla des poëtes anciens[2].

Les Français, oublieux des vertus antiques, restent les témoins impassibles de ces horreurs. Lorsque nos pères étaient librement attachés à leurs rois, ils dédaignaient la puissance des monarques étrangers, mais ne refusaient jamais leurs secours aux peuples qui les appelaient au nom de la liberté. La gloire était leur seul mobile, et la faveur du peuple comme du prince devenait la digne récompense des grands capitaines et des utiles victoires.

Aujourd'hui on achète à grands frais des soldats mercenaires qui passent aux ennemis dont ils espèrent des conditions plus avantageuses. A qui la faute? A celui qui se sert des trésors dont il est dépositaire pour corrompre et acheter les consciences à prix d'argent. Mais où trouve-t-il les sommes si considérables qui lui servent de levier? Dans les caisses publiques qu'il met au pillage. Le soldat se figure qu'il est armé pour la garde du roi, car il n'est personne qui ne consentît au nom de son souverain à souffrir mille morts et à exposer sa vie à tous les assauts. Mais lui s'inquiète peu de la sécurité du roi, il songe davantage à la

[1] Quelques auteurs prétendent, au contraire, que les nations ne devraient choisir leurs diplomates que dans le clergé catholique. Les prélats, élevés avec une grande réserve, habitués à lire dans les consciences, et mis à l'abri, par leur célibat, des intrigues et des indiscrétions féminines, semblent plus capables que d'autres de veiller à l'étranger aux intérêts de la mère-patrie.

[2] Je ne sais contre qui est dirigée cette diatribe; je crois même qu'il serait imprudent d'attribuer tous les vices contre lesquels elle se déchaîne à un seul personnage; mais elle est pour nous une preuve de plus que L'Hospital inclinait vers le protestantisme, car il frappe à bras raccourci sur les prélats catholiques et jette à peine un blâme sur leurs adversaires.

sienne; combien du reste un tyran doit-il prendre de précautions pour vivre à l'abri des soulèvements, surtout s'il feint d'avoir peur, s'il fait naître lui-même les dangers afin de rester en armes et de pouvoir impunément remplir la ville de soldats!

Tel est le système de tous ces tyrans, ils demandent des troupes pour seconder leurs vices, puis, quand ils les ont trouvées, ils tournent leurs forces contre la patrie, ils écrasent leurs concitoyens sous les plus cruelles oppressions. Jamais semblable calamité n'avait affligé notre France. Serons-nous donc éternellement obligés d'en subir les conséquences?

Apprenez donc, mes amis, jusqu'à quel point il est difficile de retourner en arrière : une fois que nous sommes engloutis dans la fange, c'est en vain que nous essaierions de relever la tête, car le feu de la guerre civile allumé, comment l'éteindre! Lorsque des coursiers emportés entraînent un chariot dans l'espace, qui peut guider leur marche et modérer leur ardeur? Nos maîtres sont dominés par une folle présomption et ils n'ont plus la force de s'arrêter. Aussi un jour viendra où tous ces suppôts de l'enfer qui, dans l'espoir d'une infinité de jouissances apparentes, ont quitté le chemin de la vertu pour suivre le mensonge, la trahison et l'infamie, tomberont sans ressource du faîte de leurs espérances et recevront le juste châtiment de leur scélératesse.

DISCOURS III.

LA LIBERTÉ DANS LE STYLE[1].

Le laisser-aller dans le style, la hardiesse dans les paroles plaisent à certains lecteurs, d'autres les considèrent comme des défauts et les condamnent sévèrement. En revanche, la poésie anodine, gracieuse, comme celle qui est de mise à la cour, est universellement goûtée. Chacun a ses raisons pour juger à sa ma-

[1] Si les œuvres de L'Hospital avaient été rendues publiques avant sa mort, je croirais que ce discours est une réponse aux critiques qu'aurait suscitées la précédente diatribe.

nière. Réformer les mœurs et faire haïr le vice, voilà chez l'écrivain un travail digne d'Hercule, mais blessant pour ceux qui se reconnaissent dans les vers du poëte et supposent une allusion à leur ignominie. Celui-là est donc plus habile qui charme les oreilles par de légers badinages, qui vante les bons instincts de tous et qui sait n'offenser aucune susceptibilité.

Pareille tolérance me paraît indigne d'un homme de cœur et répréhensible par son exagération même. Je n'aimerais point pourtant que l'on envenimât la satire et que l'on stigmatisât les coupables en les nommant dans ses vers. La modération vaut mieux dans les éloges comme dans les accusations; j'aime surtout qu'on relève les âmes abattues; la poésie ne doit désigner nul coupable par son nom, mais elle peut le dépeindre sous de telles couleurs, que toute une assemblée tourne les yeux vers lui quand le poëte a fini sa lecture.

Dernièrement l'Arétin s'était enfermé dans un palais de Venise, et de là comme du haut d'une citadelle, il lançait ses traits empoisonnés sur les souverains de l'Europe et les flagellait de ses âpres malédictions. De tous les pays, les rois lui envoyaient des présents et cherchaient à l'apaiser, tant l'avidité donne aux poëtes le goût d'ignobles trafics [1].

Mais ni le patronage du sénat, ni les lagunes de la ville illustre qui règne sur les mers d'Ionie, ne furent pour lui d'un grand

[1] Pierre d'Arezzo ou L'Arétin naquit en 1490 environ. Comme il n'avait point de fortune, il résolut d'en acquérir en abusant de son esprit; il s'enferma à Venise, où il composa des satires contre tous les souverains d'Europe. Ceux-ci ne le calmaient qu'à force d'or. Il eut ainsi pour tributaires François Ier, Charles-Quint, les princes d'Italie, les cardinaux, les généraux d'armée, les poëtes un peu aisés, les docteurs, etc..... Il fit frapper une médaille commémorative sur laquelle étaient inscrits les noms de ceux qu'il exploitait. Mais une de ses victimes, Pierre Strozzi, qui n'était homme ni à le flatter, ni à le payer, ni à se laisser insulter, se rendit à Venise en menaçant de le poignarder jusque dans son lit. Le malheureux Arétin se barricada dans sa maison et n'en sortit qu'après avoir acquis la certitude du départ de Strozzi. Deux ou trois bastonnades et une fortune assez ronde achevèrent de le guérir de sa manie satirique, et il employa sa muse à traduire des chants sacrés et à composer des complaintes sur la vie des saints. Mais, soit qu'il craignît de ne pas convaincre le public de sa conversion, soit qu'il eût honte de signer ses poésies pieuses du nom dont il avait signé ses satyres et ses comédies ordurières, il prit

secours et ne le protégèrent contre le juste courroux de l'univers, qui lui fit expier ses calomnies dignes de la potence.

Les vieilles pièces d'Atella[1] n'ont pas le don de me plaire; pour moi toute poésie doit être facile et chastement écrite; elle doit renfermer des idées sérieuses et éviter la plaisanterie grossière : je voudrais que le poëte eût toute la dignité du pontife qui fait retentir dans un temple sa parole sacrée aux oreilles d'un peuple assemblé.

DISCOURS IV.

SUR LA GUERRE CIVILE.

Soit que ce fléau, sorti de la boîte de Pandore, s'étende comme une expiation sur ses derniers neveux[2], soit que la race maudite

le pseudonyme anagrammatique de *Partenio Etiro*. Il mourut en 1556, d'un accès de gaieté qui le renversa de sa chaise et provoqua une hémorrhagie : ce qui l'amusa si fort fut la lecture de poésies encore plus sales que les siennes. — (On raconte que le peintre Zeuxis mourut presque de la même façon, d'un fou rire qui le prit en regardant le portrait d'une vieille femme représentée par lui dans une attitude particulière.) — L'histoire littéraire conserve diverses épitaphes faites à L'Arétin, toutes plus malveillantes les unes que les autres. Comme il était mort et qu'on ne risquait plus d'être flagellé par sa plume, chacun fit de son mieux. La plus célèbre est celle-ci :

Qui giace l'Aretin, amaro Tosco;
Del sem'human, la cui lingua trafisse
Et vivi et morti : di Dio mal non disse
Et si scuso, col dir, io nol conosco.

« Ci-gît L'Arétin, satirique toscan; il dit du mal de tous, vivants et morts; s'il « n'en dit point de Dieu, c'est qu'il ne le connut pas. »

[1] Atella, ville près de Capoue, de laquelle sortirent les drames osques dits *Atellanes*, qui avaient quelque analogie avec les drames satyriques d'Athènes.

[2] On sait que Pandore est l'Ève des Grecs. Elle vint trouver Prométhée et lui offrir une boîte remplie de tous les maux qui pouvaient affliger l'humanité. Prométhée la chassa, mais Épiméthée, son frère, plus imprudent, épousa la femme et ouvrit la boîte.

des filles de l'Érèbe et de la Nuit se soit arrêtée sur la terre pour répandre sur les peuples son venin empesté et semer partout la haine et la passion de la guerre civile, soit que l'esprit humain engendre de lui-même les plus sinistres rêveries, nous sentons au fond de nos cœurs les flammes ardentes de l'ambition, de l'avarice, de la soif de l'or. En quoi différons-nous des corbeaux, des harpies, des oiseaux de proie, qui, pressés par une faim dévorante, éloignent du ciel les autres volatiles et, dans leur furieuse gloutonnerie, n'épargnent même pas leur progéniture? En quoi différons-nous des chiens auxquels on offre leur pâture dans un seul plat et qui, la saisissant tous à la fois, se la disputent à coups de dents? Lorsque le plus fort s'est emparé du morceau, les autres poussent un grognement prolongé, et tous s'entre-déchirent pour reconquérir la proie.

Les avides et les ambitieux, surtout sous notre bon roi, ne craignent d'employer ni les calomnies ni les stratagèmes pour écraser leurs rivaux et primer à la cour. Des partis divers se forment dans le palais, et, selon les préceptes de Solon, nul ne reste à l'écart[1] : celui qui ne se donne ni aux uns ni aux autres est l'ennemi de tous, on le hait et on le suspecte. Les chefs des partis ne quittent pas le roi, ils restent constamment à ses côtés, et distribuent ou retirent ses dons, selon leur bon plaisir; ils agissent en son nom, mais c'est à leurs amis personnels qu'ils octroient les dignités, les honneurs, les gouvernements. Les autres sont chassés du palais, éloignés de leur noble maître. Pour comble d'infamie, des accusations mensongères accablent l'imprudent qui s'absente afin de veiller à ses affaires et de remplir, sans souci des faveurs, ses devoirs envers l'État.

N'est-il pas honteux d'entendre un grand général excuser les coupables et adoucir le courroux du roi par d'habiles insinuations? « Lui, criminel? Oh! il est innocent, il n'a jamais failli. » Mais toi, rejeton d'une illustre famille, toi qui te vantes à chaque instant d'avoir eu pour aïeul un des pairs de Charlemagne, toi qui commandes les armées pendant la guerre et présides les conseils pendant la paix, toi qui peux contribuer au salut comme à la ruine de l'État, toi qui as tant d'influence sur l'esprit du roi, es-tu

[1] Solon déclarait punissables de mort tous ceux qui ne prenaient point parti dans les guerres civiles.

donc assez avili pour oublier tout respect de toi-même, pour déchirer à belles dents par d'infâmes calomnies non-seulement les grands, tes égaux, que ton indomptable orgueil ne peut souffrir, mais encore de pauvres particuliers dont tu te fais l'ignoble délateur ?

Viens après cela vanter la sagesse de tes mesures, les services que tu as rendus ou que tu rends encore à la patrie. Tu n'as eu d'autre souci que de t'acquérir des valets, des esclaves, des entremetteurs de tes scélératesses.

L'honnête homme qui veut s'attacher à toi plie bagage et s'enfuit si peu qu'il te connaisse [1].

En attendant, la discorde sépare les esprits, chacun songe à

[1] Ce portrait peu flatté est celui du connétable Anne de Montmorency. Je vais en dire quelques mots, bien que L'Hospital ne se soit jamais adressé directement à lui et qu'il semble ainsi sortir de mon cadre, mais les poésies latines de notre chancelier contiennent trop d'allusions à la vie privée du connétable, pour que je le passe tout à fait sous silence.—Anne de Montmorency naquit en 1493, à Chantilly, et mourut à la bataille de Saint-Denis, en 1567. Élevé aux côtés de François Ier, il garda longtemps la faveur de ce prince, et le suivit dans quelques batailles où il se distingua. A Pavie, il fut fait prisonnier avec son maître, et revint plus tard chercher les enfants de France laissés en otage, avec le titre de grand maître de la maison du roi et de gouverneur du Languedoc. Ambassadeur en Angleterre, il fut leurré par Henri VIII, qui le décora de l'ordre de la Jarretière et lui donna les meilleures assurances, sans autre garantie que sa parole, ce qui, comme on le vit plus tard, n'allait pas bien loin. — François Ier l'envoya défendre la Provence contre l'armée impériale. Là, il lui vint une idée incroyable : sous prétexte de délivrer ce pays de toute menace ultérieure, il lâcha ses soldats sur la province, fit tout saccager, détruire, brûler, et chassa de leurs foyers les habitants des villes. Antibes, Aix, Toulon, Draguignan, etc., furent à peu près rasées ; il ne resta debout que deux cités, Arles et Marseille. *Six cent mille familles* furent ruinées ; la plupart des fugitifs périrent de misère. Ce ne fut pas tout encore : les Impériaux arrivèrent et s'emparèrent d'Arles. Le moment était favorable pour détruire l'armée ennemie et compenser un peu les désastres; mais Montmorency se croyait trop habile pour écouter les conseils de qui que ce fût, et Charles-Quint se retira sans même avoir été inquiété ; il est vrai que la dyssenterie se mit dans son armée et y fit quelques ravages. François Ier aurait dû punir son favori d'avoir ainsi disposé de la vie et de la fortune de ses sujets : il lui donna l'épée de connétable. Mais plus tard il le disgracia pour ses chevaleresques protestations au passage de

sauver son avoir ; il n'y a pas plus de vitalité en France que dans un corps épuisé par une longue maladie. Notre pauvre patrie expire, honteusement oubliée de ses indignes enfants.

Charles-Quint, qui le firent soupçonner de trahison. Il s'était porté caution de l'Empereur pour la restitution du Milanais.

Cette disgrâce dura de 1540 à 1547, jusqu'à la mort de François Ier. Pendant son exil dans ses terres il ne cessa d'avoir avec Henri (depuis Henri II) des rapports qui, avec bien d'autres chagrins, empoisonnèrent les dernières années de François Ier. Devenu tout-puissant, et rétabli dans ses charges en 1547 par l'avénement d'Henri II, qui l'appelait son *compère*, il fut chargé d'aller punir Bordeaux, où quelques bourgeois s'étaient révoltés à cause des impôts sur le sel, et avaient même tué un certain Moneins, intendant de la gabelle. Montmorency trouva la ville parfaitement pacifiée ; des lettres du roi, qui promettait d'écouter toutes les plaintes, avaient fait cesser le désordre, et le capitaine de la ville apportait les clefs en suppliant qu'on ne fît point entrer les lansquenets, toujours brutaux et ivrognes. Cela ne faisait point l'affaire du connétable, qui reçut les envoyés avec la dernière dureté, et ne perdit pas une si belle occasion d'exercer son humeur chagrine et impitoyable, aigrie encore par une longue absence de la cour. Il fit faire une brèche aux murailles de Bordeaux, entra l'arme au poing, comme dans une place conquise, fit occuper toute la ville par ses soldats, ordonna le dépôt de toutes les armes des bourgeois à l'hôtel de ville, et le lendemain publia sa sentence. Elle portait : « Que « l'hôtel de ville serait rasé et une chapelle expiatoire élevée à sa place ; — « que le corps de Moneins serait déterré *avec les ongles des bourgeois* et in- « humé avec pompe ;—que tous les fonctionnaires municipaux viendraient, « en habits de deuil et avec une torche allumée, faire amende honorable « devant la maison du connétable ; — que la ville serait privée de juridic- « tion, de jurande, de bourse, de conseil de ville ; — que les cloches qui « avaient sonné pendant l'émeute seraient fondues ; — que les chartes des « priviléges de la ville seraient brûlées ; — que la ville paierait tous les « frais faits pour le transport des troupes et que son parlement serait sup- « primé. » (*Voir* DANIEL, DE THOU.)

Pour couronner l'œuvre il fit exécuter une grande quantité de coupables et destituer le président La Chassaigne, qui avait eu le courage d'abord de s'opposer à l'émeute et ensuite de faire ses remontrances au connétable.

Plus tard, quand il eut perdu la bataille de Saint-Quentin et fut tombé aux mains des ennemis, il se montra moins orgueilleux et conseilla la honteuse paix de Câteau-Cambresis, qui nous fit perdre plus de deux cents villes ou places fortes, toutes arrosées du sang francais.

Renvoyé encore de la cour après la mort de son *compère*, il se fit rap-

Lorsqu'un ruisseau se divise et descend de la montagne, les deux branches arrosent chaque versant des prairies verdoyantes, puis promènent leurs sinueux anneaux jusqu'à ce que la plaine soit

peler par la reine-mère à l'avénement de Charles IX et fit partie du triumvirat. Son premier exploit fut d'aller en personne à Popincourt, puis à Fontainebleau, brûler les chaises des ministres et les bancs de leurs auditeurs, ce qui le fit appeler le capitaine *Brûlebancs*. — A la bataille de Dreux, où il commandait comme généralissime des armées du roi, il perdit la tête, selon sa louable habitude, et fut fait prisonnier; le salut des catholiques fut confié au duc de Guise, qui remporta la victoire.— La même année (1563), il alla assiéger et prendre le Havre sur les Anglais, mais Brissac avait déjà presque emporté la place. Enfin, en 1567, il mourut à la bataille de Saint-Denis, qui resta indécise, grâce à son fils et à Brissac, car lorsqu'il fut frappé il commandait l'aile gauche déjà en pleine déroute, et il avait pourtant dix fois plus de soldats que ses adversaires. « Montmo-« rency avait 12,000 fantassins, 2,500 chevaux et 14 pièces de canon: « Condé n'avait que 1,200 chevaux, 1,800 fantassins et pas une pièce d'ar-« tillerie. » (DANIEL.)

Anne de Montmorency était brave, et, bien que la bravoure ne soit pas rare en France, je tiens à faire ressortir cette qualité, qui est par malheur le seul contre-poids de ses défauts, la seule excuse de ses atrocités. Soit fatalité, soit maladresse, soit esprit de contradiction, Montmorency ne donna jamais que de mauvais conseils; s'il se fût appelé d'un nom plus obscur, il serait parvenu à force de faits d'armes jusqu'au grade de capitaine, et eût laissé une réputation d'irréprochable soldat : la faveur du roi et le grand nom de ses pères le firent monter jusqu'aux dignités suprêmes, et il semble, par un de ces jeux particuliers à la nature humaine, que ses vices s'accrurent à mesure qu'il s'éleva.

Simple soldat, il aurait manqué d'intelligence, mais il eût été franc et loyal; maréchal de France, il se montra arrogant et vaniteux. Simple officier, il eût été pillard et sabreur comme ses camarades; connétable, il fut avide et barbare envers les vaincus. Sa dignité suprême lui permettait de punir de mort les militaires surpris en faute; aussi, quand il se promenait en marmottant ses prières, il n'était pas rare de l'entendre dire sur le ton d'une psalmodie : « Pendez celui-ci, branchez celui-là, passez cet autre par « les piques. » Cette justice expéditive le rendait la terreur de ses hommes, qui disaient : « Défiez-vous des patenôtres du connétable. » Et dans ce temps il fallait se défier de bien des choses, depuis les cure-dents de l'amiral Coligny jusqu'à la messe du chancelier de L'Hospital.

L'éternelle tache imprimée au nom du connétable de Montmorency est la paix de Câteau-Cambrésis, dite la malheureuse paix, « paix aussi « honteuse à la France que celle de l'empereur Jovinian avec le roi de

imbibée de leurs eaux. Tel le fléau de la discorde est parti de la cour; il a exercé ses ravages dans la ville, dans les maisons; il a semé ses poisons dans le cœur des citoyens paisibles. Noblesse, magistrature, barreau, tout, jusqu'à la plus vile populace, veut avoir son drapeau. Le conseil royal est gouverné par deux têtes autour desquelles on se rallie. Un très-petit nombre, préférant le repos et la sécurité au vain éclat de la faveur, a le droit de rester en dehors des camps; puis ceux qui, par position, n'acclament aucun des favoris, deviennent les victimes de l'hostilité et de la haine, et sont considérés comme adversaires par les deux partis.

Se présente-t-il une place vacante dans la magistrature ou le clergé, c'est un homme riche et un favori qui s'offrent simultanément à la remplir, et l'un ou l'autre l'emporte, alors que le drapeau blanc ou rouge triomphe; on s'inquiète peu de l'intérêt public, on tient d'abord à placer ses amis. Ne dirait-on pas un malade ou un passager qui, au lieu de demander leur salut à la science et à l'expérience maritime, songeraient aux liens du sang, du compatriotisme ou de l'affection, et repousseraient la bonne foi et l'habileté? Quel fou oserait se jeter dans l'arène et s'opposer à ces hauts patronages qui ont à leurs ordres des flottes et des centuries! C'est à eux qu'appartiennent les faisceaux, les présidents [1], le parlement entier; au premier appel six cents clients

« Perse, tant descriée dans l'ancienneté. » (PASQUIER.) Il alla même si loin dans les concessions dont il fut l'instigateur, qu'il s'emporta contre Brissac qui voulait démolir les forteresses avant de les restituer. L'Hospital le détesta toujours, d'abord à cause des désastres dont il fut l'instrument et des villes dont il se constitua le bourreau, mais surtout parce qu'il employa pour s'enrichir la calomnie et la confiscation; aussi mourut-il « l'homme le plus riche et le moins libéral du royaume. » Sa mort fut digne d'un Français et racheta un peu sa vie. On n'a jamais bien su qui lui tira par derrière un coup de pistolet, mais il est positif qu'il se défendit courageusement, cassa les dents à un de ceux qui voulaient le saisir, et leur dit en serrant son épée dans ses bras : « Croyez-vous que celui qui a « vécu quatre-vingts ans avec honneur ne saura pas mourir un quart « d'heure? » (*Vie de L'Hospital.*)

Tel fut le *Grand Rabroueur*, comme on l'appelait. Il est fâcheux pour lui-même et pour la France qu'il se soit élevé si haut dans l'esprit de ses rois. François Ier, en le disgraciant, lui avait dit avec grande raison qu'il « *étoit « un ignorant dans les deux principales fonctions de sa charge, la guerre et la « politique.* » (VARILLAS.)

[1] Ce devait être Gilles le Maître, habile intrigant et successeur de Ber-

vont répondre. Le procès est jugé, la faveur l'emporte sur les meilleures raisons, et la naïve pudeur doit plier devant l'audace.

Il ne serait guère plus avantageux d'appeler l'éloquence et la loi à son aide, que de combattre son ennemi en champ clos : j'en sais un qui a enlevé moins de villes à l'ennemi qu'il n'a volé à ses voisins de bourgs, de villages, de domaines, avec l'aide du verbiage des avocats et de la vénalité des juges [1]. D'avance il fait ses choix, nomme ses magistrats et ne tarde guère à profiter de leur reconnaissance.

Pourquoi, quand l'intérêt public est en jeu, ne pas oublier nos querelles et nos inimitiés, pour laisser appeler des hommes recommandables aux dignités des trois ordres ? S'il y a litige entre deux candidats également vertueux et dignes, nul ne trouvera mauvais que tu choisisses celui des deux qui appartient à ton parti. Il n'est personne pourtant assez attaché à une cause pour ne point la quitter quand de graves motifs l'y obligent.

Le jeune Bantius, ardent et intrépide sur les champs de bataille, était issu d'une des premières familles de Nôle. Un jour, après la victoire de Cannes, Annibal le trouva demi-mort au milieu des monceaux de cadavres, il le fit guérir et le renvoya dans sa patrie, après l'avoir comblé de présents. Reconnaissant de tant de bienfaits, il essaya, par la suite, de livrer Nôle à son bienfaiteur. Marcellus le découvrit, et au lieu de le punir, il voulut se l'attacher. Il le fait venir, lui parle avec bonté, lui rappelle ses actions d'éclat quand il défendait la république romaine contre les Numides et les Carthaginois, lui fait entendre que ses hauts faits méritent la récompense due aux braves. Pour le convaincre, il lui fait don d'un superbe cheval, de cinq cents pièces d'argent représentant un char à deux chevaux, lui promet encore davantage, et lui déclare qu'il le laisse libre de sortir de la ville et d'emporter ses richesses où il lui plaira.

trandi, fait garde des sceaux à la place de François Olivier lors de sa disgrace.

[1] Voilà encore une accusation à l'adresse du connétable ou du maréchal de Saint-André. Ce dernier paya cher ses iniquités, car à la bataille de Dreux son cheval s'abattit sous lui, et le sieur de Baubigny, dont il avait fait confisquer les biens pour les acheter à vil prix, lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

Ces paroles changent les sentiments du jeune Bantius, et depuis cette époque la république n'eut qu'à se louer de son énergie et de sa fidélité.

C'est ainsi que de nouvelles espérances détruisent les anciennes, car les hommes n'envisagent que les derniers bienfaits, semblables en cela aux plantes qui suivent le soleil et tournent constamment leurs fleurs vers ses rayons.

A supposer même que tu ne doives recueillir aucun fruit de ta condescendance, il sera toujours grand de sacrifier tes inimitiés aux intérêts de la patrie ; que chacun laisse de côté les passions de parti pour tourner ses aspirations vers le bonheur général, pour rassembler toutes les forces vitales de la France, cette mère commune qui nous a donné le jour, qui nous a nourris, qui renferme dans son sein nos épouses, nos enfants, tout ce que nous aimons, tout ce que nous possédons. Rien ne resterait debout après la catastrophe, car les membres séparés du tronc ne survivent jamais.

ÉPITRE VII.

A ARNOULD DU FERRIER [1].

Rappelé de Venise.

Digne et savant jurisconsulte de Gascogne, Du Ferrier, on dit que tu vas quitter ton poste d'ambassadeur à Venise pour reve-

[1] Arnould Du Ferrier était de Toulouse; contemporain de L'Hospital, il s'instruisit avec lui en France d'abord, puis à Padoue, où il compléta ses études de droit. A son retour, il professa quelque temps à l'université de Toulon, puis obtint une charge de conseiller au parlement, par la faveur du cardinal de Tournon dont il était l'ami. Cette même faveur lui valut ensuite l'honneur d'arriver président des enquêtes, et enfin maître des requêtes au parlement de Paris. Dans l'affaire des Mercuriales, il opina avec les membres du parlement attachés secrètement à la réforme. Je vais dire quelques mots de toute cette histoire :

Charles VII, en 1493, et Louis XII, en 1502, avaient ordonné une censure de mœurs dans toutes les cours du royaume pour réprimer les

nir dans ta patrie, aux intérêts de laquelle tu as veillé plus de trois ans. Quelle sera ta récompense? Si la reine-mère et le roi sont sages, ils devront te satisfaire et t'élever aux premières dignités, à moins, toutefois, que ta réputation de vertu ne te fasse

abus et punir les infractions des magistrats inamovibles. Un président, assisté de deux conseillers et de quelques gens du roi, vérifiait les plaintes portées par *qui que ce fût*. Cette sage mesure, malgré une rectification de François Ier, tomba en désuétude devant l'hostilité systématique des parlements, mais Henri II la fit revivre par sa déclaration de 1551, et ordonna tous les trois mois les assemblées qu'on appela *Mercuriales*. Une des plus importantes séances de ces assemblées fut celle où l'on délibéra sur le sort des membres du parlement attachés à la réforme, et Arnould Du Ferrier qui, sans oser l'avouer, était de ceux-là, opina contre les catholiques. Il ne put porter bien loin ce premier élan de courage, car il courut se cacher pour en éviter les suites (1559).

Sous Charles IX, L'Hospital l'envoya au concile de Trente. C'était un singulier choix pour un concile catholique. Dans un long discours où il invoqua tous les noms propres de la Bible, il eut le talent de mécontenter son auditoire et d'enrayer encore les délibérations déjà si prolongées. Comme il était trop fier de ce qu'il avait dit pour se rétracter, il publia une apologie de sa harangue, saupoudrée de quelques bons mots à l'adresse de différents prélats. — De Rome il se rendit à Venise, où il resta ambassadeur. Afin de se distraire d'une vie diplomatique qui ne l'amusait pas, il visitait de temps en temps Padoue et montait dans les chaires de ses anciens professeurs, développant aux écoliers ses théories sur la jurisprudence et la politique. La cour de France trouva que son représentant compromettait sa dignité et le rappela. Arnould Du Ferrier revint en France et attendit, pour abjurer publiquement le catholicisme, qu'on lui eût rendu les 14,000 écus dont il s'était endetté. Il se consolait de paraître catholique en portant à la messe son Lucien, qu'il lisait pendant la durée des offices. Il mourut chancelier du roi de Navarre (Henri IV), en 1585, à l'âge de 79 ans.

Il a écrit différents ouvrages, entre autres un *Traité d'Éloquence*. Je ne puis passer sous silence un fait assez important que nie et blâme Cousin (*Journal des Savants*, 1689, 28 février), et qui cependant me paraît assez vraisemblable. Arnould Du Ferrier et L'Hospital auraient eu l'idée et tenté les moyens d'amener le roi de France à rompre avec la cour de Rome et à se faire proclamer chef d'une religion gallicane analogue à celle d'Angleterre, mais *sous la surveillance et la suprématie du pape*, afin que le souverain pontife consentît plus facilement à se démettre de toute autorité spirituelle sur la France.

succomber aux attaques de l'envie, fléau qui règne à la cour, et qui s'attache de préférence aux honnêtes gens.

« La loi divine, diras-tu, apprend à se passer des biens de ce « monde et à mépriser les splendeurs humaines. » C'est vrai, mais à ton débarquement penseras-tu de même? Endureras-tu patiemment les hauteurs de ces personnages qui se croient fils d'Hector et qui ont eu pour pères des marchands ou des greffiers? Ceux mêmes dont les ancêtres furent réellement puissants ont tellement dégénéré que leur conduite les rend méconnaissables et indignes des vertus de leurs pères. Moi, dont la tête a blanchi au milieu d'eux, dont la main est en quelque sorte façonnée à la lutte, je suis chaque jour obligé de les combattre, et je ne réussis ni à punir leur engeance, ni à préserver le roi de ses cabales.

Je devine, tu t'asseoiras modestement sur ton siége, au parlement, sinon tu retourneras chercher le calme de l'étude dans cette ville d'Anténor où nous apprîmes jadis à nous aimer; peut-être aussi te réfugieras-tu dans quelque coin de terre isolé, loin de ces bouges infâmes et odieux. Tu vivras dans l'ombre afin que personne ne se doute de ton existence et que tous te croient descendu dans la tombe.

Mais non, Du Ferrier, tu es assez courageux pour braver les dangers communs et ne pas ajouter aux calamités publiques en fuyant lâchement comme un mauvais soldat. Les forêts les plus épaisses, les vallées les plus mystérieuses pourront bien te séquestrer des hommes; mais quand tu te croiras à l'abri de toute sollicitude, un voisin troublera ton repos, un voleur pénétrera, la nuit, dans ta demeure; un riverain envahira ton champ, labourera au delà de ses bornes, t'intentera un procès et te forcera à le traîner publiquement en justice [1].

Le repos n'existe nulle part, chacun cherche à se ménager une vie tranquille, même au cœur de la capitale, même au Palais, puis, quand il a un peu vécu dans ce milieu, il a beau faire, il court risque d'être perpétuellement assailli par les tempêtes, allât-il se réfugier au fond du jardin des Hespérides.

En quel lieu étouffer ton énergie et l'empêcher de rompre ses chaînes? Quel que soit le séjour de ton choix, désert ou nuit im-

[1] Du Ferrier était rappelé de Venise et devait arriver à Paris au moment où fut composée cette épître.

pénétrable, la lumière de ton intelligence, comme un soleil éclatant, percera les ténèbres.

Oh! puissé-je passer les jours qui me restent à vivre auprès d'un ami tel que toi, et confier à ton cœur les élans de mon âme!

EPITRE VIII.

A Guy DU FAUR.

—

Première retraite. — Choix d'un ami.

(1562)

Aussitôt que ton poëte a reconnu qu'il était de trop à la cour, il a regagné sa retraite et les sentiers déserts de son domaine. Là du moins il n'est plus contraint de vivre chaque jour face à face avec les Pélopides. Je te rends mille actions de grâces, Apollon, à toi comme aux neuf Muses, qui ont calmé mon cœur et endormi mes agitations [1].

Avec vous je puis errer seul, sans crainte et par les ténèbres

[1] Les motifs de cette première retraite, que l'on place en 1562, sont peu connus; on l'attribue à une énergique représentation du parlement irrité des mesures conservatoires prises par le chancelier. Il est peu probable que le parlement, composé des anciens collègues et des meilleurs amis de L'Hospital, ait jamais rien demandé et obtenu qui pût le déterminer à se retirer au Vignay. Voici plutôt ce qui se passa : les protestants, irrités du massacre de Vassy, se soulevèrent, s'emparèrent d'une cinquantaine de villes et forteresses, pillèrent les églises pour payer leurs hommes, et commencèrent ainsi la première guerre civile. Le prince de Condé fit battre monnaie à son effigie, et menaça d'appeler les protestants d'Allemagne qu'il était désormais en mesure de soudoyer. Il offrit néanmoins de se soumettre, à la condition que Guise, Montmorency et Saint-André seraient chassés de la cour. La reine-mère engagea le chancelier à soutenir cette motion dans le conseil et à proposer des concessions; lorsque L'Hospital voulut parler dans ce sens, une scène fort vive s'engagea :

les plus obscures dans les forêts profondes d'Arcadie. L'effroi de me sentir isolé, abandonné de mes amis, ne clouera plus mes pieds à la terre et ne m'empêchera pas de rentrer chez moi la nuit comme le jour, car vous m'avez appris, Muses, que la poésie aide à passer le temps. A la campagne, aussi bien qu'à la ville, ma maison est pourvue de livres, mes plus fidèles amis. Quand je veux, après mes récréations, m'adonner aux choses sérieuses, je consulte Platon ou les philosophes qu'il a inspirés. J'aime surtout saint Paul, dont les ouvrages m'apprennent à connaître et adorer mon Dieu.

Ai-je besoin d'études moins sévères? A mes ordres apparaissent les poëtes de tous les pays et leurs divines inspirations. Ils sont si nombreux et si variés dans les enivrements qu'ils procurent à l'esprit du sage, qu'il me semble difficile de chercher ailleurs la vraie satisfaction. Oh! si l'homme savait utiliser tous les éléments de bonheur qu'il a sous sa main, combien le reste lui semblerait futile!

Diogène et Épicure se sont également trompés dans leurs aspirations. Tous deux, à mes yeux, sacrifient la vraie liberté : l'un en dédaignant le monde et les lois de l'urbanité, l'autre en faisant trop de cas des jouissances que cherchent les riches dans leurs festins, leurs vêtements, leurs ablutions parfumées.

Il existe un juste milieu; si tous deux avaient su le trouver, Épicure se fût débarrassé de sa sensualité et Diogène de ses haillons. L'homme vraiment heureux est celui qui, malgré sa pauvreté, est chéri d'un ami puissant et sage; il s'élève par sa propre vertu et s'ouvre ainsi la porte de tous les cœurs.

L'amitié n'est constante et durable qu'à la condition d'être basée sur l'estime et démontrée par des services réciproques. Le plus pauvre ne doit pas flatter le plus riche, et le plus riche ne doit exiger du plus pauvre que des actes honorables et justes. Vois combien les dieux aiment les hommes, combien les pères aiment

« Ce n'est point à gens de robe longue, dit le connétable, d'opiner sur faits « de guerre. » — « Bien que de telles gens ne sçachent conduire les armes, « si ne laissent-ils de cognoistre quand il en faut user, » répondit le chancelier. Bref, le parti des triumvirs l'emporta, et on conclut à ôter au chancelier le droit de délibérer dans les conseils de guerre. C'est à cette circonstance que je crois devoir attribuer la première retraite au Vignay.

leurs enfants, cependant ni les uns ni les autres n'ont à attendre quoi que ce soit de l'objet de leur prédilection. Que pourrait espérer un homme de l'enfant au berceau? De quelle utilité sont les faibles mortels pour le Dieu tout-puissant?

En revanche, les lois ont interdit les donations entre époux, à cause des influences de l'alcôve, qui amèneraient peut-être le plus adroit à dépouiller le plus confiant. Les premiers hommes savaient modérer leurs passions au temps où la déesse Astrée [1] résidait encore sur la terre et ne songeait pas à remonter aux cieux. La nature nous dota dans le principe de toutes les joies d'un amour sans arrière-pensée, mais l'égoïsme a corrompu les mœurs et l'argent est devenu notre unique mobile.

Maintenant chacun se donne au premier venu dont il espère honneurs ou richesses : les petits se vendent aux grands et les pauvres aux riches. C'est ainsi que la vigne attache ses fragiles rameaux à un autre arbre loin duquel elle ramperait à la surface du sol.

Que feraient d'ailleurs tant d'infortunés? Tout dépend d'un seul homme : le Roi. Cet homme dispose sans contrôle des dignités, de la fortune. Il ressemble à un fleuve aux ondes duquel s'abreuve la nation. C'est au roi seul que les Français s'adressent pour obtenir honneurs, fonctions, gouvernements et le reste. Or, quel simple particulier oserait s'adresser directement au roi? Les ministres et les généraux n'ont pas même un libre accès auprès de sa personne. La vertu la plus pure n'approche du souverain que sous le patronage des favoris.

Je vais te dépeindre maintenant tous ces riches infâmes au cœur vicié, aux instincts brutaux, aux sentiments dépravés : ivres d'orgueil à la vue de la foule qui les suit, ils appellent sur leur tête la haine des hommes et la vengeance des dieux; ils méprisent les malheureux et les traitent comme de vils esclaves; ils oublient de quel point ils sont partis eux-mêmes, de combien de ruses et d'humiliations ils se sont étayés pour grandir; ils ne songent pas combien sont glissantes et peu sûres les régions élevées d'où tant d'autres ont été précipités.

Parfois ils se servent d'un certain nombre de complices et de

[1] *Victa jacet pietas et virgo cæde madentes*
Ultima cœlestum terras ASTRÆA *reliquit.*
(OVIDE, liv. I, *Métam.*)

valets pour remplir leurs maisons des dépouilles de la patrie, pour accaparer les gouvernements et les distinctions, pour administrer à leur gré et faire tout plier sous leur écrasante tyrannie. Qu'il vienne un citoyen vertueux et intègre, « Je n'en veux point! s'é-« crient-ils, qu'il cherche d'autres protecteurs; je n'ai pas besoin « de ses services, ses offres sont inutiles. » Ainsi l'honnête homme est mis à la porte au milieu des huées et des plaisanteries.

Heureux, trois fois heureux celui qui, au milieu de la prospérité, sait se contenir et se modérer! Heureux aussi celui qui, monté au faîte des grandeurs par la protection céleste, ne méprise point son humble ami, mais l'associe à sa fortune comme à un héritage dont il veut partager fraternellement la jouissance! Il oubliera, s'il le faut, les faveurs qui le grandissent, il souffrira patiemment que tu le contredises, il partagera avec toi ses plaisirs comme ses travaux, tu seras de moitié dans ses actions, il prendra soin de toi et de tes intérêts, tu n'auras pas besoin d'être constamment assis à sa table, il te dispensera des visites officielles du matin et du soir, si tes affaires te réclament ailleurs. Ses ordres comme ses demandes seront pleins de douceur; l'honneur, la justice, la loyauté les inspireront. Que tu sois occupé de tes affaires ou de celles de l'État, il ne verra pas de mauvais œil que tu t'absentes, car son cœur n'admettra ni soupçons ni accusations, et ses oreilles seront fermées à la calomnie. Si Diogène avait été témoin d'une pareille amitié, il n'eût pas maudit avec tant d'aigreur la confraternité des petits avec les grands, et il n'eût pas regardé la sagesse comme impossible à la cour des souverains.

Une grande prudence est nécessaire dans le choix d'un ami pris au-dessus ou au-dessous de soi-même. Ici comme là il faut éviter certains écueils. Dans la fortune et la splendeur l'amitié mal établie chancelle. Le riche et le noble risquent de mépriser leur ami pauvre et roturier : l'âne ne s'attelle point avec le bœuf; pour marcher ensemble il faut de l'égalité. Le plus grand a donc besoin d'élever le plus petit à son niveau; mais combien d'hommes veulent monter! combien peu consentent à descendre!

Il est cependant certains signes qui éclairent dans la recherche d'un ami et apprennent jusqu'à l'évidence s'il faut avancer ou reculer. Un cœur vicié ne se cache pas longtemps, et la fausse vertu secoue l'échafaudage qui la gêne pour donner carrière à ses véritables tendances, à ses honteux emportements. Tel un torrent,

arrêté dans sa course par les digues et les rochers, se précipite avec plus de fureur; tel aussi un coursier, débarrassé de ses freins, s'enfuit dans la campagne et renverse le cavalier désarçonné.

La sagesse est la source de tout bien, et celui qui l'aura trouvée vivra en paix avec lui-même et ne sera en butte ni à ses propres passions ni à celles d'autrui : il supportera avec courage les épreuves par lesquelles Dieu le fera passer; il ne demandera rien de plus, rien de moins que ce qu'il possède; il écoutera avec bienveillance ce qu'on lui dira et ne tirera point vanité des fautes de son prochain.

Quoi de plus terrible et de plus dangereux qu'un grand seigneur insensé, lorsque ses mauvais instincts ont à leur service une puissance réelle? Il devient un mortel fléau pour ses amis. C'est comme si l'on mettait une épée entre les mains d'un fou; il frapperait à tort et à travers, semblable à Ajax furieux, qui, dans son délire, coupait la tête à des brebis qu'il prenait pour des hommes.

Quand l'homme, une fois dépouillé de ses pieux sentiments, est abandonné à ses instincts féroces et sauvages, il conserve encore la forme humaine, mais il devient plus terrible que le tigre des forêts. Le vin répandu dans les artères, l'huile jetée sur un brasier, l'Etna et le Vésuve dans les épouvantables vomissements de leur lave, ne provoquent jamais d'aussi terribles désastres.

Le citoyen honnête souffre de se voir en butte aux accès d'une rage insensée, aux calomnies d'une langue empoisonnée. Que m'importent les espérances les plus brillantes? Je trouve plus de bonheur dans une journée passée librement au milieu de mes amis à la campagne, aux champs, à l'ombre d'un chêne, que dans toutes les conversations légères et inutiles de la cour, ce réceptacle des fausses promesses et des mensongères protestations.

Certains individus se complaisent pourtant dans ce milieu : leur lâche faiblesse repousse toute liberté, ils sont comme le Dave de Térence, qui reçoit sans peine les coups et les bastonnades, pourvu qu'il attrape une pitance de gâteau et boive à plein ventre une cruche de vin. Ils croient acheter à ce prix des récompenses qui bien souvent leur échappent; alors ils accusent les dieux de leurs humiliations, de leurs faiblesses et de leurs inconséquences.

Ainsi se termine l'épopée de leur existence; personne ne les plaint parce qu'ils se sont eux-mêmes jetés, tête baissée, dans l'abîme, à la poursuite de vaines chimères. Un autre, qui redoute

la colère d'un puissant, tombe dans les mêmes filets. Oh! celui-là ne mérite pas le sort dont il est victime, et qu'il n'a pu éviter; tel un poltron se jette au milieu des ennemis, ou, pour les éviter, succombe dans un nouveau piége, comme Palinure qui fut submergé dans les mers de Sicile [1].

La tempête m'a tourmenté moi-même, et quand mes voiles ont été brisées, je n'ai pu me sauver à force de rames : c'est ici que je cherche un refuge; je me cache dans une forêt dont les arbres n'ont pas été coupés depuis le jour où je les dédiai aux Muses : mes bois semblent rajeunis par le retour de leur maître. Je puis librement réfléchir, lire et écrire. Je mène une vie semblable à celle des premiers hommes qui ont peuplé la terre. Content du peu que j'ai amassé, entouré d'enfants soumis, aimé d'une digne épouse, je me délecte en paix et sans arrière-pensée.

Les nuages sont dissipés, le soleil est de retour et la mer est calmée. Voici qu'à l'exemple de l'oiseau qui se cache pendant les longues pluies, attendant les rayons de l'astre de lumière pour s'élancer dans l'espace, je ne me contente plus de ton souvenir et de mon repos actuel, mais je songe à quitter le port; mes yeux se reportent en arrière, et, sans me souvenir du danger passé, je réfléchis aux moyens de m'embarquer encore sur une mer orageuse.

ÉPITRE IX.

A Arnould DU FERRIER [2].

—

Indécisions de la cour. — Vœux en faveur de Coligny.

Ma lettre sera aussi peu positive que les événements actuels. Tantôt on prétend, cher Du Ferrier, que le frère du roi se marie

[1] Palinure, selon Virgile, était le pilote d'Énée. Pendant son sommeil, il tomba dans la mer, où il mourut, en donnant son nom à un cap du voisinage.

[2] Cette épître doit dater de l'année 1570 ou 1571; L'Hospital avait rendu les sceaux et vivait heureux et tranquille au Vignay. Du Ferrier était revenu en France et habitait le Midi.

et que la couronne d'Angleterre sera la dot de son épouse; le bruit a couru un moment que l'on avait frété des bâtiments pour son transport, et que l'élite des seigneurs de la Grande-Bretagne partait pour l'attendre : trois jours après tout est rompu, et cela sans le consentement des deux fiancés, que l'on dit également enflammés d'amour[1].

Mais les seigneurs attachés au futur ne veulent pas quitter la France pour ce qu'ils appellent un exil; d'autres tremblent de voir disloquer leur parti, si par hasard nous sommes assez insensés pour recommencer la guerre civile; ils savent quel chef courageux ils risqueraient de perdre, et ils craignent enfin que son jeune cœur, sous l'influence des caresses d'une femme, ne change de sentiments.

Le roi a quitté Paris; il allait chasser en Bretagne dont on dit les vastes forêts pleines de bêtes sauvages. Faux prétexte : le but réel était une réconciliation avec les jeunes Bourbon et l'amiral; nos puissants du jour en ont été épouvantés, car si M. de Châtillon trouvait une occasion de baiser la main du roi, il lui souffler-rait deux ou trois mots à l'oreille et lui apprendrait de combien d'intrigues il est victime, de quels dangers son trône est menacé. Oh! s'il pouvait le réveiller du profond sommeil dans lequel il est plongé, il relèverait son autorité, gouvernerait le peuple qui l'appelle à grands cris, et prendrait les rênes de l'État que les mains trop faibles du jeune prince ne peuvent encore maintenir. Cette crainte fait le désespoir de nos grands seigneurs[2]. Ils travaillent tant qu'ils peuvent à détourner le roi de ce dessein, ils lui persuadent de revenir et lui montrent les avantages dont il se priverait. La crédulité du prince est exploitée par les manœuvres des courtisans, si bien qu'on est revenu de Gaillon et de Monceaux; pour le moment le roi est à Fontainebleau. On parlait aussi de moi, et ce n'était pas sans raison; je ne sais quels mots sortis de la bou-

[1] Catherine de Médicis avait appris d'un astrologue que tous ses enfants seraient rois; aussi fit-elle des démarches diplomatiques dans toutes les cours pour leur chercher des fiancées couronnées. Elle essaya de faire épouser Élisabeth d'Angleterre à Henri III, mais soit par vertu, soit par politique, soit par suite d'un certain défaut physique, la Vestale d'Occident le refusa, comme elle refusa plus tard le duc d'Alençon.

[2] On voit à quel degré L'Hospital était favorable à la Réforme, puisqu'il rêve la rentrée en faveur de Coligny et la disgrâce des catholiques.

che du prince avaient mis la cour en émoi, mais la ruse s'est chargée de dissiper ce nuage. Je puis donc encore jouir de la liberté que je tiens du ciel. Les méchants et les égoïstes en plaisantent, mais les sincères amis du roi gémissent. Ah! il en est bien peu, Du Ferrier, qui s'inquiètent de la patrie et des affaires publiques : si tu voyais (et je rougis de l'écrire) les rouages secrets du pouvoir, si tu connaissais les entrevues qui ont lieu avec les éternels ennemis de la France, tu pousserais les hauts cris, toi et tous ceux qui chérissent le roi et demandent au ciel le bonheur de la patrie.

Mais je ne veux point que tu regrettes mon éloignement, comme tu me le déclares dans ta dernière lettre. Si ta maison de campagne était près de la mienne, s'il m'était permis de t'avoir pour compagnon et pour commensal, je supporterais tout sans me plaindre, et ma vieillesse me serait douce et légère. Nous suivrions plus gaiement ensemble le chemin qui nous reste à faire pour arriver au ciel, où les justes ont le droit d'espérer une éternelle félicité.

LIVRE VI.

—

EPITRE PREMIÈRE.

A GUY DU FAUR.

—

Déboires de la faveur. — Douceur de la vie des champs [1].

Tu m'assures que je suis aussi habile que mes prédécesseurs, anssi capable qu'au jour où la fortune m'appela au pouvoir. Mais la faveur des rois ressemble à l'abeille, qui voltige dans la cámpagne, se repose sur plusieurs fleurs et abandonne à jamais celles qu'elle a semblé le plus aimer.

Bien fou qui base ses espérances sur l'amitié des princes, et se figure la mériter en s'évertuant à charmer leurs yeux et leurs oreilles. Il ne plaît pas longtemps et les flatteurs finissent par importuner. Le son trop continu de la harpe devient un fléau.

Un roi se réveille parfois du profond sommeil dans lequel on le plonge, et, ouvrant ses yeux, il apprend à distinguer ses vrais amis, à détester ceux qu'il chérissait, à ne plus servir de jouet à l'astuce et au mensonge, dont les trames secrètes lui apparaissent.

Mieux valent ceux qui, dans les limites d'une sage liberté, osent donner au roi de généreux et utiles conseils; ils ne reçoivent pourtant pas toujours la juste récompense de leur courage, car les rois écoutent à contre-cœur les avis des hommes fiers et indépendants, ils se laissent plutôt aller aux douces insinuations de la louange; le parasite et le débauché ont meilleure chance de réussir, et c'est pour cela qu'ils chassent l'homme droit et irréprochable. Heureusement que celui-ci s'en va de bon cœur, il regagne sans peine sa

[1] L'Hospital est encore chancelier, mais il sent que sa faveur décline, qu'il a mécontenté tous les partis en faisant des concessions à chacun. Il n'accuse ni le roi ni la reine-mère, mais il s'attend à être congédié un jour ou l'autre, et d'avance il déclare que sa disgrâce sera la bienvenue.

modeste retraite, et là, libre de tout souci, exempt de toute ambition, il coule d'heureux jours entre une épouse qu'il chérit et des enfants qui l'honorent, sans souci de la cour ou de la ville. La pureté de sa conscience, les nobles motifs de son éloignement dissipent ses regrets.

Pour moi, on peut me retenir ou me congédier, se conformer à mes avis, ou les repousser, toute détermination à mon égard me trouvera ferme et inébranlable; je ne sais aucune disgrâce qui n'ait ses avantages. A mesure que la faveur du roi diminue, la jalousie et la haine des envieux s'apaisent, les difficultés s'aplanissent.

« Mais, diras-tu, on n'est plus utile ni à soi ni à ses amis. » Qu'importe, si j'ai fait de mon mieux quand je l'ai pu? Ce n'est pas moi qu'il faut accuser, mais ceux qui m'ont, sans raison, ravi le pouvoir. Pourquoi l'ambition nous étreint-elle dans ses chaînes? pourquoi préférer une vie errante et servile à la libre surveillance de son patrimoine, à la douceur d'un paisible repos?

Je sais un grand seigneur qui était devenu plus riche que Crassus, qui avait fait bâtir des châteaux dont les flèches s'élevaient jusqu'aux cieux : quand il fallait quitter la cour et le roi un jour ou deux, c'était pour lui un supplice; on aurait dit qu'il perdait la lumière du jour et les rayons du soleil. Tu sembles craindre que mon absence de plusieurs mois ne me fasse perdre ma faveur, qu'à mon retour, je trouve les portes closes et qu'il faille repartir sans espoir; crois-tu donc que je sois altéré comme Tantale ou affamé comme Phynée[1] quand les furies l'empêchaient de toucher aux mets d'une table somptueuse?

Un vieillard vénérable[2] a été jadis chassé de la cour, dépouillé des insignes de chancelier; s'est-il laissé vaincre par la douleur? a-t-il regretté ses dignités perdues? Non! il a imité le sage négociant qui, après avoir vu sa cargaison engloutie par les flots, revient, dans sa patrie longtemps regrettée, jouir des quelques richesses qu'il a pu sauver du naufrage.

C'est ainsi que notre ami est rentré dans ses foyers, où il a

[1] Phynée, roi de Thrace, se maria deux fois et eut deux fils de sa première femme : il leur fit crever les yeux à l'instigation de la marâtre.— Les dieux, pour le punir, le rendirent aveugle et le condamnèrent à être tourmenté par des harpies, dont la mission était d'enlever ou de souiller les mets qu'il faisait servir à sa table.

[2] François Olivier.

repris les études libérales qu'il avait interrompues : il a retrempé son âme dans le travail, il a écrit et colligé des ouvrages dignes des Muses et d'Apollon, il a fait pousser dans ses terres les lauriers toujours verts, les cyprès aux fruits pointus, les pins au bois résineux. Trop heureux s'il n'eût point rêvé de reprendre sa charge et de se hasarder encore sur les flots.

Le toit paternel n'est un lieu d'exil que pour celui qui laisse engloutir son oisiveté dans le vin et le sommeil, qui n'a de goût pour aucun travail et qui voudrait chaque soir être au matin et chaque matin être au soir.

Il trouverait pourtant de douces jouissances à semer, récolter, engranger sa moisson, garnir ses celliers, cueillir ses fruits à leur maturité, sevrer ses agneaux, brûler ses cochons de lait, les servir à table avec des poules élevées dans sa basse-cour, choisir deux pigeonneaux dans la tour de son colombier, prendre aux lacs des animaux sauvages, attirer des oiseaux dans les gluaux, surprendre leur progéniture au nid, pêcher en tenant les filets, saisir la proie vivante. Combien d'autres plaisirs offre la vie champêtre, bien supérieurs aux émotions de la ville et de la cour ! L'étude des sciences, une instruction solide permettent de traverser l'hiver sans craindre les longues veillées; puis une partie du temps est employée aux devoirs du culte envers le Dieu que nos cœurs reconnaissants bénissent pour tant de biens.

Tu vois comment je juge la campagne : me diras-tu maintenant qu'il est impossible de supporter les regards de ceux qui nous ont vus dans une prospérité splendide et qui méprisent notre chute ? Songe que l'homme fort n'est jamais abattu ; il lève la tête plus haut que jamais et se tient droit comme l'arbre dont les Grecs choisissaient le feuillage pour tresser des couronnes au vainqueur. Celui que la gloire et les honneurs n'ont point enorgueilli ne se laisse vaincre ni par la mauvaise fortune ni par les disgrâces; il reste le même partout et toujours ; rien ne change le sage. Les sots propos d'une langue hypocrite n'ont pas plus d'importance à ses yeux que les aboiements d'un chien en colère.

Pesons donc sérieusement nos résolutions, supportons avec courage et énergie les orages qui éclatent sur nos têtes, et gardons la conscience que nous sommes assez forts pour vaincre les tempêtes déchaînées.

Ce que nous voyons s'est vu de tout temps, et rien ne sera so-

lide et durable tant que le monde dépendra comme aujourd'hui du caprice d'un roi. Le nôtre n'est pas né méchant, sa mère aime la France et chérit son fils; mais on dédaigne l'âge de l'un et le sexe de l'autre; tous les grands cherchent à accaparer le pouvoir; ils ne reculent ni devant l'infamie ni devant l'assassinat; et moi, malheureux, sans moyens d'action dans ces luttes, je suis forcé de comprimer les élans de mon cœur et de mes malédictions; ma puissance reste enchaînée dans les mains de quelques audacieux.

O toi, roi Charles, reprends courage: tu as à ta disposition des armes et des soldats, avec eux tu pourras reconquérir la puissance arrachée jadis à tes jeunes mains; sauve la patrie des fléaux qui l'accablent, des tyrans qui la perdent; fais tomber le glaive qui menace d'égorger tous les hommes de bien, et la France, heureuse et fière de ne servir qu'un seul maître, aura recouvré sa liberté.

EPITRE II.

A JACQUES CORBINELLI [1].

Conseils de pratiquer la vie chrétienne.

Je serais heureux, Corbinelli, de t'avoir à mes côtés et de retremper mon esprit dans les entretiens d'un ami tel que toi, mais ce serait difficile; nos affaires personnelles et les circonstances s'y

[1] Jacques Corbinelli, issu d'une illustre maison de Florence, vint à Paris s'attacher à la fortune de Catherine de Médicis sa parente, dès qu'il apprit la mort d'Henri II. On a voulu faire de lui un des affidés de la conspiration Pandolphe Pucci, mais je crois qu'on l'a confondu avec un de ses parents, Bernard Corbinelli, qni s'enfuit après l'exécution de Pandolphe. Cette erreur a été mise en circulation par le maréchal de Bassompierre, qui dit : « L'histoire de France a bien affaire d'être remplie de l'extraction « de ce Corbinelly, et ce debvoit être quelque homme de bien d'être de la « conspiration de tuer son prince avec le chef Pandolfo Puccio, qui fut « pendu en un croc pour son forfait, et ce aux fenestres du palais. »

Corbinelli se laissait patiemment regarder comme un sage à la cour de

opposent par trop. Tu aimes à vivre au grand jour, au milieu des hommes, dans les villes bruyantes et populeuses; tu appartiens à la compagnie du frère du roi. Moi j'habite et cultive une petite terre que Charles m'a donnée généreusement avec un revenu annuel sur le trésor.

Si nous sommes séparés, nos sentiments et notre manière de voir ont toujours des analogies que l'absence fait mieux apprécier; pourtant ma vie est à son déclin, tandis que la tienne est à son midi.

A la cour, mon ami, tu as su te contenir, et préférer les études sérieuses aux intrigues déshonorantes; mais avant d'obtenir la faveur dont tu étais digne, il t'a fallu lutter contre l'envie, éviter ses flèches empoisonnées, renverser bien des obstacles.

Ton jugement précoce t'a rendu sage de bonne heure, et de bonne heure aussi la fortune t'a soumis à ses vicissitudes. Ceux qui t'ont connu, voyant se manifester une noblesse d'âme peu commune, essayèrent d'étouffer cette supériorité naissante. Mal-

France. Il lisait Tacite, expliquait Polybe, citait Machiavel et se disait savant politique; il fut donné par Catherine au duc d'Anjou, auquel il n'inspira sûrement pas les exécrables principes dont les scandales souillèrent plus tard le trône de France; l'estime du chancelier L'Hospital est un brevet d'honnêteté contre lequel il ne faut point s'élever. De Thou avance que Corbinelli n'était d'aucune religion, et De Thou aimait assez les gens éclectiques en matière de conscience. Si le digne Italien dont je m'occupe ici était honnête et moral, ce qu'il faut toujours supposer jusqu'à preuve du contraire, il n'en était pas moins un madré personnage, qui savait fort bien entretenir des correspondances occultes sans se compromettre : tantôt il infiltrait ses dépêches clandestines dans un cure-dents qu'il portait à la bouche, tantôt il les mêlait négligemment à des papiers qu'il tenait à la main avec des dossiers sans conséquence. Ces petites ressources sont peut-être excusables aux jours de despotisme, mais tant de souplesse et d'aplomb s'allient mal à la vraie grandeur d'âme, à l'honnêteté absolue; pourtant je n'ai rien trouvé qui puisse me faire juger Corbinelli comme autre chose qu'un habile courtisan. On ne sait pas non plus s'il aima beaucoup son maître, car après Henri III il se trouva dans l'intimité d'Henri IV, avec lequel il avait eu l'extrême prudence d'entretenir des relations.

Il publia à ses frais une édition du Dante, dont le seul manuscrit existant était entre ses mains : le fit-il par amour des lettres ou par spéculation? La question n'est pas résolue.

gré les coups du sort, tu n'en es pas moins resté dans le droit chemin [1].

Pour moi je n'ai avancé que par gradation et lentement; la fortune a éprouvé ma vieillesse, et m'a dépouillé d'une charge éminente : je n'ose dire que cette mesure soit injuste et frappe un homme exempt de tout reproche, mais à coup sûr, elle a éloigné un fidèle gardien des lois, un ami sincère du trône, un citoyen dévoué au bien-être de sa patrie, intéressé au maintien de la concorde et de la paix. Mes amis ont pleuré ma chute d'autant de larmes que si la mort m'avait frappé. Ils se figurent que le plus grand malheur en ce monde est de perdre des fonctions longtemps occupées avec honneur, de survivre à une disgrâce, de finir ses jours dans la retraite et l'obscurité, de ne garder aucun souvenir de son ancienne splendeur. Combien me semble légère cette privation, si je la compare au massacre et à l'exil de tant de gens de bien !

Quand l'ordre de quitter la cour m'a été transmis, je n'ai couru ni vers les bords de la mer Noire, ni chez les Garamantes [2], ni chez les Indoux ; je suis allé tout simplement dans une campagne voisine de la capitale où depuis longtemps j'avais tout préparé pour me recevoir dans la mauvaise fortune. Vivre dans une retraite semblable, c'était la récompense que demandaient les vainqueurs après avoir sauvé la patrie, vaincu les ennemis, protégé les temples des dieux ; c'est là seulement qu'ils espéraient trouver sur leurs vieux jours un peu de calme et de repos.

Dieu m'a laissé plus de biens que la violence de mes détracteurs

[1] Les Français voyaient d'un mauvais œil l'invasion de cette nuée d'Italiens, qui, sous prétexte de parenté avec la régente, accaparaient les places, fouillaient dans les caisses publiques et gênaient l'avancement des nationaux. C'est là un écueil perpétuel pour tous les souverains étrangers ou mariés à des étrangères, et je ne sais si les alliances plus ou moins précaires que les cours espèrent établir par certaines unions matrimoniales sont plus avantageuses que la dépopularisation et la défiance ultérieures ne sont nuisibles. Les mariages des rois français leur ont rarement porté bonheur ; aussi beaucoup de diplomates ont-ils émis le vœu que les héritiers présomptifs choisissent une compagne dans les familles de leurs propres sujets. En ces temps-là les trônes ne pouvaient s'allier qu'aux trônes, et bien des malheurs en ont été la suite avant et après le XVIe siècle.

[2] Les Garamantes étaient les peuples les plus méridionaux que les Romains connussent en Afrique.

ne m'en a fait perdre. Pour une si petite privation, j'ai devant moi la vie éternelle, et les promesses de Dieu ne sont point mensongères... ; rien ne me troublera tant que je suivrai les traces de Jésus-Christ sur la route pleine de fatigues et d'écueils qui conduit au ciel. L'espoir d'une vie meilleure me délasse et me fortifie ; je sens que mon bonheur a commencé à une heure où déjà j'étais sur le point de quitter la vie.

Supposons, si tu veux, que ce soit un grand et pitoyable malheur d'être séparé de la cour et du roi, d'être exilé dans ses foyers ou ailleurs : serais-je donc la première victime d'une telle ingratitude? Je dirai plus, ce mal devait être un bien pour ton vieil ami. Montre-moi un pays, un État où la vertu ait pu se défendre et se maintenir longtemps. En quel lieu a-t-elle été assez forte pour supporter les assauts des méchants et des envieux ?

Si je voulais citer des exemples, j'en trouverais par milliers dans l'antiquité, et je crois que notre siècle lui-même m'en fournirait assez. J'ai vu (et ce sont là des faits connus et qui nous touchent), j'ai vu des hommes ayant gouverné l'État avec la plus grande sagesse, ayant rendu les services les plus éminents, chassés par cette vermine qui dévore la fortune publique. Ne t'étonne plus de ma chute rapide, j'étais sans défense contre une engeance maudite. Rien n'est fixe et stable ici-bas : chacun suit tôt ou tard sa destinée, et nul ne lui échappe. Parfois l'erreur obscurcit nos regards, les maux les plus terribles en apparence sont les moins sensibles en réalité, et, par un singulier revirement, ils deviennent peut-être une source de bonheur : on dirait un abcès mortel qu'aurait percé le glaive d'un ennemi [1]. Crois-en donc mon expérience : après la première heure de désappointement, tout va bien. Dieu donne à chacun assez de force et de courage pour souffrir les maux dont il le frappe. Et malgré cela, l'éternel ennemi du genre humain, loin de s'avouer vaincu, redouble ses obsessions et emploie tous les moyens de nous tromper et de nous perdre.

Supporte avec constance l'exil, la ruine, ne te laisse épouvanter

[1] « Jason de Phères étant abandonné des médecins pour une apostême « qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par « sa mort, se jeta, dans une bataille, à corps perdu dans la presse des en- « nemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point que son apostême en « creva et guérit. » (MONTAIGNE, *Essais*, liv. I, chap. 33.)

par aucune menace, n'hésite pas à exposer ta vie au nom de Jésus-Christ; mais aussi ne te repose pas trop indolemment sur tes propres forces : sois au contraire vigilant et actif, de peur que le serpent ne t'enlace dans ses piéges et ne te séduise sous des apparences de vertu. L'ambition, l'égoïsme, l'erreur perdent des citoyens dont les services seraient bons et utiles, mais qui ne savent pas s'arrêter à de justes limites. Ils veulent aller au ciel par un autre chemin que celui qui leur fut tracé, ils demandent aux sciences humaines les moyens de découvrir Dieu. Voici près de six cents ans qu'Aristote règne dans le temple du Christ et que saint Paul en est chassé. Des singes de toutes les sectes se promènent sous des vêtements inconnus, et nous apportent la philosophie grecque et non la religion de Jésus [1]. Ils n'étaient pas ainsi faits les premiers Pères de l'Église, ces flambeaux de la foi ; s'il leur fallait par hasard vanter Chrysippe et Platon, citer quelques passages des poëmes profanes, ils en demandaient pardon aux auditeurs. Ce n'est pas que, dès leur plus tendre jeunesse, ils n'eussent étudié les maîtres de la Grèce, qu'ils ne se fussent instruits des mystères dont ils voulaient interdire aux autres la connaissance, mais ils ne les révélaient qu'avec circonspection et ménagements, parce que saint Paul leur avait recommandé la prudence, en leur disant que les âmes naïves se laisseraient prendre à l'habileté des dialecticiens comme au chant des sirènes.

Pour moi, je regretterai toujours que les meilleures années de ma vie aient été employées à l'étude des mots plutôt qu'à celle des choses : j'ai cherché comme un perroquet à imiter les poëtes

[1] Voilà encore une boutade contre les institutions catholiques. L'Hospital parle évidemment des religieux de tous ordres, dont les costumes de couleurs différentes étaient destinés à rappeler les vêtements orientaux portés par Jésus-Christ, ou les emblèmes de la Passion. — Je ne dis pas que la vie privée des religieux fût exempte de reproches, mais l'accusation dirigée ici contre eux est peut-être plus malveillante que fondée; l'imprimerie commençait à vulgariser les lettres et les sciences, l'ignorance était un peu moins qu'autrefois une distinction sociale, quiconque savait lire cherchait dans les philosophes anciens, à défaut de philosophes modernes, des guides mûris par les anciennes civilisations; il était donc naturel que les prédicateurs et les écrivains en appelassent de temps en temps à ces mêmes philosophes, et fissent connaître le bon et le mauvais côté de leurs ouvrages.

latins, à cadencer des vers dans les rhythmes de la Grèce ; la réalité m'a échappé ; je me suis complu dans les subtilités de la grammaire, comme un enfant qui, pendu au sein de sa nourrice, apprend à bégayer quelques mots.

Je ne vois aucune gloire à savoir écrire le grec ou le latin : je n'en vois pas plus qu'on n'en accorde de nos jours à ceux qui bavardent dans notre langue. Faut-il donc tant de peine pour arriver à de si minces résultats? Je suis vieux, et les commentaires écrits sur les livres par Pollux, Festus[1], et toute la bande d'écrivains ennemis du bon sens, m'ennuient et me fatiguent : je ne comprends pas l'absurde passion d'obéir à sa faconde.

L'un, en racontant l'histoire du paralytique, met dans une note que les mots *Prenez votre lit* sont durs et fatigants, et il cherche une phrase plus harmonieuse ; mais le malheureux croit-il donc mieux connaître le grec ou l'hébreu que Jésus-Christ ? Dieu ne pesait-il donc pas ses paroles et ne savait-il pas mieux sa langue que tous les rhéteurs du monde?

Si la secte du Portique, la plus sage de toutes, ne s'attache qu'aux faits et point aux mots, qu'avons-nous à faire, nous les propres enfants de Dieu, qui devons mépriser les biens de ce monde et ne songer qu'à l'autre vie ?

Ne nous laissons donc point tromper par les sophismes, ou entraîner par la passion de bien dire : la sagesse de l'homme n'est qu'une vaine boursouflure ; la vraie philosophie est aux cieux. Il en est qui ont espéré l'atteindre par leurs propres ressources d'esprit et de raisonnement : ils se sont égarés comme des enfants ; on dirait qu'ils marchent sans guide dans un labyrinthe ténébreux.

C'est Dieu seul qui donne la vertu comme tous les autres biens : les vertus de ce monde ne sont que les pâles reflets de la vérité et en méritent à peine le nom. Où me conduira la lecture des livres anciens si leur sagesse ne vient pas de Dieu et ne peut me mener à Dieu par le droit chemin ? Saint Paul ne savait donc ce qu'il di-

[1] Pollux était un grammairien du IIe siècle de notre ère. Il a fait un lexique dans lequel il a disposé les mots, non selon les lettres alphabétiques, mais selon les analogies de leur sens.

Festus était un écrivain latin qui vivait du IIIe au IVe siècle ; il corrigea le *De verborum Significatione* de Flaccus. Fulvius Ursinus venait d'en faire paraître une édition à Venise (1559) ; c'est pour cela que L'Hospital le cite.

sait, quand il soutenait que toute sa science était dans le Christ, dans le Christ mort sur la croix? Les hommes simples et ignorants seront les élus de Dieu et monteront au ciel.

Le Christ ne chercha pas ses disciples dans les villes, parmi les orateurs, les savants, les lettrés : il choisit douze apôtres qu'il envoya, malgré leur ignorance, prêcher ses doctrines aux nations païennes. C'étaient de pauvres pêcheurs gagnant leur vie à vendre du poisson, ignorant les premiers éléments des sciences humaines. Ils se répandirent dans les villes, les villages, les hameaux, et terminèrent en peu d'années la conquête du genre humain : rois, peuples, grands et petits tombèrent dans leurs filets, et ceux qu'ils pêchèrent ainsi furent arrachés à la damnation et gagnés au ciel.

De son vivant, le Fils de Dieu rendit grâce à son Père de ce que son amour avait dissipé les ténèbres de ses mystères, éclairé jusqu'aux plus ignorants et préféré les humbles aux superbes.

Tant que tu te trouvais à Paris, je t'écrivais ces lignes du fond d'un pays isolé dont le nom vient de l'abondance de ses *buis*[1]; mais à quelque endroit que nous soyons, que notre route soit courte ou longue, tenons-nous toujours prêts à faire le grand voyage, cher Corbinelli : ne doutons point des promesses de Dieu; tout le reste s'en va, et se dessèche comme les fleurs pourprées des prairies à l'approche de l'hiver.

EPITRE III.

A L'ITALIEN VACCA[2].

Encouragements.

Ton front, mon cher Vacca, est sillonné de rides, tes joues se sont creusées; mais moi, c'est bien pis : mes cheveux et ma barbe

[1] Il s'agit de la Beauce. *Buis* en latin se dit *buxus*.

[2] Antonio Vacca était un poëte assez médiocre que L'Hospital avait

ont blanchi, mes oreilles n'entendent plus, mes yeux sont larmoyants, mon haleine est fétide, mon front dépouillé ; je deviens maigre, étique, et je sens se dessécher les sources de ma vie. Les fêtes de ma jeunesse ont disparu et l'âge me mine en silence peu à peu. Le temps est venu pour nous deux de détendre nos voiles et de chercher un port à l'abri des tempêtes, comme deux matelots qui, après de longs orages, songent à rentrer dans leur patrie.

Notre voyage a été long, Vacca, et nous avons bravé autant de périls que les anciens en supposaient dans la mer Ionienne. Mais puisque, après une longue séparation, nous avons pu nous retrouver dans les grasses vallées des Carnutes [1], essayons de discuter ensemble et de nous éclairer sur cette vie ; car c'est une question grave et sérieuse que celle du salut ou de la damnation des âmes, et rien ne doit aussi profondément remuer le cœur des mortels.

Je t'interroge, Vacca, à une heure solennelle ; écoute et réponds-moi. Dépouillons-nous des passions de ce monde trompeur, de l'amour de l'or, de l'ambition, dont les jouissances sont si courtes quand elles arrivent ; le jour suprême approche, il est là. Il faudra bientôt rendre compte à Dieu de notre vie : je crains que nous ne soyons pas préparés à ce moment terrible : ce que Dieu pardonne à des enfants devient sans excuse chez des vieillards ; sa clémence longtemps dédaignée se change en une juste et invincible colère. Quelle récompense aurons-nous méritée ? quelles bonnes actions avons-nous faites ? que sont devenus les engagements de nos pères au jour de notre baptême ? C'est en vain que nous aurons chassé les tentations du démon, c'est en vain que nous nous serons éloignés des séductions de ce monde, des appâts d'un bonheur admiré des hommes, mais maudit de Dieu, si nous oublions nos

connu à Padoue. On trouve des pièces de lui dans les *Deliciæ italorum poetarum* : quoi qu'en dise L'Hospital, il ne joua en Italie qu'un rôle secondaire ; comme sa vie n'a trait en rien à l'histoire de France, je n'en parlerai pas plus longuement. L'ode était son genre favori ; il en adressa une à François Ier.

[1] Les Carnutes peuplèrent le pays Chartrain. Vacca était sans doute venu visiter son ami, et tous deux avaient vieilli depuis leur longue séparation. A moins, en effet, que Vacca n'eût rencontré, en 1559, L'Hospital dans la Savoie, ils devaient s'être perdus de vue depuis 1547, époque à laquelle L'Hospital se rendit en Italie pour assister au concile de Bologne.

résolutions pour revenir vers nos misères, comme le chien retourne à son vomissement, ou comme le mauvais soldat qui, après s'être engagé sous les drapeaux d'un prince, passe dans le camp ennemi et attache de nouvelles couleurs à son écu. Tu as eu la faveur des souverains pontifes et moi celle des rois, à quoi cela nous servira-t-il? En vain nous aurons possédé d'immenses domaines, bâti de magnifiques palais, enfoui des trésors, amassé à force d'usure des monceaux de richesses. Il est fou celui qui se fie aux biens de la terre, qui n'envisage que ses semblables et qui s'appuie sur ses forces tandis que le ciel seul est stable. Combien n'est-il pas difficile de servir deux maîtres!. l'un donne toujours des ordres contraires à ceux de l'autre. Dieu ne veut d'autre amour que celui qu'il inspire, il demande à être adoré par le cœur tout entier. Adorons Dieu, Vacca, de tout notre esprit et de toutes nos forces tant que nous vivons, tant que notre âme anime encore notre corps.

Ce bonheur ne me suffira point, si la même grâce dont les chaînes dorées me captivent n'enlace aussi mes chers amis et ne les unit à ma propre ferveur. C'est au ciel et rien qu'au ciel qu'il faut demander la Grâce, et quand il nous l'aura donnée, elle embrasera nos cœurs d'une flamme divine.

Consacrons notre zèle et notre ardeur à en obtenir une part. Suivons-la partout où elle nous appelle et nous guide. Dieu ne veut pas nous laisser oublier notre salut : il donne tout en abondance, mais il entend ne prodiguer ses biens qu'à ceux qui ont assez de force et de courage pour s'en rendre dignes. Il distribue au laboureur la rosée, la pluie et le soleil, mais il ne permet pas aux moissons de germer, aux fruits de mûrir sans peine ni culture. La vertu est dans le travail, le travail mène tout à bonne fin. La confiance inerte ne suffit pas, nos mains ne doivent se reposer ni la nuit ni le jour : une fois la tâche accomplie, la récompense ou le châtiment ne se font pas attendre, chacun les trouve au dedans de soi-même.

Aux yeux de Dieu, nous paraissons dépouillés et sans voiles, il sonde au fond des cœurs nos plus secrètes pensées ; rien de caché n'échappe à ses regards, il connaît les plus mystérieux replis de nous-mêmes. Nous deviendrons sages, mais trop tard, comme les Phrygiens ; l'heure du pardon sera passée et nos fautes sans rémission. Combien alors, Vacca, nous regretterons de nous être

mêlés des affaires publiques, d'avoir quitté nos modestes habitations et de nous être envolés loin du toit paternel !

Les âmes les plus pures, les cœurs les plus candides oseront à peine regarder Dieu face à face et soutenir l'aspect de ce juge sévère : que deviendrai-je, moi, qui me sens accablé sous le poids, le nombre et l'énormité de mes fautes? Vacca, le chemin du ciel est étroit et rude à gravir, bien des fardeaux retardent notre marche et empêchent d'arriver au but : notre âme reste attachée à la terre et nous ne savons comment lever la tête et envisager le ciel. Si ces vérités n'existaient pas, c'est en vain que Dieu aurait interdit l'entrée des cieux aux puissants de ce monde, c'est en vain qu'il aurait ordonné de se débarrasser de tout fardeau pour arriver à lui.

Certes, il est beau d'être le premier des hommes, de briller au milieu de ses contemporains, d'augmenter son patrimoine et de laisser en mourant un nom illustre à ses enfants. Biens désirables, Vacca, s'ils n'étaient pas si fragiles sur terre, s'ils n'ouvraient des abîmes sous nos pas. Comment rester dans les limites de la sagesse? l'ambition, l'avarice nous tourmentent la tête et entraînent à leur suite la violence, la ruse, la trahison, le vol, l'escroquerie. Pour nous mettre à l'abri de tant de périls, vivons chez nous heureux et tranquilles, vivons pour le roi, pour la patrie, pour nos amis. Tant que le jour où notre vie doit finir n'est pas venu, marchons sur la route tracée, laissons nos biens et nos maisons et chargeons notre croix sur nos épaules. Ce parti est le moins attrayant, mais il est aussi le plus sûr, et il nous paraîtra simple et doux le jour où le Tout-Puissant aura jeté sur ses créatures un regard de commisération.

Permets, ami, que j'appelle sur mes vers la bénédiction du ciel pour t'expliquer mieux quelle est ici-bas la compensation de nos chagrins et quelle faveur est attachée aux nobles actions : je ne chercherai mes exemples ni dans l'antiquité ni chez les peuples voisins ou éloignés, quoique tous les livres de tous les historiens en fourmillent. Considère-nous plutôt tous les deux : si nous avons brillé l'un et l'autre de quelque éclat, nous le devons bien plus à notre propre intelligence qu'à l'influence de nos familles. Nous avons été utiles à nos patries respectives; ni le déshonneur, ni la honte, ni la rapacité, ni l'infamie n'ont souillé nos existences.

Nous nous sommes adonnés avec succès à quelques arts libé-

raux. Ton éloquence a souvent, à Rome, excité l'admiration de tes auditeurs. Je sais aussi que tu as avantageusement interprété les lois, que les pontifes t'ont chargé de négociations importantes tant à Rome que chez les nations étrangères, que partout, tu t'es acquitté de tes missions avec loyauté et que tes actions ont été dignes d'éloges.

Moi-même je n'ai pas vécu entièrement obscur, je me suis élevé peu à peu daus la hiérarchie de la magistrature, avec trop de justice pour craindre les coups de la fortune. Cette première partie de mon existence a été honorable, et d'échelon en échelon, je suis arrivé jusqu'à une fonction dont je n'aurais pas osé convoiter la splendeur.

Aucun de nous pourtant n'a évité les traits empoisonnés de l'envie dont les hommes injustes et ingrats récompensent ceux qui travaillent au bien public. Tandis que tu es loin, tes collègues s'attachent comme des chiens à mordre ta réputation, à te ravir le fruit de tes services. Ici les loups et les tigres qui circonviennent le roi, puisent à pleines mains dans les coffres de l'État, maudissent le repos et la paix qui ne leur donneraient pas de quoi vivre ; ils ne songent qu'à leur propre et sordide intérêt, ils méprisent le roi et les lois et ne les envisagent que comme de vains fantômes, d'inutiles épouvantails. Ils traitent le roi de France comme un souverain étranger et semblent supprimer les frontières, laissant les ennemis se mêler à nous. Que leur importe de voir sur les portes de nos villes les armes de l'Espagne remplacer les fleurs de lys ? Ils m'ont chassé parce que je demandais la paix, parce que j'étais le gardien fidèle et vigilant des lois, parce que je ne voulais point tolérer leurs dilapidations. Maintenant que je n'y suis plus, ils se croient tout permis, l'impunité les protége, et la France est au pillage comme une ville prise d'assaut; à peine reste-t-il quelques traces de l'autorité légitime.

Cela te prouve combien peu il faut compter sur les hommes et leurs trompeuses résolutions : mieux vaut abandonner les ignominies de la terre pour tourner vers le ciel toutes nos aspirations et demander à Dieu un séjour meilleur.

J'ai mêlé, cher Vacca, dans ces quelques lignes, des futilités à des choses plus sérieuses, mais tu te pénétreras de l'esprit sans songer à la lettre.

EPITRE IV.

A Pierre VICTORIUS [1].

—

Félicitations.

Je ne sais, Victorius, comment te remercier, ni comment reconnaître tes bons offices. Ce n'est pas souvent que de pareilles fleurs poussent dans mes jardins, nul arbre ne m'avait encore produit d'aussi beaux fruits. Quel orateur, quel poëte pourraient déclamer, chanter ou écrire des vers dignes de ton oreille, tant la délicatesse de ton goût est supérieure à la nôtre? Tu t'es tellement pénétré des auteurs les plus recommandables de l'antiquité que tu mérites d'être classé parmi eux.

Ce n'est pas sans raison, ami, que je vois toujours tes ouvrages entre les mains des princes de la science. Personne ne traduit le grec en latin avec ton élégance, et la jeunesse studieuse ne cherchera jamais le sens des phrases ambiguës dans un meilleur interprète que toi-même. Ce n'est pas en vain non plus que la superbe Florence t'a choisi pour exercer ses enfants dans l'étude des sciences et dans la pratique des bonnes mœurs avant qu'ils s'élancent dans l'arène et tentent les luttes du barreau.

Le sage Cosme de Médicis, duc de Florence et roi des mers d'Étrurie, ne t'aurait pas élevé au poste que tu occupes, s'il n'avait connu les nombreuses perfections de ton intelligence. Mais

[1] Pierre Victorius ou Victor naquit en 1498 et mourut en 1585; il était de Florence. Ses études consciencieuses dans les langues grecque et latine lui permirent de compulser les chefs-d'œuvre de l'antiquité et d'en donner des éditions correctes. Il commenta les classiques latins, dont la langue était familière à tout le monde, et traduisit en latin les auteurs grecs. Cosme de Médicis, admirateur de son talent, lui donna à Florence la double chaire de professeur de philosophie et de morale et de professeur de langues latine et grecque. Jamais Victorius, malgré les propositions les plus flatteuses des Vénitiens, des Boulonnais, et de divers princes étrangers, ne voulut quitter Florence, et Cosme de Médicis, pour le dédommager, le nomma comte et lui concéda d'utiles priviléges.

je suis bien sot d'accumuler ici des louanges sur des qualités que personne n'ignore. On dirait vraiment que je veux éclairer le soleil avec des torches ou des lanternes.

Tu as tout ce qu'il faut pour faire regretter ton absence, et ton bon cœur mérite bien l'affection que je t'ai vouée. Dernièrement d'Elbène, à son retour d'Italie, a encore, si c'est possible, accru ma tendresse en me dépeignant une à une tes habitudes, en me mettant à même d'apprécier le talent avec lequel tu enseignes aux premiers gentilshommes de Florence [1], non pas les subtilités de la grammaire, dont les pédagogues fatiguent les enfants, mais la science positive de gouverner les peuples, d'enflammer ses auditeurs et de calmer leurs passions après les avoir soulevées.

Il t'a dépeint ensuite, te promenant sous les arbres de ta ville, écoutant le doux murmure d'un ruisseau voisin, et tenant à la main un crayon et du papier, pendant que tes enfants et tes petits-enfants s'ébattent à tes côtés.

Tu comprends la vie, Pierre, car tu sais te passer des rois et de leurs faveurs, mépriser les clameurs d'un barreau passionné, les disgrâces honteuses d'une populace aveugle et les fonctions offertes toujours aux plus infâmes.

Oh! si je retrouvais les beaux jours de ma jeunesse pendant lesquels je me promenais à l'aise, au milieu de Rome, si je brûlais encore de cette ardeur qui soutenait mes forces; si même je n'étais retenu par les chaînes pesantes qui m'attachent aux affaires d'un État en proie aux guerres civiles! Oh! si Dieu permettait que tout rentrât dans le repos, que la paix fût conclue, que les villes et les champs retrouvassent leur ancienne prospérité, combien j'abandonnerais vite les séductions mondaines qui m'empêchent de retourner vers ma chère campagne! Bien mieux, je m'embarquerais sur les flots rapides du Rhône, je braverais les neiges des Alpes pour revoir encore l'Éridan arroser ses fertiles vallées et baigner les ruines de Ravenne! Pourquoi m'arrêterais-je et ne remonterais-je pas jusqu'aux plaines verdoyantes que traverse l'Arno, près de ces villes fondées par les rois francs, dans ces contrées depuis longtemps alliées à ma patrie? Je chercherais le pays et la ville que tu habites; si tu étais à la campagne, je t'y rejoindrais

[1] Les gentilshommes florentins, tous négociants, n'avaient pas pour l'étude le même mépris que les gentilshommes français.

encore afin de pouvoir me reposer près de toi, à l'abri de ta demeure, en quelque lieu que tu l'eusses établie.

ENTRETIEN AVEC SES AMIS [1].

SA RÈGLE DE CONDUITE.

Tout le monde me trouve intraitable et sauvage ; on me blâme de ce que je ne songe pas à me gagner des amis ou des partisans, de ce que j'agis comme si je devais rester chancelier toute ma vie, tandis qu'en fait j'ai sous mes yeux l'exemple d'hommes honorables qui, malgré leur sagesse et leur prudence, ont été dépouillés de leurs charges, puis refoulés, au milieu de leur carrière, dans leur primitive obscurité.

Comme il serait superflu de chercher dans l'histoire ancienne des exemples de ce genre, on me cite deux personnages dont le nom est encore vivant à la cour. J'ai pu les voir, ces deux flambeaux de la magistrature et du barreau, ils sont tombés chacun dans des circonstances différentes. L'un a été écrasé sous le poids d'une accusation terrible, celle de se créer des revenus par des moyens que condamnent les lois [2] ; l'autre a dû sa ruine aux intrigues d'une femme, puis après neuf ans d'exil, il est rentré au

[1] J'ai cru devoir donner à cette épître la forme du dialogue, afin de lui conserver sa clarté.

[2] Le chancelier Poyet, que certains mémoires assurent avoir été prêtre et abbé de Berdoue, commença sa réputation en se chargeant, comme avocat, de la défense de Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon : il en fut récompensé par les charges successives de maître des requêtes et de président à mortier. Les théories qu'il développa à François Ier sur la manière de se créer des revenus, le firent nommer chancelier après Antoine Du Bourg (1538). Arrivé là, il devint l'instigateur de différentes mesures financières qui parèrent aux éventualités du moment. Il signa l'ordonnance qui prescrivait que les jugements et arrêts seraient rendus, rédigés et signifiés en français : « Les plaideurs pourront au moins « lire eux-mêmes leur ruine, » s'écria François Ier toujours plaisant. Les réformes financières du chancelier Poyet ne purent le préserver de la double haine de la duchesse d'Étampes et de la reine de Navarre. Il fut disgracié,

pouvoir. Celui-ci n'a trouvé aucune sauvegarde dans sa vertu, celui-là a été renvoyé malgré son éloquence et sa vigueur d'esprit. Tant il est vrai que la faveur des rois est aussi fragile et inconstante que l'enthousiasme des peuples; tant il est vrai que le chemin des honneurs est dangereux et glissant et que nos pieds marchent à chaque pas au bord d'un précipice.

Ces enseignements récents suffiraient pour effrayer l'homme le plus hardi et l'empêcher d'acheter la gloire inutile de passer pour un bon citoyen au prix de tant de haines et de colères. Pourquoi s'enflammer d'une ridicule ardeur pour le bien public quand le dévouement ne rapporte que des disgrâces et ne profite ni au citoyen vertueux ni à ses amis? On me conseille la circonspection, on m'ouvre les yeux sur la réalité matérielle de la vie, on me dit enfin d'être juste dans une sage mesure et de songer que trop de vertu devient vice. Caton troubla sa patrie, suscita des émeutes, précisément parce qu'il se montra citoyen trop rigide, censeur trop implacable à une époque où la vertu n'était plus de saison. Le sage pilote ne déploie point ses voiles pour résister aux vents contraires et lutter contre les flots en courroux.

LES AMIS.

Pourquoi combattre? Où veux-tu en venir avec tes inutiles efforts? Te crois-tu assez puissant pour protéger à toi seul une citadelle qui ne peut plus être défendue? Résister aux favoris des rois, c'est user inutilement ses forces, c'est vouloir renverser une

poursuivi pour malversations, condamné par le parlement à cinq ans de prison et cent mille livres d'amende. Le roi vint en personne déposer contre lui en qualité de témoin. « Tout son malheur, dit Mezerai, lui vint de l'an- « tichambre des dames. » Il avait déjà paru contre lui une satire violente, qui fit exiler de Paris son auteur Sébastien Emery, avocat au parlement et dans laquelle on l'accusait d'encenser la fortune. On blâme Poyet d'avoir dirigé l'enquête sévère qui fut faite contre l'amiral Chabot et d'avoir cherché à le trouver coupable pour complaire au roi. Or Chabot était un fort honnête personnage, qui n'avait pressuré, pendant le cours de sa vie, que des pêcheurs de harengs et de maquereaux. — Poyet mourut d'une rétention en 1548, à l'âge de soixante-quatorze ans. — Il est facile de reconnaître dans le personnage désigné plus bas le chancelier Olivier que fit expulser la duchesse de Valentinois.

montagne d'un revers de main, ou arrêter avec le bras la course d'un torrent. Pour être bon acteur, il ne faut pas seulement connaître son art, il faut aussi savoir utiliser ses connaissances en présence du public. Rappelle-toi ce vieux proverbe : « Celui qui « ne sait point mentir, tromper, endoctriner les souverains, fera « bien de quitter immédiatement la cour, de retourner chez lui, et « de manger son pain noir. » Ne vaut-il pas mieux te montrer coulant dans l'administration des affaires du roi, mériter ainsi l'affection et les faveurs des grands, que sauvegarder ses intérêts malgré lui et accumuler contre toi des monceaux de haines et de colères ? Après tout, qu'est-ce que l'État pour lequel tu travailles ? Un vain mot, préjudiciable au roi et à ses ministres. Tu poursuis une ombre, une fiction, comme le sculpteur qui s'enflamme d'amour pour sa belle statue, ou comme l'insensé qui, croyant posséder Junon, ne saisit qu'un vain nuage dans ses embrassements adultères [1]. Malheur à qui s'occupe du passé ou d'un avenir incertain ! il se fie à de fallacieuses chimères et n'use pas des biens présents et saisissables. Les affections des rois sont chancelantes et peu sûres ; elles s'envolent plus rapides que les vents ; pourquoi les laisser échapper ? La vertu importune et fatigue ; quand les princes sont gais et satisfaits, ils ne souffrent qu'avec peine, ils détestent même les visages sévères et attristés. Quiconque garde le silence est à leurs yeux un censeur, un accusateur qui épie leurs paroles et leurs actes, qui condamne leur vie et leurs habitudes. Conforme-toi donc à leurs désirs, refoule dans ton cœur tes sensations et compose ton visage.

RÉFLEXION.

C'est par ces moyens et par bien d'autres qu'on ébranle l'âme du sage, qu'on lui fait perdre la raison, qu'on lui ôte tout sentiment d'honneur, qu'on le traîne à l'infamie.

L'HOSPITAL.

Je ne suis né ni d'un rocher ni de la glace des Alpes ; mon père

[1] Ixion, roi des Lapithes, aima Junon. Jupiter, pour l'éprouver, mit en sa présence une nue à laquelle il donna la forme de son épouse, et se convainquit ainsi de la culpabilité d'Ixion, qu'il précipita dans les enfers. Du commerce d'Ixion avec la nue naquirent les Centaures. L'Hospital cite plusieurs fois cette fable quand il parle des utopistes.

et ma mère ont appartenu tous deux à la race humaine. Quand le mal fond sur moi, il ne me trouve pas insensible, car mon cœur n'est pas pétri d'acier, il est au contraire accessible à la crainte, au désir, à la joie, à la peine, à toutes les passions, en un mot, qui agitent communément la vie des mortels.

LES AMIS.

Alors pourquoi t'exposer sans raison à tant d'inimitiés? Pourquoi ceux qui entrent dans ta maison en sortent-ils désolés?

L'HOSPITAL.

Suis-je donc si sauvage que je ne trouve aucune satisfaction dans le commerce de mes amis? Ai-je donc quelque ressemblance avec tous ces Timon [1] dont parle l'antiquité, qui détestaient les hommes, évitaient leur approche et se réfugiaient dans les déserts? Loin de là, je n'ai jamais eu de querelles, de procès avec mes voisins; mon nom n'a jamais été prononcé par les voix enrouées des huissiers; je me suis montré bon pour mes collègues, accueillant pour mes hôtes, doux et indulgent pour mes valets; j'ai visé à n'importuner personne : telle fut ma vie privée, inaltérable dans les éventualités qui me touchent et ne regardent que moi seul.

Il en est autrement quand l'État est en jeu, et quand je veille à ses intérêts comme un tuteur veille à ceux de son pupille. De ma part la moindre malversation, la moindre complicité seraient des crimes; aussi je protége énergiquement ce patrimoine sacré contre les stratagèmes et l'avidité des voleurs. Je suis comme un tuteur pour le jeune roi; si je lui fais défaut, on le trompera, on le dépouillera de ses richesses, et bientôt il ne gardera plus que le vain

[1] Timon, misanthrope athénien, vivait au Ve siècle avant Jésus-Christ. Il avait dans son jardin un arbre auquel plusieurs personnages s'étaient pendus de désespoir. Quand il voulut le couper, il fit publier à Athènes que si quelqu'un désirait encore se pendre, il attendrait son bon plaisir. — Il aimait Alcibiade, parce que, disait-il, il serait cause de la ruine d'Athènes. — Comme il ne vivait que de fruits, il tomba un jour du haut d'un arbre et se cassa la jambe : nul ne vint le secourir, et il mourut de douleur et de faim. — Shakspeare a composé une comédie intitulée : *Timon d'Athènes*.

titre et l'inutile nom de roi. En face d'un pareil péril, qui pourrait manquer de courage et ne pas user de ses deux mains pour préserver Charles de toute atteinte? Il faut crier, menacer, effrayer les voleurs, aboyer contre eux, leur présenter toujours un visage sévère qui leur fasse baisser les yeux et étouffe dans leur gorge les sollicitations impies.

Heureux entre tous celui à qui personne n'osa adresser une demande honteuse ou injuste! quand il passait, tout le monde se taisait et rien ne venait troubler la majestueuse sérénité de son visage [1]. Et moi, je consentirais à rester l'impassible témoin de tant de rapines et de concussions, à me fermer les yeux de mes deux mains! C'est un serviteur infidèle celui qui ne dénonce pas les dangers que court son maître; c'est un ami perfide celui qui ne prend point la défense de son ami attaqué; c'est un tuteur criminel celui qui trahit la cause de son pupille; mais l'amour de la patrie et la foi au roi sont les premiers devoirs. Ne point protéger le roi et la patrie contre les voleurs et les audacieux, ne point conjurer les malheurs qui les menacent, ne point offrir à leur salut le tribut de tous ses soins et même de sa vie, voilà le plus grand et le plus inqualifiable des forfaits. L'homme sincèrement honnête suit son chemin; ses mains restent pures, et il ne permet à personne d'être moins délicat que lui : comme le chien fidèle ou le dragon des Hespérides, il garde les trésors de son maître. Il ne s'inquiète ni des puissants, ni de leurs colères, ni de leurs haines, ni de leurs poignards, s'il a rempli sa mission, s'il a sauvegardé l'État.

De pareils hommes furent rares à Athènes; Rome a produit les Fabius et les Caton. Peut-être la France se glorifierait-elle de quelques caractères aussi illustres, si elle avait trouvé des poëtes pour célébrer leurs actions, des historiens pour raconter leur vie.

LES AMIS.

Mais le sage fait d'abord son possible pour conserver les faveurs des rois et les dignités qui lui sont confiées; sauf le cas de force majeure, il ne doit jamais donner sa démission.

[1] Je pense qu'il s'agit du chancelier Olivier, dont le nom était universellement respecté.

L'HOSPITAL.

Une perte de ce genre est pourtant bien peu sensible. L'honneur, comme on l'entend, n'est point l'honneur véritable, mais plutôt un simulacre dont se parent indifféremment les bons et les méchants ; on leur distribue les charges, on les leur enlève sans condition d'âge, de talent ou de naissance. Le sage est invincible ; il ne fléchit point sous le fardeau ; plus on le pressera, plus on l'accablera, et plus il lèvera la tête avec orgueil. Il sera d'autant plus fier qu'il foulera aux pieds et écrasera tout ce qui arrêterait sa marche ; il aura ensuite le droit de tourner vers le ciel son front victorieux. Les ambitieux et les lâches redoutent l'exil, parce qu'ils jugent sur les apparences ; pour eux, mieux vaut mourir que vivre loin des rois ; ils considèrent la vie privée comme une calamité. Mais le sage peut se promener dans son champ ou dans les sables déserts de la Libye, il n'est jamais seul. Ses nobles et sublimes aspirations seront des compagnes fidèles que ni les tempêtes ni les hasards du sort ne lui feront perdre : quand il est fatigué, il abandonne ses lectures et écrit lui-même de sages enseignements qui le distraient et lui permettent de se rendre utile à la postérité.

LES AMIS.

L'estime qui s'attache à une vie honorable n'est certes pas à dédaigner ; mais combien vaut mieux la gloire de celui que tout le monde vante en disant : « Il était bon, son abord était facile à « tous, on sortait de chez lui satisfait ; il montrait une inaltéra- « ble condescendance aux sollicitations justes ou non. »

L'HOSPITAL.

Noble réputation, en effet, et bien digne d'un sage ! C'est ainsi que l'on vante le jeune homme qui dissipe son patrimoine, ou la courtisane qui se donne à tous les libertins. J'aime mieux, moi, la gravité des Cassius, la sévérité des Libon, les impitoyables arrêts de l'aréopage, l'inflexibilité des anciens magistrats, que tous ces ministres versatiles dont les volontés changent du jour au lendemain. Attentifs aux évolutions de la fortune, ils la suivent systématiquement comme la fleur qui tourne perpétuellement avec le soleil. Je suis loin d'être tendre, je l'avoue, et ne veux

point me targuer d'une réputation imméritée : je tiens encore moins à passer pour un homme populaire; mais pourtant je ne me renferme point dans un sanctuaire impénétrable; qui veut m'approche et me trouve prêt à écouter attentivement ses plaintes. Je consacre mon temps aux affaires de l'État; si j'ai quelques moments de loisir, je les donne à mes amis ou à mes livres : je ne m'occupe guère des détails d'intérieur, non parce que je les méprise, mais parce que j'aime mieux en laisser le soin à mon épouse ou à mes serviteurs. Quand j'ai affaire à des gens qui ne me demandent que des grâces modestes et honorables, je leur ouvre mon cœur et mes mains, et les écoute avec joie. Tout en prenant souci des dépenses du trésor, je ne crains pas de distribuer de larges récompenses aux mérites et aux services rendus, mais je ne puis souffrir que les bons soient frustrés au profit des méchants. Quand on me fait part d'injustes exigences, il est essentiel que je repousse solliciteurs et sollicitations. Pour ménager tout le monde, il faut léser les intérêts du roi, de la patrie, et même de la religion : plaire à la fois aux hommes et à Dieu, m'est impossible; or, je préférerai toujours le service de Dieu et les préceptes de la vertu; que m'importent les récompenses ou les promesses des hommes? Les biens dont le ciel comble ses élus valent mieux que les mines d'or ou les diamants de l'Arabie; c'est Jésus qui est le dispensateur des véritables récompenses promises à nos pères et à leur postérité. Bien fou qui préfère l'incertain au certain, le mensonge à la vérité, et les quelques heures d'une jouissance passagère à l'éternelle félicité!

LES AMIS.

Mais ton devoir est d'abord d'obéir au roi.

L'HOSPITAL.

Que faire alors, si maintenant il veut une chose et dans quelques instants une autre? La dernière détermination mieux motivée ne doit-elle pas l'emporter sur un caprice précipité et irréfléchi? J'aime mieux être pendant plusieurs jours en butte à sa colère, que devenir la proie d'un éternel remords en exécutant un ordre dont les suites funestes chagrineront le roi tout le premier. Je resterai donc le même; quels que soient les résultats de ma

conduite, je sauvegarderai les intérêts du prince, même malgré lui, quand je ne devrais, pour prix de mes actes, recueillir que l'ingratitude.

En présence d'une pareille excuse, qui osera me reprocher ma raideur, mes habitudes et la faiblesse d'un grand âge? Si je dissimulais les crimes, si je cédais aux sollicitations, si je laissais patiemment détendre les ressorts de la loi, les mécontents me souhaiteraient une pleine prospérité et une longue administration des affaires, ils deviendraient mes amis et mes assidus collaborateurs. Vous ignorez les offres avantageuses qui m'ont été faites par les plus grands personnages! Ma condescendance me rendrait plus riche que les Crassus, je nagerais dans le bonheur et l'opulence, à l'abri des lois et de leur sévérité, aimé des grands, favori du roi. Aussi mes enfants, mon épouse, mes familiers qui comptaient sur mon ambition et ma haute magistrature me fatiguent de leurs obsessions. Ils me blâment de ma négligence; ils ont peur que je sois assez oublieux de mes propres intérêts pour ne pas profiter des avantages offerts par la fortune; ils prétendent qu'un jour viendra où je regretterai, mais trop tard, ma sotte délicatesse, où je souffrirai d'avoir inutilement usé mon influence. Ils vont même (car chacun s'occupe de ses propres affaires) jusqu'à me citer l'exemple de mes prédécesseurs qui ont songé à travailler pour leur postérité, à entasser d'immenses richesses, à bâtir des palais somptueux, des châteaux en marbre de Paros. « Regarde, me disent-ils, le noble chancelier auquel tu as succédé, fut-il jamais un magistrat aussi riche que lui? La vertu sans l'argent est-elle digne de son nom? Ne sera-ce pas une honte pour toi et les tiens si tu meurs endetté, si tu ne laisses à tes héritiers que le deuil et la pauvreté? à peine trouveront-ils de quoi faire face à tes funérailles. »

Il est de mon devoir de châtier comme ils le méritent ceux qui me sont attachés par les liens du sang, et de leur imposer silence lorsqu'ils exigent des actions honteuses et déshonorantes : mais que répondre à ceux qui se disent les fils d'Hector? Ils sont difficiles à gouverner ces descendants d'Hécube et de Priam, leurs esprits refusent de se plier à mes raisons. Le sort des citoyens est entre leurs mains, et ils se figurent que les lois sont faites pour céder à leurs caprices. Ils gouvernent l'État du bout de leur épée, et tout plie devant leur bon plaisir. Pour eux, les intérêts

sacrés et profanes, publics et privés, n'ont ni règle ni mesure.

C'est ainsi que la noblesse se croit exempte d'obligations; elle se distingue de la roture en consommant sans produire, en se moquant des lois, en vivant à l'abri de toute poursuite[1].

Aussi on la voit légitimer effrontément l'assassinat, le pillage, la trahison, le parjure, le blasphème et le sacrilége. Le bourgeois ou l'artisan sont infâmes quand ils se permettent des imprécations : à la noblesse en revient le monopole, parce que son omnipotence la rapproche des dieux.

Telle est la conduite, tel est aussi le signe de ralliement des enfants de la vraie foi, des pieux adorateurs du vrai Dieu. O brebis infâmes et souillées ! non, non, ce n'est point là ton troupeau, mon bon pasteur, je ne vois que la progéniture des loups malfaisants. Tes brebis, à toi, sont blanches comme la neige, mais celles que je rencontre sur mon passage sont noires par le cœur, noires par la langue, noires par la bouche, noires par la pensée, noires par tout le corps.

Tu peux connaître à des marques certaines la différence qui existe entre ces nobles seigneurs et moi. Ils demandent la guerre parce qu'ils redoutent la paix, ce saint présent du ciel; ils veulent que les traités soient déchirés, que les peuples n'aient plus ni lois ni magistrats, que personne ne veille aux intérêts de l'État; s'ils voyaient la patrie en ruine et le trône en poussière, pas un ne se lèverait pour offrir son dévouement! Dans leur lâche égoïsme, ils ne songent ni à Dieu ni à la France.

Moi, au contraire, j'aime la paix, je redoute la guerre civile, fatale au roi, fatale à mon pays; je protége les lois établies, je veille à l'exécution des ordonnances; je déteste les tyrans armés sans raison et sans ordre du souverain; j'aimerais mieux mes biens anéantis que l'État en péril, et je ne pourrais survivre à la ruine de ma patrie.

Il ne faut pas s'étonner si mes habitudes diffèrent des leurs, puisque nos sentiments sont si diamétralement opposés. Je n'ai rien de commun avec eux, sauf l'air que je respire; ils ne peuvent me souffrir, et je le leur rends bien : mais la menace ne m'intimidera point dans la tâche que je me suis imposée; je ne redouterai au-

[1] Le général Foy, dans sa diatribe contre l'aristocratie, s'est servi presque des mêmes expressions.

cune peine, aucune humiliation, tant que je croirai servir ma patrie. J'en appelle à l'État, j'en appelle à l'année qui vient de s'écouler au milieu des guerres civiles; j'avais prévu les maux qui nous accablent; je suis parvenu à les conjurer pendant longtemps, malgré les intrigues des vieux ennemis de la France. Ma tâche a été rude; mais ils ont reconnu que, moi présent, ils ne parviendraient jamais à détrôner le roi et à anéantir la race du grand Capet.

Ai-je donc affaire à des hommes ou à des bêtes féroces? Ils ne combattent ni avec la raison ni avec les armes du sage; ils s'entre-déchirent comme les tigres et les lions du désert. Le ciel m'a pourtant inspiré assez de courage pour me tenir debout à mon poste.

LES AMIS.

En quoi ton courage a-t-il été utile à la patrie et à l'État? Pourquoi, quand ils refusent de t'obéir, ne les menaces-tu pas de la rigueur des lois criminelles, de ton pouvoir illimité, des chaînes, des cachots, des supplices? Punis selon ses forfaits cette engeance immonde et scélérate.

L'HOSPITAL.

Croyez-vous que cet avertissement me serait nécessaire, si je pouvais user efficacement de la loi? Ce n'est pas le courage qui me manque, mais la loi est sans autorité : ceux qui en disposent n'ont ni force ni pouvoir; ils tremblent et ne veulent point entendre les plaintes des opprimés; les tribunaux, seule digue au torrent, restent anéantis et muets de terreur[1]...

[1] Il est probable que les éditeurs des œuvres latines du chancelier ont supprimé la dernière partie de cette énergique protestation, soit parce que le roi Henri III était en jeu, soit parce que la faiblesse de Charles IX et de Catherine de Médicis était trop directement attaquée.

EPITRE V.

SUR SA DISGRACE.

Ceux qui m'ont considéré comme heureux et fier de ma fortune passée, de mon droit de siéger aux côtés du roi, me croient peut-être aujourd'hui bien à plaindre parce que je suis dépouillé des fonctions que m'ont arrachées la violence et l'injustice. Ils se trompent étrangement, ils ne me connaissent point, et ils n'ont pu, dans aucune des circonstances de ma vie, lire au fond de mon cœur.

Ceux qui sauraient au contraire quelles révolutions j'ai traversées, quels orages j'ai bravés, quels tourments m'ont causés les intérêts de l'État, quels hommes j'ai combattus, s'étonneraient plutôt de la persistance avec laquelle j'ai pataugé dans un infâme bourbier sans chercher à en sortir : après cela ils voient peut-être grand ce que je vois petit, et petit ce que je vois grand; ils ne me ressemblent donc point et se laissent aveugler par les splendeurs de la cour.

On rapporte que le savant et célèbre Thémistius[1] laissa les lettres et accepta une charge suprême que lui offrait l'empereur Valens. Il profita de sa préture pour enseigner les lois. Ce fut la première et la plus douce époque de sa vie administrative : plus tard, fatigué des bruyantes chicanes d'un peuple éhonté qui lui imposait les corvées les plus rudes, il se prit à regretter ses veilles studieuses, sa liberté, son repos, puis un beau jour, devant tout le monde, du haut de la tribune, en plein forum, il s'écria :

« Thémistius, relève-toi, quitte ces abjectes fonctions d'esclave, « redeviens toi-même, la vraie élévation est dans la liberté; re- « gagne ta maison, tu la croyais modeste, et c'est là seulement « que tu es grand de toute ta taille. »

Cependant il n'avait résisté qu'à de faibles assauts, les traits

[1] Thémistius, surnommé *Euphrode*, était un orateur célèbre que saint Augustin cite avec estime. Il protégea les chrétiens, dont il appréciait la morale, sous les empereurs Constance, Julien l'Apostat, Jovien, Valens et Valentinien. Il a laissé des commentaires sur Aristote.

de l'envie, si terribles à la cour, ne l'avaient point blessé, et à peine fut-il assis sur la chaise prétorienne, qu'il se leva et prit la fuite comme un voyageur qui vient de marcher sur un serpent.

Semblable à Thémistius, je me suis d'abord laissé éblouir, puis peu à peu j'ai vu clair et songé à me débarrasser d'une lourde tâche. Maintenant j'ai repris un chemin depuis longtemps oublié, et je mène une nouvelle vie qui convient mieux à ma vieillesse.

Autrefois j'obéissais à des maîtres cruels, à peine dignes du nom d'hommes, des Pallas et des Narcisse [1], qui persuadaient ce qu'ils voulaient au roi et à la reine. Maintenant je commande à mon entourage, je suis le maître de mes actions.

Autrefois, dans mes pérégrinations, j'avais affaire à un aubergiste avare qui me rançonnait, à un cabaretier fripon avec lequel je ne pouvais compter. Maintenant, j'habite ma propre maison, je parcours mes champs comme il me plaît, sans recevoir d'ordre de personne.

Autrefois, je n'avais pas un moment pour prier Dieu, je n'ouvrais mes livres que rarement et légèrement sans pouvoir m'adonner à une lecture sérieuse, et encore fallait-il que ni les affaires ni les ordres du roi n'en souffrissent de retard. Maintenant je puis à mon gré disposer de mes instants : depuis que le soleil se lève jusqu'à ce qu'il se couche, j'ai toutes mes heures libres, et je sais d'avance comment je les emploierai. Je ne suis troublé ni le soir ni le matin par la visite des fâcheux. L'existence des villes et de la cour a peut-être de l'éclat, mais la vie en plein air est plus tranquille et moins dangereuse.

Depuis la création du monde, il n'est pas une nation qui n'ait chassé avec ingratitude les citoyens dont la vertu devenait gênante. Les rois n'ont jamais aimé la rude franchise, les courageux reproches de leurs véritables et fidèles amis. Si quelques-uns de ces derniers se sont maintenus à force de concessions et de timidité, ils ont toujours fini par devenir victimes des méchants. Les rois détestent les conseillers rigides et préfèrent les esclaves et les flatteurs.

[1] Pallas, affranchi de Claude, lui fit épouser Agrippine et empoisonna son maître ; Néron l'empoisonna à son tour et confisqua ses biens.—Narcisse, autre affranchi de Claude, favorisa les débordements de Messaline et la fit périr. L'Hospital parle de lui, parce que la confiscation fut une des principales sources de son immense fortune.

Tu connais la vieille fable des Brebis et des Loups qui voulaient conclure une paix durable : les loups demandèrent d'abord que les chiens protecteurs du troupeau fussent écartés du traité et chassés de la bergerie. De même la bande hypocrite des pillards a chassé les gardiens fidèles pour dépouiller plus à l'aise, et sans craindre les coups de dents, notre malheureux roi abandonné sans défense et sans armes à leur voracité.

Parmi les citoyens victimes de l'injustice, les uns ont supporté sans se plaindre les misères d'un éternel exil; en mourant ils ont défendu que leur dépouille fût transférée dans une ingrate patrie. Marcellus, qui pouvait rentrer à Rome après une inique condamnation, aima mieux rester à Smyrne, refuge obscur d'un si grand proscrit [1]. Quelques autres sont rentrés dans leurs foyers rappelés par les peuples ou les souverains mieux conseillés; peut-être eussent-ils choisi de rester à tout jamais loin de leur patrie, surtout si leur âme, brisée par une première injustice, s'effrayait de l'avenir et ne se sentait plus la force de subir de nouvelles épreuves. D'autres, plus courageux, sont encore descendus dans la lice et n'ont redouté ni les menaces ni les combats; semblables aux soldats qui, terrassés et blessés à mort, se consolent de ne plus rentrer dans la mêlée en tournant encore leurs regards mourants du côté de l'ennemi. Le courage sans la constance n'amène à aucun brillant résultat, et la force de l'âme, basée sur l'amour de la vertu, ne doit s'effrayer d'aucun échec. — Le poëte [2], qui pouvait sortir de sa prison à la simple condition de vanter les mauvais vers de son maître, aima mieux rester dans les fers que parjurer sa conscience et s'abaisser devant un tyran. Cet homme qui, pour une bagatelle, se montra si dur et inflexible, nous apprend combien nous devons nous garder d'obéir à la force; se laisser vaincre par la tyrannie, c'est risquer de ternir ses plus belles actions passées.

Je ne désire cependant point amortir le zèle du citoyen qui veut servir la patrie; je ne lui conseille pas de s'enfermer chez lui, de se laisser aller dans les promenades de son jardin aux

[1] Marcellus, exilé par César et rappelé après le plaidoyer de Cicéron. Son histoire est connue.

[2] Il s'agit du poëte Philoxène, qui fut envoyé aux carrières parce qu'il faisait mieux les vers que Denys l'Ancien, tyran de Sicile.

douceurs de la philosophie prêchée par Épicure, sans autre souc que les jouissances d'une vie douce, tranquille et constammen attrayante.

L'oisiveté est pernicieuse aux esprits les plus lents comm aux plus actifs : les champs non cultivés produisent une mul titude d'herbes inutiles. La vie privée ne suffit pas à celui qu se sent de vastes inspirations et de sérieuses aptitudes; il lui faut jeune ou mûri, les émotions de la vie publique; qu'il obéisse à s nature! Nous nous devons à Dieu d'abord, ensuite à la patrie. S tu te consacres à ce dernier culte, supportes-en les charges, le peines et les exigences jusqu'au fond de la tombe. Quand l'Éta ne voudra plus de toi et qu'il en appellera d'autres à son service pars sans regret et retourne auprès de ton épouse et de tes enfants. Ton nom restera pur et honoré, et tu auras en partage le bien suprême, la conscience d'une noble vie.

Il est grand l'homme qui se repose dans sa demeure après avoir honorablement servi son pays; il est beau le vieillard qui, débarrassé de ses hautes fonctions, s'occupe de ses champs, plante et aligne des arbres à fruits, s'adonne à la lecture et écrit lui-même des lignes destinées à instruire ses enfants. Telle est la plus douce manière de terminer sa vie, et quand l'heure est venue, nous mourons dans les bras de notre épouse et de nos chers enfants, puis nos restes reposent ensevelis dans le tombeau de nos pères.

Tu te figures, peut-être, qu'une fois dépouillé de tes dignités, tu restes pauvre et nu, raillé par les grands et les petits, exposé à tous les dangers? tu crois que les hauts magistrats ne sont environnés que d'un respect provisoire, que tout leur échappe quand ils déposent leurs insignes? Détrompe-toi : une vertu solide est honorée d'un culte inébranlable; le sage n'est jamais seul, et quand il le serait, il peut converser avec lui-même sans avoir besoin d'amis ou de compagnons. Que craindra-t-il celui qui n'a jamais effrayé ni lésé personne? Il y a en nous je ne sais quoi qui protége l'homme vraiment grand, même dans la disgrâce et l'exil. Le Cimbre ne put soutenir les éclairs du regard et l'orgueilleux défi de Marius condamné. Sylla se promenait tranquillement dans les rues et sur les places d'une ville où il avait fait mourir des milliers de citoyens. Que de noms je pourrais citer plus ou moins recommandables! Enfin le vieillard n'est-il pas protégé par la majesté de ses cheveux blancs?

L'homme qui jamais n'a trempé ses mains dans le sang, l'homme qui n'a laissé de deuil nulle part, peut se promener sans crainte, seul et en plein air; il peut dormir en paix dans les forêts les plus désertes. J'ai traversé bien des années de guerre et de paix, et ni les épées ni les menaces de mes ennemis ne m'ont fait reculer quand j'ai cru servir la France et le roi. J'ai osé, de ma propre volonté, sauvegarder les lois et les magistrats du royaume; j'ai vu ceux-là mêmes que je protégeais se lever contre moi. Tout sentiment d'honneur était mort; pas un de ces vils esclaves n'osait relever le drapeau d'une honnête liberté. J'ai lutté contre les magistrats, contre les guerriers, j'ai fait face à tous les périls, et je me suis reposé sans crainte après mon devoir accompli. Rappelé au bout de quelques mois de disgrâce, ai-je cherché à opprimer ou à faire chasser qui que ce soit? Et cependant je pouvais alors tirer de mes ennemis une vengeance éclatante. Ils n'en sont devenus ni meilleurs ni plus équitables; ils ont continué à m'environner d'embûches ou à me combattre face à face, jusqu'au jour où ils m'ont précipité du siége sur lequel le roi m'avait assis. Je suis parti et j'ai repris le chemin de ma maison. Maintenant je n'ai pour me défendre ni murs, ni fossés, ni terrasses, ni soldats; mon espoir est en Dieu. Le roi me dit d'attendre, il me soutient qu'il a de bonnes intentions, il proteste de son affection, il me fournit même de quoi vivre et m'accorde certaines faveurs dont je jouissais autrefois. Je n'ai aucune raison de regretter la cour et de me plaindre de mon exil [1]. J'aime mieux ma maison qu'un palais; s'il me reste un regret, c'est de ne pouvoir plus offrir au roi mes anciens services; j'aurais fini peut-être par anéantir les fléaux qui désolent ma patrie.

Que personne ne plaigne donc mon sort en ce qui me concerne personnellement, que personne ne gémisse sur mes vicissitudes; je ne souffre que des calamités publiques; car aucun ami du roi, aucun bon citoyen ne peut songer à ses propres affaires quand la patrie s'écroule. Mais si je ne puis remédier à tant de maux, du moins j'aurai fait de mon mieux : je suis comme le médecin qu'on éloignait de son malade : il ne brisa point les portes, il ne renversa pas ceux qui voulaient l'arrêter, mais il en appela au ciel et se retira [2]. Je ressemble aussi peut-être au pilote expéri-

[1] L'Hospital reçut jusqu'à la fin son traitement de chancelier.

[2] Ambroise Paré fut en effet éloigné du lit de François II au moment

menté à qui un jeune fou arrache le gouvernail sans songer qu'il va conduire le vaisseau sur un écueil. Il proteste et avertit, puis se retire, prêt à tout événement.

Chassé par des conseillers pervers d'une place où j'étais béni des honnêtes gens, mais maudit des voleurs, je ne vouerai pas ma patrie aux dieux infernaux; je supplierai plutôt la Providence de ne pas la laisser sombrer entre les mains de ses nouveaux maîtres. J'attends l'avenir de pied ferme, et si la France doit périr, plaise à Dieu que mes yeux soient aussi incapables de voir une si grande catastrophe, que mes oreilles sont peu susceptibles d'entendre ses terribles craquements [1]!

EPITRE VI.

A Barthélemy FAYE,

Président aux enquêtes du parlement de Paris.

—

INVITATION.

J'espérais, mon cher ami, que le mois de septembre te permettrait de venir passer quelques jours de vacances avec moi; mais les guerres nous ont privés, toi d'un délassement, et moi d'un grand bonheur. Je n'ai pourtant pas perdu l'espérance de te voir, car il se peut que j'aille visiter les coteaux et les prairies de Juvisy et les plaines arrosées par l'Oise. De là à Paris il n'y a qu'une enjambée. La grossesse de ma fille, plus retardée que je ne le croyais, m'a retenu jusqu'à ce jour et empêché de partir. Si tu visitais maintenant mon domaine, ma vigne seule t'offrirait quelque agrément. Après la moisson, la Brie ne présente plus aux regards que des plaines vastes et nues, sur lesquelles la vue

où il allait lui faire subir l'opération du trépan. Catherine de Médicis, qui désirait la mort de son fils aîné dont elle n'était pas maîtresse, pour régner plus tranquillement avec Charles IX, empêcha Paré, malgré ses protestations, d'opérer le roi, sous prétexte qu'il était l'oint du Seigneur.

[1] Il fait allusion à sa surdité, dont il parle à son ami Vacca.

s'étend sans trouver ni plantations, ni ruisseaux, ni verdure. C'est à mon grand regret que je te dévoile le mauvais côté de mes domaines, mais qu'y faire? j'ai choisi ce pays, il faut bien se résoudre à l'habiter.

Les villas des Curius et des Fabricius ne valaient guère mieux; Linterne, habitation préférée du vainqueur de Carthage, était aussi modeste, et pourtant elle fut visitée par les descendants des Romains déchus, qui rougissaient en comparant cette modeste demeure à leurs splendides palais.

« Ainsi, dans les fêtes et les banquets, on reconnaît l'honnête « femme à son noble visage, à son intérieur respectable; sa pré- « sence est un blâme tacite du luxe et de la débauche. Les autres « ne peuvent soutenir la dignité de son maintien et elles baissent « leurs yeux confus. »

Tu as été plus sage que moi et tu t'en es tiré à moins de frais quand tu as fait bâtir sur un bon terrain et dans un site agréable ton château de Maisons. Tu es à la campagne et tu touches la ville; deux fleuves t'avoisinent; c'est près de toi que la Marne se jette dans la Seine. Fatigué de tes travaux, tu peux aller te reposer sous tes arbres et revenir le même jour; les distractions ne te manquent pas.

Pour moi, quand la campagne m'ennuie, je n'ai aucune facilité pour me rendre à Paris. Je reste condamné à mes terres boueuses, refuge et lieu d'exil que m'a assigné le destin. J'y vis avec mon épouse bien-aimée, mon gendre, ma fille et mes petits-enfants. Si tu venais t'y joindre à nous, la fête serait complète, tant je me trouve fier de mes anciens amis.

EPITRE VII.

A Barthélemy FAYE.

—

Impuissance des lois pendant la guerre.

Certaines gens se réjouissent du bonheur de leurs amis en proportion des avantages qu'ils se proposent d'en retirer; pour moi, si je me réjouis de ta nouvelle promotion, cher Faye, crois bien

que c'est, non pas à cause des services que tu seras à même de me rendre, mais à cause des garanties que tu présentes à un pays si dénué d'hommes recommandables. L'État, grâce à toi, recouvrera le rang qu'il mérite; la vierge Astrée redescendra du ciel pour s'asseoir à ton tribunal et visiter un sanctuaire qu'elle avait abandonné pendant la guerre.

« Tu m'assignes une tâche trop pénible, vas-tu répondre; « Altas lui-même, malgré ses larges épaules, n'arrêterait pas la « catastrophe qui nous menace. »

Je ne veux pas t'effrayer en te jetant sur les bras un trop lourd fardeau; ta conscience sera tranquille si tu agis en proportion de tes forces et si tu acceptes ta part de l'entreprise. D'autres (dont j'aime mieux taire les noms) s'associeront à l'œuvre, et plus ils seront nombreux, plus tu seras allégé toi-même [1]. Aucune époque aussi fortunée ne produisit tant d'hommes de bien, et le ciel, aux jours de paix, ne laisse pas au hasard le soin de distribuer les dignités suprêmes. Les distinctions dont je te vois l'objet étaient dues à tes services et à ceux de ton fils, et maintenant que tu les as obtenues, il est de ton devoir d'aimer la paix dont Dieu nous a gratifiés et le repos dont le roi a permis le retour.

Tes fonctions n'ont rien de commun avec la guerre; ceux qui se font justice eux-mêmes en reprenant par la force ce qui leur est dû ou en s'emparant de ce qui ne leur appartient pas, ne craignent ni Dieu ni les hommes, et considèrent les lois comme un vain épouvantail. Alors le palais de justice reste désert et silencieux; les soldats, brandissant une épée, s'écrient : « Voici qui obtiendra ce que tu nous refuses; » puis, ils agissent à leur gré, utilisent à leur manière tout ce qui se trouve sur leur passage; la force remplace l'équité. Les citoyens sont muets et glacés de terreur. Les chevaux, destinés aux exercices, restent à l'écurie et changent de maîtres; les charges et les honneurs se distribuent aux moins dignes; tout est à l'encan; la cour, la ville ne laissent qu'un accès difficile à la vertu. Je n'oserais pas dire que les complices de ces désordres soient le roi, les favoris ou les ministres, car je connais

[1] L'Hospital laissait en effet à la cour un certain parti dont j'ai parlé ailleurs et qui se composait de Paul de Foix, de Christophe de Thou, de Christophe du Harlay, de Jean-Baptiste du Ménil, de Guy du Faur de Pibrac, etc. Barthélemy Faye, homme timide et peu exercé aux luttes, ne s'y engagea qu'avec réserve.

depuis longtemps leur zèle et leur bonne volonté; j'attribue tout à la guerre et non aux individus qui ne conservent ni force d'âme ni énergie, tant le perpétuel spectacle d'une soldatesque effrénée jette de terreur dans les âmes.

Lorsque les sceaux ont été entre mes mains, je me sentais ballotté par les flots d'une mer en courroux. Quel était mon pouvoir? il est difficile de diriger la marche d'un vaisseau en pleine mer; on ne l'arrête et on ne le ramène pas à son gré. La guerre civile est un monstre insatiable dont la gueule toujours ouverte ressemble au gouffre le plus profond. Ni l'or de Crassus, ni les richesses de la Perse, ni les sables du Tage ou du Pactole, ni les mines de l'univers n'assouviraient son appétit. La guerre ne se complaît que dans le mal, elle n'hésite jamais devant les moyens bons ou mauvais d'acquérir. Tout ce qu'elle touche et ne peut utiliser, elle le salit, le brise, le jette au loin, pour empêcher les citoyens d'en tirer quelque profit.

Le ciel n'a accablé les rois et les peuples d'aucun fléau plus destructeur : la peste, la famine, les maladies font périr, à coup sûr, un grand nombre de citoyens; mais à côté de la guerre, tous les maux paraissent sans importance.

Je ne t'ai fait là qu'une pâle peinture des malheurs qu'elle engendre : quand elle sévit, chacun, entraîné par des passions épouvantables, devient l'ennemi de la patrie et de son Dieu, oublie le roi et se soucie aussi peu de sa perte ou de sa chute que de l'envahissement et de la spoliation des édifices sacrés. J'ai vu de mes yeux, j'ai entendu de mes oreilles, pendant que je labourais le vaste champ du pouvoir, et je souffre de ce souvenir comme toi-même, comme tous les amis de la paix et de la vertu. . . . . .

Le sage doit éviter la guerre et ne prendre les armes qu'à la dernière extrémité. La main armée du glaive perd toute mesure, toute discipline, toute obéissance aux lois, tout amour du repos. Puisque ces fléaux tuent les empires, puisque leurs progrès ne peuvent être arrêtés par le bras de la justice, prions le ciel qu'il donne au roi assez de courage et de persévérance pour maintenir le calme pendant de longues années; alors les tribunaux et les lois reprendront leur empire, le culte du Seigneur sera rétabli, et la France entière obéira sans contrôle aux volontés du souverain [1].

[1] L'Hospital, protestant au fond de l'âme, se réjouit de la paix de

ELÉGIE

SUR LA MORT DE JACQUES DU FAUR.

Quoi! il est mort si près de moi et sans moi, Jacques Du Faur, mon meilleur ami, mon contemporain, mon camarade d'enfance! Il connaissait mes plus secrètes pensées, je connaissais les siennes. Nous avions constamment vécu en frères, et jamais le moindre nuage n'avait séparé ou refroidi notre tendresse réciproque. Nos bons et nos mauvais jours avaient été fidèlement mis en commun, et nous étions ainsi arrivés à cet âge suprême où l'amitié est douce. Nous occupions tous deux à la cour un rang et une charge honorables dont nous espérions jouir en paix jusqu'à la fin de nos jours, quand les tempêtes sociales nous ont séparés et entraînés sur des routes diverses. Tous deux nous avons contemplé avec douleur le naufrage de la patrie, car la passion de la guerre et la soif du carnage faisaient mépriser nos sages protestations. Les cheveux blancs de Du Faur ne l'ont pas protégé contre les accusations de ses concitoyens ingrats; et moi, n'ai-je pas eu le même sort? la fatalité qui pèse sur ma patrie ne m'a-t-elle pas exilé au fond de cette campagne solitaire?

Quoique bien tard, le ciel a rendu la paix à la terre; mais nos ennemis n'ont oublié ni leurs haines ni leurs vengeances. Ils

Saint-Germain, si honteusement signée par Catherine de Médicis, en 1570. Les protestants étaient harassés, sans ressources, ne vivant que de pillages; ils se seraient rendus par la force même des choses, sans poursuites ni persécutions, lorsque Catherine leur accorda une paix aussi avantageuse que s'ils avaient été vainqueurs. Elle amnistia les chefs et les soldats, permit l'établissement du culte protestant dans toutes les provinces, livra quatre places de sûreté, La Rochelle, Cognac, Montauban et La Charité, pour garantie de ses concessions, révoqua les confiscations, permit enfin aux calvinistes de « récuser, sans expliquer leurs motifs, les juges de tous les tribunaux. » C'est à cette paix qu'il faut attribuer la faveur de Coligny, l'arrogante impuissance que lui et son parti apportèrent au maniement des affaires, les coteries de la reine-mère, la haine des catholiques et conséquemment l'éternelle flétrissure du règne de Charles IX, le massacre aussi gratuit que barbare de la Saint-Barthélemy.

ont essayé, cher Du Faur, de te noircir de nouvelles calomnies. Fier de ton innocence, tu es resté inébranlable. Guy de Pibrac a plaidé ta cause et celle de ses parents, car toute la famille des Du Faur était en suspicion.

O Pibrac! ton oncle était mon ami; il m'a servi de père et il m'a prédit que tu serais le plus digne membre de ta famille. Tu es devenu la gloire du barreau français, et, lorsque tu t'es chargé de plaider l'affaire devant le roi, la cause n'était plus douteuse [1].

Les Du Faur allaient être tranquilles (si toutefois la tranquillité est de ce monde); mais le sort, toujours ennemi du bonheur des humains, a frappé Jacques d'une maladie de langueur qui l'a conduit au tombeau aux premiers froids de l'hiver.

Oh! pourquoi n'étais-je pas là? Je me serais jeté entre toi et le danger; mes prières t'auraient empêché de partir, car je t'aurais supplié au nom de ma vieille amitié et de mes cheveux blancs!

Certes, il me va bien de parler de mes regrets; tu avais auprès de toi tes meilleurs amis, et tes jours leur étaient aussi précieux qu'à moi-même : n'y avait-il pas notamment ton frère que tu aimais tant, Pibrac ton préféré, ton autre neveu, et tant de personnages liés à ton cœur par le sang ou l'amitié [2]?

Nous accusons toujours les malades, leurs médecins, leurs valets ou leurs proches, et nous oublions qu'il existe un ordre de choses immuable qui circonscrit la vie humaine. Le temps est insaisissable, il est impossible de prolonger l'existence de l'enfant ou du vieillard. L'un ne meurt pas trop tôt, l'autre ne meurt pas trop tard; mais tous deux succombent quand ils arrivent au bout de leur carrière. C'est ainsi que l'arbre laisse tomber ses fruits sous l'influence alternative des soleils de l'été ou des vents de l'automne.

Jacques n'est pas mort sans avoir vaincu la haine, repoussé la

[1] Les Du Faur étaient depuis longtemps suspectés de protestantisme. Louis avait été compromis dans l'affaire des mercuriales, et sa famille avait naturellement pris fait et cause en sa faveur.

[2] Jacques Du Faur avait deux frères : l'aîné, Pierre, était père de Pibrac; Jacques venait le second, et Michel, le troisième, devint successivement conseiller du roi et président au parlement de Toulouse. Ce dernier avait quatre fils; c'est peut-être l'un d'eux que L'Hospital désigne sous les mots de « ton autre neveu. »

calomnie; son seul chagrin a été de ne point m'avoir près de lui. La mort l'a surpris et il emporte mes regrets et mes larmes; maintenant j'attends mon heure sur la tombe de mon meilleur ami. Tu es heureux, cher Jacques, d'être parti le premier pour les demeures éternelles. Combien de maux plus terribles que ceux dont tu as été témoin vont m'accabler et t'être épargnés! le ciel s'est montré sévère envers notre malheureuse patrie, et pourtant sa vengeance n'est pas assouvie.

Courage, ombre sacrée! précède-moi, je te suis; puisse un même séjour nous rassembler pour l'éternité! Si, dans l'autre monde, le souvenir de l'affection passée existe encore, puisse cette affection être aussi pure après la mort qu'elle fut inaltérable pendant la vie [1]!

EPITRE VIII.

A ANNE D'EST [2],

Qui avait sauvé sa fille Madeleine pendant les massacres de la Saint-Barthélemy.

(1572)

Ma fille, la seule sur trois qui ait survécu, elle vit encore, elle vit, grâce à toi, Anne d'Est, car tu l'as sauvée du massacre dont Paris était l'épouvantable théâtre : sans toi, elle était perdue.

[1] Cette petite pièce me semble un chef-d'œuvre.

[2] L'Hospital, fidèle à son système de faire servir la poésie au récit des actions honorables, raconte tout au long le service rendu par Anne d'Este à sa fille.—Anne d'Est était fille d'Hercule II, duc de Ferrare, et de René de France, fille puînée de Louis XII. De Thou suppose qu'elle était calviniste, et il appuie son témoignage de ce que sa mère l'avait fait élever par Olympia Fulvia Morata. Ceci me semble peu probable. Outre que plusieurs historiens se sont élevés contre une pareille assertion, il est positif qu'Olympia fut écartée par Hercule II aussitôt que ses enfants purent réfléchir; de plus, les rapports de la duchesse Anne avec les ligueurs ne laissent aucun doute sur son dévouement à la cause catholique. Douce

Depuis ce jour je ne regarde jamais cette pauvre enfant sans rester pénétré de reconnaissance pour toi et tous les tiens de ce qu'elle peut encore s'asseoir à mes côtés et seconder sa mère dans l'intérieur de ma maison.

En la sauvant tu as rendu la vie à ses neuf enfants, à son père, à sa mère, qui tous ne respirent que par elle et pour elle. Elle nous a raconté avec quelle sollicitude tu l'as soignée pendant qu'elle était malade et alitée, avec quel zèle tu as écarté les meurtriers qui pouvaient se glisser dans ton palais, car la furie des massacreurs n'épargnait point les mères de famille; les enfants à la mamelle étaient eux-mêmes précipités dans les flots de la Seine.

Tu as attendu le premier moment de calme, afin que la populace effrénée fût rassasiée de sang, que des troupes fussent échelonnées pour veiller à la sécurité des chemins, puis, tu l'as fait monter dans une litière fermée, qui lui a permis de traverser les rangs de tous ces forcenés sans être reconnue; on s'est figuré qu'elle était de la suite de ton auguste mère : à son rétour mes inquiétudes se sont calmées.

Quel dieu t'a inspiré tant de courage et de présence d'esprit? (car ce ne peut être qu'un dieu bienfaisant qui t'a rendue si parfaite.) Pendant que tu étais encore jeune fille, tu avais mille qualités et tu n'en as perdu aucune en devenant femme. Dieu n'est point une chimère, et c'est à lui que j'attribue tout ce qui se passe ici-bas. Je me rappelle l'époque où je te vis à Ferrare; tu l'em-

et bienfaisante, Anne d'Est souffrait des horreurs dont on la rendait spectatrice involontaire ; elle rêvait la paix par bonté d'âme, comme d'autres la voulaient par politique. Mariée, depuis le 5 décembre 1549, à François de Guise, elle mena une vie modeste et retirée, refusant de se mêler aux folies de la cour et s'occupant à instruire ses fils. A la mort de son époux, elle alla avec ses six enfants demander justice au roi, et accomplit ses devoirs de veuve, comme elle avait accompli ses devoirs d'épouse. Elle se remaria plus tard à Jacques de Savoie, duc de Nemours, fils de Philippe d'Orléans, redevint encore veuve en 1585, et mourut en 1608. C'est en vain qu'on a voulu faire peser sur Anne d'Est quelques-unes des accusations auxquelles nulle femme n'échappait alors ; les dernières paroles du duc de Guise ne laissent aucun doute sur sa vertu. Il lui donna, dit De Thou, un pouvoir *absolu* sur ses enfants, en la priant de leur inspirer le goût des belles-lettres et des bonnes mœurs. Si ce qu'on a prétendu d'elle était vrai, François de Guise eût restreint ses recommandations.

portais en beauté sur toutes les jeunes filles, en vertu sur toutes les mères de famille, en courage sur tous les hommes. Depuis lors la France s'honore de te compter au nombre de ses enfants, car elle t'a ravie à Ferrare, qui n'a vu que l'aurore de ton brillant avenir.

Pour moi, je puis jouir de toutes les perfections de ton âme, et j'en jouirai longtemps, si Dieu le permet et exauce des vœux partis d'un cœur pur et sincère. En sauvant Madeleine tu m'as généreusement payé d'un minime service que je t'ai rendu il y a vingt-quatre ans et dont tu veux bien toujours te souvenir. Tu étais encore vierge alors, quoique fiancée à ton époux; mais ton époux était absent et tu m'appelas près de toi pour administrer ta fortune, rédiger les actes conservatoires de tes biens dotaux. Quoique ce ne fût point un travail proprement dit, j'y vis un premier pas dans la carrière des honneurs; grâce à toi, le roi et la reine m'ont appelé plus haut encore, et l'on a cru que j'avançais par mon propre mérite.

Ce n'est jamais en vain qu'on jette dans le cœur des princes les germes de l'affection; ils paient avec usure, et les fruits les plus nombreux et les plus variés mûrissent sur ces arbres généreux.

Oh! si les circonstances n'avaient pas empêché ton âme noble et pure d'agir en liberté, combien la France se porterait mieux aujourd'hui, et combien je serais plus heureux moi-même! Il t'a fallu dissimuler et feindre en face de cette foule accourue de tous les points de l'Europe. Jamais tu ne te serais pliée à leurs exigences, si tu avais vécu à ta propre cour, si tu n'avais pas été liée à ton époux et forcée d'obéir à un maître puissant. Mais quel est le vaisseau qui peut rester immobile au milieu des mers quand les tempêtes enflent ses voiles [1]?

Et moi, en butte aux accusations des envieux, au mécontentement de tes proches que j'ai toujours aimés et honorés, je ne t'ai jamais vue partager la colère et le désappointement de tes frères. Bien mieux, n'as-tu pas fait ton possible pour calmer leurs esprits, fléchir leurs cœurs et rallumer leur affection éteinte? Je l'ai observé à des signes certains. Maintenant ton assistance dans ces terribles épreuves a rendu la vie à ma fille et à mon gendre. Je te

[1] C'est peut-être une allusion au refus que fit Anne d'Est d'assister aux exécutions qui suivirent la conjuration d'Amboise.

reconnais disciple de la vraie religion, digne descendante du grand Louis XII, le plus juste, le plus probe, le plus loyal, le plus religieux et le plus brave des rois. Puisse sa race donner des lois à la France et à la terre dans l'avenir le plus reculé ! puisse-t-elle m'accorder le repos et pardonner à tous les miens tant que nous serons de ce monde !...

EPITRE IX.

A MARGUERITE, DUCHESSE DE SAVOIE,

Qui lui avait demandé quelques vers après la Saint-Barthélemy.

(1572-1573)

Avant ton mariage, tu te plaisais à lire mes vers, maintenant tes distractions ont changé de nature : ton enfant concentre toutes tes affections de mère. Combien je voudrais pouvoir dépeindre le visage et chanter la beauté de ce fils adoré ! de combien de baisers ne couvre-t-il pas les joues de son père et de sa mère ! par combien de tendresses l'en récompensez-vous ! Il vient d'atteindre sa septième année, et déjà il unit à la grâce qu'il tient de sa mère, la vigueur corporelle de son père et de ses aïeux [1].

Oh ! si je pouvais d'avance célébrer ses hauts faits, son courage militaire, ses vertus civiles, les bénédictions des citoyens qu'il protégera, l'éclat de ses triomphes ! car, en voyant ses dispositions actuelles, je puis, sans crainte de me tromper, prédire que le monde sera plein de sa gloire. Cette tâche appartient aux poëtes de l'avenir ; pour moi, princesse, je n'ai pas le droit de célébrer sa grandeur et ses mérites. Malgré ma bonne volonté, l'âge m'a enlevé toute la vigueur que tu m'as connue. Depuis ton départ j'ai perdu ma gaieté, mon goût pour écrire ; mes concitoyens se sont armés les uns contre les autres, et cette guerre impie a couvert la France de ruines et de tombes. Je suis parti de

[1] Le seul fils d'Emmanuel-Philibert et de Marguerite de France fut Charles-Emmanuel, qui succéda à son père.

la cour, accablé de douleur; je regrettais le roi et la reine, et m'inquiétais fort peu de ma propre chute; j'étais même presque satisfait en me sentant déchargé de mes fonctions. Pourquoi, en effet, pleurer sur ma disgrâce? Une maison de campagne n'est-elle pas le meilleur abri pour un vieillard fatigué? Mais tu n'étais plus là, noble princesse, pour relever et consoler mon âme découragée après tant de luttes et de sacrifices! Tu te souviens de ce temps heureux où je soumettais les grandes affaires à ton appréciation; je m'épanchais dans ton sein, et tu guidais mes pas quand tu me voyais hésiter. Si ma fortune privée tombait en désarroi, ta générosité venait encore à mon aide, et bien souvent, sans toi, la ruine eût été mon partage. Ces consolations me manquent aujourd'hui, et je n'ai plus aucune raison de regretter le monde et la cour.

Lorsque j'occupais une des fonctions suprêmes de mon pays, je me sentais à chaque instant mordu par les dents venimeuses de l'envie, les grands m'accablaient du poids de leur haine, ils sentaient que, moi présent, ils ne seraient pas maîtres et ne renverseraient jamais le trône. Maintenant je vis, comme Laërte[1], dans une campagne solitaire, méprisant en silence les délices de la ville et de la cour, guéri de l'ambition qui m'enflammait jadis; je suis exilé, mais mon exil est honorable et me rend fier. Je suis exilé comme les illustres citoyens que le peuple d'Athènes proscrivait à cause de leurs vertus, de leurs richesses ou de toute autre supériorité pareillement insupportable L'ostracisme n'était pas une punition qu'on infligeait, mais un moyen d'assouvir les exigences des Athéniens jaloux qui ne pouvaient voir aucune perfection sans l'accabler. Tel fut Aristide, tel fut le héros qui osa penser que la puissance de sa ville consistait dans le courage de ses soldats et non dans les pierres de ses murailles[2]; tels furent le proscrit de Smyrne[3], Métellus[4] et tant d'autres que leur vertu fit bannir et qui furent forcés de chercher une autre patrie sur un sol étranger!...

[1] Laërte, roi d'Ithaque, père d'Ulysse.

[2] Thémistocle fit sortir les Athéniens de la ville et vainquit Xerxès.

[3] Marcellus ne fut pas exilé à Smyrne, mais à Mitylène; c'est la deuxième fois que L'Hospital tombe dans cette erreur. Il s'agit de Métellus Claudius, ami de Cicéron et de Pompée, et exilé, puis rappelé par César après la bataille de Pharsale.

[4] Métellus Numidicus, vainqueur de Jugurtha, fut exilé par la faction de Marius, son lieutenant, l'an 101 avant J.-C.

Je ne me compare point à ces grands hommes, quoique ma destinée ressemble presque à la leur. Je suis même plus heureux qu'eux tous, car on ne m'a point chassé de ma patrie; on m'a seulement interdit de reparaître à la cour : aussi je puis vivre à mon aise dans mes domaines. Le roi m'était bienveillant, il m'aimait dès son bas âge; maintenant il me nourrit et se montre généreux. Il est comme le bon maître qui se souvient de ses serviteurs et ne craint pas non plus de nourrir ses meilleurs chiens et ses meilleurs chevaux devenus hors d'usage. Il ne perd pas de vue mes anciens services, quoiqu'il n'ait aucune raison de compter désormais sur mon concours. Tu vois que si la vertu est oubliée ou chassée, les bons princes savent la récompenser à l'occasion, et juger par eux-mêmes sans se fier entièrement à leurs indignes favoris.

Telle est ma position actuelle : les uns la plaignent, les autres l'envient; moi j'y trouve presque le bonheur (si le bonheur est de ce monde [1]). Je suis trop vieux maintenant pour être utile, et je ne puis servir ma patrie ni de mon énergie ni de mes conseils. Ensuite la France avait assez de moi; elle aimait mieux être gouvernée par de plus jeunes têtes. Quelle plus honorable retraite convenait à mon âge? J'ai sauvé ma fortune et mon honneur; je ne suis éloigné ni de la ville ni de la cour; j'habite une maison assez propre, avec mon épouse chérie, ma fille, mon gendre et mes nombreux petits-enfants; je possède une belle bibliothèque, qui me permet de lire, d'écrire, de penser; je puis m'amuser, me distraire et employer avec fruit chacune de mes journées.

Malheureusement quelques fâcheux voisins m'empêchent de jouir de ces avantages et troublent mon repos; mais quel est l'homme qui peut se dire à l'abri du chagrin et de la jalousie? Le mendiant porte envie aux autres mendiants, le proscrit aux autres proscrits. Dieu ne donne à l'homme aucune joie pure et sans mélange.

Quoique bien gardé, j'ai eu peine à échapper aux horribles

[1] On trouve constamment, dans le courant des épîtres du chancelier, cette restriction aux mots *bonheur*, *paix*, *tranquillité*, *perfection* et autres. Il régnait une ancienne superstition qui faisait craindre que l'emploi d'un mot heureux ne devînt la cause d'un accident. M. Prosper Mérimée (voir son immortelle *Colomba*) parle d'une superstition analogue en plein dix-neuvième siècle, dans le département de la Corse.

tentatives d'un peuple en démence, à la fureur des jeunes paysans d'alentour. Ma fille qui, par hasard, se trouvait à Paris, a été sauvée du carnage par les soins d'Anne d'Est; car ni son âge ni son sexe n'étaient une protection.

Qu'il serait long de te dire toutes les vexations dont une ignoble populace m'a poursuivi, soit en pillant mes fermes, soit en emprisonnant mes métayers! L'un de ces derniers a fait rouvrir le temple de la justice depuis longtemps fermé, pour se plaindre à un magistrat infâme[1]; mais au milieu de tant de désordres, où prendre la justice? Le magistrat chargé de punir n'était qu'un complice, et sans la crainte qu'inspirèrent les soldats envoyés par le roi, il est probable que ce jour eût été pour moi le dernier. La reine elle-même voulut bien s'inquiéter de mon sort et elle m'envoya d'office, au Vignay, une compagnie des cavaliers de sa garde.

Quels rois, quelles puissances n'as-tu pas invoqués, noble princesse, dans ces jours de douleur? Tu étais bien loin, et pourtant ta protection s'est étendue jusqu'ici; sans toi, je gémirais dans un cachot, ou peut-être serais-je déjà enseveli dans la tombe... Je m'arrête; tu as sûrement appris tous les détails, soit par la rumeur publique, soit par les récits des témoins du massacre.

Maintenant, laboureurs et citadins jouissent du repos le plus complet. Je suis aussi tranquille (si la tranquillité est permise aux mortels) sur le sort de ma femme, de mes enfants et de mes récoltes qu'aux meilleurs jours de la paix. Ne te figure pas cependant que je profite de ce répit pour mener une vie oisive et inutile. J'avise à escalader le ciel, non pas comme les géants de la fable, mais comme le Christ l'enseigna à ses disciples sur la terre. J'essaie, quoique vieux et retardé par l'âge, de suivre le sentier que mon Dieu m'a tracé : heureusement que les croyants qui touchent à leur dernière heure sont récompensés sans distinction de temps et de travaux. O mortel jaloux! n'en cherche point la raison, car il ne te sera fait aucun tort et tu recevras la récompense pro-

[1] L'abbé Coupé a voulu voir dans le mot *Prætor* une désignation du président De Thou : De Thou favorisait au contraire les protestants; il se montra faible d'abord par crainte, mais il redevint lui-même au bout de peu de jours. De plus, L'Hospital était l'ami de De Thou. Cette phrase me semble plutôt à l'adresse de quelque juge d'une bourgade voisine du Vignay.

mise, quels que soient les mérites plus ou moins grands de celui qui partage ta félicité!

Nul n'arrive au ciel par sa propre vertu, malgré sa piété, malgré son innocence; nul ne peut être son propre guide. C'est la grâce de Dieu qui nous appelle et nous conduit. Tout nous vient de celui qui a choisi, dès le commencement des siècles, les élus qu'il veut associer à son empire. Fasse le ciel que je sois comme mort pour le monde, que je ne vive et ne respire qu'en Dieu seul, qu'à l'ombre de cette vie, je médite sur ma fin dernière; qu'oubliant ce qui me touche, j'étudie les lois divines, que je foule aux pieds les Muses et la lyre des profanes pour changer en joie la sombre affliction dans laquelle je suis plongé!

Telle était en effet mon intention arrêtée, comme il convenait à mon âge et aux circonstances, mais d'Elbène a prétendu que tu désirais vivement quelques-uns de mes vers pour savoir comment je maniais encore la plume; il m'a dit que tu voulais juger par toi-même des ravages causés par la vieillesse, apprécier si j'étais capable de t'adresser, avec quelque succès, des poésies dignes de mes cheveux blancs, apprendre enfin si ma vie était changée, si mon visage et mon menton avaient vieilli avec le temps. Je ne puis rien te refuser, noble Princesse, et personne mieux que moi ne saura ce que je puis ou ce que je vaux.

Je te répondrai là-dessus comme les Lyciens répondirent à Brutus lorsqu'il leur imposa de trop lourdes contributions : « Fais, Brutus, que nos terres rapportent double récolte, que l'été « fasse fleurir deux fois nos moissons, et alors tu nous obligeras « à payer double tribut et à verser deux fois nos produits entre les « mains des questeurs. »

Toi aussi, rends-moi ma gaieté, ma jeunesse, mon esprit, ma vigueur, et je m'empresserai de te payer généreusement le tribut que tu exiges. Si tu y renonces, comment ferai-je pour me dépouiller de mes ans comme la couleuvre de sa peau, pour retrouver ma verve comme l'arbre retrouve ses feuilles et ses fruits? Par quel art la médecine changera-t-elle le vieillard en un brillant jeune homme? Si aucune puissance humaine ne réussit à combler mes vœux, je ne sais comment me libérer envers toi. J'emprunterai, mais tu connaîtras bien vite le plagiat, et c'est surtout moi que tu veux lire.

Tu as près de toi des poëtes et les vers ne te manqueront pas;

toute l'Europe retentit de tes louanges. Malgré ma pauvreté, il faut donc que je paie cette dette de ma bourse : c'est une épreuve délicate et dangereuse, car la gloire, péniblement acquise par le travail de mes jeunes années, risque de périr d'un seul coup, si je viens à échouer dans ce dernier et imprudent effort.

Sophocle, déjà vieux, fut traîné devant les tribunaux par des fils ingrats qui voulaient le faire interdire et se voir adjuger l'administration de ses biens. L'accusation était sans portée; ils prétendaient que leur père était fou et refusaient de lui obéir. Le vieillard n'appela pas de témoins, ne se fia pas à la procédure ordinaire, mais, fort de la plénitude de ses facultés, il lut devant ses juges un poëme admirable auquel il venait de mettre la dernière main, puis, interrogeant les spectateurs enthousiasmés, il leur demanda si c'était l'œuvre d'un insensé : il fut renvoyé des fins de l'accusation et partit en liberté [1].

Cela prouve que les grands poëtes doivent se fier à leurs œuvres, mais que les plus modestes feront bien de ne produire qu'avec réserve, de peur de trouver la honte où ils cherchent la gloire. Hélas! combien n'ai-je pas lieu de craindre qu'une mauvaise chance me poursuive, que je tombe par ma propre maladresse, et que, semblable à la tortue de la fable, je ne regrette d'avoir voulu lever trop haut la tête [2]! Je sais combien je suis peu fait pour la poésie, et même, quand j'étais plus jeune, les Muses m'étaient défavorables. C'est à toi, Princesse, que je dois mon humble réputation, car bien des gens, voyant ton indulgence, t'ont crue sur parole et n'ont pas lu mes vers. Qui eût osé, en effet, ne pas se rendre à la pureté de ton goût?

Sans le prestige du grand nom de son maître, Chéryle n'eût jamais osé ouvrir la bouche et braver la critique. Supposons encore que j'aie possédé jadis quelque talent, n'est-il pas mort cent fois sous les coups de la vieillesse, des infirmités, des maladies, des chagrins? Ton absence, plus cruelle que la mort, n'a-t-elle pas suffi pour l'anéantir?

Mieux vaut donc m'imposer un éternel silence que fatiguer ton attention et tes oreilles, et montrer ainsi ma décrépitude. Quand on approche les lèvres d'une coupe de vin aigre ou gâté, on n'a

[1] Ce poëme ainsi lu en public est la tragédie d'*Œdipe à Colonne*.

[2] La fable de *la Tortue et des deux Canards*.

même plus le courage de toucher à la bouteille; de même, quand tu m'auras lu, tu n'auras plus envie de me relire, et tu me soulageras ainsi de la rude tâche d'écrire encore.

EPITRE X.

A Barthélemy FAYE.

—

Dangers que court la France.

(1569)

Ce n'est pas la paresse ni l'indolence qui m'ont fait tarder à t'écrire, mais une malheureuse infirmité, compagne assidue de ma vieillesse, m'occupe tout entier. Il est difficile à un poëte qui n'est ni gai ni bien portant d'écrire des lettres ou de répondre à celles qui lui sont adressées. J'essaie cependant de le faire et d'oublier un peu ma pituite toujours accablante; j'espère que tu pardonneras mon incohérence en considération de mes douleurs d'estomac.

Maintenant revenons à toi que je ne sais si je dois qualifier de cœur dur et insensible ou de sage philosophe. Hortensius fut réputé sage parce qu'il ne prit aucun parti dans les guerres civiles : toi, tu le surpasses, puisqu'en pareille matière rien n'a pu t'émouvoir. Tu ne vas point, parcourant les carrefours, t'informer des nouvelles d'Aquitaine, des nouvelles d'Allemagne, des nouvelles du duc des Deux-Ponts, qui passe la Saône ou séjourne sur la rive[1].

Tu t'inquiètes peu des rois et de leurs délires, mais tu remplis matin et soir les devoirs de ta charge, et ton âme inébranlable est entièrement appliquée à tes fonctions. Qu'importent les affaires des autres? Pourquoi manquer au serment prêté

[1] Il y a ici une erreur : le duc des Deux-Ponts n'était pas sur les rives de la Saône, mais sur celles de la Vienne. Il mourut cette année même dans le village de Nexon près Limoges (1569).

devant les autels de Thémis et parjurer sa foi? Ta sagesse se reconnaît là comme partout, cher Faye : tu ne ressembles pas à ceux qui intriguent à toute heure, demandent chaque jour de nouveaux bénéfices, et se croient capables de ce dont ils ignorent le premier mot. Nul n'est assez sage pour se contenter de son sort; aussitôt arrivé au but de ses désirs, on songe déjà à changer de carrière.

D'autres, dont les villes abondent toujours trop, semblent avoir été admis dans les conseils de la Providence; ils osent aborder de sang-froid les plus graves questions pour développer devant le monde des absurdités ridicules. On dirait des Caton et des Fabricius, à les entendre gémir sur les malheurs des peuples qui ne sont point confiés à leur direction, qui font sans eux la paix ou la guerre; ils attaquent les hommes les plus recommandables, postulent les plus importantes missions et n'épargnent ni les serviteurs des rois ni les rois eux-mêmes. Bien mieux, ils préparent leurs amorces, infiltrent dans les esprits les germes d'une religion mensongère, semblables à ces prêtres païens qui consultaient l'oracle, après avoir suborné la pythonisse.

Je sais des prélats qui ne craignent point d'invoquer le témoignage céleste; le prêtre change d'habit, appelle le peuple aux armes et désigne par ordre ceux qui doivent être égorgés. Si la puissance divine n'arrêtait la populace, les ruisseaux seraient bientôt rougis de sang humain, tant sont portés loin la soif du carnage et le besoin de représailles.

Sont-ce là les enseignements que Dieu vous a donnés? Lorsqu'il remonta vers les cieux, recommanda-t-il à ses disciples de violenter les infidèles et de gouverner par le fer et le feu? Non! ce ne fut point la morale de saint Paul ou des chrétiens des trois premiers siècles. Ils entraînaient les cœurs et ne forçaient personne; ils bravaient les dangers, ils ne luttaient point contre les violences et les évitaient à peine. Quoi! la mort des justes restera impunie? C'est en vain que des tyrans auront amoncelé tant de cadavres? Au contraire, le châtiment qui leur est réservé sera d'autant plus terrible. Dieu voit clair du haut des cieux et il vengera les forfaits :

« C'est moi, dit-il, qui frappe l'injustice; ce sont mes plaies qui « sont rouvertes : à moi la vengeance! »

Sans cela Dieu nous aurait en vain commandé de vivre en paix,

de rendre le bien pour le mal, de veiller sur les faibles, d'aimer nos ennemis et de protéger leurs jours. Quoi! nous osons rendre Dieu complice de nos crimes, couvrir nos turpitudes du voile de la religion! Nous feignons d'aimer notre roi, notre patrie et ce Dieu que nous voulons servir contre sa volonté : c'est comme si l'esclave égorgeait les enfants d'un père irrité, enlevait au père toute occasion de pardonner, aux enfants tout moyen de racheter leur vie passée. Afin de ne rien ajourner, nous courons frapper notre ennemi. Il faudra que mes enfants ou mes amis soient bien coupables, pour que je tire le glaive et devienne aussi furieux que l'Ajax de la fable.

Si je pleure sur ces calamités, c'est que j'aime ma patrie et mon roi que l'ambition de quelques intrigants infâmes chassera du trône de ses pères. La France va périr déchirée par la guerre civile; pourtant ni les rois voisins ni les barbares envahisseurs n'avaient pu la vaincre.

Tes études scientifiques, tes relations à la ville, les travaux que t'imposent tes fonctions chassent de ton esprit toutes ces sombres visions. Des clients viennent te voir, s'entretiennent avec toi, te conduisent au Palais, te ramènent le soir, et tu sais trouver dans tes propres affaires le moyen de te consoler des malheurs du royaume.

EPITRE XI.

A Barthélemy FAYE.

—

Dangers que court le roi.

Je ne suis point abattu parce que la violence des méchants m'a arraché les sceaux de l'État. Je n'ai pas fait comme les paresseux et les lâches qui se cachent au moindre péril et obéissent aux premières inspirations de la peur. Tant que j'ai été assez fort, je me suis maintenu; tant que j'ai pu me croire utile à la patrie et au roi, j'ai fait bon marché de ma santé, de ma vie. Privé de tout ap-

pui, même de celui du roi et de la reine, qui n'osaient plus me défendre, je me suis retiré en déplorant le triste sort de la France. Maintenant j'ai d'autres soucis, je reviens à mes études interrompues, à mes enfants, qui sont les appuis de ma vieillesse et ma plus douce jouissance. Je cultive mes champs, d'où les affaires publiques m'éloignaient. La terre du Vignay me semble un petit royaume (s'il est permis à l'homme de se croire maître de quelque chose ici-bas).

J'espère aussi, en voyant les hommes égarés, qu'un ange va descendre du ciel pour pacifier et délivrer mon pays, conserver les ruines qui subsistent encore et replacer le sceptre entre les mains du roi. Alors la mort me sera douce si je puis, avant de quitter ce monde, savoir le roi solidement assis sur le trône de ses pères et mes concitoyens libres et tranquilles. Je voudrais que la Providence permit aux hommes d'user de leurs droits, sans violences ni batailles, de suivre peu à peu et paisiblement les phases de leurs révolutions. Que chacun rentre dans ses foyers, qu'il y vive calme et content, qu'il laisse à ses concitoyens le même privilége. Mais l'ambition n'est arrêtée par aucune barrière. La bonne foi, la pudeur n'existent plus, les tyrans n'obéissent qu'à leur intérêt.

Le règne du souverain actuel avait été inauguré par de grandes actions et immortalisé par de grandes vertus. (Car le roi Très-Chrétien l'emporte toujours sur les autres rois, comme le soleil sur les étoiles.) On a osé, ce qui ne s'était jamais vu, contester les droits de cet enfant [1] : sa jeunesse a encouragé le mensonge et la conspiration : on a corrompu jusqu'à ses familiers. Le concile de Trente a sanctionné ces infâmes menées. L'évêque de Rome nous a enlevé la Belgique en lui permettant de secouer notre domination. De même nous avons perdu Bayonne [2].

Mais pourquoi énumérer ces souvenirs quand un seul homme

[1] On contesta en effet au roi de France le droit de protéger les protestants ; on trouva mauvais son fameux édit de pacification. L'éloquence et les explications du cardinal de Lorraine rendirent à Charles IX la confiance de la cour papale dans les dernières séances du concile de Trente.

[2] Philippe II se plaignait hautement des menaces d'invasion de l'hérésie dans ses propres États, si Charles IX permettait encore les réunions d'assemblées protestantes sur les frontières d'Espagne. La cour de France n'était ni assez hardie pour résister aux sommations de l'Espagne, ni assez habile pour prendre des mesures intérieures utiles : elle fut bien

tient entre ses mains le royaume, les lois et le roi lui-même? Les intrigues de son père l'ont fait maître et la France apprend à subir sous sa main le joug d'un intolérable esclavage [1]. Et comment pourrait-elle briser ces entraves, maintenant qu'elle a perdu tout espoir et tout appui.

« O François! tu n'aurais pas souffert cette usurpation, toi qui « sus si bien punir Rome et l'Italie. Sous ton règne la raison do- « minait et la guerre ne modifiait pas tes desseins! »

En réfléchissant sérieusement aux événements qui s'accomplissent, je me demande si le ciel nous oublie ou s'il interviendra et changera le face des choses. Je me console en jouissant en paix du calme provisoire, car j'ai parcouru une longue carrière et ma barque commence à tourner sa proue du côté du rivage. J'ai déjà vécu plus de soixante ans, il est temps de songer à quitter ce monde pour retrouver dans un séjour meilleur le repos éternel.

forcée d'accepter la proposition que lui fit le pape, de démembrer l'archevêché de Reims en lui ôtant les évêchés de Cambrai et de Tournay, et d'enlever au diocèse de Bayonne le Guipuscoa et la Biscaye. Telle est l'explication des mots Belgique et Bayonne.

[1] Il est difficile de savoir quel personnage est ici désigné. L'Hospital n'aimait plus les Guise; il était attaché seulement à Charles de Lorraine et à François: le premier habitait Rome et le second n'existait plus. Sa haine contre les Montmorency était éteinte, et deux des fils du connétable s'étaient faits protestants. — L'abbé Coupé prétend qu'il s'agit d'un des frères de Gondi.

HYMNE

SUR LE RETOUR DE FRANÇOIS DE LORRAINE, DUC DE GUISE [1].

(1558)

Avancez-vous en chœur, mes chers concitoyens, ceignez vos fronts de couronnes. Prenez le chemin que suivent à leur retour les rois nouvellement sacrés.

Magistrats, ministres des autels, avancez avec vos insignes; que la noblesse de second ordre vous accompagne avec les magistrats et les chevaliers.

Que le barreau se taise, que toutes les boutiques soient fermées, que l'allégresse règne partout!

A la première ou à la deuxième borne vous rencontrerez le duc de Guise monté sur un cheval blanc.

Il a vaincu les Anglais invincibles, au bord du détroit qui les sépare de nous;

Sa valeur a soumis bien des peuples, enlevé bien des forteresses; il a étendu jusqu'à l'Océan les limites de la France.

Qui eût pu supposer que Guines et Calais étaient prenables quand elles étaient défendues par tant de héros?

Fière de sa puissance et de celle du roi son époux, Marie Tudor méprisait le danger.

Elle accusait ses conseillers de trembler sous de vaines menaces; pourquoi cherchait-elle à défendre ce que les dieux ne protégeaient pas?

Regardez, ses habits ne sont pas couverts d'or et de pierreries, il ne traîne pas à sa suite des troupeaux d'esclaves captifs.

De ce riche butin, de ces abondantes dépouilles il ne s'est réservé qu'un coursier à robe blanche.

[1] C'est pour l'acquit de ma conscience que je donne ici la traduction de l'hymne au duc de Guise après la prise de Calais. Bien qu'elle soit dans la collection de Pibrac, Sainte-Marthe et De Thou, le style diffère en tout point du genre ordinaire de L'Hospital; les vers sont des distiques et non des alexandrins, comme tous les autres. Les éditeurs eux-mêmes n'étaient pas bien sûrs de donner une œuvre de L'Hospital, puisqu'ils ont rejeté à la fin du volume une hymne évidemment composée en 1558.

Mais il l'a pris pour qu'à chacun de ses pas vous vous souveniez du service signalé qu'il vient de rendre à la patrie.

Ne demandant d'autre récompense que la gloire de sa conquête, il a distribué le reste à ses soldats en proportion de leur courage.

Quand il passera, faites entendre vos acclamations, redoublez vos pieux battements de mains.

Priez Dieu qu'il lui donne de longs jours, ainsi qu'à notre bon roi.

Tant qu'il sera debout, je ne craindrai ni les Anglais aux cheveux blonds, ni les Bataves, ni les Vangions.

Grâce à lui, le Rhin sera franchi et les lys fleuriront sur le sol de Pannonie.

Après de pareils hauts faits, Henri, tu as le droit de rêver un autre trône, de combler les espérances de ta belle-fille.

En conquérant les nations intermédiaires, tu pourras étendre ta domination jusqu'aux limites de l'Écosse.

LIVRE VII.

TOMBEAU DE PIERRE CASTELLAN,

Évêque d'Orléans, qui mourut en chaire.

S'il est glorieux pour un général de mourir en combattant, il est glorieux aussi pour un prélat de sentir ses forces défaillir et sa langue se coller au palais quand, dans un suprême effort de poitrine, il adresse aux fidèles ses pieuses homélies.

Tel le soldat courageux, vainqueur aux jeux olympiques, revint, après la lutte, chargé de ses couronnes : les autres combattants n'avaient pu le terrasser, mais il expira de soif et de chaleur.

Que cet exemple vous instruise, nobles prélats; qu'il vous apprenne vos devoirs envers les brebis dont vous avez la garde : ne craignez aucune souffrance quand il s'agira de sauver votre troupeau. Donnez votre vie à Dieu, sacrifiez-vous en quittant la terre pour un meilleur monde, car vous avez la garde de plusieurs milliers de chrétiens.

TOMBEAU D'HORACE FARNÈZE [1].

Vénus et Mars, de l'union desquels Rome tire son origine, voulurent essayer encore de rapprocher les descendants d'Énée et

[1] Horace Farnèze, duc de Castro, était le quatrième fils de Pierre-Louis Farnèze dont j'ai parlé ailleurs. Il épousa Diane d'Angoulême, fille légitimée d'Henri II et de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony en Piémont, puis mourut au siége d'Hesdin, en 1553, peu de temps après son mariage. Il avait été chargé de la garde de Rome en 1549. « Toute la « France et toute l'Italie, dit De Thou, regrettèrent ce jeune prince, dont « on avait conçu de hautes espérances. »

ceux d'Hector[1] depuis longtemps divisés. Ils espéraient rendre à Rome son ancienne splendeur et relever ses ruines. De l'aveu de Junon, l'alliance fut jurée en ces termes : « Les Italiens, issus de la « même race que les Français, accepteront pour maîtres les rois de « France et serviront sous leurs ordres. Diane, non pas la chas- « seresse, mais la fille du grand Henri, épousera le noble descen- « dant de Vénus[2]. »

L'allégresse fut courte : Vulcain était jaloux, et pendant que le jeune héros, fier de sa victoire, contemple l'ennemi terrassé, il se cache dans l'ombre d'un nuage et le frappe d'une balle. Le pauvre enfant est mort, et avec lui la meilleure espérance de l'infortunée Rome.

TOMBEAU DE FRANÇOIS DE LORRAINE, DUC DE GUISE[3].

La tourmente de nos guerres civiles nous a ravi un héros que ses triomphes passés avaient rendu digne d'un meilleur sort. Il était pour l'avenir notre plus sûr appui contre les éternels ennemis de la France. Mais tu dors, ô ma patrie! Tu ne sens pas les coups terribles de la mort qui t'enlève soldats et généraux : tu ne vois pas s'accroître la puissance des nations rivales.

[1] Les enfants d'Énée étaient les Italiens et les Piémontais, ceux d'Hector étaient les Français que la mythologie fait descendre d'un certain Francus, personnage problématique et fils posthume d'Hector.

[2] Diane épousa plus tard François de Montmorency, fils du connétable, et en eut un fils. Elle mourut en 1619, âgée de quatre-vingts ans.

[3] Cette épitaphe est une preuve de plus de l'affection qui lia jusqu'à la fin le chancelier et François de Guise.

TOMBEAU DE JACQUES BOURDIN,

Secrétaire du roi [1].

Il apprit aux hommes qu'ils doivent penser à l'autre monde, vivre et mourir honnêtement au milieu des splendeurs de la cour. S'il se fût couvert d'un cilice, pour vivre dans un désert à l'abri des tentations, il en eût peut-être retiré quelque fruit, mais il n'eût pas instruit ses semblables.

AUTRE.

Dieu l'a fait mourir à la fleur de son âge, afin qu'il ne vît rien de la ruine qui nous menace, spectacle navrant pour tous les amis sincères de la patrie. Tu es heureux, Bourdin, toi qui, après avoir vécu dans une douce médiocrité, es allé au ciel chercher la récompense de ta piété et de ta vertu.

C'est nous qui sommes à plaindre, nous qui avons perdu notre dernière espérance : ami du prince, il essayait d'étouffer tous les germes de la guerre civile et de rendre la paix aux peuples et aux rois. Sa mort est une preuve évidente que les dieux, toujours irrités, ne s'inquiètent plus de notre salut et qu'ils nous ont abandonnés pour porter ailleurs leurs bienfaits.

[1] Il ne faut pas confondre Jacques Bourdin avec Gilles Bourdin, procureur général et persécuteur d'Anne Du Bourg, dans l'affaire des Mercuriales.

Jacques Bourdin de Villeines était fils d'autre Jacques, seigneur de Chars, et de Catherine de Brinon, originaire de la Marche. Il devint secrétaire d'État aux finances sous Henri II en 1549, puis fut chargé des affaires d'Italie. — Comme il était du tiers-parti religieux et politique auquel appartenait L'Hospital, on le suspecta de mauvais vouloir dans les mémoires qu'il rédigea pour le concile de Trente ; il professait cependant la religion catholique, mais à sa mort on trouva un testament dans lequel il enjoignait que son corps fût enseveli de nuit à la lueur d'une seule lanterne, et comme en ce temps-là les cérémonies funèbres passaient

TOMBEAU DE JEAN CHAPELAIN ET D'HONORÉ CHATELAIN,

Médecins du roi[1].

Nés tous deux sous un ciel différent, habiles tous deux dans la même profession, entièrement dissemblables d'allures, fréquentant la cour, c'est-à-dire le centre des discordes, ils ont vécu, chose étonnante, sans qu'une parole, une querelle, un instant de jalousie aient troublé leurs cœurs. Ils habitaient la même maison, mangeaient presque toujours à la même table, et jamais ils n'ont cessé de s'aimer en frères.

Savants tous les deux, habiles entre tous, ils ont surpassé les plus grands médecins des temps passés; bien des fois ils ont rappelé à la vie le roi et la reine, et pourtant ils n'ont pu se préserver eux-mêmes.

Ils sont morts à peu de jours d'intervalle et ils reposent aujourd'hui sous la même pierre : l'un a succombé aux atteintes de la peste; l'autre a peu survécu, et il a recommandé que sa dépouille fût étendue aux côtés de son ami, afin que la mort même ne les séparât point.

O affection inspirée de Dieu! tendresse à jamais mémorable! amitié sublime, le destin a été le plus fort; mais tout ce qui tient à ce monde s'en retourne en poussière à son heure, et la médecine reste inutile au médecin.

pour un préjugé catholique, on ne manqua pas de conclure que Bourdin était mort calviniste (1567). Jacques Bourdin avait épousé la sœur de Morvilliers, évêque d'Orléans, dont j'ai parlé ailleurs.

[1] Ils moururent tous deux au siége de Saint-Jean-d'Angély, en 1569. Jean Chapelain était l'auteur d'une *Consolation sur les ravages de la peste*, Honoré Châtelain avait écrit sur les *Devoirs d'un médecin*. Ils plaisantaient eux-mêmes du rapport de leurs deux noms.

Chapelain et Châtelain remplissaient dans les armées du roi les fonctions encore nouvelles de chirurgiens militaires, ils en portaient aussi le titre à tour de rôle afin de ne point courir la chance d'être envoyés dans des directions différentes pour les besoins du service. Leur affection réciproque était tellement connue et admirée que nul général ne songea à les séparer : leur plus grand titre à l'estime universelle est d'avoir impartialement offert le secours de leurs lumières aux catholiques et aux protes-

TOMBEAU DE PIERRE DE MONTDORÉ, D'ORLÉANS.

Muses, celui qui fut votre gloire et la gloire de la France, Montdoré vient de mourir loin de sa patrie. O pays ingrat! tu as osé laisser partir un si grand citoyen? Son nom était celui d'un précieux métal, et son nom ne mentait pas; tout était d'or en lui, intelligence, doctrine, sagesse. Il parlait toutes les langues, n'ignorait aucune science et écrivait des vers dignes de vous et d'Apollon. S'il fût né à Rome, une statue d'or eût été élevée à Montdoré sur les murs du Capitole, une autre sur la place publique; son nom retentirait dans tous les carrefours. Nous l'avons, au contraire chassé de nos villes et de nos campagnes, et pourtant il était, capable de faire prospérer les unes et les autres.

Mais si Dieu nous l'a ravi, il l'a placé au-dessus des astres, dans le séjour éternel des bienheureux. Il ne redoutera plus les épées, ni les arrêts impies d'un juge avare, ni les ennemis du nom français.

Couvrez de fleurs, ô Muses, la tombe du poëte; gravez sur la pierre sépulcrale des vers dignes de celui qui pendant sa vie desservit vos autels.

Ci-gît Montdoré, né à Orléans, d'une illustre famille; de son vivant, il occupa avec honneur les premiers emplois. Lorsque la guerre civile déchira sa patrie, il se réfugia à Sancerre. Là, au milieu de quelques amis, il attendit la fin de tant de luttes et de déceptions. Dieu voulut qu'il fermât les yeux sans avoir donné un dernier baiser à sa femme et à ses enfants, sans que la paix fût venue cicatriser les plaies de la France.

tants sans distinction de religion ou de drapeau; ils prouvèrent ainsi une fois de plus que la science est un guide infaillible vers la tolérance et l'humanité.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

AFFECTION des pères aux enfants, 82.
AGRICULTURE. Ses avantages, 97, 98; — ses besoins, 99. — Utile à une nation militaire, 226.—Morcellement des propriétés, 277. — Variété des jouissances du cultivateur, 325.
AMBITION, ennemie de l'homme, 65. —Sottise des ambitieux, 92, 98.— Leur orgueil, 165.
AMBROISE PARÉ est forcé d'abandonner François II, 353.
AME dépendante du corps, 193.
AMOUR-PROPRE. Celui des souverains fatal aux peuples, 208.
ANCIENS FRANÇAIS. Leur nourriture, leur modestie; ce qui reluisait chez eux, 214. — Qualités peu communes, 175.
ANNIBAL. Par quoi conseillé pour établir un despotisme militaire, 207.
ANTÉNOR fonde Padoue, 10.
ANTIPHILUS, rival d'Apelles, 260. —Anecdotes, 261.
ANTONIN. Anecdote, 214.
APELLES. Ses chefs-d'œuvre; deux de ses boutades, 131. — Nouvelle anecdote sur son compte; sa prudence, 261.
APOLLON. François Ier nommé ainsi, 78; — pris pour Péon, 164; — récompense Admète en le débarrassant de sa femme, 218; — prédit à L'Hospital des choses surprenantes, 247.
APÔTRES. Leur obscurité et leur grandeur, 332.
ARATUS, poëte, 16.
ARCHIMÈDE. Sa mort, 72.
ARÉTIN (Pierre L'). Sa vie, son avarice; il abuse de son esprit; anecdote à propos de Strozzi; poésies pieuses, 304; — son pseudonyme; sa mort singulière, son épitaphe peu flatteuse, 305.
ARISTARQUE. Ses ouvrages, sa mort; mot plein de sens, 130.
ARISTOTE, savant de Boulogne, singulières propositions, 72.
ARMAGNAC (Cardinal G. D'). Sa vie, son mérite, ses dignités, sa mort, 29.
ARMÉE FRANÇAISE peu prisée, 105. —Infanterie, parti qu'on eût pu en tirer, 106.—La littérature nécessaire aux guerriers, preuves à l'appui, 121. — Minerve et Mars, 122. — L'amour, vertu militaire, 218.—Garde du roi, 223.—Troupes mercenaires, leurs inconvénients, leur indiscipline; anecdote touchant le duc de Guise et le baron de Luxembourg, 225. — Nécessité d'avoir des mercenaires, 226; — ils sont peu fiables, 253. — Logements des soldats, 269. — Les armées oubliées des rois et restant sur les bras des généraux, 278. — Les mercenaires soudoyés par les ambitieux, 302; — ils servent toutes les tyrannies, 303.
ASTROLOGIE en vogue à Rome, 199.

— Prédiction à Catherine de Médicis, 321.
ATELLANES. Quelles pièces ont porté ce nom, 305.
AUGE (Daniel D'). Accusation bizarre portée contre lui, 9.
AVARICE. Quand il s'agit de secourir la patrie, 87. — Proverbe florentin, 99. — Des Français, 226; des Byzantins; de Persée, 227.
AVIGNON. Quelques mots sur cette ville; grand vent qui y souffle, 275.
AVOCATS. Invectives contre eux, 13; — trait d'un avocat avare, 95. — Jacques Aubry, Pierre Robert, Denys de Ryants, 111. — Le luxe les rend plus exigeants, 216.

B

BAILLET (Thibaut), surnommé le bon président, 154.
BALDE DE UBALDIS. Ses deux bons mots; il meurt hydrophobe, 12.
BANTIUS. Anecdote à son sujet, 211.
BELLAY (Guillaume DU). Son épitaphe au Mans, 191.
BELLAY (Jean, cardinal DU). Sa vie, ses réformes, son surnom littéraire; Rabelais devient son médecin; il inaugure la révolution financière en constituant les rentes sur l'hôtel de ville, 3, 4; — sa candidature au souverain pontificat, 7, 41, 50; — opinion de Brantôme sur son compte, 43; — son rappel d'Italie, 100; — Macrin rassemble ses poésies; il travaille avec Guillaume, son frère, 191; esprit remuant, 201.
BELLAY (Joachim DU). Un échantillon de ses poésies, 256.
BELOT, conseiller rapporteur, 282.
BLASPHÈME puni, 8; — blasphème nouveau, 219; — les nobles veulent en avoir le monopole, 347.
BOCCHI (Achille). Son surnom, 52.
BOGOMARE, bouffon de la duchesse de Savoie, 270.
BOURDIN (Jacques), originaire de la Marche, soupçonné de protestantisme; son testament, son tombeau, son éloge, 378.
BOURG (DU). Deux personnages de ce nom, 282.
BRISSAC (Madame de). Sa famille, sa mort, son éloge, 238.
BRISSAC (le maréchal de). Sa vie; François Ier le fait boire dans sa coupe; mot d'Henri II; favori de Diane de Poitiers; sa qualification, ses conquêtes; il mérite l'estime du duc de Guise; jugement sur son compte; on allègue deux motifs de sa disgrâce, 239. — Ses frères et sœurs, 240.
BRUTUS. Réminiscence à propos des Lyciens, 367.

C

CALAIS. Sa conquête; divers moyens ingénieux pour accélérer le siége, 178. — Conditions de la capitulation; mot de Marie Tudor; bravade inscrite sur les murailles, 179. — Description poétique du siége, 178, 179.
CALOMNIE. Le cardinal de Lorraine sauve deux fois L'Hospital de ce fléau, 260. — Ce monstre dépeint; tableau d'Apelles, 261. — Elle règne à la cour, 306.
CALVIN. Echantillon de son style, 301.
CAPITALISTES. Comment ceux de Byzance se tirent d'affaire, 227.
CARLES (Lancelot). Ses ouvrages; calomnies de Bèze, 53; — il se révèle comme poëte, 55, 56; — il suit la cour, 138.
CASTELLAN (Pierre). Jeu de mots sur ses divers noms; sa jeunesse, son mot à François Ier, 76. — François Ier en purgatoire; L'Hospital doit sa grâce à Castellan; il crée des pensions de retraite pour les professeurs devenus vieux, 77. — Demande l'abolition de la peine de mort; ses réformes; les filles repenties; sa charité, 78. — Instruit François Ier, 81. — Il meurt en chaire; son tombeau, 376.
CATON ne veut que trois assesseurs,

113;—sa mort, 121.—Mot à propos d'Albinus Posthumius, 144.—Son économie démontrée par trois faits, 220.
CERCLE littéraire de Marguerite de Valois, 93.
CÉSAR vaincu par l'éloquence, 112; — appréciations diverses de ses actes, 169.
CHAMBORD. Splendeur du château, escalier; distique de François Ier, 135.
CHANCELIERS. Leur inamovibilité, 8; — origine du mot, 96.
CHAPELAIN et CHATELAIN, chirurgiens militaires, s'aiment fraternellement; leurs ouvrages, leur tombeau, 379.
CHARLES-QUINT s'enferme dans un couvent, 255.
CHARLES VII. Comment il mourut de faim à Mehun, 269.
CHARLES IX. Simple appréciation. — Encouragements, 326; — sa bonté envers le chancelier, 365; — son règne bien inauguré; on lui conteste son autorité; ses démêlés avec Philippe II à propos de quelques évêchés, 372.
CHATILLON (Odet cardinal de). Ses dignités, sa vie, 43; — remarquable discours, 44; — son mariage en robe rouge, sa mort, 45; — sa disgrâce, 165.
CHÉRYLE. Sa triste fin, 208.
CHOIX. Celui du souverain est-il préférable à l'élection, 20, 21; — des magistrats et des prélats, 257, 311.
CHRÉTIENS. Les premiers chrétiens, leur étendard, leur courage, 54.
CHRISTINE, duchesse de Lorraine. Son amour maternel, 253.
CITOYENS. Les meilleurs toujours victimes des peuples et des rois, 351.
CLERGÉ. Attaques contre le clergé, 31, 301. — Réformes de Castellan, 78.
COLÈRE. Comment on la maîtrise, 193.
COMPARAISONS de Rome et de Paris, 5; — des singes, 8; — de la poésie sacrée et de la poésie profane, 33, 34; — de saint Pierre avec les papes du XVIe siècle, 42; — d'Ulysse et de du Bellay, 6, 49; — des pauvres et des riches dans la maladie, 63; — des anciens et des modernes, 87, 175; — du duc de Guise et des héros de l'antiquité, 115; — de l'intelligence et de l'irréflexion, 122; — des plaideurs et des mouches, 128; — d'Olivier et du soldat courageux, 155; — des conseillers et des chiens, 156; — des mères et des animaux, 164; — du soleil et du duc de Guise, 173; —de Dieu et du père de famille, — 176; — des Grecs et des Français, 183; — du corps et du cheval, 194; — de Marguerite de Valois et des déesses, 197; — des souverains avec Narcisse, 208; — autre, 209;—C. médicale, 210;— du duc de Guise avec Atlas, 230; —des loups et de nos ennemis, 254; — des rois et des bergers, 263; — des hommes avec les oiseaux de proie ou les chiens, 306; — de Diogène et d'Epicure, 316; — des grands seigneurs et d'Ajax furieux, 319; — des cœurs avilis et du Dave de Térence, 319; — des courtisans et de Palinure, 320; — des courtisans et des loups, 336; — de la France avec une ville prise d'assaut, 336; —de L'Hospital et du dragon des Hespérides, 342; — du mauvais citoyen et des courtisanes, 344; — des nobles et des brebis noires, 347; — de L'Hospital et d'un médecin ou d'un pilote habile, 353; — des villas des derniers Romains et des honnêtes femmes, 355; — de L'Hospital et de quelques héros, 364; — de Dieu et d'un père irrité, 371.
CONCILES de Trente, 286; — de Constance, de Bâle, 291.
CONCUSSIONS arrêtées par L'Hospital, 248.
CONFISCATIONS. Moyens, 175, 259.
CONFLIT entre les Flamands et les Espagnols, 183.

CONQUÊTES. Meilleure manière de les conserver, 116, 284; — carnages qui les suivent, 183.
CONSEIL de s'étudier soi-même, 209; — à un bon citoyen, 352.
CONSEILLER le plus perfide, 207. — Les rigides sacrifiés aux flatteurs, 350.
CONSOLATION dans les lettres, exemples, 121; — dans les malédictions du chancelier, 222.
CORBINELLI. Sa famille; erreur de Bassompierre; vanité de Corbinelli, 326; — sa science, ses fonctions, ses ruses plus ou moins excusables, ses goûts littéraires, son éloge, 327.
CORRUPTION des ruffians, des parasites, 214.
COSSÉ (le maréchal de). Sa vie, ses titres; preuve de l'abus des grands noms; anecdote citée par Brantôme; dilapidations scandaleuses, 240.
COURAGE plus grand chez les pauvres que chez les riches, 213.
COURTISANS. Leurs petites misères, leurs petites lâchetés, 126; — leur avidité, 65; — leur bassesse et leur dureté (en Perse), 67; — ils sont préférés aux plus dignes, 95; — Henri II les détestera, 151. — Opinion peu flatteuse de Domitien, 207. — Quittent difficilement la cour, 224, 344; — dangers qu'ils courent, 320; — exploitent les princes, 321; — ils ont raison, 341.
COURTISANES romaines dangereuses pour les Français imprudents, 198.
CURIUS DENTATUS. Son incorruptibilité, preuve, 143.

D

DÉCIUS MUS. Superstition romaine, 168.
DÉLATION. Comment on la déjoue, 260.
DIANE D'ANGOULÊME épouse Horace Farnèze, 376; — se remarie, 377.
DIANE DE POITIERS. Ses calomnies contre Olivier, 9; — sa rapacité, 175, 259; — est seule chassée de la cour. Bon mot des caustiques du temps, 266.
DIEU. Sa justice, sa grandeur, 39, 64, 181, 333, 334; — adorations dignes et indignes de lui, 181; — seul dispensateur de la paix, 228; — ordonne de persuader et non de massacrer, 298; — sa grâce essentielle, 334; — seul refuge du sage, 336; — récompense avec discernement dans l'autre monde, 366; — devient le seul inspirateur des actes de L'Hospital, 367; — frappe les belliqueux, 370; — n'est point complice de nos crimes, est comparé à un père irrité, 371.
DIEUX. Aiment les mortelles, 218.
DISTRACTION par la musique, 194.
DONATO, famille vénitienne, 101.
DRAC (DU), conseiller au parlement, 22; — ses goûts, ses vacances, 23.
DUCHAT ou LE CHAT. Comment Marguerite le pleura, 119-120. — Cas qu'en fait L'Hospital, ses œuvres, 188.
DUMÉNIL. Quelques mots sur son compte, 282.
DURANCE. Le mulet de L'Hospital ne veut pas traverser ce torrent, 276.

E

ELBÈNE (Barthélemy d'). Son attachement pour Marguerite; son principal ouvrage; anecdote sur son postillon, 271; — donne des nouvelles de Victorius, 338; — demande à L'Hospital des vers pour Marguerite de Savoie, 367.
ELOQUENCE. Son pouvoir, son triomphe, 111.
EMILE-PAUL, chanoine de Paris, 190.
EMPIRES toujours circonscrits dans les mêmes limites, 254.
EMPRUNT fait par Du Bellay, 4; — autre par le cardinal de Lorraine, 181. — Intérêt de l'argent em-

prunté, quelques dettes payées, 267.

ENSEIGNEMENTS de la mère à sa fille, 163; — des pères à leurs enfants, 205.

ENVIE. Ce que c'est, 19, 92; — fléau de la France, 160.

EPICURE domine à la cour, 300; — où il s'est trompé, 316.

ERASME. Son passage à Cologne et ce qui lui arriva, 95.

ESPENCE (Claude D'). Sa vie, ses ouvrages; livre qu'on lui attribue, 32, 33.

ESPRITS SUPÉRIEURS. Où ils se reconnaissent, 220.

EST (Anne D'), duchesse de Guise, 173; — sauve Madeleine lors de la Saint-Barthélemy; sa famille; erreur de De Thou à propos de sa religion; sa douceur, 360; — son veuvage; sa vertu, 361; — nature de ses rapports avec L'Hospital; il gère ses biens; elle refuse d'assister aux exécutions, 362.

ETRANGERS mal vus des nationaux; princesses étrangères; vœux de quelques diplomates, 328.

EXEMPLE tiré des ouvriers d'un corps d'état, 206.

F

FABIUS. Anecdote sur son compte, 185.

FABRICIUS. Incorruptible, preuve, 143.

FABLES. Le cheval voulant se venger du cerf, 86. — Démocrite se démet de ses biens, 87. — Hercule et les deux femmes, 129. — Le castor, 175. — Les grenouilles de Sériphe, 197. — Le juif de Boccace, 198. — Narcisse, 203 — Thrason, 208. — La besace, 209. — Héraclite et ses concitoyens, 212. — La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, 215. — Tithon, 256. — Achille et Chiron, 256. — Nestor, 257. — Phynée et les Harpies, 324. — Jason de Phères et son apostême, 329. — Ixion et la nue, 341. — Les loups et les brebis, 351.

FARNÈZE (Horace). Quelques mots sur son compte; son tombeau; son éloge, 376, 377.

FARNÈZE (Pierre-Louis). Ses débauches; singulier horoscope; sa mort; atrocités sur son cadavre, 25.

FAUR (Jacques DU). Où on en parle, 85; — sa mort, 358; — ses vertus, sa famille, son éloge, 359.

FAUR (Guy DU), sieur de Pibrac. Sa vie, son éloquence utile au roi de Pologne, puis à lui-même, 204; — ses fonctions, ses quatrains, son apologie de la Saint-Barthélemy; amour platonique; opinion de Bayle, 205; — défend sa famille, 359.

FAYE (Barthélemy). Ses fonctions, son fils, 199; — sa prudence; son château de Maisons, 355; — ne prend part à aucune guerre civile, reste bon magistrat, 369; — sa philosophie, 371.

FEMMES. Causes de leurs mauvais penchants, 163. — Adultères par vanité, 208. — Ce qu'elles font de leurs maris, ruines qu'elles préparent, 211; — leur coquetterie, leur luxe, leurs vêtements, 217; — leur corruption, 220; elles s'habillent en hommes, 211, 221.

FÉMORALES, vêtement des dames, 217.

FERRIER (Arnould DU). Sa vie, ses amis, 312; — son opinion dans l'affaire des Mercuriales; son discours à Rome; son goût pour l'enseignement; il porte son Lucien à la messe; ses plans de réforme, 313.

FESTUS. Ce qu'il était 331.

FLAMINIUS. Son épitaphe de Savonarole; deux originaux du même nom, 74.

FOI CHRÉTIENNE. Sa grandeur, sa puissance, ses progrès, 34, 35, 40, 52, 53, 54.

FOIX (Paul DE). Sa vie, ses goûts pacifiques, 135.

FONCTIONNAIRES. Leur impudence,

18, 19; — vénalité des charges, 20; — leurs intrigues, 65; — garanties à exiger d'eux, 92, 112.
FORE ou PETORE. Ce que c'est; ses propriétés culinaires, 211.
FRANCE. Ses conquêtes et ses gloires, 228, 229; — toujours unie à l'Ecosse, 244.
FRANÇOIS Ier. Sa générosité; appelé Apollon, 84; — son éloge, 135, 266; — son bon mot sur Macrin, 123; — sa fameuse sentence, 135; — son opinion sur le connétable de Montmorency, 310; — son bon mot à propos de la rédaction des jugements, 339; — prosopopée à son adresse, 373.
FRANÇOIS II. Son éloge, 244.
FRESSE (Jean DE) comparé à Cicéron, comparable aussi à Démosthène; ses ouvrages, 138.

G

GALIOT. Son échoppe, 88.
GARDES DES SCEAUX distincts des chanceliers, 8, 96.
GOUVERNEMENT. Art de gouverner, 256.
GRACCHUS. Anecdote, 194.
GRYLLUS changé en pourceau; son opinion, 122.
GUERRE. Eloge de la guerre, 105 à 108; — est le résultat du luxe, 212; — ses avantages, 221; — essentielle aux nations, 230; — comment elle commence, 231; — est mère de la paix, 235; — source de ruine, 253; — nouvelles malédictions contre elle, 287; — sinistre tableau; atrocités des deux partis, 288; — nouvelles imprécations, 357.
GUINES. Sa conquête, sa destruction, 180.
GUISE (François DE). Sa valeur, son habileté, 69, 114, 234; — son discours à Metz; sa piété, 114; — sa vie, ses qualités, 170; — sa réponse à propos d'un esclave; conquêtes; popularité, 171; — derniers hauts faits; réponses à plusieurs accusations; résumé de la notice biographique, 172; — estime que lui a vouée L'Hospital; sa clémence, 185, 186; — sa piété, ses vertus civiles, sa gloire, 234; — pacifie l'Europe, 235; — nouvel éloge, 266; — habile administration, 267; — histoire de sa mort; faits remarquables; oraisons funèbres, 293; — consolations sur sa mort; nouveaux éloges, 294; — comment il aurait pu usurper le trône, 298; — ses plans infaillibles de pacification; sa mort est un bien, 299; — hymne à son adresse, 373; — son tombeau, 377.

H

HABITUDE. Son pouvoir, 125, 126.
HENRI II. Sa bonhomie, 66; — sa bravoure, 117, 118; — quelques mots sur son compte; son administration financière; bon mot, 119; — espérances qu'il donne à la nation, 150; — sa puissance, 185; — mot à Brissac; il est jaloux de lui, 239; — nouvel éloge, 266; — dans quel triste état il laisse la France, 267.
HENRI III. Son règne considéré comme le triomphe des libertés, 1; — son banquet à Plessis-les-Tours, 221.
HONNEUR. Doit être le mobile de l'homme, 160; — force de l'honnête homme, 165.
HORTENSIUS. Sa prudence, 369.
HURAULT (de Chiverny), chancelier (1578), 2.
HURAULT DU FAY, petit-fils de L'Hospital, dédie son ouvrage à Henri III, 1.

I

IGNORANCE de soi-même, 206, 228; — ses désastres, 208.
IMPOT sur les riches proposé par le cardinal de Lorraine, 60-227; — impôts somptuaires, 8; — irrégu-

larités nécessaires dans la perception, 227; — les comptables surveillés, 248;—le peuple est écrasé, 253; — le roi ne reçoit que le tiers ou le quart des impôts; ne point gratifier les indignes avec leur produit, 258; — point de mauvais prétextes pour les établir, 259.
INGRATITUDE des rois et des peuples, 235, 236.
INTÉRÊTS. Comment emprunta Henri II, 119; — dus à la mort de Henri II, 267.
Io. Ce que c'est, 181.
IVROGNERIE. Tiraqueau n'est point ivrogne, 137; — les poëtes accusés de trop boire, 187; — comment punie, 217.
IXION. Par qui conseillé, 207; — son histoire, 341.

J

JASON, jurisconsulte; cherté de ses diplômes, 12.
JEAN LE BON. Ses amours, 232.
JÉSUS-CHRIST. Sa grandeur; hymne de Noël, 35; — soutient les opprimés, 155; — il faut l'imiter, 257; — aime les croyants; ses préceptes à l'égard du prochain, 289; — ses leçons à un fils orphelin, 296; — hypocrisie des mauvais chrétiens, 300; — les philosophes règnent dans son temple, 330; — quelques glossateurs prétendent mieux parler que lui, 331.
JEUX. Déplaisent à L'Hospital, 142; —quels étaient ceux des rois, 262.
JOVIEN. Sa lâcheté, 232.
JUIFS. Celui de Boccace, 198; — chassés d'Avignon, 275.
JUSTE-MILIEU approuvé par L'Hospital, 166; — conseillé aux rois, 264; — philosophique entre Diogène et Epicure, 316; — quelques hommes de ce parti, 356.
JUSTICE. Quelques réformes, 128, 129.

L

LETTRES du duc de Guise à l'électeur de Trèves, 182; — du cardinal de Lorraine à sa mère, 297.
LETTRES ET ARTS. Les rois qui les protégent sont immortels, 136.
L'HOSPITAL (Jean), père du chancelier. Son portrait, 81-82.
L'HOSPITAL (Michel DE). Ses douleurs physiques, 10, 62, 369; — ses occupations, 17, 68, 125, 134, 141, 344; — sa pauvreté, 17, 94, 96, 252, 346; — sa timidité, 18, 65, 95; —sa modestie, 19, 89, 90, 203, 284, 319; — ses rêves, 11, 12, 13, 22, 53, 151, 183; — ses voyages en Italie, 9, 10, 24, 267; — son affection pour Marguerite de Valois, 27, 28 *et passim*; — ses opinions littéraires, 33, 34, 35; — son fatalisme supposé, 40, 365; — son stoïcisme, 47, 344; — son patriotisme, 64, 79, 108, 157, 312, 342, 347, 371, 372; — il demande sa grâce, 76 à 84; — son horreur des procès, 13, 85 à 89; —son goût pour la poésie, 16, 124, 125, 145, 203; — goût mal interprété, 141 à 144; — son goût pour la campagne, 97, 99, 105, 133, 190, 325; — sa vie aux champs, 133, 134, 140, 320; —sa piété, 31, 54, 177, 331 à 334, 373; — résumé de ses idées, 40; —sa vie habituelle, 137, 155; — honorable allusion, 142; — ses poésies jugées par le cardinal de Lorraine, 145; — il fait sa propre apologie, 142, 155, 157, 335, 345, 364; — son amour pour Lorraine, 185, 292; —son délassement favori, 194; —ses succès aux yeux de Macrin, 203; — il invite Macrin, lui peint ses maux, lui indique sa demeure, 236; — il provoque les réformes de la magistrature, 267; — sa première retraite, causes; anecdotes, 315, 316; — sa passion pour les livres, 316; — son opinion sur l'amitié, 315 et suiv.; — navrante inutilité de ses efforts, 348; — son amour pour la liberté, 353; — antithèses entre le pouvoir et la disgrâce, 350; — son énergie, 325,

343, 348, 353, 371 ; — ses occupations et ses sentiments pendant son exil, 328, 349, 353, 364, 365; — ses regrets d'avoir préféré l'étude des langues mortes à celle des livres sacrés, 330, 331 ; — son examen de conscience, 333 ; — son portrait sur ses vieux jours, 332, 341, 342 ; — il résiste aux propositions honteuses, 346 ; — il châtie ses proches, 346 ; — ce qui lui arriva lors de la Saint-Barthélemy, 366; — il aspire au ciel, 366 ; — son erreur à propos du duc des Deux-Ponts, 369.

Lois. Cincia, 106 ; — Oppia, 106, 219; — Lycinia, Julia; opinion des matrones romaines, 219; — leur impuissance, 348 ; — somptuaires; opinion de Montaigne, d'Helvétius, 219

Longueil (Jean de). Deux mots sur lui; ses ouvrages de jurisprudence; L'Hospital lui succède, 189.

Lorraine (Charles, cardinal de). Sa vie, sa diplomatie; anecdotes; ses idées de progrès, impôt sur les riches, édit des semestres, écrits divers, 57, 58, 59; — son caractère, d'après Maimbourg et Mézerai, 69; — mot d'un aveugle italien, 94; — son éloquence, 130, 234; — ne doit pas exposer légèrement sa vie, 146, 167; — instigateur des bonnes mesures, 150; — homme de paix, 184; — son bon sens, 185; — inquiétudes sur sa santé, 187; — éclectique en fait de poésie, 188; — brave les intempéries des saisons; réminiscences sur ses bienfaits, 189; — sa délicatesse, 190; — ses réformes dans la magistrature, 247; — sa présence aux conférences de Péronne, 252; — nouvel éloge, 266; — son imposant départ pour Trente; son habileté politique blâmée, 286; — grande ambition soupçonnée, 297.

Loudun, patrie de Macrin. L'Hospital y va à cheval, 192.

Luther. Deux mots sur lui; citation peu flatteuse, 301.

Luxe. Ce qu'il produit en France, 210; — ses résultats pour le peuple, 211; — pauvreté qu'il engendre; source de guerre et de débauche, 212; — ses variétés; il a perdu Rome, 213; — source de dilapidations; exemple de cherté des subsistances, 214; — dans les habits, 217; — dans les festins, 219; — universel, 233.

Lyon. Quelques mots sur cette ville, 272.

Lysimaque cède son empire pour une coupe d'eau, 232.

M

Macrin (Salmon). Mot de François Ier; sobriquet; qualification; la belle Gélonis de Borsate, 123. — Erreur peu flatteuse de Varillas, faux goût du poëte, 124. — Macrin rassemble les odes du cardinal du Bellay, 191. — Son éloge, 190 à 192, 237.

Madeleine. L'Hospital confond les trois Madeleine, 279.

Madeleine de L'Hospital est dotée par le cardinal de Lorraine et par Marguerite de Valois, 94, 251; — est sauvée de la Saint-Barthélemy, 360.

Magistrats peu zélés, 141; — avarice d'un juge de Bourgogne, 143; — deux bons magistrats, 154; — certains magistrats regrettent les épices, 156; — leurs devoirs, 259; — ceux qui sont sans foi, 260.

Maladie. Éloge de la maladie; curé dont parle Boucher, 30; — mot de M. du Maine 31; — maladie du cardinal de Lorraine, 57 à 64.

Marcellus. Erreur de L'Hospital à son sujet, 364.

Marguerite de Valois. Sa vie, son penchant vers la Réforme, ses intrigues, son impopularité, ses amis; cause de sa mort, 27, 28; — ses lectures, ses connaissances littéraires, 74, 75, 93, 194; — son

goût pour les arts, 136; — sa douceur à l'égard de ses valets, 192; — ses qualités, son calme, 195; — sa vertu contestée par Brantôme, 196; — impose sa volonté pour protéger L'Hospital, 249; — se marie dans la chambre du roi, 266; — éloge de son fils, 363; — sa bonté pour L'Hospital, 364; — regrette de ne pouvoir le protéger, 366; — veut des vers de lui pour juger s'il a vieilli; L'Hospital avoue lui devoir sa réputation, 368.

MARIE STUART. Son éloge, 244; — ses droits au trône d'Angleterre, 245; — il est essentiel qu'elle épouse le Dauphin, 246.

MARILLAC (Charles DE). Quelques épisodes de sa vie; son opinion sur les Etats généraux; erreur sur sa disgrâce, 125, 126.

MARSEILLE. Quelques mots sur cette ville, 277.

MAXIMES sur les mœurs et les croyances, 291; — de Solon, 306; — de la loi divine, 314.

MELLIN DE SAINT-GELAIS. Son surnom; mauvais goût de quelques-unes de ses productions, 138, 139.

MÈRES. Doivent nourrir leurs enfants, 162; — maladies qui punissent les mauvaises mères, 163.

MÉTELLUS. Ce qu'il était, 364.

METZ. Prise et défense de cette ville; mot d'un Suisse, 113; — comment une église fut démolie; singulière manière de correspondre, 114; — jeu de mots latin, 115; — épître à Henri II à propos de la défense de Metz, 117; — on y fondait des canons, 183.

MINARD. Son portrait, 143; — sa mort, 144.

MIRACLE en faveur d'un postillon, 271.

MŒURS des Scythes et des Indiens, 184; — doivent passer avant les croyances, 291.

MŒVIUS. Souhait peu charitable d'Horace à son endroit, 208.

MONOMOTAPA. Singulier usage de ce pays, 66.

MONTDORÉ (Pierre DE). Ses connaissances scientifiques, 71; — son tombeau, son éloge, 380.

MONTGOMMÉRY. Calomnie qui avait cours contre lui, 266.

MONTMORENCY (le connétable Anne DE) pris à Saint-Quentin, 229; — accusé de provoquer les confiscations, 259; — son portrait, 306; — sa vie, sa barbarie en Provence, son imprudence à Londres, 307; — ses atrocités gratuites à Bordeaux; appelé compère par Henri II, 308; — surnommé capitaine *Brûle-bancs*; sa mort; jugement sur son compte; boutades, anecdotes, 309; — opinion de François Ier, 310; — discussion avec L'Hospital, 316.

MOREL (Jean). Sa vie, son épouse, ses doctes filles, 141. — Un autre de ce nom, 161.

MORT (la). Variétés et douceurs de la mort, 45, 46; — mépris de la mort, 54; — abolition de cette peine demandée par Castellan, 78; — égoïsme de ceux qui pleurent sur une tombe, 119; — source de biens, 241, 260; — celle du duc de Guise, quoique regrettée, est un bien, 293 et suiv. — de quelques morts illustres, 295. — Rien ne l'arrête, 359.

MORVILLIERS (Jean DE). Sa vie, ses hésitations; il est dupé souvent; 222, 223; — va à Cercamps, 228.

MUSES (les) aiment les champs et les villes, 201. — Invocation pleine de grâce, 292.

N

NARCISSE. Son histoire, 208; — un esclave de ce nom, 350.

NESTOR. Son grand âge, 257.

NICE. Quelques mots sur cette ville, 279.

NOBLES (les) plus sabreurs que savants, 234; — leur orgueil invincible, 314; — leur brutalité et leurs autres vices, 317; — ne veulent point des honnêtes gens, 318;

—leur ambition, 326; — leurs dilapidations, 336; — nobles florentins plus civilisés que les nobles français, 338; — quelques autres défauts; ils veulent le monopole du blasphème et du sacrilége; comparés aux brebis les plus noires; leur égoïsme honteux, 347.

NOSTRADAMUS. Ce que L'Hospital pense de lui, 276.

O

OLIVIER (François). Sa vie; lois sur la magistrature, le paupérisme, la presse étrangère; comparaison des singes, 7, 8; — sa disgrâce, son énergie dans le malheur, son bonheur dans sa vie privée, 8, 158; — ses occupations pendant sa disgrâce, 97; — éloges qu'il adresse à L'Hospital, 155, 159; — son retour à la cour, 160; — son éloge, 264; — sa sagesse, sa résignation, 324; — ce qu'il faisait aux champs, 325.

OPINIATRETÉ. Ses dangers, exemple, 289.

ORGUEIL des peuplades les plus barbares, 206; — des plus simples particuliers, 215.

P

PALLAS. Quel était cet esclave, 350.

PAPE et PAPAUTÉ. Ambition des papes, 41; — essai de réfutation, 42; — nouvelles attaques contre les papes, 50, 51; — ode peu catholique de Macrin, 124; — conduite à tenir vis-à-vis du pape, 291; — de quelques papes, 273, 291; — le pape appelé évêque de Rome, 372.

PARIS. Où cette ville est peu flattée, 155.

PARLEMENT. Ses vacances, 16; — son président Gilles Le Maître, sa servitude, 210. — Affaire des Mercuriales, 312, 313.

PARRHASIUS. Haut prix de ses tableaux, 131.

PAUL-EMILE. Sa première pièce d'argenterie, 227.

PAULUS JULIUS, jurisconsulte, 12.

PÉAN. Ce que c'est, 181.

PÉRONNE. Conférences, ce qui s'y passa, 252.

PEUPLE (le). Il faut mépriser ses jugements, 234. — Imprécations contre la populace, 249.

PHILIPPE, roi de Macédoine, 175.

PHYLOXÈNE, poëte sicilien. Anecdote, 351.

PLANS curieux et superbes à propos du mariage de François II, 243, 246; — du duc de Guise, 299.

PLATON. Son horreur des impies, 34; — mot à un écolier, 126; — recommande la poésie, 194; — ne doit pas être cité par les amis de la vraie religion, 330.

POETES peu bienvenus à la guerre, 120; — leur pauvreté nécessaire et fatale, 123 à 125; — les grands ne doivent pas mépriser les petits, 139, 140; — mot de Charles IX, 139; — encouragements à leur adresse, 183 à 185; — peu flattés, 187; — les poëtes français ne peuvent égaler les poëtes italiens, 197.

POLLUX. Ses ouvrages, 331.

PONTRONE, précepteur de Marguerite, 26.

POYET. Son histoire; sa première plaidoirie; comment il fut disgracié, 339; — il provoque la ruine de l'amiral Chabot, 340.

PRÉLATS (les) doivent résider dans leurs diocèses, 233; — leurs devoirs, 298; — Castellan leur est donné pour modèle, 376.

PRÊTRES (les). Leur hypocrisie, leurs intrigues, leurs déréglements, 301; — nouvelles attaques contre eux; sont supérieurs aux laïques en diplomatie, 302; — quelques mots à propos de leurs costumes et de leur engouement philosophique, 330; — prennent des habits militaires, 370.

PROCÈS. Malédiction contre eux, 85; — ingénieuse prohibition du roi Ferdinand; prudence de quelques

peuplades américaines, 88; — de Mérindol et de Cabrières, 108 à 113; — tribulations et génie des plaideurs, 127, 128; — l'esprit de chicane est partout, 314.
PROVERBES sur la fièvre, 61; — florentin, 99; — lombard, 177; — sur Calais, 179; — singulier sur Rome, 198; — à propos des courtisans, 341.
PUISSANTS (les). Quelques-uns de leurs défauts, 113; — achètent les consciences des pauvres, 317; — leur injustice, 319.

R

RADZIVIL (Nicolas). Heureux père, 46.
RATS. Procès contre les rats d'Autun, 109.
RELIGION. Dangers qu'elle court; son histoire, 290.
RENOMMÉE (la) est mensongère; bruits qu'elle sème en guerre et en paix, 147, 148; — il ne faut pas y prendre garde, 153.
ROIS (les) trop indulgents, 66; — leur inconstance, 90, 340; — ont toujours de bonnes dispositions à leur avénement, 152; — conseils à leur adresse, 254 et suiv.; — doivent recevoir les suppliques de leurs sujets, 261; — leurs jeux, leur indolence, 262; — doivent se recueillir, imiter Dieu, aimer le prochain, 263 à 265; — deviennent légitimes s'ils sont les plus dignes, 297; — leur toute-puissance, 317; — doivent écouter les bons conseillers, non les flatteurs, 323; — ne devraient pas épouser d'étrangères, 328; — pourquoi il faut toujours leur complaire, 341; — comment on doit se conduire avec les monarques versatiles, 345; — il ne faut pas obéir aux tyrans, 351.
ROME. Malédiction contre cette ville, 48; — ruinée par les papes, 51; — on y court divers dangers, 197; — croit aux astrologues, 198.
RONSARD. Son éloge, son portrait du cardinal de Lorraine, 130 à 132; — son enfance miraculeusement protégée, sa vie, ses amis; il reste catholique, 132; — singulier mauvais goût; pompeuses funérailles, 133; — écrit à la louange de Christine, 253.

S

SACRE. Fêtes à Reims et cérémonies, 283.
SAGESSE (la) peu prisée, 206; — source de tout bien, 319; — portrait du sage, 325; — le sage inébranlable, 344; — il doit aimer la paix, 357.
SAINT-ANDRÉ (le maréchal DE), fait prisonnier à Saint-Quentin, 229; — accusé de provoquer les confiscations, 259; — sa mort, 311.
SAINT-BARTHÉLEMY (la) vantée par Pibrac, 205; — racontée à la duchesse de Savoie, 366.
SAINT-GERMAIN. Paix maladroite de ce nom; conditions, 358.
SAINT-MAUR, paysage inculte, 49; — paysage plus riant, 68.
SALOMON eut bien peu d'enfants, 137; — invoqué par les jeunes débauchés, 218.
SCIENCE (la) étrangement méprisée, 72; — sa vanité sans la grâce, 330.
SELVE (Jean DE). Sa vie, 154.
SÉPULTURES violées, 288; — les funérailles de Bourdin le font passer pour protestant, 378.
SERGENTS. Leur grand nombre en France, 89.
SÉRIPHE, île. Ses grenouilles, 197.
SERVITEURS. Ce que signifie ce mot, 217.
SERVITUDE (la) naît des besoins de l'homme, 216.
SOCRATE ne sortit jamais d'Athènes, 206.
SOLON. Sa grande maxime désapprouvée, 306.
SOPHOCLE. Lecture de sa tragédie, 368.
SOTTISE des rêveurs, 53; — des savants, 72; — des ambitieux, 92.
STROZZI (Pierre), vénéré à Marseille;

se fait passer pour Doria à Barcelone, 277;—ingratitude du roi; lettre touchante; comment Henri II aurait pu s'en servir; sa mort; ses tentatives sur l'Etat de Piombino, 278.
STYLE. Liberté dans le style, 303 et suiv.; — imprudence de ceux qui veulent parler avec éclat, 331.

T

TERTULLE, vice-bouffon; un de ses tours, 270.
THÉATRE, art dramatique; horreurs; plaisanterie usuelle, 104.
THÉMISTIUS. Anecdote à son sujet; deux mots sur sa vie et ses œuvres, 349.
THIONVILLE. Siége, dévouement et finesse de Montluc; conditions de la capitulation, 182.
THOU (le président DE). Erreur présumée de Coupé, 366.
THRASON. Ses ridicules, 208.
TIERS-ÉTAT (le) commence à poindre, 234.
TIMON, misanthrope d'Athènes; anecdotes, 342.
TIRAQUEAU (André). Sa fécondité, sa sobriété; sentence mémorable, ses ouvrages, son éloge, 137, 138.
TITHON vit peut-être encore, 256.
TOURNON (le cardinal DE). Sa vie, sa disgrâce, 14; — son attitude au colloque de Poissy; son subterfuge pour empêcher Mélanchton de venir en France, 15; — sa passion pour les lettres, les sciences, les arts et la diffusion des lumières; ses dignités, 16; — il fonde une école gratuite, 273; — inaugure la révolution économique; son patriotisme, 274.
TURNÈBE (Adrien). Sa vie, ses vastes connaissances, son livre *Adversaria*, son éclectisme; singulière distraction le jour de son mariage; son mauvais goût; son fils, 284, 285.
TURQUIE (la) toujours alliée à la France, 254.

U

USURE (l') détestée par L'Hospital, 142.

V

VACCA. Quelques mots sur son compte, ses œuvres, 332, 333.
VALENCE. Son université, 274.
VALETS. Comment on doit les traiter, 192 à 196; — législation à leur endroit, 196; — vernissent déjà les meubles, 214; — leur nombre impose, Caton n'en avait que trois, 217.
VAUDOIS. Leur origine, surnoms bizarres; leur salut dû au discours de d'Allençay; massacres dirigés par d'Oppède, 109, 110; — atrocités, résultat final; quelques théories, 111, 112.
VERRERIES vénitiennes et françaises, 101.
VÊTEMENTS modestes des anciens, 214.
VICTOIRE (la). Ses dangers, 174, 184.
VICTORIUS (Pierre). Sa vie, sa science, ses faveurs, son éloge, ses occupations, 337, 338.
VIENNE. Quelques mots sur cette ville, 273.
VILLENEUVE (DE), gouverneur de Moulins, 269.
VIOL (le). Terreur de L'Hospital, 184.

X

XAINTRAILLES. Anecdote, 263.

Z

ZEUXIS. Sa mort comique, 305.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

TABLE

DES

POÉSIES LATINES.

LIVRE PREMIER.

DÉDICACE A HENRI III..... 1
Aux Muses romaines, pour qu'elles renvoient dans sa patrie le cardinal Du Bellay établi à Rome..... 3
ÉPITRE PREMIÈRE. A François Olivier, chancelier de France..... 7
ÉPITRE II. Au cardinal François de Tournon..... 14
ÉPITRE III. A Adrien Du Drac, conseiller au parlement, à propos de l'ambassade au concile de Bologne..... 22
ÉPITRE IV. A Pontrone, précepteur de Marguerite, fille du roi de France..... 26
ÉPITRE V. Au cardinal Georges d'Armagnac. — Fruits qu'on peut retirer des maladies..... 29
ÉPITRE VI. A Claude d'Espence, théologien. — Sur la poésie chrétienne..... 32
HYMNE de Noël..... 35
ÉPITRE VII. Au cardinal Du Bellay, évêque d'Ostie. — Ambition exagérée des papes et candidature de Du Bellay au souverain pontificat..... 41
ÉPITRE VIII. Au cardinal Odet de Châtillon — pour le consoler de la mort de sa mère..... 43
ÉPITRE IX. Au cardinal Du Bellay..... 47
ÉPITRE X. A Achille Bocchi — sur la foi chrétienne..... 52
ÉPITRE XI. A Lancelot Carles, évêque de Riez..... 55
ÉPITRE XII. Au cardinal Charles de Lorraine — pour le consoler des suites d'une longue maladie..... 57
ÉPITRE XIII. A Marguerite de Valois..... 64
ÉPITRE XIV. Au cardinal Du Bellay..... 67
ÉPITRE XV. Au cardinal de Lorraine..... 69
ÉPITRE XVI. A Pierre de Montdoré, conseiller au grand conseil, poëte distingué et mathématicien célèbre..... 70
ÉPITRE XVII. Au cardinal Du Bellay..... 73
ÉPITRE XVIII. A Marguerite de Valois — sur les vers sacrés de Flaminius..... 74
ÉPITRE XIX. A Pierre Castellan, évêque de Mâçon. — Requête..... 76

LIVRE DEUXIÈME.

ÉPITRE PREMIÈRE. A Jacques Du Faur. — Malédictions contre les procès..... 85
ÉPITRE II. A Marguerite, sœur du roi..... 89
ÉPITRE III. Au cardinal de Lorraine. — Demande d'une dot pour sa fille..... 94
ÉPITRE IV. A François Olivier..... 96
ÉPITRE V. Au cardinal Du Bellay.—Réjouissances à son approche. 100
ÉPITRE VI. Au conseiller Crassin. — Éloge de la guerre..... 105
ÉPITRE VII. A François Olivier. — Affaire de Mérindol..... 108
ODE sur la prise de Metz..... 113
ÉPITRE VIII. Au roi Henri II..... 117
ÉPITRE IX. A Marguerite, sœur du roi..... 118
ÉPITRE X. A Lancelot Carles..... 120
ÉPITRE XI. A Salmon Macrin. — Pauvreté des poëtes..... 123
ÉPITRE XII. A Marillac, archevêque de Vienne..... 126
ÉPITRE XIII. Au cardinal de Lorraine. — Éloge de Ronsard..... 130
ÉPITRE XIV. A mes hôtes..... 133
ÉPITRE XV. A Paul de Foix. — Salle d'audience de Chambord... 134
ÉPITRE XVI. A André Tiraqueau, conseiller au parlement..... 136
ÉPITRE XVII. A Lancelot Carles, qui suivait la cour..... 138
ÉPITRE XVIII. A Jean Morel..... 141
ÉPITRE XIX. Au cardinal de Lorraine. — La grande bête de la cour..... 145
ÉPITRE XX. Au cardinal de Lorraine. — Éloge des premières années du règne d'Henri II..... 150

LIVRE TROISIÈME.

EPITRE PREMIÈRE. A François Olivier, chancelier de France..... 153
RÉPONSE du chancelier Olivier..... 158
ÉPITRE II. A Jean Morel, à propos des mères qui ne nourrissent pas leurs enfants et qui ne les font pas élever près d'elles..... 161
ÉPITRE III. Au cardinal de Châtillon..... 165
ÉPITRE IV. Au cardinal de Lorraine..... 167
EPITRE V. A François de Lorraine, duc de Guise, sur son retour d'Italie en France, après la défaite de Saint-Quentin..... 170
ÉPITRE VI. Sur la double conquête de Calais et de Guines..... 178
ÉPITRE VII. Sur la prise de Thionville..... 182
ÉPITRE VIII. A Marguerite, sœur du roi..... 186

ÉPITRE IX. Au cardinal Charles de Lorraine..... 187
ÉPITRE X. Au cardinal de Lorraine. — Protestations et remercîments..... 189
ÉPITRE XI. Au cardinal Du Bellay. — Lecture de ses poésies..... 190
ÉPITRE XII. A Marguerite, sœur du roi — pouvoir des Muses. — Les valets..... 192
ÉPITRE XIII. Au cardinal Charles de Lorraine. — Dangers que l'on court à Rome..... 197
ÉPITRE XIV. A Barthélemy Faye. — Loisirs..... 199
ÉPITRE XV. Au cardinal Du Bellay. — Pour l'engager à ne pas quitter Saint-Maur..... 200
ÉPITRE XVI. A Salmon Macrin. — Sur quelques poésies publiées par L'Hospital..... 202

LIVRE QUATRIÈME.

ÉPITRE PREMIÈRE. A Guy Du Faur de Pibrac. — Sur l'amour-propre et l'ignorance de soi-même..... 204
SATIRE. Contre le luxe..... 210
ÉPITRE II. A Jean de Morvilliers. — Avantages de la guerre..... 222
ÉPITRE III. A Salmon Macrin. — Invitation..... 236
ÉLÉGIE. Sur la mort de madame de Brissac 238
ÉPITRE IV. A Marguerite, sœur du roi. — Excuses..... 241
ÉPITHALAME..... 243
ÉPITRE V. Au cardinal de Lorraine. — Félicitations..... 247
ÉPITRE VI. A Marguerite, sœur du roi. — Remercîments..... 248
EPITRE VII. Au cardinal de Lorraine, qui se rendait aux conférences de Péronne..... 252
Écrit sur un envoi..... 255

LIVRE CINQUIÈME.

DISCOURS PREMIER. Sur l'instruction de François II, et sur l'art de gouverner les peuples..... 256
ÉPITRE PREMIÈRE. A Jacques Du Faur. — Voyage à Nice..... 267
ÉPITRE II. A François Olivier. — Regrets de ne point s'être trouvé au sacre de François II..... 282
EPITRE III. A Adrien Turnèbe. — Réponse à un hommage des ADVERSARIA 284
ÉPITRE IV. Au cardinal de Lorraine, qui était à Trente..... 286
ÉPITRE V. Aux Muses..... 292

ÉPITRE VI. Au cardinal de Lorraine, sur l'assassinat du duc de Guise..... 293
DISCOURS II. Les mauvais chrétiens, les prêtres, les ambitieux.... 300
DISCOURS III. La liberté dans le style..... 303
DISCOURS IV. Sur la guerre civile..... 305
ÉPITRE VII. A Arnould Du Ferrier, rappelé de Venise..... 312
ÉPITRE VIII. A Guy Du Faur. — Première retraite; choix d'un ami..... 315
ÉPITRE IX. A Arnould Du Ferrier. — Indécision de la cour; vœux en faveur de Coligny..... 320

LIVRE SIXIÈME.

ÉPITRE PREMIÈRE. A Guy Du Faur. — Déboires de la faveur, douceur de la vie des champs..... 323
ÉPITRE II. A Jacques Corbinelli. — Conseils de pratiquer la vie chrétienne..... 326
ÉPITRE III. A l'Italien Vacca. — Encouragements..... 332
ÉPITRE IV. A Pierre Victorius. — Félicitations..... 337
ENTRETIEN avec ses amis. —Sa règle de conduite..... 339
ÉPITRE V. — Sur sa disgrâce..... 349
ÉPITRE VI. A Barthélemy Faye. — Invitation..... 354
ÉPITRE VII. Au même. — Impuissance des lois pendant la guerre. 355
ÉLÉGIE sur la mort de Jacques Du Faur..... 358
ÉPITRE VIII. A Anne d'Est, qui avait sauvé sa fille Madeleine.... 360
ÉPITRE IX. A Marguerite, duchesse de Savoie..... 363
EPITRE X. A Barthélemy Faye.—Dangers que court la France... 369
ÉPITRE XI. Au même.—Dangers que court le roi..... 371
HYMNE sur le retour du duc de Guise..... 373

LIVRE SEPTIÈME.

TOMBEAU de Pierre Castellan..... 376
TOMBEAU d'Horace Farnèze..... *Id.*
TOMBEAU du duc de Guise..... 377
TOMBEAU de Jacques Bourdin..... 378
AUTRE..... *Id.*
TOMBEAU de Jean Chapelain et d'Honoré Châtelain..... 379
TOMBEAU de Pierre de Montdoré..... 380
TABLE ANALYTIQUE..... 381

Paris. — Imprimerie WALDER, rue Bonaparte, 44.

Paris. — Typ. de Walder, rue Bonaparte, 44.